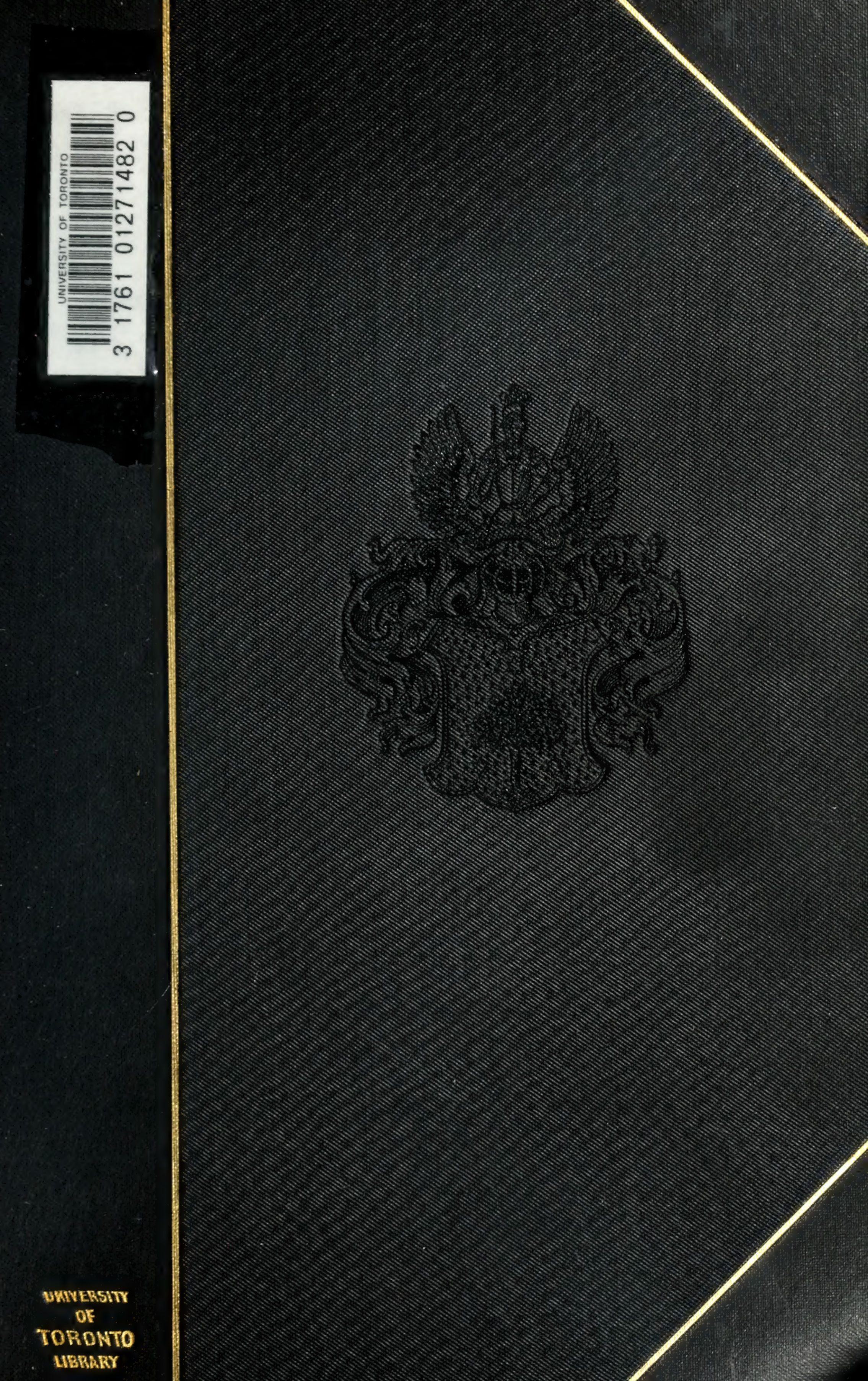
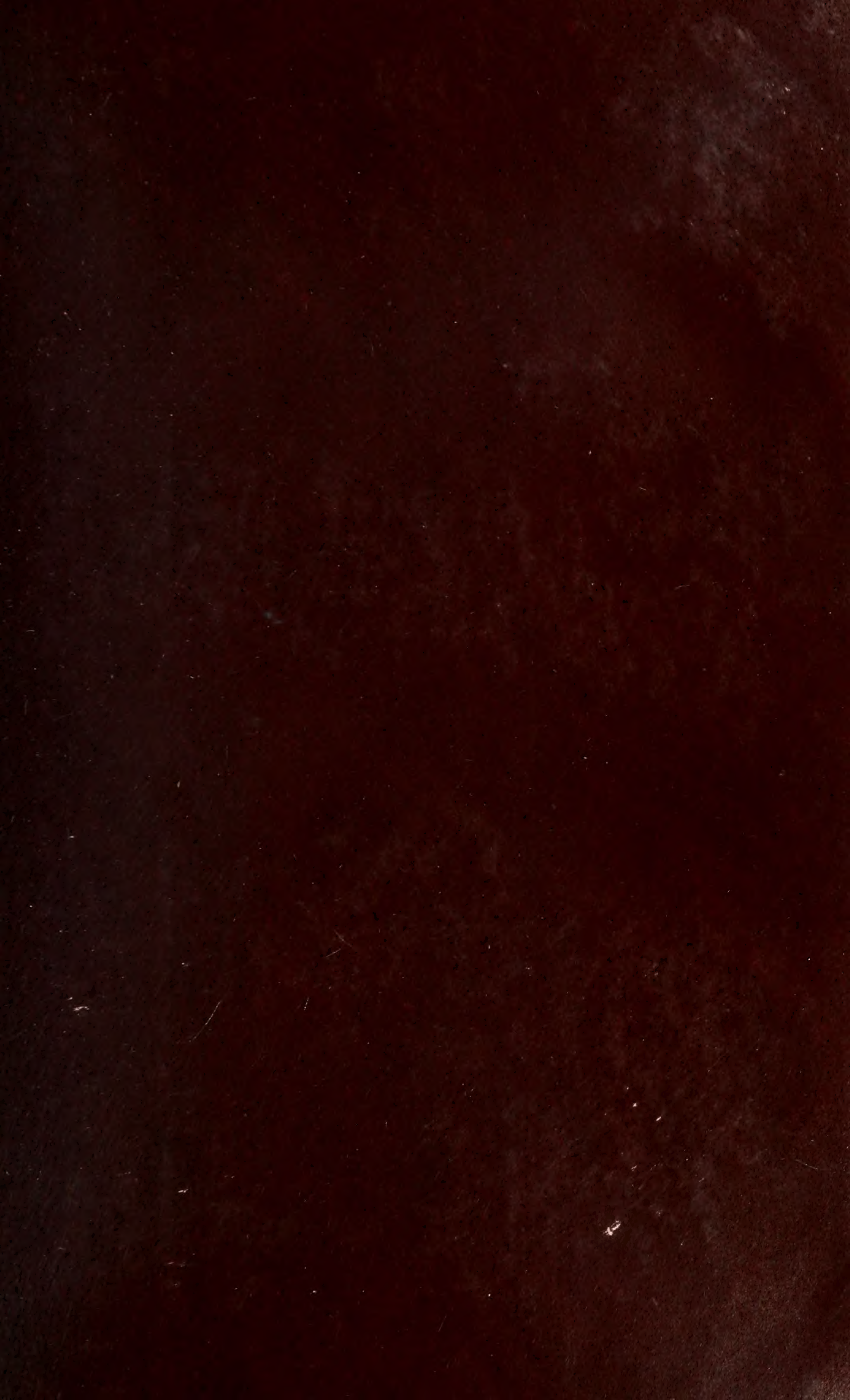


UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01271482 0
UNIVERSITY
OF
TORONTO
LIBRARY







Wilhelm von Humboldts Gesammelte Schriften.

Wilhelm von Humboldts Gesammelte Schriften.

Herausgegeben von der

Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften.

Band III.

Erste Abteilung:

Werke III.

Berlin
B. Behr's Verlag
1904.

Wilhelm von Humboldts Werke.

Herausgegeben von

Albert Leitzmann.

Dritter Band.

1799—1818.



Berlin
B. Behr's Verlag
1904.

Inhalt.



I.

Selbstanzeige der Schrift über Hermann und Dorothea.

Aesthétique.

Wilhelm von Humboldts Ästhetische Versuche. Erster Band, über Goethe's Herrmann und Dorothea. Braunschweig, bei Friedrich Vieweg dem älteren, 1799. — Essais aesthétiques de M. Guillaume de Humboldt; première partie, sur l'Hermann et Dorothée de M. Goethe. A Brunswick, chez Frédéric Vieweg l'aîné, 1799; in 8⁰.

Le domaine du poète est l'imagination; il n'est poète qu'en fécondant la sienne, il ne se montre tel qu'en échauffant la nôtre. La nature que d'ailleurs nous examinons avec nos sens, que nous analysons avec notre esprit, se présente par les efforts du génie poétique à notre imagination, et paroît recevoir de lui un éclat nouveau.

Le problème général que le poète, que le peintre, que le statuaire, que tous les artistes, en un mot, ont à résoudre, c'est de transformer en image ce qui, dans la nature, est réel.

Mais que feront-ils pour arriver jusques-là? Iront-ils altérer les objets qu'ils dépeignent, et leur donner d'autres formes, d'autres couleurs, d'autres attributs? Si l'artiste veut que nous recon-

---

Erster Druck: Millins Magasin encyclopédique ou journal des sciences, des lettres et des arts *5, 5, 44—65. 214—238 (1799). Millin fügt am Anfang und am Schluß folgende Anmerkungen bei:* „Nous avons publié, année III, t. V, p. 216, un très bon extrait, fait par le C. Geoffroi Schweighäuser, du charmant poème qui a donné lieu à cet ouvrage, qui est de M. de Humboldt, bon poète, savant helléniste, et aussi distingué par ses connoissances litéraires, que son jeune frère Frédéric Humboldt par ses connoissances physiques"; „On apprendra avec plaisir que le C. Bitaubé s'occupe de la traduction de l'Hermann et Dorothée de M. Goethe."

noissions la nature dans son ouvrage, il ne doit point y apporter des changemens considérables. Ce n'est donc pas tant son objet qu'il doit altérer, c'est moi plutôt, moi qui le vois ou l'entends, qui dois éprouver un changement si merveilleux, que me trouvant au milieu de la nature, je me sente néanmoins élevé au dessus d'elle; que voyant tout ce qu'elle a de beau et de sublime, je ne m'aperçoive cependant pas en même temps de ses imperfections, des bornes par lesquelles l'existence de tous les êtres est circonscrite, de la marche rapide avec laquelle tous s'avancent vers leur destruction entière. C'est donc à mon imagination qu'il faut qu'il s'adresse, et tout son talent ne consiste qu'à l'échauffer et à la diriger: car il ne suffit pas de l'avoir excitée seulement, il doit diriger en même temps ses élans; et s'il ne veut point manquer son but, il faut qu'il s'établisse entre lui et nous une sympathie parfaite qui nous tourne toujours vers les mêmes objets, et nous tienne toujours au même degré de chaleur.

Pour présenter un objet aux sens, il suffit d'en montrer peu à peu les détails, pour soumettre un raisonnement à l'esprit de l'analyse dans toutes ses parties; mais ce n'est point d'une manière aussi mécanique que l'on parvient à diriger l'imagination. Le poète a beau nous décrire tous les détails de la beauté de sa maîtresse, son image ne sera jamais présente à notre imagination, s'il ne sait point nous inspirer la même ardeur qui le consume lui-même. Tout ce qu'il peut nous communiquer, c'est le choc électrique qui réveille notre imagination, qui la force à travailler comme il a travaillé, de le suivre dans l'ensemble comme dans les détails de sa production. Celui qui voit un tableau avec un œil vraiment connoisseur, doit le refaire, pour ainsi dire, dans son imagination; et le lecteur d'un poète doit être, en quelque façon, poète lui-même.

S'il y a une faculté de notre ame qui possède une spontanéité évidente, c'est l'imagination. Elle n'agit jamais qu'avec une liberté entière: et si le poète a un moyen de la diriger, ce n'est qu'en lui inspirant le désir, ou plutôt (car les arts possèdent, en vérité, une force entrainante) le besoin de suivre le cours qu'il lui indique. En approfondissant davantage sa nature, on découvre encore en elle une autre qualité, qui, en la rendant plus propre aux effets étonnans de l'art, rend aussi le travail plus pénible à l'artiste; c'est de ne jamais produire que d'un seul jet, de développer, mais non point de composer les parties dont elle forme un ensemble.

C'est ce qui fait que l'unité de caractère est une qualité si essentielle dans toutes les productions des arts, dont les différentes parties ne doivent point s'annoncer comme des élémens isolés qui constituent un entier, mais comme autant de côtés différens par lesquels l'ensemble même se présente. Partout où cette unité vraiment poétique vient à manquer, quelque sévère que soit la composition d'un poème, quelque forte que soit la logique avec laquelle son auteur en a lié les différentes parties, on découvrira toujours que c'est l'ouvrage de l'esprit et de l'art, et non point de l'imagination et du génie.

Il n'y a donc que l'enthousiasme qui soit capable de réveiller et de maitriser l'imagination, et c'est au poète à l'inspirer. C'est peut-être là la raison pour laquelle il est impossible de sentir entièrement un poète étranger. L'enthousiasme se compose d'une infinité de rapports que les objets ont avec nos sentimens et notre caractère; et il faut être élevé dans l'habitude d'une langue, avoir pensé et senti avec elle, pour que chaque phrase et chaque mot se présente à nous avec toutes ses nuances, qu'il réveille tous les souvenirs capables de renforcer l'idée qu'il nous offre. Les mots d'une langue étrangère ressemblent véritablement à des signes morts; au lieu que ceux de la nôtre sont vivans, pour ainsi dire, parce qu'ils se lient à tout ce qui respire autour de nous. Quoique telle expression étrangère nous soit parfaitement connue, et que nous l'ayons souvent entendu prononcer dans le pays même auquel elle appartient, elle n'est jamais entrée dans le fonds de nos pensées, elle ne nous a jamais servi à découvrir une idée neuve et intéressante, elle ne nous est jamais échappée dans un moment d'émotion ou de douleur; en voilà assez pour qu'elle nous reste toujours étrangère à un certain point.

Plus ces rapports de la langue avec les idées sont fins et imperceptibles, plus cette difficulté devient grande, et elle ne l'est peut-être nulle part autant que dans les poètes françois. Nulle autre poésie ne tient aussi fortement à son langage, dont il est souvent impossible de la détacher par une traduction satisfaisante; nulle autre nation, peut-être, n'a une manière de sentir aussi déliée, aussi raffinée, une délicatesse aussi difficile à saisir; et c'est-là, peut-être, pourquoi les nations étrangères, dès qu'elles sont parvenues à se former un caractère particulier, traitent si souvent même les chef-d'œuvres des François avec injustice.

Mais je reviens à mon objet. Pour réveiller notre enthousiasme,

le poète doit en éprouver lui-même; échauffer notre imagination par le feu de la sienne, voilà son secret. Nous avons vu, que pour nous présenter l'image de la nature, il ne doit point essentiellement altérer les objets qu'il nous peint, mais qu'il doit plutôt nous donner à nous-mèmes une autre manière de les voir, et faire qu'au lieu de les examiner par nos sens, et de les analyser par notre esprit, nous nous les représentions par la seule force de l'imagination. Mais il ne lui est pas même permis d'agir directement sur celle-ci; il ne lui reste donc rien à faire que de se renfermer en lui-même, de créer son ouvrage, de le fixer, soit sur la toile par le pinceau, soit dans la mémoire des hommes par des paroles, et de confier à cet ouvrage seul le soin de faire l'impression qu'il se propose. Si ce monument de son art porte vraiment l'empreinte du génie, sa voix ne manquera pas de nous parler; notre imagination se réveillera; et c'est alors, seulement, que nous nous sentirons émus d'une manière vraiment poétique.

Tout le monde convient que sans imagination il n'y auroit ni poésie, ni art en général; mais on n'a pas assez regardé, ce me semble, cette faculté de notre ame comme l'essence même de la poésie; on a cru trop souvent qu'il suffit qu'elle embellisse son objet, au lieu que c'est elle seule qui doit le créer. Pour prouver cette dernière assertion, il est nécessaire d'entrer dans une analyse de cette faculté même, et de montrer ce que c'est proprement que l'imagination poétique, essentiellement différente de celle qui sert aux travaux du philosophe et de l'historien, ou à l'usage de la vie ordinaire. C'est de là, uniquement, que quelque lumière nouvelle pourra se répandre sur notre raisonnement.

Il appartient essentiellement à l'imagination de reculer les limites du temps et de l'espace. Rendre présent ce qui est absent, conserver dans notre pensée ce qui n'existe déjà plus, revètir d'une image ce qui, en soi-mème, n'est pas corporel; voilà ses effets les plus ordinaires. Dans cette opération constante d'allier l'existence corporelle et limitée à une existence illimitée et indépendante (qu'il nous soit permis un moment de nommer idéale), il y a nécessairement plusieurs degrés différens. Tâchons d'en marquer les plus distinctifs.

I. L'imagination ne change rien aux objets, mais elle se contente de les transporter dans d'autres lieux, d'autres temps ou d'autres circonstances.

II. Elle altère les objets eux-mêmes, les compose

de parties différentes, quelquefois hétérogènes, et forme des êtres dont la nature ne lui offre que les élémens.

Dans ces deux opérations, elle ne franchit pas encore les bornes de l'existence limitée et réelle. Elle forme des objets nouveaux, mais elle ne les soustrait point aux lois de la nature existante. Il lui faut faire un pas de plus pour élever l'ame à ce degré d'exaltation qui caractérise la véritable poésie. Le poète n'a pas besoin d'altérer les formes de la nature; plus il la copiera fidèlement, plus il sera sûr de nous charmer et de nous émouvoir: nous nous passons sans peine des fictions de la mythologie; et rien n'a tant de droit sur notre coeur, que la peinture de l'homme et de ce qui tient à son être. Mais en laissant la nature telle qu'elle est, l'imagination doit la dégager des conditions qui bornent et retrécissent son existence; elle doit reculer à la fois toutes les limites qui gènent le libre essor de notre ame, elle doit ôter des objets tout ce qu'il y a d'exclusif et de négatif, pour nous présenter toutes leurs beautés réelles et positives, aussi entières, aussi constantes, aussi étroitement liées qu'il est possible. Le poète ne doit pas, comme on dit ordinairement, nous élever de la terre aux cieux, il doit plutòt répandre la sérénité et la constance invariable de ces régions élevées sur notre globe même. Ce ne sont que les couleurs qu'il doit ajouter aux choses; et semblable au voyageur qui, en voyant reparoitre le soleil après un temps triste et nébuleux, se croit entouré d'autres collines, d'autres bosquets, d'un autre paysage, en un mot, nous devons nous trouver transplantés par lui dans un monde nouveau, et reconnoitre cependant, avec une douce émotion de l'ame, les mèmes objets qui nous étoient chers autrefois. Ce n'est que de cette manière qu'il réussit à lier notre nature physique et sensible à celle qui semble annoncer une origine plus auguste, et à nous donner à la fois toutes les jouissances dont nous sommes capables.

En méditant sur les moyens par lesquels le poète peut opérer la métamorphose étonnante dont nous venons de parler, on sent bien que pour la produire il doit en opérer une au dedans de nous-mèmes. Ce n'est point aux choses, à leur essence qu'il peut toucher; son talent est de produire des illusions, mais des illusions plus durables et plus profondes que la vérité mème. Il doit donc agir sur nos pensées et sur nos sentimens, et nous donner, pour

ainsi dire, des organes différens de ceux qui guident nos pas dans le cours ordinaire de la vie. On ne s'attendra pas à voir trahir ici ce secret du poète, impénétrable à ses propres yeux. Nous ne pouvons que suivre de loin ses traces: mais, en analysant l'impression que les chef-d'œuvres de l'art laissent dans notre ame, nous reconnoîtrons facilement qu'elle se réduit en entier à nous détacher de l'existence bornée du moment, et à nous livrer à ces idées profondes et immenses, dans lesquelles seules la meilleure partie de notre être se retrouve toute entière.

Le plus grand talent de l'artiste consiste à réunir dans son objet tous les traits qui achèvent d'en constituer le caractère. Chaque ouvrage de l'art, digne de son nom, ressemble, pour parler le langage des mathématiciens, à une quantité donnée et entièrement déterminée. Rien n'y manque, rien n'y est superflu: c'est cette chose et nulle autre, mais celle-ci toute entière: c'est pourquoi le premier effet qu'une belle statue, un beau tableau produisent sur le spectateur, est de fixer ses yeux immobiles sur eux, de lui faire trouver dans ce petit espace tout ce qui peut charmer ses sens et remplir son ame. S'il lui reste quelque chose à désirer, si le tableau le laisse inquiet ou distrait, malheur à l'artiste ou au spectateur! Le premier ne s'est pas élevé à la hauteur de son art, ou le dernier n'a pas eu l'ame de le sentir. En contemplant l'Apollon du Belvédère,[1]) on ne se lasse pas de parcourir ces formes vraiment divines: chaque partie renvoie l'œil à cet ensemble majestueux, et toujours on retourne de l'ensemble aux détails. L'admiration et l'émotion vont toujours en s'accroissant: on n'épuise jamais ce que le ciseau de l'artiste a su nous présenter. La beauté sublime de son ouvrage ressemble à une hauteur qui devient plus gigantesque à mesure que l'œil s'occupe à la mesurer, ou à un abîme qui devient plus profond à mesure qu'on parvient à le creuser. Combien, au contraire, l'impression que produit un objet de la nature, est différente! Quelque grand, quelque beau même qu'il soit, l'esprit contemplatif le quitte bientôt pour méditer sur son origine, ses résultats, les changemens qu'il aura à subir, les liaisons dans lesquelles il entre avec le reste des êtres créés, et finit par se trouver loin de lui, occupé de l'organi-

---

[1]) *Dieser sowie der nachher erwähnte Menelaos mit der Leiche des Patroklos waren unter der großen Zahl der damals von den Franzosen aus Italien nach Paris übergeführten antiken Kunstwerke.*

sation de cet ensemble dont il ne fait qu'une partie: au lieu qu'ici l'individu se perd dans l'immensité de l'univers; l'art, au contraire, nous laisse retrouver, s'il est permis de le dire, cette immensité même dans l'individu.

L'ouvrage de l'art est tout-à-fait un; il nous présente une idée sous une forme quelconque; mais la forme et l'idée sont étroitement liées, et de manière à ne plus être détachées l'une de l'autre: il nous force par là à opérer la même union au dedans de nous-mêmes, à féconder notre imagination par notre pensée et nos sentimens pour sentir le sublime du poète, et à échauffer l'esprit par l'imagination pour ne pas réduire son ouvrage à un simple hieroglyphe, un pur signe sensible d'une idée intellectuelle. Or, c'est-là ce qui nous arrive toujours dans le cours ordinaire de la vie. Pour déchiffrer le livre de la nature, et rechercher la vérité, il nous faut toujours séparer la forme visible des notions intellectuelles, diviser nos facultés comme nous disséquons la nature.

L'art, en général, n'a jamais rien d'exclusif. Dans la nature réelle, chaque objet, en se donnant pour ce qu'il est, nous annonce en même temps qu'il ne sauroit être que cela. Ce n'est pas ainsi qu'en agit l'art: il nous présente un héros dans la fleur de la jeunesse, mais au lieu de ne nous arrêter qu'aux défauts de cet âge, il nous en montre surtout la force et la vigueur; au lieu de nous renfermer dans cet instant passager de notre existence, il faut qu'en y reconnoissant encore les traits aimables et innocens de l'enfance, et en découvrant déjà le caractère ferme et mâle de l'homme fait, nous parcourions tout ce cercle ravissant de la vie.

Le groupe intéressant de Florence, où Ménélas rapporte l'ami d'Achille, tué dans la mêlée, nous offre à la fois l'image la plus fidèle de la mort et la plus frappante de la vie. Mais sans que sa manière nous fasse reculer d'effroi, elle se mêle plutôt, d'une manière douce et touchante, à celle de la vie, et toutes les deux conduisent notre pensée vers la destinée de l'homme: idée grande et sublime, où notre ame se perd et se retrouve alternativement.

Les objets réels provoquent nos désirs ou nos intérêts: nous calculons tour-à-tour l'utilité ou la jouissance qu'elles peuvent nous procurer. Les objets de l'art nous inspirent des sentimens plus purs; ils nous plaisent, ils nous attachent par eux-mêmes, ils calment nos passions; nul désir ignoble ne se réveille en leur présence, et nous ne formons pas même le vœu de les posséder exclusivement. Il nous suffit d'en jouir en les contemplant.

L'art nous ramène toujours en nous-mêmes; il nous inspire l'enthousiasme le plus grand et le plus noble, et devient, par là, une des sources les plus fécondes en grandes actions; mais ce n'est qu'après avoir rendu l'homme à soi-même qu'il le donne à ses semblables.

En marquant les points essentiels qui caractérisent l'effet des chef-d'œuvres des arts, nous avons recueilli autant de faits sur lesquels nous pourrons établir notre raisonnement. Nous avons vu qu'il y a différens degrés dans les opérations de l'imagination, mais que ce n'est qu'en dégageant la nature de toutes les conditions qui retrécissent son existence réelle, ou plutôt en nous détachant nous-mêmes du cercle étroit où nous retiennent les besoins, les désirs et les passions de la vie ordinaire, qu'elle parvient à mériter le nom d'imagination poétique. Nous avons vu qu'ayant atteint ce but, elle s'annonce en nous par l'élévation et le calme de notre ame, par l'absence de tout sentiment ignoble ou impur.

Il ne faut jamais oublier que c'est dans nous seuls que le poète opère des changemens, et que, s'il nous présente la nature sous une forme nouvelle, ce n'est pas elle, mais l'état de notre ame qui a changé. Nous avons dit que l'art éloigne de ses ouvrages tout ce qu'il y a d'isolé, d'exclusif et de variable dans les objets réels; mais il n'en peint pas moins fortement et ces changemens réguliers qui rendent la nature intéressante, et ces catastrophes subites qui ajoutent du pathétique à la vie; il ne nous en renferme pas moins dans des situations affreuses d'où notre œil ne découvre aucune issue: il se priveroit, sans cela, des ressources les plus puissantes pour émouvoir notre sensibilité. Le moyen infaillible par lequel il nous tient néanmoins au niveau de sa hauteur, c'est d'anéantir en nous tout ce qui pourroit nous rappeler notre propre existence bornée et incertaine, de nous faire planer au dessus du destin et des événemens, d'étouffer en nous tout égoisme, de nous livrer tout entiers aux créations de son génie, de ne parler, en un mot, qu'à notre seule imagination. Ce qui prouve d'une manière incontestable que c'est ainsi qu'opère la véritable poésie, c'est le fait certain, qu'en quittant le théâtre ou la lecture d'un poème, nous nous trouvons toujours et plus de calme et plus de vigueur. Quelque déchirante que soit la lutte que nous présente le poète tragique entre les efforts de l'homme et la puissance du destin, notre ame parviendra toujours à rallier ses sentimens, et à se remettre dans l'équilibre dont elle

a besoin, ou en reconnoissant dans le destin même une bonté sévère, mais juste, ou en se roidissant contre une force aveugle qui peut la terrasser, mais non pas la soumettre. Quelques fortes qu'aient été les secousses que nous avons éprouvées à la vue d'une situation vraiment tragique, nous nous en sentirons néanmoins plus de vigueur, et nous serons plus disposés à recommencer nous-mêmes le travail de la vie, à braver ses peines et ses dangers. Il n'y a que les caractères foibles qui succombent à cette douleur sublime qui élève l'ame au lieu de l'abattre, et la purifie en la pénétrant.

Mais, sans nous arrêter plus longtemps à la différence de la nature et de l'art, dont nous parlerons encore dans la suite, continuons d'analyser l'imagination, et de montrer ce que le poète doit faire pour arriver à son but. Un ouvrage de l'art, capable de captiver l'imagination et de l'élever à une sphère supérieure à la nature même, doit tout renfermer en lui, et être indépendant de tout, hormis de lui-même. C'est là le lien par lequel il nous attache à lui: lien si puissant, que, sans le quitter, nous y retrouvons tout ce qui est fait pour nous intéresser et nous toucher. L'historien, quoi qu'il doive lier les faits qu'il nous raconte, se repose entièrement sur une chose, c'est qu'ils ont été véritables; et il nous conduit sans cesse vers l'original, dont il ne donne que la copie. Le philosophe, quoique plus indépendant, établit son raisonnement sur des faits auxquels son lecteur doit toujours recourir avec lui. L'artiste, seul, ne se fonde sur rien; par l'essor seul de son génie il se tient planant, pour ainsi dire, dans le vide. Il s'est nourri de l'aspect de la nature; mais en nous offrant son image, il nous donne autre chose qu'elle; et il nous ramène si peu à la réalité des objets, qu'il nous en détache plutôt. Une belle statue ne rappelle rien qu'elle-même, la nature disparoit à côté d'elle, son auteur lui-même est effacé par elle, elle semble n'exister que par elle et pour elle seule. Il n'y a que les personnes incapables de sentir la beauté sublime de l'art, qui ne voient dans ses productions que les objets qu'elles représentent. Ceux pour qui l'artiste a vraiment travaillé, y découvrent quelque chose de plus.

En nous peignant la nature, l'artiste doit donc se l'approprier; en recevant son objet de ses mains, il doit le refaire. Tout le monde connoit la définition sublime que Bacon donne de l'art:

C'est l'homme, dit-il, ajouté à la nature.[1]) L'art du peintre, du statuaire, du poète, est plus encore; c'est l'homme, non pas ajouté seulement, mais remplaçant la nature. En effet, l'artiste doit anéantir la nature comme objet réel, et la refaire comme production de l'imagination.

Nous possédons deux facultés étroitement liées ensemble, et cependant bien différentes entr'elles: les sens et l'imagination. Par les uns, nous dépendons des objets qui nous environnent: par l'autre, nous pouvons nous en détacher. Parle-t-on à nos sens, nos besoins physiques se font ressentir, nos désirs se réveillent, nos passions s'excitent, nous faisons des efforts, nous dépendons de leur succès, nos forces physiques s'agitent, et leur mouvement nous épuise: s'adresse-t-on, au contraire, à notre imagination, nous nous sentons libres et sans entraves, nous chérissons et nous haïssons, nous craignons et nous espérons, mais nous restons toujours au dessus de ces mouvemens de notre ame comme des événemens, et nos forces puisent une nouvelle vigueur dans leur agitation même; c'est pourquoi il n'est jamais possible de comparer l'objet de la nature à l'objet de l'art. Le premier parle toujours à nos sens ou à notre imagination; le dernier ne frappe que notre imagination. Tout ce que l'artiste devra faire, c'est donc de subordonner les premiers à la dernière.

Il ne peut plus être douteux que son talent ne consiste à créer; car, n'est-ce pas créer que de refaire l'ouvrage de la nature, de le présenter sous une forme nouvelle et avec un éclat inconnu, de lui imprimer cette force magique par laquelle il repousse loin de lui tout ce qui tient à nos désirs sensuels, et ne réveille que les facultés les plus élevées de notre ame? Mais pour créer, l'imagination doit dominer en lui, elle doit le maîtriser tout entier: ses sens, son esprit, ses sentimens, tout ne doit obéir qu'à elle seule.

Commençons donc par distinguer deux espèces différentes d'imagination: l'une reproductive, qui ne nous ramène les objets que comme ayant déjà frappé nos sens; l'autre créatrice, qui, quoiqu'elle ne puisse pas nous en offrir d'entièrement neufs, (puisqu'enfin il faut toujours puiser dans l'expérience), nous les montre, cependant, non-seulement comme nos sens ne les ont

[1]) „Ars sive additus rebus homo"; *diese Definition findet sich am Ende des zweiten Kapitels von Bacons* Descriptio globi intellectualis (The works 3, 731).

jamais aperçus, mais aussi comme il seroit impossible que jamais ils se présentassent à eux. La dernière appartient essentiellement à l'art, et l'artiste ne mérite ce nom qu'en tant qu'il est dominé par elle.

Ce n'est pas le poète seul dont l'imagination crée et qui en est dominé. Partout où le génie se met en activité, c'est cette même imagination qui facilite et dirige son essor. Le cas où la présence du génie est nécessaire, existe aussi souvent que les ressources ordinaires ne suffisent plus, qu'il n'est plus possible d'appliquer machinalement des règles connues, ou de faire l'énumération des moyens possibles pour choisir le plus convenable: quand toute issue paroit fermée, c'est au génie à frayer une route inconnue jusqu'alors: c'est pourquoi on l'a défini d'une manière aussi juste qu'ingénieuse: le talent de donner la règle par le fait. Quoiqu'il soit impossible de pénétrer les secrets de cette faculté étonnante, et de la suivre dans le cours de son activité, il est certain cependant que c'est l'imagination qui, dans ces cas, s'empare de l'ame, et qu'enrichie par l'expérience, elle crée plutôt ses ressources qu'elle ne les puise à sa source; du moins si ce langage devroit paroître plus métaphorique que précis, on ne sauroit nier que ce ne sont pas seulement l'esprit et la réflexion qui agissent dans ces instans, mais que l'ame y est remplie d'une ardeur qui l'éclaire en même temps qu'elle l'échauffe.

Il y a cependant une différence essentielle entre la manière de procéder de l'artiste et celle du génie, quand ce n'est pas l'art qui l'occupe. Il travaille alors pour un but particulier et étranger à l'imagination même: il n'invente pas pour avoir trouvé, mais pour se procurer un moyen qui lui manque, soit qu'il cherche la solution d'un problème scientifique, ou qu'une entreprise extraordinaire ait besoin de machines nouvelles, ou que la décision d'une bataille exige une manœuvre savante et hardie: l'artiste, au contraire, ne crée que pour le plaisir de créer; son but est renfermé tout entier dans son ouvrage; qu'il existe et qu'il dure, qu'il parle à ceux qui l'approchent, et qu'il soit reconnu, voilà tout ce qu'il désire.

Le travail de son imagination n'est point subordonné à une idée qui lui est étrangère à elle-même; elle ne suit que son penchant naturel d'inventer et de créer seule, libre et indépendante. Ce ne sont pas même les suffrages des hommes, les impressions qu'il leur laissera, qui occupent l'artiste dans la chaleur de la

composition; et s'il étoit possible qu'isolé du genre humain entier, il conservât encore la vigueur et la fraîcheur de son génie, il n'en travailleroit pas moins dans un désert, il n'en travailleroit pas moins, dût-il savoir qu'avec le dernier coup de ciseau finiroit aussi son existence. C'est bien plutôt un instinct secret de l'ame qu'il suit, un besoin intérieur qu'il satisfait, qu'un acte spontané de sa volonté qu'il exerce.

Aussi souvent que nos facultés intellectuelles travaillent avec succès, elles agissent de concert et étroitement liées ensemble. Le philosophe n'a pas moins besoin d'imagination que le poète, mais son imagination est subordonnée à son esprit spéculatif, c'est lui seul qui domine. On peut donc dire que tous les grands efforts de l'esprit humain se ressemblent par là; par ce concert de toutes nos facultés intellectuelles, par leur mouvement simultané et correspondant; mais qu'ils diffèrent entr'eux, en ce que, selon le but particulier que nous nous proposons, c'est une autre de ces facultés qui les dirige.

Or, il y a trois états principaux de notre ame, qui, en différant essentiellement entr'eux, renferment tous les autres comme autant d'espèces particulières. Ou nous nous occupons à recueillir, à examiner et à classer des faits; ou nous nous attachons, (comme dans les mathématiques), à poursuivre des idées abstraites qui sont indépendantes de l'expérience, ou n'y tiennent du moins que par les premiers objets dont nous les avons tirées; ou nous nous entourons de tout ce que la nature offre de plus varié à nos sens, mais en regardant ces objets bien moins comme des objets réels, que comme une création nouvelle de notre imagination. Ce dernier état appartient évidemment à l'art, et en l'analysant encore un moment, nous finirons par découvrir les derniers traits qui le caractérisent.

Nous avons dit que l'imagination doit dominer le poète. Mais il n'y a rien de si arbitraire que l'imagination; laissée à elle seule, elle s'abandonne au hasard en ne suivant que les apparences des choses. Elle doit donc agir conjointement avec nos autres facultés; elle doit les dominer, mais réveiller et déterminer leur activité. Il n'est pas douteux que les productions de l'art doivent montrer la régularité la plus exacte, et être calquées sur des lois sévères et strictement observées; mais les principes de ces lois, l'imagination ne sauroit les trouver uniquement dans les objets extérieurs, puisqu'elle doit s'élever au dessus d'eux; elle doit donc

les prendre, surtout, de l'organisation même de notre esprit: c'est en quoi diffère l'imagination chimérique de l'imagination poétique; l'une crée d'après ses fantaisies momentanées, et en s'abandonnant au hasard: l'autre conformément aux lois intérieures de notre pensée et de nos sentimens: l'une étouffe ou entraine par son mouvement les autres facultés de l'esprit; l'autre, au contraire, les excite, leur conserve leur liberté entière, et s'en sert pour régulariser sa propre marche. C'est pourquoi la poésie allie la plus grande réalité à l'idéalité la plus parfaite; tandis que la dernière, (par laquelle nous désignons cette beauté sublime, cette élévation dont la nature elle-même ne nous offre aucun exemple), provient de l'exaltation de l'imagination; la première est une suite nécessaire du concours des autres facultés de notre ame qui agissent de concert avec elle.

Nous sommes parvenus maintenant au point où nous tendions; résumons les résultats principaux de notre raisonnement. Le poète, avons nous dit, veut transformer en image ce qui, dans la nature, est réel. Pour arriver à ce but, il faut qu'il s'adresse à notre imagination, et qu'il la force de se représenter par un mouvement spontané ce qu'il veut lui montrer. Mais, pour allumer la nôtre, il faut que la sienne travaille, qu'elle refasse et crée de nouveau l'objet qu'elle emprunte de la nature; qu'elle se montre libre et dominante, mais qu'elle s'assure en même temps de l'action combinée et simultanée des autres facultés de l'ame. C'est ainsi que ses productions, en nous élevant au dessus de nous-mêmes, iront droit à notre esprit et à notre cœur.

Si c'est-là le véritable caractère de la poésie, nous n'aurons jamais que deux questions à faire pour décider du mérite poétique d'un morceau quelconque.

Y a-t-il, nous demanderons-nous, un fonds réel auquel nos sens, notre pensée ou nos sentimens aiment à s'attacher?

Et ce fonds se présente-t-il à notre imagination et à elle seule?

Reconnoissons-nous dans la forme dont il est revêtu, et l'éclat que cette faculté sublime de notre ame ajoute aux idées grandes et pathétiques, ou la légèreté avec laquelle elle traite les conceptions heureuses de l'esprit qui nous ravissent par leur naïveté ou leur finesse?

Partout où nous chercherons envain l'une de ces deux qualités, ce ne sera plus de la vraie poésie, ce sera une poésie imparfaite.

Nous ne nommerons donc point poésie un morceau où le poète, dénué d'un fonds réel et intéressant, nous débite des paroles sonores, de beaux vers, et même des images pittoresques; car, quoiqu'il soit peut-être assez adroit pour flatter par là notre imagination, elle cherchera envain un objet sur lequel elle puisse se fixer, qu'il achève de lui dépeindre, dont elle puisse admirer l'ensemble et parcourir les détails. Il n'y a que le génie de la versification qui doive faire exception ici, s'il a le malheur de se classer dans ce genre: car la versification parfaite, soutenue d'un bout d'un morceau à l'autre, produit en effet une musique suffisante pour fixer celui dont le tact poétique est assez délié pour se nourrir de cette douce harmonie des seuls sons.

Nous n'accorderons pas plus le nom de poète à celui dont le but principal est d'étonner notre esprit, soit par des images recherchées, ou par des sentences brillantes, ou des raisonnemens subtils; il paroîtra spirituel, ingénieux, grand même, et éloquent, mais il ne sera pas poète; il nous étonnera et nous intéressera, mais il nous laissera froids, et ne nous entraînera pas hors de nous-mêmes.

Mais nous refuserons surtout ce titre, difficile à mériter, à celui qui, sous le vain prétexte de vouloir s'adresser directement à notre cœur et à notre sentiment, néglige d'agir sur notre imagination; qui nous émeut et nous touche, mais n'élève point notre ame, et n'agrandit point notre pensée; nous le fuirons, d'autant plus qu'il semble, au premier coup-d'œil, être plus près de la véritable poésie, et qu'il menace plus que les autres, de dépraver et d'anéantir ce qui reste encore de goût et de sentiment poétique parmi nous.

Pour se former une idée véritable de la poésie, il faut donc renoncer à la regarder comme un art de pur agrément, un simple ornement de la nature, destiné uniquement à charmer et à instruire l'enfance du genre humain. Il est vrai que la plupart des poètes ne nous fournissent que cette idée-là, que leur imagination, impuissante à créer, ne sait que parsemer leur carrière de fleurs dispersées, et embellir par des phrases poétiques des pensées et des sentimens qui ne le sont guère; mais il est sûr aussi que ceux-ci ne sont relativement aux vrais poètes, que ce que les décorateurs sont relativement aux peintres.

Si, d'après ce que nous avons exposé jusqu'ici, on vouloit former une définition de l'art, il faudroit nécessairement que la

notion de l'imagination en fit une partie essentielle. Le talent de créer par l'imagination, ou le tableau de la nature formé par elle, voilà à quoi se réduiroit cette définition, soit qu'on regarde l'art comme qualité ou comme production de l'artiste; mais il est vrai que pour sentir entièrement ce que ces expressions renferment, il faut avoir présent à la mémoire ce que nous avons dit sur les qualités caractéristiques qui constituent l'imagination poétique. En ajoutant les principaux de ces traits à la définition même, on diroit peut-être: L'art est le talent de représenter la nature par la seule imagination, libre et indépendante dans son action.

Nous disons représenter la nature, pour désigner l'objet le plus général, qui renferme tous ceux que l'art peut choisir: car, comme la nature s'étend partout ou il y a des objets, il est nécessaire que tout, sans exception, même nos pensées et nos sentimens, en un mot tout ce qui a une réalité quelconque, ou pour nos sens, ou pour notre esprit, ou pour notre sentiment, en fasse partie.

On parle souvent du beau idéal, et l'on s'étonnera peut-être que je n'en aie point fait mention ici; mais, voyant que le mot beau a différentes acceptions chez différens philosophes, et qu'il est difficile (quoique non impossible) de fixer sa signification véritable, j'ai cru choisir une marche plus naturelle en fondant mon raisonnement immédiatement sur des faits. J'ai donc examiné l'impression que les chef-d'œuvres de la peinture, de la sculpture et de la poésie laissent dans notre ame; j'ai tâché de découvrir par là la manière dont l'artiste lui-même doit être affecté, et j'ai puisé à cette source la définition de l'art. Il ne sera pas superflu, cependant, d'ajouter encore quelques mots sur le beau idéal.

On a avancé quelquefois que le beau idéal naît du choix et de la composition des belles parties dispersées dans la nature; mais cette définition n'a rien de satisfaisant à mes yeux. Pour réunir différentes parties, il faut en faire un ensemble; or, pour leur donner cette harmonie qui n'en constitue qu'une même forme, il faut les altérer et les refaire entièrement. Ce n'est donc point une composition, mais une création nouvelle dont il s'agit; le mot de partie ensuite n'est que relatif: chaque partie est un entier pour elle, et consiste en d'autres parties plus petites encore. Quelles sont donc celles dont on parle ici? Ne désespère-t-on que de trouver une figure entière qui soit idéale? et croit-on plus facile

de rencontrer un bras, une main, un doigt, qui méritent ce nom? Si le peintre examine bien sa méthode de procéder, il reconnoîtra facilement qu'il n'y a pas jusqu'au bout de l'ongle qu'il puisse transporter immédiatement de la nature sur la toile, et qu'il puisse laisser tel qu'il est. Anéantir ce qu'il voit dans sa mémoire comme objet réel, et le créer de nouveau comme production de l'imagination, voilà la marche que, même sans s'en apercevoir, il tient continuellement.

Le mot idéal est l'opposé de réel. Tout ce qui existe dans nos idées est idéal; mais l'idéal, par excellence, est ce qui ne peut exister que là, et c'est dans ce sens que nous donnons cette épithète à la beauté. L'art veut transformer en image ce qui est réel dans la nature. Il cherche donc quelque chose qui soit au dedans de lui, quelque chose d'idéal; mais il ne s'occupe pas précisément à embellir son objet, à rendre beau ce qu'il présente; il reste fidèle à sa première intention, celle de transformer en image. Pendant qu'il parcourt cette route, il reconnoît qu'il ne sauroit y réussir sans s'abandonner entièrement à son imagination, sans la laisser faire, et insensiblement son ouvrage participe de l'éclat et de l'élévation de cette faculté de notre ame. Il n'y a que les petits poètes, dont nous parlions auparavant, qui s'empressent sans cesse d'embellir leur sujet; le grand artiste ne songe qu'à le rendre, et l'ayant rendu, il sort beau et sublime de ses mains sans qu'il ait travaillé précisément à nous le présenter comme tel. Tout ce que l'imagination manie, prend l'empreinte de son caractère.

Il est difficile d'expliquer comment elle parvient à produire cet effet magique et merveilleux, mais incontestable; il faut se contenter de dire que c'est parce qu'elle appartient aux facultés supérieures de notre ame, parce qu'elle étouffe en nous tout ce qui retrécit notre existence, et ne réveille, au contraire, que ce qui élève nos pensées et nos sentimens. Il y a cependant une observation à faire, qui, sans résoudre entièrement ce problème, nous mène du moins plus près de sa solution.

Aussitôt que nous entrons dans la région des pures possibilités, il n'y a plus que la liaison et la dépendance mutuelle des différentes parties qui puissent fixer les objets à nos yeux. Dénués de toute existence réelle, ils ne peuvent avoir qu'une existence idéale, que celle uniquement que leur assurent ou leurs causes, ou leurs résultats; or, l'imagination poétique est renfermée toute entière dans ces limites, et destinée néanmoins à nous donner

l'idée d'une existence même plus vive et plus durable que celle que nous apercevons par nos sens. Qu'on juge donc quelle sera la liaison qu'elle établira entre les parties de ses compositions; qu'on en juge surtout, en pensant que nulle part elle n'en rencontre qui aient une existence indépendante pour elles, mais que chacune a autant besoin d'être soutenue par les autres qu'elle les soutient elle-même. Dans l'union étroite et mutuelle qui règne parmi les ouvrages de l'art, chaque objet dépend de l'autre; ces idées de but et de moyen se confondent, puisqu'elles s'adaptent indistinctement à chacun des élémens; les parties constituent l'entier, et les détails se rapportent parfaitement à l'ensemble. C'est pourquoi nous blâmons le poète qui nous montre ces moyens; si ces moyens ne sortent point comme résultats nécessaires du sujet même; s'il n'est point évident qu'il n'ait pas pu s'en défaire, quand même il l'auroit voulu, ils sont des hors-d'œuvres, et ressemblent à des étais que l'on ajouteroit à un édifice, au lieu de le faire poser sur ses propres fondemens: aussi remarquera-t-on facilement, pour peu que l'on s'examine avec scrupule, qu'en considérant les productions de l'art, au lieu de poursuivre (comme en philosophie ou en histoire) une ligne progressive d'idées, on retourne souvent sur ses pas, qu'on décrit un cercle continuel, et que l'analyse des combinaisons des parties nous ramène souvent des dernières aux premières; et cependant ce n'est point dans la combinaison du plan seulement, c'est bien plus encore dans les pensées et les sentimens que l'artiste développe, c'est surtout dans ses formes, ses couleurs, ses tons, que cette liaison mutuelle, cette union et cette harmonie parfaites doivent régner.

Si c'est-là la loi principale que l'imagination poétique doit suivre, ne nous étonnons donc plus de l'éclat qu'elle donne à tout ce qu'elle nous représente; car qu'y a-t-il de plus beau et de plus auguste que cette harmonie parfaite, cette convenance entière qui fait reposer un ouvrage uniquement sur lui-même, et en lie toutes les parties?

On a coutume de définir l'art par l'imitation de la nature; et il est vrai qu'en la représentant par l'imagination, il nous donne quelque chose qui n'est pas elle, et qui cependant la rappelle; malgré cela, cette définition ne me paroît ni exacte, ni commode. Car, quelle nature est-ce qu'on doit imiter? la belle sans doute? Mais le moyen de la reconnoître à des signes certains? Quel genre d'imitation exige-t-on? est-ce l'imitation servile du copiste? ou est-

ce une autre plus libre qui permet d'altérer et d'embellir son original?

On évite ces embarras en prenant la route que nous venons de suivre. L'artiste doit représenter la nature par l'imagination; c'est bien aussi là l'imiter, mais c'est quelque chose de plus, et c'est une expression en même temps plus claire et plus précise: l'imitation reste au dessous de son original; l'artiste, au contraire, nous élève au dessus de notre existence physique et réelle, preuve certaine qu'il se trouve lui-même supérieur à elle; son but est précisément marqué. Il doit faire ensorte qu'au lieu d'examiner les objets par nos sens et de les analyser par notre esprit, nous les voyons tout entiers par l'imagination; il ne peut plus être incertain sur la manière de les traiter. La mesure exacte de la quantité dont il doit les altérer, lui est prescrite; il doit les altérer précisément autant qu'il est nécessaire pour les présenter à l'imagination seule; il ne peut pas non plus être embarrassé du choix. Tout ce qui s'arrange dans la composition de son imagination sans y causer de la disproportion, et sans en troubler l'harmonie, y entre de plein droit, et sera beau ou sublime. Qu'il laisse faire à son imagination, qu'il l'élève et qu'il l'épure, et il est sûr de réussir dans sa carrière.

Le principe de l'imitation de la nature doit donc être employé avec précaution; il peut produire des erreurs, puisqu'il n'est pas suffisamment déterminé; et, mal entendu, il peut circonscrire les limites de l'art, et faire méconnoître le caractère de grandeur et d'élévation qu'il porte.

Qu'il me soit permis d'ajouter encore ici une observation générale, et dont l'application s'étend sur tout ce qui concerne la théorie des arts. En raisonnant sur le beau, sur le sublime, sur la nature de la poésie, sur le caractère de l'art, sur les règles de ses genres différens, on peut adopter l'une des deux méthodes suivantes. Ou l'on peut essayer de déterminer les qualités que l'ouvrage de l'artiste doit posséder, et lui donner des règles pour l'exécution de ses idées; ou l'on peut se borner à lui montrer de quelle manière son imagination doit être affectée pendant le travail, quelles impressions il est destiné à produire, quel but, en un mot, il doit se proposer en abandonnant ainsi les moyens de l'exécution à son génie seul. Il est certain que ces deux méthodes doivent toujours être combinées ensemble, et que la première surtout n'est jamais à négliger. Mais que l'on observe bien que, dans les parties

les plus essentielles de l'art, on ne pourra jamais suivre que la dernière: et, qu'en voulant décrire l'objet même, on trouvera toujours des choses qui se refusent avec opiniâtreté à toutes nos tentatives de les exprimer. C'est pourquoi on a été pendant longtemps embarrassé de trouver une définition de la beauté. On s'obstinoit à chercher des signes certains auxquels, comme à des qualités de l'objet, on pût la reconnoître; or, il est impossible de les trouver. Le jugement qu'une chose est belle, n'est point le résultat d'une analyse de l'esprit, mais d'une décision du goût. On ne peut analyser que cette dernière faculté elle-même, que le sentiment que les objets vraiment beaux produisent dans notre ame.

Il n'est pas douteux que l'artiste ne gagnât surtout aux règles qui lui indiqueroient la manière de travailler son ouvrage, et qui permettroient une application directe. Mais il est certain qu'il n'y a qu'un très-petit nombre de ces règles, et qu'aucune d'elles ne concerne la partie vraiment poétique de son art. Pour celle-ci, on ne peut lui dire autre chose, sinon: Telle est l'impression que vous devez produire; telle est la manière dont vous devez être affecté vous-même, l'idée que vous devez concevoir de votre ouvrage. Quant aux moyens de la fixer sur la toile ou sur le marbre, il n'appartient qu'à votre génie de les trouver. Ce secret est tout entier à vous, et vous ne mériteriez point le rang que vous tenez, si son voile étoit moins difficile à soulever.

Chaque ouvrage de l'art peut être distingué par trois sortes de mérite, par

Le mérite du poète,
Le mérite de la logique,
Le mérite de l'artiste.

Il peut être conçu avec génie, raisonné avec justesse, et exécuté d'une manière grande et savante. La combinaison du plan est l'affaire du raisonnement, elle est entièrement susceptible d'analyse et de discussion; et celui même qui seroit dénué de goût et de connoissance de l'art, pourroit la juger jusqu'à un certain point. Le mérite de l'exécution appartient tout entier à l'artiste proprement dit: il n'y a que lui ou le véritable connoisseur qui puisse en juger, et il sera rare qu'étant connoisseur dans ce sens du mot, on soit juge compétent pour deux arts différens. Le mérite du génie est de la compétence de toutes les personnes qui se sentent

le goût à la fois élevé et pur, et il sera mieux jugé par celui qui, en comparant les productions des différens arts entr'elles, a étudié ce qu'ils ont de commun, que par celui qui s'est attaché davantage aux différences qui les caractérisent en particulier.

Ce n'est que de cette partie proprement poétique de l'art, que j'ai entrepris de parler ici; et, après avoir essayé d'expliquer sa nature, et d'en donner une définition satisfaisante, j'ajouterai encore quelques mots sur les différens points dont il se compose, et sur les différens caractères sous lesquels nous le voyons paroître dans les modèles qui nous sont connus.

Le mérite poétique consiste en ce que la nature soit représentée par l'imagination. Il y a donc ici deux choses différentes: l'objet que le poète nous offre, et la forme sous laquelle il le fait paroître. C'est de ces deux parties étroitement liées ensemble qu'il est composé.

L'essentiel de l'art est la forme. Quel que soit l'objet que l'artiste choisisse, grand ou petit, c'est par sa manière de le traiter qu'il l'ennoblit, c'est en le transportant dans une sphère élevée au dessus de nos vues ordinaires. C'est en quoi tous les genres qui appartiennent véritablement à l'art ont un mérite et un rang égal. Le peintre d'histoire est plus grand homme certainement, plus profond connoisseur de la nature humaine, que celui dont le pinceau ne nous offre que des fleurs, ou des animaux, ou le tableau de la nature inanimée; mais ce dernier n'est pas moins peintre que lui. Électriser notre imagination, et la forcer à créer, de son fonds, l'image qu'ils nous présentent, voilà le but commun auquel tous ceux qui se croient artistes doivent viser, et la seule chose qui décide véritablement de leur talent. Si nous exigeons du poète qu'il élève et qu'il agrandisse notre ame, nous sommes bien éloignés de ne lui assigner que des sujets graves et sublimes, et de lui défendre ces jeux aimables de l'esprit, ces élans heureux et faciles d'une imagination enjouée et folâtre, qui font un des plus grands charmes de la poésie. Ce n'est point justement en nous montrant des objets frappans par leur grandeur même, qu'il produit en nous ces effets étonnans; c'est bien plus en nous détachant du fardeau et des souvenirs pénibles de la vie; c'est la légéreté du vol qui nous ravit, et non pas précisément la beauté des régions qu'il nous fait parcourir.

Les objets de l'art sont aussi variés que la nature même.

Tout ce qui est susceptible des couleurs de l'imagination, est du ressort de l'art.

Mais, comme tout ce dont il s'empare, il doit le rendre ou sensible à nos sens, ou le rapprocher de notre sentiment, il n'y a que les objets de pur raisonnement qui lui opposent une grande difficulté, et c'est ce qui rend la bonne poésie didactique si rare parmi les chefs-d'œuvre de toutes les nations. Malgré cette variété d'objets, le plus grand que l'artiste peut choisir, et celui auquel tous les autres se rapportent, c'est l'homme en contact avec la nature, ou jouissant des dons qu'elle lui offre, ou luttant contre les dangers dont elle menace son existence.

Parmi tous les arts, il n'en est point qui soient plus opposés l'un à l'autre que la sculpture et la musique. La première ne nous offre que de simples formes; tout y dépend absolument de la correction et de la sévérité du dessin. La musique, au contraire, ne nous présente pas même un objet déterminé, elle ne fait que donner une certaine impulsion à nos sentimens, qu'à réveiller une certaine série, dont le rhythme et l'harmonie répondent au rhythme des sons par lesquels elle charme notre oreille. Tous les effets de l'art tiennent quelque chose de ce double résultat; nos sens se représentent ordinairement des formes, des images, et notre sentiment est ému d'une manière quelconque; tous les arts en général participent donc en quelque façon de l'art plastique et de l'art musical.

La poésie mêle ces deux élémens avec plus d'égalité; elle allie beaucoup plus étroitement les formes aux pensées et aux sentimens, puisqu'elle nous présente l'homme vivant dans ses actions et ses discours; et c'est peut-être par là qu'elle produit une impression plus profonde que les autres arts. Car c'est un avantage précieux de la parole de savoir retracer tout aussi bien des images à nos sens, que réveiller les sentimens les plus secrets de notre ame.

Comme la poésie peut produire cette double impression, il est permis aux poètes de s'en tenir préférablement à l'une ou à l'autre d'elles. Car nous en trouvons qui, en s'occupant uniquement du soin de graver une certaine image dans notre mémoire, sont tout entiers à nous la présenter sous tous ses différens points de vue, et en parcourir tous les détails. Il y en a d'autres, au contraire, qui, dans le même genre, tâchent plutôt de ne donner à l'imagination qu'une certaine suite d'impulsions, et de lui im-

primer un mouvement déterminé, en la conduisant rapidement par une grande variété de peintures différentes. Comparons, par exemple. Homère et l'Arioste, il est évident que l'effet que le premier produit sur nous, provient de la beauté et de la grandeur des tableaux qu'il nous présente, et de la manière sévère et hardie avec laquelle il les dessine; au lieu que le poète italien ne semble nous agiter que par le mouvement dans lequel il se trouve lui-même, par la rapidité avec laquelle il nous montre les siens, et par la variété qu'il met dans leur succession. Pour nous imprimer davantage ses tableaux dans l'imagination, Homère ne paroît jamais sur la scène; nous ne voyons que ses héros; ce sont eux qui nous parlent, qui nous frappent et nous touchent. L'Arioste, au contraire, se mêle sans cesse à ses personnages, et, ne se contentant point de rendre seulement son sujet, il s'occupe encore de l'impression qu'il nous fait, sans nous cacher qu'il tâche de la diriger. Nous voyons donc là deux différens caractères de poésie qui conviennent, il est vrai, à deux genres particuliers, à la poésie épique et lyrique, mais que nous voyons aussi paroître dans les autres, uniquement suivant le caractère des nations, des siècles et des individus.

Car c'est là principalement ce qui distingue la poésie des anciens de celle des peuples modernes. Tout dans les premiers est plastique; il n'y a que des formes, des figures, des tableaux; leurs poésies nous laissent à peu près la même impression que produisent en nous les beaux morceaux de sculpture que nous avons sauvés de l'injure du temps. La poésie moderne, au contraire, nous fait plutôt l'effet d'une musique sonore et touchante, et souvent les objets disparoissent à nos yeux dans l'émotion profonde que ses accens doux et mélancoliques causent à notre ame. Il n'appartient point à mon plan d'entrer dans les détails de cette différence de nos temps à ces siècles reculés, et il seroit difficile de les exposer sans entreprendre un ouvrage particulier sur ce sujet. Contentons-nous seulement d'en citer quelques traits, pour en venir à déterminer la marche que notre poésie pourra tenir pour atteindre, s'il est possible, à la beauté et à la fraîcheur de celle des premiers âges de notre espèce, et se nourrir en même temps de la philosophie de notre siècle. Et observons qu'en parlant de la poésie des anciens, nous n'avons en vue que les Grecs, puisque les Romains s'éloignèrent d'eux, même en les imitant, et qu'ils se rapprochent beaucoup plus de nos temps. Parmi les

nations modernes, il semble que les Français aient plus imité la poésie latine: et c'est ce qui donne, je crois, à leur poésie un caractère particulier, qui la distingue à la fois de la grecque et de celle de leurs voisins.

Ce seroit un travail superflu que de vouloir exposer en détail ce qui caractérise les anciens. Tout le monde connoît l'impression qu'ils produisent en nous, l'élévation à laquelle ils portent notre ame, le calme sublime qu'ils répandent sur elle, la douce mélancolie dans laquelle ils nous plongent. Mais ce qui est plus difficile peut-être, c'est de découvrir la méthode par laquelle ils parvinrent à atteindre ce degré de perfection, et c'est là à quoi la critique doit s'exercer. Sans vouloir se flatter d'avoir pénétré ce secret de leur génie, il est possible néanmoins d'en deviner quelques points; et, en analysant leurs ouvrages, on leur trouvera surtout une méthode différente de la nôtre dans la combinaison de leurs plans, dans le choix des élémens dont ils les composent, et dans la manière dont ils dessinent leurs figures.

Leurs plans sont fortement combinés, et on n'y rencontre guères de parties qui ne se lient naturellement aux autres. Mais les anciens ne connoissent point cette unité étudiée, cette marche serrée que nous trouvons souvent dans nos poètes modernes. Leurs compositions paroissent sorties de l'imagination même, et étant mieux conçues, quoique moins raisonnées peut-être, elles montrent moins les efforts du poète. Leurs ouvrages portent par là davantage le caractère de la nature, et en conservent une plus grande fraicheur; ne fatiguent point notre esprit, et gènent moins le libre essor de l'imagination.

Les élémens dont ils les composent, sont à la fois grands et simples. Ces raffinemens du sentiment, ces subtilités de l'esprit, dont fourmillent nos auteurs, leur sont étrangers. Ils diversifient leurs caractères par des traits forts et prononcés, mais non pas par ces nuances fines et presque imperceptibles qui caractérisent les ouvrages de nos siècles modernes. Ils fuient tout ce qui pourroit paroître recherché; et il n'y a que les grandes qualités de l'ame et les grandes passions qui proviennent immédiatement de la nature humaine, qui entrent dans leurs tableaux.

Mais ce qui les caractérise surtout, c'est la manière particulière dont ils dessinent les figures qu'ils nous présentent. C'est toujours par leurs paroles, par leurs actions qu'ils peignent leurs personnages; c'est eux seuls que nous voyons, tandis que le poète

ne se montre jamais. Les anciens ne connoissent point ces peintures froides, ces descriptions de la beauté des femmes, par exemple, qui reviennent sans cesse dans les poètes italiens. Si Homère est souvent minutieux dans ses descriptions, c'est une suite de l'habitude et du goût de son siècle, et ce n'est que dans les accessoires de son ouvrage. Là où il veut vraiment nous toucher, une seule épithète souvent lui suffit pour présenter l'image toute entière à nos yeux.

La poésie ancienne ne nous offre donc que de grandes masses bien éclairées, des masses qui se composent et se détachent avec une facilité égale devant nos yeux, et qui, en ne se confondant jamais, n'embarrassent point notre imagination. Il n'y a rien dans les poètes anciens qui ne parle aux sens, ou n'aille droit aux sentimens les plus naturels de notre cœur; et cette simplicité naïve porte néanmoins un caractère d'élévation qui ne manque jamais d'agrandir nos pensées et d'élever notre ame. Tout y est facile et clair, et tout en même temps est noble et élevé. Qu'on ajoute encore le charme de leur langage, son harmonie douce et ravissante, sa richesse en expressions pittoresques, et l'on conviendra sans peine que la poésie ancienne est la seule dont l'imagination puisse se nourrir entièrement, et qu'elle restera toujours un modèle qu'il sera impossible d'égaler.

On seroit injuste cependant, si l'on méconnoissoit les avantages que les poètes modernes ont su ajouter de leur côté à leurs ouvrages. Si les anciens déroulent à nos yeux le tableau ravissant de la nature dans la richesse de ses formes et de ses couleurs, ceux des siècles modernes nous offrent le tableau plus intéressant encore de l'homme, et pénètrent les replis les plus secrets de notre cœur. Le caractère des anciens et des modernes, en général, est marqué par cette différence frappante, que les premiers vivoient toujours au dehors d'eux dans le sein de la nature, au lieu que nous autres nous aimons à nous replier sur nous-mêmes, et à nous renfermer dans nos pensées et nos sentimens. La poésie moderne nous saisit donc avec une plus grande force, elle touche plus profondément notre sensibilité, elle intéresse davantage notre esprit; mais elle frappe moins notre imagination, elle parle moins à nos sens, son langage est à la fois plus obscur et plus difficile, les situations qu'elle nous offre, déchirent souvent notre ame, au lieu de répandre sur elle ce calme délicieux et profond auquel nous reconnoissons les chefs-d'œuvre des anciens. Elle est

moins poésie, en un mot, et tient moins du caractère véritable de l'art.

Que restera-t-il donc à faire au poète pour réparer ces défauts, sans rien perdre pourtant des avantages dont ils sont accompagnés? La réponse me paroit simple. Nous avons distingué plus haut le fonds que traite le poète, de la forme dont il le revêt. Il doit, quant à cette dernière, approcher autant qu'il est possible des poètes anciens; ils restent toujours les uniques modèles dans cette partie; mais il doit en même temps faire entrer dans le fonds de ses ouvrages tout ce que la philosophie et les lumières de nos temps peuvent lui suggérer; car ce seroit une idée affligeante en effet, si la série de tant de siècles féconds en événemens et en génies, ne nous eût rien laissé dont nous pussions aussi à notre tour enrichir et embellir la poésie.

Ce n'est pas qu'on lui conseille précisément de mettre à profit les travaux de la philosophie et des sciences, et de s'entourer d'images neuves, mais recherchées, de pensées profondes peut-être, mais trop spéculatives et trop abstraites. Destiné à produire un intérêt général, et à parler à nos sens et à notre imagination, il ne doit s'en tenir qu'aux grands traits de la nature humaine, aux sentimens simples et vrais, et aux images qu'offre l'aspect de la nature même. Ce n'est point en étendant son domaine, c'est en le fécondant qu'il peut s'enrichir.

Il a bien un autre moyen d'ajouter de l'intérêt à ses ouvrages. Nous avons dit que le sujet qu'il se plait à traiter de préférence, est l'homme, son caractère et les rapports dans lesquels il se trouve avec la nature; or, tous nos progrès, soit dans les arts, soit dans les sciences, soit enfin dans nos institutions mêmes, doivent aboutir à rendre le caractère de l'homme, non-seulement et plus vertueux et plus heureux (considération trop bornée qui peut même faire manquer le but auquel elle doit conduire), mais aussi plus grand et plus élevé, plus varié dans sa manière d'être, plus propre à s'enrichir de ce que les objets qui l'environnent lui offrent, et à leur donner l'empreinte de sa grandeur. En comparant les nations anciennes aux nations modernes, il est évident que ces dernières ne possèdent pas à la vérité des caractères plus grands et plus vigoureux, mais certainement plus profonds, plus riches en pensées et en sentimens, plus variés enfin que les premières. Que le poète étudie donc cette variété, qu'il nous la représente dans ses ouvrages, qu'il s'élève lui-même à la hauteur de son siècle, et nous

nous sentirons à la fois et l'imagination exaltée par ses tableaux, et l'esprit et le cœur fortifiés par cette nourriture saine et substantielle. En suivant cette route, le poète peut même rendre un service essentiel à la philosophie et à la morale; en présentant à l'imagination une élévation idéale des sentimens, à laquelle il n'est point possible d'atteindre dans la réalité des choses, il peut exciter l'enthousiasme de la vertu, et porter l'homme bien au-delà du terme auquel il parviendroit par la marche régulière mais lente de sa seule raison.

Si le progrès des sciences et de la philosophie agrandit et enrichit le caractère de l'homme, c'est donc ce caractère plus cultivé que l'on doit retrouver dans les ouvrages modernes de l'art; et voilà la seule manière dont, selon moi, la philosophie peut influer sur la poésie, sans en altérer la simplicité et le naturel. Ce seroit un travail digne d'occuper un auteur philosophe, que de décrire le genre et la variété des caractères dont la poésie des différentes nations modernes nous trace le tableau, l'idée que selon chacune, si elle en étoit seule le modèle, on pourroit se former de l'humanité. Si cette comparaison intéressante ne décideroit point encore de leur mérite poétique, elle montreroit du moins laquelle auroit su se nourrir davantage des leçons de la philosophie et de l'expérience, en pénétrer ses idées et ses sentimens, et en faire reparoitre les effets jusques dans les ouvrages de l'art; et il ne seroit pas difficile de prédire quelles nations remporteroient la victoire dans cette lutte aussi glorieuse que difficile à soutenir.

Il faut cependant convenir qu'il y a un obstacle difficile à vaincre, qui s'oppose à cet avancement de la poésie. Plus le sujet d'un poème est grand et important par lui-même, plus il occupe l'esprit ou agite nos sentimens; plus il est difficile de lui donner la clarté, la facilité et la légéreté qu'exigent les ouvrages de l'art. Si les nations modernes possèdent un avantage réel sur les anciennes, ce n'est qu'en divisant plus soigneusement leurs occupations, et qu'en isolant davantage leurs facultés intellectuelles qu'ils ont acquis. En se détachant des prestiges des sens et de l'imagination, ils ont donné plus de force à l'esprit analytique, et creusé plus avant dans les profondeurs de la philosophie; et en renfermant leurs sentimens en eux-mêmes, ils ont imprimé une originalité frappante à leurs caractères. Or, il n'y a rien qui soit si contraire aux effets de l'art, que de diviser et d'isoler ainsi nos facultés. Le poète demande l'homme et l'homme tout entier, et

nous ne sentons jamais toutes les forces de notre ame plus unies ensemble, que lorsque sur les ailes de l'imagination il nous transporte aux régions élevées, accessibles à son génie seul.

Tout ce qui paroît extraordinaire, soit dans les passions, soit dans les caractères, comme tout ce qui porte l'empreinte de l'originalité, semble s'éloigner de la nature, et il est difficile de le ramener à sa simplicité et de le revêtir des couleurs de la vérité. Le génie du poète néanmoins saura se tirer de ce pas critique et sauver ces inconvéniens. Il en trouvera surtout les moyens en approfondissant entièrement son sujet et en l'exposant dans tous les détails de son ensemble. Ce n'est pas tant pour avoir choisi des situations qui sortent de la ligne ordinaire des choses, et pour avoir présenté des caractères extravagans, que pour ne nous les avoir montrés que d'un côté seulement, et pour ne pas les lier à tout ce qui les constitue, que quelques poètes modernes paroissent plutôt bizarres que sublimes, et qu'ils manquent l'effet poétique qu'ils vouloient produire. Quelqu'extraordinaire que paroisse un caractère au premier aspect, il n'est pas douteux qu'en l'examinant dans tous ses rapports, et en le comparant avec les situations qui ont contribué à le former, on ne finisse par concevoir d'une manière claire et naturelle, comment il a dû naître et se développer. Or, c'est là ce que le grand poète ne manquera jamais de faire. Il nous présentera ses personnages dans l'ensemble de leurs qualités: il les entourera de figures propres à les faire ressortir: il les mettra dans des situations analogues: et, au lieu de s'éloigner de la nature, la nature elle-même paroitra s'élever avec lui. Nous ne nous plaindrons plus alors de ne pas retrouver la vérité et la simplicité des anciens, et nous ne regretterons que les couleurs vives et brillantes que la fraîcheur de leur imagination ajoutoit à leurs tableaux: avantage inséparablement lié à la beauté de leur climat, à l'harmonie de leur langue, et à l'âge heureux de l'enfance de notre espèce.

Les poètes français, italiens et anglais sont trop généralement connus, pour qu'il soit nécessaire de rien ajouter à leur sujet. Tout le monde peut juger par soi-même, jusqu'à quel point ils ont réussi à allier les avantages des anciens aux progrès des siècles modernes. La poésie allemande, au contraire, est encore ignorée de la plus grande partie de l'Europe. On n'en connoit que quelques auteurs, choisis au hasard, et ceux-là même seulement à l'aide de traductions fort insuffisantes. Il n'est donc pas inutile

peut-être de dire, que si la poésie allemande a un caractère particulier, commun aux différens ouvrages de nos auteurs, c'est celui de montrer évidemment qu'en faisant valoir tout ce que par les progrès des temps notre pensée et nos sentimens ont gagné en étendue et en richesse, elle tâche en même temps d'approcher autant qu'il est possible de la méthode sévère, vraie et simple des anciens. Riche en pensées profondes et en sentimens nobles et délicats, elle s'élève de jour en jour à la grandeur, à la simplicité et à l'élégance des formes antiques. Elle excelle surtout dans la peinture des caractères, non pas précisément en offrant des originaux aussi piquans que nous en trouvons, par exemple, dans la poésie comique des Anglais, mais en approfondissant les replis mystérieux du cœur humain, en en saisissant les nuances les plus fines, et en les présentant dans l'étroite liaison et dans l'ensemble parfait de leurs qualités, à les voir et à les entendre, comme ordinairement nous nous entendons seulement nous-mêmes et au fond de notre ame. Ce ne sera jamais une action, une passion seulement dont elle nous offrira l'image, ce sera toujours tel ou tel individu agissant ou passionné. Les poètes allemands attachent un prix d'autant plus grand à cette partie de la poésie, qu'ils croient s'apercevoir que c'est par là qu'il est possible d'allier les idées les plus élevées à la simplicité de la nature. Car il n'y a rien de si extraordinaire qui ne puisse entrer dans des situations et des combinaisons données dans le caractère de l'homme; et il suffit qu'une chose en fasse partie et qu'elle soit reconnue telle, pour ne plus nous frapper comme sortant des bornes de ce qui est simple et naturel. C'est donc là le véritable centre dans lequel le poète doit se placer pour mettre ses conceptions les plus hardies à la portée de nos vues et de nos sentimens.

En examinant par exemple les ouvrages de Goethe, qui surtout a commencé à frayer cette route, on doit nécessairement s'apercevoir de l'étude approfondie qu'il a faite, non pas précisément des formes de convention, mais du génie véritable des anciens. En marchant sur leurs traces, il n'est jamais occupé qu'à rendre son sujet; et, rejetant tout ornement étranger, il ne songe qu'à nous en offrir le tableau le plus fidèle, frappant par sa vérité et sa simplicité même. Néanmoins c'est lui qui nous présente les situations les plus extraordinaires, les caractères les plus étonnans; et l'on peut douter, si, pour n'en citer que ces exemples-ci, nul autre poète a su jamais nous donner une idée aussi profonde et

aussi élevée de l'amour, une peinture aussi neuve et aussi intéressante du caractère des femmes. Mais, en choisissant des caractères qui paroissent sortir des proportions ordinaires de la nature, il sait les y faire rentrer: et en même temps qu'il déchire notre ame par des situations terribles, il sait lui rendre le calme nécessaire en l'élevant à une hauteur où tout, et la destinée de l'homme et ses désirs et ses passions, ne forment qu'une même et parfaite harmonie. Si son Werther a mérité les suffrages de toutes les nations, c'est qu'on a dû être étonné de voir dans le même caractère cette force de passions, cette sensibilité profonde, un amour aussi exalté, une organisation aussi extraordinaire, s'unir à des goûts aussi simples et aussi naturels, à un attachement aussi sincère, aussi naïf pour les beautés de la nature et les jeux innocens de l'enfance.

Il seroit peut-être utile de développer davantage le caractère de ce poète et de ceux qui ont travaillé avec lui dans le même genre, en donnant une analyse détaillée de leurs ouvrages; mais ce seroit-là un travail particulier, étranger au but que je me suis proposé de remplir ici.

2.

Der Montserrat bei Barcelona.

[An Goethe.]

Sie wünschen, lieber Freund, dass ich fortfahre, Ihnen etwas Ausführlicheres über meine Spanische Wanderung zu sagen, so wie ich es im Anfange derselben, bis Madrid hin, that;[1]) und ich erfülle Ihren Wunsch um so lieber, als ich ohnehin jetzt damit beschäftigt bin, meine auf der Reise gesammelten Materialien noch einmal durchzugehen, und mit Spanischen und ausländischen Schriften zu vergleichen.

Mir von fremdartiger Eigenthümlichkeit einen anschaulichen Begriff zu verschaffen, war, was ich vorzüglich bei meinem Reisen beabsichtigte. Um das Ausland wissenschaftlich zu kennen, ist es nur selten nöthig, es selbst zu besuchen; Bücher und Briefwechsel sind dazu weit sichrere Hülfsmittel, als eignes Einholen immer unvollständiger und selten zuverlässiger Nachrichten. Aber um eine fremde Nation eigentlich zu begreifen, um den Schlüssel zur Erklärung ihrer Eigenthümlichkeit in jeder Gattung zu erhalten, ja selbst nur um viele ihrer Schriftsteller vollkommen zu verstehen, ist es schlechterdings nothwendig, sie mit eignen Augen gesehen zu haben.

Auch die treuesten und lebendigsten Schilderungen ersetzen diesen Mangel nicht. Wer nie einen Spanischen Eseltreiber mit

Erster Druck: Gasparis und Bertuchs Allgemeine geographische Ephemeriden 11, 265–313 (Märzheft 1803). Der Titel hat dort den Zusatz: „Vom königlich preussischen Residenten Freiherrn W. v. Humboldt zu Rom“.

[1]) *Vgl. Humboldts Brief an Goethe vom 28. November 1799 und Goethes Antwort (Briefe 15, 10).*

seinem Schlauch auf einem Esel sah, wird sich immer nur ein unvollständiges Bild Sancho Pansa's machen; und Don Quixote (gewiss ein unübertreffliches Muster wahrer Naturbeschreibung) wird doch nur immer demjenigen ganz verständlich sein, der selbst in Spanien war, und sich selbst unter Personen der Classen befand, welche ihm Cervantes schildert. Der andere wird oft, statt der wahren Gestalten, nur Carricaturen sehen; und da er bloss die Züge verbinden kann, welche der Dichter abgesondert heraushob, so werden ihm die meisten ergänzenden und mildernden Nebenzüge mangeln.

Denn darauf gerade kommt es an, jede Sache in ihrer Heimath zu erblicken, jeden Gegenstand in Verbindung mit den andern, die ihn zugleich halten und beschränken.

Wie sichtbar ist dies nicht sogar bei der leblosen Natur! was ist eine Pflanze, die, ihrem vaterländischen Boden entrissen, auf fremden verpflanzt ist? was ein Orangenbaum oder eine Dattelpalme in unsern Treibhäusern und künstlichen Gärten, und was in den beglückten Fluren Valencia's und in den Palmenhainen von Elche?

Es giebt eine grosse Menge von Verrichtungen im Leben, zu welchen der bloss durch Ueberlieferung erhaltne Begriff hinreicht; aber wenn Gefühl und Einbildungskraft in uns rege werden sollen, so wird immer mehr und etwas Lebendigeres erfordert. Ueberhaupt begnügen sich wohl alle untergeordneten Kräfte des Menschen, der sammelnde Fleiss, das aufbewahrende Gedächtniss, der ordnende Verstand an dem Zeichen, dem Begriff oder dem Bilde. Aber die höchsten und besten in ihm, diejenigen, welche seine eigentliche Persönlichkeit bilden, die Phantasie, die Empfindung, der tiefere Wahrheits- und Schönheitssinn, bedürfen zu ihrer kräftigeren Nahrung auch der Sache, der Anschauung und der lebendigen Gegenwart.

Wenn nur wenige Reisende eigentlich diesen Gesichtspunkt, sich von jedem Gegenstand, der ihre Aufmerksamkeit an sich zieht, ein vollkommen individuelles Bild zu verschaffen, sein Daseyn und seine Natur aus den Dingen, die ihn umgeben, und auf ihn einwirken, zu begreifen, und diesen anschaulichen Begriff wiederum andern gleich vollständig und lebendig zu überliefern — wenn, sag' ich, nur Wenige diesen Gesichtspunkt gefasst haben, oder doch nur die Beschreibungen Weniger in dieser Rücksicht grossen Nutzen gewähren: so scheint mir dies nicht sowohl daher zu rühren, dass es ihnen an Empfänglichkeit mangelte, einen fremden

Eindruck rein und unverändert aufzunehmen, sondern daher, dass sie sich dieser Empfänglichkeit nicht genug überliessen. Bei dem Eintritte in ein fremdes Land fallen dem Reisenden immer eine Menge von Fragen ein, die er sich künftig einmal vorlegen könnte; auf alle sucht er die genügende Antwort, und eigne Erfahrung hat mich gelehrt, dass man darüber oft dasjenige versäumt, was man hernach nie wieder nachholen kann. Man vergisst zu leicht, dass man auf einer (nicht zu einer einzelnen Untersuchung bestimmten) Reise, die immer ein Abschnitt im thätigen Leben und allein dem beschauenden gewidmet ist, bloss herumstreifen, Menschen sehen und sprechen, leben und geniessen, jeden Eindruck ganz empfangen, und den empfangnen bewahren soll.

Dies habe ich zu thun versucht, aber wenn ich mich freilich meistentheils nur an das hielt, was ich selbst sah, so bin ich doch auch oft daneben von dem gegenwärtigen Zustand des Landes in den ehemaligen zurückgegangen, da das Bild des Menschen immer erst in einer Folge von Zeiten vollständig ist. Auch habe ich die Schriftsteller der Nation sorgfältig verglichen, um wo möglich auch in ihnen nichts vorbeizulassen, was vorzüglich charakteristisch scheinen könnte.

Wir umfassen mit unsrer unmittelbaren Erfahrung nur eine so kleine Spanne des Raums und der Zeit, und doch können wir es uns nicht verläugnen, dass wir nur dann das Leben vollkommen geniessen und benutzen, wenn wir uns bemühen, den Menschen in seiner grössesten Mannigfaltigkeit, und in dieser lebendig und wahr zu sehen.

Sollte es daher nicht der Mühe werth seyn, mehr als bisher geschehen ist, Gestalten der Natur und der Menschheit aufzufassen und zu zeichnen? zu sehen, was die ersteren wirken, und wozu sich die letzteren ausbilden können?

Freilich giebt es nicht gerade ein einzelnes Fach weder der Wissenschaften, noch der Beschäftigungen, in welches diese Bemühung unmittelbar eingreifen könnte. Für die Menschenkenntniss, welche das geschäftige Leben fordert, dürfte sogar diese allgemeine den Sinn nur verwirren und abstumpfen.

Aber dem Künstler und dem Menschen überhaupt, jenem um sein Werk, diesem um sich selbst zu bilden, müsste, dünkt mich, ein solcher Versuch höchst erwünscht seyn; und ich darf daher hoffen, dass Ihnen meine Schilderungen gerade darum willkommner seyn werden, weil sie von diesem Gesichtspunkte ausgehn.

Für heute wünsche ich Sie in eine Gegend zu führen, mit der wohl nur aufs höchste noch ein Paar andre in Europa verglichen werden können, wo die Natur und ihre Bewohner in wunderbarer Harmonie mit einander stehen, und wo selbst der Fremde, sich auf einige Augenblicke abgesondert wähnend von der Welt und den Menschen, mit sonderbaren Gefühlen auf die Dörfer und Städte hinabblickt, die in einer unabsehlichen Strecke zu seinen Füssen liegen — in die Einsiedlerwohnungen des Montserrats bei Barcelona.

Ich habe zwei unvergesslich schöne Tage dort zugebracht, in denen ich unendlich oft Ihrer gedachte. Ihre Geheimnisse schwebten mir lebhaft vor dem Gedächtniss. Ich habe diese schöne Dichtung, in der eine so wunderbar hohe und menschliche Stimmung herrscht, immer ausserordentlich geliebt, aber erst, seitdem ich diese Gegend besuchte, hat sie sich an etwas in meiner Erfahrung angeknüpft; sie ist mir nicht werther, aber sie ist mir näher und eigner geworden.

Wie ich den Pfad zum Kloster hinaufstieg, der sich am Abhange der Felsen langsam herumwindet, und noch ehe ich es wahrnahm, die Glocken desselben ertönten, glaubte ich Ihren frommen Pilgrimm vor mir zu sehn; und wenn ich aus den tiefen grünbewachsnen Klüften emporblickte, und Kreuze sah, welche heiligkühne Hände in schwindelnden Höhen auf nackten Felsspitzen aufgerichtet haben, zu denen dem Menschen jeder Zugang versagt scheint, so glitt mein Auge nicht, wie sonst, mit Gleichgültigkeit an diesem durch ganz Spanien unaufhörlich wiederkehrenden Zeichen ab. Es schien mir in der That das,

> zu dem viel tausend Geister sich verpflichtet,
> zu dem viel tausend Herzen warm gefleht![1])

Und wie sollt' es auch anders seyn? Die Grösse der Natur und die Tiefe der Einsamkeit erfüllen das Herz mit Gefühlen, die selbst der leersten Hieroglyphe bedeutenden Inhalt zu geben vermöchten: und wie wir auch über eine Meynung oder einen Glauben denken mögen, so steht immer, als Vermittler zwischen uns und ihm der Mensch, aus dessen Empfindungen er entsprang. In dem Getümmel der Welt vergessen wir das oft, und urtheilen rasch und hart darüber ab; aber milder gestimmt in der Stille der Einsamkeit, ist uns alles, was menschlich ist, auch näher verwandt.

---

[1]) *Goethe, Die Geheimnisse Vers 59.*

Lange hab' ich mich nicht losreissen können von dem Gipfel dieses wunderbaren Berges, lange hab' ich wechselsweise meine Blicke auf die weite Gegend vor mir, die hier von dem Meere und einer schneebedeckten Gebirgskette umgränzt ist, dort sich ins Unabsehliche hin verliert, bald auf die waldigten Gründe unter mir geworfen, deren tiefe Stille nur von Zeit zu Zeit der Ton einer Einsiedlerglocke unterbricht. Ich habe mich nicht erwehren können, diesen Platz als den Zufluchtsort stiller Abgeschiedenheit von der Welt anzusehen, wo die gewiss nur Wenigen ganz fremde Sehnsucht, mit sich und der Natur allein zu leben, volle und ungestörte Befriedigung genösse; und sollte nicht billigerweise jeder rein menschlichen Empfindung auf Erden ein von der Natur besonders für sie begünstigter Ort geheiligt seyn, zu welchem der Mensch, wenn nicht sich selbst, doch wenigstens seine Einbildungskraft und seine Gedanken retten könnte?

Aber ich kehre zurück, Ihnen meine Wanderung von Anfang an zu beschreiben.

Der Montserrat liegt nordwestlich von Barcelona (2′ 6″ westlicher Länge von Paris; 41° 36′ 15″ der Breite), und der Fuss desselben ist etwa neun kleine Stunden*) von dieser Stadt entfernt. Es führen zwei Wege zu dem Kloster, das ein wenig über der Mitte der Höhe des Berges liegt; ein kürzerer und steiler, den man nur gehen oder reiten kann, und ein andrer, auf dem man zu Wagen bis in den Hof des Klosters gelangt, aber einen halben Tag mehr Zeit braucht. Männer wählen gewöhnlich den ersteren.

Etwa zwei Stunden weit, bis an die lange und prächtige Brücke des Llobregat (des Rubricatus der Alten) ist der Weg derselbe mit dem nach Valencia. Ich sage Ihnen nichts von diesem Theile. Sie haben unstreitig die neulich erschienene Fischersche**) Reisebeschreibung gelesen, die neben andern Vorzügen vor ihren Vorgängern besonders den treuer und anziehender Naturbeschreibungen hat, und kennen daher alle Reize der Katalonischen Gegenden, die liebliche Abwechslung waldigter

*) Herr Méchain schätzt diese Entfernung in gerader Linie, und die Krümmungen des Wegs abgerechnet, ungefähr auf 20000 Toisen.

**) Reise von Amsterdam über Madrid und Cadix nach Genua in den Jahren 1797 und 1798 von Christian August Fischer. Berlin bei Unger. 1799. 8.

Hügel mit schön bebauten Thälern, die sorgfältige und doch nicht kleinliche Cultur des Landes, die Reinlichkeit und Zierlichkeit der Dörfer und Landhäuser in dieser Nähe der Stadt, die überall Wohlstand und Fröhlichkeit athmen.

Wie man den Laubengang verlässt, den dicht an der Brücke die an der Chaussée hin gepflanzten Bäume über dem Wege bilden, und auf der Brücke steht, sieht man den Fluss hinauf den Weg vor sich, den man nehmen muss. Denn unmittelbar hinter derselben wendet man sich rechts, und bleibt nunmehr immer am rechten Ufer des Flusses.

Der Llobregat ist hier von beträchtlicher Breite. Er wälzt sich, wie die meisten Spanischen Flüsse, die, als Gebirgströme, im Sommer unbedeutend scheinen, aber im Winter und Frühjahr, oft zu nicht geringer Gefahr des Reisenden, plötzlich anschwellen, in einem weiten Bette hin. Zu seiner Linken sind anmuthige Wiesen. Aber zur Rechten ist der Weg nach dem Montserrat meistentheils von Bergen eingeschränkt. Erst gegen Martorell hin öfnet sich im Nordwesten ein weites romantisches Thal, und in der Mitte desselben erhebt sich der Montserrat, den man hier zum erstenmal erblickt.

Er steht wie eine hohe und lange Wand vor der Gegend vor, und da er sich überall von der freien Ebne emporhebt, ohne mit einem andern Gebirge zusammenzuhängen, so giebt ihm dies ein noch majestätischeres Ansehen. Er ist (wie es sein Name sagt) sägenförmig eingeschnitten, und zeigt eine Menge wunderbarer Ecken. Aber da die Entfernung dem Auge die kleineren zuckerhutähnlichen Spitzen verbirgt, die ihm, besonders auf den karrikaturähnlichen Holzschnitten der Jungfrau des Montserrats, beinahe das Ansehen eines Gletschers geben, so erscheint er von hier größer und ernster, als in der Nähe.

Vor dem Eintreten in Martorell besuchte ich die Brücke, die hier über den Fluss geht, und welcher das Volk den Namen der Teufelsbrücke giebt. Sie ist offenbar neu, und Gothischer Bauart; sie bildet ein hohes, spitzig zulaufendes Gewölbe, und in ihrer Mitte ist ein kleiner Bogen angebracht, um das Hinüberfahren zu verhindern, das ohnedies wegen der Steile sehr beschwerlich seyn würde. An dem der Stadt gegenüber liegenden Ende der Brücke steht ein alter, auf den Seiten sichtbar zerstörter Bogen, von grosser und fester, aber so einfacher Bauart, dass es unmöglich ist, einen bestimmten Stil daran zu erkennen.

Man nennt diesen Bogen gewöhnlich einen Triumphbogen, welchen Hannibal seinem Vater Hamilcar zu Ehren errichtete, ohne dass ich eine andre Autorität für diese Meynung kenne, als die in Dillons*) Reise abgedruckte Spanische Inschrift der Brücke. Etwas, das ihn als einen Triumphbogen charakterisirte, hat er schlechterdings nicht, und stand**) wirklich schon ehemals, wie es wahrscheinlich ist, eine Stadt an der Stelle des jetzigen Martorell's, und gieng dieselbe, weiter nach Barcelona hin, bis dicht an die Brücke heran, so machte dieser Bogen vielleicht das äussere Stadtthor aus, oder war auch eine blosse Brückenverzierung, wie die Bögen an der Brücke von St. Chamas über die Touloubre zwischen Aix und Arles, und an der über die Charente bei Saintes. Freilich aber sind dort zwei Bögen, einer zu jeder Seite der Brücke, da hier auf der andern Seite keine Spur von Trümmern zu sehen ist. Auffallend bleibt es indess, dass nicht die mindeste Verzierung und keine Spur einer Inschrift an demselben zu sehen ist, und dieser Grund reichte vielleicht hin, ihn über die Römerzeiten hinauszusetzen, wenn man sonst irgend ein Werk Karthagischer Baukunst in Spanien mit Sicherheit aufweisen könnte.

Die Brücke ist im Jahr 1768. wieder hergestellt worden, und ich weiss nicht, inwiefern man ihre vorige Gestalt beibehalten hat***). Jetzt steht sie auf den Ueberbleibseln der Pfeiler einer

---

*) *Travels through Spain by John Talbot Dillon.* London. 2. *ed.* 1782. 4. *p.* 382.

**) Cellarius *(Geogr. ant. T.* 1. *p.* 147.) setzt an die Stelle des heutigen Martorells das alte Telobis (*Τηλοβίς*), dessen Ptolemaeus (*l.* 2. *c.* 6.) und Pomponius Mela (*l.* 2. *c.* 6.), in dessen neuesten Ausgaben es aber nach besseren Handschriften Tolobis geschrieben wird, erwähnen. Diese Bestimmung rührt von Petrus de Marca her, der es *(Limes Hispan. l.* 2. *c.* 23. *§.* 11.) für einerlei mit dem Orte hält, den das *itinerarium* Antonins unter dem Namen Fines um 20000 Schritte von Barcelona entfernt setzt. Andre geben ihm eine andre Lage. Florez in seiner *España sagrada* (*T.* 24. *p.* 20.) bemerkt sehr richtig, dass bei der kleinen Entfernung, in welcher alle Oerter, die hier in Betrachtung kommen können, von einander liegen, nicht eher mit Sicherheit hierüber entschieden werden könne, als bis man eine Inschrift, oder ein andres ähnliches Document darüber auffinde. — Gewiss scheint es, dass die ganze umliegende Gegend des Montserrats ehemals von den Lacetanern (wie sie die Römischen) oder den Jaccetanern (wie sie die Griechischen Schriftsteller nennen) bewohnt wurde, welche Hannibal vor seinem Zuge nach Italien besiegte, und in deren Gebiet hauptsächlich der Krieg zwischen Sertorius und Pompejus geführt wurde.

***) In dem 1735. von Carl Christian Schramm in Leipzig herausgegebenen „Historischen Schauplatz, in welchem die merkwürdigsten Brücken der Welt u. s. w. vorgestellt sind“ soll sich eine Abbildung dieser Brücke befinden, aus welcher dies klar seyn müsste. Ich habe aber dies Werk hier nicht auftreiben können.

alten, die mit dem Bogen von gleicher Bauart gewesen zu seyn scheint, auf, und ist etwa 4 Schuh schmaler, als der Bogen, der, nach einer ungefähren Schätzung, 18 Schuh Breite und 40 Schuh Höhe haben mag.

In Martorell sah ich denselben Fleiss, der fast alle Katalonischen Städte auszeichnet. Vor allen Thüren sitzen Weiber und Mädchen, und verfertigen Spitzen. Oft finden Sie ganze Familien, Mütter mit vier bis fünf Kindern, bei dieser Arbeit versammelt.

Hinter Martorell reitet man durch die Noya, die sich hier mit dem Llobregat vereinigt. Das Land fängt nun schon an, allmählig aufzusteigen, und der Montserrat zeigt sich jetzt immer mehr und mehr in seiner wahren Gestalt. Seine hundertfältigen Spitzen kommen nun deutlicher ins Gesicht, und zwischen ihnen sieht man weisse Punkte schimmern, über die man lange zweifelhaft bleibt, bis man nach und nach erkennt, dass es die Einsiedeleien sind, welche fromme Schwärmerei auf Gipfel und in Felsspalten hingepflanzt hat, welche vorher gewiss auch ein einzelner Wandrer nur mit Mühe besucht hätte. Allein auch die nächsten Gegenstände um den Weg her sind nichts weniger, als uninteressant. Er läuft in beständiger Abwechslung von Fruchtfeldern, Wiesen und Gebüschen hin, und vorzüglich hübsch nehmen sich in der Ferne einige Gruppen und Wäldchen von Pinien mit ihren palmenartig ästelosen Stämmen und ihren kuglichten Kronen aus.

Einige Stellen dieses Weges fielen mir besonders durch ihre Schönheit auf, ein Hohlweg zwischen Felsen, über denen immergrünes Gesträuch romantisch herüberhängt, und ein Standpunkt, wo das Auge von einer kleinen Anhöhe das Thal des schlängelnden Llobregats mit seinen reizenden Aeckern, Wiesen und Gebüschen eine weite Strecke hin verfolgt. In den letzten Tagen des Märzes, in welchen ich diese Gegend besuchte, erreicht dort gerade der Frühling den kurzdauernden, aber entzückenden Moment, wo sein jugendliches Aufknospen in seine volle Pracht übergeht. Ich würde Ihnen vergebens zu schildern versuchen, welch eine bezaubernde Mannigfaltigkeit der Farben die zahllosen Blüthen gewährten, mit welchem unnachahmlich zarten Grün, wie mit einem feinen Duft, die Bäume umgeben waren, deren Laub sich eben erst aus der Knospe entfaltete, wie schön dies mit dem Dunkel der immergrünen Gewächse abstach, deren das südliche Clima

eine bewunderswürdige Menge erzeugt. Die reinere Luft und der reichliche Thau, der doch an dem kräftigeren Strale der Sonne so leicht wieder verduftet, geben allen Pflanzen in diesem glücklichen Himmelsstrich eine üppige Frische, eine unbeschreibliche Feinheit und Zartheit der Farben, einen Glanz, der die Sinne augenblicklich entzückt und sich der Phantasie dauernd einprägt.

Colbaton ist das letzte Dorf auf diesem Wege. Es ist klein und schlecht gebaut, und liegt nur noch etwa eine Viertelstunde von dem eigentlichen Fusse des Berges entfernt.

Man steigt etwa zwei Stunden von hier bis zum Kloster auf. Der Fussteig ist in Schlangenlinien um die Seite des Berges herumgeführt, aber dennoch stellenweise sehr steil. Wenigstens fanden meine Reisegesellschafter und ich es für rathsamer, unsre Maulthiere zu verlassen, und zu Fuss hinaufzugehen.

Man behält auf diesem Wege immer die Höhe des Berges zur Linken, zur Rechten aber den Abgrund. Der erste Theil ist nicht interessant. Der Berg hat überhaupt erst gegen den Gipfel zu mehr Dammerde und einen schöneren Pflanzenwuchs. Zwar geniesst man auch hier bereits einer weiten Aussicht. Aber was sind diese Aussichten, wo nicht einzelne Gegenstände sich herausheben, und nicht ein schöner Vorgrund den ungeheuren Gesichtskreis zu einem Gemälde beschränkt?

Wir fiengen schon an, die nicht hinlänglich belohnte Beschwerde des Steigens unangenehm zu empfinden, als der Pfad sich plötzlich um eine Ecke drehte, und uns in einen weiten Busen des Berges führte. Nie hab' ich einen gleichen Anblick genossen! Stellen Sie Sich zwei lieblich geformte Vorhügel vor, die sich zu beiden Seiten von dem Berge aus in die Ebne erstrecken; bekränzen Sie dieselben, so romantisch Ihre Phantasie es vermag, mit Gebüschen, und denken Sie Sich dazwischen im Thale zu Ihren Füssen den Lauf des Llobregats bis zum Meere hin, das sich majestätisch am Horizonte erhebt. Ich verweilte lange an dem Stamme einer Eiche, die in der Mitte dieses Busens steht, und in der That vereinigt dieser Standpunkt alles, was einer Landschaft Grösse und Schönheit zu geben vermag. Die Seiten des Berges sind wild und abentheuerlich durch die Pyramiden- und Cylinderförmigen Massen, die man erst hier in ihrer ganzen Sonderbarkeit sieht; die Vorhügel und die nächsten Ufer des Flusses geben das Bild einer anmuthigen und freundlichen Natur,

und hinten verliert sich der Blick auf der unbegränzten Fläche des Meeres.

Man hat ein wenig hinabsteigen müssen, um in die Mitte dieser Falte des Berges zu kommen, man steigt jetzt wieder ebensoviel bis zu ihrem andern Ende hinauf, wendet sich um eine Ecke, und sieht bald darauf das Kloster vor sich liegen.

Es ist ein weitläuftiges Gebäude, und gleicht mit allen andern dazu gehörenden einer kleinen Stadt. Das Kloster selbst ist hoch, hat eine Menge kleiner Fenster und ist von gelblicher Farbe. In dem neueren Theile desselben ist ein kleiner runder Thurm. Der Eingang ist besonders finster und wunderbar. Auf zwei Säulen von ehrwürdigem Alter stehen der Heilige Benedictus und seine Schwester, die Heilige Scholastica. Letztere hält ein Buch in der Hand, auf der ein Vogel sitzt, den man leicht für einen Papagey halten kann, der aber unstreitig eine Taube vorstellen soll, weil, nach Gregors Erzählung, der Heilige Benedict in einer Erscheinung die Seele seiner Schwester in Gestalt einer Taube gen Himmel fliegen sah. Architektonische Schönheit muss man hier nicht suchen; das Ganze hat bloss eine sonderbare Gestalt, passt aber dadurch nur noch besser zu der Stelle, auf der es steht.

Nichts kann in der That sonderbarer seyn, als dieser Platz, den der Berg absichtlich geöfnet zu haben scheint, um dort Menschenwohnungen in seinen Schooss aufzunehmen. Die Gebäude stehen nach der Ebne zu an einem furchtbar schroffen Abgrund; der Haupteingang des Klosters aber ist an der Bergseite, und hier ist vor den Gebäuden ein länglicht schmaler Platz, den vorn und zu beiden Seiten ungeheure Felsen einschliessen. Neugierig späht das Auge des Reisenden an ihren glatten und senkrechten Wänden umher, und sucht vergebens nach einem Zugange zu den Einsiedeleien, deren er einige unmittelbar über sich im eigentlichen Sinne des Worts in den Lüften schwebend erblickt; und mit ängstlicher Beklemmung fühlt sich seine überraschte Phantasie auf einmal zwischen ungeheuern Naturmassen, und einer finstern, Schwermuth erregenden Mönchswohnung eingeengt.

Zur rechten Seite des Klosters tritt ein grosser Felscylinder beträchtlich über seine Grundfläche über, und dass die schauderhafte Empfindung, welche eine solche überhängende Masse erregt, nicht ungegründet ist, beweisen einige Beispiele hier wirklich heruntergefallener Felsstücke. So finde ich unter andern in einer

Portugiesischen Reisebeschreibung*) aus dem 16. Jahrhundert erzählt, dass im März 1546. eines auf das Hospital des Klosters stürzte, und 9 Personen tödtete und mehr als 40 verwundete.

Auf diesem übertretenden Felsen sollen, wie mir ein Mönch sagte, Reste von Mauern und ein Kreuz stehen, zu denen aber der Zugang gefährlich sey. Die Volkssage leitet diese Ueberbleibsel von der Wohnung des Teufels her, der hier, wie ich Ihnen gleich erzählen werde, den frommen Vater Guarin verführte.

Die Zahl der Menschen, welche diese Einöde versammelt, beträgt etwa dritthalbhundert, unter denen sich einige siebzig Mönche befinden. Die übrigen sind Laienbrüder, Chorknaben, Aufwärter und Personen, welche die Oekonomie besorgen.

Der Ursprung des Klosters des Montserrats ist mit Dunkelheit umhüllt, und die Geschichtschreiber, welche desselben erwähnen, weichen um beinahe 200 Jahre von einander ab. Kirchen und Kapellen scheinen schon seit den ältesten Zeiten, und wenigstens gewiss im Laufe des 9. Jahrhunderts auf dem Berge gewesen zu seyn; sichere Spuren eines Klosters aber findet man erst in der Mitte des 11. Jahrhunderts, wo es der Benedictinerabtei von Ripoll einverleibt war. Im 14. Jahrhundert fieng es an, sich nach und nach von dieser unabhängig zu machen, und im Jahr 1410. erhob der Pabst Benedict 13. das Priorat des Montserrats förmlich zu einer unabhängigen, nur dem Römischen Stuhle unterworfenen Abtei, und Martin 5. und Eugen 6. bestätigten diese Erhebung. Damals hatte das Kloster nur 12 Mönche und so dauerte es bis 1493. fort, wo es der Benedictiner-Congregation von Valladolid einverleibt wurde, und die Zahl der Mönche nun seitdem bis auf die jetzige anwuchs. Diese Verbesserung bewirkte vorzüglich der damalige Abt des Klosters Garuá de Cisneros, der Neffe des Cardinals Ximenes, welcher auch der geistliche Reformator und Stifter der jetzigen Disciplin des Klosters wurde.

Die erste Veranlassung zu einem Kirchen- und Klosterbau in dieser Gegend soll die Auffindung des Bildes der Mutter Gottes gegeben haben, das noch jetzt dort verwahrt wird. Man setzt dieselbe gewöhnlich in das Ende des 9. Jahrhunderts. Schäferknaben sahen in der Nacht Lichter im Berge und hörten melodische

---

*) *Chorographia de algunas Lugares que stam em hum caminho, que fez Gaspar Barreiros ó anno de 1546. commeçãdo na cidade de Badajoz te á de Milam em Italia.* Coimbra. 1561. 4. *f.* 116.

Stimmen, wie von Engeln. Sie hinterbrachten es dem Bischof in dem nahegelegenen Manresa, und nach geschehener Nachsuchung fand man das Wunderbild. Man wollte es nach Manresa bringen, allein als es auf der Stelle des heutigen Klosters ankam, widersetzte es sich allen Versuchen, es von da wegzunehmen.

Zu gleicher Zeit entdeckte sich die Ursach der Vorliebe, welche das Bild für diese Stelle bewies.

Wifred 2. mit dem Beinamen: der Zottige (*el velloso*), damaliger Graf von Barcelona, hatte nemlich mehrere Jahre vorher seine besessene Tochter Riquilda zu einem frommen Mann Johann Guarin gebracht, der als Einsiedler im Montserrat lebte, und dieselbe — der Gegenvorstellungen Guarins, der seiner Stärke mistraute, ungeachtet — bei ihm gelassen, um neun Tage mit ihm allein in seiner Höle zu leben. Guarin war, besonders durch die Zuredungen des Teufels (der sich in der Gestalt eines andern Einsiedlers neben ihm angebaut hatte, und von dessen Wohnung jene ersterwähnten Trümmer herrühren sollen) sicher gemacht, der Versuchung unterlegen, und hatte der Jungfrau Gewalt angethan. Er klagte es seinem Freunde, und dieser rieth ihm, um der Verfolgung des Vaters zu entgehen, sie zu ermorden und zu entfliehen. Dies that Guarin; er verscharrte den Leichnam vor seiner Höle und entfloh: gieng aber nach Rom, wo ihm der Pabst, gerührt über seine Reue, Vergebung seines Vergehens ertheilte. Allein nun legte er sich die Büssung auf, sein übriges Leben hindurch nackt auf allen Vieren im Montserrat herumzukriechen, und nur mit den wilden Thieren zu schlafen und zu essen. Dies that er sieben Jahre hindurch.

Als um die Zeit der Auffindung des heiligen Bildes sich viele Menschen im Montserrat versammeln, hält Wifred 2. dort eine Jagd. Seine Hunde finden den Einsiedler, und stehen bellend vor der unbekannten behaarten Gestalt still. Ein beherzter Jäger geht hinan, legt dem Unthier einen Strick an und führt es nach Barcelona. Da Guarin keinen menschlichen Laut von sich giebt, lässt ihn der Graf um seine Tafel führen, um ihn seinen Gästen zu zeigen. Er folgt geduldig, isst aber nur mit den Hunden von den Brosamen des Tisches. Die Amme des erst drei Monate vorher gebohrenen Sohns des Grafen eilt gleichfalls, den Säugling im Arm, zu diesem Wunder herbei. Wie das Kind den Einsiedler erblickt, ruft es aus: „Stehe auf, und schaue den Himmel an;

Gott hat dir vergeben!" und augenblicklich darauf kehrt es zum Kindergeschrei zurück.

Guarin umfasst nun des Grafen Kniee, entdeckt ihm sein Vergehen, erhält seine Verzeihung und beide eilen, den Leichnam der Ermordeten aufzusuchen. Es findet sich, dass das Wunderbild auf ihrem Grabe geblieben ist. Wie man dasselbe öfnet, steigt die Erschlagne lebendig und blühender, als sie vorher war, aus der Erde empor. Der erfreute Vater will sie mit sich nach Barcelona führen und verheirathen; aber sie will die Liebe, die ihr Maria bewiesen, nicht unerwidert lassen, und verlangt von ihrem Vater, dass er von ihrer Aussteuer der Jungfrau an dieser Stelle ein Kloster errichte, in dem sie Aebtissin und Guarin Seelsorger wird.

So wenigstens verbinden gewöhnlich die eifrigen Verehrer des Montserrats diese Legende (deren ich, als eines wunderbaren Gemisches von Abgeschmacktheit, Rohheit und Wollust mit wenigen Worten erwähnen zu müssen glaubte) mit der ersten Auffindung des Wunderbildes und der Gründung des Klosters. Kritischere Geschichtschreiber aber trennen die Errichtung einer Kirche im Berg von der Stiftung des Klosters. Die erstere setzen sie sehr hoch hinauf, die letztere aber so wie die damit zusammenhängende Geschichte Guarins nur in das 11. Jahrhundert. Die Legende Guarins gründet sich (nach Petrus de Marca) auf eine Urkunde aus der Mitte des 14. Jahrhunderts, welche dieselbe, ohne Bestimmung der Zeit, erzählt, und sein Name findet sich zuerst in einer an ihn gerichteten Schenkungsurkunde von 1063. In Barcelona stehen noch jetzt in einem Hause (welches der Graf, dessen Tochter er heilte, besessen haben soll, und das jetzt den Bernardinermönchen de Santas Cruces gehört) zwei alte Bildsäulen, deren eine den Einsiedler knieend, die andre die Amme mit dem Kinde im Arme vorstellt. Gab es daher auch wirklich, wie nicht unwahrscheinlich ist, einen Einsiedler dieses Namens, welcher sich für irgend ein Vergehen eine ausserordentliche Büssung auferlegte, so hat ihn unstreitig nur fromme Erdichtung bis in das 9. Jahrhundert hinaufgesetzt, um den fabelhaften Zusätzen, mit welchen man diese Geschichte ausschmückte, dadurch mehr Glauben zu verschaffen.*)

---

*) Ausführlich findet man die Geschichte des Montserrats in Fr. Antonio de Yepes *cronica general de la Orden de S. Benito.* 1609. *Vol.* 4. *fol.* 224. u. f. in

Es war schon weit über Mittag, als wir im Kloster ankamen, und wir wandten den Rest des Tages dazu an, die innern Merkwürdigkeiten desselben zu besehen, den Abt und einige Mönche zu sprechen. Sie empfiengen uns mit der Gastfreundschaft, die sie gegen jeden Fremden ausüben, der ihre Einöde besucht, und wir genossen noch besonders der freundschaftlichen Sorgfalt eines Landsmanns, des Paters Schilling aus Erfurth,[1]) der durch eine Reihe von Umständen erst in Spanische Kriegsdienste und dann in dies Kloster gekommen ist, aber im Geringsten nicht unzufrieden scheint, sein Vaterland gegen diese Einsamkeit vertauscht zu haben.

Die Mönche sind, wie ich Ihnen schon vorhin sagte, Benedictiner, und zwar von der Valladolider Congregation (*congregatio Vallisoletana*). Diese fügt zu den drei bekannten Mönchsgelübden der Armuth, Keuschheit und des Gehorsams noch das der Clausur hinzu. Sie dürfen sich also ohne Erlaubniss des Abtes nicht aus dem Kloster entfernen, nicht einmal um in den Berg zu gehen. Indess giebt es zwei Monate im Jahr, wo ihnen sogar den Berg zu verlassen und zu verreisen erlaubt ist. Sie machen ein Kapitel zusammen aus, und wählen ihren Abt selbst, der es nur immer vier Jahre bleibt.

Mit dem Innern des Klosters werde ich Sie nicht lange aufhalten; alles verschwindet hier vor der Grösse und Sonderbarkeit der Natur.

Die Kirche ist geräumig und bildet ein flaches, aber sehr breites Gewölbe. Sie ist mit ungeheurer Pracht durchaus vergoldet und mit Arabesken bedeckt. Aber so wenig auch das Einzelne geschmackvoll genannt werden kann, so macht dennoch das Ganze einen prächtigen und feierlichen Eindruck.

Petrus de Marca (*Limes Hispan. l.* 3. *app.* §. 3. *p.* 337.) und Florez *España sagrada T.* 28. *p.* 35. erzählt. Yepes lässt gleich vom Ende des 9. Jahrhunderts an ein Benedictinernonnenkloster im Berge bestehen, das erst 976. gegen ein Mönchskloster vertauscht wird. Marca und Florez verfahren kritischer und genauer. — Von Christoval Virues epischem Gedicht über die Gründung des Klosters im Montserrat, dessen Cervantes bei der Sichtung der Büchersammlung Don Quixote's mit grossen, und (man kann mit Recht hinzufügen) übermässigen Lobsprüchen erwähnt,[2]) gebe ich Ihnen ein andermal einige Nachricht.

[1]) *Näheres über ihn gibt Farinelli,* Guillaume de Humboldt et l'Espagne *S. 123.*

[2]) *Der Pfarrer nennt dies Gedicht dort (1, 6) neben Ercillas* Araucana *und Rufos* Austriada *den „Ausbund der vorzüglichsten Gedichte, welche Spanien bisher geliefert hat".*

Der Platz um den Hochaltar ist durch ein bronzenes Gitter von der übrigen Kirche abgesondert und durch einige 80 silberne Lampen beständig erleuchtet. Ueber demselben in einer Nische steht das heilige Bild, zu dem noch beständig eine Menge von Wallfarthen geschehen.

Das Schnitzwerk des Chors hat Verdienst in der richtigen und edlen Zeichnung der Figuren, enthält aber bei weitem keinen solchen Reichtum künstlerischer Erfindung, als man an ähnlichen Arbeiten in andern Kirchen findet. Man schreibt es Christoph von Salamanca zu, und sowohl diese Arbeit, als der Hochaltar, ein Werk Stephan Jordans aus Valladolid,[1]) ist aus dem Ende des 16. Jahrhunderts, wo die Bildhauer- und Baukunst mehr in Castilien, als im übrigen Spanien blühte. Denn erst 1599. brachte man, wie eine eigne lateinische Inschrift sagt, das heilige Bild, in Gegenwart Königs Philipp 3., aus der damaligen alten Kirche in diese neue.

Der Gottesdienst des Montserrats zeichnet sich durch eine besondre Feierlichkeit und vorzüglich durch eine trefliche Kirchenmusik aus. In dem daselbst befindlichen Institut für Knaben zum Chorgesang haben sich selbst profane Künstler gebildet.

Der sogenannte Schatz besitzt eine Last von Gold, Silber und Edelsteinen. In Rücksicht auf die Kunst ist nur der auch schon sonst bekannte in einen Onyx geschnittene Medusenkopf merkwürdig.

Die Bibliothek hatte ich nicht Zeit zu untersuchen. Man sagt, dass sie eine beträchtliche Anzahl von Handschriften enthalte, von denen die meisten die Katalonische Geschichte zu betreffen scheinen.

Von Gemälden ist nur ein jüngstes Gericht, das vor der Bibliothek hängt, bemerkenswerth, auf dem die Einbildungskraft des Künstlers heidnische und christliche Höllenstrafen auf eine in der That schauderhafte Weise zu vervielfältigen und darzustellen gewusst hat. Ueber dieses erfahren Sie mehr, wenn ich Ihnen die ausführliche Beschreibung aller merkwürdigen Gemälde Madrids, der Königlichen Lustschlösser, und des ganzen mittäglichen Spaniens schicke, von der ich Ihnen schon einigemale sprach.[2])

---

[1]) *Beide Meister wirkten unter der Regierung Philipps II.*

[2]) *Diese von Karoline von Humboldt verfaßte Beschreibung ist dann später in Goethes Nachlaß verschwunden; vgl. darüber meine Zusammenstellung Neue Briefe von Karoline von Humboldt S. 102.*

Das heilige Bild ist von Holz, und wie die meisten andern dieser Art, von schwarzer Farbe an Händen und Gesicht — ein Umstand, der wohl dem Alter, dem Staube und dem Lampen- und Weihrauchdampfe zuzuschreiben ist. Die Gesichtszüge desselben sind rein und edel. Ich brauche Ihnen nicht erst zu sagen, in welcher Heiligkeit es seit Jahrhunderten von den Gläubigen gehalten worden ist. Kaiser und Könige stellten Wallfarthen dahin an; Madrid, Wien und selbst Rom weisen Kirchen der Jungfrau des Montserrats auf; die Söhne mehrerer der ersten Familien Spaniens wurden in die Zahl der, ihrem Dienste geweihten Knaben theils eingeschrieben, theils wirklich aufgenommen; Ludwig 14. verschafte denjenigen seiner Unterthanen, welche zu ihr wallfarthen würden, geistliche Vortheile vom Pabst; Johann von Oesterreich, der Sieger bei Lepanto, sandte ihr nach der Schlacht einige Fahnen und die erbeutete Leuchte des türkischen Admiralsschiffs, und soll selbst die Absicht gehabt haben, seine Tage als Einsiedler in dieser Einöde zu beschliessen; und Karl 5., der sie zu neun verschiednen Malen besuchte, starb, eine an ihrem Altar geweihte Kerze in der Hand.

Wir machten uns am andern Morgen mit Anbruch des Tages auf, die Einsiedeleien zu besuchen. Da das Wetter nicht ganz sicher schien, so eilten wir zuerst der Spitze des Berges zu, um von da die Gegend zu überschauen.

Auf der linken Seite des schmalen Platzes vor dem Klosterthor windet sich eine schmale Treppe zwischen den Felsen hinauf, durch die man zunächst in die Einsiedelei der Heiligen Anna kömmt.

Wir begegneten hier einem Einsiedler, der, weil er alt und nicht wohl war, in das Kloster hinabstieg, um einige Wochen in der Krankenstube desselben zu bleiben. Es war ein kleiner, stämmiger Mann mit fester und entschlossener Mine, und seine graue härene Kutte, sein Stab, und sein langer ungekämmter Bart gaben ihm zwischen diesen rauhen Felsen ein Ansehen von Wildheit, das mich überraschte. Nothwendig aber gränzt das Einsiedler- und Heiligenleben, das immerfort mit allem Ungemache der Natur ringt, an den Zustand der Naturwildheit.

Wir hatten schon beträchtlich steigen müssen, als wir an der Thür der Einsiedelei der Heiligen Anna standen. Wir klopften an, und der Einsiedler öfnete uns sogleich. Er setzte sich erst, ehe er ein Wort sprach, einen Augenblick zum Gebet in seiner

Kapelle nieder; dies ist eine allgemeine Sitte; dann sprach er mit uns, und behandelte uns mit vieler Freundlichkeit.

Es war ein hübscher Mann mit einer milden und sanften Mine und einer einnehmenden Gesichtsbildung. In dem schlichten Ebenmasse seiner Züge, der kleinen aber ofnen Stirn, dem hellen und ruhigen Blicke seiner Augen, der gerade absteigenden Nase, und dem schönen, Ehrfurcht erweckenden Barte zeichnete sich ein milder Ernst, genügsame Heiterkeit und stiller Seelenfrieden. Er erzählte uns, dass er aus Valladolid gebürtig sey und ehemals eine angesehene Stelle in der Königlichen Schatzkammer bekleidet habe. Auf unsre Frage: wie lange er schon den Berg bewohne? sagte er: „Achtzehn Jahre, aber diese achtzehn Jahre sind mir wie achtzehn Tage verstrichen. Nichts hat je meine Ruhe gestört, als das Andenken an meine Fehler." Ich fragte ihn weiter, was ihn vermocht habe, die Welt zu verlassen? Aber hierauf gab er mir keine directe Antwort. Er zeigte zum Himmel und sagte: dies komme nicht aus dem Menschen, es werde von oben eingegeben, der Mensch könne nur folgen. Er führte uns dann durch seine Wohnung und seinen Garten, und zeigte uns alles, was zu seiner Oekonomie gehörte. Nur das Bett Fremde sehen zu lassen, ist, wie er uns sagte, gegen den Einsiedleranstand.

Diese Einsiedeleien sind niedrige, aber für ihre Bestimmung hinlänglich geräumige Gebäude von Einem Stockwerk und verschiedener Bauart nach der Verschiedenheit ihrer Lage. Indess haben alle eine Kapelle, mehrere Stuben, eine Küche, eine Cisterne, und die meisten noch einen Säulengang um die Wohnung, oder doch eine Vorlaube. Bei jeder finden Sie ein oder mehrere kleine Gartenstücke auf den Terrassen, welche die Felsen ringsherum bilden. Ueberall wurde ich durch eine ausserordentliche Reinlichkeit in der Kleidung und den Wohnungen der Einsiedler und durch die sorgfältige Zierlichkeit ihres Gartenbaues überrascht.

Die Einsiedelei der Heiligen Anna dient zugleich sämmtlichen Einsiedlern zur Pfarrkirche, in der sie an bestimmten Tagen (oft einigemale in der Woche) zusammenkommen, und von einem Mönche, der ihr Seelsorger ist, und mitten unter ihnen (in der Einsiedelei des Heiligen Benedictus) wohnt, das Sacrament empfangen. Die Kapelle dieses Einsiedlers bildet also einen kleinen Saal, in welchem ausser seinem eigenen Betstuhle noch zu beiden Wänden zwei Reihen ordentlicher Chorstühle für seine 11 Mitbrüder stehen.

Es muss ein abentheuerlicher Anblick seyn, hier im Winter, noch in der Nacht (um 4 Uhr Morgens) die Einsiedler, halb erstarrt vor Frost, mit Fackeln den Berg durch die engen Felswege herunterkommen, und dann zum Gottesdienst in dieser schauderhaft einsamen Höhe versammelt zu sehen.

Von der Heiligen Anna bis zur Einsiedelei des Heiligen Hieronymus, die dem Gipfel sehr nahe liegt, aber jetzt leer steht, hatten wir einen beträchtlichen Weg durch das Gebirge zu machen.

Der ganze Montserrat besteht aus etwa 6 bis 7 Stockwerken, d. h. senkrechten Wänden, welche durch 6 bis 7 kleine schräge Ebenen verbunden sind. Das unterste Stockwerk trägt noch Weinreben, und alle Ebenen sind auf das üppigste mit Bäumen, Gesträuchen und Kräutern mannigfaltiger Art bewachsen. Bis auf die höchste Spitze geht noch die Vegetation fort, und selbst in den Spalten der Felsen rankt sich noch einiges Gesträuch hin. Dieser schöne Pflanzenwuchs ist, da es dem Berg unläugbar an Quellwasser mangelt, nur der Reichlichkeit des Thaues beizumessen.

Aus dem dichtverwachsnen, üppig rankenden, dunkelgrünen Gebüsche heben sich nun die glatten und nackten Scheitel der Felssäulen und Kegel empor, deren, je mehr man sich dem Gipfel nähert, immer mehrere und sonderbarere sichtbar werden. Ich würde es umsonst versuchen, Ihnen die wundersamen Gruppen zu schildern, die sie bilden, und deren Anblick bei jeder neuen Wendung des schlängelnden Fusspfades unaufhörlich wechselt. Wenn ich ein Einsiedlerleben in diesem Berge führen sollte, würde es mir, dächt' ich, eine anziehende Beschäftigung seyn, diese Gipfel unterscheiden zu lernen, und ihnen Namen zu geben, sie bei der aufgehenden Sonne zu begrüssen, ihnen bei der scheidenden Lebewohl zu sagen.

Der Montserrat hat nicht den ernsten, grossen und feierlichen Charakter nordischer Gebirge, der Alpen, unsrer Bergketten, oder auch der Pyrenäen. Ein inselförmig allein stehender Berg, in unzählige kleinere Felsmassen zerspalten, mit meistentheils niedrigem Gesträuche bewachsen, ist er rauh, wild, chaotisch-gestaltet in seinen Gipfeln, anmuthig und freundlich in seinen Gründen, wunderbar und abentheuerlich im Ganzen, aber nicht eigentlich gross und erhaben. Es fehlen ihm die mächtigen Wände, die ungeheuren Flächen, auf denen das Auge weit hinausschweift; er hat keine fürchterlich rauschenden Wasserfälle, keine Gruppen finstrer Tannen, keine Eichen, deren dicker Stamm und deren knotige,

mannigfaltig gewundene Aeste den Kampf bezeugen, den sie vielleicht schon ein ganzes Jahrhundert hindurch gegen die Macht der Elemente bestanden. Die Bäume, die man hier sieht, sind kleiner und schwächer; Nadelholz ist nur wenig, und was man am häufigsten findet, ist immergrünes Gesträuch mit einem dunkelglänzenden Laube. Was indess diesem Berge an Grösse abgeht, ersetzt er durch die wunderbare Verbindung von Anmuth und Wildheit und durch die feierliche Stille, die in ihm herrscht. Zu Ihren Füssen ist eine reizende und blumige Ebne, und einen einzigen Blick in die Höhe gerichtet, und Sie schauen in ein Chaos von Klippen, das den Trümmern einer ungeheuren Felsenstadt gleicht.

S. Geronimo hat ohne Zweifel unter allen Einsiedeleien des Montserrats die schönste und romantischste Lage. Der Morgen, an dem wir diese Gegend besuchten, war neblig, aber der Nebel lag noch tief im Thale, der Himmel war heiter und blau, und die Sonne schien sehr warm herunter. Vor uns gegen das Kloster zu und zu unsrer Linken erhoben sich die Spitzen des Berges inselartig aus dem feuchten Duftmeere, das die ganze Fläche bedeckte. Vorzüglich schön stieg gerade gegen uns über, gleich einem mächtigen Eiland, eine Gruppe von Felsmassen empor, die man vom ganzen Berge aus leicht bemerkt und die sich gerade hinter und über dem Kloster zu erheben scheint. Zur Linken standen die Felsen mehr einzeln und abgeschnitten. Zu beiden Seiten öfnete sich der Blick in die Gegend. Aber zur Linken lagen die weissen Nebelwolken noch still und dicht, wie ein Meer; langsam, aber in steter Bewegung, zogen sie sich von da durch die Spitzen vor uns, und lagerten sich, aber dünner und zerrissner auf die, in wechselnden Gestalten durch sie durchschimmernde Fläche.

Zur rechten Seite dieser Einsiedelei ist ein furchtbarer, kraterähnlicher Abgrund; Steine, die meine Begleiter hineinwarfen, tönten lang und dumpf nach; aus der Mitte der schauderhaften Tiefe steigen einige Felsspitzen thurmartig auf.

Der Weg von S. Geronimo zum äussersten Gipfel des Berges ist kurz, aber steil und mühsam. Dieser Gipfel erhebt sich, wie ein schroffes Vorgebirge, und ist überall, die Seite allein ausgenommen, von welcher der Fusssteig hinaufführt, von jähen Abgründen umgeben. Auf demselben steht eine kleine, der Jungfrau gewidmete Kapelle, zu welcher gewöhnlich der Einsiedler in

S. Geronimo den Schlüssel hat. Jetzt da diese Einsiedelei leer stand, war sie verschlossen, aber wir fanden ein Paar Löcher in die Thür geschlagen, die, wie man uns nachher sagte, von einem Blitz herrührten, der sie wenige Tage vorher getroffen hatte.

Rund um die Kapelle ist nur noch ein schmaler, mit einem Geländer umgebener Gang, und von hier übersieht man nicht nur eine ungeheure Fläche Landes und das Meer, sondern auch einen Theil des Umkreises des ganz isolirt stehenden Berges. Denn diese Höhe befindet sich gerade an dem einen Ende desselben, wo er mit seiner, nach den östlichen Pyrenäen zugekehrten Seite sehr schnell abstürzt.

Uns erlaubte das Wetter nicht, die Aussicht des Landes in ihrer ganzen Ausdehnung zu geniessen; aber wir gewannen vielleicht nur dabei, weil wir das prächtigste und grösseste Wolkenschauspiel sahen, dessen ich mich je erinnere.

Da die Sonne noch hell von dem heitern Himmel herabschien, so war auch der äusserste Horizont an den Gebirgen von Roussillon und den dahinter hervorblickenden Pyrenäen noch rein, und man übersah vortreflich die ganze beschneite Bergkette. Aber näher am Berge und auf dem ganzen flachen Lande lagen Nebelwolken. Am dichtesten waren sie im Abend gethürmt, von da gieng ihre Bewegung aus, und so zogen sie sich rund zu unsern Füssen herum. In der untersten Tiefe wälzten sie sich schwer und langsam, höher jagte der feine Duft schnell durch die Felsenritzen und im Morgen und Mittag war ein sonderbares Gewühl und Gemisch. Die Berge des Landes, das Meer und die Gewölke des Nebels verschwammen so in einander, dass schlechterdings keine sondernde Gränze mehr sichtbar blieb. Aus dem Nebelmeere erhoben sich lange zart und leicht geflockte Wolken zum reinen Himmel empor. Nach und nach kamen mehrere und grössere dieser Gewölke, zwei grosse, eins tiefer, das andre höher, neigten sich mit ihren immer verlängerten Spitzen gegen einander und verschlangen immer mehr der heitern Bläue; der feine Duft jagte schon höher um uns her, die Sonne wurde selbst schon leicht bedeckt und alles kündigte trüberes Wetter an. Wir eilten nun hinunter und auf S. Onofre zu, eine Einsiedelei, die ganz an der andern Seite des Berges liegt, aber, wie man uns gesagt hatte, die wunderbarste Lage im Felsen haben sollte.

Wir giengen jetzt durchaus in Nebel gehüllt. Alle Aussicht war uns benommen; wir sahen nur die nächsten Felsen in dem

Augenblicke, da wir davor standen, aber ihr einzelnes und plötzliches Erscheinen vermehrte nur noch ihr abentheuerliches Ansehen.

Die erste Einsiedelei, zu der wir auf unserm Wege gelangten, und deren Namen ich mich nicht mehr erinnere, ist an einer hohen, wilden und einsamen Gegend des Gebirges gebaut und von einigen Cypressen umgeben. Ihre Gartenstücke überraschten uns durch die zierliche Sorgfalt, mit der sie bepflanzt waren. Nicht gleich freundlich aber war ihr Bebauer. Er empfieng uns mit verdriesslicher Mine, verrichtete sein Gebet mit finsterm Gesichte, und schlug uns geradezu ab, uns seine Wohnung zu zeigen. Seiner Physiognomie nach zu schliessen, war dieser Charakter (den die Spanier mit einem ausdrucksvollen Wort ein *genio adusto* nennen) in ihm tief in seiner Organisation gegründet. Er war gross und hager, hatte eine sonderbare Schädelform, eine sehr hohe schwärmerische Stirn, einen trotzig aufgeworfenen Mund, eingefallene Wangen und grosse finstere Augen.

Man sagte mir nachher, dass er ein Aragonier sey; und man legt den Aragoniern gewöhnlich finstern Ernst, Stolz und eigensinnigen Trotz zur Last. Sie wissen schon aus andern Reisebeschreibungen, was es mit diesen, von allen Provinzen Spaniens gegenseitig einander zugeworfenen Beschuldigungen zu bedeuten hat. Wahr mag es indess seyn, und gewiss gereicht es den Aragoniern nicht zum Nachtheil, dass in ihnen das fortwirkende Andenken ihrer ehemaligen Verfassung einen unabhängigern Sinn, mehr Selbstständigkeit und einen wärmern Nationalstolz erhalten hat.

Nachdem wir diese Einsiedelei verlassen und einen beträchtlich weiten Weg zurückgelegt hatten, befanden wir uns auf einmal an dem Fusse zweier dicht an einander stehender senkrechter Felssäulen, durch welche bloss eine ganz schmale, über 80 Stufen hohe Treppe zu dem obern Stockwerke des Berges führt. Diese Treppe ist der Zugang zu drei dicht bei einander gelegenen Einsiedeleien, S. Magdalena, S. Onofre und S. Juan.

Die erstere liegt allein zur Rechten, und hat einen sehr unbequemen Eingang über grosse Felsstücke hin. Ihr Bewohner war ein hübscher, freundlicher Mann, der uns überall herumführte. Er schien in seiner kleinen Oekonomie, der er sich, wie man an der durchgängigen Ordnung und Reinlichkeit bemerkte, eifrig annahm, ein einsames, aber heitres häusliches Leben zu führen. Er

ist, wie mehrere Einsiedler des Berges, ein Tischler, und seine Wohnung war reichlicher und zierlicher, als wir bei den andern bemerkt hatten, mit Kommoden, Stühlen, Tischen und anderm Hausrathe versehen.

S. Onofre und S. Juan hängen gleich Adlernestern am Felsen. An einer schroffen und langen senkrechten Wand ist vermuthlich ein länglichter Riss, gleich einer Höle, gewesen. Diesen hat man benutzt, Einsiedeleien darin anzulegen. Daher sind ihre Hauptwände der natürliche Fels. Nur die vordere ist ganz gemauert, und verschliesst bloss die Felsspalte. Die Hinterwand und zum Theil das Dach giebt diese selbst her. Der Eingang ist bei jeder der beiden Einsiedeleien zur Seite durch hohe und beschwerliche Treppen am Felsen, und die Gärten liegen auf tiefer unten befindlichen Terrassen.

Wir besuchten S. Onofre. Der Einsiedler, der hier wohnt, hat aus seinem Fenster eine herrliche und ungeheuer weite Aussicht auf das Land und das Meer; da der Himmel wieder helle geworden war, konnten wir sie jetzt mit geniessen; doch war es nicht klar genug, um, wie sonst, die Insel Mallorca zu sehen. Zur Linken steht ihm die Einsiedelei der heiligen Magdalena und eine furchtbar steile, der seinigen ähnliche Felswand. Er ist ein Franzose, und wir fanden in ihm einen freundlichen und gefälligen Mann, in dem sich die Spuren des Charakters seiner Nation nicht verwischt hatten. Mitten in dieser schrecklichen Einöde hatte er ihre fröhliche Laune, ihre Gesprächigkeit und Lust an gesellschaftlichem Umgange nicht verloren. Er hatte vordem in einem der angesehensten und gesellschaftlichsten Handlungshäuser Barcelona's gelebt, erzählte uns aber, dass er sich immer nach dieser Stelle gesehnt habe, und dass, seitdem er hier wohne, nichts seiner Heiterkeit und Zufriedenheit mangle. Er setzte uns ein schmackhaftes Frühstück vor, und wollte uns schlechterdings auch zum Mittag bei sich behalten.

S. Juan ist dicht neben ihm an, und unter Einem Dache gebaut. Ein Spanischer lebenssatter Graf soll diese Einsiedelei angelegt und die Erlaubniss erhalten haben, mit dem Einsiedler in S. Onofre in Gemeinschaft zu leben. Nach seinem Tode aber hat man die Verbindungsthüre zugemauert, und jetzt müssen beide Einsiedler, deren Fenster nur um wenige Schuhe von einander entfernt sind, eine Stunde Weges machen, um den Felsen herunter und hinauf zu einander zu gelangen.

Auf dem Rückwege von hier nach dem Kloster besuchten wir noch einige Einsiedeleien, in denen wir aber weiter nichts Bemerkenswerthes antrafen.

Die zwölf Einsiedler (der unter ihnen wohnende Mönch macht die Zahl der dreizehn Einsiedeleien voll) sind gleichfalls Mönche und thun dieselben Gelübde, als die im Kloster. Nur sind sie nicht zu Priestern geweiht, haben strengere Pflichten und dürfen unter keinerlei Bedingung den Berg verlassen, der ihre Clausur ist, und vier kleine Spanische Meilen im Umfange hat. Ihr Leben sieht auf den ersten Anblick sehr reizend aus — ungestörte Einsamkeit, eine prächtige Natur und scheinbare Unabhängigkeit. Allein wenn man genauer nachfragt, verschwindet diese glänzende Aussenseite gar sehr.

Der arme Einsiedler ist den ganzen Tag mit Andachtsübungen beladen, und behält kaum zwei bis drei Stunden übrig, sein Gärtchen zu bestellen und einige Handarbeit zu verrichten. Um zwei Uhr Morgens muss er aufstehen und bis sechs oder sieben Uhr in Gebet, Meditation und Lesung heiliger Bücher zubringen. Dann besorgt er seine kleine Wirthschaft und seine Küche. Nachher gehen andre Andachtsübungen bis Mittag an, und so den ganzen Tag. Um jede dieser Stunden muss sein Glöckchen die Glocken des Klosters begleiten. Er darf zwar seine Einsiedelei verlassen; aber abgerechnet, dass ihm seine Beschäftigungen weite Entfernungen verbieten, so würde er bald getadelt werden, wenn er grössere oder häufigere Spatziergänge bloss zum Vergnügen, vorzüglich auf gangbaren Wegen anstellte. Ob es ihm gleich nicht geradezu untersagt ist, seine Mitbrüder zu besuchen, so ist es doch gegen die Strenge seiner Pflicht, dies öfter, oder überhaupt anders, als im Nothfalle, zu thun.

Dabei sind die körperlichen Beschwerden, welche die Einsiedler zu erdulden haben, sehr gross. Im Winter sind sie in den Felshölen, die sie bewohnen, einer empfindlichen Kälte, und fast zu allen Zeiten einem unangenehmen Winde ausgesetzt. Vor Tage müssen sie Sommers und Winters, in dieser letztern Zeit mit Fackeln, in ihr Versammlungshaus kommen, und thun auf diesen weiten und beschwerlichen Wegen oft gefährliche Fälle. Das ganze Jahr hindurch dürfen sie kein Fleisch essen, und müssen sich, da sie sich nicht immer Milch, Butter oder Eier verschaffen können, meist mit getrocknetem Fisch, Oliven u. s. f. begnügen. Diese Pflicht hängt eigentlich mit ihrem Wohnen im Berge zusammen.

Denn niemand, weder ein Mönch des Klosters, noch ein Laie, darf zu irgend einer Zeit des Jahres in einer Einsiedelei etwas anders, als Fastenspeise geniessen, und der Einsiedler würde dem Fremden kein Feuer geben, von dem er vermuthen könnte, dass er sich im Berge Fleisch zubereiten wollte. Zum Kloster steigen sie nur an bestimmten Tagen (etwa 15 bis 20mal im Jahr) zum Gottesdienst, wo sie alsdann mit den Mönchen essen, oder wenn ein Mönch begraben wird, oder wenn sie krank oder zu alt sind, die Beschwerlichkeiten des Berglebens zu ertragen, hinab. In diesem Falle kommen sie immer herunter, und man wusste mir kein Beispiel eines im Berge Gestorbenen anzugeben.

Jenes Zwanges und dieser Beschwerden ungeachtet, fehlt es nie an Leuten, die sich um Stellen in diesen Einsiedeleien bemühen. Zu zweien, die jetzt leer standen, waren so viele Bewerber, dass der Abt, wie er mir selbst sagte, sich nicht entschliessen konnte, eine Wahl zu treffen, um nicht die Zurückgewiesenen dadurch zu beleidigen. Darüber dürfte man sich vielleicht weniger wundern, wenn es bloss oder doch vorzüglich Geistliche und namentlich Ordensgeistliche wären, welche diese Plätze suchten. Des Despotismus und der Verfolgung, die so oft in der Klostergemeinschaft herrschen, überdrüssig, könnten sie vielleicht doch der unmittelbaren Aufsicht los zu werden, und wenigstens in einem Stande, den sie einmal nicht verlassen dürfen, das Erträglichste zu wählen wünschen. Allein es sind unter den Bewerbern Leute der verschiedensten Stände, sogar angesehene Militairpersonen. Da nicht leicht jemand unter 30 Jahren oder mehr eine solche Stelle bekommt, so ist auch jugendliche Uebereilung oder älterliche Ueberredung nicht leicht die Ursache dieses Entschlusses.

Man sollte daher auf die Vermuthung gerathen, dass religiöse Schwärmerei daran Schuld, und diese unter allen Ständen Spaniens noch sehr allgemein verbreitet sey. Ohne über dies letztere entscheiden zu wollen, muss ich dennoch gestehen, dass der Anblick der Einsiedler des Montserrats diese Vermuthung keinesweges in mir bestätigte. Alle, die ich sah, und die mir andre, Reisende und Einheimische, schilderten, sind stille und ruhige, dem Ansehen und vermuthlich auch der Wahrheit nach fromme Menschen, aber, einen oder ein Paar vielleicht ausgenommen, ohne einige Spur von Ueberspannung oder Schwärmerei. Die Reinlichkeit, in der sie ihre Einsiedeleien erhalten, die Sorgfalt, mit welcher sie

den Altar ihrer kleinen Kapellen mit Blumen, kleinen Gefässen, oder wie sie sonst können, verzieren, der Fleiss, den sie auf ihre Gärten, die Mauern und Hecken vor ihren Wohnungen, die Felstreppen ringsherum verwenden, zeigt (vorzüglich unter einer sonst nicht sonderlich auf diese Dinge aufmerksamen Nation), dass sie sich mit Liebe dieser häuslichen Geschäfte annehmen, die sie, da alle 13 nur Einen Tageweis umgehenden Aufwärter haben, natürlich selbst verrichten müssen. In keinem einzigen. den ich besuchte, bemerkte ich einen träumerischen, oder in Grübeleien vertieften, oder trägen Charakter, und wenn man sieht, wie genau sie jeden Grashalm um ihre Einsiedelei herum kennen, mit welcher Neugierde sie aufmerken, wenn der Fremde, der zu ihnen kommt, ein Moos oder eine Pflanze in die Hand nimmt, und sogleich nach dem Namen, den Eigenschaften und den Heilkräften derselben forschen; so vergisst man leicht, dass diese Menschen nur mit dem Himmel beschäftigt sind.

Der Einsiedler lebt, wie der Wilde, beständig mit der Natur, er beschreibt nur einen kleinen Kreis um seine Zelle; aber dieser kleine Kreis ist seine Welt, und in ihr bleibt kein Punkt ihm verborgen, oder unbenutzt. Wie der Wilde, hat er oft mit der Macht der Elemente zu kämpfen, wie er, klimmt er mit Behendigkeit und Kühnheit an fast senkrechten Felswänden hin; nur ist er glücklich genug, in einer Lage zu seyn, in der nicht leicht ein feindseliges Gefühl den Frieden seiner Brust stören kann. Selbst den Vögeln des Waldes um ihn her ist er nicht gefährlich; auch kommen sie auf sein Locken und nehmen vertraulich ihre Nahrung aus seiner Hand. Mehr daher, als von einem eigentlichen Verbote mag es herrühren, dass man bei keinem Vögel in Käfigen antrift.

In den Stunden ihrer Musse und wenn ihr Garten und ihre Wohnung keine Sorgfalt mehr fordert, beschäftigen sich diese Einsiedler mit mechanischen Arbeiten. Die meisten machen kleine Kreuze von verschiedenen Farben, welche das Volk begierig kauft. Einer hatte — wie weiland Kaiser Karl 5. — mehrere Wanduhren in seiner Zelle. Kein Wunder! Das blosse Fortrücken der Zeit, das uns nur ein ärgerliches Hinderniss ist, das wir gern vergessen möchten, ist für ihn eine wichtige Begebenheit.

Es muss ein wunderbares Gefühl seyn, auf das Vorrecht des Menschen, nicht, wie die näher an den Boden geknüpften Thiere, nur innerhalb gewisser enger Gränzen zu bleiben, sondern nach Neigung und Lust herumzuschweifen, Verzicht zu thun, alle seine

Kräfte und seine Wünsche in eine Spanne Land einzuschliessen, und eine halbe fruchtbare Provinz, weitumschauende Berggipfel und das gränzenlose Meer im Gesichte, allem andern zu entsagen, als ihr und dem Himmel. Selbst eine so wunderbare Stimmung der Einbildungskraft und des Gefühls, die vermögend ist, ohne eigentlichen Gegenstand, durch ein bloss behagliches Hin- und Herbewegen eines gleichsam formlosen Stoffs, die Seele genügend zu erfüllen, als Rousseau hatte, oder zu haben wähnte, wenn er halbe Tage lang, auf den Rücken ausgestreckt, in einem Kahn auf dem See um die Peters-Insel herum schwamm,[1]) oder die angestrengteste Beschäftigung mit durchaus abstracten Ideen scheinen kaum stark genug zu bewirken, was hier ganz gewöhnliche und alltägliche Menschen, und ich wiederhole es noch einmal, ich glaube, ohne sonderliche Religionsschwärmerei, verrichten. Aber auf dem Flecke selbst, mitten unter ihnen, erscheint dies psychologische Phänomen bei weitem weniger wunderbar.

Häufiger als in andern Ländern, glaube ich, findet man in Spanien Menschen, die bereit sind, Unabhängigkeit mit Einsamkeit zu erkaufen. Der Spanier ist sinnlicher, aber nicht so materiell, als der Nordländer, und bei weitem reizbarer; es liegt ihm also mehr daran, ungestört zu leben. Er ist in Gesellschaft aufgeweckt und witzig, aber er bedarf ihrer nicht gerade und sucht sie nicht mit Aemsigkeit. Da seine Nation noch nicht cultivirt genug ist, so kennt er die unruhige Geschäftigkeit des Geistes nicht, die man z. B. an dem Franzosen wahrnimmt; er geht immer mehr in die Tiefe, als in die Weite; sein Charakter beschäftigt ihn mehr, als seine intellektuellen Kräfte, und bei allen Menschen dieser Art ist ein gewisser Hang zu dem, was andre Müssiggang nennen würden (was aber oft nur eine sehr edle Phantasiebeschäftigung mit ihren Gefühlen ist), bemerkbar. Durch ihren Charakter nur auf einige wenige Punkte, aber auf diese mit aller Energie gerichtet, können sie eigentlich vom Nichtsthun nur zu einer auf diese Punkte Bezug habenden Thätigkeit übergehen, nur zu einer grossen und wichtigen. Alle andre scheint ihnen leicht, bloss mechanisch und ihrer unwürdig.

In diese Gemüthsstimmung, besonders bei unaufgeklärten Leuten, passt nun ein Einsiedlerleben sehr gut. Der Einsiedler lebt allein und ungestört; er kann seinen ganzen Tag sich selbst,

---

[1]) *Vgl. die Schilderung im zwölften Buch der* Confessions.

seinen Gefühlen und den Dingen, die ihm lieb sind, widmen. Die geistliche Knechtschaft und die ewigen Andachtsübungen können dem einmal religiösen Menschen nicht schwer fallen. In der Einsamkeit des Einsiedlers sind die Andachtsübungen, einzelne Momente tieferen Gefühls abgerechnet, nichts als ein unbestimmtes Hinbrüten der Seele über einmal gewohnten Empfindungen, wie es leicht jeder, nur an andern Gegenständen, an sich selbst erfahren wird, da es wohl nur wenige Menschen giebt, welche nicht einen grossen Theil ihres Lebens hindurch gewisse Lieblingsempfindungen, Plane oder auch nur Träume begleitet hätten. Die körperlichen Beschwerden schrecken den Spanier weniger ab, da er, wie ich Ihnen einmal künftig näher auseinandersetzen werde, härter gewöhnt ist, und besser der Bequemlichkeiten des Lebens entbehrt, als viele andre Europäische Nationen. Selbst die Verschiedenheit der Stände unter den Bewerbern um die Einsiedeleien ist minder befremdend, da (sogar noch abgerechnet, dass der geistliche alle übrige vereinigt und gleich macht) diese Verschiedenheit in den Sitten, der Lebensart und der Freiheit des Umgangs bei weitem weniger gross ist, als ehemals in Frankreich und noch jetzt bei uns.

Wie es mir vorkommt, ist es also weit mehr Sehnsucht nach einem sorgenlosen sichern Unterhalt und einem unabhängigen und ungestörten Leben, welche den Spanier in Einsiedeleien lockt, als Religionsschwärmerei. Allerdings wirken gewiss immer mehrere Ursachen zugleich, und wohl mag Frömmigkeit in den Augen dieser Menschen selbst immer die erste Triebfeder seyn. Nur zweifle ich, dass sie allein genug Stärke besässe, wenn nicht, ihnen selbst unbewusst, ihr Gemüth von selbst sich zu einem solchen Leben hinneigte. Oft mögen auch freilich einzelne Unglücksfälle, Schrecken des Gewissens oder der Einbildungskraft Menschen in die Einsamkeit treiben; doch sind dies nur die Ausnahmen.

Die Spanier pflegen diejenigen, welche in Einsiedeleien gehen, *gente retirada y desengañada* zu nennen, zurückgezogene Leute, die von den Täuschungen des Weltlebens zurückgekommen sind.

Das Spanische: *desengañar* entspricht nemlich dem Französischen: *désabuser*. Merkwürdig aber ist es zu sehen, wie die verschiedenen Stufen der Cultur, auf welcher beide Nationen stehen, auf den Gebrauch dieser Wörter eingewirkt haben. Das Spanische: *desengaño* hat fast immer einen pathetischen Sinn, es ist das feierliche Wort des Dichters, wenn der täuschende Schleier

der Liebe zerreisst, oder eine schwärmerische Stimmung die Seele von der Eitelkeit irrdischer Freuden zum Himmel emporreisst. Das Französische: *désabuser* dagegen (in seinem neuesten, freilich indess erst seit 10—15 Jahren üblichen Gebrauch) deutet einen nur im grössesten Gewühl der Gesellschaft möglichen Begriff an, ist der Tod aller dichterischen, wie überhaupt jeder höheren Stimmung, und drückt den Zustand eines durch unaufhörliches Umtreiben in verwickelten Weltverhältnissen ganz und gar erkalteten Gemüths aus.

Uns Deutschen fehlt es an einem Worte für das Zurückkommen von einer Täuschung oder Verblendung, wir mögen den ersteren oder den letzteren Zustand bezeichnen wollen; ein Mangel, der daher rühren mag, dass unsern Sitten die Ueberverfeinerung gesellschaftlicher Verhältnisse, die man in Frankreich kennt, und unserm Charakter die leidenschaftliche Verblendung des Spaniers fremd ist. Dagegen dürfte nicht leicht eine andre Sprache ein so schönes Wort für diesen Begriff überhaupt aufzuweisen haben, als unser: nüchtern ist, da ein nüchterner Sinn eine Freiheit von Wahn und Verblendung anzeigt, die nicht erst durch eine neue Täuschung oder durch ein gänzliches Erstarren des Gefühls erkauft ist, sondern sich vielmehr immer Stärke und Weisheit in ihm vereinigt, und das Wort, schon seiner blossen Ableitung (von Nacht) nach, die Frische und Freiheit des Gemüths bezeichnet, mit der man, nach der Stille und Einsamkeit nächtlicher Ruhe, noch unbeschwert von den Eindrücken des Tages, am Morgen erwacht.

Um Ihnen, lieber Freund, noch einen Beweis mehr zu geben, dass meine Schilderung der Einsiedler des Montserrats wirklich der Natur entspricht, will ich Ihnen aus einem Briefe meines Bruders eine Anekdote abschreiben, die er, als er ein Jahr vor mir den Montserrat besuchte,[1]) dort erlebte.

„Ich befand mich," so lautet seine Erzählung, „bei dem Einsiedler von Santiago und suchte Kräuter in der Nachbarschaft seiner Einsiedelei. Der Eremit hörte im Walde rufen, wurde unruhig, öfnete alle Fenster seiner Warte und wollte schon zu Hülfe eilen. In demselben Augenblicke stürzte ein junger Maulthiertreiber weinend und ausser Athem herzu. Er schrie: sein *macho* (ein

[1]) *Vgl. über diesen Besuch, der am 18.—25. Januar 1799 stattfand, Bruhns, Alexander von Humboldt 1, 269. Der Originalbrief ist nicht erhalten.*

Wort, das, von *masculus* abstammend, eigentlich alles Männliche der Thiere bedeutet, aber vorzugsweise für Maulthiere gebraucht wird), sein armer, lieber *macho* sey in den Abgrund gestürzt. Er weinte, wie ein Kind, und rief tausendmal die Mutter Gottes und alle Heiligen an. Der Einsiedler schleppte ihn hastig in sein Zimmer und hieng ihm einen Rosenkranz um. Ich fürchtete schon, dies sey die ganze Hülfe. Allein es war nur, um den ersten Schmerz zu lindern. Er stürzte sich sodann, ohne dem Wege zu folgen, die Felswände hinab bis zu dem Orte, wo das Maulthier lag. Der Treiber und ich konnten erst später nachkommen. Das Thier hieng nur noch an Einem Beine, das sich um einen Baum geschlungen hatte, mit dem Kopfe nach unten zu, so schräg über dem Abgrunde, dass es, sich selbst überlassen, nothwendig hätte hinunterstürzen müssen. Der Treiber heulte unentschlossen, küsste das arme Thier, und setzte verbindliche Anreden an alle Heiligen hinzu, welche dem Viehe für nützlich erachtet werden. Der Einsiedler schalt seine unthätige Zagheit, hier sey der Moment zum Handeln. Er stellte sich stämmig unter das Thier, um dem Kopfe eine Richtung zu geben. Ein wirklich schauerlicher Anblick! denn fiel das Thier zu schnell, so zog es ihn, ohne Rettung, mit in den Abgrund hinab. Aber der Einsiedler lächelte der Gefahr, liess einen Strick um den Fuss des Thieres schlingen, und wälzte es so, den Kopf lenkend, glücklich in die Höhe. Nun folgte eine lange Strafpredigt über den Mangel an Entschlossenheit. Leider war der Rosenkranz bei der Arbeit verloren gegangen. Aber der Einsiedler suchte ihn nicht ängstlich; es war ihm leicht, sich einen andern zu drechseln."

Es ist Ihnen vielleicht nicht unlieb, wenn ich Ihnen aus demselben Briefe meines Bruders etwas über die mineralogische Beschaffenheit dieses Berges abschreibe.

„Die ganze Ebene von Barcelona besteht aus Sandstein, nemlich so dass immer das grobkörnige Conglomerat mit feinkörnigem Sandstein abwechselt. Unter diesem Sandsteine kommt hier und da Kalkstein, und unter diesem, aber von unregelmässigem Falle, um Colbaton, Thonschiefer mit Quarzgängen durchtrümmert vor. Der Montserrat selbst besteht vom Fusse bis zum Gipfel aus einem Conglomerat, das meist sehr grobkörnig ist; zwar sind gegen den Gipfel zu feinkörnige Sandsteinschichten häufiger, doch bilden sie kaum $\frac{1}{4}$ des Ganzen. Die Geschiebe sind zum Theil 14 Zoll dick, grosse und kleine gemengt, meistentheils graulich weisser Kalk-

stein: doch kommt auch etwas gelber und schwarzer, der leicht mit Lydischem Stein zu verwechseln ist, darin vor. Die *Crête* des Berges streicht St. 8. Im Conglomerat ist etwas weisser Quarz, als Geschiebe. Die Schichten sind alle meist seiger mit 80—90° und meist St. 3—4. Daher ist das *Serratum* (die Einschnitte) eine Folge der Schichtung. Die Bänke haben sich abgelöst, und da der Sandstein dazu leicht verwitterbar ist, so haben sich Kegel gebildet, von denen immer 5—6 zu den sonderbarsten Gruppen zusammengehäuft sind."

Die Höhe des Gipfels des Berges, da wo die Kapelle der Jungfrau über der Einsiedelei des Heiligen Hieronymus steht, beträgt, nach den, von Herrn Méchain in dieser Gegend neuerlich angestellten Messungen, deren Resultate er mir mitzutheilen die Gütigkeit gehabt hat, etwas über 634 Toisen, folglich etwas über 3937 Rheinländische Fuss.*)

Sein Schatten soll, wie mich die Mönche des Klosters versicherten, auf 7 Spanische Meilen weit im Meere sichtbar seyn; eine Behauptung, deren vollständige Prüfung zwar eine genauere Bestimmung der Entfernung des Berges vom Meeresufer voraussetzen würde, als mir wenigstens bekannt ist, die aber an sich nichts Unglaubliches enthält, da berechnet ist,**) dass der Athos nur 518 Toisen hoch zu seyn brauchte, um, in einer Entfernung von beinahe 26 Französischen Meilen, eine Bildsäule auf dem Markte von Myrina auf der Insel Lemnos zu erreichen.

Ich schliesse für heute, mein Lieber. In meinem nächsten Briefe erhalten Sie eine Beschreibung der Ueberbleibsel des Theaters von Murviedro (dem alten Sagunt), das man vor einer, von einem Bewohner Murviedro's darüber geschriebenen Abhandlung, aus der ich Ihnen einen Auszug mittheilen werde, nur aus weniger genauen und vollständigen Nachrichten kannte.

---

*) Nach dem Verhältnisse des Pariser Fusses zum Rheinländischen wie 59 zu 57

**) *Voyage dans la Troade par Le Chevalier.* 2. Éd. p. 23. 24.

3.

Über das antike Theater in Sagunt.

[An Goethe.]

Murviedro, das ehemalige Sagunt, liegt vier Meilen von Valencia, eine halbe Stunde vom Meere entfernt, am rechten Ufer des Flusses Palancia. Der Hügel, an dessen Abhang die Stadt sich anlehnt, ist gleichsam das letzte Glied zwei beträchtlicher aus dem Innern des Landes kommender Gebirgsketten, die hier, sich gegen das Meer hinabsenkend, zusammenstossen. Die eine an der rechten Seite des Flusses hängt mit der Sierra de Peñanscabia, die andre, an der linken, gegen Almenara zu, mit den Bergen von Espadon zusammen,*) und beide lassen dem Strome zwischen sich ein oben breites, aber nachher immer schmaler zulaufendes Thal.

Keine andre Gegend an diesem ganzen Theile der Küste bot ankommenden Pflanzvölkern so viele und reizende Lockungen dar. Sich auf den Vorhügeln dieses Gebirges festsetzend konnten sie der vereinigten Vorzüge der Meeresnähe, der fruchtbarsten Ebne Spaniens, und eines milden und schönen Himmelsstriches geniessen, und fanden zugleich in der natürlichen Lage des Orts eine bequeme Schutzwehr gegen feindliche Angriffe. Auch gehört

---

Handschrift (49 und nachträgliche 15 halbbeschriebene Quartseiten, ohne Titel) im Archiv in Tegel. Ebenda ist eine den zwanziger Jahren entstammende Abschrift von Schreiberhand (75 halbbeschriebene Folioseiten) erhalten. — Erster Druck: Sechs ungedruckte Aufsätze über das klassische Altertum von Wilhelm von Humboldt, herausgegeben von Albert Leitzmann S. 67—111 (1896).

*) Cavanilles. I. 118.[1])

[1]) *Das hier gemeinte Buch ist unten S. 62 Anm. ***) genauer angegeben.*

Sagunt unstreitig zu den ältesten spanischen Pflanzstädten, und ihr Ursprung verliert sich in den fabelhaften Zeiten des Alterthums.*) Ihre Gründer und ersten Bewohner waren, den Zeugnissen der Geschichtschreiber zufolge, Zakynther, und von ihnen schreibt sich vermuthlich auch der Name der Stadt her.

Bei dem Anblicke dieses Hügels, von dem der Fall Karthagos und die Grösse Roms ausging, und den jetzt in einer weiten Strecke hin die Trümmer verschiedner Jahrhunderte und Nationen bedecken, drängten sich alle Bilder der alten Geschichte auf einmal[1]) in mir zusammen. Unläugbar bestimmte die Zerstörung Sagunts das Schicksal der damaligen Welt, indem sie das Loos zu dem erbitterten Kampf der beiden mächtigsten Nationen warf. Dieser Kampf endigte sich auf eine, wie man mit Recht annehmen kann, wohlthätige Weise für die Menschheit, die unter der Herrschaft der mistrauischen und habsüchtigen Karthager schwerlich hätte gedeihen können. Aber bedauern muss man immer, dass diese Entscheidung zugleich das Ende der Freiheit so vieler Griechischer Colonien an allen Küsten des Mittelmeers nach sich zog, deren ungestörtes Emporblühen vermuthlich dem westlichen Europa eine durchaus andre Gestalt gegeben haben würde. Den Griechen öfneten sich gern alle wirthlichen Busen des Meeres. Gleich frei von dem ehrsüchtigen Eroberungsgeiste der Römer, und dem kaufmännischen der Karthager erschienen sie überall nur als friedliche Anbauer, verbanden sich mit den Eingebohrnen durch Gestattung gegenseitiger Vortheile, und verbreiteten im Stillen ihre Sprache und ihre Cultur. Hätte die Macht Roms nicht nach und nach alle diese Pflanzstädte niedergedrückt, so wären eine grosse Menge kleinerer Staaten entstanden, die Einfälle der Barbaren hätten an freien Völkern einen mannigfaltigeren Widerstand gefunden, als an gemietheten Legionen und verweichlichten Provincialen, die alte Geschichte zeigte uns nicht das Einerlei Römischer Siege, das Mittelalter selbst hätte vielleicht eine

---

*) Plinius. XVI. 79. *(ed. Hard.)* setzt die Erbauung von Sagunt noch 200. Jahre vor Trojas Zerstörung. Die Stelle lautet: *Et in Hispania Sagunti ajunt templum Dianae a Zacyntho advectae cum conditoribus, annis ducentis ante excidium Trojae, ut auctor est Bocchus, infraque oppidum ipsum id haberi. Cui pepercit religione inductus Hannibal, juniperi trabibus etiam nunc durantibus.* Nach Livius befanden sich unter den Zakynthern, welche die Stadt bauten, auch Rutuler aus Ardea. XXI. 7.

[1]) *„auf einmal“ verbessert aus „wunderbar“.*

andre Gestalt gewonnen[1]) und unsre Abendländischen Sprachen wären aus der reichen Fülle der Griechischen, nicht aber aus der ärmeren und rauheren Lateinischen geflossen.

Die alte von den Zakynthern gegründete Stadt stand auf dem Gipfel des Hügels, und oft mögen, während der entsetzlichen Bedrängnisse der fürchterlichen[2]) Belagerung, die unglücklichen Saganter ihre Augen mit schmerzlicher Sehnsucht nach dem Meere gerichtet haben, auf dem sie eine Römische Flotte und von dieser ihre Rettung erwarteten. Nur eine Ecke der Mauern, sagt Livius,*) neigte sich in das ofnere und freiere Thal, und an einigen Stellen erlaubte die Lage des Orts nicht einmal die Heranbringung der Belagerungswerkzeuge. Die nachmalige Römerstadt erstreckte sich zugleich über den Hügel und die darunter liegende Ebne, wie[3]) die Ueberreste mehrerer Römischer Gebäude, unter andern der Rennbahn beweisen.[4]) Die Mauren hatten ihre Burg und ihre Festungswerke auf der Spitze des Hügels. Die heutigen Bewohner haben diese der Verwüstung und den Trümmern überlassen,[5]) deren Einsamkeit nur ein einzelner Einsiedler theilt,**) und nur einige wenige Häuser stehen gegen das Theater zu am Abhange der Anhöhe.

Die Stadt ist klein, aber reinlich und hübsch gebaut, und zählt, nach Cavanilles, 1525. Familienhäupter.***) Es muss ihr weder an Gewerbe, noch an Wohlstand fehlen; wenigstens hat sich ihre Bevölkerung seit 1749. um 600 Familien vermehrt.

Der merkwürdigste Ort in Murviedro sind die Ueberreste des alten Theaters, das in seinen wesentlichsten Theilen noch so voll-

---

*) XXI. 7. 8.[6])

**) S. Twiss Reise. S. 207.

***) *vecinos,* eigentlich Nachbaren, worunter man aber in Spanien Familienväter versteht. Cavanilles *observaciones sobre el reyno de Valencia. p.* 127. Cavanilles hat durch Vergleichung gefunden, dass man auf einen *vecino* in Valencia nur 4 ½ Menschen rechnen darf. Dies bringt die Volkszahl von Murviedro auf 6862. Personen.

[1]) *„selbst — gewonnen" verbessert aus „nicht die Einförmigkeit der Lehnsverfassung".*

[2]) *„der fürchterlichen" verbessert aus „einer achtmonatlichen".*

[3]) *„wie" verbessert aus „Denn".*

[4]) *„beweisen" verbessert aus „finden sich noch mitten in der jetzigen Stadt".*

[5]) *Nach „überlassen" gestrichen: „unter denen, als Twiss in den Jahren 1772. 1773. dort reiste, noch ein Einsiedler lebte, der noch ein Augenzeuge der Schlacht bei Almanza (1707.) gewesen war".*

[6]) „Angulus muri erat in planiorem patentioremque quam cetera circa vallem vergens".

ständig erhalten ist, dass es noch jetzt von Zeit zu Zeit zu dramatischen Vorstellungen dient.

Wir brachten den grössten Theil des Tages dort zu, und hätte uns auch nicht die Erinnerung des Alterthums und die Neugier, dies merkwürdige Denkmal desselben genauer zu untersuchen, an diesen Fleck gefesselt, so hätten wir uns doch schwerlich früher von der entzückend schönen Aussicht auf die reichbewachsne Ebne und das Meer losreissen können. Ihnen zwar, liebster Freund, kann diese Gegend nur eine noch schönere ins Gedächtniss zurückrufen. Sie waren in Taormina, und es muss freilich ein noch wundervolleres Schauspiel seyn, wenn sich zu dem Anblick des Meers und einer fruchtbaren Flur, noch über den Trümmern der halb verfallenen Scenenwand die Gipfel des rauchenden Aetna gesellen. Aber wenn der Gegend von Murviedro ein so furchtbar erhabener Gegenstand abgeht, so trägt sie dafür einen desto schöneren Charakter der Lieblichkeit an sich.

Wie das Taorminer ist das Saguntische Theater dem grössten Theile nach im Felsen ausgehauen. Es fehlen nur die beiden Felsstücke, welche in jenem auch die Enden der Scene begränzen, und dadurch die überall zurückprallende Stimme noch mehr zu verstärken beitragen.

Es ist wunderbar, dass die neuere Kunst so sehr den Vortheil verschmäht, sich ihr Geschäft durch die Benutzung glücklich gewählter Naturlagen zu erleichtern. Wieviel sie gewinnen würde, wenn sie zu der eignen Schönheit ihrer Werke noch die Grösse der Natur hinzufügte, empfinden wir zum Beispiel sehr lebhaft bei dem Anblicke der alten Theater, wenn wir — nach dem nicht unglücklichen Ausdruck eines späten Schriftstellers*) — jene Hölen sehen, die, durch hängende Felsbögen zusammengewölbt, da die Kunst alle geheime Verbindungen versteckt hat, von selbst in die Gestalten des Ebenmasses und der Schönheit zusammengetreten scheinen, und natürlichen Grotten eines mächtigen Berges gleichen.

Das Theater von Sagunt liegt etwa auf der Mitte der Bergseite, welche gegen Mitternacht und Morgen gekehrt ist. Es geniesst daher des kühlenden Meerwindes, und ist durch den Berg

*) Cassiodors Briefe. B. 4. Br. 51.[1])

[1]) „Caveas illas saxis pendentibus absidatas ita juncturis absconditis in formas pulcherrimas convenisse, ut cryptas magis excelsi montis crederes, quam aliquid fabricatum esse judicares."

in seinem Rücken vor dem schädlicheren und unbequemeren Süd und West geschützt.

Wenn man auf dem Wege von dem Marktplatze des Städtchens aus hinaufgeht, tritt man zur Rechten Seite der *Orchestra* durch die Ruinen der Seitengebäude ein. Von diesen steht noch ein grosser Theil, und eine Mauer unter andern erreicht noch jetzt, wie es scheint, die Höhe, welche ehemals das ganze Theater hatte. Zum Theil aber sind die Bogen eingestürzt und einige der vordern dieser verfallnen Gemäuer dienen Wohnungen der jetzigen Bewohner zur Stütze. Man sieht hier in die Thüren zu den inneren Treppen und Zugängen hinein, aber erst in der Mitte der *Orchestra* gewinnt man einen bestimmten Ueberblick des Ganzen.

Denn der Halbcirkel der Sitze mit seinen verschiedenen Treppen und Thüren ist noch grösstentheils unversehrt. Nur ein Theil des oberen Bogenganges, durch den man zu den höchsten Volkssitzen einging, ein etwa gleich grosser der obersten, wie man glaubt, den Weibern bestimmten Stufen, so wie des Ganges, durch den diese sich zu ihren Sitzen begaben, und der den Gipfel des Gebäudes umkränzt, ist eingestürzt. Da die Sitze sämmtlich im Felsen gebaut sind, so dient ihnen der Berg selbst zur Hinterwand, die äussere Mauer wird von den Seiten an, so wie die Anhöhe allmählig aufsteigt, immer niedriger und hat zuletzt nur eine sehr unbeträchtliche Höhe. Von den Seitengebäuden, welche die Haupteingänge ausmachten, sprach ich Ihnen so eben. Sie sind halb verfallen, allein zum Theil stehen noch hohe Mauern derselben, und überall genug, um die Thüren und Verbindungen der inneren Gänge zu erkennen. Die Scenenwand — welche bei den Alten eigentlich und fast ausschliessend *scena* heisst, da die Schaubühne, die wir Scene oder Theater benennen, ihnen die Vorscene und das *pulpitum* ist — diese nebst den zu ihr gehörigen Theilen ist zwar gänzlich zerstört, aber es stehen noch hie und da Stücke niedriger Mauern, und da man überall sorgfältig den Schutt weggeräumt hat, so lassen sich noch die Fundamente des Gebäudes erkennen. Man hat daher wenigstens einen ziemlich vollständigen Grundriss dieses dunkelsten und schwierigsten Theils der alten Theater.

In diesem Zustand befindet sich das Theater jetzt. In Architektonischer Rücksicht ist es nicht merkwürdig. Es hat, so viel man sehn kann, auch ehemals nicht, wie man sonst gewöhnlich findet, oben einen eignen Säulengang gehabt, und man sieht jetzt

keine Spur eigentlicher Verzierung, welche jedoch der Scenenwand nicht gemangelt haben wird. Ich begreife nicht einmal, woran man erkennen will, dass, wie man anzugeben pflegt, seine Bauart Toscanischer Ordnung gewesen sey.

Für die Beurtheilung der innern Einrichtung dieser Gebäude aber sind nur wenige andre gleich lehrreich.[1] Soviel ich wenigstens die Reste der übrigen, die man in Spanien, Frankreich, Italien und Griechenland antrift, nach den verschiednen Reisebeschreibern habe vergleichen können, so gewährt kaum ein einziges einen so vollständigen Begriff aller Theile auf einmal. Die Scenenwand (ein hohes und schmales Gebäude) muss ihrer Natur nach leicht der Zerstörung ausgesetzt seyn, und selbst ihre Fundamente wurden hernach durch die sie bedeckenden Trümmer unkenntlich. Denn allerdings liesse sich durch Nachgraben an diesem Theil noch wohl einige Aufklärung über streitige Punkte erhalten. An den meisten Orten steht also nur das Gerippe der Sitze; denn auch sie hat man grossentheils zerstört, um sich der breiten Steine zu bedienen, mit welchen sie gewöhnlich belegt waren. So ist vom grössesten Theater Griechenlands, dem in Epidaurus, nur noch ein Theil der Marmorstufen*) unter verwachsnem Gesträuch übriggeblieben. Unter den 30 bis 40 Theatern, von denen man Nachrichten sammeln kann, sind nur etwa das Oranger, das Taorminer, und das Herculaner (von dem es aber nur leider ganz und gar an einer guten und vollständigen Beschreibung fehlt)**) für die Scene, den wichtigsten Theil, und für die Uebersicht des Ganzen lehrreich. Die übrigen dienen fast bloss, das schon sonst Bekannte zu bestätigen. Doch geben manche von ihnen noch über einzelne Punkte interessante Aufschlüsse. Das Saguntер ist das Einzige, bei dem sich noch zugleich die Sitze ganz und gar, und die Scene wenigstens nach ihren Fundamenten beurtheilen lässt.

Wenn man sich erinnert, wie ähnliche Ueberreste des Altertums an andern Orten vernachlässigt werden, wie sie mit Schutt

*) Chandler. *p.* 226.[2])

**) Um sich hiervon zu überzeugen, darf man nur Seigneux de Correvon *lettres sur la découverte d'Herculane et ses antiquités.* V. I. *p.* 99. nachsehen, wo man Auszüge aus den meisten, wenn nicht allen bis auf die Zeit des Verfassers (1771.) über Herculanum erschienenen Schriften antrift.

[1]) *Nach „lehrreich“ gestrichen: „wie Sie schon nach der obigen kurzen Anzeige schliessen können“.*

[2]) *Chandlers* „Travels in Greece“ *erschienen London 1776.*

bedeckt liegen. wie man sie von allen Seiten plündert und zertrümmert, wie man oft ihre verschiedenen Theile auf Höfen und sogar in Kellern neuerer Wohnungen nachsuchen muss, so freut es doppelt, dies Denkmal mit so ausgezeichneter Schonung behandelt zu sehen. Es ist durchaus von Schutt gereinigt, und steht von allen Seiten frei. Einige wenige kleine Häuser, die sich an die äussere Grundmauer der Scene anlehnen, liegen so viel tiefer, dass sie dem Auge auf keine Weise hinderlich sind.

Einer solchen Sorgfalt geniesst dies Theater indess freilich erst seit etwa 15 Jahren. Bis dahin verdeckten grosse Schutthaufen nicht bloss den Platz der Scene, sondern auch die *Orchestra* und sogar einige der unteren Stufen, und daher ist die Beschreibung desselben, welche Emmanuel Marti, Dechant in Alicante,*) 1705. dem damaligen Päbstlichen Nuncius am Spanischen Hofe Antonio Felix Zondadari überschickte, und welche bisher die einzige bekannte, und überall ausgeschriebene war, theils unvollständig, theils falsch. Doch bewirkten die Bemühungen Marti's,**) dass, da man das Theater bis auf seine Zeit zum Bau von Kloster und Privatgebäuden geplündert hatte, wenigstens nachher der muthwilligen Zerstörung Einhalt geschah. Noch mehr aber leistete der thätige Eifer eines heutigen Bewohners von Murviedro, D. Enrique Palos y Navarro. Dieser verdienstvolle Mann liess auf seine Kosten den Schutt von der *Orchestra* und der Scene weg-

---

*) Sie befindet sich im 9ten Briefe des 4ten Buchs seiner Briefe. *Emmanuelis Martini epistolarum libri XII. Amstelodami.* 1738. *Vol.* I. *p.* 198—205. Man vergleiche auch *p.* 131. u. f. Ausserdem findet man diesen Brief Martis auch im 5ten Bande des Polenischen *thesaurus. p.* 389. und in Montfaucon. *T.* 3. *pars* 2. *p.* 237.[1]) abgedruckt. Mit demselben verdient Joseph Emmanuel Mignanas Gespräch über das Saguntische Theater (*ap. Polenum. T.* 5. *p.* 401.) verglichen zu werden, das einen Commentar dazu abgiebt, und den Dechanten an mehreren Stellen berichtigt. Aus Martis Beschreibung ausgeschrieben soll eine andre von Joachim Alcaraz a Grammont in einem 1716. in Rom erschienenen Briefe an den Cardinal Philippus Antonius Gualterius unter dem Titel *Theatrum Saguntinum* seyn. Siehe darüber Mayans den Briefen Martis vorgesetztes Leben desselben. §. 66. 103.[2])

**) *Martini Ep.* I. *p.* 86—90. II. *p.* 13. 145.

[1]) *Montfaucons berühmtes Werk* „L'antiquité expliquée et représentée en figures" *war Paris 1719—24 erschienen.*

[2]) *„darüber — 103" verbessert aus* „D'Orvillii Sicula. Vol. *I.* p. *265. Ponz. B. 4. S. 224.*"[3])

[3]) *Ponz'* „Viage de España, en que se da noticia de las cosas mas apreciables y dignas de saberse, que hay en ella" *erschien Madrid 1776—83.*

räumen, mass von neuem alle Theile des Gebäudes, und gab im Jahr 1793. eine ausführliche Beschreibung desselben heraus,*) die ich genau mit den Ruinen verglichen, und überall vollkommen wahr gefunden habe. Zur Belohnung dieser Bemühungen ernannte ihn der König von Spanien zum Aufseher der Alterthümer von Murviedro, und wies dieser Stelle ein ordentliches Jahrgehalt an.

Herr Palos hatte das Vergnügen im Jahr 1785. in den letzten Tagen des Augusts und den ersten des Septembers hier Schauspiele aufführen zu sehen. Er liess nur auf der Vorscene eine bretterne Bühne aufschlagen, und die zur Stellung der Decorationen nothwendigen Einrichtungen treffen: das Volk fand auf den Stufen von selbst einen bequemen Sitz. Auch nachher hat man diese Vorstellungen wiederholt. Es ist ein sonderbarer Gedanke, ein spanisches Stück auf die Bühne zu verpflanzen, die ehemals des Griechischen Kothurnes würdig war; aber immer muss es ein interessantes Schauspiel gewesen seyn, das Volk des jetzigen Städtchens auf den Sitzen zu erblicken, auf welchen sich vor so vielen Jahrhunderten auch das ehemalige zu gleichem Zwecke versammelte. Ein andres Beispiel moderner Vorstellungen auf alten Schaubühnen findet sich bei den sonderbaren Ruinen, die man in einem tiefen Thale bei Doué im ehemaligen Anjou (*Département de la Mayenne et Loire*) findet, und die man bald für ein doppeltes zirkelförmiges Theater, bald für ein Amphitheater, bald endlich für einen Pallast der Könige von Aquitanien gehalten hat. Im Jahr 1539. gab man hier Scenen aus der Apostelgeschichte, und 1620. führten die Bürger von Doué daselbst die Einnahme Jerusalems durch Gottfried von Bouillon auf.**) Man schätzte die Zahl der Zuschauer bei den Vorstellungen in Murviedro auf 4000 Personen, und es blieb auf die Hälfte der Sitze und der ganze oberste ehmals für die Weiber bestimmte Platz leer. Daher mag das ganze Theater,

---

*) *Disertacion sobre el Teatro y circo de Sagunto, ahora villa de Murviedro, compuesta por D. Enrique Palos y Navarro, Abogado de los Reales Consejos, natural de la propia, y Conservador nombrado por S. M. de todas las Antigüedades que hay en ella. En Valencia y oficina de Salvador Fauli.* 1793. 4. 52. Seiten nebst einer Kupfertafel.

**) Lipsius *de amphith. ap. Graevium. T.* 9. *p.* 1329. Copilly's geographisches Wörterbuch Frankreichs *v.* Doué. *Vol.* 2. *p.* 603.

wie Palos vermuthet, etwa 12000 Menschen gefasst haben. Marti nimmt nur etwas über 9000 an.[1])

Die Schwierigkeit, uns einen richtigen Begriff von den Theatern der Alten zu machen, entsteht grösstentheils aus den irrigen Begriffen, welche wir von unsern heutigen Schaubühnen auf die ihrigen übertragen, da es doch gewiss ist, dass dieselben nicht bloss ihrer Bauart, sondern auch ihrer ursprünglichen Bestimmung nach einander durchaus unähnlich waren.[2])

Die Theater der Alten waren im eigentlichsten Verstande Versammlungsplätze des Volks.*) Nicht bloss um sich zu ergötzen, sondern auch, um bei dringenden Vorfällen zu berathschlagen, um einen erlauchten Verbannten wieder in seine Mitte aufzu-

---

*) Tac. *l.* 18. *Antiochenses in theatro de rebus maximis consultare solent.*[3]) Livius. *l.* 24. *Omnes Graecorum conciones in theatro.*[4])

[1]) *Nach „an" gestrichen: „Der äussere Umkreis der Sitze der Zuschauer ist von 420. Französischen Fussen (654. Kastilianischen Palmen), der Durchmesser des halben Cirkels, welchen die* Orchestra *beschreibt, von 47. Französischen Fussen (74. Kastilianischen Palmen) und die Höhe schätzt Palos auf 70. Französische Fuss (108. Kastilianische Palmen).*

Ich werde in der Beschreibung der Lage und Grösse der verschiednen Theile dieses Theaters überall diesem letzteren folgen. In der Erklärung ihrer Bestimmung aber werde ich oft einen eignen Weg einschlagen müssen. Bei dem Mangel an literarischen Hülfsmitteln, vorzüglich an neueren Reisebeschreibungen, dem man in Spanien ausgesetzt ist, und vielen Geschäften musste es dem Verfasser unmöglich seyn, hierin etwas Befriedigendes zu leisten, ja selbst nur sich überall vor Irrthümern zu hüten."

[2]) *Dieser Absatz lautete ursprünglich: „Die Ungewissheiten und selbst Widersprüche, welche man in fast allen antiquarischen Schriften über die Einrichtung der alten Theater antrift, rühren grossentheils daher, dass ihre Verfasser nicht unpartheiisch genug die Zeugnisse der Alten vergleichen, wo dieselben in einzelnen Stellen dieser Gebäude erwähnen, sondern sich zu sehr nach dem Vitruvius gemodelt haben, dessen Absicht es doch nur war, Regeln zu dem Bau eines Theaters, nicht aber eine Beschreibung der vorhandnen zu geben. Vorzüglich aber haben sie nicht genug die noch in Italien und Griechenland vorhandnen Reste zu Rathe gezogen, und leider macht dies auch die Flüchtigkeit der Reisebeschreiber oft unmöglich. Zum Theil hat sie auch die Vergleichung der alten Schaubühnen mit den unsrigen irregeführt, die doch nicht bloss in der Bauart, sondern, man kann es mit Gewissheit behaupten, selbst in der ursprünglichen Bestimmung einander ganz unähnlich waren."*

[3]) „Antiochensium theatrum ingressus, ubi illis consultare mos est" *Tacitus, Historien 2, 80.*

[4]) „Super theatrum circaque, adsueti et ante spectaculo contionum, consistunt" *Livius 24, 39.*

nehmen, um eine politische Neuerung durchzusetzen,*) kam es hier ganz oder zum Theil zusammen. Wenigstens war das der Fall in den griechischen Städten.[1]) Unsre ersten Schauspielsäle dagegen, wenn Sie Marionettengerüste abrechnen, um die sich zufällig ein Haufen Pöbels versammelte, waren Säle, in welchen ein Fürst seinem Hofe ein nur für eine mässige Gesellschaft bestimmtes Fest gab. Daher wurden in Frankreich, und noch zu Ludwigs 14. Zeit gewöhnlich die Ballhäuser, also lange viereckte Gallerien, zu diesem Behuf eingerichtet, und das wenige Volksmässige, was unsre jetzigen Schauspiele noch haben, haben sie erst später, als man stehende Schauspielhäuser errichtete, und regelmässig und für Geld spielte, erhalten. Bei den Alten nahmen Zehntausende von Menschen in aufsteigenden Halbkreisen die ganze Seite eines Berges ein. Sie erfreuten sich ausser dem reichen Schauspiel der Kunst zugleich des Anblicks der Natur, und fügten zu dem natürlichen Genuss der freien Luft im Griechischen und Italischen Himmelsstrich noch vielerlei andre künstliche hinzu. Gegen die Stralen der Sonne schützten sie ausgespannte reichgestickte Teppiche, die Hitze des Sommers kühlten überall und zum Theil in den Bildsäulen des oberen Bogenganges angebrachte Springbrunnen, und ihnen beigemischte Wohlgerüche durchdufteten die Luft. So umgaben sie sich zugleich mit allem, was die Kunst und die Natur dem Auge Grosses, dem Ohr Volltönendes, dem Gefühl Liebliches darbieten kann. Wir dagegen sperren uns, wie Diderot — wenn Sie Sich der Stelle erinnern — einmal sehr gut sagt,[2]) in traurige, anfangs schlecht erleuchtete Kerker ein, vor denen ein Grieche gewiss ebenso geflohen wäre, als Diderots mit städtischen Sitten unbekannter Freund vor den eisernen Stäben zurückbebte, die man in Paris gewöhnlich bei den Cassen der Schauspielhäuser antrift.

Der wohlerhaltenste Theil des Sagunter Theaters sind die Sitze der Zuschauer. Sie bilden keinen vollkommenen Halbcirkel, sondern etwas weniger, so dass der Mittelpunkt des Bogens, den die *Orchestra* beschreibt, um mehr als ein Drittheil des Halb-

---

*) Cic. *pro Flacco. Cum in theatro Graeci consederant, tum bella civilia suscipiebant.*[3])

[1]) *Nach „Städten" gestrichen: „denn in Rom war es freilich anders".*

[2]) *Die Stelle findet sich in der zweiten Unterredung hinter dem* Fils naturel (Oeuvres complètes 7, 124).

[3]) *Die Stelle steht § 16 der genannten Rede.*

messers unter die Sehne desselben fällt. Allein auch andre alte Theater zeigen uns in diesem Punkt die Regelmässigkeit nicht, welche die Alterthumsforscher gewöhnlich zu streng nach Vitruvs Vorschriften verlangen. Das Delische, Taorminische*) und andre machen mehr als einen Halbcirkel aus,**) und das in Valogne in der Normandie (dem alten Alauna) bildet vollkommen die Gestalt eines Hufeisens.***)

[1]) Dieser ganze Halbcirkel, der, wie gewöhnlich, amphitheatralisch emporsteigt, ist in drei beim ersten Anblick auffallende Abschnitte getheilt.

Den untersten bilden drei Kreis Stufen,[2]) welche den nächsten Platz unmittelbar an der *Orchestra* einnahmen. Diese waren bei den Griechen allein, bei den Römern zugleich mit der *Orchestra* †) selbst, den Senatoren gewidmet. Sie sind fast noch einmal so breit, als die übrigen, und um ein weniges niedriger. Man ging von der *Orchestra* aus zu ihnen, in die man durch die beiden Haupt Thüren zu den Seiten des Theaters und einen überwölbten Gang kam, welcher von ihnen bis nah an die Stufen heranführte, jetzt aber zerfallen ist.

Der mittlere fasst 26, die durch 9, gleich Radien des Halbcirkels von unten nach oben laufende Treppen in 8 Keile (*cunei, κερκίδες*) getheilt werden. Diese keilförmigen Stufenhaufen werden wieder durch zwei breitere concentrisch laufende Absatzstufen (*praecinctiones, διαζώματα*) in drei Gürtel zerschnitten, von denen die beiden unteren einander gleich, der oberste aber breiter ist.

---

*) *D'Orvillii Sicula. T.* I. *p.* 259.

**) Spon. *Ed. Lond.* 1682. *p.* 57.

***) Montfaucon. *T.* 3. *P.* 2. *p.* 248. *pl.* 145.

†) Marti glaubte an der einen Seite des Theaters ein Gefängniss gefunden zu haben. *Ep.* I. 201. Aber Mignana (*ap. Polenum. T.* V. *p.* 433.) bestreitet es. Heutiges Tages finden sich wenigstens die eisernen, in der Wand eingemauerten Ringe nicht mehr, von denen Marti spricht.[3])

[1]) *Vor „Dieser" gestrichen: „Die Vertheilung der Stufen, ihre Absätze* (praecinctiones, *διαζώματα*)*, ihre Treppen und Thüren lassen sich nach keinem andern alten Theater so gut als hier beurtheilen, da alle diese Theile fast noch durchaus unversehrt erhalten sind."*

[2]) *Nach „Stufen" gestrichen: „die nirgends weder durch Treppen noch Thüren unterbrochen sind".*

[3]) *Dieser Satz hieß ursprünglich: „und Palos* p. *29 begnügt sich nur zu bemerken, dass die eisernen, in der Wand eingemauerten Ringe, von denen Marti spricht, nicht mehr zu sehen sind."*

Oben bekränzt diesen Abschnitt ein *Porticus*, zu dessen Thüren die Treppen führen. Dieser Theil war, nach der Sitte der Römer, unten den Rittern und oben dem Volke bestimmt. Die ersteren nahmen bekanntlich 14 Stufen ein, die hier durch einen Absatz, welcher die doppelte Breite der Sitze hat, in zwei gleiche Haufen vertheilt sind. Man gelangte zu ihnen theils durch die schmalen von dem obern Bogengang heruntersteigenden Treppen, theils durch einen inneren *Porticus*, der seine Eingänge an den Seitenwänden des Theaters, und zwei Ausgänge auf dem ebenerwähnten Absatz hat. Auch führte zu jeder Seite eine eigne kleine von aussen angebrachte Treppe zur 7ten Stufe, die zur Bequemlichkeit der Ein- und Ausgehenden von gleicher Breite mit den Absätzen ist.

Dem Volke, dessen Sitze ein zweiter Absatz von den Rittern trennt, sind hier 10 Stufen angewiesen. Es strömte zu denselben durch die 6 Thüren des oberen Bogenganges ein, welche auf ebensoviel Treppen stossen,[1]) und auch in der Mitte der Stufen hat man hier für mehrere Eingänge gesorgt, vermuthlich weil man unter diesem Theil der Versammlung das meiste Gedränge und am wenigsten Ordnung erwartete.

Der oberste Theil des Theaters endlich erhebt sich mit vier Stufen und einem Eingangs*porticus* zu denselben über den mittleren.

So sind in allem [2]) 31 Kreissitze und zwei Absätze, also zusammen 33 Stufen gerade wie im Herculaner Theater.*)

In der Mitte des Theaters hat der zuletzt erwähnte Theil so wie der obere *Porticus* des mittleren einen beträchtlichen Einschnitt, in dessen Mitte eine viereckte Erhöhung befindlich ist. Vermuthlich war diese das Fussgestell einer Bildsäule.[3]) Sassen auf den kleinen Stufen neben diesem Fussgestell die Gerichtspersonen oder Soldaten, welche Ordnung unter der Volksmenge zu halten bestimmt waren, so konnten sie durch die mittlere

---

*) *Tre lettere del Signore Scipione Maffei* (der zweite handelt von Herculanum). Verona. 1748. 4. *p.* 35.

[1]) *Nach „stossen" gestrichen: „(da die 3 übrigen Treppen nur für die auf den obenbeschriebenen kleineren Stufen sitzenden Gerichtspersonen bestimmt scheinen)".*

[2]) *Nach „allem" gestrichen: „wenn Sie die ganz obersten vier Stufen hinzurechnen".*

[3]) *Nach „Bildsäule" gestrichen: „die hier wie das bronzene Viergespann stand, das man in Herculanum fand".*

Treppe zu allen Sitzen der Versammlung unter sich, und durch zwei kleinere Seitentreppen zu den Weibern auf den vier ganz obersten gelangen. Vermuthlich aber waren ihrer Aufsicht nur die beiden mittleren Keile anvertraut. Denn an jedem der beiden Enden des Theaters waren wieder unmittelbar über dem mittleren Abschnitt 4 und zwar längere Stufen, zu gleichem Behuf, wie man glaubt,*) und der doppelte obenerwähnte *Porticus* nebst den Weiberstufen brach auch hier ab, und ging nicht bis an den Winkel des Gebäudes. Für diese Gerichtspersonen scheinen 3 Treppen, eine zu jeder Seite und eine dritte in der Mitte, bestimmt gewesen zu seyn. Denn von den 9 obenerwähnten Treppen führen nur 6 auf Eingangsthüren des obern *Porticus*, 3 aber auf diese eben beschriebnen kleinen Stufen.

Die Schwierigkeit Gänge in den Felsen zu hauen, an den sich gewöhnlich die Theater anlehnen, machte, dass man fast überall vermied, von innen herkommende Ausgänge auf die Sitze anzubringen, und bei keinem andern Theater erinnere ich mich dergleichen gefunden zu haben. Hier erleichterte vielleicht die Natur der Felsart die Arbeit. Doch hat man auch hier der Lage nachgegeben. Die Thüren sind nicht symmetrisch und einer der innern Gänge ist von so ungleicher Weite, dass sich während seines Laufes seine Breite um noch einmal so viel erweitert, seine Höhe aber um $^1/_4$ vermindert. Ich halte Sie nicht mit den andern Gängen und Treppen im Innern auf, die bloss die Gemeinschaft zu erleichtern dienen, und bemerke nur, dass, um zwei Orte, die sonst kein Licht gehabt haben würden, zu erhellen, zwei Fensteröfnungen nach den Sitzen heraus angebracht sind.

Kein andres altes Theater, soviel mir bekannt ist, zeigt eine solche regelmässige und mit den Nachrichten, welche uns die Alten über die Rangordnung der Sitze vorzüglich bei den Römern hinterlassen haben, übereinstimmende Abtheilung der Stufen.**)

---

*) Lipsius giebt der *Orchestra* selbst Stufen (*de amphitheatr. c.* 14.), Maffei (*ap. Polenum. T.* 5. *p.* 254.) bestreitet es mit Recht. Die *Orchestra* war bei den Römern bloss der ebne Platz zwischen der letzten Stufe der Sitze und der eigentlichen Schaubühne. Allein die Enge des Orchesters, und selbst die Ausdrücke der alten Schriftsteller lassen vermuthen, dass die Sitze der Stufen gleichen Rang mit dem Orchester hatten. In dem Saguntischen Theater zeigt auch ihre grössere Breite schlechterdings eine ehrenvollere Bestimmung an.

**) Ueber diese Rangordnung bei den Römern Lipsius *de amphitheatris. c.* 14. im *Thes. Antiquit. Rom.* IX. 1303. und Maffei *de amphitheatr. d.* 2. *c.* 13. *ap.*

Viele haben gar keine Absätze, andre nur Einen, oder zwar zwei, aber, wie es scheint, in andern Entfernungen von einander.*) Allein freilich kommt es darauf an, wie genau die Reisenden, auf deren Nachrichten wir uns verlassen müssen, in den Angaben dieser kleineren Umstände gewesen sind.**) Die Treppen gehen, wie Sie bemerkt haben werden, gegen Vitruvs Vorschrift in gerader Linie von oben bis unten, und wechseln nicht, wie er verlangt, so ab, dass die oberen, bis zum mittleren Absatze hin, gerade auf die Mitte der Zwischenräume der untern stossen. Allein alle mir bekannten Theater stimmen hierin mit dem Saguntischen überein, und auch unter den Amphitheatern***) erinnere ich mich keiner Ausnahme hievon. Zwar werden Sie in vielen Abbildungen der letzteren die Vitruvische Anordnung finden; allein die Beschreiber derselben haben auch fast sämmtlich die Wut gehabt, nach seinen Angaben zu ergänzen, was die Zeit zerstört hatte. Maffei,' der sich oft hierüber beklagt, findet es sogar nöthig, um seine manchmal unvollkommener scheinende Zeichnungen zu retten, ausdrücklich hinzuzusetzen, dass er nun einmal nicht zeichnen könne, was er nie mit Augen gesehen habe. Wie gut erhalten, und zur Erklärung der Bauart der alten Theater merkwürdig das Saguntische ist, sieht man daher erst dann recht ein, wenn man von dem Plane der übrigen das wegnimmt, was bloss die Einbildungskraft des Zeichners hinzugefügt hat.

Polenum V. 249. *Senatores,* Suet. *in Aug.* 44. Sitze beim Podium. Juv. *sat.* 11. Sie und die Ritter hatten Kissen. I. 59. Dio Cassius. Juv. — *Quatuordecim gradus equestres.* Mit den Rittern die Tribunen. Florus. *l.* 99. L. Roscius *cet.* — Volk. Calpurnius. *Ed.* 5. vertheilt Suet. *in Aug.* 14. Suet. *in Claudio.* 25. — Weiber. Anfangs vermischt. Plut. *in Sulla.* durch August, Sueton, getrennt. Propertius. Nacken umwenden. — Richter, oder vielleicht Soldaten. *Schol. Arist. in Irene.* Tacitus. *Annal.* XIII.

*) So das oben angeführte in Valogne.

**) Wie zweifelhaft es oft um diese Genauigkeit steht, mag folgendes Beispiel beweisen. Das Herkulanische Theater hat nach St. Non's *voy. pitt. Vol.* I. *part.* 2. *p.* 61. u. f. keinen Absatz; nach dem genauer scheinenden Cochin hingegen (*Observat. sur les antiquités d'Herculanum. p.* 12.) soll es Einen haben. Dagegen behauptet Saint-Non (*ib. Vol.* 4. *part.* 1. *p.* 37.) einen in dem Taorminer, wo d'Orville (*Sicula. Vol.* I. *p.* 257.) ausdrücklich sagt, dass auch nicht eine Spur davon zu sehen sey. Houel behauptet sie.

***) Im Veronesischen Amphitheater ist die Richtung dieser Treppen nicht mehr zu erkennen. Von der von Maffei nach Münzen angegebenen Vertheilung (*ap. Polen. T.* 5. *p.* 213. *tab.* 9.) findet sich wohl schwerlich irgendwo etwas Aehnliches, und Maffei scheint von der angeführten Stelle Vitruvs eine unrichtige Anwendung zu machen.

Was Maffei*) vermuthete und für die Amphitheater durch das Veronische unläugbar darthut, dass nemlich an der untersten Stufe auf der Ebne der *Orchestra* bei Theatern, oder des Kampfplatzes bei Amphitheatern, nicht (wie es die Uebersetzer und Commentatoren des Vitruv gewöhnlich zeichnen) von innen kommende Eingangsthüren gewesen sind, dies beweist für die Theater das Saguntische vollkommen, da die drei völlig unversehrt erhaltenen Senatorstufen nicht die mindeste Spur einer Unterbrechung durch eine Thüre oder Treppe zeigen, ja sogar die grossen 9 Treppen nicht einmal bis auf die erste von ihnen, sondern nur bis auf die letzte darüber führen.

Für die Bequemlichkeit, die Füsse dergestalt auf die untere Stufe aufzusetzen, dass dadurch die auf ihr befindlichen Zuschauer nicht gehindert wurden, scheint hier nicht gesorgt zu seyn. Doch findet sich auch von der Einrichtung, die man in dem Theater zu Tyndaris zu diesem Behuf durch Aushölung der hintern Hälfte der Stufen getroffen hatte,**) sonst nirgend ein andres Beispiel. Sie erinnern Sich gewiss, dass in den früheren Zeiten Roms durch einen eignen Rathsschluss in den Schauspielen zu sitzen verboten war,***) damit wenigstens, sagte man, bei der Geisteserschlaffung, welche das müssige Zuschauen bewirkte, die männlichere Anstrengung des Stehens den Römer bezeichnete. In Paris, wo man auch bis vor wenigen Jahren im Parterre stand, dachte man wohl nicht an einen so strengen Sitten-Grund, aber die Abänderung dieses Gebrauchs soll eine ähnliche Folge bewirkt haben, als man in Rom befürchtete. Man klagt nemlich, dass das Publicum, seitdem es sitze, an kritischer Strenge verloren habe. Wenn dies schon auf den fürchterlich unbequemen Pariserbänken der Fall ist, wie würde es erst seyn, wenn man den Zuschauern gar gepolsterte Lehnstühle hinsetzte, wie in der *luneta* (dem Platz, den wir Orchester nennen) in Madrid geschieht. In einer so bequemen Lage ist es in der That, wie ich aus eigner Erfahrung weiss, sehr schwer, der schon in Spanien an und für sich grossen Neigung zur Nachmittagsruhe zu widerstehen. Aber ich kehre nach Murviedro zurück.

---

*) *Galliae Antiquit. quaedam selectae. p.* 146. und *de amphitheatris, ap. Polenum. T.* 5. *p.* 186. 194.

**) *Voy. pitt. de Sicile par Hoüel. p.* 104.

***) *ut scilicet remissioni animorum iuncta standi virilitas propria Romanae gentis nota esset.* Val. Max. *d* 2. *c.* 1. [Augustinus *de ciuit. dei. l.* 1. *c.* 6.]

Ebensowenig weicht hier (wie im Cataner Theater)*) die Höhenseite der Stufen zurück, damit die Zuschauer ihre Füsse unter sich zurückziehn und vermittelst des dadurch ersparten Platzes einige Stufen mehr angebracht werden können.

Sie werden jetzt einen hinreichenden Begriff von demjenigen Theile unsres Theaters haben, welcher die Sitze der Zuschauer enthielt.[1]) Lassen Sie uns nun zu dem andern, weniger gut erhaltnen, der Scene, übergehn.

In den meisten der alten Theater, von denen wir nur irgend vollständige Beschreibungen besitzen, waren diese beiden Theile durch Seitengebäude der Scenenwand verbunden, die entweder bis ganz an die Seitenmauern des Halbcirkels hinangingen, oder doch nur einem schmalen Säulengang dazwischen Platz liessen. Vorzüglich deutlich ist dies im Oranger**) und Taorminer Theater.***) In dem in Herculanum†) sind die Eingänge, welche zu beiden Seiten in das Orchester führen, überwölbt, und haben jeder sogar ein ordentliches Balcon, wie wir es noch in unsern Schauspielhäusern antreffen.

In dem Saguntischen ist von diesen Seitengebäuden[2]) nichts zu entdecken. Man sieht bloss, dass den Eingang zur *Orchestra* zu jeglicher Seite ein überwölbter etwa 13. Französische Fuss (20 Castilianische Palmen) hoher und weiter Gang bildete. Allein der äussere Pfeiler dieses Bogens stützte sich nur auf die noch jetzt deutlich zu erkennende Mauer, welche die Vorscene gegen die *Orchestra* zu begränzt, und zwischen derselben und der eigentlichen Scene ist nichts mehr von Mauerwerk zu sehen. Wären hier ehemals noch andre Verbindungsmauern gewesen, so wäre es wenigstens auffallend, dass sich auch nicht einmal die Spuren ihrer Fundamente erhalten hätten.

Wie es jetzt steht, machen die Fundamente des Scenengebäudes ein schmales länglichtes Viereck aus, an das sich ein noch schmaleres, als Hinterscene anschliesst. Die äussere Mauer

---

*) Houel. *Vol. 2. p.* 137. u. f.

**) Maffei *in Gall. Ant. p.* 142.

***) *D'Orvillii Sicula.* I. *p.* 256.

†) Saint-Non's *voy. pitt. Vol.* I. *part.* 2. *p.* 62.

[1]) *Nach „enthielt" gestrichen; „und den die Alten — unserm heutigen Sprachgebrauche gänzlich zuwider — im strengeren Verstande Theater nannten."*

[2]) *Nach „Seitengebäuden" gestrichen: „auf deren Bestimmung und Namen bei den Alten ich gleich in der Folge zurückkommen werde".*

des erstern springt zu jeder Seite etwa um $^1/_7$ ihrer Länge über und dies überspringende Stück bildet die Vorderwand zweier Gemächer, deren Tiefe gerade um die Breite des Scenengebäudes über die Hinterscene hinausgeht. Anstatt also, dass in den vorhin erwähnten Theatern die Scene zwei gegen den Zuschauer zu laufende Flügel hat, trift man hier — wie Sie auf beiliegender Zeichnung mit Einem Blick übersehen werden — vielmehr zwei zurückgehende an, und die, ohne Theile des Hauptgebäudes auszumachen, sich nur an die äusseren Ecken desselben anschliessen.

Auf welche Weise diese verschiedenen Gemächer durch Thüren in Verbindung gesetzt waren, lässt sich jetzt, da nur ihre Fundamente noch vorhanden sind, nicht mehr beurtheilen. Man sieht bloss in der innern Scenenwand, an der Mitte derselben und zur linken Seite daneben (ich stelle mich nemlich hier an den Platz der Schauspieler) die Ueberbleibsel der Schwellen von zwei halbcirkelförmigen Nichen oder Thoren. Die zur linken Seite ist noch so gut als ganz, von der andern nur der eine Bogen erhalten. Vor der mittleren dieser Nichen befindet sich auf der Vorscene eine Erhöhung, die aber jetzt nur wenig mehr als das Drittel der Oefnung des Thores einnimmt. Die übrige Vorscene ist von allen Seiten frei und wird von der tiefer liegenden *Orchestra* durch die vorhinerwähnte Mauer geschieden.

Sie werden in dieser kurzen Anzeige, welche genau den Zustand der jetzigen Ueberbleibsel schildert, alle Haupttheile der alten Scene, so wie man sie gewöhnlich beschreibt, wiedererkennen; die Scenenwand mit ihren drei grossen Thoren, die Bühne der Schauspieler (*pulpitum*, *λογεῖον*), die Vorscene (*proscenium*), ihre Begränzung nach der *Orchestra* zu (*κατατομὴ*), hinten das *Postscenium* und zu beiden Seiten die zur Anordnung und Vorübung des Chors bestimmten Plätze (*choragia*).

Wie es aber möglich gewesen sey, mit diesen Theilen eine nur irgend erträgliche theatralische Vorstellung zu Stande zu bringen, darüber werden auch Sie gewiss Sich mehr als Einmal gewundert haben. In der That muss man nicht bloss die ganze Einrichtung unsrer heutigen Theater vergessen, sondern auch alle Ansprüche auf ein nur irgend natürliches und wahrscheinliches Spiel aufgeben, wenn man dabei stehen bleibt, sich eine lange und hohe Wand, in ihr drei grosse Thore, und in diesen drei triangelförmige Maschinen zu denken, die, je nachdem man sie umdreht, einen Pallast, ein Bürgerhaus, oder ein Gebüsch vorstellen. Und doch

bleibt, nach den Zeichnungen Barbaro's, Serlio's, Montfaucon's, Perrault's und andrer, nicht viel mehr zu thun übrig. Galiani in seiner Uebersetzung des Vitruv geht nur um wenige Schritte weiter, und Maffei ist der einzige, welcher seinen Unglauben an diese Vorstellungsart lebhaft zu erkennen giebt.*) Der Grund der hierüber herrschenden Ungewissheit ist unstreitig der, dass von den beiden einzigen Schriftstellern, welche diesen Gegenstand ausdrücklich abhandeln, Vitruv und Pollux, der erstere nur den Architekten zum Zweck hatte, und also alle nicht architektonische Einrichtungen entweder ganz übergeht, oder nur mit wenigen Worten berührt, der letztere nur zum Theater gehörige Ausdrücke erklären wollte, und also ohne sorgfältige Scheidung der Orte, Umstände und Zeiten bloss einen Haufen derselben zusammenstellt, beide aber zu einer Zeit lebten, wo sie selbst schon von gewissen Theilen keinen deutlichen Begriff mehr hatten. Die mangelhaften und dunklen Vorstellungen aber auch abgerechnet, fehlt es unsern Nachrichten noch an Vollständigkeit. Es konnte noch viele theatralische Einrichtungen geben, und gab deren, aller Wahrscheinlichkeit nach, in der That, von denen uns weder in den alten Schriftstellern, noch in den Ueberresten der Gebäude die mindeste Spur übrigbleibt.

Viele Theile der Griechischen und Römischen Theater waren offenbar aus Holz aufgeführt; die Natur der Sache erfordert es; das Zeugniss der Schriftsteller bestätigt es; und das Herculaner Theater zeigt noch jetzt die deutlichen Ueberbleibsel der zu Kohlen und Asche verbrannten Balken und Bretter.**) Was wir daher von den alten Theatern noch jetzt übrig sehen, ist (wenn auch unsre Einbildungskraft alles Mauerwerk bis zu seinem Gipfel wiederherstellt) nicht viel mehr, als das leere Gehäuse, aus dem sich die Art der Schauspiele, ohne die Zeugnisse der Schriftsteller, gar nicht würde begreifen lassen, und selbst mit Hülfe derselben nur sehr unvollständig erkannt wird. Es sind die Wände der Schauspielhäuser, die bloss darum lehrreicher für uns sind, als es die unsrer heutigen Säle seyn würden, weil bei den Alten die Rückwand des Theaters (um nach unsrer Gewohnheit zu reden)

*) *Galliae Ant. p.* 141. 143. 145. und an mehreren andern Stellen.

**) *Observations sur les antiquités de la ville d'Herculanum par Cochin fils et Bellicard. p.* 12. Caylus in den *Mém. de l'Acad. d. Inscript. T.* 23. S. 388.

theils die Stellung der Decorationen bestimmte, theils selbst ein beträchtliches Stück derselben ausmachte.

So wenigstens sehe ich das an, was die Alten *scena* nannten. Bei der glücklichen Gewohnheit, welche die Griechen und Römer in ihrem milden Clima, und mit ihren mehr abgehärteten Körpern hatten, alle grösseren Zusammenkünfte unter freiem Himmel zu halten, konnte es ihnen nicht einfallen, sich, wenn sie des Höchsten aller Vergnügungen, eines Volksfestes, geniessen wollten, in ein enges Gebäude einzuschliessen. Es kam also darauf an, durch die Kunst nur soviel zu thun, als die Bequemlichkeit der Zuschauer und das Bedürfniss der Schauspieler forderte. Für jene diente der Halbkreis der Sitze; aber auch diese brauchten etwas, aus dem sie hervortreten, in dem sie sich zurüsten und vorbereiten konnten, das ihnen zum Hintergrunde diente. In den noch roheren Hirtenfesten waren sie aus einem Gebüsch hervorgekommen, oder hatten sich eine Laubwand gemacht; dafür mussten die steinernen Theater einen Ersatz gewähren. Auch fand man unstreitig bald, dass das Auge des Zuschauers so wie die Stimme des Schauspielers es bedurften, innerhalb gewisser Gränzen gehalten zu werden. Endlich kam Liebe zur Kunst, und zur Pracht, Eitelkeit oder Absicht sich das Volk günstig zu machen hinzu, und so bildete sich die Art der Scenen, welche uns die Alten beschreiben. Da ihr vorzüglichster Endzweck war, zum Augenpunkte und Hintergrunde zu dienen, so war ihr hauptsächlichster Theil bloss eine lange, der Höhe des Theaters gleiche, mit Säulen, Statuen, und allen andern architektonischen Verzierungen geschmückte Wand, die sich manchmal bis zu drei über einander stehenden Säulenordnungen erhob, und mit nichts andrem verglichen werden konnte, als allenfalls mit der Vorderseite eines ungeheuren Prachtgebäudes. Hinten schlossen sich zwar Gänge und Gemächer an diese Wand an, so dass sie ein eigentliches schmales Gebäude bildete. Allein die Breite war nicht nur äusserst gering, sondern es ist auch wahrscheinlich, dass sich diese Hintergemächer nicht viel über das erste Stockwerk hin erstreckten, darüber aber die Vorderwand allein hervorragte.

Daran dass diese Scene zugleich zur Decoration diente, muss man wenigstens nicht hauptsächlich denken. Dies geschah nur, wenn, wie in der That häufig der Fall war, die Natur des Stücks sich mit der Vorstellung eines solchen Pallastes vertrug. Sonst konnte die Scene ganz und gar oder doch bis auf eine gewisse Höhe

mit Vorhängen, oder andern Decorationen verdeckt werden. Ihr eigentlicher Zweck war nur Rückwand des ganzen Theaters, Hintergrund fürs Auge, Begränzung der Stimme, endlich und vor allem prachtvolle Verzierung des Gebäudes zu seyn, wenn dasselbe zu Volksversammlungen und überhaupt zu andern Absichten, als den Spielen gebraucht wurde.

Der Platz zwischen dieser Rückwand und den untersten Sitzen war bei den Griechen ganz und gar den Schauspielern und dem Chor gewidmet. Bei den Römern verdrängten die Stühle der vornehmsten Magistratspersonen den Chor auf die Bühne selbst. Ueberhaupt hatten beide Völker eine verschiedene Art ihre Theater zu bauen, welche Vitruv*) ausführlich beschreibt, und die sich auf diesen Gebrauch gründet.

Die Römer stellten die Scenenwand näher an die Sitze, liessen aber die Bühne bis an die Ecken der untersten Stufe hinangehn. Die Griechen entfernten die erstere mehr, machten aber die letztere schmaler, so dass das Orchester dadurch viel weiter ward. Bei jenen durfte also auch die Bühne bei weitem nicht so hoch seyn, als bei diesen, wenn die ihr so nah sitzenden Zuschauer in der *orchestra* nicht am Sehen gehindert werden sollten. Vitruv giebt ihre Höhe bei den Römern auf 5 Fuss, bei den Griechen die kleinste auf 10, die grösseste auf 12 Fuss an. Zu der Bühne führten von der *Orchestra* aus eigene Stufen.**)

War aber die Bühne, bei dem einen und dem anderen Volke, ein einziger ebener Bretterboden? oder gab es auf derselben verschiedne, bestimmt abgesonderte, und sogar an Höhe ungleiche Plätze? Diese Frage ist nicht bloss bei den Schriftstellern über diesen Gegenstand streitig, sondern ihre Entscheidung ist gerade für die Erklärung des Saguntischen Theaters von besonderer Wichtigkeit.

Die Alten bedienen sich, wenn sie dieses Theils des Theaters erwähnen, eines doppelten Ausdrucks; sie reden bald von der Vorscene, bald von der Bühne (*pulpitum, λογεῖον*), und dies hat Veranlassung gegeben, die letztere bisweilen, als eine eigne, auf der erstern angebrachte Erhöhung anzusehen. Untersucht man indess ihre Beschreibungen genauer, so zeigt sich deutlich, dass sie den einen Ausdruck nur durch den andern bestimmen und

---

*) *l.* 5. *c.* 6. 8.

**) Pollux. *l.* 4. *c.* 19. *nr.* 127.

einschränken, der Vorscene nur insofern den Namen der Bühne geben, als die Schauspieler auf ihr auftreten, und daher beide als gleichbedeutend gebrauchen, wo diese Begriffe zusammenfallen, als verschieden, wo sie auseinandergehen. So verwechselt z. B. Vitruvius beide durchaus mit einander, sobald er von der Breite der Bühne gegen die *Orchestra* spricht, bedient sich hingegen immer des Ausdrucks der Vorscene, wenn er von dem Ganzen derselben gegen die Seiten zu redet.[1]) Und in der That ist es nicht wahrscheinlich, dass sich die alten Schauspieler, denen soviel

[1]) *Bis zu dieser Stelle lautete der Absatz ursprünglich: „Bis so weit ist alles ziemlich deutlich. Schwieriger aber wird es, wenn man nunmehr den einzelnen Theilen dieses Platzes ihre Lage anweisen will, und diese Schwierigkeit wird dadurch vergrössert, dass die alten Schriftsteller die drei Ausdrücke: Scene, Vorscene, und Bühne nicht immer mit der gehörigen Bestimmtheit, sondern bald als gleichlautend, bald wieder als verschieden gebrauchen. Diese Verwechslung ist zwar von einigen Auslegern bestritten worden; allein der Streit schlichtet sich sogleich, als man bedenkt, dass, da jeder dieser Ausdrücke nur eine nähere Bestimmung des vorhergehenden ist, jeder auch eine engere und weitere Bedeutung hat, und je nachdem es der Sinn und der Gegensatz fordert, bald in der einen, bald in der andern genommen wird.*

Die Scene ist allgemein der ganze, zwischen der Scenenwand und ihren Seitenflügeln enthaltene Raum, und in dieser weitern Bedeutung wird sie dem Orchester entgegengesetzt;) in der engeren hingegen bedeutet sie bloss das Gebäude selbst, oder vielleicht den nächsten Platz an und unter den Säulen desselben.**) Die Vorscene ist der Raum vor der Scenenwand, im Gegensatze mit der Scene, insofern diese das Gebäude bedeutet. Auf ihr traten die tragischen und komischen Schauspieler auf, und insofern sie dazu bestimmt war, heisst sie im strengeren Verstande die Bühne, ohne dass die Schriftsteller nun genau angeben, ob diese letztere nicht vielleicht nur ein besonderer, den Schauspielern auf*

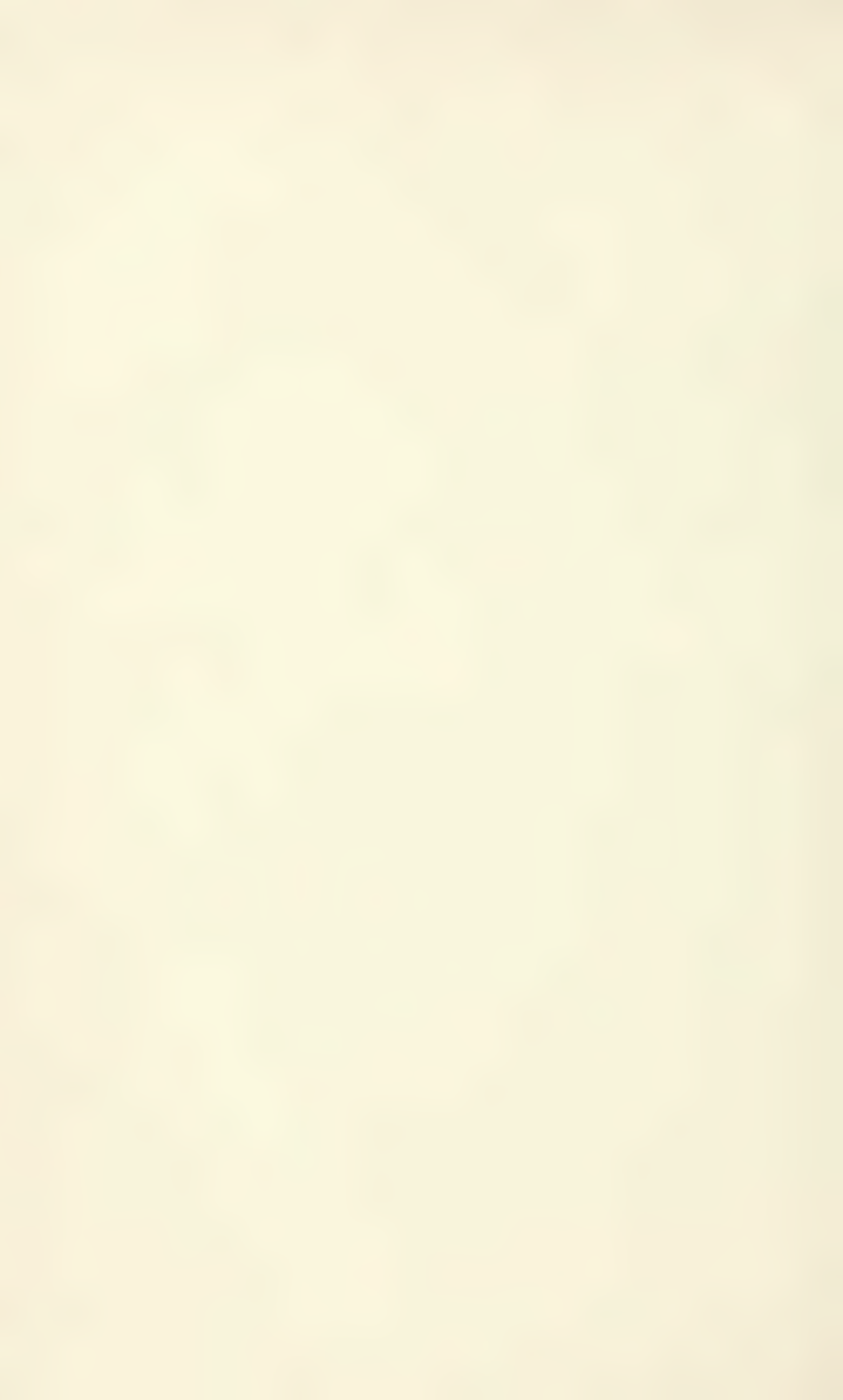
*) Vitruv. *l.* 5. *c.* 6. *quod omnes artifices in scenam dant operam; in orchestra autem cet.* Pollux a. a. O. *εἰσελθόντες δὲ κατὰ τὴν ὀρχήστραν, ἐπὶ τὴν σκηνὴν — — ἀναβαίνουσι.*

**) So scheint es in der That aus einem Fragment des Polybius beim Athenäus. *l.* 14. *c.* 1. Er erzählt von einem sonderbaren Schauspiel, das Lucius Anicius in Rom gab, und in dem er Flötenspieler und Chöre erst wie gewöhnlich spielen, nachher aber ein Gefecht halten liess. Beide waren auf die Vorscene gestellt, allein während des Tumults drang, heisst es, der Chor zugleich auf und in die Scene hinein (*συνεπεισιόντες τὴν σκηνὴν*), focht mit den Gegnern, und kehrte dann gleichsam fliehend zurück. Wäre er hierbei wirklich in das Innre des Gebäudes gedrungen, so hätte er den Zuschauern den Anblick des Gefechts entzogen. Polybius versteht also hier wahrscheinlich unter Scene nur den nächsten Theil am Gebäude, die Halle unter dem Säulengang, den es vielleicht hatte, die Nichen u. s. f. Dass dieser Theil sich zugleich etwas erhob, wie diese Stelle gleichfalls sagt, werden wir gleich in der Folge sehen. S. die Schweighäusersche Ausgabe. Th. 4. S. 478—480.

Das
alte Theater von Sagunt



500. Castellanische Palmen



daran lag, ihre Stimme zu verstärken, sehr weit gegen die Seiten des Theaters hin verirrt haben sollten, da sie sich hingegen der *Orchestra*, ohne alle Gefahr, so sehr sie nur wollten, nähern konnten.*)

Schwerer ist es, die Einfachheit der Bühne, ohne die wir uns kaum ein irgend harmonisches Spiel vorstellen können, auch bei den Griechen zu der Zeit zu retten, wo der Chor von den Schauspielern abgesondert erschien.[1]) Denn bei den Griechen stand der Chor in der *Orchestra***) und seine Stellung war ihm in derselben durch eigne gezogene Linien angegeben.***) In dieser war auch die Erhöhung, welche man *Thymele* nannte, und da allen Sängern, Tänzern, Mimen und Gauklern überhaupt die *Orchestra* angewiesen war, so machte man den Unterschied zwischen Thymelikern und Scenikern, einem lustigeren und ausgelassneren, und einem ernsteren und mehr feierlichen Spiel.†) Darum ladet Martial††) seine Domitia ein, seine Gedichte mit der heitern

---

der Vorscene angewiesener Platz war. Nach dem Vitruv†††) scheint dies nicht der Fall gewesen zu seyn. Da aber der Ausdruck: Vorscene, an sich unbestimmter ist, als Bühne, so braucht er beide da vermischt, wo beide Begriffe zusammenfallen, wenn er z. B. von der Breite derselben gegen das Orchester zu spricht, allein nur den ersteren, wo er von entfernteren Theilen, z. B. den Seiten, redet.“

*) Man vergleiche *l.* 5. *c.* 6. 8. Es ergiebt sich hieraus zugleich, wie der Streit zwischen seinen Auslegern, ob diese Ausdrücke gleichbedeutend sind oder nicht, geschlichtet werden muss. Eigentliche Synonima, wie Galiani behauptet, sind sie nicht. Denn Vitruv sagt ausdrücklich *c.* 6. *proscenii pulpitum.* Aber sie werden es da, wo ihre Begriffe zusammenfallen.

**) Pollux. *l.* 4. *c.* 19. *nr.* 123.

***) Hesychius. *v.* γραμμαί.

†) Die Eleer, sagt Phornutus, feiern dem Bacchus gymnische, die Korinther thymelische, die Athener scenische Spiele, eine Stelle, die zugleich sehr gut den Nationalunterschied dieser drei Völkerschaften anzeigt.

††) *l.* 1. *ad Domitiam.*[2])

†††) Er unterscheidet offenbar beide nicht, wenn er *c.* 6. und 8. von der Gränze des *pulpitums* und der *orchestra* spricht, und also Bühne und Vorscene zugleich dem Orchester entgegensetzt. Wo er *c.* 8. von den Gränzen der Vorscene gegen die Seiten zu redet, braucht er nur *proscenium,* nicht *pulpitum.*

[1]) *Statt dieses Satzes stand ursprünglich folgender: „Wie bei uns, gab es also für die Schauspieler bei den Alten nur ein einfaches, nach Verhältniss der Entfernung von den Zuschauern erhöhtes Theater.“*

[2]) „Qua thymelen spectas derisoremque latinum,
illa fronte, precor, carmina nostra leges“

Martial 1, 4, 5. Das Gedicht ist übrigens nicht an Domitia, sondern an den Kaiser gerichtet.

Stirn zu lesen, mit der sie auf die *Thymele* und den latrinischen Gaukler schaute.

Wo aber der Chor in der *Orchestra* gestanden, ob auf oder neben der *Thymele*, ob in dem Grunde der *Orchestra* oder auf einer erhöheten Bühne? darüber erklären sich die alten Schriftsteller nicht. Nur ist es auf jeden Fall unmöglich, dass die Bühne desselben, wenn sie sich so sehr den Sitzen der Zuschauer näherte, gleiche Höhe mit der viel weiter entfernten Bühne der Schauspieler haben konnte. Dies hat einige Alterthumsforscher bewogen (um nach unsrer Art zu reden) ein doppeltes Theater anzunehmen; ein entfernteres auf der Vorscene für die Schauspieler und ein näheres in der *Orchestra* für den Chor, und beiden eine ihrer verschiedenen Entfernung angemessene verschiedene Höhe, dem erstern nemlich die der Griechischen Bühne von 10 Fuss, dem letzteren die der Römischen von 5 Fuss zu geben; und diese Meynung scheint ziemlich allgemeinen Eingang gefunden zu haben.*) Dennoch kann sich eine solche Annahme einer verschiedenen Höhe beider Bühnen nur auf Vermuthungen gründen, da keine Stelle eines alten Schriftstellers die Stellung der Schauspieler mit ausdrücklichen Worten höher als die Stellung des Chors angiebt. Die bis an gänzliche Unmöglichkeit gränzende Schwierigkeit, den Chor, der überall tief in das Stück verwebt ist, so sehr von den Schauspielern zu trennen, wird hiebei gar nicht in Betrachtung gezogen, und doch scheint mir dieselbe so gross, dass sie allein zur strengsten Prüfung jener Behauptung hätte führen sollen.[1])

---

*) S. Boindin in den Abhandl. d. Akad. d. Inschriften. Th. 1. S. 145. Anarcharsis. Th. 4. S. 2. der 4 Ausgabe.

[1]) *Statt dieses Absatzes standen ursprünglich folgende: „Gerade hier aber liegt eine Schwierigkeit, die Sie mir nothwendig helfen müssen aufzulösen, lieber Freund, da ich gern gestehe, dass ich keinen Ausweg dafür sehe. Das Proscenium (unser Theater) sollte aufs Wenigste 10 Fuss hoch seyn; der Chor spielt zwar, vorzüglich bei den späteren Dichtern, meistentheils eine müssige Rolle, und ist so in der Handlung Zuschauer, als das versammelte Volk in dem Schauspiel; aber bisweilen ist er doch auch selbst mit handelnde Person. Wie lässt es sich nun da denken, dass er sich mit den übrigen Schauspielern nicht auf derselben Bühne, sondern mehrere Fuss tiefer befunden habe? Alle Alterthumsforscher, die ich kenne, übergehen diese Schwierigkeit gänzlich mit Stillschweigen. Sie begnügen sich, dem Chor die* Thymele, *den Schauspielern das Proscenium anzuweisen, und berufen sich dabei auf den Vitruv. Allein Vitruv sagt dies ganz und gar nicht, sondern giebt bloss die Höhe der Bühne nach dem Verhältniss ihrer Entfernung von den*

Die *Thymele* war, wie schon ihr Name anzeigt, ursprünglich nichts anders, als ein Altar oder Opfertisch.*) Aber von diesen Tischen ging auch überhaupt die ganze Erfindung der Schaubühnen aus. Denn anfangs darf man sich statt alles Theaters unstreitig nichts anders, als die Tische vorstellen, auf welchen das Opferfleisch zerlegt worden war. Auf einen von diesen trat, noch vor Thespis Zeit, der Zwischenredner und antwortete dem Chor.**) Von einem andern herab wurde gesungen.***) Auf sie folgte Thespis Wagen, und Aeschylus war der erste, welcher eigne erhöhte Bretterbühnen einführte.[1]) Auch nachher in dem Theater

---

Sitzen an, und sie selbst sind auf jene Bestimmung unstreitig nur dadurch gekommen, dass sie die Erhöhung der Schauspieler über dem Chor wenigstens um so viel haben vermindern wollen, als dieses Verhältniss erlaubte.

Die Hauptdunkelheit liegt hiebei in dem Begriff der Thymele. *Schon Pollux, wie man deutlich sieht, verstand diesen Ausdruck nicht mehr genau, und um ihn sich einigermassen zu erklären, muss man auf den Ursprung des Griechischen Trauerspiels zurückgehn.*

Schieben wir den Griechen bei ihrer Tragödie von Anfang an den Begriff einer Nachahmung einer Handlung unter, so muss uns alles in ihren theatralischen Einrichtungen im höchsten Grade wunderbar vorkommen, und wir werden vorzüglich alsdann gleich nicht einsehen können, warum sie anfangs nur Einen, nachher zwei, dann drei, und niemals mehr als vier, höchstens fünf Schauspieler hatten. Allein wenn auch auf der andern Seite ihre Trauerspiele (wenn die rohesten Elemente derselben diesen Namen verdienen) zuerst nur, durch einen oder zwei Zwischenredner unterbrochne Chorgesänge, noch ohne eigentliches Wechselgespräch waren, so ist es doch nicht denkbar, dass sich nicht in der Folge selbst die Spuren dieses Ursprungs grösstentheils verwischt haben sollten. Nur da viele der anfänglichen Benennungen übrig blieben, und die Schriftsteller immer von selbst geneigt sind, von dem zu ihrer Zeit jedermann bekannten neueren Zustand zur Erklärung des älteren überzugehen, so fehlt es uns an gehörigen Nachrichten über die nachherigen Erweiterungen.“

*) Suidas *v.* θυμέλη.

**) Pollux a. a. O.

***) *Cyrilli Lex. manuscriptum* bei den Auslegern des Hesychius *v.* θυμέλη.

[1] *Hier ist folgende Anmerkung gestrichen: „Aeschylus wird ausdrücklich als der Erfinder des* ὀκρίβας *angegeben; Themistius.* Or. 26. *und sonst. Allein* ὀκρίβας *und* κιλλίβας *scheinen zuerst eine Art dreibeiniger Stelzen, durch welche man den Cothurn noch erhöhte, gewesen zu seyn. Dies ist vorzüglich aus Philostratus* (vit. Sophist. *I, 9. und* vit. Apollon. *5, 195. und 6, 245.), Sidonius* Paneg. *4. und Hesychius* (Bulengerus. f. 57.) *wahrscheinlich. Auch zeigt es die Analogie der Zusammensetzung mit* ἐμβάς, *das ebenso einen Schuh, in den man ebenes Fusses eintritt, bedeutet, als* ὀκρι- *und* κιλλίβας *einen, auf dem man wie auf einem Eselsrücken einherschreitet. Dass aber* ὀκρίβας *nachher soviel als Bühne heisst, wird durch viele Stellen der Alten, z. B. Plato* in Symposio. *4. und Suidas* ὀκρίβας τὸ

scheint die *Thymele* nur ein dem Bacchus geweihter Altar*) gewesen zu seyn; vermuthlich aber wurde ihr Name auch auf den Theil der Bühne oder *Orchestra* (um dies noch unbestimmt zu lassen) ausgedehnt, der sich in ihrer Nähe befand. Nur muss man sich vor der Vorstellung hüten, als wäre der Chor auf einem kleinen viereckten, altarähnlichen Raum zusammengedrängt gewesen. Er stand entweder nur neben der *Thymele*, oder, befand er sich auf derselben, so bezeichnete dieser Name die Gegend um sie herum.

Dass der Chor in der *Orchestra* auftrat, ist unläugbar. Ein wenig zu voreilig aber hat man, dünkt mich, hier unter diesem Ausdruck den ganzen Platz vor der Bühne bis an die Sitze verstanden, der daher auch natürlich beträchtlich niedriger, als die erstere seyn musste. Mir scheint die *Orchestra* in diesem Sinne vielmehr eine blosse, gegen die Sitze zu, nicht aber gerade bis an sie hinan gehende Verlängerung der Bühne selbst zu seyn, die, wie ihr Name schon anzeigt, zum Tanzplatze bestimmt war. Wenigstens muss man gestehen, dass eine Stelle des Suidas diese Vorstellungsart gar sehr begünstigt. „Um mich" (sagt er in derselben) „deutlicher zu erklären, so folgt auf die Scene und ihre Seitentheile (*παρασκήνια*) die *Orchestra*. Diese ist nemlich ein mit einem Bretterboden versehener Platz, von welchem herab die Mimen spielen. Nach der *Orchestra* kommt der Altar des Bacchus, den man *Thymele* nennt; nach der *Thymele* aber die *Konistra*, d. i. der untere (natürliche) Fussboden des Theaters selbst."**) Aus dieser Stelle sieht man deutlich, dass man den Tanzplatz des Chors von dem Platze unmittelbar vor den Sitzen unterschied, und dass dieser tiefer als jener lag. Es ist aber sehr natürlich, dass man gewöhnlich, wo es auf diese Unterscheidung nicht an-

---

λογεῖον ct. *ausser Zweifel gesetzt, und dass Aeschylus wirklich die hölzerne Bühne einführte, beweist Horazens* et modicis instrauit pulpita tignis. Ars poet. v. 279."
— *Von Boulenger de Rivery waren Paris 1751* „Recherches historiques et critiques sur quelques anciens spectacles, particulierement sur les mimes et pantomimes" *erschienen*.

*) Suidas *v. σκηνή*.

**) a. a. O.[1])

[1]) *„Ἵνα δὲ σαφέστερον εἴπω, μετὰ τὴν σκηνὴν εὐθὺς καὶ τὰ παρασκήνια ἡ ὀρχήστρα. αὕτη δέ ἐστιν ὁ τόπος, ὁ ἐκ σανίδων ἔχων τὸ ἔδαφος, ἀφ' οὗ θεατρίζουσιν οἱ μῖμοι. ἔστι μετὰ τὴν ὀρχήστραν βωμὸς τοῦ Διονύσου, ὃς καλεῖται θυμέλη παρὰ τὸ θύειν. μετὰ δὲ τὴν θυμέλην ἡ κονίστρα, τουτέστι τὸ κάτω ἔδαφος τοῦ θεάτρου."* *Suidas 328 unter σκηνή.*

kam, beide Plätze unter dem allgemeinen Namen der *Orchestra* zusammenfasste, und wenn es daher heisst, dass von der *Orchestra* auf die Scene eigene Treppen führten,*) so muss man hier unter diesem Worte den unteren Theil derselben (die eigentliche *Konistra*) verstehen. In der That scheint die Bühne des Chors nicht sehr nah an die Sitze der Zuschauer hinangegangen zu seyn; denn hinter ihr war noch für die *Thymele* Platz, und hinter dieser sogar blieb noch ein Raum übrig, der gross genug war, einen eignen Namen zu verdienen. Auf diese Weise aber fällt die Nothwendigkeit hinweg, der Bühne des Chors eine geringere Höhe, als der Bühne der Schauspieler zu geben.

Immer indess waren beide getrennt; jeder hatte seine abgesonderte Stellung und dies musste wenigstens zu der Rolle, welche der Chor in der spätern Tragödie spielte, eine sehr gute Wirkung thun. Wie das versammelte Volk bei dem Schauspiel, so ist er bei der Handlung selbst theilnehmender, aber nicht wesentlich mithandlender Zuschauer; und in dieser Eigenschaft ist ihm seine Stelle sehr zweckmässig zwischen den Schauspielern und dem Volk angewiesen.[1]) Nur bestimmt, die Handlung, wo es

*) Pollux. IV. *c.* 19. *nr.* 127.

[1]) *Statt des vorhergehenden und dieses Absatzes bis zu dieser Stelle hieß es ursprünglich: „Wie aber die* Thymele *anfangs zugleich zum Opfertisch und zum Platz für die Sänger diente, so verbindet auch in der Folge derselbe Ausdruck beide Bedeutungen. Im eigentlicheren Verstande ist sie höchst wahrscheinlich nur ein dem Bacchus geweihter Altar, der in der Gegend des Orchesters stand, an welcher auch der Chor seinen Platz fand. Hernach aber deutete sie zugleich diesen Platz selbst an, und da derselbe, wie die ganze* Orchestra, *mit Brettern belegt war,*) so wird sie auch an einer andern Stelle geradezu durch einen ebenen Bretterboden**) erklärt. Dieser Bühne aber selbst nun ungefähr die Grösse eines Altars zu geben, und den Chor darauf ganz einzeln, von dem Proscenium entfernt, wie auf eine Insel zu stellen, wie einige frühere Ausleger des Vitruv versucht haben, scheint mir völlig zweckwidrig. Auch kenne ich keine einzige Stelle eines alten Schriftstellers, welche dies bewiese. Im Tauromenischen Theater trift man noch jetzt eine im Felsen gehauene, länglichte, einen bis zwei Fuss hohe, in der Ebne des Orchesters befindliche Erhöhung an, welche man für die* Thymele *hält. Indess muss man gestehen, dass dieselbe für eine Bühne des Chors, zumal wenn man die Wendungen desselben bedenkt, bei weitem zu klein, zum Altar aber zu gross ist. Nach Aristides***) standen auch bisweilen dem Dionysos geweihte*

*) Suidas *orchestra τόπος ἐκ σανίδων cet.* (*Buleng. f.* 57. b.)

**) *Veteres glossae apud Buleng. f.* 56. b. [Er citirt dabei Hesychius. wo?]

***) *Orat. de concord. ad Rhod.* (*Buleng.* 58. b.)

nöthig war, zu unterbrechen, oder ihre Lücken auszufüllen, den Zuschauer in seinen Betrachtungen und Ahndungen lenkend, den handlenden Personen bloss seine mitleidsvolle Theilnahme weihend,

---

Dreifüsse auf der Orchestra. *Waren von diesen mehrere neben einander gestellt, so konnte diese Erhöhung ihnen leicht zum Fussgestell dienen.*

Ob nun aber dieser besondre, dem Chor gewidmete Platz bloss die nur durch den Bretterboden erhöhte Ebne des Orchesters, oder ein eignes, aber niedrigeres Theater, oder endlich eine blosse Verlängerung des Prosceniums war, darüber gestehe ich, wage ich es nicht zu entscheiden. Eine Stelle, welche geradezu die Stellung des Chors niedriger, als die der Schauspieler angäbe, ist, soviel ich weiss, nirgend vorhanden. Nur die unläugbare Erhöhung der Vorscene über dem Orchester und die Unmöglichkeit, dieselbe unverändert bis nah an die Sitze hinangehen zu lassen, bringt auf diese Vermuthung. Vielleicht aber bestimmte Vitruv diese auch nicht nach Thatsachen, sondern nur zufolge seines Raisonnements, und vielleicht irrte er darin, dass sie nicht geringer habe seyn können; vielleicht auch war die Bühne der Thymele *kleiner, wie sie es allerdings seyn konnte, da sie nur den Chor, Tänzer oder Gaukler, nie aber Maschinen zu fassen hatte, stand, in gleicher Höhe, mit der Vorscene in Verbindung, und nahm nur einen Theil der* Orchestra *ein,*) so dass, wenn von Treppen von dieser auf die Vorscene die Rede ist, man dies von dem Theile verstehen muss, den die* Thymele *frei liess. Vielleicht auch dienten diese Treppen selbst die Gemeinschaft zu erleichtern, so dass, wenn es nöthig war, der Mitredner aus dem Chor durch sie auf die Scene kam.*

Alles das aber sind nur Vermuthungen, und mir ist die nicht bloss abgesonderte, sondern auch niedrigere Stellung des Chors bei weitem wahrscheinlicher. Sie folgt natürlicher aus dem Zusammenhange der angeführten Stellen, und wenn auch in jeder Rücksicht zu vermuthen steht, dass die theatralischen Einrichtungen von Zeit zu Zeit immer mehr vervollkommnet worden sind, so tritt hier der Umstand ein, dass in dieser Rücksicht die Verbesserung gerade weit nöthiger bei den früheren, als bei den späteren Stücken gewesen wäre. Mochte auch Aeschylus schon, wie uns Philostratus sagt, für alles gesorgt haben, was auf und hinter der Scene geschieht, so hatte sein Theater schwerlich noch einen hohen Grad der Vollkommenheit, und in keinem uns übriggebliebenen Stücke ist gerade der Chor so sehr eine mithandelnde Person als in seinen Flehenden. Schwerlich wird es möglich seyn, darüber zu völliger Gewissheit zu gelangen. Auf alle Fälle war der Chor, wie uns die angeführten Stellen lehren, abgesondert, und dies musste zu der Rolle, welche er in der späteren Tragödie spielte, eine sehr gute Wirkung thun.“

*) In der That steht die sogenannte *Thymele* des Taorminischen Theaters gleich vorn in der *Orchestra*, und in einer Stelle des Suidas (*Buleng. f.* 56.) wird sogar die *Thymele* nach dem Orchester (*μετὰ τὴν ὀρχήστραν*) gesetzt. Da aber in dieser Stelle auf die *Thymele* die gar nicht ins Theater gehörende *Konistra* folgt, so scheint es mit derselben eine besondre Bewandniss zu haben. Vgl. Hesychius *δρόμος*. (*Buleng. f.* 58. b.) Ueberhaupt aber wird nach Vitruvs Angaben bei dem griechischen Theater die Scene so weit von den Sitzen entfernt, und die Vorscene so schmal, dass von ihrem Ende bis an den Mittelpunkt der *Orchestra* noch mehr als zweimal so viel Platz übrigbleibt. S. Perrault's und Galiani's Zeichnungen zu Vitruv. *l.* 5. *c.* 6. 8.

ohne sich durch die Trugschlüsse ihres leidenschaftlichen Wahns bestechen zu lassen, durfte er sich nicht in ihre Mitte mischen. Seine Stimme hatte ein doppeltes Gewicht, wenn sie von einem andern Platze, gleichsam als der unmittelbare Ausspruch des Schicksals und der Gottheit selbst ertönte.

Allein auch so konnte es nur erst in späteren Zeiten seyn. In der früheren Tragödie darf man sich den Chor schlechterdings nicht von den Schauspielern abgesondert denken. Wo er, wie in Aeschylus Danaiden und seinen Eumeniden als Hauptperson des Stücks auftritt, musste er nothwendig auf demselben Theile der Bühne mit ihnen erscheinen.[1]) In den Eumeniden sagt die Pythias ausdrücklich, dass sie die furchtbare Schaar der Rachegöttinnen auf ihren Sesseln vor dem Orest eingeschlafen erblicke.[2]) Indess sind auch alle im Vorigen angeführte Nachrichten aus spätern Schriftstellern, und am wenigsten lässt sich eine so regelmässige Vertheilung der Scene, und eine so gebundne Stellung des Chors zu Aeschylus Zeit erwarten, wo kaum erst die Schauspieler den Wagen des Thespis verlassen, und eine Bühne bekommen hatten. Jene Einrichtungen bildeten sich vermuthlich erst nach der Erbauung steinerner Theater,[3]) wo die Einführung mehrerer und

---

[1]) *Nach „erscheinen" gestrichen: „Zwar in den Flehenden liesse es sich vielleicht noch anders denken. Die Altäre könnten tiefer als das Haus des Königs liegen; die Danaiden hätten einen entscheidenden Grund, sie, wenn sie mit ihrem Vater oder dem Könige reden, nicht zu verlassen, und der Herold, wenn er sie mit Gewalt wegreissen will (v. 922. 923.), stiesse eine Drohung aus, deren Erfüllung immer möglich bliebe."*

[2]) „Πρόσθεν δὲ τἀνδρὸς τοῦδε θαυμαστὸς λόχος
εὕδει γυναικῶν ἐν θρόνοισιν ἥμενος"

Aeschylus, Eumeniden 46. — Statt dieses Satzes hiess es ursprünglich: „Allein in den Eumeniden, die Rachegöttinnen von dem geweihten Opfer ihres Zorns zu entfernen, da die Pythias ausdrücklich sagt (v. 46. 47.), dass ihre furchtbare Schaar auf ihren Sesseln vor ihm eingeschlafen sey, wäre, dünkt mich, geradezu lächerlich. Indess sehe ich auch hiezu keinen nothwendigen Grund. Alle Nachrichten, die ich im Vorigen angeführt habe, geben uns spätere Schriftsteller, vorzüglich Scholiasten und Lexicographen, und wenn es irgendwo nothwendig ist, die verschiednen Zeiten zu unterscheiden, so ist es hier, da die Fortschritte in der Baukunst, der Musik, und der dramatischen Poesie selbst natürlich immer Verbesserungen und Veränderungen herbeiführen mussten."

[3]) *Hier ist folgende Anmerkung gestrichen: „[Wann sind die ersten steinernen Theater gebaut worden? Erzählung vom Einbrechen des Volks noch unter Perikles.] Schon zu Xenophons Zeit.* D'Orvillii Sicula. *263., der Xenophon* Cyrop. l. *6.* p. *156. citirt."*

zusammengesetzterer Maschinen leicht Veranlassung geben konnte, den Chor von der eigentlichen Bühne zu entfernen. Vielleicht war auch diese Aenderung mit der Verringerung seiner Personenzahl verbunden, die unmittelbar auf die Vorstellung der Eumeniden folgte.[1]) Wenigstens findet sich ein bestimmtes Zeugniss, dass die *Thymele*, in deren Nähe der Chor nachher seinen Platz fand, nicht von Anfang an im Theater war, sondern erst später eingeführt wurde.*)

Auf unserm Theater befindet sich vor der Mitte der Scenenwand eine viereckte $10\frac{1}{4}$ Fuss lange und breite Erhöhung. Diese hält der neueste Beschreiber**) desselben für die eigentliche Bühne, die er daher von der Vorscene unterscheidet,[2]) und setzt hinzu, dass man sich, da bei den Alten immer nur wenige Personen auf Einmal auftraten, nicht über ihre Kleinheit wundern dürfe.

Es bedarf keines Beweises, dass diese Erklärung unrichtig und schlechterdings unmöglich ist. Wollen wir auch auf einen

---

*) *Timaei Lex. Platon. v. ὀκρίβας.* — Es scheint aus dieser Stelle zu erhellen, dass die Redner bei Volksversammlungen im Theater von der *Thymele* herabsprachen, und dass man ihnen, ehe es eine *Thymele* im Theater gab, ein eignes Gerüst oder Bühne (πῆγμα) hinsetzte, die man ὀκρίβας nannte. — In den Resten von Theatern, die noch jetzt übrig sind, sucht man vergebens nach Ueberbleibseln der *Thymele.* Zwar giebt d'Orville (I. 259.) dieselbe im Taorminer Theater an, allein die Mauer, die er so nennt, ist zu gross für einen Altar und zu klein für eine eigentliche Bühne. Ja, die Existenz dieser angeblichen *Thymele* selbst wird sehr zweifelhaft, wenn man sieht, dass der sonst sehr genaue Houël (II. 32. f.) ihrer auch nicht mit einem einzigen Worte gedenkt.

**) S. 21. seiner Abhandlung.

[1]) *Nach „folgte" gestrichen: „Ich konnte es nicht vermeiden, in diese Untersuchung einzugehen, wenn ich mich nicht der Gefahr aussetzen wollte, über das Saguntische Theater, dessen Erklärung gerade einen der streitigen Punkte berührt, ein unrichtiges Urtheil zu fällen."*

[2]) *Nach „unterscheidet" gestrichen: „Marti hat hier geglaubt eine Erhöhung für den Sitz der vornehmsten Magistratsperson zu sehen. Da aber zu seiner Zeit dieser Theil des Theaters noch nicht aufgeräumt war, so lässt sich nicht recht entscheiden, was er meynte. Billigen Sie meine bis jetzt entwickelte Ansicht der Theater der Alten, so werden Sie mit mir einig seyn, dass weder das eine noch das andre richtig ist. Alsdann war Bühne und Vorscene Eins und erstreckte sich von der Scenenwand bis zu der Mauer, die noch jetzt sehr deutlich zu sehen ist, und den Eingang von der* Orchestra *gegen die Vorscene begränzt, oder doch nicht weit über sie hinaus. Von einer* Thymele *ist nichts zu sehen, vermuthlich weil dies Theater Römischer Bauart ist. Doch ist es auffallend, dass die Scenenwand weiter von den Sitzen absteht, als, Vitruvs Angaben zufolge, bei Römischen Theatern gewöhnlich der Fall war."*

Augenblick die Enge dieses Platzes vergessen, so waren Vorscene und Bühne Eins, selbst der Chor stand nur auf einer Verlängerung derselben.

Was indess jene Erhöhung nun wirklich gewesen sey? ist sehr schwer zu bestimmen.[1]) Versucht man es, dies Theater (indem man nemlich die Länge des Durchmessers der *Orchestra* zum Grunde legt) nach der Art zu verzeichnen, welche Vitruv den griechischen Theatern vorschreibt, so bestimmt die vordere Seite dieser Erhöhung fast mit völliger Uebereinstimmung das Ende der Vorscene. Allein alsdann wird dieselbe ungeheuer schmal (nur 10¼ Fuss breit) und auf jeden Fall müsste man alsdann doch annehmen, dass diese Erhöhung sich die ganze Länge der Scene hin auch zu den Seiten erstreckt habe, welches, so viel sich jetzt schliessen lässt, nie der Fall war.[2])

Mit mehrerem Rechte liesse sich vermuthen, dass diese Erhöhung entweder ein Altar war, oder einer Gruppe von Statuen zum Fussgestell diente, in welchem Fall sie gerade in der Mitte des Theaters und vor dem Hauptthore der Scene eine schickliche Stelle fand. Das Theater in Catana*) zeigt sogar zwei dergleichen Erhöhungen, deren jede, wie man noch deutlich sieht, von vier Säulen umgeben war. Nur muss man gestehen, dass die Saguntische für diesen Gebrauch viel zu gross scheint.

Da die Bühne aus Holz aufgeführt war, und uns daher hier vieles fehlt, woraus sich die Einrichtung des Ganzen sonst übersehen liess, so darf es uns, dünkt mich, nicht wundern, wenn uns hier Ungewissheiten in der Erklärung eines einzelnen Mauerstücks übrigbleiben. Vielleicht diente diese Erhöhung bloss den Balken der Scene zu einem stützenden Fundament. Gerade aus den Thüren wurden bekanntlich die Maschinen hervorgerollt, welche die Griechen *Ekkyklemata* nannten, und welche das Innere der Gemächer zu zeigen bestimmt waren, und da sich aus dem grössesten Thor auch die schwerste und grösseste Maschine er-

*) Houël. II. 138.

[1]) *„sehr schwer zu bestimmen" verbessert aus „jetzt, da die Bühne natürlich von Holz gebaut war, und also hier vieles fehlt, auch sie selbst vielleicht nicht ganz mehr vorhanden ist, schwer zu sagen".*

[2]) *Nach „war" gestrichen: „Jenes Zustimmen ist also wohl nur ein Zufall, um so mehr, als, wenn auch dies Theater, gegen alle Wahrscheinlichkeit, Griechischen Ursprungs seyn sollte, man es doch in der Folge zu einem Römischen würde umgebildet, und also die Bühne erweitert haben."*

warten liess, so war nur vor diesem vorzüglich eine Unterlage nothwendig.

In den Fundamenten der Scenenwand erkennt man noch deutlich die Schwellen zwei grosser Nichen, zu denen man, wie es scheint, durch Stufen emporstieg. Die grössere, in der Mitte befindliche hat über 25 (40. Kastilianische Palmen), die kleinere zur linken Seite über 20 Französische Fuss (32. Kastilianische Palmen) im Durchmesser. Von der dritten, welche, der Symmetrie zufolge, nothwendig zur rechten Seite vorhanden war, ist jetzt nichts mehr zu sehen. [1])

Als ich dies zuerst bemerkte, wunderte ich mich, statt der blossen Thore, welche die Alten gewöhnlich ihrer Scenenwand gaben, hier Nichen zu finden. Allein jetzt, nach genauerem Nachdenken über den Gebrauch derselben, scheint mir sogar diese Gestalt bei weitem vortheilhafter und bequemer, als die andre.

Die Thore bildeten die Zugänge zu der Scene für die Schauspieler.*) Ihre Zahl selbst entstand aus der zur festen Sitte gewordenen Gewohnheit, in jedem Stück nur drei Schauspieler für drei dem Range nach verschiedene Rollen anzunehmen.**) Denn

---

*) Maffei will beim Oranger Theater (*Ant. Galliae. p.* 144.) den Schauspielern ihren Platz in einer Nische über der Thür anweisen, die grosse Mittelpforte aber bloss unter das *Hyposcenium* führen lassen. Allein dadurch erhielte die Bühne eine lächerliche und durchaus unmögliche Höhe. — D'Orville behauptet die Thore des Taorminischen zugemauert gefunden zu haben. (*Sicula.* I. 261.) Aber er sahe vermuthlich hier, wie an einem andern Ort (s. St. Non. *Vol.* 4. *part.* 1. *p.* 37.) neues Mauerwerk für altes an.[2]) Wenigstens erwähnt Houël dieses Umstands nicht.

**) Man vergleiche hierüber Böttiger's *prolusio de actoribus primarum secundarum et tertiarum partium in fabulis Graecis. p.* 10. *nt.* **), eine Schrift, die sich nebst den übrigen desselben Verfassers über diesen Gegenstand vor allen andern bisher über das Theaterwesen der Alten erschienenen durch gründliche und wohlgeordnete Gelehrsamkeit, seltene Kenntniss der alten Kunstwerke, und sachverständige Ansicht des Gegenstandes auszeichnet. Möchte es dem Verfasser bald gefallen, die einzelnen Arbeiten, die er bisher in diesem Fache geliefert hat, zu vereinigen und zu einem vollständigen Werk zu erweitern.

[1]) *Nach „sehen" gestrichen: „Sie erkennen in diesen Nichen beim ersten Anblick die drei Thore, welche die Alten der Scenenwand gaben, und auf welchen, ihren Auslegern zufolge, die Anordnung der Scene hauptsächlich beruht. Aber die Zweifel, die Sie gewiss schon oft über diese wunderbare Einrichtung hegten,*

---

[2]) *Nach „an" gestrichen: „Das Taorminer Theater ist nemlich während des Laufes dieses Jahrhunderts einmal zu einer Art von Verschanzung gebraucht worden."*

nur diese bestimmte bei den feierlichen dramatischen Wettkämpfen das Gesetz durch das Loos, und traten noch andere Personen auf, so zählte man sie nicht eigentlich zur Classe der Schauspieler. Nach unsern Begriffen scheint dies freilich höchst sonderbar. Allein da die griechische Tragödie zuerst nur damit anfing, dass man den Chor durch Zwischenredner unterbrach, so behielt man immer mehr Rücksicht auf diese Personen, ihre Anzahl und ihre Abstufung bei, als womit unsere Forderungen an ein gutes Spiel verträglich sind. Der zweite und dritte Schauspieler ordneten sich gänzlich dem ersten unter, und da das Lob eines guten Schauspielers vorzüglich auf der Stärke, der Reinheit und dem Wohllaut seiner Stimme beruhte, so mässigten beide die ihrigen nach der seinigen. Dabei richtete sich die Vertheilung der Rollen nicht einmal immer nach dem Bedürfniss des Stücks; wenigstens wurden Königs- und Tyrannenrollen meistentheils ohne Weiteres dem niedrigsten Schauspieler Preis gegeben. Unter diesen Umständen ist es nicht zu verwundern, dass jeder Schauspieler auch seinen eignen Eingang und sein eignes Gemach verlangte, um nicht von den Zuschauern mit seinen Gefährten verwechselt zu werden.[1])

Doch scheint es, als wären zuerst nur zwei Thore eigentlich wesentlich gewesen. Wenigstens drückt sich Pollux,*) nachdem

---

werden vermuthlich hier doppelt bei Ihnen rege werden, da hier offenbar Nichen, und nicht Thore, wie man gewöhnlich sagt, zu sehen sind. In der That ist es schwer zu begreifen, wie gerade in jedem Stück, bei der Verschiedenheit der behandelten Gegenstände, dieselbe Decoration passen, wie in jedem der Schauspieler aus dem Thore eines Pallastes hervortreten, und wie überall dieselbe Anzahl dieser Ausgänge nothwendig seyn konnte.“

*) *l.* 4. *c.* 19. *nr.* 124. 125.

[1]) *Statt dieses Absatzes stand ursprünglich folgender: „Allein auch hier gelangt man doch, dünkt mich, zu einigermassen natürlichen Vorstellungen, wenn man auf den Ursprung der Tragödie zurückgeht, und gehörig die verschiednen Epochen unterscheidet. Dass, wie ich vorhin erwähnte, die Schauspieler auch in den ersten Anfängen aus einem Hintergrunde, welcher dem Zuschauer ihre Zurüstungen verdeckte, hervortraten, finden auch Sie gewiss mit mir natürlich. Da es aber gewöhnlich zwei hauptsächliche Schauspieler gab, und diese Schauspieler, wie uns mehrere Stellen der Alten lehren, eine grosse Eifersucht auf ihre Rangordnung besassen, so wollte jeder von beiden auch einen eignen Platz und einen eignen Ausgang haben. Denn die Tragödie begann vor ihnen, davon, dass der Gesang des Chors mehr noch durch Erzählung, als durch Gespräch unterbrochen wurde, und nach und nach erst entstand die Idee einer dargestellten Handlung, die sogar nie so sehr die Oberhand gewann, dass nicht die Schauspieler sich*

er die beiden ersten bestimmt dem ersten und zweiten Schauspieler angewiesen hat, über das dritte unbestimmter aus. Es gehört, sagt er, entweder dem geringsten Schauspieler an, oder stellt einen verlassenen Tempel, oder unbebauten Platz vor.

Bei der Aufführung steinerner Theater erhielt diese Einrichtung noch mehr Festigkeit. Nichts konnte dem Baumeister gleich erwünscht erscheinen, als seiner reichverzierten Scenenwand durch drei grosse Pforten die Gestalt der Vorderseite eines Pallastes zu geben. Seit dieser Zeit nun wurden die drei Thore eine bleibende Einrichtung[1]) und erhielten von der Aehnlichkeit mit einem wirklichen Gebäude die Namen der königlichen und der gastlichen Pforte.*)[2]) In der That hatte jedes grössere Griechische Haus neben dem Hauptgebäude zwei kleinere Nebengebäude, welche Gäste aufzunehmen bestimmt waren.**)

Auf diese Weise wird, was anfangs so fremd und sonderbar scheint, warum die Scenenwand immer Thore, und warum gerade drei hatte, wenigstens historisch begreiflich.[3])

---

immer noch mehr Rechte anmassten, als sich, unsern Begriffen nach, mit einem guten Spiele zusammenreimen lassen. Ob die dritte Pforte gleich anfangs hinzugekommen ist? scheint mir sehr zweifelhaft. Denn ausserdem, dass es nicht immer einen dritten Schauspieler gab, so war dieser auch dem ersten völlig untergeordnet. [Beweis. Aus Anacharsis, dass er nicht lauter sprechen durfte, als es der erste gut fand.]"

*) *Valvae regiae* und *hospitalia.* Schon D'Orville bemerkt (*Sicula.* I. 259.), dass Montfaucon und andre Französische Gelehrte den letzteren Ausdruck fälschlich von Zimmern verstanden haben, in welchen man in dem Theater selbst Fremde empfangen habe. Palos ist (S. 19.) in denselben Irrthum verfallen.

**) Vitruvius. *l.* 6. *c.* 10. Man vergleiche Galiani's Uebersetzung. S. 190. Anmerk. 1.

[1]) *Hier ist folgende Anmerkung gestrichen: „Doch finden sich auch hier Ausnahmen. Im Theater von Telmissus z. B. hat die Scenenwand 5 Thore in der nemlichen Reihe.* Voyage pittoresque de la Grece. Vol. *I.* p. *123.* pl. *71. 72.* *[Wie Orange?]"*

[2]) *Nach „Pforte" gestrichen: „Wirklich trat fast in allen Griechischen Tragödien ein König auf, und".*

[3]) *Statt dieses Absatzes stand ursprünglich folgender: „Bei der Vorstellung selbst muss man diese engen Begriffe von Königs- und Gastpforten, ja überhaupt von Pallästen und Thoren durchaus vergessen. Hier kam es allein auf das Stück an, was vorgestellt werden sollte; indess bestimmten die Thore doch, wie es scheint, im Ganzen die Plätze der verschiedenen Theile der Decoration. Die Hauptsache stand immer in der Mitte, die darauf wichtigere zur Rechten, endlich etwas andres zur Linken. Denn auch hier wurde natürlich eine symmetrische*

Ausser diesen drei Haupteingängen der Schauspieler gab es aber noch zwei andre zu beiden Seiten der Bühne. Nicht immer nemlich erlaubte der Inhalt des Stücks, dass die Schauspieler aus dem Hintergrunde der Scene hervorkamen; es traten auch Boten, Fremde, neue Ankömmlinge auf, und für sie waren diese Nebenthüren bestimmt. Sie befanden sich in den Seitengebäuden, welche von der grossen Scenenwand auf die Ecken des Theaters zuliefen.*) Pollux und Vitruv erwähnen derselben; aber nur der letztere bestimmt ihre Lage genauer. Doch unterscheidet er sie sehr sorgfältig von den ersterwähnten dreien, vermuthlich weil sie sich nicht in der Prachtseite des Theaters befanden, und daher dem Architekten weniger wichtig waren.

Im Oranger und Taorminer Theater sind diese vorlaufenden Seiten der Scene noch sichtbar. Das Unsrige hat dieselben, soviel sich jetzt beurtheilen lässt, nie gehabt. Vielleicht indess waren sie aus Holz aufgeführt, und am wenigsten darf man in allen Theatern der Alten durchgängige Gleichförmigkeit der Bauart erwarten.

Es kommt mir wahrscheinlich vor, dass die Seiteneingänge, von denen ich hier rede, sich erst von Aeschylus Zeiten herschreiben. Denn so wie er der erste war, welcher dem ganzen scenischen Apparat eine gewisse Form gab, so wird auch ausdrücklich von ihm erwähnt,**) dass er zuerst Boten auf die Bühne gebracht. Da aber die Ankunft eines Boten ein so gewöhnliches Ereigniss in dramatischen Handlungen ist, so konnte, dünkt mich, nur eine in der Anordnung der Scene liegende Schwierigkeit, dieselben auf eine schickliche und verständliche Weise einzuführen, ihren früheren Gebrauch verhindert haben.

Die Alten forderten, dass jeder Schauspieler, indem er auftrat, durch sein Erscheinen selbst zu erkennen gäbe, wer er sey und woher er komme. Dazu diente vor allem die Beständigkeit der Masken, die (wo sie auch nichts individuell charakteristisches an sich trugen) doch, immer nach dem Alter und Stande der Personen in der Farbe, dem Haarwuchs und selbst den Zügen,

---

Anordnung nothwendig. Ehe wir aber das weiter untersuchen, lassen Sie uns, lieber Freund, einen Blick auf die Seiten der Bühne werfen.“

*) Dies sind Vitruvs *versurae procurrentes l. 5. c. 7.* (vorlaufende Winkel) und seine *itinera versurarum.*

**) Philostratus *in Soph.* I. 9.

vorzüglich der Stirn und den Augenbraunen gleichförmig eingerichtet, wenigstens die Classe der Person angaben, aus der sich, zusammengehalten mit dem Inhalt des Stücks, ihr Name leicht errathen liess. Allein vorzüglich war auch der Ort, aus welchem der Schauspieler hervortrat, und die Decoration ein Mittel, ihn den Augen der Zuschauer kenntlich zu machen.

Personen, die nicht die vorgestellten Hauptgebäude selbst bewohnten. konnten von sehr verschiedenen Orten, aus der Stadt, aus dem Hafen oder vom Lande herkommen. Um dies anzugeben liess man zugleich mit ihnen eine vorher nicht sichtbare Decoration erscheinen, welche diesen Ort bildlich darstellte. Dies bewerkstelligte man durch dreieckige Drehmaschinen, auf deren verschiedenen Seiten verschiedene Vorstellungen waren, und die man zugleich auch als eine Art von Wagen gebraucht zu haben scheint. Denn es wird ausdrücklich gesagt, dass man Flussgötter und andre für schwebende Maschinen zu schwere Gegenstände vermittelst ihrer eingeführt habe. Von diesen Maschinen nun stand zu jeder Seite der Bühne eine, und ihre Vorstellungen sowohl, als ihre Veränderungen bezogen sich wechselseitig auf einander. Soviel sieht man aus Pollux Beschreibung deutlich ein. Uebrigens aber ist die Stelle, in welcher er von ihnen redet,*) entweder an sich so dunkel, oder durch die Abschreiber so verdorben, dass bisher wenigstens ihre Erklärung immer mislungen ist. Wenn der Schauspieler abging, verschwand die Decoration wieder mit ihm. Denn die Theaterkunst scheint noch so sehr in ihrer Kindheit gewesen zu seyn, dass man nicht bloss das zeigte, was der Zuschauer aus seinem Standpunkt natürlich auf einmal übersah, sondern auch entferntere Dinge, indem man gleichsam dem Begriff nur das Gemälde beifügte. So erzählt Pollux**) von halbcirkelförmigen Decorationen, die an die *Orchestra* gestellt wurden, und in einiger Entfernung von der Stadt vorgehende Dinge, z. B. im Meer schwimmende Personen vorstellten.

Auf diese Weise, dünkt mich, hieng die Möglichkeit fremde, und nicht natürlicherweise in dem Hauptgebäude der Scene wohnende Personen einzuführen von einer eignen Einrichtung des Theaters ab, und so wird es begreiflich, wie eine so einfache und natürliche Sache, als die Ankunft eines Boten in einem Schau-

*) *l.* 4. *c.* 19. *nr.* 126. 127.

**) *l. c. nr.* 132.

spiel ist, als eine eigne Erfindung und als ein Fortschritt in der Schauspielkunst angegeben werden kann.

Wenn man die hiehergehörigen Stellen der Alten im Zusammenhange liest, so wird es über jeden Zweifel hinaus klar, dass jene dreieckigen Maschinen allein zur Seite des Theaters standen, und bloss dazu dienten theils die Gegenden anzudeuten, aus welchen fremde Personen herkamen, theils sie selbst auf die Bühne zu führen. Ihr griechischer Name: Periacten deutet sogar nichts anders als „umdrehbare Wege"*) an. Es ist daher unbegreiflich, wie die Vorstellungsart hat entstehen können, die wenigstens in architektonischen Schriften über die Theater der Alten durchaus die herrschende und, soviel ich weiss, noch von niemand bestrittne ist, dass nemlich jene Maschinen auf ihren drei Seiten das tragische, komische, und satyrische Schauspiel angezeigt, und dass alle Decorationen hauptsächlich nur in ihnen bestanden hätten. Mir ist keine einzige Stelle der Alten bekannt, welche die wunderbare Meynung einer solchen dreifachen Scenenvorstellung auf Einer Maschine auch nur begünstigte;**) vielmehr geben Pollux und Vitruvius ihren Gebrauch und letzterer auch ihre Stellung deutlich an. Dass es irrig war, ihnen ihren Platz in den Hauptthoren der Scene selbst anzuweisen, hat zwar Galiani richtig eingesehen.***) Allein auch er bleibt bei der alten, falschen Meynung stehen, dass sie nur, als Gemälde zur Seite hingestellt, gleichsam den Titel dessen angaben, was sich der Zuschauer einzubilden hatte, die Mitte der Scene aber, ohne alle weitere Decoration, unverändert dieselbe blieb, und führt zur Rechtfertigung dieser sonderbaren Sitte die älteren Italiänischen Theater an, welche gleichfalls eine in der Mitte immer gleichförmige Verzierung hatten, die man sogar: das Haus (*il domo*) nannte — eine Ein-

---

*) Suidas: *περίακτος· ὁδός.*

**) Man ist vermuthlich dadurch zu diesem Irrthum verleitet worden, dass Vitruv (*l.* 5. *c.* 7.) jeder Maschine drei Vorstellungen beilegt, und gleich darauf auch von drei Gattungen der Scene spricht. Allein ehe er dies thut, bestimmt er die Fälle, wo jene Maschinen wechselten, und wer das Ganze im Zusammenhange liest, muss sich nothwendig überzeugen, dass zwischen beiden Stellen gar keine Verbindung vorhanden ist. — Die drei Vorstellungen, deren er erwähnt, können die eines Platzes in der Stadt, des Hafens, und einer Gegend des Landes ausserhalb der Mauern gewesen seyn. Vgl. Turnebus. *V. Adv.* 4.

***) Man sehe seine Uebersetzung des Vitruv *l.* 5. *c.* 7. *p.* 192. *nt.* 3., wo er indess seine Veränderung mit weit bessern und allgemeineren Gründen hätte unterstützen können.

richtung also, die mit der in Palladios Theater in Vicenza übereinkam.

Ich habe mich auf einen Augenblick von den Mittelnichen unsres Theaters zu den Seiten entfernen müssen, um Ihnen zu sagen, welchen Begriff ich mir von der ganzen Anordnung überhaupt bilde. Lassen Sie mich jetzt wieder dahin zurückkehren.

Wenn jene Drehmaschinen, wie wir gesehen haben, bloss auf den Seiten der Bühne standen, so zeigte die Mitte nichts, als die bloss architektonisch verzierte Scenenwand. Hier war es nun, wo die eigentlichen Haupt Decorationen ihren Platz fanden. Denn dass die Alten (die Griechen sowohl als die Römer) diese kannten, ist keinem Zweifel unterworfen. Schon zu Aeschylus Zeit gab es einen Schriftsteller über die perspectivische Decorationsmalerei.[1]) Bei der wirklichen Vorstellung muss man daher jene engen Begriffe von königlichen und gastlichen Pforten gänzlich vergessen. Diese Thore stellten nach Bedürfniss der gegebenen Stücke sehr verschiedene Gegenstände dar, eine Höle, ein Gefängniss, einen unbebauten Platz u. s. f. Wenn man ihnen einzelne und bestimmte Namen gab, so war es nur, weil sie vielleicht häufig gerade zu diesem Gebrauche dienten, oder weil vielleicht auch manchmal eine Reihe von Stücken eine gleichförmige Anordnung hatte. Dies ist z. B. im Lustspiel offenbar. In diesem stand gewöhnlich neben der Wohnung ein aus Teppichen gebildetes Zelt, das ein ländliches Gebäude mit weitem Thorweg vorstellte. Als aber Antiphanes seine „Schneiderin" gab, änderte er dies ab, und was vorher ein Stall gewesen war, wurde nun eine Werkstatt.*)

Wie aber vertrugen sich diese wechselnden Decorationen mit der steinernen und also unveränderlichen Scenenwand?[2]) Diese

---

*) Pollux. *l.* 4. *c.* 19. *nr.* 125.

[1]) *Hier ist folgende Anmerkung gestrichen: „Agatharchus. Vitruvius* in praef. l. 7."

[2]) *Statt dieses Satzes stand ursprünglich folgender Absatz: „Wie lässt es sich nun wohl denken, dass dieselbe Wand so verschiedene Dinge vorgestellt haben sollte, ohne dass diese Verschiedenheit auf irgend eine Weise bildlich angezeigt gewesen wäre? Auf die Drehmaschinen in den Ecken muss man hier nicht zählen; weitgefehlt, dass dieselben, nach Galiani, die Gestalt des Ganzen angegeben hätten, so waren sie, wie wir gleich sehen werden, einzig und allein für den Platz bestimmt, auf dem sie standen. Da aber die Griechen bekanntlich die Perspectivmalerei schon besassen, da mehrere alte Schriftsteller dergleichen Scenengemälde erwähnen, so wäre es unnütz sich hiebei länger aufzuhalten. Es ist so gewiss, dass sie mancherlei Arten der Decorationen kannten, dass ja*

Frage, die man sich nicht enthalten kann aufzuwerfen, ist in der That schwer zu beantworten, solange man sich diese Wand durchaus unverdeckt dem Auge des Zuschauers frei dargestellt denkt. Allein wenigstens in der Epoche, wo die Theaterkunst einen höheren Grad der Vollkommenheit erreicht hatte, scheint dieselbe entweder ganz, oder doch grossentheils durch Teppiche verdeckt gewesen zu seyn, obgleich auch darin gewiss, je nachdem mehr oder weniger geschmackvolle und richtige Ideen über Theateranordnung herrschend waren, zu verschiednen Zeiten und in verschiednen Städten grosse Verschiedenheiten obwalteten.

Zwar waren die Teppiche, deren die Alten bei den Theatern erwähnen, allerdings von verschiedener Art, und derjenige, dessen am gewöhnlichsten gedacht wird, ist nichts anders, als unser Vorhang, der vor dem Spiel und während der Zwischenakte heruntergelassen wird, nur dass die Alten denselben von unten auf in die Höhe rollten. Denn dieser ist es, mit dessen Figuren Ovid die Drachensaat des Kadmos vergleicht, wenn er sagt:

Also, wenn sich erhebt dem Festtheater der Vorhang,
Steigen die Bilder empor und enthüllen zuerst die Gesichter,
Dann allmählich den Leib, und in sanftem Zuge gerichtet,
Stehen sie ganz und setzen den Fuss auf die untre Verbrämung.*)

Allein es gab auch andre bleibende im Hintergrunde des Theaters, die nur bestimmt waren, dem Zuschauer die Zurüstungen der Schauspieler zu verdecken. Dieser wird an verschiednen Orten**) erwähnt, an Einer Stelle aber so ausführlich und deutlich, dass schlechterdings kein Zweifel darüber übrigbleiben kann.

---

sogar eine doppelte Veränderung derselben, eine durch Umdrehen, und eine andre durch Zurückziehn vorderer Wände, wodurch andre dahinterstehende frei wurden, ausdrücklich beschrieben wird. [Seruius ad Georg. l. *3.* v. *24.] Die Frage ist daher wohl nur die, wie sich diese veränderlichen Decorationen mit der unveränderlichen Scenenwand vertrugen?"*

*) Ovidius. *Metam.* Die Vossische Uebersetzung. Th. 1. S. 147.[1])

**) Cassiodorus. *Scena frons theatri fuit, seu locus actorum obstructus peripetasmatis, unde in proscenium prodibant histriones acturi. Buleng. f.* 38.

[1]) „Sic, ubi tolluntur festis aulaea theatris,
surgere signa solent primumque ostendere voltus,
cetera paulatim placidoque educta tenore
tota patent imoque pedes in margine ponunt"
Ovid, Metamorphosen 3, 111.

Da Synesius in seinem Buch über die Vorsehung*) von dem geheimnissvollen Schleier spricht, in den sie bisweilen ihre Rathschlüsse hüllt, vergleicht er die Menschen mit den Zuschauern im Theater. „Nur der“, sagt er, „ist ein gesitteter Zuschauer, der ruhig auf seinem Platze abwartet, bis das, was man dem Volke darstellt, einzeln und der Reihe nach aus dem Vorhang hervortaucht. Wer selbst auf die Bühne dringen, und mit neugierigem Blick durch die Vorscene hindurch in denselben hineinschauen wollte um auf Einmal die ganze Zurüstung zu übersehen, gegen den würden die Hellanodiken ihre Geisselträger aussenden. Gelänge es ihm aber auch, verborgen zu bleiben, so würde er nichts deutlich erkennen, sondern bloss einen verwirrten und undeutlichen Haufen von Dingen erblicken“.[1]) Offenbar war also hier, auch während des Spiels, ein bleibender Vorhang, der daher natürlich einen Theil der steinernen Scenenwand (wenn vielleicht auch ein anderer frei blieb) verdeckte.**) Mit solchen Vorhängen scheint überhaupt das ganze *Proscenium* (die Vorscene) behängt gewesen zu seyn. Wie könnte sonst Antiphanes in seinem Buch über die Buhlerinnen eine derselben darum *proscenium* genannt haben, weil sie, in reiche und prächtige Kleider gehüllt, reizend und schön erschien, aber, nackt, hässlich und ekelhaft dastand?[2]) Denken

*) *sect. 2 in fin. p. 128. ed. Petauii.*

**) Suidas erklärt geradezu den Ausdruck: Vorscene selbst durch den Vorhang vor der Scene. *Προσκήνιον· τὸ πρὸ τῆς σκηνῆς παραπέτασμα.* Küster und andre, welche diese Stelle anführen, zeihen ihn hier geradezu eines Irrthums. Ich sehe aber nicht mit welchem Recht. *Προσκήνιον* ist ursprünglich ein Adjectivum und kann sehr füglich zugleich den Vorhang und den Platz vor der Scene bedeuten. [Polybius Stelle.][3])

[1]) *„Ἡμεῖς οὖν τὸ ἐνθένδε συλλογισώμεθα, ποῖος ἂν ὁ τεταγμένος γένοιτο θεατὴς ἢ σαφές τι δεῖ καὶ προῦπτον εἰπεῖν, ὡς ἐκεῖνος, ὅστις ἐν τῇ χώρᾳ περιμένει τὰ δεικνύμενα καθ' ἕκαστον ἐν τάξει προκύπτοντα τοῦ παραπετάσματος; Εἰ δέ τις εἰς τὴν σκηνὴν εἰσβιάζοιτο καὶ τὸ λεγόμενον εἰς τοῦτο κυνοφθαλμίζοιτο, διὰ τοῦ προσκηνίου τὴν παρασκευὴν ἀθρόαν ἅπασαν ἀξιῶν ἐποπτεῦσαι, ἐπὶ τοῦτον Ἑλλανοδίκαι τοὺς μαστιγοφόρους ὁπλίζουσι· καὶ λαθὼν δέ, οὐδὲν σαφὲς εἰδείη, μόλις τε ἰδὼν καὶ συγκεχυμένα καὶ ἀδιάκριτά“* Synesius, *Περὶ προνοίας* in Mignes *Patrologia graeca* 66, 1280.

[2]) *Hier ist folgende Anmerkung gestrichen: „Athenaeus. XIII. c. 19.“*

[3]) *Statt der eingeklammerten Worte fuhr die Anmerkung ursprünglich so fort: „Dass die erstere Bedeutung nicht in den uns übriggebliebnen Schriftstellern vorkommt, würde an sich noch wenig dagegen beweisen. Indess ist dies auch noch die Frage. Ich glaube sie in der That sogar in drei Stellen zu erkennen. Die erste ist die ebenangeführte des Synesius. Er sagt:* εἰ δέ τις εἰς τὴν σκηνὴν εἰσβιάζοιτο, καὶ τὸ λεγόμενον εἰς τοῦτο κοινοφθαλμίζοιτο, διὰ τοῦ προσκηνίου τὴν παρασκευὴν ἀθρόαν ἅπασαν ἀξιῶν ἐποπτεῦσαι cet. *Hier heisst* διὰ τοῦ προσκηνίου

wir uns die Bühne mit der blossen freien Scenenwand und einigen Decorationen zur Seite, so fällt alle Täuschung und jede Möglichkeit einer solchen Vergleichung hinweg.

Um nun zwischen diesem Vorhang und der Scenenwand den Zurüstungen des Decorateurs und des Schauspielers gehörigen Platz zu verschaffen, waren die Nichen, welche wir im Saguntischen Theater finden, eine schickliche und äusserst bequeme Einrichtung. Sie waren es um so mehr, als sie eine beträchtliche Grösse haben, und als sie sich gerade an den Orten befanden, an welchen die Schauspieler hervortreten sollten. Denn die vorzüglichsten Schauspieler kamen gewöhnlich aus ihren Wohnungen, also aus dem Mittelthore, und den beiden Nebenpforten des Scenengebäudes hervor. Es scheint, dass sie in dasselbe durch die Seitenflügel,*) und zwar dergestalt von oben**) eingingen, dass sie an den Thoren durch eine Treppe wieder herabstiegen. Wenigstens beschreiben es uns einige Schriftsteller auf diese Weise, und im Taorminischen Theater finden sich noch ein

offenbar durch den Vorhang. Nimmt man dies nicht an, so muss man diese Worte nothwendig von ihrer Stelle wegrücken und so lesen: εἰ δέ τις εἰς τὴν σκηνὴν εἰσβιάζοιτο διὰ τοῦ προσκηνίου cet. *Denn wie lässt sich sagen, dass man mit den Augen durch einen leeren Platz sehe? — Die zweite ist diejenige, welche Suidas selbst anführt, und die man gewöhnlich dem Polybius zuschreibt. Sie heisst:* Ἡ δὲ τύχη παρελκομένη τὴν πρόφασιν, καθάπερ ἐστὶ προσκήνιον, παρεγύμνωσε τὰς ἀληθεῖς ἐπινοίας. *Auch hier ist es sehr uneigentlich gesagt: einen Vorwand, der schon immer am Tage ist, auf die Bühne, also ans Licht bringen, und man muss es erst durch eine Figur erklären; den Vorwand, als solchen (nemlich, dass er dies ist) zeigen. Viel natürlicher läse man* καθάπερ τὸ προσκήνιον *und übersetzte nunmehr: der Zufall, den Vorwand, gleich dem Vorhang im Schauspiel, hinwegziehend, entblösste die wahren Gesinnungen. Alsdann bekommt auch* παρελκομένη *seine eigentliche Bedeutung. Denn vermuthlich wurde dieser Vorhang, den man nicht ganz aufziehen konnte, wenn jemand hervortrat, wie noch jetzt bisweilen geschieht, ein wenig auf die Seite geschoben. Baldus in seinem* lexico Vitruviano v. Proscenium *führt die Stelle auf die vorgeschlagne Weise an, ohne zu sagen, woher er diese Lesart genommen hat, bleibt aber in seiner, ohnehin sonderbaren (er übersetzt* παρελκομένη *passiv. Ist es vielleicht im* medio *nicht gebräuchlich?) Uebersetzung der gewöhnlichen getreu. In den Pariser Handschriften des Suidas findet sich durchgehends nur diese letztere. — [Die dritte sehe man in Turneb.* l. *XXVII.* c. *35.]*"

*) Maffei. *Gall. Ant. p.* 145.[1])

**) Plutarchus *in Demetrio. c.* 34.

[1] *Ursprünglich begann die Anmerkung mit dem Satze: „Hesychius* et *Pollux* — — ὀρστέγια, παρασκήνια, εἰς τὴν σκηνὴν ἄγουσαι εἴσοδοι."

solcher Gang und eine solche Treppe,[1]) welche aus den Seitengebäuden in das Hauptgebäude führen. Daher kommt es auch, dass die drei Thore die Stellung der verschiednen Theile der Decorationen bestimmten. Denn wir sehen aus den Beschreibungen der Alten deutlich, dass das hauptsächlichste Stück derselben immer vor dem Mittelthore stand, das nächst diesem wichtigste vor dem rechten, endlich ein andres (denn auch hier fand symmetrische Anordnung statt) vor dem linken. Ausser den Vorstellungen konnten die Thore in diesen Nichen zugleich zu Zugängen für das Volk dienen. Ihre Flügel scheinen von Holz gewesen zu seyn, da Vitruvius*) sagt, dass sich die Flötenspieler, wenn sie sehr hohe Töne anstimmen wollten, gegen sie wendeten, um ihre Stimme durch das leicht wiederhallende Holz zu verstärken.[2])

---

*) *l.* 5. *c.* 5.[3])

[1]) *Hier ist folgende Anmerkung gestrichen:* „D'Orvillii Sicula. T. *I.* p. *258. und die dazu gehörige Abbildung.*"

[2]) *Nach „verstärken" gestrichen: „Sie sehen also, lieber Freund, dass, um die Decorationen der Alten zu erklären, man ganz und gar nicht hauptsächlich zu jenen Drehmaschinen seine Zuflucht zu nehmen braucht." — Statt dieses Absatzes standen ursprünglich folgende: „Wenn man auf die Maschinen Rücksicht nimmt, welche die Alten uns auf ihren Theatern beschreiben, wenn man bedenkt, dass mehrere, die entweder Schauspieler aus der Höhe herunterliessen, oder in die Höhe hinaufzogen, schlechterdings auch oben eine Befestigung verlangten, so ist es überhaupt schwer, sich die Scene der Schauspieler nicht geradezu als ein eignes kleineres hölzernes Gebäude in dem steinernen vorzustellen. Wie war es sonst möglich, auch nur die Vorhänge zu befestigen, den vordern aufzurollen, u. s. f. Auch wird die Scene an einzelnen Stellen ausdrücklich ein hölzernes Haus,*) an andern eine Kammer**) genannt, und die Schwierigkeit ist nur die, dass man nicht deutlich sieht, ob nicht da von der Epoche, welche den steinernen Theatern vorherging, die Rede ist? Auf jeden Fall aber ist die aus der Natur der Sache herfliessende Nothwendigkeit einer solchen Einrichtung allein ein hinlänglicher Beweis dafür. Nur muss man freilich nie vergessen, dass diese Einrichtung unstreitig in verschiednen Zeiten auch von verschiedener Vollkommenheit war. Allein vor Aeschylus wurde höchst wahrscheinlich jede Beschaffenheit der Scene auch bildlich und durch eine Decoration angezeigt, wie schlecht nun auch*

---

*) *Hesychius.* ἀπὸ ξύλων περιβολαίων οἰκία. *Buleng. f.* 38. b.

**) Labro *ap. Ulpianum in Pandectis l.* 3. *tit. de iis qui notantur infamia. Buleng. f.* 38.

[3]) *Die Stelle lautet:* „Hoc vero licet animadvertere etiam a citharoedis, qui, superiore tono cum volunt canere, advertunt se ad scenae valvas et ita recipiunt ab earum auxilio consonantiam vocis."

Uebrigens ist das Sagunter Theater nicht das Einzige, welches diese Einrichtung zeigt. Auch in dem des Pompejus, in einem andern zwischen Ferento und Vetulonio bei Viterbo,*) in dem Oranger,**) Arler,***) Cataner,†) einem nur noch sehr wenig erhaltenen in Vicenza††) und andern sind die sogenannten Scenenpforten entweder selbst Nichen, oder doch in Nichen angebracht.

Der hintere Theil der Scene hatte bei dem Saguntischen Theater, wie Sie auf dem Plane sehen, noch verschiedene Gemächer, unter denen die grössern zu beiden Seiten zurückweichenden die *Choragia* gewesen zu seyn scheinen, welche dem Chor zu seinen Vorübungen und Zurüstungen dienten. Schwieriger aber ist es zu bestimmen, wozu die dreizehn schmaleren Oeffnungen dienten, die Sie unmittelbar hinter der Scenenwand erblicken.

Es sind dies nemlich 13 tiefe und kellerartige Löcher, welche durch Zwischenwände, ohne dass eine Verbindung unter ihnen gelassen ist, getrennt sind. Das mittelste ist noch nebst seiner Bedeckung ganz vorhanden. Von den übrigen fehlt die letztere an den mehresten Orten, und zur linken Seite lassen sich überhaupt nur noch zwei deutlich erkennen. Die Länge dieser Vertiefungen ist überall gleich gross, und beträgt beinah 13 Französische Fuss (20 Kastilianische Palmen), in der Breite kommen die drei mittleren, welche $6\frac{1}{2}$ Französische Fuss (10 Kastilianische

diese gewesen seyn mögen, und wie unvollkommen auch noch die Täuschung blieb, da man vielleicht nicht gleich sorgfältig die übrigen Theile der Bühne verdeckte.

Diese ganze Einrichtung nun ging den eigentlichen Baumeister nicht an. Seine Prachtwand diente bloss, wenn das Theater entweder gar nicht, oder doch nicht zu solchen Spielen diente, welche eigentliche scenische Zurüstungen forderten. Bei den nur für so kurze Zeit aufgeführten, und dennoch so ungeheuer prächtigen Theatern, die man in Rom vor der Errichtung der steinernen kannte, mag zwar freilich wohl die Eitelkeit der Aedilen, und die Unvollkommenheit der theatralischen Kunst einen grossen Theil der unveränderlichen Scene frei gelassen haben, da in dieser Zeit mehr Prachtliebe, als Kunstgeschmack herrschte. Allein eigentlich hatte der Baumeister bei der Scene nur für die Leichtigkeit der Gemeinschaft mit dem Proscenium, für Gemächer zu den Zurüstungen und für hinlänglichen Raum auf der Vorscene zu sorgen.“

*) nach den Abbildungen derselben bei Montfaucon. Th. 3. *Part.* 2. *p.* 246. 249.

**) Maffei a. a. O.

***) *les antiquités d'Arles par Seguin.* *p.* 31. u. f.

†) Houël. *T.* 2. *p.* 137. u. f.

††) Daniel Barbaro's Commentar zum Vitruv. *p.* 259.

Palmen), und die übrigen, die nur etwas über 5 Französische Fuss (8 Kastilianische Palmen) messen, unter einander überein. Die Tiefe lässt sich nur bei den mittleren noch beurtheilen, da die andern nicht mehr ganz verschlossen, zum Theil verschüttet sind. Die mittlere aber ist über 19¼ Französische Fuss (30 Kastilianische Palmen) tief. Die Bedeckung ist von Stein, nach unten zu gewölbt, oben aber glatt; doch scheint sie bei einigen höher als bei andern emporgestanden zu haben. Den Zwischenmauern dieser Vertiefungen mehr Festigkeit zu geben, sind dieselben in Einschnitte eingefugt, welche man in den Fundamenten der äussern und innern Scenenmauer gelassen hat. Thüren oder Treppen, durch welche man in diese Löcher habe hineinkommen können, zeigen sich nirgends, vielmehr ist es offenbar, dass sie weder oben mit der Scene noch unten mit andern Gewölben die mindeste Gemeinschaft gehabt haben, ausser dass gegen die Bühne hin die Wölbung ihres Deckels, wie es scheint, eine unbeträchtliche Oefnung liess.

Marti, dessen Aufmerksamkeit diese schon durch ihre Regelmässigkeit auffallende Anordnung nicht entgehen konnte, glaubte, dass diese Vertiefungen zur Veränderung der Decoration dienten, und in den Einfugungen, deren ich erst erwähnte, Balken auf und nieder gezogen wurden, welche die *Ekkyklemata**) bewegten, von denen die Alten oft reden.

Dieses Letztere zwar ist unmöglich, da diese Einfugungen von den Zwischenmauern eingenommen werden, und nur da jetzt leer stehen, wo diese Mauern umgestürzt sind. Indess scheint es übrigens gewiss, dass ähnliche Vertiefungen dazu dienten Balken in sie einzulassen, die wenn auch nicht Decorationen, doch den Bretterboden der Bühne zu tragen bestimmt waren. Houël**) hat diese Vertiefungen im Taorminer Theater mit grosser Sorgfalt untersucht und beschrieben; und eine gleiche Bestimmung mögen die Löcher gehabt haben, die man im Delischen***) Theater, im Telmisser†) und Herkulaner††) antraf, obgleich dieselben genauere

*) *Epist. Vol.* I. *p.* 204.

**) *T.* 2. *p.* 37.

***) Man sehe Tournefort's *Voyage du Levant. p.* 305. 306. und Wheler's und Spon's *Journey into Greece. p.* 57. Es sind 9 vor der Scene, mit Deckeln und Granitstücken versehen, in denen man aber Oefnungen gelassen hat.

†) *Voy. pittoresque de la Grèce. Vol.* I. *p.* 123.

††) Saint Non. *Vol.* I. *part.* 2. *p.* 62.

Untersuchung und mehr Aufmerksamkeit verdient hätten, als die Reisebeschreiber ihnen gewidmet haben.[1])

Die Vertiefungen unsres Theaters aber können diese Bestimmung nicht gehabt haben. Sie befinden sich nicht vor, sondern hinter der Scene, und stehen, soviel sich sehen lässt, mit keinem andern Gewölbe in Verbindung.

Palos ist auf den Einfall gerathen, dass vielleicht diese Vertiefungen für die Schallgefässe bestimmt gewesen seyn möchten, von denen Vitruv erzählt, und glaubt, dass sie vielleicht mit andern noch in den Präcinctionen befindlichen zusammengewirkt hätten. Er beruft sich dabei auf ein Loch, das sich auf der 1sten der 14 Ritterstufen befindet, und gerade nach der Wölbung der ersten Präcinction gerichtet ist. Ich lasse es dahin gestellt seyn, inwiefern diese Muthmassung Beifall verdient oder nicht. Aller-

[1]) *Statt der beiden letzten Sätze dieses Absatzes standen ursprünglich folgende: „Seine Meynung überhaupt aber ist unglücklicherweise so allgemein angenommen worden, dass man, wo man auf andern Theatern ähnliche Vertiefungen fand, sie, ohne weitere Untersuchung, ja selbst ohne Angabe ihrer Dimensionen, mit dieser Erklärung abgefertigt hat.*

Am umständlichsten findet man noch die des Delischen beschrieben. Sie liegen 40 Schritt von der Oefnung der Sitzkreise entfernt, sind 9 an der Zahl, und unterscheiden sich von den Saguntischen nur dadurch, dass ihre Zwischenmauern durch ofne Bögen in Verbindung stehen, und eine kanalförmige Aushölung in ihrem Boden hinläuft. Man hat sie für Wasserbehälter gehalten, es ist aber keine Spur von Cäment in ihnen zu sehen. Auch sind ihre Deckel verschieden und bestehen in glatten ungewölbten, mit Oefnungen versehnen Granitstücken. Aehnliche befinden sich im Theater von Telmissus. Die Beschreiber aber geben nicht einmal ihre Zahl an, sondern sagen bloss, dass man in ihnen vollkommen die Vertiefungen erkenne, welche bestimmt waren die Balken aufzunehmen, welche die Scene trugen — grade als wenn man von diesen Balken und der Scene selbst die genaueste und sicherste Kenntniss hätte. Nicht besser endlich geht es in den Beschreibungen des Herkulanischen Theaters, wo man auf dem ganzen Boden der Scene, zu beiden Seiten der Vorscene, regelmässige Oefnungen, sichtbare Löcher in gleichförmigen Entfernungen fand, in welchen, sagt man, die Balken der Decorationen befestigt waren. Eine noch sonderbarere Erscheinung als alles bisher Angeführte ist eine gemauerte Höle zur rechten Seite des Segester) Theaters, der Scene gegenüber, zu der eine kleine Thür führt, und die bei 64 Fuss Tiefe nur 2 Fuss Breite hat.*

Ich stelle mit Fleiss alle diese verschiedenen Thatsachen zusammen, weil nur eine solche Vergleichung, wie es mir scheint, auf die Erklärung einer noch durchaus dunkeln Sache führen kann. Denn ich gestehe Ihnen offenherzig, dass ich hierüber nicht einmal eine Muthmassung wagen möchte.“

*) *Voy. pittoresque de Sicile par Houël. p. 12.*

dings ist die Uebereinstimmung der Anzahl, da auch Vitruv 13 Cellen für seine Schallgefässe fordert,*) auffallend. Allein wunderbar bleibt es immer, dass diese Vertiefungen gerade hinter den Schauspielern sind, dass sie eine so sehr beträchtliche Tiefe haben, und dass an den Präcinctionen, dem einzigen rechtmässigen Sitz dieser Schallgefässe, auch nicht eine einzige Cellenöfnung zu sehen ist.

Auf jeden Fall ist bei dieser Muthmassung das schon an sich Dunkle durch etwas noch Dunkleres erklärt. Denn in der That ist es schwer, sich einen Begriff davon zu machen, wie durch so künstlich gestellte eherne Vasen nicht vielmehr ein störender Nachhall als eine Verstärkung des Tons hätte entstehen sollen.[1]) Zwar darf man sich unstreitig dieselben nur als eine Art von Resonanzboden vorstellen. Indess müssten, wie es scheint, auf einzelne Töne gestimmte Gefässe eher einem bestimmten Ton antworten, als bloss alle verstärken. In den bis auf uns gekommenen Gebäuden finde ich keine sichere Spur derselben. Zwar soll Onorio Belli, ein Vicentiner, bei der Reise, welche er 1583. nach Creta vornahm, im dortigen Theater die Oefnungen der Vitruvischen Cellen bemerkt haben. Allein da die Handschrift, aus welcher Maffei**) dies schöpfte, nie gedruckt worden ist, so ist es schwer hierüber zu urtheilen. Noch unsicherer sind mündlich überlieferte Nachrichten,***) nach welchen man in Griechischen Tempeln in den einander gegenüberstehenden Mauern kleine Oefnungen gesehen haben will, welche die Mündungen weiter eherner, dort eingemauerter Gefässe sind, und die dem Gesang in diesen Tempeln eine wundervolle Klarheit, Stärke und Harmonie geben sollen. Unter den Trümmern des Theaters von Arles zeigte man noch vor wenigen Jahren†) grosse thönerne Gefässe, die man für diejenigen hält, welche, dem Vitruv zufolge, manchmal zur Ersparung an der Stelle der ehernen gemacht wurden. Allein auch dies ist nicht mehr als Vermuthung. Denn dergleichen Ge-

---

*) *l.* 5. *c.* 5. Man vergleiche auch *c.* 3. 4.

**) *de amphitheatris ap. Polenum. T.* 3. *p.* 208.

***) *Gronovii Thes. Ant. Graec. T.* 8. *p.* 1703.

†) Thicknesse's *journey trough France and Part of Spain.* 1778. *Vol.* 2. *p.* 24.

[1]) *Nach „sollen" gestrichen: „Zu Plinius Zeit thaten sie schon keine gute Wirkung mehr, und Barthelemy vermuthet mit Grunde, dass man sie in Griechenland noch zu Aristoteles Zeit nicht kannte."*

fässe dienten noch weit gewöhnlicher zur Aufbewahrung von Früchten und die Gewölbe der Theater wurden bisweilen zugleich zu Vorrathskellern gebraucht. Ein Fall dieser Art kommt ausdrücklich bei Marcellinus *comes**) vor, wo Verschwörer in einem solchen Gefässe Waffen verborgen und oben mit Früchten überdeckt hatten. Im Cataner Theater befinden sich in der That regelmässig angebrachte Vertiefungen auf der mittleren Präcinction. Allein Houël redet nur so flüchtig von ihnen, dass sich ihre Bestimmung nicht beurtheilen lässt.**)

Gewiss ist es, dass das Saguntische Theater den Schall von der Bühne bis zu den entferntesten Sitzen auf eine wunderbare Weise ungeschwächt fortpflanzt. Ich habe die Probe gemacht, dicht an der Mittelpforte der Scene mit gewöhnlich lauter Stimme vorzulesen, und Personen, die auf der obersten Stufe, in einer Entfernung von etwa 120 Französischen Fussen von mir, sassen, vernahmen jedes Wort mit vollkommener Deutlichkeit. Dasselbe bemerkt man[1] auch in dem Taorminischen. Ich glaube aber nicht, dass bei der Bauart der Theater der Alten noch künstliche Mittel nothwendig waren, den Schall zu verstärken. Da sie dieselben gewöhnlich an Felsen anlehnten, so mussten natürlich mehrere Gänge in diesen gehauen seyn, und diese Hölen verstärkten nothwendig zugleich die Stimme. Zu der gleichen Wirkung trugen die Gewölbe bei, die fast bei allen theils zum Abfluss des Wassers, theils zu anderm Gebrauch unter der Vorscene und dem Orchester vorhanden waren. Endlich aber kam noch das amphitheatralische Aufsteigen der Sitze hinzu, und es ist bekannt, dass die Stimme immer mit Leichtigkeit von der Tiefe aus in die Höhe vernommen wird. Auch anderwärts findet man hievon merkwürdige Beispiele. In der Einsiedelei von Santiago im Monserrat bei Barcelona, die gerade über dem Kloster in sehr beträchtlicher Entfernung in Felsklüften hängt, hört man mit vollkommener Deutlichkeit die Orgel und den Chorgesang der Mönche, ja, wie man versichert, das gewöhnliche Sprechen auf

*) *in Anastasio. Constantino praefecto cet. Buleng. f.* 52. b.

**) *T.* 2. *p.* 138. — Da er sich S. 45. selbst darüber beklagt, dass er keine Spur von Schallgefässen im Taorminer Theater antreffe, so muss er wohl diese Vertiefungen nicht für sie schicklich gefunden haben.

[1]) *„man" verbessert aus „D'Orville".*

dem Klosterplatz;*) und ähnliche Erfahrungen hat man neuerlich an den Aegyptischen Pyramiden gemacht.**)

Wenn es dem Wunsche gewährt werden könnte, sich auf einige Stunden nach dem alten Athen und mitten unter die Griechen zu versetzen; so wüsste ich mir keinen interessanteren Zeitpunkt auszuwählen, als den einer theatralischen Vorstellung. Nirgend sonst wäre es möglich gleich stark und vollständig den ungeheuren Unterschied zu empfinden, der zwischen den Alten und uns herrscht. Soviel auch schon das Studium ihrer Stücke davon zeigt, so fühlen wir dennoch ihre Eigenthümlichkeit weniger, weil wir sie nur zu oft auf unsre Weise verstehen, und sie durch die Erinnerung an neuere Nachahmungen in unsern Kreis herüberziehen. Näher der Wahrheit gelangt man schon durch richtige Vorstellungen von ihrer Schauspielkunst, aber nirgend wird das Bild gleich lebendig und anschaulich, als auf den Stufen eines alten Theaters selbst, wo man durch die Grösse des Gebäudes, den Abstand der Sitze von der Bühne, und eine weite Aussicht auf Land und Meer auf einmal lebendig fühlt, was es heisst, ein Schauspiel von dem Blendlicht eines erleuchteten Saales an die Helle des Tags, und in die ofne Natur zu versetzen.

Was wir theatralische Täuschung nennen, fällt allein durch diesen einzigen Umstand hinweg. Die vollkommenste Decorationsmalerei und das treflichste Maschinenwesen würde bei Tage den grössesten Theil seiner Wirkung verlieren. Allein alle Effecte, die wir durch künstliche Beleuchtung hervorbringen, und die in unsern Vergnügungen eine so grosse Rolle spielen, scheinen den Alten überhaupt fremd gewesen zu seyn;***) sie kannten (soviel sich aus ihren Werken beurtheilen lässt) nicht einmal die feenartige Stimmung der Phantasie, welche durch den magischen

*) [Thicknesse. *Vol.* I. *p.* 216.]

**) Groberts Beschreibung.[1])

***) Was das Theater betrift, so erinnere ich mich nur der Blitze, deren Erwähnung geschieht. Man warf sie von einer hohen Drehmaschine herunter, die man *Keraunoskopeion* nannte. Auch muss man Virgils Stelle von Salmoneus Nachahmung derselben hicherrechnen.[2]) Von Schauspielen mit Feuer findet man wohl bei den Alten keine andern Beispiele, als feierliche Umgänge mit Fackeln, man müsste denn Neros Feuersbrunst in Rom, und Alexanders Einäscherung von Persepolis dahin zählen. Auch waren Feuerwerke vor Erfindung des Pulvers fast unmöglich. — Kommen Illuminationen vor?

[1]) *Groberts* „Description des pyramides de Ghizé, de la ville du Caire et de ses environs“ *war Paris und Straßburg 1800 erschienen.*

[2]) *Vgl. Vergils Aeneis 6, 585.*

Wechsel von Glanz und Dunkel hervorgebracht wird, und eine Geburt des so gern im Halbdunkel und Wunderbaren spielenden Orients scheint. Ihr Auge war überall mehr auf Form, als auf Farbenwechsel gerichtet, und ihre Einbildungskraft drang auf entschiedene Reinheit und Klarheit der Gestalten. Selbst ihre Tonkunst war äusserst einfach, und doch haben jene Wirkungen eines künstlichen Zauberlichts noch am meisten Aehnlichkeit mit musikalischen Effecten.

Die Magie unsrer Opern, mit welchen übrigens die Griechischen Stücke allerdings Aehnlichkeit zeigen, fiel daher von selbst hinweg. Noch weniger war an eine so sehr ins Feine gehende Schilderung der Charaktere, wie in unserm Lustspiel, oder an eine so mannigfaltige Darstellung des Lebens zu denken, als die Englische und Deutsche Tragödie sie kennen. Dazu gehört offenbar feines und natürliches Spiel des Schauspielers, Absonderung des Zuschauers in ein verschlossenes Haus, und unter eine kleinere Anzahl von Menschen, ja unstreitig noch ausserdem Abwesenheit des Gesanges und der Musik. Das Griechische Schauspiel war ein Fest, und zwar ein Volksfest, es besass und verlangte einen sinnlichen Gehalt, der sich mit unsrer Intellectualität nicht vertragen würde. Die Griechen, vor dem Verfall ihrer Kunst, sahen alles im Grossen an, sie forderten einfache, aber mächtig ergreifende Eindrücke; wir dringen überall auf Feinheit, und alles verwickelt sich vor unsern Augen, weil wir eine andre Art das Einzelne zu verknüpfen haben, als sie.

Der individuelle Unterschied von einem Menschen zum andern ist stärker und feiner unter uns, als bei ihnen, und unser Blick mehr darauf geübt, als der ihrige. Dieser Hauptunterschied zwischen ihnen und uns aber, der vorzüglich durch den Fortschritt der Bildung entsteht, ist gerade der, welcher auf das Theater den wichtigsten Einfluss ausübt. Wir verlangen immer die idealische Schilderung des Individuums, sie begnügten sich an dem Bilde der Menschheit.

Wie aber verstanden sie, dieses Bild aufzustellen, wie den einfachen Begriffen der Menschheit und der Gottheit, der Tugend und des Schicksals eine Erhabenheit und eine Macht zu geben, hinter der unsre Dichtkunst ebenso weit zurückbleiben muss, als unsre bildende hinter der Bestimmtheit und der reinen Grösse ihrer Formen! Und dazu trug ihr Theater und ihre Schauspielkunst unläugbar sehr viel bei.

Wir mit unsern Vorstellungen müssen zwar freilich über Steifheit und Unnatürlichkeit schreien, sobald wir von helmartigen Masken und Kothurnen hören, und in der That ist es schwer mit der Feinheit des ästhetischen Gefühls der Griechen die Hörner der Io, oder das Geweih Aktäons zusammenzureimen. Ja, noch wunderbarer kommt es uns vor, wenn Theo in einem Stücke des Sophokles auf ihrer Maske die bläulich unterlaufenen Striemen der Schläge ihrer Stiefmutter an sich trug.

Wie aber alles Colossalische, so musste im Ganzen die riesenmässige Grösse der Gestalten, die Stärke der Stimmen, die dennoch in vollkommnem Wohllaut, und in einer einfachen, aber tief eindringenden Harmonie fortrollten, selbst die steife Geberdenlosigkeit des Spiels, ja sogar jene rohe und wunderbare, aus dem tiefsten Alterthum geschöpfte Vorstellungsart fabelhafter Personen, eine grosse und erschütternde Macht ausüben. Es waren einzelne, aber gewaltsam anschlagende Töne, und wenn unter diesen Umständen die Schaar der Eumeniden aus dem Hintergrunde hervortrat, so erschienen sie nicht als armselige Theaterpuppen, wie bei uns, sondern als Grausen erregende Gespenster, fähig die Einbildungskraft eines ganzen versammelten Volks bis zu bleichem Entsetzen zu spannen.

Ueber die Zeit, in welcher das Saguntische Theater erbaut ist, lässt sich nichts mit Gewissheit bestimmen. Selbst ob dasselbe von der früheren Griechischen, oder von der späteren Römischen Stadt herrührt? ist schwer zu entscheiden. Alle Schriftsteller kommen darin überein, dass Sagunt eine reiche, blühende, und mächtige Stadt war. Ihre Zerstörung fällt in eine Zeit, wo, beinahe hundert Jahre nach Alexanders Tode, die eigentliche mit dem Chor versehene Griechische Tragödie schon gänzlich aufgehört hatte. Die Theater, deren Reste wir in Sicilien und dem untern Theile Italiens antreffen, sind, aller Vermuthung nach, älter als das erste steinerne in Athen, und daher mehr als drittehalbhundert Jahr vor der Zerstörung Sagunts erbaut.*) Wäre es daher nicht im höchsten Grade wunderbar, wenn diese Stadt noch zu Hannibals Zeit keine Schauspiele gekannt, oder kein Theater besessen hätte? Gab es aber ein solches in ihr, so konnte es sich nicht leicht anderswo als in der Seite des Hügels befinden, wo wir es noch

*) Man vergleiche hierüber vorzüglich Böttigers *prolusio de quatuor aetatibus rei scenicae apud veteres p. 7.*

jetzt sehen. Hannibals Zerstörung musste es natürlich in Trümmer verwandeln. Vielleicht blieben nicht einmal die in den Felsen hinein gebauten Sitze verschont. Allein als die Römer die Stadt wieder aufbauten, benutzten sie vermuthlich denselben Platz, behielten die im Felsen ausgehauenen Gänge bei, und blieben dem alten Plane getreu. In der That scheint die verhältnissmässig weite Entfernung der Scene von den Sitzen keine Römische Anordnung zu verrathen.

Palos, welcher das Theater gleichfalls Griechischen Ursprungs hält, ihm aber ein bei weitem zu hohes Alter beimisst, gründet sich vorzüglich auf eine Inschrift in unbekannten AltSpanischen Charakteren, die man auf einem Backstein in einem Fenster eines der Choragien fand. Er beruft sich zugleich auf eine Reihe Ziegel, die in der Mauer, welche die Bühne von der *Orchestra* schied, eingemauert sind, und die von den früheren Bewohnern herzukommen scheinen. Allein schon der Ort, wo man diese Inschrift fand, lässt nicht glauben, dass dieselbe auf das Theater Bezug hat. Vielmehr ist es wahrscheinlich, dass die Römer, von denen, wenn auch das Theater an sich Griechischen Ursprungs ist, doch unstreitig alles noch jetzt vorhandne freistehende Mauerwerk herrührt, diese alten Steine gerade ebenso einmauerten, als es die Araber und Spanier nachher mit den Römischen Inschriften thaten.

Die Spitze des Hügels ist nur um einige hundert Schritt vom Theater entfernt. So wie man aber, durch das Thor des Kastells hindurch, dieselbe betritt, fühlt man sich aus Griechischer und Römischer Grösse in die öde Barbarei des Mittelalters versetzt. Alle Völkerhaufen, die vom 5ten bis ins 13te Jahrhundert diese Küste hinauf und hinunterzogen, bemächtigten sich wechselsweise dieses Hügels, als eines bequemen Befestigungsplatzes und fügten der Zerstörung immer neue Trümmer hinzu.

Die ersten neuern Zerstörer Murviedros waren die Gothen im Anfange des 5ten Jahrhunderts. Unter ihren Streichen sanken vermuthlich die Mauern des Theaters, und der Name Sagunts fing nun an zu verschwinden. Als im Anfange des 8ten Jahrhunderts die Araber nach Spanien herüberkamen, fiel auch Valencia und die umliegende Gegend bald in ihre Hände. Unter ihnen gelangte Murviedro wieder zu einigem Ansehen. Nach dem Zeugnisse Arabischer Schriftsteller war es sogar mehr, als Valencia selbst, Hauptort der Gegend. Allein immer war es damals so viel

mehr durch die Spuren der Zerstörung, die es an sich trug, als durch seine dermalige Gestalt berühmt, dass es jenen Trümmern sogar seinen heutigen Namen dankt. Denn in den Urkunden des 12ten Jahrhunderts findet man auf einmal statt der alten Benennung die vorher unbekannte von *murus-vetulus* (Altmauer),*) die in die heutige übergegangen ist, und wer, von Valencia kommend, die Stücke verfallener Mauern gesehen hat, welche die ganze Länge des Hügels bekränzen, und über deren Zinnen halb eingestürzte Thürme hervorragen, der muss es äusserst natürlich finden, diesen Ort gerade, als ein altes Mauerwerk zu bezeichnen.

Der erste, welcher Murviedro den Händen der Ungläubigen entriss, war der Cid. Damals musste es für jene Zeiten stark befestigt seyn. Denn der Cid wandte alle Belagerungswerkzeuge an, und musste es dennoch einschliessen, um die Vertheidiger durch Hunger zur Uebergabe zu zwingen. Die Belagerten erbaten sich einen Waffenstillstand von 30 Tagen, um Hülfe bei Maurischen und Christlichen Fürsten in Spanien zu suchen, und der Cid nach der damaligen rittermässigen Sitte, Kriege wie eine Art Zweikämpfe zu behandeln, verstattete ihnen nicht allein diesen Stillstand, sondern verlängerte ihn auch, „um, wie er ihnen sagte, der ganzen Welt zu zeigen, dass er keinen ihrer Könige fürchte, und damit niemand sich mit Mangel an Zeit gegen ihn zu erscheinen entschuldigen könne.“ Die Fürsten verweigerten die Hülfe. Der Maurische König in Zaragoza antwortete den Gesandten der Murviedrer: „Geht und leistet soviel Widerstand, als ihr vermögt. Rodrigo hat einen harten Nacken, er ist ein tapferer und unbesiegter Streiter, und ich getraue mir nicht, den Kampf mit ihm zu bestehen.“ Auf diese Weise mussten die Belagerten sich ergeben, und der Cid zog in das Kastell ein.**)

*) So heisst Murviedro in der neuerlich durch den J. Mro. Fr. Manuel Risco zuerst herausgegebenen lateinischen Geschichte des Cid. — In der dem Könige Wamba zugeschriebnen, aber viel spätern Eintheilung der Spanischen Bisthümer kommt es unter dem Namen Murvetum vor. (Florez *España sagrada. T.* 8. *p.* 157.) In dem Gedichte des Cid, von dem ich in der Folge ausführlicher reden werde, und das wahrscheinlicher in die Mitte des 13ten als des 12ten Jahrhunderts gehört (Risco in seiner *Castilla y el mas famoso Castellano. p.* 69.), heisst es schon Murviedro. (*v.* 1103.) Sonst wechselt aber dieser Name mit Mon-, Mol- und noch heutiges Tages sehr häufig mit Morviedro ab. Ein Name ähnlichen Ursprungs in Spanien ist Ponte-vedra.

**) So erzählt diesen Vorfall die ebenerwähnte lateinische Geschichte des Cid. Risco's *Castilla. p.* 243. und *Apend. p.* LIV. Nach dem Gedicht des Cid *v.* 1103. ging die Einnahme von Murviedro der von Valencia voraus.

Allein drei Jahr nach Rodrigo Diaz Tode nahmen die Mauren Valencia und die umliegende Gegend den Christen wieder ab, und diese letztern erlangten beide nicht eher dauernd wieder, als bis Jakob der Eroberer von Aragonien die Araber 1238. daraus vertrieb. Seit dieser Zeit ist das Aragonesische Wappen über der Thüre des Kastells eingehauen, unter dem man noch jetzt in die Mauern desselben eintritt.

Man theilt die Ruinen des Kastells, die sich wohl eine Viertelstunde weit erstrecken, in fünf verschiedene Plätze ein, denen man eigene Namen giebt, man zeigt Ihnen Ueberreste von Säulen, und Altären, Fussböden von Tempeln, auf deren einem man noch die Rinne zu sehn glaubt, in welcher das Opferblut abfloss, Cisternen, Mauern mannigfaltiger Gebäude: Sie erkennen an einigen Stellen noch einzelne Figuren von halb zerstörten Mosaikpavimenten; aber vergebens würden Sie versuchen, etwas Einzelnes genau zu unterscheiden. Ueberall ist nur Graus und Verwüstung. Der grösste Theil der neuern Mauern ist von den Arabern aufgeführt, die sich aber dazu Römischer Steine bedient haben, so dass Sie mitten in neuem Mauerwerk Römische Kapitäle, verkehrt eingemauerte Inschriften u. s. f. antreffen. Ueber einer Thür in einer Nische steht noch eine bekleidete marmorne Bildsäule, welcher aber der Kopf fehlt. Aus den niedrigern Trümmern heben sich von Strecke zu Strecke halb eingestürzte Thürme hervor. Der erste ist, wenn ich mich nicht irre, der, welchen man den Münzthurm nennt. Er scheint kein Werk der Araber; er ist inwendig mit Erde ausgefüllt: von allen Seiten gehn Stufen hinauf und man hält ihn für ein Grabmal. Weiter hin steht ein grösserer, dem man den Namen des Herkules Thurms giebt, und der unstreitig von den Arabern gebaut ist, an dem sich aber viele antike Säulenstücke befinden. Am Ende des Hügels beschliesst die Aussicht ein anderer, von dem, als wäre er durch die Gewalt des Blitzes gespalten, nur zwei dünne, aber sehr hohe Stücke in die Luft emporragen. Etwa in der Mitte des Hügels ist eins der merkwürdigsten Echos, das ich mich je erinnere gehört zu haben. Die Stimme des Rufenden tönt in der stillen Einsamkeit dieser verlassnen Ruinen mit ausserordentlicher Stärke und Deutlichkeit aus den Ueberresten eines alten Gewölbes wieder, das man für das Gefängniss des ehemaligen Prätoriums hält.

Ich erinnere mich, an den Küsten der Ostsee Denkmähler Nordischen Alterthums gesehen zu haben. Man bemerkt da kaum

die Spuren bildender Menschenhände; nur an der Regelmässigkeit aufgeschütteter Hügel, oder etwa an einem ungeheuren Feldstein, der zum Altar diente, und an einigen andern im Kreise herumgestellten, ist noch die Stätte kenntlich, an der sich jene rohen Haufen zum Opfer versammelten. Mit unwillkührlichem Schauder tritt man auf der Insel Rügen an die Ufer des schwarzen Sees, dessen rings umgebenden Wall ein dichter Buchenhain bekränzt, und kaum gewinnt das Gemüth durch den Anblick des ofnen Meers, zu dem es sich gern aus dem einsamen Schweigen dieses Waldes rettet, seine Freiheit und Heiterkeit wieder.

Wieviel anders fühlte ich mich dagegen durch die Milde des südlichen Himmels, die reiche Fruchtbarkeit Valencianischer Fluren und durch den Anblick des wirthlichsten aller Meere, über dessen Rücken hin zuerst Menschlichkeit und Kultur Küsten mit Küsten verband, wieviel sanfter und freundlicher gestimmt. Das Gefühl so vielfacher Zerstörungen einer ganzen Reihe von Jahrhunderten löst sich hier in milde Schwermuth auf und die Einbildungskraft kehrt, wenn sie das Bild der Zeiten durchlaufen ist, zu sanfter Ruhe zurück.

Nichts gleicht der freundlichen Grösse dieses weiten Meerbusens, den man von hier bis an das Vorgebirge von Denia übersieht, das in dunkler Ferne aus seinen Wogen hervorragt; nichts der Schönheit dieser Ebne, welche das mannigfaltige Grün ihres Teppichs seinen Fluten entgegenstreckt. Aus den Orangen und Olivenwäldern blicken die Gipfel von Dörfern und Städten hervor; eine mit Pracht angelegte Chaussée schlängelt sich zwischen ihnen hin; und hinten am Horizont schimmern die vielfachen Spitzen des thürmereichen Valencias. Geht man weiter auf dem Hügel gegen den Herkulesthurm hin, so verliert man die fruchtbare Ebne aus dem Gesicht, und schaut tiefer in die waldbewachsnen Berge hinein, aus welchen der Fluss hervorströmt. Man sieht ihn über die Ebne fliessen, die er in Zeiten von Ueberschwemmungen mit Sand und Steinen bedeckt hat, und folgt ihm gern bis ins Meer, das immer das Auge zuerst an sich zieht, und zu dem es immer zuletzt zurückkehrt. Unter sich am Fusse des Hügels sieht man in die Gassen des Städtchens und bei dem Anblick einer reinlich gepflasterten Tenne, auf denen noch jetzt bei den südlichen Spaniern, wie ehmals bei ihren Vorfahren, den Römern, das Getreide unter freiem Himmel ausgetreten wird, lässt man sich, mit williger Täuschung, in die Sitten des Alterthums versetzen.

Von dem Circus, von dem kaum noch einige Ueberreste stehen, von den Fragmenten von Statuen, die man hier gefunden hat, von der Menge theils Römischer, theils unbekannter Alt-Spanischer Inschriften, von den Gefässen und Schaalen aus Töpferarbeit,*) über die man eigne Untersuchungen angestellt hat, von den drei Stücken der Widder,**) die man auf dem Kastell als Reste der Belagerungswerkzeuge Hannibals zeigt, und andern Alterthümern dieser Art sage ich Ihnen nichts, weil das Wenige, was sich darüber bemerken lässt, schon sonst gehörig gesammelt ist.[1])

Lassen Sie mich dafür die Schilderung eines Orts, den, von dem Augenblicke an, da er in der Geschichte erscheint, mehr als alles Andre, sein Unglück geadelt hat, mit einer Römischen Grabschrift beschliessen, welche sich jetzt in dem Hause eines Privatmanns befindet.***)

Neunzehn Jahre durchlebt' er; da schied vom Lichte der Jüngling,
Welcher mit glühendem Muth früh sich dem Kriege geweiht.
Doch es betrog sich die Parze, da neidisch Fontanus sie wegriss,
Denn unsterblich hinfort lebet der Name des Manns.[2])

---

*) Ueber diese giebt es eine eigne, unter folgendem Titel erschienene Abhandlung: *Barros Saguntinos, disertacion sobre estos monumentos antiguos con varias inscripciones ineditas de Sagunto por D. Antonio Valcarcel Pio de Saboya y Moura, Conde de Lumiares.* Valencia. 1779. 8.

**) Es sind drei, welche die Gestalt der Wagenachsen haben, wie man auf der, der bekannten Spanischen Uebersetzung des Sallustius beigefügten Abbildung sehen kann.

***) [Ponz Reise durch Spanien. Th. 4. S. 230.]

[1]) *Nach „ist" gestrichen: „Für die Fragmente der Statuen und die einzelnen gesammelten Inschriften richtet man jetzt eigne Zimmer auf dem Rathhause zu. Unter den erstern nannte man mir ein Fragment einer colossalischen Statue eines Mannes vom Knie bis an den Gürtel als merkwürdig. Der Gürtel ist mit Widder, Elephanten und andern Thierköpfen verziert. Unter demselben hängt das Gewand hervor, und das Ganze soll gut gearbeitet seyn. Daneben hat sich der Kopf gefunden, der einen Römischen Haarputz hat, aber ganz entstellt ist. Ich sah dies Stück nicht, der Beschreibung nach aber scheint es die Bildsäule . . ."*

[2]) *Das lateinische Original lautet:*

„M. Acilius L. f. Fontanus.
Eripuit nobis undevicesimus annus
ingressum juvenem militiam cupide.
parcae falluntur, Fontanum quae rapuere,
cum sit perpetuo fama futura viri."

4.

Cantabrica.

I.

St. Jean de Luz.

Unsre Ungeduld die Spanische Gränze zu begrüssen, wurde noch einen Tag länger hingehalten, als wir geglaubt hatten. Der Weg war unglaublich schlecht; das Pflaster der Chaussée war, wie von Grund aus, aufgewühlt und die Steine lagen haufenweis mitten in der Strasse aufgethürmt.

Doch waren dies nicht die einzigen Spuren, welche uns an den letzten Krieg zwischen Frankreich und Spanien, und an die Vernachlässigung der innern Administration seit der Zeit der Revolution erinnerten. Die sprechendsten Beweise davon fanden wir in Saint Jean de Luz. Ein Arm des Meers strömt daselbst in das Land ein, und theilt diesen kleinen Ort in zwei Theile. Ueber diesen Arm ist eine lange hölzerne Brücke gebaut, und da das Meer hier überaus stürmisch ist, so sind die Ufer mit prächtigen steinernen Quais eingefasst. Seit Jahren aber hat man diese Schutzwehren gegen die Gewalt der andringenden Wogen gänzlich vernachlässigt; die Quais sind beschädigt und zum Theil eingestürzt; die Flut hat schon einige der dem Ufer zunächst stehenden Fischerhütten weggerissen, und droht andern denselben Untergang; und die Brücke ist so verfallen, dass nur noch Fuss-

---

Handschrift (31 halbbeschriebene Quartseiten, von denen S. 23—26 fehlen) in der Königlichen Bibliothek in Berlin. Unter dem Haupttitel stehen noch die Worte „im Wagen“. — Erster Druck: „Reiseskizzen aus Biscaya“ Wilhelm von Humboldts Gesammelte Werke 3, 213—240 (1843).

gängern darüber zu gehen erlaubt wird. Geschieht den Eingriffen des Meers nicht bald Einhalt, so läuft der ganze Theil des Orts um den Hafen herum sichtbare Gefahr.

Wir kamen gerade zur Zeit der einströmenden Flut in dem Orte an, und da unser Wagen durch das Wasser fahren musste, so waren wir genöthigt die Ebbe abzuwarten, und gegen unsern Vorsatz hier zu übernachten. Wir machten einen Spaziergang an den Hafen, setzten uns auf dem verfallenen *quai* neben einigen Fischern, deren starke, aus den Lumpen, die sie umhüllten, nackt hervorblickende Glieder und deren armseliger Fang uns lebhaft an den Theokritischen[1]) erinnerte, nieder, und ergötzten uns unendlich an dem Schauspiel des vom Sturm bewegten Meers.

Der Meerbusen von St. Jean de Luz ist vorzüglich malerisch. Klein, aber durch zwei Vorgebirge, rechts durch das Fort St. Barbe, links durch das, welches den Namen des Orts trägt, gut begränzt, bietet er dem Auge gerade die Fläche dar, die es leicht übersieht. Die Wogen rollten majestätisch von der Höhe des Meers auf uns zu; vom Widerstand der zurückprallenden Wellen aufgehalten, brach sich ihre finsterthürmende Spitze in weissen Schaum, der vom Mittelpunkt aus wie ein plötzlich entzündetes[2]) Feuer zu beiden Seiten in unabsehlichen Reihen hinlief; dann sich mit verdoppelter Gewalt überwälzend, stürzten sie lautbrausend in die Mündung des Hafens. Dieselbe Flut aber, die hier vor uns eingeengt im Drange des Ein- und Zurückströmens wild auftobte, ergoss sich hinter uns mit pfeilschneller Geschwindigkeit in lieblichen Schlangenlinien über das glattgespülte Ufer, und — so rasch war die Bewegung — wenn die zweite Welle der ersten zurückkehrenden begegnete, sah man, wie in einem durchsichtigen Krystall, zwei zusammenhängende Spiegelflächen über einander in entgegengesetzten Richtungen hingleiten. In der Ferne vernahm man nur ein dumpfes Toben, ein verwirrtes Gewühl der Wogen; an hervorragenden Klippen sprützte Schaum aus der dunkeln Flut empor, und auf der äussersten Höhe des Meers schwankten von Zeit zu Zeit die schimmernden Segel eines Schiffes vorüber.

In den Pyrenäen hatten mich oft jene ungeheuren, von keinem mildernden Grün umkleideten Felsmassen in die frühesten Alter

---

[1]) *„Ἁλιεῖς“ ist die 22. Idylle Theokrits überschrieben.*

[2]) *„plötzlich entzündetes“ verbessert aus „verheerendes“.*

der ersten Weltbildung zurückversetzt. Sie sind das Bild einer ewig unthätigen Ruhe, einer Last, die, immer auf den Mittelpunkt ihrer Schwere drückend, nur zusammenzustürzen droht, um sich noch fester an einander zu ballen. Was dagegen bei dem Anblick des Meers die Einbildungskraft bis zum Entsetzen anspannt, ist die fürchterliche, sich mit unglaublicher Geschwindigkeit nach allen Seiten zugleich fortpflanzende, von dem unbedeutendsten Stoss die ungeheuerste Tiefe aufwühlende, den ganzen Erdkreis bedrohende Beweglichkeit. Jene ewige Ruhe, dies ewige Rollen, beide nach blinden Gesetzen, beide in todten ungeschiedenen und ungeheuren Massen, die wüsten Elemente des Chaos, sind die Gestalten, in welchen die leblose[1]) Natur uns ihre Erhabenheit zeigt, in denen eine dunkle und unverstandene Kraft waltet, und neben welchen jede geistige verstummt und verschwindet.

Wie die Pflanze, die, sich aus der Ritze des Felsens hervorwindend, seine schroffen Ecken umklammert, erhält sich mitten unter ihrer Verwüstung die lebendige Organisation, und wie der im Stein verborgene Funke springt der Trieb der Bildung aus ihr selbst hervor.

In jedem gefühlvollen Zeichner der Natur hat eins dieser zwiefachen Elemente, die todte oder die beseelende Kraft, ein sichtbares Uebergewicht. Homer und die Griechen schildern die Natur lieber in der Mannigfaltigkeit ihrer Gestalten und der Fülle ihrer Bewegung; die nordische Phantasie Ossians verweilt vorzugsweise bei ihren rohen, wüsten und finsteren Massen. Aber noch fehlt uns der Dichter, welcher, tiefer eindringend, den formlosen Stoff wahrhaft mit dem Bildungstrieb gattete, und matte Beschreibungen aus seinem Kreise verbannend den Kampf und die Vereinigung der Schöpfungskräfte selbst einführte.

Er würde vielleicht die Kosmogenie einige Schritte weiter führen, aber wenigstens gewiss den unbebautesten Theil der Dichtkunst, die didaktische, mit einem unbekannten Muster bereichern. Denn nicht Welten durch Welten zu entzünden, und Fabeln an Fabeln zu reihen ist es, was die dichterische Einbildungskraft hier sucht. Sie will im Menschen die Kräfte erregen, durch die er eine solche Schöpfung ausser sich begreifen, eine ähnliche in sich nachbilden kann.

Denn auch in ihm streitet ein formloser Stoff, ein un-

---

[1]) *„leblose" verbessert aus „physische".*

bestimmtes Streben und ein unbestimmter Trieb mit dem ordnenden Gedanken und der gestaltenden Anschauung; auch in sich begreift er diese Elemente nur einzeln, und nur der Einbildungskraft ist es gegeben, sie wenigstens auf Augenblicke zu ihrer ursprünglichen Einheit zu verknüpfen.

2.

Spanische Gränze.

Die westliche Seite der Pyrenäen senkt sich gegen das Meer zu allmälig herab,*) und verliert sich an dem Ufer desselben[1]) in unbedeutende Hügel. Die östliche dagegen ist steil und setzt dem Mittelmeer schroffe Vorgebirge entgegen. Daher hat der Weg von Perpignan aus nach Spanien mit Mühe durch den Fels gehauen werden müssen, da der von Bayonne nur zwischen kleinen Anhöhen hinläuft.

Die Aussicht ist hier mehr anmuthig, als gross; doch fehlt es ihr nicht an Mannigfaltigkeit. Man ist immer von grösseren oder kleineren Bergen umgeben, behält beständig einige der hohen Pyrenäen im Gesicht, und erblickt bisweilen über den niedrigeren Hügeln zur Rechten das Meer.

Die Gränze zwischen Frankreich und Spanien macht, wie bekannt, die Bidassoa**) bei dem *pas de Beodid.* Von einer kleinen Anhöhe sieht man beide Länder liegen.

Die Linie, welche zwei Reiche von einander scheidet, ist immer ein interessanter Anblick, wie wenig auch zunächst um sie herum Boden und Bewohner verschieden seyn mögen. Es ist eine Scheidewand, durch welche die Willkühr oder der Zufall zwei Menschenhaufen zu verschiedenen Schicksalen verurtheilt hat.

Es schiene natürlich, dass sich Völkerstämme, wie andre Ge-

---

*) Ueber dies étagenmässig abnehmende Absteigen der Pyrenaeen s. *mém. sur la guerre entre la F. et l'Esp. p. 11. nt.* (1.)

**) Man hält diesen Fluss gewöhnlich für die Magrada der Alten. Oihenart, *p.* 87. Florez. XXIV. 15. Mannert. I. 355.[2]) Dem Fortsetzer der *Esp. sagr.* Risco scheint XXXII. *p.* 90. die Stelle des Mela, wo er dieses Flusses erwähnt (den sonst keiner der andern alten Schriftsteller nennt), zu sehr verdorben, um etwas darauf bauen zu können.

[1]) *Nach „desselben" gestrichen: „wenn nicht in eine vollkommene Ebne, doch".*

[2]) *Oihenarts Werk ist S. 119 Anm. * genauer zitiert. Florez war der Herausgeber der nachher genannten* España sagrada. *Mannerts „Geographie der Griechen und Römer" begann Nürnberg 1795 zu erscheinen.*

wächse des Bodens, so weit verbreiteten, als es ihnen nicht ihre zerstörenden, aber ihre anbauenden Kräfte verstatteten. Ihre politischen Gränzen würden sich dann wahrscheinlich von selbst mit den Natur-Abtheilungen des Landes, das sie bewohnten, in Verbindung setzen. Bei einer weiteren Ausdehnung würden sie lieber in demselben Thale die Ufer desselben Flusses weiter verfolgen, als über das Gebirge in ein neues hinübergehen, wo sie ein andres Klima, einen anderen Boden, und was auf den Menschen, der immer, auch schon in seinem rohesten Zustande, Eindrücken auf die Empfindung und die Einbildungskraft folgt, gleich mächtig wirkt, eine andre Gestalt des Landes und der Vegetation anträfen. Auch kann man in den frühesten Zeiten des bewohnten Europas, wo nicht besondre Umstände ausserordentliche Völkerbewegungen veranlassten, die Gränzscheidungen der Flüsse mit ziemlicher Sicherheit zugleich als Gränzscheidungen der Völkerstämme ansehen.

Im Zustande der Bildung, wenn der Mensch auf dem Boden Kraft genug gewonnen hat, sich über denselben zu erheben, entsteht eine andre Art natürlicher Gränze zwischen verschiednen Nationen, die Verschiedenheit der Sprache und der Kultur.

Der Zufall, oder das Schicksal, welches die menschlichen Begebenheiten lenkt, hat die eine und die andre dieser natürlichen Scheidewände übersprungen; die verschiedensten Völkerstämme haben sich mit einander vermischt; vorhandene Sprachen sind untergegangen, und aus ihren Trümmern sind neue entstanden. Bei allen diesen Veränderungen hat sich die Uebermacht gezeigt, welche die moralischen Einwirkungen im Menschen über die physischen ausüben. Der Einfluss der Gleichheit des Klimas und sogar der Abstammung verschwindet, und derselbe Völkerstamm nimmt eine verschiedne Gestalt an, je nachdem der Zufall einen seiner Theile mit einer andern Nation verbunden hat.

Dies glaubte ich auch hier zu bemerken. Der unläugbaren Nationalähnlichkeit zwischen beiden ungeachtet, tragen doch die Französischen Basquen mehr Französische Leichtigkeit, die Spanischen Biscayer mehr Spanischen Ernst an sich. Die ersteren, die zu der Zeit des gänzlichen Verfalls des Abendländischen Kaiserthums — vermuthlich am Ende des 4ten Jahrhunderts — theils von selbst, theils später von den Herzogen von Aquitanien als Miethstruppen herübergerufen, ihre alten Wohnsitze ver-

liessen,*) und sich in Frankreich festsetzten, haben sich daher dem allgemeinen Charakter der mittäglichen Franzosen genähert, und vorzüglich die gebildeten Classen unter ihnen sind mit den Gascons nicht nur in demselben Namen, sondern auch in demselben Charakter zusammengeschmolzen; die letztern hingegen sind zwar auf allen Stufen der Ausbildung eigenthümlicher geblieben, indess dennoch im Ganzen den Spaniern, deren Sprache sie sogar zum Theil zu der ihrigen gemacht, ähnlicher geworden.

Freilich ist aber auch das Schicksal, welches beide erfahren haben, überaus verschieden. Das Spanische Biscayen, eine zusammenhängende Provinz von beträchtlicher Grösse, ist, auch in seiner Abhängigkeit von Spanien, noch gewissermassen ein selbstständiges Land geblieben, regiert sich durch Personen aus seiner Mitte und nach seinen eignen Gesetzen, und geniesst Freiheiten, über deren Beibehaltung es mit Eifersucht wacht. Durch die Industrie seiner Bewohner und seine dem Handel günstige Lage hat es sich zu einem Grade des Wohlstands erhoben, in welchem im ganzen übrigen Spanien nur Catalonien und Valencia mit ihm wetteifern können. Es ist daher nicht zu verwundern, dass die Biscayer in Spanien auch noch als Nation eine bedeutende Rolle spielen, dass der minder unternehmende und thätige Castilianer mit sichtbarer Eifersucht auf sie blickt, und dass selbst die Vornehmsten und Reichsten unter ihnen, die, in Spanischen Collegien erzogen, selbst ihre Sprache entweder nie erlernt, oder gänzlich vergessen haben, dennoch mit enthusiastischem Stolze an ihrem Vaterlande hängen.

Die Französischen Basquen hingegen bewohnen bloss drei kleine und unbedeutende Distrikte, haben schlechterdings kein politisches nationelles Band unter einander, und verlieren sich in der Masse der Nation, zu der sie gerechnet werden, ohne durch etwas andres, als durch ihre Sprache, ihre Sitten und ihre leidenschaftliche Liebe zu ihrer Heimath, ein selbstständiges Ansehen gewinnen zu können. Immer aber sind diese Züge noch charakteristisch genug, um sie als einen völlig eignen, von allen ihren übrigen französischen Nachbarn geschiedenen Völkerstamm zu bezeichnen; und das hat man von jeher so sehr gefühlt, dass weder die ehemalige monarchische, noch die nachherige republi-

---

*) *Oihenarti notitia utriusque Vasconiae. p.* 385. 394.

kanische Regierung, die doch alle Localverschiedenheiten zu einer allgemeinen Gleichheit herabsetzte, es je versucht haben, die Basquen in der Armée unter verschiedene Corps zu vertheilen. Vielmehr hat man sie immer zu eignen Regimentern unter Anführung ihrer eignen Officiere gebildet, und sie, soviel mir bekannt ist, auch nie ausserhalb Frankreichs gebraucht.

[Waren sie bei Maringo? Wie ist es mit den Bas Bretons? Freiheitssinn.]

Indess ist diess auch die einzige Gestalt, unter der sie in Frankreich noch gewissermassen nationell auftreten.

Etwa eine Stunde diesseits der Spanischen Gränze stiessen wir auf einen alten Mann, mit dem wir uns in ein Gespräch einliessen. Er zeigte uns, da wir ihn nach der Entfernung des Gränzorts fragten, einen Hügel, auf dem die erste Spanische Kapelle lag. „Dorthin", sagte er, „ging ich sonst wöchentlich, um meine Andacht zu verrichten. Jetzt, da ich alt und schwach geworden bin, kann ich mit Mühe Einmal des Jahrs dahin kommen; und vielleicht muss ich sterben, ehe ich sie wieder sehe." Es lag etwas ungemein Rührendes in der Sehnsucht, mit welcher dieser fromme Greis in ein fremdes Land hinüberschaute, um dort einen Trost zu suchen, der ihm, in seinem eignen, gerade da er dessen am meisten bedurft hätte, geraubt war.

Die sogenannte Fasaneninsel ist so klein, dass man Mühe hat zu begreifen, wie sie zu einer politischen Zusammenkunft*) dienen konnte. Auch konnte nur die Strenge des Cärimoniels diesen Ort dazu auswählen. Bei einer früheren Zusammenkunft ähnlicher Art war man nicht gleich gewissenhaft. Als Heinrich 4. von Kastilien hier mit Ludwig 11. zusammenkam, blieb Ludwig innerhalb seines Gebiets. Heinrich setzte mit seiner aufs reichste geschmückten Begleitung in mehreren Barken über den Fluss. Schon vom Fluss aus begrüssten beide Könige einander; als aber Heinrich ans Land gestiegen war, umarmten sie sich und gingen an einen niedrigen Fels am Ufer des Flusses. Hier war Heinrich an den Felsen angelehnt, Ludwig stand ihm gegenüber, und zwischen sie trat ein grosser und schöner Jagdhund, auf den beide Könige ihre Hände legten. So besprachen sie sich mit

*) Bekanntlich wurde hier 1660. der sogenannte Pyrenaeen-Friede durch den Kardinal Mazarin und D. Luis Mendez de Haro y Guzman geschlossen. [Florez. II. 341. nennt den Fluss Vesduya.]

einander, und unterzeichneten den vorher verabredeten Vergleich. Dann kehrte Heinrich über den Fluss zurück und übernachtete in Fuentarrabia. Der Spanische Chronikenschreiber, welcher uns diese Details hinterlassen hat, ist aber auch auf das äusserste über die Schande erbittert, die er darin für seinen König erblickt; er macht dem Erzbischof von Toledo und dem Marques de Villena einen bitteren Vorwurf daraus, dies so veranstaltet zu haben, und ergiesst seinen Unwillen, auf ächt Spanische Weise, in ein Wortspiel, das sich schwerlich in eine andre Sprache möchte übersetzen lassen.*)

3.

Guipuzcoa. Anblick des Landes.

Auf welcher Seite der Pyrenäen ein Reisender Spanien betritt, wird er durch unerwartet angenehme Eindrücke überrascht; und ebenso wird er sich schwerlich wieder davon trennen können, ohne dass hier die letzten Tagereisen eine gewisse Sehnsucht in ihm zurücklassen. Denn gerade Biscaya und Catalonien sind, zwar vielleicht nicht die merkwürdigsten Provinzen Spaniens, wenigstens nicht die, welche den Nordländer am meisten durch die Neuheit der Gegenstände befremden, aber sie sind bei weitem die freundlichsten, diejenigen, in welchen die Abwechslung der Gegenden, der Wohlstand des Landes und der Charakter der Einwohner am meisten zusammenkommen, dem Gemüth eine angenehme und heitre Stimmung zu geben; da das zwischen ihnen liegende Aragonien, und wenigstens ein Theil von Navarra, allen Beschreibungen nach, einen traurigen und dürftigen Anblick gewähren.

Beide zugleich Berg- und Küstenländer, beide gut bevölkert und treflich angebaut, bieten sie eine Mannigfaltigkeit von Gegenständen, und ein Leben und eine Bewegung dar, welche mit der Einförmigkeit der Natur und der Unthätigkeit der Bewohner in dem übrigen Spanien in nur zu auffallendem Gegensatz stehen.

---

*) *E porque todo lo que al rey convenia, fuese de mal en peor, quisieron que en aquellas vistas, ó mas propiamente ciegas quedase antes ofendido el Rey que honrado, mas desabtorizado que tenido en estima. Ca lo que debiera ser en medio de los terminos de Castilia é de Francia, hicieronle que pasase todo el rio y entrase en el reyno ageno, no mirando á lo que la lealtad les obligaba é á la decencia de su rey convenia.* Chronik Heinrichs 4. bei Sancha gedruckt, aber noch nicht ausgegeben. [Ist keine andre Ausgabe?]

Berge und Thäler wechseln in ihnen in fast immer gleich lieblichen Formen mit einander ab; die Vegetation ist frisch und reich: Dörfer und Städte zeugen von dem Wohlstand, den Ackerbau und Industrie, die Landstrassen von dem Verkehr, den der Handel hervorbringt. Ihre Bewohner, denen ihre Lage im Gebirge und am Meer ohngefähr gleiche Neigungen einflösst und gleiche Beschäftigungen giebt, zugleich kühn und behende, zeigen schon in ihrer Gestalt und ihrer Physiognomie Muth, Entschlossenheit und Thätigkeit. Doch hat der Biscayer mehr die gewandte Kühnheit eines Gebirgbewohners, der Katalane mehr den derben Trotz der Wohlhabenheit, welche die Frucht grösseren Fabrikfleisses und eines mehr ausgebreiteten Handels ist. In dem ersteren sieht man die Spuren eines rohen und ungebildeten, aber auch unverdorbenen und von der Natur mit Kraft und Feuer ausgestatteten Urstamms; in dem letzteren die Ueberreste eines ehemals ansehnlichen, durch politischen Einfluss und inneren Reichthum mächtigen Handelsvolkes. Beide sind, genau betrachtet, in jeder Rücksicht einander unähnlich, verrathen eine verschiedene Abstammung, wie verschiedene Schicksale; aber wer beide gesehn hat, wird sich doch schwerlich enthalten können, sie einen Augenblick mit einander zu vergleichen, da ihnen ihre Thätigkeit, ihr Unternehmungsgeist, und selbst ihre körperliche Schnelligkeit — die Katalanen sind bekanntlich ebenso in Spanien, als die Basken in Frankreich, als die besten Läufer berühmt — eine Aehnlichkeit geben, welche noch mehr durch den Gegensatz mit den übrigen Spaniern ins Auge fällt.

Katalonien wird von Französischen Reisenden nicht selten noch als eine Fortsetzung Frankreichs angesehen. In der That erhalten sich auch noch bis Barcelona hin gewissermassen Französische Sitten und Französische Gemächlichkeit; die Sprache des Landes ist nur ein verschiedener Dialekt von der des mittäglichen Frankreichs, und diese ganze Küste des Mittelmeers theilte lange Zeit hindurch dieselben Schicksale. Biscaya hingegen hat ein schlechterdings eigenthümliches Ansehen, und, in der Mitte zwischen Frankreich und Spanien, trägt es, vorzüglich in seinen Bewohnern, weder den Charakter des einen, noch des andern an sich. Sitten und Gesichtsbildung sind verschieden; die Sprache ist in ihren Worten, ihrer Bildung, und ihrem Ton eigenthümlich, und dem Fremden auch bis auf das unbedeutendste Wort unverständlich, und sogar die Namen der Oerter, die fast alle aus

ihr, und zum Theil aus ihren ältesten Wurzelwörtern hergenommen sind, klingen befremdend und ungewöhnlich.

Der erste Flecken, in dem wir in Spanien zu Mittag assen, war Oyarzun. Es ist zugleich einer von den wenigen, welche auf eine auffallende Weise die Gleichförmigkeit beweisen, in welcher sich die Biscayische Sprache seit den ältesten Zeiten erhalten hat. Die Alten erwähnen nemlich an diesem Theile der Küste eines Vorgebirges, das sie als das äusserste gegen die Pyrenaeen hin angeben. Der Name desselben hat vermuthlich durch die Abschreiber vielerlei Abänderungen erlitten. Er heisst bei den verschiedenen Geographen Oeaso, Eason, Jarso und Olarso. Diese letztere Lesart kommt dem wahren Namen am nächsten, und Plinius, der den Ort so anführt,[1]) setzt hinzu, dass es ein Wald der Vasconen (*Vasconum saltus Olarso*) sey. Noch jetzt aber heisst *oyana* auf Biscayisch ein Bergwald, *Oyarzo* hat nach dem Zeugniss Biscayischer Schriftsteller*) dieselbe Bedeutung; und man sieht daher deutlich, dass schon die Römer diese Gegend mit demselben Namen belegt fanden, den sie noch heute trägt, und den sie ihrer natürlichen Beschaffenheit verdankt, und dass sie ihn nur aus Unkunde der Sprache in einem einzigen Buchstaben veränderten.

Nach den Römerzeiten im Mittelalter findet man das Thal Oyarzo in Urkunden wieder, und damals erstreckte es sich von dem Hafen S. Sebastian bis an die Bidassoa. Es liegt daher um den Busen herum, den das Meer dort macht, und wird von den Spanischen Schriftstellern vorzüglich wegen des Muths und der Leibesstärke seiner Bewohner gerühmt. Deswegen ertheilten die Könige von Spanien demselben von sehr alten Zeiten her besondre Privilegien und Vorrechte. Seit dem 13. Jahrhundert aber haben einige der dazu gehörenden Orte eigne Freiheiten und Gerichtsbarkeiten erhalten; seitdem ist daher der Name Oyarzo auf einen kleinern Distrikt beschränkt worden, und jetzt trägt ihn nur die umliegende Gegend des Fleckens Oyarzun. In der ehemaligen Ausdehnung begriff er ausser dieser letztern die Orte Fuenterrabía, Rentería und Irun unter sich, und der Hafen, der jetzt *el Passage* heisst, hiess damals der Hafen von Oyarzo. Noch jetzt ist das Thal so waldreich, dass es Zeiten gegeben hat, in

---

*) Oihenart. *p.* 169.

[1] Naturalis historia *4, 110.*

welchen der Flecken Rentería allein 29 aus seinen eignen Waldungen erbaute Kauffartheischiffe besass. Zu den Zeiten der Römer erstreckte sich der Strich Land, welcher diesen Namen führte, gleich weit und bis nah an S. Sebastian heran, und das Vorgebirge Oeaso der Alten ist vermuthlich der heutige Berg Jaizquivel,*) der von *la punta del Higuer* bis an den Hafen *el passage* hinläuft und an dessen Fuss [1]) das obenerwähnte Thal liegt, und die Stadt [2]) mag in der Gegend des heutigen Oyarzun gestanden haben, es sey nun dass Oeaso und Olarso**) verschiedene

*) Dieser Name ist neu. Die Etymologie seiner ersten Stammsilbe ist mir unbekannt. Die Endigung kommt von *quibelá*, der Rücken, her und bedeutet, dass der Berg hinter einem andern, in der Stammsilbe angezeigten Ort liegt. So sagt man, mit nur kleiner Veränderung der Buchstaben *eliz-guibelean*, hinter der Kirche (*elizá*, *iglesia*, *église*). — Risco setzt die Stadt Oeaso eigentlich oberhalb des Hafens *el Passage* gegen eine Anhöhe zu, die man Wasanoaga nennt (32, 187.). Mannert (I. 355.) sagt, dass Oeaso tiefer am Busen lag. (?) Vielleicht ging auch das Meer ehmals tiefer ins Land hinein. Bei Rentería ist dies noch jetzt zu sehen. Was ehmals ein Schiffswerft war, sind jetzt Gärten, und der Hafen läuft Gefahr, sich immer mehr und mehr zu versanden. S. Risco. *l. c. p.* 186.

**) Hermolaus Barbarus will nach der Lesart des Plinius: Olarso, die andern der übrigen Geographen umändern. Allein abgerechnet, dass der Verbesserer doch nur das in den Text seines Schriftstellers bringen darf, was dieser sagen wollte, nicht was er hätte sagen sollen, so ist dieser Vorschlag auch darum unstatthaft, weil es mir sehr zweifelhaft scheint, welche Abänderungen das ursprüngliche Biscayische Wort selbst haben konnte. Dass *oy* und *oe* verwechselt werden, sieht man deutlich daraus, dass *oya* und *oea* gleich viel gelten und beide das Bett heissen. Ja es dürfte vielleicht nicht unrichtig seyn, dies Wort als die Wurzel von *oyaná* und *oyarzo* anzusehn. *Oya, oea, oatzea* und *ohatzea* heisst in der einfachen Zahl [3]) ein Bett, oder ein Nest, in der mehrfachen, *oyac* und *oeac*, das Zahnfleisch. Dies letztere wird auch *obiac* genannt, und *obia* heisst das Grab. Diese verschiedenen Bedeutungen, die schwerlich unmittelbar auf einander übertragen worden sind, scheinen auf eine gemeinschaftliche Urbedeutung zu führen, und hier scheint die passendste die des Hohlen und des Leeren, die auch in unserm Oede zusammenkommen. Vergleicht man dies Letztere, wie einige Sprachforscher thun, mit dem Griechischen *οἶος*, und hält man das d nicht für radikal darin, so könnte das Biscayische *oya, oea, obia* (lauter verwandte Töne) zu derselben Wurzel gehören, ursprünglich hohl bedeuten, und so auf das Grab, das Nest und das Zahnfleisch (als die Höle der Zähne) übertragen seyn, dann leer und daher etwas, was zur Unterlage dienen kann, ein Bett, endlich leer von Anbau, unbeackert, wüst, welche Gegenden dann natürlich mit Wald und Gebüsch bewachsen, woraus sich die Bedeutung eines Buschwerks ergiebt. — Da *olá* auf Biscayisch ein

[1]) *„Fuss" verbessert aus „Rücken".*
[2]) *Nach „Stadt" gestrichen: „die sie tiefer in den Busen ins Land hinein setzen".*
[3]) *Nach „Zahl" gestrichen: „wie eben gesagt worden".*

Namen zur Bezeichnung der Stadt und des Thals, oder nur Abänderungen desselben waren.*)

Ein anderes Beispiel eines AltBiscayischen in späteren Zeiten aber verdrehten Namens giebt die kleine, durch die Kriege zwischen Spanien und Frankreich bekannte Gränzfestung Fuenterrabía. Diese wird in Urkunden des 13. Jahrhunderts Ondarribia und Undarribia genannt,**) und hat diesen Namen, wie ein anderer Ort an dieser Küste, Ondarroa, von ihrer Lage im Ufersande des sich in ihrer Nähe ins Meer ergiessenden Stromes erhalten. Aus demselben, den ich als den ursprünglichen ansehe und welchem gemäss die Biscayer sie noch heute Ondarrabia nennen, haben die Franzosen und Spanier Fontarabie und Fuenterrabía gemacht; und einige lateinische Schriftsteller übersetzen dies gar durch *fons rapidus* oder *rabidus* — eine Eleganz,[1]) gegen welche sich der gesunde Geschmack wohl ebensosehr, als[2]) die Etymologie erheben wird.

In einem Lande, das durchaus eigenthümlich ist, wo fast alles den Eingebohrnen und fast nichts Fremden angehört, war es vielleicht nicht unnütz, auch auf kleinere Umstände aufmerksam zu machen, die dies beweisen, und welche dem bloss Durchreisenden leicht entgehen können. Sonst findet die Erinnerung an die lieblichen Thäler Guipuzcoa's, durch welche unser Weg uns führte, einen zu reichlichen Stoff in der Natur der Gegend und ihrer Bewohner, um lange bei trocknen Namen zu verweilen.

Brett heisst, so könnte man vielleicht auch dies zur Rechtfertigung von Olarso anführen. Allein dies Wort scheint zu einer andern Familie zu gehören. Beiläufig sey es mir erlaubt hier zu bemerken, dass von diesem Wort *ottza*, ein Haufen aus einem Baum geschnittner Bretter, *tablage*, herkommt, wobei man sich wohl schwerlich enthalten kann, sich an unser Holz zu erinnern. — Diese Aehnlichkeit Biscayischer und Deutscher Wörter darf um so weniger befremden, als in der That zwischen den Stammwörtern beider Sprachen eine nicht geringe Verwandschaft herrscht. Dies hat schon Eccard (*de Origine Germanorum. ed. Scheidii. p.* 28.) bemerkt. Er vergleicht daselbst sogar mit dem Biscayischen *oea* das Deutsche *eja* und Wiege, worin ihm aber wenigstens für das Letztere wohl niemand beistimmen dürfte. Doch mehr hievon künftig an einem schicklicheren Orte.

*) Man vergleiche über die Geschichte dieses Thals Risco's Fortsetzung der *España sagrada. T.* 32. *p.* 146.

**) Oihenart. *p.* 168. Risco. XXXII. 150. Der letztere behauptet zwar, dass der Name Ondarribia später sey als der heutige in Spanien und Frankreich gewöhnliche (*p.* 153.), aber ohne hinlängliche Gründe anzuführen.

[1]) *Nach „Eleganz“ gestrichen: „bei der wenigstens die Deutlichkeit“.*

[2]) *Nach „als“ gestrichen: „die Geschichte und“.*

Seitdem wir Oyarzun verlassen hatten, befanden wir uns zu tief im Lande, um noch den Anblick des Meers zu geniessen. Wir hatten schon vorher von ihm Abschied genommen, doch nur mit dem Vorsatz und der Hofnung, es auf der andern Seite Spaniens wieder aufzusuchen, und dort, nicht so unruhig und stürmisch, als es sich von der Höhe herab in den engen Busen Biscayens, der daher immer der Schiffarth gefährlich ist, zusammendrängt, vielleicht nicht mit so mahlerischen Ufern, als die dieser nördlichen Küste, aber grösser und majestätischer, in der schönen Bay von Cadiz wiederzusehen.

Wenn man die Wildheit und die furchtbare Grösse einer Gebirgsgegend bis zur anmuthig überraschenden Abwechslung von Bergen und Thälern, die Rauhigkeit eines nördlichen Klimas bis zur erquickenden Kühle und stärkenden Frische mildert; wenn man der trägeren Vegetation des Nordens einen schnelleren und kräftigeren Wuchs leiht, den kalten, manchmal finstern Ernst seiner Bewohner mit einem Theil der Lebhaftigkeit und der Heiterkeit des Südländers versetzt, so hat man ein treues Bild des Theils von Biscaya, durch den wir reisten. Man fühlt, dass man sich im Norden befindet, die Luft ist schon im Anfang des Herbstes nicht mehr eigentlich milde, die Produkte, die wir bei uns und im nördlichen Frankreich sehen, finden sich auch hier, die zarteren des Südens, die Orangen, Palmen, Mandeln, selbst die Olivenbäume fehlen, und dies unterscheidet diese Provinz besonders sehr auffallend von Katalonien, das sonst, wie ich schon oben bemerkte, mehr als Einen Vergleichungspunkt mit ihr darbietet. Aber dieser Norden ist der Norden Spaniens, und die Vegetation findet in der reichlichen Bewässerung des Landes einen mehr als hinlänglichen Ersatz für die anhaltendere und strengere Kälte. Daher ist das Biscayische Obst so vorzüglich, Kirschen, Aepfel, Birnen von verschiedenen Gattungen sind in Ueberfluss, dem Wein fehlt es nur an gehörig sorgfältiger Bereitung, um vielleicht sogar auswärts berühmt zu seyn, und selbst die im ganzen übrigen Spanien nicht häufigen Pfirschen*) sind hier so zart und saftreich, dass sie, zur Zeit der Reife gepflückt, nicht einmal nach Madrid verschickt werden können. Die Pfirschen in den königlichen Gärten von Aranjuez stammen von diesen ab, erreichen aber ihre Vortreflichkeit nicht.

*) vorzüglich die, welche man *melocotones* oder *pavias* nennt. Bowles *hist. nat. de España. p.* 285.

Thäler und Berge sind in Guipuzcoa lieblicher an einander gereiht und in einander verschränkt, als leicht in irgend einem andern Lande. Mit jedem Augenblick verändert sich der Anblick, fast überall ist die Aussicht geschlossen, und das Auge übersieht immer nur kleinere Parthien, nirgends weder so grosse Flussthäler, noch so weit hinlaufende Berge als in dem gleich mannigfaltigen, aber weiteren Katalonien. Das Ganze trägt das Ansehen eines Gebirglandes: kleine, schnell rieselnde Bäche durchschneiden fast jeden Anger in ihren vielfachen Windungen, eine Menge von Mühlen werden durch diese schmalen, aber gewaltsam hinrauschenden Wasserströme getrieben, und von Zeit zu Zeit stösst man auf Hüttenwerke, vorzüglich aber zeigt der sichre und kühne Gang des Volkes, dass es an die Beschwerden des Bergsteigens gewöhnt ist. Fast nirgends sieht man nackte Felsen, die Berge sind bis auf ihren Gipfel mit Grün bedekt; Acker- Wiesen- und Waldstücke wechseln mit einander ab, die letztern bestehen meist aus den beiden Arten Eichen (*quercus robur* und *quercus ilex*), die man durch ganz Spanien häufig antrift. Die Steineichen (*robles*) stehen meistentheils tiefer, als die andern (*enzinas*), und beide haben, da sie bei ihrem sehr blätterreichen Wuchs oft geköpft werden, ein krauses und kräftiges Ansehn. Man findet hier nicht mehr die Ueppigkeit der Vegetation, welche den Ufern der Garonne einen so hohen Reiz giebt, es sind nicht mehr Reben, die sich weite Strecken fort hoch um schlanke Ulmen schlingen, aber man vermisst sie nicht, da der stämmige Wuchs der Bäume, das minder hohe, aber gleich dichte und krause Aufschiessen des Grases und des Korns eine männliche Schönheit besitzt, die sich besser für den Charakter einer Gebirgsgegend schickt.

Biscaya kennt nicht die der Bevölkerung und Cultur so verderbliche, die Kräfte einer sorgfältigen Bearbeitung übersteigende Grösse der Besitzungen: in Guipuzcoa besonders hat die Kleinheit der Eigenthumsstücke fast ihren höchst möglichen Grad*) erreicht; auch sind dieselben nicht, wie in den meisten andern Provinzen Spaniens, der Verwüstung der Heerden und dem Muthwillen der Vorübergehenden**)[1] offengelassen, sondern meistentheils mit

*) Jovellanos *sobre la ley agraria. p.* 27.

**) Ueber diesen klagt schon Herrera *l.* 1. *c.* 17. Man säe, sagt er, die Erbsen

[1] *„dem Muthwillen der Vorübergehenden" verbessert aus „Beraubungen des Müssigganges".*

lebendigen Hecken befriedigt, wodurch schon das Auge selbst beim blossen Durchreisen ergötzt wird. Ueberhaupt bemerkt man überall Spuren der unermüdeten Thätigkeit und des Fleisses der Bewohner, und nichts kann sie auffallender von ihren Nachbarn in Kastilien unterscheiden. Nur diesem Fleisse ist es zuzuschreiben, dass sie ihrem undankbareren Boden und ihrem rauheren Himmelsstrich durch wahrhaft „unselige Arbeit“ [1]) Früchte abgewinnen, wie sie kaum die von der Natur am meisten begünstigten Provinzen Spaniens erzeugen. Der Boden vorzüglich setzt ihnen, besonders in einigen Gegenden, unglaubliche Schwierigkeiten entgegen, und ist so steinig und tonigt, dass er ohne eine ganz besondre Bearbeitung nur Dornen und schlechtes Buschwerk tragen würde. Die Arbeit des Pflugs und der Egge reicht nicht hin, die Festigkeit der Erdschollen, welche jedes Eindringen feinerer Wurzeln unmöglich machen würde, zu überwinden; es muss die unmittelbare der Menschenhände hinzukommen; da Ein Arbeiter dabei nichts ausrichten würde, müssen sich mehrere dazu vereinigen, und sich dabei eines eignen, nur hier üblichen, zangenähnlichen Werkzeugs bedienen, mit welchem grosse Erdstücke losgerissen und hernach, wie mit dem Spaten, herumgeworfen werden. Man nennt dies Werkzeug, in dessen Beschreibung*) ich nicht weiter eingehen will, *laya*,**) und da immer mehrere gemeinschaftlich damit arbeiten, so ist daraus ein Spanisches Sprichwort entstanden, das vorzüglich in Andalusien gebräuchlich ist. Sie sind von einer *laya* (*son de una misma laya*)***) sagt man, wie bei uns: sie sind Eines Gelichters. Bei dieser Arbeitsamkeit sind die Biscayer die gutmüthigste und fröhlichste Nation, die man sehen kann, und auf das sauerste Tagwerk folgt sehr oft Musik und Tanz; keinem Reisenden kann der Gegensatz ihrer Heiterkeit mit dem trägen Ernst

---

weit vom Wege ab. Sonst geht, wenn sie jung und zart sind, niemand vorüber, sey es auch ein Mönch in der Fastenzeit, der nicht eine Handvoll mit wegnimmt. Die Schäfer setzen ihnen besonders zu, und wie erst wenn die Weiber darauf fallen? Kein Hagelwetter richtet solchen Schaden an.

*) Wer dasselbe und das ganze Verfahren näher zu kennen wünscht, sehe Bowles. *l. c. p.* 289.

**) *Laya, layata, layaria,* womit man das Werkzeug, die Handlung und den Arbeiter bezeichnet, scheinen mit *laguna*, Gesellschaft, verwandt, und stammen vielleicht von einander her.

***) *dos ó tres damas de la misma laya.* Gil Blas. I. 321.

[1]) *Den Ursprung dieses Zitats kann ich nicht nachweisen.*

des Kastiliers entgehen. Aber sie leben auch nicht in Dürftigkeit und Bedrückung wie er, sondern in aller Gemächlichkeit des Wohlstandes — wo man Bettler antrift, sind es selten Einheimische, sondern meist Fremde — und nähren eine edle Vaterlandsliebe, einen auffallenden Stolz auf die Vorrechte ihres Landes, das Alter und den Ruhm ihrer Nation in ihrer Brust; wenn man mit ihnen redet, wenn man sie unter sich erblickt, ja wenn man nur ihren leichten behenden Gang, die kühne Zuversicht ihres Blickes sieht, so fühlt man es deutlich, dass sie sich ihrer selbst und ihrer Heimath freuen, und ihr nichts an die Seite setzen.[1]) Sie haben sogar ein sichtbares Bestreben, den Fremden selbst darauf aufmerksam zu machen. Ich erinnere mich, dass ich, als ich in Bergara am Fluss spatzieren ging, einem unbekannten Menschen aus dem Volk begegnete. Er redete mich an, lobte das Land, fragte mich, wohin ich gehe, und als ich nach Madrid sagte, lobte er auch Kastilien, seine Grösse, seine Fruchtbarkeit u. s. f. Aber die Menschen, setzte er mit Lebhaftigkeit hinzu, sind dort nicht so gut als hier, nicht so brav und edel als die Biscayer, und nachdem er sich bloss aufgehalten hatte, mir dies Lob seiner Nation zu hinterlassen, eilte er schnell wieder fort. Diese Gesinnungen und Empfindungen sind im Volke und bei allen, welche noch nicht den Nationalcharakter durch fremde Ausbildung verloren haben, allgemein, sie sind von ihren Vätern auf sie übergegangen, und wo dieselben in einer Nation herrschen, und ausserdem körperlicher Wohlstand, eine dem Lande angemessne Verfassung und fast völlige Gleichheit der Stände hinzukommt, da muss heitres und gesundes Blut in den Adern rollen, und der Mensch gleich bereit zu den Beschwerden der Arbeit und den Erholungen[2]) des Vergnügens seyn.

Gleiches Ansehen von Wohlstand haben die Städte und selbst die Dörfer. Sie sind reinlich und hübsch gebaut; die Ecken der Häuser, so wie die Einfassungen der Fenster und Thüren sind immer von Quadersteinen; die Städte haben meistentheils *trottoirs* für die Fussgänger zu den Seiten. Aber die Bauart ist, von dem ersten Hause jenseits der Bidassoa an, ganz und gar von der Französischen verschieden, und ächt spanisch. Die Dächer sind flacher, die Häuser haben weit mehr Tiefe und sind fast völlige

---

[1]) *Nach „setzen" gestrichen: „und nichts ausser ihr suchen".*

[2]) *„Erholungen" verbessert aus „Ausbrüchen".*

Vierecke; die Fenster werden schon seltner, und überall sieht man die Balcons, die in den Spanischen Romanen und Komödien eine so wichtige Rolle spielen.

Dies bemerkten wir vorzüglich in Tolosa, unsrem ersten Nachtquartier, einem hübschen Landstädtchen, am Fluss Oria oder Araxes. Man hat dasselbe fälschlich für das Iturissa der Alten gehalten. Der Araxes aber scheint der Menlascus[1]) zu seyn, so zweifelhaft es auch ist, welchen der vier kleinen Flüsse dieses Theils der Küste man dafür ansehen soll.*) Es überrascht nicht wenig, unter einer Menge nationeller und einigen Römischen Ortnamen auf einmal einen kleinen Fluss mit einem so Orientalischen anzutreffen, als der Araxes ist. Spanische Schriftsteller haben in dieser NamensGleichheit eines Biscayischen Flusses mit einem Armenischen die Spuren der frühen Bevölkerung dieses Landes zu sehn geglaubt; und wenn man ihnen trauen darf, so setzten sich die unmittelbaren Nachkommen Noes hier fest und gaben den Bergen und Flüssen dieser Gegend die gleichen Namen mit denen, in deren Nachbarschaft die Arche ihres Stammvaters zuerst landete. Das Gebirge Ararat und die Biscayische Bergreihe Aralar, der Berg Gordieyus bei Josephus und der Gorbeya in Alava, Armenien selbst und die kleine Stadt Armentia müssen zu Beweisen dieser sonderbaren Behauptung dienen. So leicht es indess auch ist, Träumereien dieser Art auf ihren wahren Werth herabzusetzen, so bleibt der durchaus fremde Name Araxes in dieser Gegend dennoch immer merkwürdig, und dies um so mehr, als er nicht bei Römischen Schriftstellern vorkommt und man auch sonst Aehnlichkeiten der Baskischen und einiger Asiatischer Sprachen**) bemerkt hat. Plin. VI. 22. I. 320. 2. hat auch einen Fluss Cantabras, der in den Indus fällt. Der Verfasser der *noblesse des Basques*[2]) schliesst aus dieser Behauptung *p.* 63. gleich eine Wanderung derselben nach Indien.

Das Gefühl, dass wir uns in einem fremden Lande befanden, wurde uns von den ersten Schritten in Guipuzcoa an auch durch ein sonderbares Geräusch erneuert, welches den Reisenden, ehe

---

*) Risco. XXXII. 183.

**) Risco. 33, 231.

[1]) *Nach „Menlascus" gestrichen: „der Griechischen und Römischen Geographen".*

[2]) *Der anonyme* „Essai sur la noblesse des Basques, rédigé sur les mémoires d'un militaire basque par un ami de la nation" *erschien 1785.*

er daran gewöhnt ist, wunderbar überrascht. Es ist das knarrende Pfeifen der kleinen Ochsenkarren, denen man hier alle Augenblicke begegnet. Die Räder dieser Wagen sind nemlich vollkommene Scheiben, ohne getrennte Speichen, und statt dass sie sich um die Axe drehen sollten, dreht sich die Axe selbst mit ihnen um. Dies giebt ein so langsam gezogenes, und doch eindringendes Pfeifen, dass es, besonders am Abend und in der Ferne gehört, so dass man nicht augenblicklich die Ursach davon entdeckt, einen sonderbar traurigen und schwermüthigen Eindruck hervorbringt. Townsend, der diese Wagen in Asturien sah und ausführlich beschreibt, findet in diesem Geräusch „eine nimmer fehlende Quelle eines ruhigen Vergnügens für den Spanier"*) und behauptet, dass es absichtlich zur Ermunterung der Ochsen bewirkt werde. Das Letztere mag wohl gegründet seyn, das erstere ist es schwerlich wenigstens hier. Der muntere und rasche Biscayer bedarf keiner so traurigen und einschläfernden Melodie. Dies Pfeifen hat zu einem National-Sprichwort unter den Biscayern Anlass gegeben; „da der Stier sich beklagen sollte," sagen sie, „thut es der Wagen"**) — ein Beweis wie auffallend diese einförmigen Klagetöne auch dem Volke gewesen sind und wie sehr dieselben gleichsam zu der Physiognomie des Landes gehören.

Mit diesem Geräusch wechselt das der Maulthierzüge ab, die man auf der Strasse von Madrid nach Bayonne unablässig antrift. Jedes Maulthier hat nemlich kleine Schellen um den Hals, das letzte des Zuges aber trägt zur Seite hinter dem Gepäck eine ungeheuer grosse Glocke, die man *cencerro zumbon* nennt. Wenn sich ihr langsam anschlagender dumpfer Ton zu dem Geräusch der Ochsenkarren gesellt, so giebt es nicht eins der angenehmsten, aber wenigstens der sonderbarsten Concerte.

*) *the never failing source of calm enjoyment.* II. 30.[1])

**) Es ist unmöglich, die Kürze der Biscayischen Sprache, vorzüglich in Sprichwörtlichen Redensarten, nachzuahmen. Hier z. B. sagt sie bloss: da der Stier klagen sollte, der Wagen, *Idiac erassi beharrean gurdiac.* Und doch ist alle Undeutlichkeit vermieden, denn sie zeigt, allein unter allen mir bekannten Sprachen, durch einen den Substantiven angehängten Buchstaben an, ob dasselbe sich im Zustande des Handelns oder des Leidens befindet. Sie setzt nemlich im ersten Fall ein *c* oder *ic* hinter das Wort, das im letztern wegbleibt, und dieser Zusatz allein drückt aus, wozu wir ein eignes *verbum* brauchen müssen.

[1] *Townsends* „Journey trough Spain in the years *1786* and *1787*" *war London 1791 erschienen.*

5.[1])

Vitoria.

Dicht hinter Salinas, das etwa auf der Hälfte des Weges zwischen Mondragon und Vitoria liegt, verlässt man Guipuzcoa und tritt in Alava ein. Nachdem man einen hohen Berg überstiegen hat, gelangt man in ein flacheres Land, und die lieblichen Berge und Thäler, die man bis hieher beständig zur Seite hatte, verlieren sich nun in eine noch fruchtbare und gut angebaute, aber minder anmuthige Gegend.

Vitoria[2]) verdankt sein Emporkommen dem Könige Sancho dem Weisen von Navarra. Dieser hatte mehrere Jahre hindurch Gränzstreitigkeiten mit Alphons dem Edlen (bei einigen dem 3., bei andern dem 8.) von Kastilien, die er endlich nach mehrern deshalb vergeblich gemachten Versuchen in einer Zusammenkunft[3]) zwischen Najero und Logroño durch einen Vergleich beilegte, vermöge dessen der kleine Fluss Zadorra die östliche Gränze seiner Besitzungen wurde. Um dieser Gränze mehr Festigkeit zu verschaffen, umgab er einen kleinen Ort Gasteiz an derselben mit Mauern, vergrösserte ihn durch neu dahingeführte Einwohner, befestigte ihn nach damaliger Sitte mit Thürmen, und legte ihm den Namen Victoria bei. Dies geschah im Jahr 1181. Seitdem gerieth Armentia, das bis dahin der Sitz der Bischöfe gewesen war, und jetzt nur noch aus wenigen Häusern besteht, in Verfall und Vitoria erhob sich, durch die ihm von Sancho und den nachfolgenden Königen verliehenen Vorrechte, zur Hauptstadt der Provinz Alava. Noch jetzt sieht man an der Mitternachtsseite der Colegiatkirche einen Thurm und ein beträchtliches Stück Mauer des Kastells, das Sancho hier anlegte.

Die Biscayer behaupten, dass der Name der Stadt Biscayischen Ursprungs sey, und leiten ihn von *bitorea*, vortreflich, hervorstechend, ab. Sie verwerfen daher die hie und da gewöhnliche Schreibart Victoria. Liest man aber die Gründungsurkunde

---

[1]) *Der vierte Abschnitt fehlt in der Handschrift.*

[2]) *Nach „Vitoria" gestrichen: „die Hauptstadt der Provinz".*

[3]) *Nach „Zusammenkunft" gestrichen: „mit Alphons", verbessert aus „mit demselben"*

Sanchos.*) so sieht man deutlich, dass derselbe der Stadt einen lateinischen Namen zu geben glaubte, und vermuthlich wählte man den heutigen in der Voraussetzung, dass ehmals in derselben Gegend eine Römische Stadt gleiches Namens gestanden habe — eine Meynung, die auch neuerlich Anhänger gefunden hat, aber an sich sehr wenig Wahrscheinlichkeit besitzt.

Vitoria trägt durchaus das Ansehen einer durch Handels- und Erwerbfleiss blühenden Provinzstadt. Man erblickt überall Leben und Wohlstand, und bemerkt mehrere grosse neu aufgeführte Gebäude, unter welchen sich vorzüglich der erst 1791. fertig gewordne Marktplatz auszeichnet. Er ist viereckt, ganz aus Stein aufgeführt, und besteht aus 34 Häusern, unter welchen das Rathhaus der Stadt (*la casa consistorial*) das grösseste ist. Der Baumeister hat sich übrigens in nichts von der gewöhnlichen Bauart der Marktplätze in Spanien entfernt. Auch hier läuft unten ein ofner Bogengang herum, und jedes Fenster hat seinen eisernen Balcon, eine Einrichtung, die insofern nothwendig ist, als in den Städten, welche kein eignes Amphitheater für die Stiergefechte haben, der Markt zu diesem Behufe gebraucht wird. Auf den äusseren Seiten desselben umgeben ihn vier breite Strassen, so dass jedes Haus dadurch einen zweiten, nicht durch das Getümmel des Markts gehinderten Eingang bekommt.

Der Reisende wird die Zeit, welche er sich ohnehin wegen der Durchsuchung seines Gepäcks in Vitoria aufhalten muss, gern dazu anwenden, einige Gemälde in Kirchen, und Privatsammlungen, deren es hier mehrere giebt, zu besehen. Unter denselben zog unsre Aufmerksamkeit am meisten eine Titiansche Magdalena im Hause des Marques de Alameda auf sich. Die Figur ist in Lebensgrösse, stehend und ganz bekleidet. Ihr Kopf ist gegen die rechte Seite gewandt, und die Haare fallen ihr über die Schulter auf den Busen herab.[1]) Die Schönheit dieses Gemähldes besteht vorzüg-

*) Man vergleiche dieselbe bei Moret *investigaciones historicas de las antigüedades de Navarra. p.* 669. *Vobis omnibus populatoribus meis de noua Victoria* — — und *in praefata villa cui nouum nomen imposui, scilicet Victoria, quae antea vocabatur Gasteiz.* In Sanchos Zeiten wurde alles, was eine gewisse Grösse mit sich führen sollte, aus dem Lateinischen abgeleitet. Hätte man bei dieser Urkunde ein vaterländisches Wort im Sinne gehabt, so hätte man es vermuthlich angezeigt. Man änderte aber vielmehr den unbekannten Namen, um einen prangenden und gelehrten an die Stelle zu setzen. [Der Ort soll Bitorea geheissen haben. S. Mat. Buch. S. 127. So verdrehen die Biscayer alle Namen.] *Cf.* Oihenart. *p.* 22.

[1]) *Nach „herab“ gestrichen: „und mit der rechten Hand hält sie die Brust“.*

lich in der hohen Würde, welche der Mahler der Gestalt und der Physiognomie mitten in dem Ausdruck der Reue zu erhalten gewusst hat. Frei von der kleinlichen Absicht dem verführerischen Bilde weiblicher Schönheit durch das Bekenntniss der Schuld nur einen noch höhern Reiz zu leihen — wodurch man eine der edelsten Darstellungen der neuern Kunst so oft zu einer der gemeinsten herabgewürdigt sieht — hat Titian vielmehr seinen Gegenstand durchaus erhaben behandelt. Die Magdalena, die er uns darstellt, entkleidet sich nicht eines Schmucks, der an ihren Vergehungen keinen Theil hat; sie hebt nicht mit schwachen und furchtsamen Thränen flehende Augen[1]) zum Himmel empor; ihre Hand fasst an ihr Herz, ihr Blick ist in sich gekehrt, zwar scheu und gespannt, aber trocken und starr auf Einen Fleck gerichtet. Sie bebt nicht vor einem fremden, strafenden Richter, sie erkennt mit Entsetzen den unerbittlichen misbilligenden in sich selbst. Sie giebt die Würde der Menschheit nicht in reuiger Zerknirschung auf; sie fühlt vielmehr ihr Zurückkehren, und ist dadurch betroffen, aber gestärkt.

In dem Hause der patriotischen Gesellschaft, deren Entstehen und Verdienste aus andern Reisebeschreibungen hinlänglich bekannt sind, befinden sich mehrere in der Provinz Alava gefundene Römische Inschriften. Auch sah ich daselbst zwei Stücke von Mosaikfussböden, die aber nur Verzierungen darstellten.

[Wichtigerer Fussboden zwischen Miranda und Comunion.]

Unter den Personen, die sich in Vitoria mit Literatur beschäftigen, lernte ich einen gelehrten und verdienstvollen Geistlichen D. Lorenzo Prestamero[2]) kennen, dessen freundschaftlichen Bemühungen ich auch seit meiner Rückkunft aus Spanien viele interessante Nachrichten vorzüglich über die Biscayische Sprache verdanke. Er hat sich seit mehrern Jahren damit beschäftigt, Materialien zu einer Beschreibung von Alava zu sammeln, und wenn er seinem Entschlusse getreu bleibt diese Arbeit der Akademie der Geschichte in Madrid zum Behufe des geographisch-historischen Wörterbuchs, das sie veranstaltet, mitzutheilen; so dürfte sich dieser Artikel vor vielen andern durch Genauigkeit und Vollständigkeit auszeichnen. Denn er hat den ganzen physischen und politischen Zustand seiner Provinz umfasst, ist in die Geschichte jedes

---

[1]) *„flehende Augen" verbessert aus „gefaltete Hände".*

[2]) *Vgl. über ihn Farinelli,* Guillaume de Humboldt et l'Espagne *S. 147.*

einzelnen Orts, jeder Stadt, jedes Klosters eingegangen, und unter den Vorarbeiten, die er mir zeigte, sah ich nicht bloss ausführliche und mühsam ausgearbeitete Tabellen über die Anzahl der Einwohner, den Betrag der Ernten, Topographien der verschiednen Districte, Angaben der Berghöhen und Ortentfernungen, sondern auch Abschriften ungedruckter Privilegien und Verordnungen, etymologische Untersuchungen über die Namen der Oerter u. s. f. Vorzüglich hat dieser fleissige Mann alles, was auf die Alterthümer Bezug hat, mit der genauesten Sorgfalt untersucht, und er zeigte mir zwei Foliobände von Inschriften älterer und neuerer Zeit, die bloss innerhalb der Gränzen Alavas theils gefunden, theils noch vorhanden sind. Die Anzahl selbst der Römischen ist so gross, dass, wie er mir sagte, die Kirche in San Roman grossentheils aus Inschriftsteinen gebaut ist, von denen aber freilich die meisten halb zerschlagen und nicht mehr zu entziffern sind.

Von Vitoria bis an die Ufer des Ebro ist der Weg wieder flach und die Gegend unbedeutend. Ehe wir aber über den Fluss in die dürren Fluren Kastiliens übergehen, wird es gut seyn noch einen Blick zurück auf das lieblichere Biscayen zu werfen.

5.

Latium und Hellas
oder
Betrachtungen über das classische Alterthum.

> Dionysius Hal. *Antiquit.* I. 4. *ἡ δε Ρωμαιων πολις — κατοικεῖται.*[1]) Die Stadt der Römer beherrscht die ganze Erde, so weit sie nicht unzugänglich ist, und von Menschen bewohnt wird.

Es giebt einen vierfachen Genuss des Alterthums:
in der Lesung der alten Schriftsteller,
in der Anschauung der alten Kunstwerke,
in dem Studium der alten Geschichte,
in dem Leben auf classischem Boden. — Griechenland, Empfindungen tieferer Wehmuth. Rom, höherer Standpunkt, mehr Vollständigkeit der Uebersicht.

Alle diese verschiedenen Genüsse geben im Ganzen denselben, nur zu anderen Graden gesteigerten Eindruck, und das Charakteristische dieses Eindrucks besteht darin,

dass jeder andre Gegenstand immer nur zu einer einzelnen Beschäftigung tauglich, das Alterthum hingegen eine bessere Heimath, zu der man jedesmal gern zurückkehrt, scheint,

---

Handschrift (58 halbbeschriebene Quartseiten) im Archiv in Tegel. — Erster Druck: Sechs ungedruckte Aufsätze über das klassische Altertum von Wilhelm von Humboldt, herausgegeben von Albert Leitzmann S. 112—153 (1896).

[1]) *„Η δὲ Ρωμαίων πόλις ἁπάσης μὲν ἄρχει γῆς, ὅση μὴ ἀνέμβατός ἐστιν, ἀλλ' ὑπ' ἀνθρώπων κατοικεῖται"* *Dionysius 1, 3.*

dass von ihm aus alle mannigfaltigen menschlichen Sinnes und Vorstellungsarten verständlich werden, die man, wenn man unmittelbar von einer zur andern übergienge, nicht leicht verstehen würde,

dass viele andre Gegenstände auf vielfache Weise ergreifen, allein keiner so alle Ansprüche befriedigt, so in nichts anstösst, so eine vollkommene und zugleich energische Ruhe einflösst,

dass die Beschäftigung mit dem Alterthume die Untersuchung nie zu einem Ende und den Genuss nie zur Sättigung führt, dass es scheint, als könne man auf einem kleinen, eng begrenzten Felde in immer unergründlichere Tiefe graben, um immer grössere Ansichten zu erhalten, dass die längst bekannten Formen immer zu neuer Erhabenheit und Lieblichkeit übergehen, und zu neuem Einklang zusammentreten.

Was diesen Eindruck hervorbringt, kann man die Behandlungsart der Alten nennen.

Das Eigenthümlichste dieser Behandlungsart nun ist:

die menschliche Natur in ihren individuellsten und einfachsten Wirkungen, bloss durch Läuterung und Zusammenhaltung, überall das Idealische anspielen zu lassen;

mit der höchst möglichen Freiheit von stoffartigem Interesse immer nur diese Form vor Augen zu haben, diesen Uebergang vom Individuellen zum Idealen, vom Einfachsten zum Höchsten, vom Einzelnen zum Universum, ihn wie einen freien Rhythmus, nur mit ewig verschiedenem untergelegtem Texte überall ertönen zu lassen;

daher alles im Ganzen und Einzelnen, nur mehr oder minder, symbolisch zu behandeln, und darin mit so glücklichem Tacte begabt zu seyn, dass ebensosehr die Reinheit der Idee, als die Individualität der Wirklichkeit geschont wird. — Hierbei Bestimmung des Begriffs des Symbols und Warnung nicht das Sichtbare und Unsichtbare so zu trennen, als sey eins bloss die Hülle des sonst unabhängigen Andern.

Der Geist, der sich eine solche Behandlungsart erschafft (denn Schöpfer derselben waren die Griechen unläugbar) muss ihr selbst ähnlich seyn. Auf eine wenig verschiedene, aber die Ansicht weiter führende Weise lässt sich nun der Griechische (der, welchen allein man sich als Urheber der ächt griechischen Werke denken kann) auch so beschreiben:

dass sein wesentlicher Charakter darin besteht, die Form der

menschlichen Individualität, wie sie seyn sollte, darzustellen, und zwar, welches eine mehr zufällige Nebenbeschaffenheit ist, dies vorzugsweise an Gegenständen der Anschauung zu thun.

Dies zu erklären wird eine Episode über Individualität, wie sie ist und seyn sollte, erfordert.

Eine fast oberflächliche Betrachtung und ein geringes Nachdenken geben schon folgende Sätze an die Hand.

Soviel sich auch ein Charakter nach seinen Aeusserungen und selbst seinen Eigenschaften schildern lässt, so bleibt die eigentliche Individualität immer verborgen, unerklärlich und unbegreiflich. Sie ist das Leben des Individuums selbst, und der Theil, der von ihr erscheint, ist der geringste an ihr.

Auf gewisse Weise lässt sie sich indess doch als die Consequenz eines gewissen Strebens, das eine Menge anderer ausschliesst, erkennen; als etwas positiv Werdendes durch Beschränkung.

Diese Beschränkung führt vermöge der Einrichtung unsrer Vernunft auf ein über dem Individuum stehendes Ideal.

Die Vergleichung mehrerer Individuen mit diesem und unter sich macht die Ansicht der gegenseitigen Ergänzung verschiedener zur Darstellung des Ideales möglich, und einige Individuen führen ausdrücklich zu derselben.

Das auffallendste Beispiel hiervon ist die Verschiedenheit der Geschlechter, und ein auf dieselbe vorzüglich aufmerksames Gemüth kann durch sie am vollständigsten das Verhältniss des Individuums zum Ideal kennen lernen, und von ihr aus am leichtesten alle andre ähnliche in der Schöpfung vorkommende Fälle auffinden.

Besonders an diesem Beispiele lernt man, dass es auch für die beschränktere Klasse, und endlich sogar für das Individuum ein Ideal giebt, das man dadurch erreicht, dass man die Consequenz des Strebens strenger und weniger einseitig macht, oder anders ausgedrückt die Eigenthümlichkeit mehr durch das, was sie ist, als was sie ausschliesst, an den Tag legt.

Da aber jedes Wesen nur dadurch etwas seyn kann, dass es etwas anderes nicht ist, so ist ein wahrer, nicht aufzuhebender Widerstreit, und eine unüberspringbare Kluft zwischen jedem und jedem auch der verwandtesten Individuen und zwischen allen und dem Ideal, und das Gebot in der Individualität das Ideal zu erreichen ist von unmöglicher Ausführung.

Dennoch kann dies Gebot nicht aufgehoben werden.

Jener Widerstreit muss daher nur scheinbar seyn, und in der

That entsteht er nur aus einer unrichtigen Trennung dessen, was, richtiger gefühlt, Eins und dasselbe ist.

Nichts Lebendiges und daher keine Kraft keiner Art kann als eine Substanz angesehen werden, die entweder selbst, oder in der irgend etwas ruhte; sondern sie ist eine Energie, die einzig und allein an der Handlung hängt, die sie in jedem Moment ausübt. Die längste Vergangenheit existirt nur noch in dem gegenwärtigen Moment, und das ganze Universum wäre vernichtet, wenn sein jedesmaliges Wirken vernichtet werden könnte.

Keine Kraft ist mit dem, was sie bis jetzt gewirkt hat, vollendet. Sie erhält mit jedem Wirken Vermehrung; sie hat schon einen nie bekannten Ueberschuss über jedes ihr Wirken, und ihre künftigen Erzeugnisse lassen sich nicht nach den vorhergehenden berechnen. Es kann und muss ewig fort Neues entstehen.

Wenn man sich daher ein göttliches allgenugsames und unveränderliches Wesen denkt, so ist das ein Unding. Denn es ist nicht bloss etwas für uns, die wir an Bedingungen der Zeit gebunden sind, Unbegreifliches, sondern enthält, als ruhende Kraft, einen eigentlichen Widerspruch und gründet sich, indem es der Zeit entflieht, auf falsch angewendeten Begriffen von Raum und Substanz. Die wahre Unendlichkeit der göttlichen Kraft beruht auf dem allem Geschaffnen beiwohnenden Vermögen sich ewig neu und immer grösser zu gestalten, kann aber nicht, abgesondert von dem Geschaffenen, hypostasirt werden.

Die individuelle Kraft des Einen ist dieselbe mit der aller Andern, und der Natur überhaupt. Denn ohne das wäre kein Verstehen, keine Liebe und kein Hass möglich; auch erkennt man überall dieselbe Form wieder.

Worin die Geschiedenheit der Individuen besteht? ist schwieriger zu begreifen, und eigentlich unerklärbar. Allein wie, wenn, da der Mensch sich nur durch Reflexion deutlich werden, und diese nur durch das Gegenüberstellen eines Objects und Subjectes geschehen kann, auch die Kraft des Universums, auf der Stufe, auf der wir sie kennen, sich in Vielheit zerspalten müsste, um sich selbst klar zu werden?

Nach dieser Ansicht gewinnt nun der vorhin erwähnte Widerspruch eine ganz verschiedne Gestalt.

Es ist einmal nicht von festen, durch unveränderliche Gränzen umschriebenen Substanzen, sondern von ewig wechselnden Kraft-

energien die Rede: es ist ferner überall eine gleiche, vielleicht eine einzige Kraft, die mehr verschiedene Ansichten desselben Resultats, als verschiedene Resultate giebt; und das Ideal ist nur ein Gedankenbild, das eben darum die Allgemeinheit der Idee haben kann, weil ihm die Bestimmtheit des Individuums mangelt.

Denn um sich die individuelle Kraft vollständig vorzustellen, muss man sich, ausser dem beschränkten Daseyn des Moments, noch zweierlei an ihr denken: das verborgene und unergründbare Vermögen derselben, das sich bloss jetzt in solcher Beschränktheit offenbart, und die Ideen, die ein unmittelbarer Abglanz dieses Vermögens sind, die sie aber nicht Kraft besitzt als Wirklichkeit d. i. als Leben gelten zu machen. Daher ist zwischen Idee und Leben zwar ein ewiger Abstand, aber auch ein ewiger Wettkampf. Leben wird zur Idee erhoben und Idee in Leben verwandelt.

So ist, um näher zu unserm Vorwurf zurückzukommen, die Form der Individualität, wie sie seyn sollte, das Aufstreben einer von dem lebendigen Bewusstseyn, dass sie auf das engste mit dem geheimnissvollen, und unergründlichen, aber auch unendlichen Vermögen der Natur zusammenhängt, durchdrungenen Kraft innerhalb der Grenzen einer bestimmten Wirklichkeit zu demjenigen, was jenem verborgnen Vermögen entspricht, aber bloss als Ahndung gefasst und bloss als Idee dargestellt werden kann.

Zu dem Uebergange vom Endlichen zum Unendlichen, der immer nur idealisch ist, taugen ausschliessend die schaffenden Kräfte des Menschen: Einbildungskraft, Vernunft und Gemüth, und diese bedienen sich gewisser Formen, welche nur soviel vom Stoff annehmend, um noch sinnlich zu bleiben, mit eigentlichen Ideen in genauer Verwandtschaft stehend, und daher allbestimmbar, immer einen solchen Eindruck hervorbringen, dass ihre Bestimmtheit niemals beschränkende Gränze scheint.

Diese Formen sind Gestalt, Rhythmus, und Empfindung. Es lässt sich aber wohl noch eine vierte, aber schwer erklärbare hinzufügen, die dem ächten Philosophiren so vorherschwebt, wie das Silbenmass dem noch nicht gefundnen Gedicht.

Die Gestalt steht unter den ewigen Gesetzen der Mathematik des Raums, hat zur Grundlage die ganze sichtbare Natur und spricht auf mannigfaltige Weise zum Gefühl.

Der Rhythmus entspringt aus den geheimnissvollen, aber nothwendigen Verhältnissen der Zahl, beherrscht die ganze tönende Natur, und ist der beständige, unsichtbare Begleiter des Gefühls.

Die Empfindung fügt zu der Form des letzteren die Gewalt des Gefühls, und folgt den leitenden Ideen des Gemüths.

Kehrt man nun zu den einzelnen Eigenschaften des Griechischen Geistes zurück, so findet man die Form der geläuterten Individualität bei ihm in folgenden Momenten:

1. darin, dass alles in ihm Bewegung, ewig mannigfaltig quellendes Leben ist, und es ihm mehr auf Streben, als auf Erstrebtes ankommt.

2. dass das Streben immer idealischer und geistiger Natur ist.

3. dass es ihm eigen ist, in der Wirklichkeit den wahren und rein natürlichen Charakter der Gegenstände aufzufassen,

4. und ihn in der Verarbeitung idealisch zu behandeln.

5. dass er bei der Wahl eines Stoffs immer, soviel es möglich ist, die Endpunkte alles geistigen Daseyns, Himmel und Erde, Götter und Menschen, zusammennimmt und in der Vorstellung des Schicksals, wie in einem Schlusssteine wölbt.

Die Formen, deren er sich bedient, sind vorzugsweise:

1. die Gestalt der Plastik,

2. der Rhythmus der Dichtkunst,

3. die Empfindung der durch Phantasiebegeisterung geweckten Religion.

Man wird dieser Schilderung vielleicht entgegensetzen, dass sie zu künstlich sey, und behaupten: Griechischer Geist lasse sich hinlänglich durch die Einwirkung einer jugendlichen Natur auf das phantasiereiche Gemüth eines unter glücklichem Himmelstrich und günstigen Zeitumständen auftretenden Volkes erklären. Allein insofern dies von der Möglichkeit der Entstehung einer Nation, wie die Griechische, Rechenschaft geben soll, wird weiter unten die Rede davon seyn. Als Schilderung aber widerspricht ihm das Vorhergehende keinesweges, drückt es aber nur bestimmter und erschöpfender aus.

Denn es endigt darin, dass es den Griechen die Bahn von der schlichtesten NaturEinfachheit bis zur unerreichbarsten Schönheit und Erhabenheit ewig von neuem beginnen und zurücklegen lässt, und seine Eigenthümlichkeit in die Verbindung eines höchst praktischen und höchst idealischen Charakters setzt.

Ueberhaupt lässt sich jede bedeutende menschliche Eigenthümlichkeit durch mannigfaltige Ansichten schildern, von denen eine nur bald bestimmter, bald leichter erklärbar, bald fruchtbarer ist, als die andern. Eine, die sich unmittelbar aus dem Vorigen er-

giebt, und sich durch vielfache Anwendbarbeit empfiehlt, ist noch folgende:

Alles, was Griechischer Geist hervorbrachte, athmet tief aufgefasste Ansicht der Form der Natur, und unverwandte Richtung der Phantasie auf die ewigen und steten Gesetze des Raums und des Rhythmus. Beides kommt in dem Begriffe der Organisation zusammen, der die ganze lebendige Natur beherrscht, und selbst wieder durch die höheren Verhältnisse des Raums und der Zahl beherrscht wird. Da zugleich Leben und Organisation sich wechselseitig fordern, so sprach den Griechen in dem Organischen zugleich die von innen aus bildende Kraft an. Dieser vorherrschende Begriff des Organismus in ihm machte nun, dass er alles scheute und verachtete,

was sich nicht in klaren Verhältnissen zu Theilen und Ganzen aus einander legte,

was nicht seinen Stoff und selbst seine Form der Idee eines Ganzen unterordnete,

was nicht eine innere, frei wirkende Kraft athmete.

Mehr aber sinnlicher, als intellectueller Natur liebt der Grieche nur was sich ohne Mühe zusammenfügt, und die Idee unendlicher, immer wieder in sich organischer Theile, die sich leicht an einander gliedern, und eines Ganzen, das leicht in solche Theile zerfällt, ist eine zur Schilderung und Erklärung Griechischer Eigenthümlichkeit überaus fruchtbare Idee.

Nachdem wir das Bisherige im Allgemeinen vorausgeschickt haben, wollen wir jetzt, die hauptsächlichsten Gegenstände, aus denen sich der Griechische Geist noch erkennen lässt, durchgehend, versuchen, kurz und in wenigen Momenten das vorzüglich Charakteristische an ihnen darzustellen; wir thun dies nach einander an

der Kunst,

der Dichtung,

der Religion,

den Sitten und Gebräuchen,

dem öffentlichen und Privatcharakter und der Geschichte.

1. an der Kunst.

Der einzige Grundsatz, welcher zu einer richtigen Erklärung der Griechischen Kunst führt, ist der, dass sie gerade einen entgegengesetzten Weg ging, als man gewöhnlich voraussetzt, nicht, von roher Nachahmung der Natur beginnend, sich zum Götterideale erhob, sondern, ausgehend von dem reinen Sinn für die

allgemeinen Formen des Raums, für Symmetrie und Richtigkeit der Verhältnisse, sich aus ihnen ein Götterideal schuf, und so zu den Menschen herabstieg.

Es wird lächerlich scheinen, der Griechischen Kunst einen Gang *a priori* anzuweisen, sie eher aus den trocknen Formeln der Mathematik, als der quellenden Fülle des Lebens herzuleiten. Allein ich berufe mich auf das Urtheil eines jeden, der die Antike mit gesundem Gefühle zu sehen versteht, ob — es verhalte sich auch mit der Wahrheit, wie es wolle — es nicht wenigstens vollkommen so scheint, als habe der Griechische Künstler seinen Weg von der Idee aus und nicht zur Idee hin genommen. Dann versteht es sich von selbst, dass bei der Kunst, in der nothwendig Idee und Erfahrung zusammentreten, nie von einem Ausschliessen, sondern nur von einem Vorwalten einer von beiden die Rede seyn kann. Auch macht folgende Herleitung das Gesagte vielleicht begreiflicher und minder paradox.

Die neuere Kunst, insofern sie nicht die alte und im alten Sinn nachbildet, geht in der Darstellung auf Naturnachahmung aus, und hascht in der Bedeutung nach Schönheit oder Charakter, oder nach beidem zugleich. Sie behandelt die Natur, ohne einen Schlüssel zu haben, durch den sie dieselbe zur Erkennung der reinen allein brauchbaren Formen, die von ihrer unendlichen Mannigfaltigkeit und Individualität bedeckt und gleichsam eingehüllt sind, erschliessen könnte, und von den Zielen, die sie sich vorsetzt, ist eins dunkel und schwer bestimmbar, und das andere führt leicht auf ein Gebiet, dem die Kunst fremd ist.

Die neuere Kunst ist hierin zu entschuldigen, weil selbst die Leichtigkeit der Ausführung, die soviele Vorübungen ihr verschaft haben, sie verführt, weil sie unübertrefliche Vorbilder hat, und verleitet wird, diesen unmittelbar gleichkommen zu wollen, ohne nur in ihnen die mühvolle Bahn zu studiren, welche sie, so wie ihre ältere Schwester, noch gegenwärtig durchgehen müsste.

Die Griechische Kunst beherrschte die Mannigfaltigkeit der Natur durch den einfachen Begriff des organischen Verhältnisses, und gelangte zu Schönheit und Charakter, ohne unmittelbar nach ihnen zu streben, und einzig bemüht, ihrem Werk jene einfachen Formen in möglichster Richtigkeit und Symmetrie einzuprägen.

Die Griechische Kunst hätte indess diesen Weg nie einschlagen können, wenn sie, so zu sagen, vom Anfang hätte anheben sollen, und nicht nur aufgenommen hätte, was ein anderes Volk mit tiefem,

nur zu starrem Sinn, und eisernem, nur zu einförmigem Fleisse Jahrhunderte hindurch ausgearbeitet hatte. Die Aegyptische zwar steife, aber grandiose, und in den Verhältnissen bis zur Gewissenhaftigkeit genaue Kunst durfte nur einen freieren und glücklicheren Schwung erhalten, und Aegyptische Wissenschaft machte die Griechen mit mathematischen Grundsätzen bekannt, die vielleicht (wie die Kugellehre, die Herkules aus Aegypten gebracht haben sollte)[1]) sehr einfach waren, aber den jugendlichen Geist, der hier zum erstenmal durch Ideenschönheit gerührt wurde, unendlich mächtig ergriffen.

Da die Bestimmung der Griechischen Kunstwerke ursprünglich eine religiöse war, so gewann der Begriff des Verhältnisses eine doppelte Aufmerksamkeit. Denn die Griechen verschmähten die überirrdische Macht der Götter hieroglyphisch in Zeichen anzudeuten, und suchten dieselbe in dem Ebenmass ihrer Glieder unmittelbar auszudrücken, indem sie ihrer Gestalt den Typus der Gesetze der Harmonie und der Ordnung anbildeten, nach welchen die Sphären und die Gestirne sich bewegten, und nach welchen sie selbst das Weltall regierten.

Diese Verhältnisse beherrschen aber Glieder eines organischen Körpers, die eine ihm einwohnende Kraft belebt, und hierin nun liegt die wundervollste Eigenthümlichkeit der alten Kunst, dass jeder einzelne Theil nur dieser Kraft zu entströmen, und sich in sie zurückzusenken scheint. Begreiflich zu machen, wie dies zugeht, zu zeigen, wie es zu machen sey, ist durchaus unmöglich; es ist der Theil der Kunst, der sich nicht durch Richtigkeit der Verhältnisse, Wahl der Formen, Nachbildung der Natur u. s. f. erklären lässt, da es in nichts Einzelnem liegt, sondern vielmehr alles Einzelne zusammenschmelzt und belebt. Aber auf folgende Weise ist es dennoch möglich, dem Geheimniss etwas näher zu rücken.

Der menschliche Geist hat eine unläugbare Kraft, unmittelbar selbst und in seiner eigenthümlichsten Gestalt aus sich herauszustrahlen, an einem Stoffe zu haften, sobald dieser nur von einer Idee, als etwas seiner Natur Verwandtem, bezwungen ist, und an ihm erkennbar zu seyn. Inwiefern ihm dieses gelingen soll, hängt von seiner Anstrengung und unverwandten Richtung, und der

---

[1]) *Daß Herakles den σφαιρικὸς λόγος aus Ägypten nach Griechenland herüberbrachte, berichtet Diodor 4, 27, 4*

Reinheit und Macht ab, mit welcher die Idee in dem gegebenen Stoff ausgeprägt ist. Dadurch also, dass die Phantasie des griechischen Künstlers von der Idee dieser sein Kunstwerk belebenden, und jeden Theil desselben aus sich erzeugenden Kraft durchaus begeistert war, und dass sie seinem Sinn mehr Grösse und Innigkeit, seinem Auge mehr Schärfe, seiner Hand mehr Sicherheit gab, lässt sich die wundervolle Erscheinung einigermassen erklären. Denn daraus kann eine Consequenz und ein Zusammenstimmen der unmerkbarsten Theile aller Umrisse entstehen, die jedem Mass und jeder Andeutung im Einzelnen entflieht, und selbst an der Stärke und Zartheit, mit der zwei übrigens vollkommen gleiche Linien gezogen sind, ist die verschiedene Phantasiekraft des Künstlers erkennbar.

Worauf also der Griechische Künstler vorzüglich hinarbeitete, war etwas, das er der Tiefe seines Werks anvertraute, damit es aus ihm wieder als freies Leben hervorstralte; er hielt sich gern innerhalb bestimmt abgesteckter Grenzen, weil er dies kleine Feld anders und anders fruchtbar zu machen verstand; suchte mehr Einfachheit, als Mannigfaltigkeit, mehr Festigkeit, Richtigkeit und Strenge, als Leichtigkeit und Reiz. Dadurch und durch die äussere religiöse oder doch öffentliche Bestimmung der Kunst, durch die Lehrmethode in Schulen, und durch eine edle Scheu, das einmal treflich Erfundene zu verunedlen, entstand das Arbeiten in bestimmten Charakteren, und da man unverrückt die grössesten und reinsten Verhältnisse der Gestalt und das tiefste Leben im Auge behielt, in idealen Göttercharakteren.

Was aber am meisten Bewunderung verdient, ist dass schon in der Epoche der strengeren Kunst immer Trockenheit und Härte vermieden blieb, und hiernach alle Fülle des Lebens so sehr jene ursprünglichen grossen Formen umgoss, dass die schlichteste Naturnachahmung bloss in einem edleren Element ihre irdische Dürftigkeit ausgetilgt zu haben schien. Die Kunst keiner Nation und keines Zeitalters schäumt von einem solchen Reichthum und einer solchen Ueppigkeit der Gestalten über, und hier bewährt sich aufs neue die Treflichkeit der nie verlassnen Grundmethode. Denn wie er nicht der Riesenmasse der Aegypter bedarf um gross zu erscheinen, so fordert sein Reichthum nicht übermässige Vielfachheit der Gestalten. Aus der tiefen Kraft, die er seinen Werken einhaucht, quillt eben so wohl die Ueppigkeit einer Bacchantin,

als die Erhabenheit eines Zeus. Er ist gross ohne Uebertreibung und reich ohne Aufwand.

Aber wie die reine Form der Verhältnisse[1]) in der einzelnen Gestalt vorwaltet, ebenso thut sie[2]) in der Mannigfaltigkeit mehrerer verbundner, und die blossen, ganz bedeutungslos, nur als lieblich verschlungene Linien genommenen Umrisse eines Bacchanals oder eines Tritonen und Nymphenzuges begleiten und umgeben, gleich einem anschmiegenden Element, die wirklichen Gestalten, wie das Silbenmass die Worte und Bilder eines Dithyrambus.

Denn da der Grieche immer die zarte Gränze hielt, die Kunst als Kunst und nicht als Natur zu behandeln, so bestimmte die äussere Anordnung, gewissermassen die Einfassung seines Werks, die Form eines Sarkophags, eines Frontons, einer Tempelnische vorzüglich mit die Behandlungsart seines Stoffs, und gab dem Werk, ausser seiner organischen und bedeutenden, noch eine abgesonderte architektonische Form.

Bis in die tiefste Ader der Brust fühlte der Grieche, dass die Kunst etwas Höheres als die Natur, und das lebendigste und sprechendste Symbol der Gottheit ist; mit unermüdeter Sorgfalt vernachlässigte er keinen, noch so kleinen und unwichtig scheinenden Zug, sie als Kunst von der Wirklichkeit, und als Wirklichkeit von der intellectuellen Idee abzusondern, und so innig schlang er Gestalt und Bedeutung in einander, dass nur der geistloseste Beschauer seiner Werke die eine als die träge Hülle der andern ansehen könnte.

So verfuhr er bei dem einzelnen Kunstwerk; aber in der Folge aller schied er mit gleich bestimmten Gränzen die besonderen Gattungen; und umfasste mit ihrem vollständigen Cyclus die ganze Schöpfung, und die ihm bekannte Welt und Geschichte, ging alle Momente der Kraft des lebendigen Daseyns durch vom halb thierischen Tritonen bis zum Vater der Götter und Menschen; alle Elemente von den Lüften bis zu dem Grunde des Meers und der Erde; alle Epochen des Lebens von der Geburt bis zur Vergötterung und den Strafen der Unterwelt; die Endpunkte seiner Welttafel von den Indischen Zügen des Bacchus bis zu den Gärten der Hesperiden; und die ganze Folge des Heroenalters von dem Kampf der Titanen bis zur Eroberung Ilions.

---

[1]) *Nach „Verhältnisse" gestrichen: „in der früheren Kunst".*

[2]) *Nach „sie" gestrichen: „es in der späteren".*

2. an der Dichtung.

Die Poesie hat nicht, wie die bildende Kunst ein beschränktes, sondern ein unermessliches alles Daseyn umfassendes Feld. Sie ist Kunst, indem sie die Schöpfung als ein lebendiges, sich durch eigne Kraft von innen aus gestaltendes Ganzes darzustellen, das belebende Prinzip auszusprechen versucht, das keine andre Beschreibung schildern, und keine nicht von Begeisterung ausgehende Untersuchung erreichen kann, und sie bedient sich zur Vollendung ihres Geschäfts des Rhythmus, der, als ein wahrer Vermittler, als äussere Gesetzmässigkeit, die Bewegungen der Welt, und als innere, die Veränderungen des Gemüths beherrscht.

Das Charakteristische der Griechischen ist, dass sie diesen allgemeinen Zweck aller Dichtung auf eine mehr umfassende, mit mehr Klarheit, Einfachheit, und einer sich leichter zum Ganzen fügenden Harmonie ausführt. Auch hier strebt der Grieche vor allem nur nach Grösse und Reinheit der Formen; bezeichnet mehr einfach den zurückzulegenden Weg, als er bei einzelnen Punkten verweilt, und hebt aus der Mannigfaltigkeit des endlichen Stoffs die Idee heraus, die ihn unmittelbar an das Unendliche knüpft. Auch hier erreicht er dadurch auf einem leichteren Wege einen höheren Grad der Kunst, und bedeutungsvollere Symbole der Wirklichkeit.

Dass diese Empfindung, und nicht, wie bei andern Nationen, eine beschränktere und mehr subjective der Griechischen Dichtung zum Grunde liegt, beweisen die Griechischen Silbenmasse. Nie hat sich die Dichtung irgend eines Volks in einem so weiten, sich allen Empfindungen sogleich anschmiegenden, so voll wogenden Elemente bewegt. Der ursprünglichste und älteste Vers der Griechen, der Hexameter, ist zugleich der Inbegriff und der Grundton aller Harmonien des Menschen und der Schöpfung. Wenn man bewundert, wie es möglich war einen solchen Umfang und solche Tiefe in so einfache Grenzen einzuschliessen, wenn man erwägt, dass dieser einzige Vers die Grundlage aller andern poetischen Rhythmen ist, und dass ohne den Zauber dieser Harmonien die wundervollsten Geheimnisse des Gemüths und der Schöpfung ewig unerschlossen geblieben wären, so versucht man umsonst sich die Entstehung einer so plötzlich auftretenden Erscheinung zu erklären. Wenn man sich das Hin- und Wiederfluten aller lebendigen Bewegung der ganzen Schöpfung nach gesetzmässiger Harmonie hinstrebend denkt, so ist es, als hätte

sie endlich ihr üppiges Ueberschwanken in diese leicht beschränkenden Masse beschwichtigt, sich beruhigend in diese Weise eingewiegt, die dann ein glücklich organisirtes Volk ergriff, und in seiner Sprache heftete. So viel mehr scheint dieser Vers dem Rhythmus der Welt, als dem Stammeln menschlicher Laute anzugehören.

Denn in der That ist eine grössere Objectivität in den Silbenmassen der Griechen, als in denen aller andern uns bekannten Nationen, und dies zeigt sich ohne Mühe in der Zusammenfügung ihrer Elemente und der Organisation ihrer Glieder. Das Gemüth verfährt in seiner Empfindungsart meistentheils stossweise, macht harte Abschnitte, grelle Gegensätze, offenbart seine oft zur Willkühr werdende Eigenmacht. In den Bewegungen hingegen, wie in den Formen der Natur ist mehr Stätigkeit, die Uebergänge sind sanfter, die Gesetzmässigkeit zeigt sich mehr im Ganzen, als sie sich im Einzelnen vordrängt, und gerade dies ist auch die Eigenthümlichkeit der Griechischen Versmasse, die überall die Rückkehr durchaus gleicher, besonders kürzerer Clauseln vermeiden, das Gesetz immer in Mannigfaltigkeit verbergen und wiederum in ihr, auch sie doch in feste Grenzen einschliessend, auch zeigen, das einmal Angeklungene mehr von selbst austönen lassen, als willkührlich abschneiden. Die Gesetzmässigkeit des Griechischen Metrums scheint nur bestimmt, die zu üppige und reiche Fülle des Wohllauts mässigen, und in leicht zu fassenden Abschnitten dem Ohr vortragen zu sollen; da sie besonders bei den neueren Nationen hingegen die Anmuth des Wohllauts selbst vertreten muss.

Dass in der That die Griechische Poesie diesen Weg genommen hat, zeigt die Sprache selbst. Keine unter allen uns bekannten ist so reich an mannigfaltigen Rhythmen, bietet den Verseinschnitten so passende Worteinschnitte dar, und trägt so weit mehr den Charakter der tönenden Natur als einer einzelnen menschlichen Empfindungsart, wie z. B. die Lateinische in der Feierlichkeit, die Italienische in der Weichheit, die Englische in der Kraft ans Herz zu gehn und zu rühren an sich.

Auf welche Weise nun wäre dies möglich, wenn man nicht annähme, dass ein grosses, noch ausserdem in verschiedene Stämme getheiltes, unendlich lebhaftes, ewig schwatzendes und singendes Volk von einem von Natur auf Rhythmus und Wohlklang gerichteten Sinne beseelt gewesen sey? Nur in dem Munde

eines solchen Volks konnten sich die Härten zusammenstossender Silben, die ganz andre Grundsätze, als die des Ohres, zusammenführten, abschleifen, mussten sich von selbst Laute zusammenziehn und verlängern.

Das hauptsächlichste und ursprüngliche Streben des griechischen Rhythmus geht auf Fülle und Reichthum leichtgeregelter Elemente, und wenn man mit dem vorhin über die Empfindung Gesagten einig ist, dass nemlich, wo sie den Impuls giebt, die Form mehr nakt und trocken dasteht, so sieht man, dass dies Streben zugleich, wie überall bei den Griechen, ein Streben aus sich heraus, nach der Natur hin, nach der Annäherung an ihr allbelebendes Princip ist.

Denn es ist immer dasselbe Suchen des Unendlichen im Endlichen, der Gottheit im Irrdischen, da einmal unläugbar ist, dass in diesem mehr als bloss Irrdisches liegt und dieses Mehr doch nur der Begeisterung zugänglich ist. Ueberall bezeichnet dieser Trieb nach dem Göttlichen den Griechischen Charakter. In den edlen Bestrebungen der Einzelnen und des Volks stellt er sich in seiner ganzen Schönheit dar; aber noch in den ganz unbedeutenden, selbst in den Fehlern und Verirrungen waltet sein Schattenbild, wie Herkules Schatten in der Unterwelt umherwandelt, indess er selbst unter den Himmlischen thront. Nichts aber bringt dem unerreichten Höchsten so unmittelbar nahe, als Musik und Rhythmus, da in der bildenden Kunst die Beschränktheit auf einen bestimmten Gegenstand immer hinderlich ist, und die Alten hatten nun zugleich, was sie allein dem Wohllaut ihrer Sprache verdankten, den Vortheil geradezu mit dem Ausdruck des Gedankens eine so wundervolle Musik verbinden zu können, dass ihnen die Trennung der Poesie und Musik fremd blieb, die ohne ein Zeitalter, das zu arm an Gedanken und Sprache war, um einer würdigen Poesie fähig zu seyn, und zu reich an durch Frömmigkeit gesteigertem Gefühl um sich mit dürftiger Musik zu behelfen, vielleicht nie entstanden wäre.

Die griechischen Silbenmasse leiden daher mit den unsrigen, ihnen nicht geradezu nachgebildeten, ganz und gar keine Vergleichung. Jene sind wirkliche Musik, diese oft nur eine Künstlichkeit, die erst durch das Genie des Künstlers zur Kunst erhoben werden muss. Selbst mit der Nachbildung derselben hat es seine Gränzen. Denn es lässt sich immer vorzüglich nur die Gesetzmässigkeit der Organisation, nicht die Fülle und Schönheit

der Elemente nachbilden, und gerade in dieser liegt, wie wir gesehen haben, das wichtigste Moment bei der Wirkung derselben.

In demselben Geiste, welcher in dem Rhythmus der Griechischen Poesie herrscht, ist nun auch der Inhalt bearbeitet, nemlich so, dass auch hier alles der Form untergeordnet ist; nur wird gerade dadurch die Behandlung beinahe plastisch.

Denn es ist, als ginge der Zweck aller Griechischen Dichter nur dahin, das Menschengeschlecht, in seinem Gegensatz und seiner Gemeinschaft mit den Göttern, und zugleich mit ihnen untergeordnet dem Schicksal, als Eine kolossale Gestalt darzustellen. So mächtig und so rein strebt alles dahin zusammen.

Alles zu Individuelle wird daher verschmäht, und mit Fleiss vermieden. Nicht der Einzelne, sondern der Mensch soll auftreten in den bestimmt geschiedenen, aber einfachen Zügen seines Charakters.

Selbst diese Züge sind schon in der Dichtung, wie in der Plastik, unveränderlich festgesetzt. Man denkt nicht darauf, sie zu vervielfachen, sondern nur sie dem Gemüth anders und anders einzuprägen. Auch hat die Dichtung ebenso einen bestimmten Kreis, und die ernsthafte steigt nicht in das bürgerliche und gemeine Leben herab.

Der Gedanke hält sich, wie die Empfindung innerhalb derselben allgemeinen, unbestreitbaren Klarheit und Evidenz. Wie in jener das zu Partikulaire, so wird in dieser das zu Abstracte vermieden.

Aber in diesem so bestimmten Umfang alles, was Tiefe, Klarheit, Sinnlichkeit und Idealität in ihrem lebendigsten Zusammenwirken hervorzubringen vermögen.

Die Tiefe ist nicht eine durch Nachdenken ergrübelte, sondern die, welche sich, so zu sagen, von selbst aufthut, so wie das Gemüth auf die rechte Weise erschüttert wird.

Die Klarheit ist keine solche, die was dunkel oder verwickelt scheint entfernt, sondern die, welche den reichsten und gehaltvollsten Stoff bestimmt aus einander legt.

Die Sinnlichkeit beruht nicht bloss auf dem Reichthum sinnlicher Gegenstände und Bilder, sondern auf der weisen Behandlung derselben, welche die dem Sinn nur hinderliche Ueberladung hinwegschneidet, und auf der Wahl, die gerade diejenigen heraushebt, die allgemein auf gleiche Weise empfunden werden.

Die Idealität endlich geht zwar grossentheils aus der hohen und edlen Ansicht, den Menschen immer mit den Göttern zu-

sammenzuknüpfen, aus der Methode ihn immer auf Standpunkte zu stellen, wo die Einbildungskraft schon gewohnt ist, alles Kleinliche und Gewöhnliche zu verbannen, und aus dem unaufhörlichen Zurückkommen auf die tiefsten und eingreifendsten Reflexionen, aber noch ausserdem ganz vorzüglich aus der Kunstmässigkeit der ganzen Anordnung hervor.

Denn alles hier Geschilderte arbeitet allein darauf hin, die Wirklichkeit, so rein und so treu als möglich, zum Symbol der Unendlichkeit zu machen; indem man einestheils nur das an ihr heraushebt, was vorzüglich fähig ist, die sich in ihr ausprägende Idee darzustellen, und anderntheils das Gemüth stimmt in ihren Zügen nur diese Idee zu erkennen.

Alle Dichtung, die sich, erreichte sie auch von gewissen Seiten einzelne Vorzüge vor ihr, von der Griechischen entfernt, oder hinter ihr zurückbleibt, geht entweder zu einseitig auf die Idee, oder klebt an der Wirklichkeit, oder hat nicht Kraft diese mit voller Sinnlichkeit noch symbolisch zu erhalten. Die Eigenthümlichkeit der Griechischen ist, nur darauf gerichtet zu seyn, und alle Mittel, diesen Zweck zu erreichen, zu besitzen, wozu, um es mit Einem Worte zu sagen, gehört, den Typus der die ganze Schöpfung belebenden Kraft zu fühlen. Denn dieser Typus besteht darin, den jedesmaligen Moment der Wirkung nicht als für sich bedeutend und isolirt, sondern als Ausdruck der ganzen Unendlichkeit der Kraft gelten zu lassen, deren schon entwickelte Aeusserungen er als Resultat in sich trägt, und deren noch nie gesehene er in seiner Idee andeutet.

3. an der Religion.

Der Geist der Griechen offenbart sich theils in der Beschaffenheit ihrer Religion, theils in der Art, dieselbe zu gebrauchen.

In beidem wird klar, dass der Grieche sich überall zum Uebersinnlichen erhob,

dass er dies nicht bloss aus abergläubischen Beweggründen, sondern aus reiner Freude an Ideen that, denen er durchaus freies Feld liess,

dass er die Natur des Uebersinnlichen in den reinen Ideen suchte, die in der That die Wirklichkeit, wie grosse und ewige Gesetze beherrschen,

dass er aber endlich doch mit ihnen wiederum auf wundervolle Weise die lebendigste Sinnlichkeit verband, und also auch hier symbolisch blieb.

Dass den Griechen die Religion nicht bloss ein ärmliches Bedürfniss des Aberglaubens war, sondern dass sie ihren ganzen Geist und ihren ganzen Charakter in dieselbe verwebten, dass der Einzelne dazu in sich Bestreben fühlte, und die Staaten Freiheit gewährten, zeigt sich, wenn man sieht, wieviel der Grieche eigentlich in seiner Religion fand.

1., den eigentlich religiösen und moralischen Gehalt, vor allem die Scheu vor dem Unbegreiflichen, Uebersinnlichen, ohne die an keine wahre Grösse und Schönheit des menschlichen Wesens gedacht werden kann.

2., eine lebendige Welt von Wesen, die, ihrer ganzen Beschaffenheit nach, Menschen bloss von ihren Mängeln frei sind, ja selbst von diesen noch das an sich tragen, was gross, stark und üppig ist, und nur auf eine wunderbare Weise das moralisch Misfällige daran durch die eine Voraussetzung, dass sie Götter sind, austilgen. Der ächt Griechische Geist kennt im Olymp keine moralische Imputation, die Götter sind ihm nur blosse Symbole der Naturkräfte in ihrem freien Walten; sind die Kinder der Unendlichkeit und hinweg über den traurigen Ernst des Erkennens des Guten und Bösen, aus welchem der Begriff der Schuld entspringt. Von der Zeit an, da besonders Philosophen (denn der Scherz der Dichter glitt unschädlich ab) gegen die Immoralität der alten Götter eiferten, wie zuerst Socrates und Plato that, war es um die Unschuld des Griechischen Geistes geschehen, und bald darauf erhielt auch Kunst und Poesie einen tödtlichen Stoss, in dem sie um ihren Ernst und ihre Wahrheit gebracht wurden. Denn übrigens ruhte das ganze Gebiet der Kunst so auf der Religion, als seiner Grundlage, dass beide sich wechselsweis in einander wiederfanden.

3., dunkle, aber selbst dadurch nur mächtiger wirkende Ideen über die Zusammenfügung und die Entstehung des Weltalls. Denn wenn man auch die spätere, oft kindische und kleinliche Allegorie absondern muss, so liegen doch gewisse Urbegriffe davon unläugbar auch in den ältesten Vorstellungsarten zum Grunde.

4., ihre vaterländische Geschichte und die ganze Summe ihrer Weltkunde und Tradition.

Auf diese Weise war die Religion der Griechen ein Inbegriff aller tiefen und verborgnen Geheimnisse in der moralischen, physischen und historischen Welt, in dem Kunst, Philosophie und Volksglaube sich die Hände reichten, und wo die dichtende

Phantasie, die grübelnde Speculation, und die allegorisirende Mystik gleich grossen Reiz fanden, tiefer und tiefer einzugehen.

Die einzige Idee schon, dass an der Spitze von Allem ein Schicksal stand, dem Menschen und Götter gleich unterworfen waren, und das nach durchaus blinden und unverstandenen Rathschlüssen herrschte, gab der Religion für ein Volk von Griechischem Geist und Griechischer Empfindung eine unergründliche Tiefe. Sie zog dieselbe von dem Himmel, als einem abgesonderten, uns unzugänglichen Sitze herab, und senkte sie mitten in die Natur, aus deren wundervollen Kräften und ihrem räthselhaften Zusammenwirken doch nur jenes unverstandene Schicksal hervorgehen konnte. Sie führte den Geist von der unseligen, alles zerstörenden Methode ab, alle Erscheinungen der moralischen Welt erklären, alles Wunderbare abschneiden, überall menschlicher Weise Wirkung aus Ursach herleiten zu wollen, unter dem Namen des Zufalls übersehene, nicht beobachtete anzunehmen, und das ewige Wirken der Urkräfte zu verkennen. Sie widersetzte sich eben so sehr derjenigen, welche, die Gottheit aufs mindeste um Vieles verkleinernd, eine ewig Unglück zu Glückseligkeit wendende Vorsehung annimmt, und unter dem Scheine die Gottheit zu ehren, einer unaufhörlich vor Schmerz zitternden Kleinmüthigkeit fröhnend, die Menschheit herabwürdigt. In der Idee des Schicksals wurde frei und ohne Rückhalt das Wunder angenommen, durch welches ewig fort die Welt dauert und wirkt, und mit Muth der Gedanke umfasst, dass das menschliche Daseyn ein hinfälliges, schattenähnliches und jammervolles, aber mit grossen und reichen Freuden durchsäetes ist, und durch die Erhabenheit eben dieser Idee löste sich die Unruhe und der Schmerz, den diese Betrachtung erwecken musste, in milde Wehmuth auf. Kein Volk hat das Gefühl der Melancholie so zu steigern gewusst, als die Griechen, weil sie in der lebendigsten Schilderung des Wehs dem üppigsten Genuss sein Recht nicht versagen und dem Schmerz selbst Heiterkeit und Grösse zu erhalten verstehen. Um hiermit durchaus einverstanden zu werden, erinnere man sich nur, ein wie viel besserer Trostgrund das Homerische: auch Herakles Kraft entfloh nicht dem Tode![1]) als die unsrigen sind, die, dem Schmerze zum Hohne, jedes Unglück in ein Gut verwandeln; und wie lebendig selbst in den wehmüthigsten tragischen Chören

---

1) *„Οὐδὲ γὰρ οὐδὲ βίη Ἡρακλῆος φύγε κῆρα“ Ilias 18, 117.*

doch die Lust zu Licht und Luft und Leben ausgesprochen ist, und berichtige die Ideen über Glück und Unglück, Heiterkeit und Melancholie. Wenn man die letztere mehr in den Neueren findet, so verwechselt man das Physische, Unidealische mit dem Stärkeren und Höheren.

Auch ist es nicht richtig (und dies verdient hier vor Allem Beherzigung), dass der Mensch nur immer nach Genuss und Glückseligkeit jägt. Sein wahrer Instinct, seine tiefe, innere Leidenschaft ist, seine Bestimmung, und sey es auch eine unglückliche zu erfüllen, wie die Raupe sich einspinnt und andre Thiere auf andre Weise ihrem Tode entgegeneilen. Es giebt kein höheres, thätig und leidend starkes und mit edler Scheu vor einer übersinnlichen, alles beherrschenden Macht ergebenes Gefühl, als das, in dem Hektor ausruft: denn es kommt einst der Tag, an dem die heilige Ilios sinkt![1]) und doch keinen Augenblick vom muthvollsten Kampfe ablässt.

Ein zweites, überaus wichtiges Moment ist es, dass die Religion nicht in einer Reihe erweisbarer oder geoffenbarter Wahrheiten bestand, sondern ein Inbegriff von oft widersprechenden Sagen und Ueberlieferungen war. Das Suchen nach religiöser Wahrheit, das aus der moralischen Unruhe des Gewissens, oder der intellectuellen, die durch den Zweifel erregt wird, entspringt, war den Alten, wenigstens in ihrer schönsten Eigenthümlichkeit, fremd. Ihre Religion war dem Volke von der einen Seite blosser Opfer und Götzendienst, von der andern Theil der Staatsverfassung, des öffentlichen und häuslichen Lebens, und allen, die sich über das Volk erhoben, Beschäftigung mit einer überirrdischen Welt, die jeder nach der Natur seines Geistes sinnlicher und geistiger, buchstäblicher und symbolischer ansehen, in die er durch das Thor der Kunst und der Philosophie, der Wissenschaft und der Geschichte eingehen konnte. Die Griechen selbst wussten sehr gut, dass ein grosser Theil ihrer Mythen fremden Ursprungs war, und sie besassen daher in denselben die dunkel ausgesprochene Weisheit aller Völker, die Versuche, das Stammeln der Menschheit das Unendliche auszusprechen. Was isolirt nothwendig hätte verlieren müssen, hüllte sich nun in die Ehrwürdigkeit der Zeit, der ältesten und entferntesten Nationen.

Aber der Grieche goss alles Fremde immer in seine Eigen-

---

[1]) *„Ἔσσεται ἦμαρ, ὅτ᾽ ἄν ποτ᾽ ὀλώλῃ Ἴλιος ἱρή" Ilias 6, 448.*

thümlichkeit, erst in den späteren Zeiten Griechenlands und Roms wurden fremde, von dem Aberglauben herbeigeführte Götterdienste ohne Verbindung neben einander aufgestellt. Er liess sogar alles von sich ausgehn und machte Delphi zum Nabel der Welt, auf dem die von Zeus zu zwei Seiten ausgeschickten Adler zusammentrafen.[1] Alles dadurch sich und seiner Empfindungsart näher bringend verstärkte und belebte er die Wirkung auf die Einbildungskraft und das Gemüth.

Der Grieche sahe alle seine Götter, mehr oder weniger, als Söhne des Bodens an, den er bewohnte; es hatte für ihn eine Zeit gegeben, in welcher sie unter den Menschen umherwandelten; sie waren grossentheils unter ihnen gebohren, und man zeigte selbst einiger Grab. Die nüchterne Erklärung, dass die Götter aus Dankbarkeit vergötterte Menschen waren, gehört nur den Späteren an. Der frühere und schönere Glaube fragte nicht nach der physischen Möglichkeit oder der historischen Wahrheit. Er dachte sich eine Zeit, wo die Elemente der Schöpfung noch nicht so geschieden, die Lose noch nicht so regelmässig vertheilt waren, wo sich der Olymp und die Erde noch mit einander vermischten, und jeder Stamm verwebte diese Zeit in die Geschichte seiner Vorväter. Dies unmittelbare Walten der Naturkräfte wurde nicht einmal für durchaus geendigt gehalten; es dauerte einzeln noch fort, und ward nur in entfernte oder einsame Gegenden versetzt.

An das Leben der Götter auf Erden knüpft sich unmittelbar das Geschlecht der Heroen an, ihre Geschichte und ihr Dienst. Die Aegypter kannten diese nicht.

Wohl alle Nationen haben Menschen in den Himmel, und ihre Götter auf die Erde versetzt, mehrere haben vergötterte Menschen den Göttern gleich gestellt oder untergeordnet. Aber dass keins dies so weit ausgedehnt, so genau ausgesponnen, so tief in alle seine Umgebungen verwebt, keins so für die Bereicherung der Kunst und der Dichtung und die Belebung des Nationalgeistes benutzt hat, als die Griechen, zeigt, dass nur sie ein ewig lebendiges Streben besassen, zu dem Höheren und Ueberirrdischen überzugehen, und es in edle und schöne Formen der Anschaulichkeit zu prägen.

Wie die Religion der Griechen auf der einen Seite auf die

---

[1] *Der älteste Beleg dieser Erzählung findet sich in den Scholien zu Pindars Pythien 4, 6, woher sie auch wohl Humboldt entnommen hat.*

eben gesagte Weise eine gewissermassen üppige und überschiessende Ausbildung durch die künstlerische Einbildungskraft erhielt, so bekam sie bald durch ein tieferes Bedürfniss nach Religiosität, bald durch Philosophie und Forschungsgeist eine zweite von einer anderen Seite durch die Mysterien. In ihnen wurde die Fabel durch sonst verborgen gehaltene Mythen erweitert, zugleich aber auch oft durch freiere Aufdeckung ihres Ursprungs berichtigt; es entstanden allegorische Vorstellungen, welche die reineren vorbereiteten; die ersten Keime wahrer Religionsbegriffe kamen empor; und zugleich bildete sich ein Begriff einer höheren moralischen und religiösen Heiligkeit, als der gewöhnliche Götterdienst forderte. Alles dies aber blickte im Leben, bei Dichtern, Philosophen und Geschichtschreibern nur immer wie durch einen Schleier durch, und belebte dadurch in einem von selbst gern die Sinnlichkeit zum Symbole erhebenden Volk immer aufs neue theils diesen Trieb, theils das intellectuelle Streben überhaupt.

Merkwürdig ist es noch, dass die Religion der Kunst so unbeschränkte Freiheit liess, und sie nicht, wie wenigstens zum Theil in Aegypten der Fall war, an eine gewisse Strenge der Form oder ein festes Costüm band; dass ferner so viele Geburten des Aberglaubens von Hexenkünsten, Gespenstern und bösen Geistern, von denen man doch auch vielfältige Spuren antrift, schlechterdings keinen Theil der Kunst durch abentheuerliche, oder gar fratzenhafte Behandlung entstellten.

Für den rohen Menschen ist die Religion immer, mehr oder minder, Götzendienst; der besserer Empfindungen fähige schöpft daraus Ueberzeugung, Gesetz und Hofnung. Dies ist das eigentlich religiöse Bedürfniss. Aus diesem entstehen in Familien und Völkern Ueberlieferungen und Gebräuche; diese benutzt der Staat und wendet sie zu seinen Zwecken. Insoweit sind die Religionen aller, besonders der älteren Völker einander gleich.

Die Eigenthümlichkeit des Griechen in seiner Religion zeigt sich darin, dass er so weit über dies blosse Bedürfniss herausging, sich aus der Religion ein eignes Feld für seinen Hang zum Ueberirrdischen machte und dies auf eine mit seiner Kunst, und seiner Dichtung harmonische Weise, versinnlichend und symbolisirend und sich immer in den Schranken wahrer, nur vergrösserter und idealisirter Menschheit haltend, that, dass der Staat ihm hierin so viele Freiheit gab, dass die Griechische Religion nur Volks, nie Staatsreligion heissen darf, und dass er diese Freiheit nie misbrauchte.

Um dies ganz zu fühlen erinnere man sich an das Ungeheure und Unästhetische so vieler Religionen des Orients und selbst zum Theil der Aegyptischen, an den Zwang ihrer Priesterkasten, die strenge Verwebung von Gesetz und Gottesdienst bei den Römern, die Dürftigkeit und Trockenheit ihrer Götter und Fabellehre, und die durch die schändlichsten Ausschweifungen gerechtfertigte Verfolgung einiger Mysterien. Bei den Griechen mag nicht leicht nur ein einziges Beispiel gemisbrauchter Mysterien vorkommen.

4. an den Sitten und Gebräuchen.

Aus diesem weiten Felde ist es nur möglich einige einzelne Punkte herauszuheben.

Diodor von Sicilien bemerkt an einem Ort, dass die Aegypter nicht Musik noch Palästra trieben, und an einem andern sagt er: Jolaus richtete Gymnasien und Göttertempel und alles andre ein, was zur Glückseligkeit der Menschen gehört, und man findet noch Spuren davon.[1] Verehrung der Götter also, und Ausbildung des Körpers zu Schönheit und Kraft machten die ersten Bedürfnisse der Griechischen Menschheit aus. Rechnet man dazu nun noch die Musik in der Ausdehnung, in der sie die Griechen nahmen, und die Akademieen der Philosophen, so sieht man, dass die Griechen ausser ihrem öffentlichen und häuslichen Leben noch ein drittes hatten, das keine andre Nation in dieser Ausdehnung kannte, noch in diesem Grade benutzte. Denn das Eigenthümliche davon liegt darin, dass es sich mit Dingen beschäftigte, die nicht unmittelbar auf einen äusseren Zweck gerichtet waren, dass es frei war von den Fesseln des Staats und der Gesetze, und doch fortdauernd um einen grossen Theil und zwar der gebildetsten Bürger Bande schöner Geselligkeit schloss, in der Alter und Jugend eine gleich passende Stelle fanden. Auffallend contrastirt hiermit der Müssiggang einiger Orientalischer Völker, der Kastenzwang der Aegypter, und die einseitige Richtung auf Krieg, Rechtskunde und Ackerbau der Römer.

Der Werth, den die Griechen auf einen frei ausgebildeten Körper legten, zeichnet sie vor allen Nationen aus. Es liegt darin der feine und tiefe Sinn, dass das Geistige nicht von dem Körper-

---

[1]) *„Παλαίστραν δὲ καὶ μουσικὴν οὐ νόμιμόν ἐστι παρ᾽ αὐτοῖς μανθάνειν"* Diodor 1, 81, 7; *„Κατεσκεύασε δὲ καὶ γυμνάσια καὶ θεῶν ναοὺς καὶ τἆλλα πάντα τὰ πρὸς βίον ἀνθρώπων εὐδαίμονα, ὧν ὑπομνήματα μέχρι τῶνδε τῶν καιρῶν διαμένει"* ebenda 5, 15, 2.

lichen getrennt werden, sondern sich in ihm aussprechen muss, und dass der freie Mensch nicht sich der Beschäftigung, sondern diese sich unterzuordnen bestimmt ist, und diese Sorgfalt, diese Ansicht, körperliche Stärke und Behendigkeit zu ehren, wurde durch zwei Dinge bis in die spätesten Zeiten unterhalten, durch das Andenken an die vaterländischen Heroen, und durch den Ruhm der Sieger in den öffentlichen Spielen.

Diese Sitte, den Olympischen Kranz höher zu achten, als den ernsthaftesten Sieg und das nützlichste Bestreben, dies Schattenbild des Ruhms bloss aus dem Alter der Spiele, der Ehrwürdigkeit ihres Stifters, den damit verknüpften heiligen Feierlichkeiten, dem Zusammenströmen aller griechischen Völker, dem lauten Beifall der sich unter einander entzündenden Menge zusammenzusetzen, zeugt lebendiger, als sonst irgend etwas, für die sinnlich idealische Natur der Griechen, so wie für ihre schlichte Einfachheit, dass der älteste und einfachste Kampf, der Lauf zu Fuss, immer bis zu den spätesten Zeiten so sehr der geehrteste blieb, dass jede Olympiade nach dem Sieger in ihm den Namen trug, und nie von dieser Stelle durch die Pracht und den Reichthum der Viergespanne verdrängt wurde.

An diese Art des Lebens schlossen sich nun und aus derselben entsprangen zwei andere, auch nur den Griechen vorzüglich eigene Dinge: gesellige, selten ganz von Philosophie, Dichtung und Kunst entblösste Feste, und Liebe zu schönen Jünglingen.

Der letzten wird niemand geradezu das Wort reden. Aber im höchsten Grade merkwürdig bleibt es, welchen Gebrauch die Griechen von einer Leidenschaft machten, die nun in ihrer eigenthümlichen Lage einmal leicht entstand, und wie sie dieselbe benutzten, statt zu schaden, vielmehr eine Quelle schöner und grosser Gefühle und Ideen wurde. Dass sie aber hierin von einer gewissen Pedanterei und Gravität der Sittlichkeit frei waren, dass sie der Laune der Einbildungskraft, selbst der Ueppigkeit der Begierde ein freieres Spiel liessen, zeigt gerade, wie sie, nicht einseitig in bestimmte Formen gegossen, gern die Stufenleiter aller menschlichen Empfindungen durchgingen, aber sie immer zum Edleren und Höheren führten.

Man hat die Knabenliebe oft aus der geringen Ausbildung des weiblichen Geschlechts herleiten wollen. Allein es möchte schwer zu beweisen seyn, dass diese wirklich so gering gewesen sey. Die Geschichte bietet Beispiele genug dar, dass Weiber theils

im Ganzen sich für ihr Vaterland thätig bewiesen, und im Einzelnen in mehr als Einer Gattung hohes Talent verriethen. Ich würde daher jenen Geschmack mehr aus einer grösseren, gleichsam überschiessenden Fülle der Griechischen Sinnlichkeit und äusserlich aus dem Umstand erklären, dass, da der gesellige Umgang des Griechen vorzüglich durch die natürlich allein den Männern ofnen Gymnasien und Philosophenschulen entstand, die Frauen davon, so oft derselbe sich nicht auf die nächsten Verwandten beschränkte, ausgeschlossen blieben.

Uebrigens waren aber unsinnige Prachtliebe und Ausschweifungen bei den Griechen bei weitem nicht so herrschend, als im Orient und bei den Römern. Ein gewisser von Natur feinerer Geschmack und ein mehr lebendiger Trieb, die Sinnlichkeit durch Kunst zu läutern und zu verfeinern, bewahrten sie vor diesen Abwegen.

Indess ist es nicht zu läugnen, dass das weibliche Geschlecht in Griechenland einer geringeren Achtung genoss, und dass sich hierin der Römer bei weitem edler bewies. Ich glaube nicht, dass dies durch einen stärkeren Einfluss, den morgenländische Sitten in Griechenland ausübten, entstand. Denn im Heroenalter verhielt es sich damit in hohem Grade anders, und ich sehe nicht, woher in der Folge jener Einfluss entsprungen wäre. Die an sich auffallende Erscheinung kann, dünkt mich, hinreichend daraus erklärt werden, dass die Griechen in der Zeit ihrer Volksregierungen weder ein patriarchalisches, noch ein politisches, sondern recht allgemein ein menschliches Leben führten. Ehe aber Sittlichkeit und Empfindung, die allein eigentlich das wahre Verhältniss der Geschlechter zu einander bestimmen können, eine so überwiegende Ausbildung erhielten, als ihnen die neuere Zeit besonders durch die christliche Religion und die Rittersitten gegeben hat, kann die Achtung der Frauen nur aus dem Werth entspringen, den man auf die Familienverbindung legt, und dieser ist nur in jenen beiden vorher genannten Zuständen gross. Der Grieche betrachtete alle äusseren Verhältnisse mit mehr Leichtigkeit, war minder streng in seinen Foderungen, aber auch minder pünktlich in seinen Leistungen. Waren die Griechischen Frauen weniger geachtet, als die Römischen Matronen, so verdammte sie dagegen auch das Gesetz nicht zu einer so unbeschränkten Knechtschaft gegen den Mann.

Das weibliche Geschlecht ist dergestalt an seine ursprüngliche

Naturbestimmung gebunden, dass es die Frage ist, ob das zarteste und edelste Verhältniss desselben zu dem männlichen, für welches man ohne Partheilichkeit das heutige ausgeben kann, anders entstehen konnte, als indem man vorher durch ein einseitiges und gewissermassen unnatürliches durchging.

Aus den beiden so eben erwähnten Eigenschaften des Griechen, in den äussern Verhältnissen des Lebens minder mit Härte dringend zu seyn, und in seinen Vergnügungen, bis selbst in wahre Ausschweifungen seiner Sinnlichkeit hinein, mehr Mass zu halten und einen feineren Geschmack zu beweisen, muss man die sanftere Behandlung herleiten, deren seine Sklaven genossen. Doch waren freilich hier, wie in so vielem Andern die verschiedenen Griechischen Stämme einander nicht wenig ungleich.

5. an dem öffentlichen und Privatcharakter und der Geschichte.

Der politische Charakter der Griechen ist oft und nicht mit Unrecht ein Gegenstand des Tadels und selbst des Spottes gewesen. Er bewies, vorzüglich bei den Atheniensern, unläugbar Mangel an Stätigkeit und oft nicht geringen Leichtsinn.

Indess verläugneten sich doch niemals zwei Dinge in demselben: Anhänglichkeit an Volksgleichheit und vaterländischen Ruhm.

Die Bedrückung der niedrigen Bürger durch die vornehmern, und der Armen durch die Reichen war den Griechischen Staaten durchaus fremd, und schlich sich in keiner Zeit ein.

Untergang der Freiheit in einheimischer und fremder Tyrannei hatte zwar von Zeit zu Zeit Statt, aber niemals auf eine daurende Weise, und wenn man sich fragt, was eigentlich im Ganzen namentlich in Athen immer herrschend blieb, so war es Demagogie, also zwar Herrschaft, aber durch das Volk selbst. Selbst gegen fremde Uebermacht regte sich der alte Freiheitsgeist immer wieder, und kein andres Volk kann leicht einen so hartnäckigen, ohne alle auch die mindeste Wahrscheinlichkeit eines günstigen Erfolges geleisteten Widerstand aufweisen, als Athen in seinem letzten Kampfe den Römern unter Sylla entgegensetzte.

Auch ist nicht zu übergehen, dass die Griechen sehr gut den Werth einer edeln Abstammung und grosser Reichthümer kannten, ohne dennoch weder das eine, noch das andre dieser Gefühle im öffentlichen oder im Privatleben zu misbrauchen.

Unter der Mannigfaltigkeit von Charakteren, die eine aus so vielen Stämmen zusammengesetzte Nation in einer Reihe von

Jahrhunderten nothwendig aufweisen muss, lassen sich einige auszeichnen, die vorzüglich die Eigenthümlichkeiten ihrer Nation an sich tragen.

In der edelsten Art thun dies Aristomenes, den noch gewissermassen der Glanz des noch nicht zu fernen Heldenalters umgiebt, Epaminondas, der Milde und Zartheit mit edler Ruhmbegierde und tiefem Edelmuth verband, und Philopömenes, der zeigte, was ein grosser Charakter noch in der Entartung vermochte.

Unter den glänzenden Charakteren, die den (besonders Atheniensischen) Nationalgeist selbst in ihren Fehlern verriethen, waren Perikles und Alcibiades.

Dagegen stechen Aristides, Cimon, Phocion und andere so ab, dass man kaum begreift, wie sie derselben Nation angehören konnten.

Endlich in dem Sinken der Griechischen Staaten darf man die Feigheit, leere Anmassung, Schmeichelei und Charakterlosigkeit nicht vergessen, welche unter den Römern der späteren Zeit selbst den Griechischen Namen verächtlich machte.

Eine Schilderung der Eigenthümlichkeit des Griechischen Nationalcharakters müsste alle diese Verschiedenheiten umfassen, oder wenigstens ihre Möglichkeit zu erklären im Stande seyn. Wir wollen eine solche mit wenigen Worten hier anzugeben versuchen:

in dem Griechen waltete die natürlich gelassene, nicht auf irgend etwas beschränkte, noch an etwas Einzelnes gebundene Menschheit reiner und einfacher, als in irgend einer andern Nation.

Er war ofner gegen alle Eindrücke der Aussenwelt und vorzüglich empfänglich für die auf Sinnlichkeit und Einbildungskraft.

Seine inneren Kräfte waren immer rege, den Eindrücken entgegenzuwirken, und zwar in eben der Art, in der diese geschahen.

Er liess dem Eindruck Weile und übereilte ihn nicht; er lieh der inneren Thätigkeit Schnelligkeit und verzögerte sie nicht. Dadurch gewann er in der Ansicht Klarheit und Anschaulichkeit, und in dem Wirken Leben und Feuer.

Er hatte dieses letzteren (und darin liegt vorzüglich der Schlüssel von Allem) so unglaublich viel, dass es ihm schon darum unmöglich wurde, von irgend einer Seite in Materialität zu versinken, die immer die Kraft abstumpft, dass er dadurch das natürliche Gleichgewicht in sich erhielt, weil die stärkere Kraft sich einem innern Instinkte gemäss von selbst in den Mittelpunkt versetzt,

den die einseitige flieht, weil sie ihn nicht zu füllen vermag, und dass sie, um sich nicht in ihrem Streben gehemmt zu sehen, sich lieber an die leichter zu verknüpfende sinnliche Welt hielt, als sich zu sehr in die noch tiefer liegende versenkte; wodurch er, nach den verschiedenen Stufen seines Werthes und seiner Bildung bald chimärisch und prahlerisch, bald ruhmbegierig und heldenmässig, bald erhaben und idealisch im Denken, Dichten und Bilden wurde.

Die Angeln seiner wundervollen Eigenthümlichkeit sind also die Intensität dieser kraftvollen Beweglichkeit, und ihre natürlich richtige und gleichförmige Stimmung, die ihn im Aeussern zu Klarheit und Richtigkeit, im Innern zu Festigkeit, Consequenz und der höchsten Klarheit des inneren Sinns, der Idealität fähig machte.

Auf diese Weise konnte der Griechische Charakter die sonst unbegreiflichsten Widersprüche in sich vereinigen:

auf der einen Seite Geselligkeit und Trieb nach Mittheilung, wie ihn vielleicht keine Nation je gekannt hat, auf der andern Sucht nach Abgezogenheit und Einsamkeit;

auf der einen beständiges Leben in Sinnlichkeit und Kunst, auf der andern in der tiefsinnigsten Speculation;

auf der einen den verächtlichsten Leichtsinn, die ungeheuerste Inconsequenz, die unglaublichste Wandelbarkeit, wo die Beweglichkeit und Reizbarkeit allein herrschten, auf der andern die musterhafteste Beharrlichkeit und die strengste Tugend, wo sich ihr Feuer, als ernste Kraft, in den Grundvesten des Gemüths sammelte.

Vorzüglich aber begreift man, wie bei einem solchen Charakter Begeisterung für Vaterland, Freiheit und Griechischen Ruhm mächtig seyn mussten, da sich in diesem Gefühl die natürlichsten und ursprünglichsten Empfindungen der Menschheit, die glänzendsten Bilder der Einbildungskraft und die erhabensten Ideen des Gemüths verbanden.

Ganz und gar entbehren aber auch die Griechen derjenigen Vorzüge, die man nur durch Isolirung der Kraft erhält.

Das hier Vorgetragene wird vielleicht durch eine kurze Entgegenstellung der Griechen und der cultivirtesten Nationen nach ihnen noch deutlicher und bestimmter.

Am ähnlichsten im Ganzen, aber am unfähigsten sie in einzelnen Theilen ihres Charakters zu erreichen, und beides in höherem Grade als die alten Römer sind ihnen die Italiäner.

In die Hauptelemente ihres Charakters sich getheilt haben,

und ihnen in diesen Theilen so ähnlich, dass sie sich gegenseitig der grössesten Unähnlichkeit mit ihnen beschuldigen, sind die Franzosen und Deutschen. Jene haben von ihnen die Reizbarkeit, Beweglichkeit und das Dringen auf eine (nur bei ihnen bestimmte, fast conventionelle) Form. Diese die Freiheit von Einseitigkeit, die Richtigkeit in der äusseren Ansicht, die Tiefe im Innern, das Streben nach Idealität, nur oft ohne hinlängliches Feuer, und immer mit mehr Streben nach dem innern nur äusserlich ausgeprägten Gehalt, als der sinnlichen Form. Obgleich aber beide Nationen die Aehnlichkeit nur unvollständig darstellen, so liesse sich nie eine Verbindung beider zur Vervollständigung des Bildes denken. Vielmehr gehen beide durchaus von einander ab, und beide leisten auch am Ende etwas von der Griechischen fast gleich entfernt Liegendes, nur gelangen die Deutschen zu etwas, das dem Sinne des Griechen näher, vielleicht sogar höher, als das von ihm Erreichte, aber eben darum eigentlich unerreichbar ist, da die Franzosen durchaus auf Abwege gerathen und unter dem Erzielten und dem wirklich Erstrebten bleiben.

Dem Griechen schlechterdings unähnlich sind der Römer in seiner politischen, der Spanier in seiner schwärmerisch überspannten, und der Engländer in seiner düster sentimentalen stoffartigen Einseitigkeit. Doch zeigt der letztere seine Verwandtschaft mit dem Deutschen dadurch, dass er in seiner politischen Beredsamkeit und seiner oft gleichfalls dahin gerichteten Satyre den Griechen als den Römern näher steht, der Franzose hingegen sich nie über die Nachahmung der Römer erhebt.

Die Geschichte der Griechen ist mehr, als irgend etwas Anderes ein triftiger Beweis des hier über den Charakter der Nation Gesagten. Denn sie verräth überall, dass die öffentlichen Begebenheiten Griechenlands nur ein Resultat des Zusammenwirkens des eben geschilderten Charakters mit den jedesmaligen Umständen waren.

Man kann sie in vier Perioden abtheilen, in denen sie vorzüglich eine verschiedene Gestalt annimmt.

Vor den Persischen Kriegen fielen überaus wenig merkwürdige Begebenheiten vor; die Staaten bedurften Musse und Zeit um sich mit ihren nächsten Nachbarn in Gleichgewicht zu setzen, und sich eine etwas dauerhafte Verfassung zu geben.

Während der Persischen Kriege verschlang die gemeinschaftliche Vertheidigung des Vaterlandes jede andere Sorge.

Den Zwischenraum zwischen diesen Kriegen und der Macedonischen Uebermacht nahm die Eifersucht der Athenienser und Lacedämonier ein, bei der sich aber, ausser dem Streit über die Oberherrschaft Griechenlands, noch Hass und Wetteifer der kleineren Staaten gegen einander auf vielfältige Weise zugleich mit offenbarte.

Von Philipp an war die Zeit der Entartung. Ohnmacht und Verrath brachte nach und nach alle Staaten unter das Joch des gemeinschaftlichen Feindes, und von Zeit zu Zeit schüttelte nur augenblicklich wieder auflebender Freiheitssinn es wiederum ab.

In dieser ganzen Reihe von Begebenheiten würde man vergebens Einheit suchen, die nur da Statt finden kann, wo die Nation eigentlich politischen Charakter besitzt. Aber keine zeigt eine solche wundervolle Mannigfaltigkeit, und in keiner gewinnen die an sich unwichtigsten Begebenheiten bloss durch den Charakter der auftretenden Menschen eine solche Wichtigkeit und Grösse. Die Begebenheiten entstehen meistentheils durch die Beweglichkeit des Volkscharakters und werden geadelt durch die Handlungsweise der Einzelnen. Reizbarkeit und Heftigkeit des Entgegenwirkens spielen auch hier die Hauptrolle, und nicht lang angelegte Plane, sondern eigentliche Privatleidenschaften, doch mehr der ganzen Völker, als ihrer einzelnen Anführer bestimmen das politische Betragen der Staaten gegen einander.

Wenn man nun fragt: wie hat ein Volk, wie die Griechen entstehen können? so würde es eine vergebliche Bemühung seyn, die Bildung desselben aus dem allmähligen Einfluss einzelner Umstände gleichsam mechanisch herleiten zu wollen. Alle hierüber und über die Entstehung von Nationalcharakteren herrschenden Systeme sind nicht allein in sich mangelhaft, und nur da stark, wo sie sich gegenseitig bekämpfen, sondern allen kann man die beiden Einwendungen unwiderleglich entgegensetzen, dass diejenigen Dinge, auf deren Einfluss sie bestehen, grossentheils selbst nur Folgen des Charakters sind, den sie erklären sollen; und dass andre Nationen unter denselben Umständen eine andre Wendung des Charakters genommen haben. Auch treten alle der menschlichen Natur zu nahe, indem sie dieselbe als durchaus gleichgültig und durch die äusseren Umstände unbedingt bestimmbar annehmen.

Das wesentlichste Element in dem ausgebildeten Charakter einer Nation, wie eines Individuums ist die ursprüngliche Form

seiner Eigenthümlichkeit. Die Kraft (und eine Kraft ist nie ohne irgend eine Richtung denkbar), die derselbe schon vor allem, wenigstens vor allem erkennbaren, und mit Worten anzugebenden Einfluss äusserer Umstände besitzt, ist mehr als alles auch in seiner letzten Ausbildung entscheidend. Alles geistige Leben des Menschen besteht im Ansichreissen der Welt, Umgestalten zur Idee, und Verwirklichen der Idee in derselben Welt, der ihr Stoff angehört, und die Kraft und die Art, wie dies geschieht, werden durch die äusseren Lagen nur anders bestimmt, nicht geschaffen und festgesetzt.

Eine vorzügliche Nation dankt daher ihre Vorzüglichkeit ihrer eigenen ursprünglichen Individualität, und diese entsteht, bei Einzelnen, wie bei ganzen Völkern, von selbst und durch ein Wunder. Wäre sie selbst auch von andern Ursachen durchaus abhängig, so ist diese Reihe verborgen und daher für uns nicht vorhanden. Wie im Geiste selbst ein Gedanke, wie auf der Leinwand des Malers eine Figur, so entsteht in der Natur durch das Wirken grosser, oder gerade glücklich begeisterter Kräfte eine Form des Lebens, die auf einmal eine neue Reihe geistiger Erscheinungen beginnt. Erst wenn sie erschienen ist, beginnt das Reich und der Einfluss der Umstände, die sie aufhalten und zerstören, aber auch beschützen und ausbilden können.

In der Wirklichkeit mögen vielleicht, ehe eine Form des Geistes in ihrer ganzen Bestimmtheit auftritt, unzählige Versuche vorhergehen, die gewissermassen eine Stufenleiter zu dem ersten gelingenden abgeben. Allein da von diesem zu den verfehlten immer eine Kluft vorhanden seyn muss, für die jede Messung nach Graden unrichtig wäre, so steht in der Erscheinung eine solche Form immer plötzlich und auf Einmal da, und es bleibt nichts zu thun übrig, als den Moment des Erscheinens zu fixiren, und von da an die begünstigenden und hindernden Umstände, wohl verstanden aber, dass diese auch zum Theil durch jene Form bestimmt werden, aus einander zu setzen.

Auf die Frage also, wie kommt es, dass jene hinreissend schöne Form der Menschheit allein in Griechenland aufblühte? giebt es an sich keine befriedigende Antwort. Es war, weil es war. Selbst der Augenblick, wo? und die Art, wie? Griechheit zuerst auftrat, sind historisch schwer zu bestimmen, und die Ursachen, die zu ihrer Entwickelung beitrugen, liegen, insofern sie moralisch sind, vorzüglich in ihr selbst. Ehe wir uns aber hier-

über in irgend eine Untersuchung einlassen, müssen wir vorher noch einen andern vorzüglich wichtigen Punkt erörtern.

Die meisten das Leben einer Nation begleitenden Umstände, der Wohnort, das Klima, die Religion, die Staatsverfassung, die Sitten und Gebräuche, lassen sich gewissermassen von ihr trennen, es kann, selbst bei reger Wechselwirkung noch, was sie an Bildung gaben und empfingen, gewissermassen abgesondert werden. Allein einer ist von durchaus verschiedener Natur, ist der Odem, die Seele der Nation selbst, erscheint überall in gleichem Schritte mit ihr, und führt, man mag ihn als wirkend oder gewirkt ansehen, die Untersuchung nur in einem beständigen Kreise herum — die Sprache.

Ohne sie, als Hülfsmittel zu gebrauchen, wäre jeder Versuch über Nationaleigenthümlichkeiten vergeblich, da nur in der Sprache sich der ganze Charakter ausprägt, und zugleich in ihr, als dem allgemeinen Verständigungsvehikel des Volks, die einzelnen Individualitäten zur Sichtbarwerdung des Allgemeinen untergehen.

In der That geht ein individueller Charakter nur durch zwei Mittel, durch Abstammung und durch Sprache, in einen Volkscharakter über. Aber die Abstammung selbst scheint unwirksam, ehe durch Sprache ein Volk entstanden ist. Denn wir finden nur selten, dass Kinder die Eigenthümlichkeit ihrer Väter, und immer, dass Generationen die Eigenthümlichkeit ihres Stammes an sich tragen.

Auch ist die Sprache gleichsam eine bequemere Handhabe, den Charakter zu fassen, ein Mittel zwischen der Thatsache und der Idee, und da sie nach allgemeinen, wenigstens dunkel empfundenen Grundsätzen gebildet. und meistentheils auch aus schon vorhandenem Vorrath zusammengesetzt ist, so giebt sie nicht nur Mittel zur Vergleichung mehrerer Nationen, sondern auch eine Spur an die Hand den Einfluss einer auf die andern zu verfolgen.

Wir müssen daher hier erst vorläufig die Eigenthümlichkeiten der Griechischen Sprache untersuchen, erörtern, inwiefern sie den griechischen Charakter bestimmte, oder inwiefern dieser sich in ihr ausprägte.

Wenn schon die Schilderung des Charakters eines Individuums oder gar einer Nation in Verlegenheit setzt, so thut dies noch mehr die des Charakters einer Sprache. Wer sie jemals versucht hat, wird bald inne werden, dass, wenn er etwas Allgemeines zu sagen im Begriff ist, er unbestimmt wird, und wenn er ins Einzelne ein-

gehen will, die festen Gestalten ihm entschlüpfen, so wie eine Wolke, welche den Gipfel eines Berges deckt, wohl von fern eine feste Gestalt zeigt, aber in Nebel zerfliesst, so wie man in dieselbe hineintritt. Es wird daher, um diese Schwierigkeit dennoch glücklich zu überwinden, nothwendig seyn, uns in eine ausführlichere Abschweifung über Sprache überhaupt und die Möglichkeit der Verschiedenheit einzelner einzulassen.

Den nachtheiligsten Einfluss auf die interessante Behandlung jedes Sprachstudiums hat die beschränkte Vorstellung ausgeübt, dass die Sprache durch Convention entstanden, und das Wort nichts als Zeichen einer unabhängig von ihm vorhandenen Sache, oder eines eben solchen Begriffs ist. Diese bis auf einen gewissen Punkt freilich unläugbar richtige, aber weiter hinaus auch durchaus falsche Ansicht tödtet, sobald sie herrschend zu werden anfängt, allen Geist und verbannt alles Leben, und ihr dankt man die so häufig wiederholten Gemeinplätze: dass das Sprachstudium entweder nur zu äusseren Zwecken, oder zu gelegentlicher Entwickelung noch ungeübter Kräfte nothwendig; dass die beste Methode die am kürzesten zu dem mechanischen Verstehen und Gebrauchen einer Sprache führende; dass jede Sprache, wenn man sich ihrer nur recht zu bedienen weiss, ungefähr gleich gut ist; dass es besser seyn würde, wenn alle Nationen sich nur über den Gebrauch einer und ebenderselben verstünden, und was es noch sonst für Vorurtheile dieser Art geben mag.

Genauer untersucht zeigt sich nun aber von allem diesem das gerade Gegentheil.

Das Wort ist freilich insofern ein Zeichen, als es für eine Sache oder einen Begriff gebraucht wird, aber nach der Art seiner Bildung und seiner Wirkung ist es ein eignes und selbstständiges Wesen, ein Individuum, die Summe aller Wörter, die Sprache, ist eine Welt, die zwischen der erscheinenden ausser, und der wirkenden in uns in der Mitte liegt; sie beruht freilich auf Convention, insofern sich alle Glieder eines Stammes verstehen, aber die einzelnen Wörter sind zuerst aus dem natürlichen Gefühl des Sprechenden gebildet, und durch das ähnliche natürliche Gefühl des Hörenden verstanden worden; das Sprachstudium lehrt daher, ausser dem Gebrauch der Sprache selbst, noch die Analogie zwischen dem Menschen und der Welt im Allgemeinen und jeder Nation insbesondre, die sich in der Sprache ausdrückt, und da der in der Welt sich offenbarende Geist durch keine gegebene

Menge von Ansichten erschöpfend erkannt werden kann, sondern jede neue immer etwas Neues entdeckt, so wäre es vielmehr gut die verschiedenen Sprachen so sehr zu vervielfältigen, als es immer die Zahl der den Erdboden bewohnenden Menschen erlaubt.

Dies vorausgeschickt lassen wir hier eine möglichst kurze Analyse der Natur der Sprache im Allgemeinen folgen, aus welcher sich dann bald ergeben wird, von welchen Seiten die besonderen Sprachen von einander abweichen, und in ihrem Werthe dem Grade nach verschieden seyn können.

Die Sprache ist nichts anders, als das Complement des Denkens, das Bestreben, die äusseren Eindrücke und die noch dunkeln inneren Empfindungen zu deutlichen Begriffen zu erheben, und diese zu Erzeugung neuer Begriffe mit einander zu verbinden.

Die Sprache muss daher die doppelte Natur der Welt und des Menschen annehmen, um die Einwirkung und Rückwirkung beider auf einander wechselseitig zu befördern; oder sie muss vielmehr in ihrer eignen, neu geschaffenen, die eigentliche Natur beider, die Realität des Objects und des Subjects, vertilgen, und von beidem nur die ideale Form beibehalten.

Ehe wir dies weiter erklären, wollen wir vorläufig als den ersten und höchsten Grundsatz im Urtheil über alle Sprachen festsetzen:

dass dieselben immer in dem Grade einen höheren Werth haben, in welchem sie zugleich den Eindruck der Welt treu, vollständig und lebendig, die Empfindungen des Gemüths kraftvoll und beweglich, und die Möglichkeit beide idealisch zu Begriffen zu verbinden leicht erhalten.

Denn der reale aufgefasste Stoff soll idealisch verarbeitet und beherrscht werden, und weil Objectivität und Subjectivität — an sich Eins und dasselbe — nur dadurch verschieden werden, dass die selbstthätige Handlung der Reflexion sie einander entgegensetzt, da auch das Auffassen wirkliche, nur anders modificirte Selbstthätigkeit ist, so sollen beide Handlungen möglichst genau in Einer verbunden werden.

Das heisst: es soll eine freie Uebereinstimmung zwischen den ursprünglichen das Gemüth und die Welt beherrschenden Grundformen geben, die an sich nicht deutlich angeschaut werden können, die aber wirksam werden, sobald der Geist in die richtige Stimmung versetzt ist — eine Stimmung, die hervorzubringen

gerade die Sprache, als ein absichtlos aus der freien und natürlichen Einwirkung der Natur auf Millionen von Menschen, durch mehrere Jahrhunderte, und auf weiten Erdstrichen entstandenes Erzeugniss, als eine eben so ungeheure, unergründliche, geheimnissvolle Masse, als das Gemüth und die Welt selbst, mehr, wie irgend etwas andres hervorzubringen im Stande ist.

So wenig das Wort ein Bild der Sache ist, die es bezeichnet, eben so wenig ist es auch gleichsam eine blosse Andeutung, dass diese Sache mit dem Verstande gedacht, oder der Phantasie vorgestellt werden soll. Von einem Bilde wird es durch die Möglichkeit, sich unter ihm die Sache nach den verschiedensten Ansichten und auf die verschiedenste Weise vorzustellen; von einer solchen blossen Andeutung durch seine eigne bestimmte sinnliche Gestalt unterschieden. Wer das Wort Wolke ausspricht, denkt sich weder die Definition, noch Ein bestimmtes Bild dieser Naturerscheinung. Alle verschiedenen Begriffe und Bilder derselben, alle Empfindungen, die sich an ihre Wahrnehmung anreihen, alles endlich, was nur irgend mit ihr in und ausser uns in Verbindung steht, kann sich auf einmal dem Geiste darstellen, und läuft keine Gefahr, sich zu verwirren, weil der Eine Schall es heftet und zusammenhält. Indem er aber noch mehr thut, führt er zugleich von den ehemals bei ihm gehabten Empfindungen bald diese, bald jene zurück, und wenn er in sich, wie hier, (wo man nur Woge, Welle, Wälzen, Wind, Wehen, Wald u. s. f. mit ihm vergleichen darf, um dies zu finden) bedeutend ist, so stimmt er selbst die Seele auf eine dem Gegenstande angemessene Weise, theils an sich, theils durch die Erinnerung an andere, ihm analoge. So offenbart sich daher das Wort, als ein Wesen einer durchaus eignen Natur, das insofern mit einem Kunstwerk Aehnlichkeit hat, als es durch eine sinnliche, der Natur abgeborgte Form eine Idee möglich macht, die ausser aller Natur ist, aber freilich auch nur insofern, da übrigens die Verschiedenheiten in die Augen springen. Diese ausser aller Natur liegende Idee ist gerade das, was allein die Gegenstände der Welt fähig macht, zum Stoff des Denkens und Empfindens gebraucht zu werden, die Unbestimmtheit des Gegenstandes, da das jedesmal Vorgestellte weder immer vollkommen ausgemahlt, noch festgehalten zu werden braucht, ja dasselbe vielmehr von selbst immer neue Uebergänge darbietet — eine Unbestimmtheit, ohne welche die Selbstthätigkeit des Denkens unmöglich wäre — und die sinnliche Lebhaftigkeit, die

eine Folge der in dem Gebrauche der Sprache thätigen Geisteskraft ist. Das Denken behandelt nie einen Gegenstand isolirt, und braucht ihn nie in dem Ganzen seiner Realität. Es schöpft nur Beziehungen, Verhältnisse, Ansichten ab, und verknüpft sie. Das Wort ist nun bei weitem nicht bloss ein leeres Substratum, in das sich diese Einzelheiten hineinlegen lassen, sondern es ist eine sinnliche Form, die durch ihre schneidende Einfachheit unmittelbar anzeigt, dass auch der ausgedrückte Gegenstand nur nach dem Bedürfniss des Gedankens vorgestellt werden soll, durch ihre Entstehung aus einer selbstthätigen Handlung des Geistes die bloss auffassenden Seelenkräfte in ihre Grenzen zurückweist, durch ihre Veränderungsfähigkeit und die Analogie mit den übrigen Sprachelementen den Zusammenhang vorbereitet, den das Denken in der Welt zu finden, und in seinen Erzeugnissen hervorzubringen bemüht ist, und endlich durch seine Flüchtigkeit auf keinem Punkt zu verweilen, sondern von allen dem jedesmaligen Ziele zuzueilen gebietet. In allen diesen Hinsichten ist die Art der sinnlichen Form, die nicht gedacht werden kann, ohne nicht auf eine weiter unten zu untersuchende vielfache Weise selbst als solche eine Wirkung auszuüben, auf keine Weise gleichgültig, und es lässt sich daher mit Grunde behaupten, dass auch bei durchaus sinnlichen Gegenständen die Wörter verschiedener Sprachen nicht vollkommene Synonyma sind, und dass wer *ἵππος*, *equus* und Pferd ausspricht, nicht durchaus und vollkommen dasselbe sagt.

Wo von unsinnlichen Gegenständen die Rede ist, ist dies noch weit mehr der Fall, und das Wort erlangt eine weit grössere Wichtigkeit, indem es sich noch bei weitem mehr als bei sinnlichen von dem gewöhnlichen Begriff eines Zeichens entfernt. Gedanken und Empfindungen haben gewissermassen noch unbestimmtere Umrisse, können von noch mehr verschiedenen Seiten gefasst und unter mehr verschiedenen sinnlichen Bildern, die jedes wieder eigne Empfindungen erregen, dargestellt werden. Wörter dieser Art sind daher, auch wenn sie Begriffe anzeigen, die sich vollkommen in Definitionen auflösen lassen, noch weniger gleichbedeutend zu nennen.

6.

Geschichte des Verfalls und Unterganges der Griechischen Freistaaten.

Quid Pandioniae restant, nisi nomen, Athenae?
Was, Pandions Athen, jetzt bleibst du, als schallender Name?
Ovid. *Metam.* XV. 428.

I, 1. Indem ich unternehme, die Geschichte des Verfalls und Unterganges der Griechischen Freistaaten zu schreiben, habe ich einen dreifachen Zweck vor Augen: erstlich mich [1]) in eine Zeit zu versetzen,[2]) in welcher der tief rührende, aber immer anziehende Kampf besserer Kräfte gegen übermächtige Gewalt auf eine unglückliche, aber ehrenvolle Weise gekämpft ward; zweitens zu zeigen, dass Entartung die Schuld des Verfalls Griechenlands nur zum Theil trug, der mehr verborgene Grund aber eigentlich darin lag, dass der Grieche eine zu edle, zarte, freie und humane Natur besass, um in seiner Zeit eine, damals die Individualität nothwendig beschränkende politische Verfassung zu gründen; drittens einen Standpunkt zu fassen, von dem sich die alte und neue Geschichte in ihrem ganzen Umfange bequem überschauen lässt.

I, 2. So lange ein Staat auf der Woge seines Glückes fortrollt, ist in dem freudigmuthigen Gefühl dieses erhebenden Anblicks nichts Einzelnes zu unterscheiden; das Nachdenken wird weniger, als

---

Handschrift (71 halbbeschriebene Quartseiten) im Archiv in Tegel. — Erster Druck: Sechs ungedruckte Aufsätze über das klassische Altertum von Wilhelm von Humboldt, herausgegeben von Albert Leitzmann S. 154—208 (1896).

[1]) *Nach „mich" gestrichen: „von dem Anblick der Gegenwart".*

[2]) *„versetzen" verbessert aus „flüchten".*

die Mitempfindung erregt; die zusammenwirkenden Kräfte werden nur in ihren einfachen Resultaten wahrgenommen; viele scheinen zu schlummern, da nicht in die Augen fallender Widerstand sie einzeln erweckt. Wann aber den künstlichen Bau die Klippe des Unglücks zerschellt, springen augenblicklich die verschiedenartigen Bestandtheile ins Auge; die Betrachtung erwacht; an die Stelle frohen Mitgefühls tritt tief ergreifende Wehmuth; mit dem Falle des Einen scheint Alles[1]) zu wanken; und Gedanke und Empfindung schweifen in weitere Ferne. Daher ist die Geschichte des Verfalls der Staaten meistentheils anziehender, als die ihrer Blüthe, oder vielmehr die letztere erst dann recht anziehend, wenn sie[2]) von dem Verfall aus betrachtet wird.

3. Der Untergang der Griechischen Staaten hat aber noch das Eigenthümliche, dass er mehr einem gewaltsamen, als einem Krankheitstode gleicht, wo das Leben erst weicht, nachdem die Kraft schon erloschen ist. Die wahre Periode des Verfalls Griechenlands war schon die Regierung Philipps und Alexanders; nicht bloss die innere Freiheit, sondern auch die äussere Unabhängigkeit war damals schon zum Namen geworden; und doch lebten in dieser Periode Praxiteles und Apelles; die feinste Blüthe Atheniensischer Beredsamkeit entwickelte sich in Isocrates, Aeschines und Demosthenes; Aristoteles erstieg den Gipfel seiner Grösse, und Plato reicht bis an diese Zeit. Auch an weiser und unternehmender Staatsklugheit, an reiner Vaterlandsliebe, an ausharrendem Muthe, an ewig gegen seine Fesseln knirschendem Freiheitssinn fehlte es weder damals, noch lange nachher, wie die Schlachten von Chäronea und Cranon, die Unbiegsamkeit der Thebaner gegen Alexander, später Philopömenes und Aratus, und die verzweifelte Gegenwehr Athens gegen Sylla bezeugen. Gegen die Athenienser, selbst gegen die Thebaner und Spartaner waren die Macedonier und Römer, die Unterjocher und Eroberer Griechenlands, nur Barbaren zu nennen; der bessere und edlere Theil erlag, und die rohe Uebermacht trug den Sieg davon.

4. So geschieht es oft, um nicht mit Erbittrung zu sagen immer, in der Geschichte, in der lebendigen und leblosen Natur. Die barbarischen Völker besiegten fast immer die höher gebildeten; einseitige, kalt berechnende, unruhige Nationen ihre humaneren,

---

[1]) *„Alles" verbessert aus „alles Irrdische".*

[2]) *Nach „sie" gestrichen: „wie alsdann immer geschieht".*

sich treuer und inniger den Beschäftigungen des Friedens weihenden Nachbarn; der rohere Mann beherrscht, und oft knechtisch, das zartere Weib; das Meer wälzt seine Fluten, Vulkane ihre Schlacken auf blühend angebaute Gefilde; die Naturkraft, im Moralischen wie im Physischen, schreitet ihren Weg, die geistige stemmt sich ihr entgegen, oft mit Erfolg, aber öfter umsonst, und sucht dann, wenn sie nicht im Verzweiflungsmuth untergeht, die Freiheit im Inneren wieder, die sie im Aeussern verliert.

5. Auch würde man mit Unrecht deshalb das Schicksal anklagen, wenn auch das Schicksal das freie Walten der Kräfte regierte, und nicht vielmehr selbst das freie Walten dieser Kräfte wäre, die, als Kräfte des Alls, am Ende von selbst zu der wohlthätigen Harmonie zusammenstreben, die wir als Werk des ordnenden Schicksals anzusehen gewohnt sind. Jenes Ueberwältigen des Besseren durch unwiderstehliche Gewalt zertrümmert das augenblickliche Glück, aber vermehret die innere Kraft, sie weckend und in sich zurückdrängend; und nicht, oft und meistentheils heilsames, Unglück, am wenigsten des Augenblicks, sondern Schwäche und Entartung sollen in der moralischen Welt vermieden werden. Nicht auf Glück kommt es in ihr an, sondern auf selbstständige, harmonische, aus Edlem entspringende und zu Edlem fortschreitende Kraft, aus der unmittelbar, mitten in und trotz aller Ereignisse des Zufalls, Glück und Heiterkeit von selbst hervorgehn. Das eigentliche tiefe und innige Verlangen einer wahrhaft menschlichen Brust ist, zu seyn, wozu die Natur die Anlage in sie gesenkt hat, ihre Bestimmung zu erfüllen, und sey es auch [1]) durch unaufhörliches Entbehren und Leiden. Wenn die wirklich höhere Kraft einem schlechteren Widersacher erliegt, unterwirft sie sich nur, weil sie nicht mehr zu widerstehen vermag, aber macht nie in schimpflichem Vertrage ihre Sache mit der seinigen gemein, sammelt sich vielmehr mit verdoppelter Anstrengung in sich selbst, wählt sich mühsamer gesuchte und darum wundervollere Bahnen, und beherrscht, nachdem sie ihrem Sieger augenblicklich gewichen ist, ihn zuletzt durch das langsame, aber mächtige Ausstrahlen ihres Geistes und ihrer Treflichkeit.

6. Griechenland war schon von vielen Seiten entartet und verderbt, als der erste Angriff auf seine Freiheit geschah, es ver-

---

[1]) *Nach „auch" gestrichen: „(wenn es denkbar wäre, dass, wie es gewiss nicht ist, ein Geschöpf dazu verdammt wäre)".*

mochte sich auch, nach Zerstörung derselben, nicht auf eine eigene, geschweige denn schönere Weise, als vorher, zu erheben. Aber es bewahrte einen Rest der alten Tugenden, seine wissenschaftliche und künstlerische Bildung hatte gerade damals ihren höchsten Gipfel erreicht, und es beherrschte von dieser Seite aus erst seine Ueberwinder, dann später die Ueberwinder dieser, und endlich alle folgenden Geschlechter bis auf uns selbst. Es bewies hierin seine edlere Natur, so wie das, was zum edelsten ihm mangelte, in der Niedrigkeit, zu der sein Volk, als Nation (nicht jetzt, wo es mit Unrecht geschmäht wird, aber unter den Römern) hinabsank, in der Verächtlichkeit, in der soviele Griechen in der weltbeherrschenden Stadt lebten. Denn es ist immer nur eigne, nie der Umstände Schuld, wenn eine Nation, auch besiegt, ihrem Sieger nicht Achtung und sogar Ehrfurcht einzuflössen versteht. Das Unglück, das jeder menschlichen Brust ehrwürdig ist, und die Scheu, welche der Glückliche, oft selbst im Uebermuth, fühlt, arbeiten noch für sie mit. Aber Griechenland ward, nach seiner Besiegung, den kommenden Nationen zum warnenden Beispiel, wie es ihnen ein aufmunterndes und belehrendes in der Beharrlichkeit seyn kann, mit der es den ungleichsten und ungünstigsten aller Freiheitskämpfe immer aufs neue begann.

7. Denn niemand kann den Griechen den Vorwurf machen, dass sie ihre Freiheit kampflos dem Feinde in die Hände lieferten, eher den, dass sie dieselbe vorher schon, nicht genug sie zu sichern bedacht, leichtsinnig verscherzten. Ihre Erhaltung war von den frühesten Zeiten an mehr ein Geschenk der zarten Obhut des Schicksals, das keinen unternehmenden, wahrhaft furchtbaren Feind gegen sie aufstehen liess, als die Frucht ihrer Staatseinrichtungen und ihres politischen Sinns. Es fehlte ihnen von jeher an einer festen und dauerhaften Verfassung; aber als wenn die Huld der Götter es sich zu einem eignen Geschäft gemacht hätte, sie zu grossen, freien, durch keine Schranken gebundenen Menschen zu bilden, so weckte sie ihnen in den Perserkriegen einen Kampf, welcher die äussersten Anstrengungen muthiger Vaterlandsliebe erheischte, aber auch, gleich einem für jugendlich aufblühende Staaten bestimmten Uebungsspiel, so gemacht war, dass diese Anstrengungen nicht darin zu erliegen brauchten.

2, 8. Es wird viele gewundert haben, eine Nation für eine gute politische Verfassung zu edel genannt, und Individualität und Volksmässigkeit gleichsam in unvereinbarem Widerstreit einander

gegenüber gestellt zu sehen. Nie aber war es die Absicht, damit zu sagen, dass das Individuum gewissermassen nur vereinzelt gross werden könne. Eine Schrankenlosigkeit, welche die wohlthätigen Bande der Bürgerliebe zerrisse, wäre verderblicher, als der gewaltsamste Druck; eine Nation, die gleichgültig bliebe bei dem Schicksale irgend eines, der ihre Muttersprache redet, für die der Name des Vaterlandes seine Bedeutung verloren hätte, die ihre Unabhängigkeit mit irgend einem Opfer zu theuer erkauft glaubte, und, wenn sie dieselbe verlöre, nicht ewig mit Unwillen gegen das fremde Joch anstrebte, eine solche Nation litte noch wenig, wenn sie bloss aufhörte, Nation zu seyn; sie wäre aber auch unfähig, noch wahrhaft grosse einzelne Männer hervorzubringen. Denn überall geht in der physischen und moralischen Natur die einzelne Kraft nur aus der gesammten hervor. Niemand versuche es daher, den Menschen vom Bürger zu trennen; nur in der Art, wie beide im Individuum in einander verschmolzen sind, kann ein Unterschied liegen, und hierbei kommt die politische Verfassung in Betrachtung.

Eine solche aber liess sich bei den Alten auf eine dauerhafte Weise kaum anders, als mit Vertilgung des Menschen im Bürger denken, da ihre Staaten nach innen und nach aussen hin bei weitem mehr Gefahren entgegenzuarbeiten hatten, als die neueren. Auch war der Staat, in welchem, vom ersten Ursprunge an, der Mensch dem Bürger auf eine wundervolle Weise untergeordnet wurde, der Römische, der einzige, welcher sich erhielt und zur Weltherrschaft aufschwang. 9.

In Absicht ihrer äussern Verhältnisse waren die alten Nationen durchaus ungleichartige, in allen Rücksichten verschiedene Massen; jede stand verinselt in ihrem Gebiete, auf dem Boden da, dessen Schoosse viele sogar entstammt zu seyn glaubten; es verband sie weder die Heiligkeit einer gemeinschaftlichen Religion, noch die Liebe ähnlicher Sitten, noch die Achtung gegenseitig anerkannter Bildung. Nicht einmal der Handel, geschweige denn höhere Bedürfnisse der Menschheit hatten sie gelehrt, dass, um des eigenen Wohlstandes und der eignen Freiheit recht zu geniessen, fremder Wohlstand und fremde Freiheit geschont werden müssen, und sogar Carthago strebte nur nach Provinzen und Kolonien, wenig oder gar nicht nach Bündnissen mit frei handlenden Städten. Das Colonialsystem war, weil es die engen Bande einer kleinen Völkerschaft auf weite Erdstriche ausdehnte, das einzige Element, 10.

aus welchem eine, unsern neueren ähnliche politische Verfassung hätte vielleicht hervorgehen können; das heilige Feuer der Pflanzstadt war auf dem Altare der Mutterstadt angezündet, alljährlich brachte jene den Göttern, deren Obhut sie günstig weggesendet hatte, den Zoll ihres Dankes dar; fromme Bande kindlicher Ehrfurcht und elterlicher Liebe verknüpften Colonien und Mutterland, und beide waren und sahen sich fortwährend als Eines Stammes und Einer Nation an. Auch dieses System verstand keine Nation so schön, auf eine so ausgebreitete, so dauerhafte, so wohlthätige, so heitre Weise zu gründen, als die Griechen, keine so wenig als
11. die Römer. Die Freiheit, die beide Nationen gewiss bis in die tiefste Ader ihres Busens durchglühte, hatte dem Römer alles gegeben, was nothwendig ist, äussere und innere Unabhängigkeit zu erhalten. Erbitterung gegen willkührliche oder fremde Herrscher, Mistrauen gegen jeden, der es werden, Hass und Muth gegen jeden, der es geworden seyn könnte, unabweichlichen Gehorsam gegen das Gesetz, und, alles nemlich in den Zeiten, von welchen zu reden allein die Mühe belohnt, gänzliche Unterordnung des Privatinteresses unter das gemeine Wohl; aber das sich selbst überlassene Spiel ihrer Willkühr (denn Gehorsam und Willkühr sind die beiden bildenden Elemente der Freiheit), die Wärme, welche die Freiheit auf die ganze Gesinnung, die Freundlichkeit, welche sie auf alles verbreitet, was ein freies Volk nur berührt, das, was nicht bloss finstere Staaten bildet, sondern die Menschheit ziert, und das Leben erheitert, diese ihre lieblichste und holdeste Gabe hatte sie allein dem Griechen aufbewahrt. Aber auch das griechische Colonialsystem war zu schwach um mehr zu thun, als Handel, Erdkunde und Bildung zu befördern, unwirthbare Meere in wirthbare zu verwandeln; über mächtige, angränzende, barbarische Nationen Herrschaft zu gewinnen, war ihm so wenig möglich, dass es vielmehr selbst ihrem Andrängen nur mit Mühe wider-
12. stand. An wahrhaft nachbarliche Verhältnisse, an eine Politik, welche den Gegner schont, die den Nebenbuhler nur nicht übermächtig werden lassen, nicht aber vernichten will, war nur unter blutsverwandten Staaten, unter solchen, deren Streitigkeiten besser mit dem Namen der Bürgerzwietracht, als des Kriegs belegt worden wären, zu denken. Was das 18. Jahrhundert in Europa sah, liess sich einzig und allein noch gewissermassen in den innern Verhältnissen Griechenlands wiederfinden. Als in jener merkwürdigen Berathschlagung über das Schicksal des von den Lacedämoniern

überwundenen Athens der Thebaner Euanthus vorschlug, die Stadt zu zerstören, und den Boden, der die Trophaeen der Griechischen Freiheit und die Meisterwerke Griechischer Kunst trug, zum Weideplatz der Böotischen Heerden zu machen, erhoben sich die Phocenser, widersprachen mit Festigkeit und sagten, man müsse Hellas nicht einäugig werden lassen.*) Wenn Scipio Nasica**) gleichfalls sich der Zerstörung von Carthago widersetzte, hatte er dagegen nur zur Absicht, seine schon ausartenden Mitbürger durch die Erhaltung eines mächtigen, und doch nicht mehr wesentlich gefährlichen Feindes im Zaume zu halten; sonst findet man keine Spur, dass man darauf bedacht gewesen sey, zwischen Rom und Carthago, oder Carthago und Syracus, oder Griechenland und Persien, oder andern fremden und wetteifernden Staaten ein Verhältniss des Gleichgewichts hervorzubringen, das die Möglichkeit eines furchtlosen, friedlichen und ruhigen Nebeneinanderbestehens zur Absicht gehabt hätte. Die politische Richtung der Staaten 13. des Alterthums nach aussen hin konnte nicht auf Freiheit, sondern musste nothwendig auf Herrschaft gehen, und die Sicherheit war für sie nur in der Weltherrschaft anzutreffen. Dies hat die Erfahrung durch Versuch und Gegenversuch bewiesen; an den Römern, welche, diese Maxime, wenn auch nicht klar gedacht, befolgend, glücklich waren, und an den Spartanern, welche, von der entgegengesetzten ausgehend, mit der politischsten Erziehung

*) Ulpian zu Demosthenes Rede über die After-Gesandtschaft (Reiskische Ausgabe) S. 361. Z. 26.[1]) Plutarch im Lysander. *Ed. Lond.* II. 22.[2])

**) Plutarch im Cato. II. 363. *Ed. Lond.*[3])

[1]) *Die Stelle lautet:* „Hi enim pro nobis contenderunt deliberatione proposita, quid luendum esset, monentibus Thebanis Atticam in ovium pascua convertendam.“

[2]) *„Ἔνιοι δὲ καὶ προτεθῆναί φασιν ὡς ἀληθῶς ὑπὲρ ἀνδραποδισμοῦ γνώμην ἐν τοῖς συμμάχοις, ὅτε καὶ τὸν Θηβαῖον Ἐρίανθον εἰσηγήσασθαι τὸ μὲν ἄστυ κατασκάψαι, τὴν δὲ χώραν ἀνεῖναι μηλόβοτον. Εἶτα μέντοι συνουσίας γενομένης τῶν ἡγεμόνων παρα ποτον καί τινος Φωκέως ᾄσαντος ἐκ τῆς Εὐριπίδου Ἠλέκτρας τὴν πάροδον, ἧς ἡ ἀρχή· Ἀγαμέμνονος ὦ κόρα, ἤλυθον, Ἠλέκτρα, ποτὶ σὰν ἀγρότειραν αὐλάν, πάντας ἐπικλασθῆναι καὶ φανῆναι σχέτλιον ἔργον τὴν οὕτως εὐκλεᾶ καὶ τοιούτους ἄνδρας φέρουσαν ἀνελεῖν καὶ διεργάσασθαι πόλιν“ Plutarch, Lysander 15.*

[3]) *„363.* Ed. Lond.“ *verbessert aus „602. (?) Beck. II. 154.“ — „Τοὐναντίον δὲ Πόπλιος Σκηπίων ὁ Νασικᾶς ἐπικαλούμενος ἀεὶ διετέλει λέγων καὶ ἀποφαινόμενος· δοκεῖ μοι Καρχηδόνα εἶναι. Πολλὰ γάρ, ὡς ἔοικεν, ὕβρει τὸν δῆμον ὁρῶν ἤδη πλημμελοῦντα καὶ δι' εὐτυχίαν καὶ φρόνημα τῇ βουλῇ δυσκάθεκτον ὄντα καὶ τὴν πόλιν ὅλην ὑπὸ δυνάμεως ὅπη ῥέψειε ταῖς ὁρμαῖς βίᾳ συνεφελκόμενον ἐβούλετο τοῦτον γοῦν τὸν φόβον ὥσπερ χαλινὸν ἐπικεῖσθαι σωφρονιστῆρα τῇ θρασύτητι τῶν πολλῶν“ Plutarch, Cato 27.*

und Beschränktheit, zu welcher sich je ein Volk verdammt hat, vorzüglich darum scheiterten, weil alle Lykurgische Einrichtungen nur auf Vertheidigung berechnet waren; als wäre es einem Volke des Alterthums möglich gewesen, so wie die Schweiz es bis auf die Französische Revolution konnte und that, seine Freiheit inner-
14. halb seiner Gränzen zu bewahren. Die alten Staaten konnten nicht einmal so, wie die unsrigen, in dem Vertrauen auf Friedensschlüsse und Verträge ausruhen, sondern glichen beständig angespannten Maschinen. Mit dem Augenblick, da ihre Macht die geringere ward, oder sich ein vorher mangelnder Anlass zum Angriff zeigte, hub auch die Gefahr an.

15. Vor dieser aber gab es noch eine, die Europa glücklicherweise seit anderthalb Jahrhunderten nicht mehr kennt, die Einfälle barbarischer Horden. Diese befanden sich sogar ausserhalb der Gränzen des lockern Völkersystems, das noch (wenn es gleich auf keine Weise eigentlich diesen Namen verdient) allenfalls zwischen Italien, Griechenland, Asien und NordAfrica bestand. Da sich mit ihnen höchstens nur ihre auch schon halb barbarischen Nachbarn in einiger Verbindung befanden, man aber weiterhin nicht einmal die Namen ihrer Völkerschaften, geschweige denn die Ursachen und die Richtungen ihrer Züge kannte, so liessen sich ihre Einbrüche nur mit Naturerscheinungen, Ungewittern oder Heuschreckenzügen vergleichen. Gegen sie galt keine Politik; keine Vorsicht, keine Weisheit konnte ihren Entwürfen zuvorkommen, nur Wachsamkeit die Eindringenden von den Gränzen zurückhalten, nur Tapferkeit die Eingedrungenen wieder vertreiben.

16. Um nun auf die Dauer den Gefahren gewachsen zu seyn, welche für einen Griechischen Staat aus dem dreifachen System seiner politischen Verhältnisse (erstlich zu seinen Hellenischen Mitstaaten, dann zu den mächtigeren, Griechenland umgebenden Reichen, endlich zu den Barbaren des Nordens, welchen man für die Inseln und Küstenbewohner die Seeräuber des Südens beizählen kann) entstanden, wäre eine eigne rein politische Erziehung
17. den Bürgern erforderlich gewesen, und das um so mehr, als bei den Alten so oft an die Stelle eines leblosen Werkzeugs und einer todten Einrichtung der lebendige Mensch, und an die Stelle Einzelner, die sich einer gewissen Beschäftigung gewidmet haben, so wie es die Gelegenheit mit sich brachte, jeder Bürger eintreten musste. Denn was Lykurg von seiner Vaterstadt gesagt haben soll,

dass ihre Ringmauer die Brust ihrer Bürger seyn müsse,[1]) das galt mehr oder minder von jeder, auch wohl befestigten Stadt des Alterthums. Man kannte damals noch weder die Hindernisse, noch Schutzmittel, welche die neuere Zeit in den Rechten der Völkervereine, in Maximen der Schicklichkeit, Gewohnheiten und selbst Vorurtheilen, die mit jenen Rechten, sogar ohne dass man es sich selbst gestand, zu gleichem Ansehen gediehen waren, den Unterdrückern entgegenstellte, und den Unterdrückten gewährte; es war damals noch nicht daran zu denken, dass der Krieg, wie im 18. Jahrhundert, nur zwischen einer vorher bekannten Anzahl von Bürgern, mit Schonung der übrigen, nur mit Benutzung gewisser Vortheile, mit freiwilligem Aufgeben andrer, gewissermassen bloss wie ein blutiges Schachspiel geführt worden wäre; die Gefahr traf jeden Einzelnen, seinen Heerd, sein Weib, seine Kinder;[2]) und der Mangel an Kriegswerkzeugen und eigentlicher Taktik machte, dass sich doppelt mehr, als bei uns, jeder Einzelne ihr entgegenstellen musste.

Vielleicht noch nothwendiger aber ward Bürgererziehung zur Erhaltung der innern Verfassung. Wenn es bei uns selten geworden ist, dass ein Einzelner mit Umsturz der Gesetze, oder Hinwegräumung des rechtmässigen Herrschers die oberste Macht selbst an sich zu reissen versucht, oder dass entgegengesetzte Partheien die öffentliche Ruhe in Gefahr bringen; so ist es grossentheils, weil es unter uns an Bürgersinn und Vaterlandsliebe mangelt, und mit diesen Tugenden auch die sie, als nothwendige Uebel, begleitenden Laster und Verbrechen vermisst werden. Privat und öffentliches Interesse sind durch eine weite Kluft geschieden, und Unglück und Schande der Nation werden nicht mehr als eignes Unglück und eigne Schande gefühlt. Die körperliche Arbeit und Sorge für die Bedürfnisse des Lebens ist von den Schultern der Sklaven bei uns auf die Schultern des Volkes gewälzt, der Wohlhabende aber kennt eine Menge von Beschäftigungen, Vermögen zu erwerben, Musse auszufüllen und Kräfte zu bilden, die vom Staate durchaus unabhängig sind, oder wenn sie auch mit der Staatsverwaltung zusammenhängen, doch ziemlich gleich gut unter jeder Staatsverfassung fortdauern können.

18.
19.
20.

---

[1]) „Οὐκ ἂν εἴη ἀτείχιστος πόλις, ἅτις ἀνδρείοις καὶ οὐ πλίνθοις ἐστεφάνωται“ *Plutarch, Lykurg 19.*

[2]) *Nach „Kinder“ gestrichen: „seine Brust“.*

21. Der Geist des Griechen und Römers hingegen war ganz von diesem grossen, jedes andere verschlingenden Interesse eingenommen, an diese kräftigere Nahrung gewöhnt, ekelten ihn viele unsrer Beschäftigungen, als unwürdig an, und er zog einen edeln
22. Müssiggang einer bedeutungslosen Thätigkeit vor. Vorzüglich freie und unabhängige Gemüther sind auch unter uns geneigter, sich geschäfteloser Musse hinzugeben.

23. Was daher die neueren Staaten sichert, ist die Gleichgültigkeit gegen die politische Verfassung; nur Wenige nehmen einen ernstlichen, und noch Wenigere reinen und uneigennützigen Antheil daran, welchen Gesetzen, welchem Herrscher man gehorche (was das Privatleben bequem macht, der individuellen Neigung schmeichelt, ist es leichter unter jedem noch so leidlich durchzubringen, als selbst das entschiedene Uebel mit Muth anzugreifen), der Sorge dafür nachzuhängen haben wir theils keine Zeit, theils wollen wir die wirklich vorhandne nicht darauf verwenden. Die Alten hingegen hatten nicht bloss volle Zeit, sondern wollten dieselbe auch zu nichts Anderm verwenden, und darum drohten ihren Staaten mehr Gefahren von den Einfällen der Unruhigen, den Entwürfen der Ehrgeizigen, den Ränken der Lasterhaften, ja selbst manchmal von dem Starrsinn der Guten.

24. Diesen Gefahren mit einigem Erfolge vorzubeugen, gab es kein anderes Mittel, als die Verfassung des Staats dem Bürger wirklich einzupflanzen, gewisse auf das Ganze berechnete Maximen dergestalt in ihm herrschend zu machen, dass sie die individuellen
25. verdrängten. Eine solche Maxime war es in Rom, dass es den Römer entehre, etwas anders zu seyn, als Krieger, Richter und Staatsmann oder höchstens noch Bebauer des väterlichen Ackers;
26. eine solche ebendaselbst für die äusseren Verhältnisse die Oberherrschaft Roms über alle andre Nationen. Ein ganzes Volk konnte nicht, wie ein einzelner Eroberer, an Weltherrschaft denken; die Römer hatten auf der andern Seite ebensowenig die wohl neueren Staaten eigne Politik, ihre Gränzen durch die verbundenen Rücksichten auf äussre Sicherheit und innre Erhaltung,
27. ausdehnend und einschränkend, zu bestimmen; erst die Kaiser kamen, gewitzigt durch äussere Einfälle und innere Unruhen, auf eine solche, hier Provinzen hinzunehmende, dort Provinzen verlassende Grenzbestimmung; die Alten liessen vermuthlich die mögliche Ausbreitung ihrer Herrschaft dahingestellt. Aber klar ausgesprochner und unabweichlicher Grundsatz in ihnen war es,

Schiedsrichter der Nationen zu seyn, und wo sich, was im Laufe der Zeit niemals fehlen konnte, gerechte oder ungerechte Bitte an sie wandte, da mischten sie sich ein, und endigten gewöhnlich mit der Unterjochung der Unterdrücker und Unterdrückten zugleich. Diese beiden Maximen, verbunden mit vielen andern, bald Allen gemeinschaftlichen, bald einzelnen Ständen eigenthümlichen, setzten dem liberalen Umgange mit Fremden, und der eignen vielseitigen Ausbildung unüberwindliche Hindernisse entgegen. Aehnliche Beschränkungen kannten andre Nationen, und da, bei dem oft müssigen, und fast immer gemeinschaftlichen Leben der Alten, die Sitten, auch in moralisch gleichgültigen Punkten, von ganz andrer Wichtigkeit, als bei uns, waren, so erstreckten sich diese Beschränkungen auch auf Dinge, die, wie die Untersagung dieser oder jener Musik, uns beinah unbegreiflich scheinen. 28. 29.

Für solche, nach dem Vorigen, dennoch zur dauernden Erhaltung der alten Staaten so nothwendigen Beschränkungen nun nannte ich die Griechen zu edel und frei, und wenn ich: Griechen sagte, meynte ich besonders die Athenienser. Denn Griechenland stieg und sank mit Athen; nur Athen bewies eine Reihe von Jahrzehenden hindurch genug Unternehmungsgeist und Ruhmbegierde, Muth, und Klugheit, und trotz vieler schreiender Ungerechtigkeiten, im Ganzen selbst Billigkeit und griechischen Gemeinsinn, um Führerin der Hellenischen Freistaaten zu seyn, eine Würde, die auch ausserdem, der Lage der Sachen nach, sich nur bei einer Seemacht dauernd erhalten konnte. Unterlag Athen fremder Herrschaft, konnten die übrigen Griechen nicht mehr frei bleiben; ja ihre Unabhängigkeit lief sogar immer sichtbarer Gefahr, sobald Athen nur von seiner Führerstelle verdrängt war. 30. 31.

Wie nun gerade der Atheniensische Charakter solchen Beschränkungen widerspricht, wird mehr die Folge dieser ganzen Geschichte zeigen, als es hier einzeln bewiesen werden kann. Für keinen mit Attika Vertrauten wird aber auch die Behauptung befremdend scheinen. 32.

Die Richtung nach Individualität hat die Bildung erst in neueren Zeiten genommen, erst seitdem das Christenthum durch den nie ganz gelungenen Versuch, alle Nationen zu vereinigen, alle Nationalbande zerrissen hat. Wonach wir individuen-weise streben, dahin suchten die Alten völkerweise zu gelangen. 33.

Es gab indess hierbei doch noch einen Unterschied, ob nemlich in einer Nation, wie bei den Römern, mehr der Zwang der

Verfassung, oder, wie bei den Aegyptern, die fast zur Naturbeschränkung gewordene Fessel der Sitte, oder endlich, wie bei den Griechen, der freie Trieb zu gemeinschaftlicher bürgerlichgeselliger Ausbildung sichtbar war; und hier findet sich nun bei diesen letzteren, aber besonders bei den Atheniensern ein merkwürdiger Zug, derjenige nemlich, dass, so feind die Griechen der Bildung eines einförmigen Ganzen durch Zwang, selbst der Gesetze, waren, ebensosehr ihre Natur sie der Bildung eines aus vielfachen durch Freiheit verbundenen Massen bestehenden geneigt machte — eine Bildungsart, welche den doppelten Vorzug zahlreicherer Eigenthümlichkeiten und beständiger Verbindung von Zwiespalt und Eintracht (zu grösserer und wohlthätigerer Reibung) bewahrt, indem die Vereinigung die übereinstimmenden, und die ihr untergeordnete Theilung die auszeichnenden Eigenschaften be-
34. günstigt. Die Griechen hatten eine entschiedene Neigung zum Föderalismus, und besassen sie weniger Sinn, als die Römer, für strenge, unveränderte Staatsverfassung, so hatten sie unglaublich mehr für bürgerliches Leben und bürgerlichen Genuss.

35. Nur aus dieser Geneigtheit zur Bildung gleichsam von selbst an einander tretender Massen lassen sich die auffallendsten Erscheinungen Griechischen Lebens und Griechischer Geschichte erklären, und aus ihr entspringt sogar grösstentheils jene glückliche Organisation des Griechischen Geistes und Charakters, die ewig
36. die Bewunderung der Nachwelt bleiben wird. Allein in politischer Hinsicht können so gebildete Massen unmöglich gleich haltbar weder gegen äussere Angriffe, noch gegen die Ursachen seyn, die jeder menschlichen Verfassung den Untergang allmählig von innen bereiten.

3, 37. Es ist unmöglich, bei Raisonnements, wie das gegenwärtige, der Begierde zu widerstehen, alte und neue Zeit, vergleichend, zu Resultaten für das äussere, noch mehr aber für das innere, tiefere Leben in Ein Ganzes zusammenzuziehn. Die Schicksale des Menschengeschlechts überhaupt und nothwendiger Weise als eine ununterbrochene Kette anzusehen, und ihnen ein bestimmtes Ziel zu setzen, ist vielleicht ein misliches Unternehmen, da die Reihe so oft, selbst bis zum Erlöschen jeder mündlichen Ueberlieferung, unterbrochen ist, und wir nur einen so ausnehmend
38. kleinen Theil aller Ereignisse übersehen. Allein unläugbar ist es, dass einzelne Perioden, sollten sie auch durch wahre Klüfte, durch Naturrevolutionen, oder was man sonst von der Art an-

nehmen mag, von den vorhergegangenen und nachfolgenden getrennt seyn (da es wunderbar ist, zu verlangen, dass der Mensch oder sein Geschlecht gerade auf der Erde ein Ganzes ausmachen solle), doch in sich in einem wirklichen und SachZusammenhange stehen, und eine solche Periode ist z. B. die, welche wir von den ersten nicht ganz ungewissen Nachrichten über die Aegyptier und die VorderAsiatischen Völker an bis auf unsre Zeiten vor Augen haben, obgleich auch hier vieles für uns weder einen Anfang kennt, noch sich an die Folge anschliesst. Nimmt man nun diese 39. von ihrem wichtigsten Gesichtspunkt, von dem, auf welchen alle Geschichte, ja alle Weisheit hinstrebt, von der geistigen Cultur; so ist die Seele dieser Periode die Griechische Bildung. Sie zündete die ersten Funken an, ihre wohlthätigen Wirkungen leben in uns fort, und das Beste in uns verdanken wir unmittelbar ihr; sie selbst aber entfaltet sich nur vollkommen in ihrem Gipfelpunkte, welcher zugleich wieder der Anfang des Sinkens von Hellas ist; und darum nannte ich den Verfall der Griechischen Freistaaten einen bequemen Mittelpunkt zum Ueberschauen unsrer ganzen Geschichte. Er hat mit dem Untergange des Römischen 40. Reichs das gemein, dass die neuere Zeit sich aus beiden entwickelte. Aber aus dem Verfall Roms gingen mehr unsre Verfassungen, Gesetze, Staatenverhältnisse, aus dem griechischen mehr unsre innere Bildung, unser geistiges und zum Theil sittliches Leben, unsre Wissenschaft und Kunst hervor. Selbst auf unsre Religion übte alt und neu-platonische Philosophie einen entschiedenen Einfluss aus, da das Römische Reich nur zu ihrer Ausbreitung und politischen Gründung beitrug, und so bildete Rom in vielfacher Hinsicht immer den Körper, dem Griechenland die Seele einhauchte.

Man kann mit Grunde behaupten, dass die Griechen nur 41. durch Vermittlung der Römer auf uns gekommen sind, da auch das morgenländische Kaiserthum, dessen Flüchtlinge die griechische Literatur im Occident wiederherstellten, ein Ueberrest des Römischen Reichs war. Wären sie nicht von diesen, also einem mächtigen, sicher gegründeten und schon cultivirten Volke, sondern, wie die Römer selbst, von streifenden Barbarenhorden zerstört worden, oder hätten ihre Ueberwinder nicht, selbst mit roher, nie nachzuahmender Barbarei, einen so grossen Theil ihrer Kunstschätze sich zugeeignet, so wäre vermuthlich nur äusserst wenig für uns übriggeblieben. Der Einfluss der Griechen auf uns fängt

also erst da an, wo die Römer sich ihnen näherten; die Hand der Römer aber näherte sich nie anders, als um zu unterjochen, oder zu zerstören.

42. Seit dieser Zeit ward Hellas dergestalt in Latium verwebt, dass man noch jetzt kaum einen Schritt in den Trümmern Roms machen kann, ohne des Landes mit Rührung zu gedenken, das, noch grausamer, als Italien, vom Schicksal behandelt, von Barbaren verwüstet da liegt. So in dem Namen des klassischen Alterthums vereint, gingen beide auf die neuere Zeit über, und lange schied man nicht rein und sorgfältig was Griechischem und Römischem
43. Geist angehörte; oft werden noch jetzt beide verwechselt. Die Deutschen besitzen das unstreitige Verdienst, die Griechische Bildung zuerst treu aufgefasst, und tief gefühlt zu haben; zugleich aber lag in ihrer Sprache schon vorgebildet das geheimnissvolle Mittel da ihren wohlthätigen Einfluss weit über den Kreis der Gelehrten hinaus auf einen beträchtlichen Theil der Nation verbreiten zu können. Andre Nationen sind hierin nie gleich glücklich gewesen, oder wenigstens haben ihre Vertraulichkeit mit den Griechen weder in Commentaren, noch Uebersetzungen, noch Nachahmungen, noch endlich (worauf es am meisten ankommt) in dem übergegangenen Geiste des Alterthums auf ähnliche Art bewiesen. Deutsche knüpft daher seitdem ein ungleich festeres und engeres Band an die Griechen, als an irgend eine andere, auch bei weitem näher liegende Zeit oder Nation.

44. In dieser Bedeutung den Verfall der Griechischen Freistaaten zum Mittelpunkt der Geschichte nehmend, möchte ich daraus diejenigen Resultate ziehen, zu welchen alle Geschichte, ja jedes menschliche Unternehmen am Ende hinstrebt. Denn was hilft es, dass sich der Geist auf tausend und aber tausend Einzelheiten zerstreue, ohne den Punkt zu finden, in dem er endlich ausruhen kann? Dieser Ruhepunkt aber ist allein in der Stellung, auf welcher der Mensch sein Verhältniss zur Welt am treusten und fruchtbarsten auffasst, und in der Richtung, in der er sich mit ihr in die, seiner Eigenthümlichkeit angemessenste Wechselwirkung bringt. Nur auf diesem Standpunkte wird es ihm möglich, das noch Weiche und Bildsame mit leidenschaftlicher Theilnahme zu bearbeiten, und auf das einmal unabänderlich Erstarrte im Schicksale der Einzelnen, Nationen und Zeiten mit wehmüthiger Ruhe zu blicken; in die Wirklichkeit, wie sie ihn umgiebt, wo es Nothwendigkeit gebeut, oder Weisheit erlaubt, mit Eifer und Thätig-

keit einzugreifen, und das Idealische und Göttliche nicht als das wahre und eigentliche Vaterland zu verkennen. Die richtige Bestimmung unsres Standpunkts zum Alterthum aber muss nothwendig auch über jenen Standpunkt in aller vergangenen und zukünftigen Zeit wichtige Aufschlüsse gewähren.

Jede Geschichte des Wachsthums oder des Verfalls einer Nation ist, als Schilderung einer moralischen Erscheinung, weniger reine Geschichte, als Raisonnement über dieselbe. Sie wird dies aber noch mehr bei der im Eingange gleich kurz angegebenen und im Vorigen ausführlicher auseinander gesetzten Absicht der gegenwärtigen Arbeit. Die Darstellung des Verfalls der griechischen Freistaaten soll zugleich den Einfluss des griechischen Geistes auf die Folgezeit und unser Verhältniss zum Alterthum klar machen, und dadurch über den Gang der Menschheit und das Streben des Einzelnen Licht verbreiten. Die beiden letzteren Punkte werden freilich vorzüglich nur für den Gesichtspunkt eines Deutschen erörtert werden, da jeder Schriftsteller über praktisch philosophische Gegenstände absichtlich immer nur für seine Nation schreiben sollte; und Deutschland (fremde Leser mögen der wehmüthigen Seite dieser Vergleichung die ehrenvolle verzeihen) in Sprache, Vielseitigkeit der Bestrebungen, Einfachheit des Sinnes, in der föderalistischen Verfassung, und seinen neuesten Schicksalen eine unläugbare Aehnlichkeit mit Griechenland zeigt. 45. 46. 47. 48.

Jedoch würde man mich ganz und gar misverstehen, wenn man glaubte, dass ich die Geschichte bloss zu einem Anlasse misbrauchen wollte, ihr fremdartige Betrachtungen an sie anzuknüpfen. Die Weisheit der Zeiten ist über jede Weisheit der Menschen erhaben; der Gang des Schicksals soll an dem Leitfaden der Erfahrung gezeigt, der Sinn durch sie gestärkt und genährt werden; das Erste also ist, sie rein und treu zu überliefern, und das bisher Gesagte ist bloss Rechtfertigung der Wahl des Gegenstandes und der Art der Ausführung, wo der blosse Geschichtszweck mehrere zuliesse. Der hauptsächlichste Theil der Arbeit bleibt immer einzig und allein die Darstellung Griechenlands in seinem Verfall, und diesem werde ich daher alle historische Genauigkeit, Ausführlichkeit und Unpartheilichkeit widmen, deren ich fähig bin. An ihn schliesst sich der zweite nur an. 49. 50. 51.

Die Geschichte des griechischen Verfalls theilt sich von selbst in drei Perioden ab, in deren erster die Freiheit und Unabhängig- 52.

keit untergraben, in der zweiten vergeblich zu retten versucht, und in der dritten auf immer verloren wurde: in die Periode

53. 1. Philipps und Alexanders; von des ersteren Thronbesteigung bis zur Schlacht bei Cranon; da Alexander durch seinen Beschluss die Verbannten der griechischen Städte betreffend, und die unpolitische Zurücksendung mehrerer Tausende von Miethsoldaten nach Griechenland noch selbst den Grund zu dem Lamischen Kriege legte, den diese Schlacht endigte; von *Ol.* 104, 4. bis *Ol.* 114, 2. (38. Jahre.)

54. 2. die Periode der Feldherren Alexanders und der späteren Macedonischen Könige; von der Schlacht bei Cranon bis zum Bündniss der Römer mit den Aetoliern und andern griechischen Staaten, weil sich hier die Römer zuerst auf eine bedeutende Weise in die Griechischen Angelegenheiten zu mischen unternahmen; von *Ol.* 114, 2. bis *Ol.* 142, 2.(?) (112. Jahre.)

55. 3. die Periode der Römer; von diesem Bündniss bis zur Einnahme Athens durch Sylla, nachdem schon länger vorher Achaja zu einer Römischen Provinz erklärt worden war; von *Ol.* 142, 2. bis *Ol.* 173, 3. (125. Jahre.)

56. Der zweite Theil, welcher das Fortleben Griechenlands über die Gränzen seines politischen Daseyns heraus schildert, zerfällt in zwei Abschnitte: in die Darstellung des Einflusses der griechischen Cultur

1. auf die Römer,
2. auf die neueren Nationen.

57. Da diese Cultur mittelbar durch die Römer auf uns gekommen ist, so muss der erste dieser beiden Abschnitte sorgfältig und von den frühesten Zeiten an untersuchen, was in Geist und Charakter, Sprache, Wissenschaft und Kunst der Römer aus Griechenland herstammte, und was ihnen selbst eigenthümlich war, damit man die beiden Elemente des classischen Alterthums (insofern man nemlich der Aegyptischen und Etruscischen Kunst, zu deren Erwähnung sich jedoch gleichfalls Veranlassung finden wird, als minder wichtiger Nebenzweige, hier nicht ausdrücklich gedenkt) in ihrer Eigenthümlichkeit und ihren gegenseitigen Beziehungen

58. kennen lerne. Denn der zweite Abschnitt wird an dem Beispiel der neuern Nationen zeigen, dass es zum Verständniss und zum Benutzen des Alterthums ausnehmend wichtig ist, ob man im Studium desselben mehr von den Römern, oder von den Griechen ausgehe, so wie bei diesen, ob man von den Attischen Schrift-

stellern zu den Ionischen, oder von diesen zu jenen gelange. In 59. diesem zweiten Abschnitte wird jedoch vorzugsweise nur von Deutschland die Rede seyn, und auf beide Theile werden, als 60. Resultate des ganzen Werks, Schlussbetrachtungen folgen — Blicke auf den Gang der menschlichen Cultur überhaupt, auf ihre vermuthliche fernere Entwicklung, Winke zur zweckmässigsten Mitwirkung dazu, Maximen zur Beurtheilung und Bildung von Individuen und Nationen. Alles dies letztere kann indess nur 61. fragmentarisch, in wenigen kurzen Hauptsätzen, und nur insofern ausgeführt werden, als es sich aus dem eigentlichen Gegenstande der Arbeit herleiten lässt. Denn es ist keinesweges die Absicht, diesen als Belag zu einem ihm fremden Raisonnement zu gebrauchen, sondern nur die, den in ihm liegenden Reichthum an Folgerungen möglichst gut zu benutzen.

Um aber den hier in seinen äussersten Umrissen vorgezeich- 62. neten Plan auszuführen, muss man auf gewisse Thatsachen und Ueberzeugungen, wie auf Grundlagen, fussen können. Zuerst ist es nothwendig, zu der Lesung dieses Werks einen bestimmten Begriff von dem Charakter und der Lage der griechischen Völkerschaften mitzubringen; dann über gewisse Grundsätze von demjenigen, was Nationen ursprünglich seyn und später werden können, über die Mittel, durch deren Gebrauch sie sich von ihrem Ziele entfernen, oder ihm nähern, und über den Werth der Masse von Cultur, die sie stufenweis erwerben, einverstanden zu seyn. Denn moralische Erscheinungen, wie der Charakter, 63. das Wachsthum und der Verfall der Nationen, lassen sich nicht bloss einfach erzählen, sondern müssen zugleich aus allgemeinen Gründen erklärt werden; und erlauben verschiedene Ansichten, von welchen die im Vortrag gewählte eben so wohl raisonnirender, als geschichtlicher Rechtfertigung bedarf.

Ich werde daher damit anfangen, eine Darstellung des griechi- 64. schen Charakters, mit Berührung der Umstände, welche ihn bildeten, und mit Hinsicht sowohl auf die andern Völkerschaften des Alterthums, als auf die Beschaffenheit und die Entstehungsart des Charakters der Nationen überhaupt und die Mittel ihrer Kenntniss, Beurtheilung und Bildung, dem Ganzen voranzuschicken. Ich 65. werde hierbei noch besonders bemüht seyn, das erst allgemein gezeichnete Bild nachher nach den Verschiedenheiten der Zeiten und der einzelnen griechischen Stämme abzustufen. Von da aus 66. werde ich mir alsdann durch eine Schilderung des politischen und

sittlichen Zustandes Griechenlands unmittelbar vor der Thronbesteigung Philipps zu der geschichtlichen Darstellung selbst den 67. Weg bahnen; und diese beiden Gegenstände in einer und derselben Einleitung umfassen, zu der ich jetzt übergehe.

Einleitung.

1. Kapitel.

Von dem griechischen Charakter überhaupt, und der idealischen Ansicht desselben insbesondre.

1. Die neuere Zeit befindet sich in Hinsicht auf die alte in einer Lage, welche dieser durchaus fremd war. Wir haben in den Griechen eine Nation vor uns, unter deren glücklichen Händen alles, was, unserm innigsten Gefühl nach, das höchste und reichste Menschendaseyn bewahrt, schon zu letzter Vollendung gereift war; wir sehen auf sie, wie auf einen aus edlerem und reinerem Stoffe geformten Menschenstamm, auf die Jahrhunderte ihrer Blüthe, wie auf eine Zeit zurück, in welcher die noch frischer aus der Werkstatt der Schöpfungskräfte hervorgegangene Natur die Verwandtschaft mit ihnen noch unvermischter erhalten hatte; da sie, kaum rückwärts noch vorwärts schauend, alles neu pflanzten, neu gründeten, und nur in schlichter Einfachheit sich selbst überlassenen Bestrebungen nachgehend, die natürliche Sehnsucht ihres Busens aushauchend, Vorbilder ewiger Schönheit und Grösse aufstellten.

Es ist daher mit dem Studium der Griechischen Geschichte für uns nicht, wie mit dem der Geschichte anderer Völker. Die Griechen treten gänzlich aus dem Kreise derselben heraus; wenn ihre Schicksale gleich zu der allgemeinen Verkettung der Begebenheiten gehören, so liegt hierin nur ihre geringste Wichtigkeit in Rücksicht auf uns; und wir verkennen durchaus unser Verhältniss zu ihnen, wenn wir den Massstab der übrigen Weltgeschichte auf sie anzuwenden wagen. Ihre Kenntniss ist uns nicht bloss angenehm, nützlich und nothwendig, nur in ihr finden wir das Ideal dessen, was wir selbst seyn und hervorbringen möchten; wenn jeder andre Theil der Geschichte uns mit menschlicher Klugheit und menschlicher Erfahrung bereichert, so schöpfen wir aus der Betrachtung der Griechen etwas mehr als Irrdisches, ja beinah Göttliches.

Denn welchen andern Namen soll man einer Erhabenheit geben, deren Unerreichbarkeit, statt muthlos zu machen, aufrichtet und zur Nacheiferung anspornt? Wenn wir unsere beschränkte, engherzige, durch tausend Fesseln der Willkühr und der Gewohnheit gedrückte, durch zahllose kleinliche, nirgends tief ins Leben eingreifende Beschäftigungen zersplitterte Lage mit ihrer freien, rein nach dem Höchsten in der Menschheit strebenden Thätigkeit, unsere mühvoll durch wiederholte Versuche langsam reifenden Werke mit ihren, die dem Geist, wie aus freier Fülle, entströmten, unser dumpfes Hinbrüten in klösterlicher Einsamkeit, oder gedankenloses Umtreiben in lose verknüpfter Geselligkeit mit dem heiteren Frohsinn ihrer, durch jede heiligste Bande befestigten Bürgergemeinschaft vergleichen; so müsste, sollte man denken, das Andenken an sie uns traurig und niedergeschlagen machen, wie den Gefangnen die Erinnerung an ungehemmten Lebensgenuss, den Kranken das Andenken an ungeschwächte Gesundheit, den Bewohner des Nordens das Bild eines Italienischen Frühlingstags.[1])

Gerade im Gegentheil aber ist es nur das Versetzen in jene Zeiten des Alterthums, das unser Herz erhebend und unsern Geist erweiternd uns so sehr in unsre ursprüngliche, minder verlorne, als nie besessene, Menschenfreiheit herstellt, dass wir auch zu unserer so entgegengesetzten Lage mit frischem Muthe und erneuerter Stärke zurückkehren,[2]) dass wir nur an jener nie versiegenden Quelle die wahre Begeisterung schöpfen, und gerade die tiefe Wahrnehmung der Kluft, welche das Schicksal auf ewig zwischen sie und uns gelegt hat, uns anfeuert, uns auf unserem Standpunkt mit durch ihre Betrachtung neubeflügelten Kräften zu der uns gegebenen Höhe emporzuheben. Wir ahmen ihren Mustern nach mit dem Bewusstseyn ihrer Unerreichbarkeit; wir erfüllen unsere Phantasie mit den Bildern ihres freien, reichbegabten Lebens mit dem Gefühle, dass es uns eben so versagt ist, als es ihnen das leichte Daseyn der Bewohner ihres Olymps war.

Denn dies kann wohl für ein passendes Gleichniss unsres Verhältnisses zu ihnen gelten. Ihre Götter trugen, wie sie, menschliche Gestalt, und waren aus menschlichem Stoffe gebildet;

---

[1]) *„Italienischen Frühlingstags“ verbessert aus „Frühlingstages an den Küsten Spaniens oder Italiens“.*

[2]) *„dass wir — zurückkehren“ verbessert aus „dass wir nie wieder mit unsern Gedanken von da zurückkehren möchten“.*

dieselben Leidenschaften, Lust und Schmerz, bewegten ihre Brust; auch die Mühe und das Ungemach des Lebens waren ihnen nicht fremd; Hass und Verfolgung regte sich heftig in den Hallen der Götterwohnung: Mars lag verscheidend unter erschlagenen Kriegern; Hermes wanderte mit Mühe über die einsame Wüste des Meeres; Latona empfand alle Bedrängnisse der werdenden, Ceres alle Angst der verwaisten Mutter. Nicht anders finden wir auch in Hellas alle Unebenheiten des Lebens; nicht bloss die Drangsale, die Einzelne und Nationen befallen, auch alle gewaltsamsten Leidenschaften, Ausschweifungen und selbst Rohheiten ungezügelter Menschennatur: aber wie alle jene dunkleren Farben der einzige Glanz des wolkenlosen Olymps verschmelzte und auflöste, so ist auch in den Griechen etwas, das das Gemüth nie eigentlich sinken lässt, das die Härten des Irrdischen wegwischt, das Ueberschäumen der Kraft in üppiges Spiel verwandelt, und den ehernen Druck des Schicksals zu sanftem Ernste mildert.

Dies Etwas ist gerade das Idealische in ihrer Natur, und die ganze merkwürdige Erscheinung, der Eindruck, den, auch bei der kältesten und partheilosesten Prüfung, Werke und Betrachtung keines anderen Volks auf uns machen, kommt daher, dass die Griechen in der That den Punkt in uns berühren, welcher das letzte Ziel aller unsrer Bestrebungen ist, und dass wir lebhaft empfinden, dass sie die Höhe auf ihre Weise erreicht, das Loos, in dem sie, am Ziel der Laufbahn, zu ruhen vermögen, errungen haben. Aber ihre Grösse ist so rein, wahr, und ächt entsprungen aus der Natur und der Menschheit, dass sie uns nicht, zwingend, auf ihre, sondern begeisternd, auf unsre Weise anregt, uns anzieht, indem sie unsre Selbstständigkeit erhöht, und uns mit sich verknüpft nur in der Idee letzter Vollkommenheit, von der sie ein unläugbares Vorbild, nach der aber auch uns, wenn gleich auf andern Wegen zu streben erlaubt ist.

Es gehört vielleicht eine innigere Vertrautheit mit den Werken der Alten dazu, um die Behauptung der Unerreichbarkeit ihrer Vorzüge nicht für partheiische Uebertreibung zu halten. Was jedoch schon ein günstiges Vorurtheil für dieselbe erregt, ist dass es schlechterdings nicht gerade auf Gelehrsamkeit oder Studium ankommt, um an den Werken der Alten Geschmack zu finden; sondern dieselben den tiefsten Eindruck vielmehr in den unbefangensten, noch keiner eigenthümlichen Denkart oder Kunstmanier fröhnenden Gemüthern zurücklassen. Es ist ferner be-

merkenswerth, dass sie bei jeder Nation, jedem Alter, jeder Lage des Gemüths Eingang finden, da das Moderne, so wie es aus einer minder allgemeinen und objectiven Stimmung entspringt, ebenso auch eine mehr eigenthümliche und subjective verlangt. Shakespeare, Dante und Cervantes werden nie eine so allgemein verbreitete Wirkung hervorbringen, als Homer, Aeschylus oder Aristophanes.

2. Das Moderne, in irgend einer Gattung, sobald nicht von bloss positiver Kenntniss und mechanischer Geschicklichkeit die Rede ist, mit dem Antiken zu vergleichen, beweist eine eben so unrichtige Ansicht des Alterthums, als es unrichtige Ansicht der Kunst anzeigt, wenn je ein bestimmter Gegenstand der Wirklichkeit der Schönheit eines Kunstwerks an die Seite gesetzt wird. Denn wie Kunst und Wirklichkeit, so liegen das Alterthum und die neuere Zeit in zwei verschiedenen Sphären, die sich in der Erscheinung nirgends, in Wahrheit aber allein da berühren, wohin nur die Idee, nie die Anschauung reicht, in der Urkraft der Natur und der Menschheit, von der jene beiden verschiedene Bilder, diese beiden verschiedene Bemühungen sind, sich im Daseyn Geltung zu verschaffen.

Die Wirklichkeit ist gewiss um nichts unedler, als die Kunst; sie, die Wahrheit und die Natur selbst, ist ja vielmehr das Muster derselben, und ihr Wesen ist gerade so gross und erhaben, dass, um uns demselben nur einigermassen zu nähern, uns nichts übrigbleibt, als, wie es die Kunst thut, einen uns selbst unbegreiflichen Weg einzuschlagen. Von diesem ihrem Wesen ist der kleinste Gegenstand in derselben durchdrungen, und es durchaus unrichtig, dass die Natur in ihrer Vollständigkeit nur in allen einzelnen Gegenständen zusammengenommen, die Totalität der Lebenskraft nur in der Summe der einzelnen Momente ihres Daseyns angetroffen werde. Erscheinen mögen sie allerdings beide auf diese Weise, allein an sich kann man sich weder die eine dem Raum, noch die andre der Zeit nach getrennt und zertheilt denken. Alles im Universum ist Eins und Eins Alles, oder es giebt überhaupt keine Einheit in demselben: die Kraft, welche in der Pflanze[1]) pulsirt, ist nicht bloss ein Theil, sondern die ganze Kraft der Natur, oder es öfnet sich eine unüberspringbare Kluft zwischen ihr und der übrigen Welt, und die Harmonie der organischen Formen ist un-

---

[1]) *„der Pflanze“ verbessert aus „den Adern des kleinsten Insectes“.*

wiederbringlich zerstört; jeder gegenwärtige Augenblick fasst alle vergangenen und zukünftigen in sich, da es nichts giebt, woran die Flüchtigkeit des Vergangenen haften kann, als die Fortdauer des Lebendigen.

Aber die Wirklichkeit ist nicht das Gefäss, in welchem ihr Wesen uns überliefert werden kann; oder vielmehr ihr Wesen offenbart sich in ihr nur in seiner ursprünglichen Wahrheit, und ist in dieser unzugänglich für uns. Da wir daher das Daseyn der wirklichen Gegenstände nicht durch ihr inneres Leben begreifen, so suchen wir es durch den Einfluss äusserer Kräfte zu erklären, und daher geschieht es, dass wir zugleich ihre Vollständigkeit und ihre Unabhängigkeit verkennen, und statt ihre organische Form durch innere Fülle bestimmt zu glauben, sie durch äussere Gränzen beschränkt halten — Irrthümer, die bei der Kunst darum hinwegfallen, weil sie uns das Wesen der Natur nicht an sich, sondern auf eine unsern Organen fassliche, für sie harmonisch vorbereitete Weise darstellt.

Zwar ist unser Leben nicht so karg von dem Schicksal begabt, dass es nicht auch mitten in demselben, und gänzlich ausser dem Gebiete der Kunst etwas geben sollte, wodurch man dem Wesen der Natur näher zu treten vermag, und dies Etwas ist die Leidenschaft. Denn keinesweges sollte man diesen Namen an die untergeordneten Affecte verschwenden, mit welchen man gewöhnlicherweise liebt und hasst, strebt und verabscheut; tiefe und reiche Gemüther kennen ein Begehren, für das der Name des Enthusiasmus zu kalt und der der Sehnsucht zu ruhig und milde ist, und bei welchem der Mensch doch in vollkommener Harmonie mit der ganzen Natur bleibt, in dem Trieb und Idee auf eine auf dem kalten und prosaischen Wege unbegreifliche Weise in einander verschmolzen sind, und welches dadurch die schönsten Geburten hervorbringt. In diesen Stimmungen wird die in der Wirklichkeit erscheinende Idee in der That richtiger erkannt, und man kann mit Wahrheit sagen, dass Freundschaft und Liebe in hoher und reiner Begeisterung ihren Gegenstand mit tieferen und gleichsam heiligeren Blicken, als die Kunst, betrachten. Aber so ist das Schicksal der Wirklichkeit, dass sie, bald zu tief, bald zu hoch gestellt, nie das volle und schöne Gleichgewicht zwischen der Erscheinungsart des Gegenstandes und dem Auffassungsvermögen des Beobachters erlaubt, aus dem der begeisterte und fruchtbare, und doch immer stille und ruhige Genuss der Kunst hervorgeht.

Nicht daher die Schuld der Natur, sondern unsre eigene ist es, wenn sie dem Kunstwerke nachzustehen scheint, und wenn daher Achtung der Kunst Zeichen eines sich hebenden Zeitalters ist, so ist Achtung der Wirklichkeit Merkmal eines noch höher gestiegenen.[1])

Jenes volle und schöne Gleichgewicht treffen wir nun eben so nur im Antiken, nie im Modernen, an. In der Sinnes- und Wirkungsart der Alten scheint die reine und ursprüngliche Naturkraft der Menschheit so glücklich alle Hüllen zersprengt zu haben, dass sie sich, in Klarheit und Einfachheit, dem Auge, leicht überschaubar, wie eine halb erschlossene Blüthe, darstellt. Nicht mühvoll den Weg, den sie wählen will, ausspähend, nicht ängstlich besorgt um das, was sie etwa zurücklässt, giebt sie sich dem unbeschränkten Sehnen nach ungemessener Lebensfülle, sicher vertrauend, hin, und prägt sie in tausend, immer gleich glückliche Bilder aus; da wo die Neueren nur forschen, suchen, ringen und kämpfen, oft den blutigen Schweiss, selten die frohe Leichtigkeit des Sieges kennen, sich abmühen in einsam zerstreutem und vereinzeltem Daseyn, und sich nie der wohlthätigen Schwungkraft erfreuen, mit welcher ein gleichgestimmtes Volk, auf einem, mit Denkmälern seines Ruhmes und seiner Kunst übersäeten Boden, unter einem, ihm heiter zulächlenden Himmel, jeden seiner Mitbürger emporhebt.

Gerade dieselben Merkzeichen, welche, vor der Betrachtung, die Wirklichkeit — in ihrem einzelnen, beschränkten Erscheinen — von der Kunst unterscheiden, finden sich daher auch am Antiken und Modernen wieder. Wie die Kunst, ist alles Antike immer reiner und voller Ausdruck von etwas Geistigem, und führt auf Ideeneinheit; ladet ein, sich in jeden seiner Theile immer tiefer zu versenken, fesselt durch freiwilligen Zauber den Geist in bestimmte Gränzen, und erweitert sie zur Unendlichkeit. Das Neuere hingegen deutet, wie die Wirklichkeit, das Geistige mehr nur an, als es dasselbe wirklich und unmittelbar darstellt, kennt oft keine andere Einheit, als zu der sich das Gefühl, nur von ihr aus, und auf Veranlassung ihrer, selbst sammelt, und übt

---

[1]) *„und wenn — gestiegenen“ verbessert aus „und wenn es ein Zeichen eines sich hebenden Zeitalters ist, die ideale Kunst der materiellen Wirklichkeit vorzuziehen, so ist es Merkmal eines noch höher gestiegenen, wenn man, statt dieser letzteren die Idee abzusprechen, sie in ihr zu erkennen beginnt.“*

seine beste und höchste Wirkung oft nur dadurch, dass es über sich selbst und aus seinen Gränzen hinausführt; ja wenn es auch, von demselben Sinn, wie das Alte, durchdrungen, ihm auch in seinen Wirkungen nah bleibt, so fehlt ihm doch, wie die Beleuchtung an einem wolkigen Tage der Landschaft, jener durch seine eigenen Strahlen alles erst fest zusammenfassende, erst innig verschmelzende Glanz.

Denn der Mensch mag sinnen und wählen und mühen, wie er auch wolle, so dankt er das Zarteste, wie das Höchste in seinen Werken, dasjenige, das der Hand entströmt, ohne dass der Bildner es weiss, und in den Sinn übergeht, ohne dass der Betrachter davon Rechenschaft zu geben vermag, doch nur der glücklichen Anlage seiner Natur und der günstigen Stimmung des Augenblicks; und er mag ausgerüstet seyn mit Genie und Thatkraft, wie es die Gränzen der menschlichen Natur nur verstatten, so ist doch dasjenige was am meisten an ihm hervorstrahlt, nur das, was nicht unmittelbar Er ist, die Kraft des Geschlechts, das ihn zeugte, der Boden, der ihn trägt, die Nation, deren Sprache ihn umtönt. Der Mensch gehört der Natur an, und ist nicht bestimmt, allein und vereinzelt da zu stehen; das Wort seines Mundes ist Element oder Nachklang des Schalls der Natur; das Bild, das er hinwirft, Umriss des Stempels, in den auch sie ihre Gestalten goss, sein Wollen unmittelbarer Anstoss ihrer Schöpfungskraft. Seine Selbstständigkeit wird darum nicht geringer; denn in der Totalität der Wirklichkeit ist die Kraft der Natur seine eigene, und in der Erscheinung ist ihm Alles, Nation, Boden, Himmel, Umgebung, Vorwelt und Mitwelt, verschlossen, sprachlos und todt, wenn er es nicht durch eigene, innere Kraft zu öfnen, zu vernehmen, zu beleben versteht. Darum ist es das sicherste Merkmal des Genies in jeder Kraftäusserung, und am meisten in der verwickeltesten, im Leben, überall, durch Bewunderung oder Verachtung, Liebe oder Hass, das Begeisternde, Mahnende, Treibende herauszuheben, und, wo die Wirklichkeit nichts gewährt, eine neue und schönere Welt aus der Vergangenheit um sich her zu rufen — Hülfsmittel, zu welchen die Neueren sich oft gezwungen fühlen, indess die Alten alles, dessen sie bedurften, in der nächsten Umgebung, und diese ihrem innersten Begehren durchaus entsprechend antrafen.

Immerhin also könnte ein neuerer Künstler, um gleich des Gebietes zu erwähnen, auf welchem es am schwierigsten ist,

gegen das Alterthum anzuringen, an Vortreflichkeit mit den Werken des Alterthums wetteifern. Das Genie kann noch jetzt, wie ehemals, erstehn, das Studium hat seitdem manchen mühevollen Weg zurückgelegt, und die Kunst, dadurch und durch Erfahrung bereichert, vielfache Fortschritte gemacht. Allein was nimmer zu erreichen steht, was das Antike und Moderne durch eine unüberspringbare Kluft [1]) von einander trennt, ist der Hauch des Alterthums, der das geringste Bruchstück, wie das vollendetste Meisterwerk, mit unnachahmlichem Zauber bedeckt. Dieser gehört nicht dem einzelnen Bildner, nicht dem Studium, nicht einmal der Kunst selbst an; er ist der Abglanz, die Blüthe der Nation und des Zeitalters, und da sie nicht wiederkehren, auch unwiederbringlich mit ihnen verloren. Denn es ist ein wehmüthiges, aber auch edles Vorrecht des Lebendigen, dass es sich niemals auf gleiche Weise wiedererzeugt, und das Vergangne in ihm auch auf ewig vergangen ist.

Hierin nun zwar, dass aus dem Werke mehr spricht, als der Gegenstand, den es unmittelbar darstellt, kommt alles, was irgend einen Grad der Eigenthümlichkeit besitzt, mit einander überein. Aber was das Alterthum in diesem Punkt unterscheidet, ist zweierlei: einmal, dass in der augenblicklichen Stimmung und dem Charakter des Künstlers, und in diesem und seinen Umgebungen, seiner Zeit und seiner Nation, eine wundervolle und zauberische Uebereinstimmung herrscht, und zweitens, dass alle diese Dinge wiederum so Eins sind mit der auszusprechenden Idee, dass sie sich nicht, als Persönlichkeit ihr in dem Werke gegenüberstellen, sondern sich mit ihr zu höherer Wirkung in demselben vereinigen, es objectiver machen durch subjective Kraft. Beides könnte nicht der Fall seyn, wenn die Menschheit, die aus dem Alterthum spricht, nicht reinerer, lauterer, oder wenigstens leichter erkennbarer Abdruck der Ideen wäre, nach denen jede ächt menschliche Brust sich sehnt, oder wenn diese Ideen sie nicht lebendiger durchglühten, als man je sonst zu ahnden berechtigt ist. Jener Hauch des Alterthums ist also Hauch einer hellen von Göttlichkeit — denn was, wenn nicht die Idee, ist göttlich? — durchstralten Menschheit, und eine solche ist es, die aus den Kunstwerken, Dichtungen, Bürgerverfassungen, Schlachten, Opfern und Festen

---

[1]) *Nach „Kluft“ gestrichen: „und bis zur Vernichtung der Möglichkeit jeder Vergleichung“.*

der Alten gegen unsre Dumpfheit und Engherzigkeit, aber auch zugleich für das, was Menschen seyn, und wonach wir auf anders vorgezeichneter Bahn ringen können, laut und lebendig zeugt. Denn es wäre unglücklich, wenn sich der Vorzug des Alterthums nur in todten Marmorgebilden, und nicht auch, gleich erhebend und begeisternd, in Sitten, Gesinnungen und Thaten ankündete.

Also noch Einmal: nichts Modernes ist mit etwas Antikem vergleichbar;

mit Göttern
soll sich nicht messen
irgend ein Mensch; [1])

und [2]) was das Alterthum unterscheidet, ist nicht bloss Eigenthümlichkeit, sondern allgemein geltender, Anerkennung erzwingender Vorzug; es war eine einzige, aber glückliche Erscheinung in der Bildungsgeschichte der Menschheit, dass den Zeitaltern, die durch Mühe reifen sollten, ein Geschlecht vorausging, das, mühelos und gleichsam in der schönsten Blüthe, dem Boden entwuchs. Auf welchem Wege dies begreiflich scheinen muss, zeigt schon das bis jetzt Entwickelte an, allein die ganze Ansicht, besonders in ihren einzelnen Anwendungen, kann erst durch die Vollendung des gegenwärtigen Werkes gerechtfertigt werden. Indess werde hier, und für jetzt, auch ohne weitere Ausführung, ein Satz aufgestellt, der für den, welcher ihn als wahr annimmt, schon nicht wenig beweisen wird. Der Prüfstein der neueren Nationen ist ihr Gefühl des Alterthums, und je mehr sie in diesem Griechen und Römer gleich, oder gar in umgekehrtem Verhältnisse schätzen, desto mehr verfehlen sie auch ihr eigenthümliches, ihnen besonders gestecktes Ziel. Denn insofern antik idealisch heisst, nehmen die Römer nur in dem Masse daran Theil, als es unmöglich ist, sie von den Griechen zu sondern.

Nichts würde so zweckwidrig seyn, als eine historische Arbeit von einer Ansicht zu beginnen, die mehr aus vielleicht verzeihlichem, aber immer übel verstandenem Enthusiasmus, als aus ruhiger Betrachtung entspränge. Diese Bemerkung konnten wir hier nicht übergehen, da hier gerade am meisten die Einwendung

---

[1]) *Goethe, Grenzen der Menschheit Vers 11. Dasselbe Zitat begegnete schon in der politischen Jugendschrift (1, 137).*

[2]) *Nach „und" gestrichen: „nach dem bis jetzt Entwickelten wird dies schon nicht mehr blosses Vorurtheil oder abergläubische Verehrung heissen".*

zu besorgen steht, dass das so eben von den Griechen Behauptete übertrieben und partheiisch sey.

Und gewiss wäre es beides, wenn unsre Meynung dahin ginge, die Alten in der That für ein höheres, edleres Menschengeschlecht, als uns, für ein solches gelten zu lassen, als Einige, mehr bemüht, die Weltgeschichte zu erklären, als zu erforschen, in den ersten Bewohnern unsres Erdballs anzunehmen für nöthig gefunden haben. Nicht sie selbst waren gleichsam überirdische Wesen, nur ihr Zeitalter war so glücklich, dass es jede schönere Eigenthümlichkeit, die sie besassen, voll und bestimmt aussprach; nicht in dem, was die Menschheit an sich, einzeln und zerstreut, und nach und nach, und vor dem Gedanken werden kann, stehen sie als unerreichte Muster da, sondern nur in dem, wie sie sich zeigen kann als lebendige und individuelle Erscheinung.

3. Denn wenn wir kurz zusammenfassen sollen, welcher eigenthümliche Vorzug, unsrer Meynung nach, die Griechen vor allen andern Nationen auszeichnet, so ist es der, dass sie, wie von einem herrschenden Triebe, von dem Drange beseelt schienen, das höchste Leben, als Nation, darzustellen, und diese Aufgabe auf der schmalen Grenzlinie auffassten, unter welcher die Lösung minder gelungen, und über welcher sie minder möglich gewesen seyn würde. Ausser der sinnlichen Lebendigkeit aller Kräfte und Begierden, ausser dem schönen Hange, das Irrdische immer mit dem Göttlichen zu vermählen, hatte ihr Charakter also auch noch in seiner Form das Eigenthümliche, dass nichts in ihm lag, das sich nicht rein und glücklich aussprach, und alles, was sich äusserlich in ihm darstellte, seinen innern Gehalt mit klaren und bestimmten Umrissen umschrieb.

Wir bleiben einen Augenblick bei diesem Letzteren stehen. Dadurch, dass das charakteristische Merkmal der Griechen noch mehr in der Darstellung dessen, was sie waren, als in diesem selbst, oder doch nur dadurch in ihm liegt, verdienen sie schlechtweg das Ideal zu heissen, weil auch der Begriff des Ideals es nothwendig mit sich bringt, dass sich die Idee der Möglichkeit ihres Erscheinens unterwerfe; und ebendadurch ist der vorherrschende Zug in ihrem Geist, ja der, welchen man immer wählen würde, wenn man nur einen einzigen anzuführen hätte, Achtung und Freude an Ebenmass und Gleichgewicht, auch das Edelste und Erhabenste nur da aufnehmen zu wollen, wo es mit einem Ganzen

zusammenstimmt. Das Misverhältniss zwischen innerem und äusserem Daseyn, das die Neueren so oft quält, indem es auf der andern Seite eine fruchtbare Quelle erschütternder oder hinreissender Gefühle für sie wird, war den Griechen schlechterdings fremd: sie kannten nicht das Umtreiben in Gedanken und Empfindungen, hinter denen jeder Ausdruck zurückbleibt, und was sich nicht freiwillig und natürlich in das zwiefache Reich des Lebens und der Dichtung stellte, gehörte nicht in ihren reinen, sonnigen Horizont. Die Nemesis war eine ächt griechische Gottheit, und obgleich ihr ursprünglicher Begriff allen Zeiten und Nationen gemeinschaftlich ist, so wurde er nirgends so zart, vielfach und dichterisch ausgearbeitet, als in Hellas. Dieser Widerwille gegen das Unverhältnissmässige entsprang aber bei den Griechen nicht eigentlich aus einem oft nur von Schwäche und Verweichlichung zeugenden Abscheu vor dem übermässig Hervorragenden, oder dem sich von der gewöhnlichen Natur Entfernenden, sondern unmittelbar aus dem Bedürfniss, überall auf das höchste Leben zu dringen, das nur aus der Uebereinstimmung quillt, die nichts ausschliesst, und aus dem tiefen Gefühl der Natur, die durchgängiger Organismus ist. So stützten sie die beiden Elemente jedes wahrhaft guten Geschmacks gegenseitig eins auf das andre, da der Geschmack immer einseitig und verderblich bleibt, wenn ihn das Uebermass und die Kraft, absolut und für sich allein genommen, zurückstösst oder anzieht.

Ein Individuum ist eine in der Wirklichkeit dargestellte Idee; die physische Lebenskraft ein in jedem Moment erneuertes Streben, der Idee des Organismus, die moralische dasselbe Bestreben der des eigenthümlichen geistigen Charakters in der Wirklichkeit Geltung zu verschaffen. Insofern daher das Leben als eine fortwährende Schöpfung und der Charakter als das Resultat derselben erscheint, kann und muss sogar jenes wie eine Kunst und dieser wie ein Kunstwerk betrachtet werden. Wie es nun dem Kunstgenie angehört, die zwiefachen Bedingungen der Idee und der Erscheinung, denen zugleich jedes Kunstwerk unterworfen ist, so harmonisch aufzufassen, und zu steigern (da das Schöne nie durch Nachlassen an welcher Forderung es auch sey, hervorgebracht wird), dass die einen nur für die andern geschaffen scheinen; wie dasselbe den untheilbaren Punkt auffindet, in welchem sich, nach gewaltigem Ringen, das Unsichtbare mit dem Sichtbaren zur Darstellung vermählt; ebenso thut dies auch das Genie im Leben,

und am meisten das höchste aller Genies, das eines ganzen lebendig zusammenwirkenden Volks.

Was also die Griechen wirklich, sey es durch Verdienst oder Zufall, vor uns voraus hatten, und worin wir nie nur mit ihnen zu wetteifern unternehmen dürfen, war dieser gleichsam angebohrene Sinn für die hellste, bestimmteste und reichste Offenbarung der höchsten Summe menschlichen Lebens in ihrem individuellen und nationellen Charakter.

Dass sie aber dies Höchste fanden, dankten sie der einfachen Anlage ihrer Natur; dass ihnen in der schwersten aller Künste, dem Leben, gelang, was selbst in den untergeordneten bloss das Werk des Genies ist, nur dem natürlichen Triebe, dem sie sich frei und ohne Rückhalt hingaben. 4.

Alle Individualität beruht, oder vielmehr spricht sich aus in einem Triebe, und ist Eins mit dem ihr eigenthümlichen. Von den untersten bis zu den höchsten Classen des Lebens hinauf erkennen wir in seinem Ganzen und in dem Begriff seiner Natur jedes Geschöpf weniger an seiner Art des Seyns, als an seinem Streben, in welchem sich erst alle seine vergangenen, gegenwärtigen und zukünftigen Zustände in eine Einheit zusammenknüpfen. Wie das Leben weder stillstehend, noch durch eine äussere Ursach bewegt gedacht werden kann, so besteht das ganze Universum nur durch den Trieb, so lebt und ist nichts, als insofern es zu leben und zu seyn ringt, und der Mensch wäre schlechterdings Herr und Meister seines Daseyns und seiner Fortdauer, wenn er durch ein Machtgebot seines Willens seinen Lebenstrieb zu vernichten vermöchte. Der Trieb ist natürlich selbst bestimmt, und bestimmt wiederum die Form des Lebens. Aller Unterschied unter dem Lebendigen, zwischen Pflanzen und Thieren, zwischen den mannigfaltigen Geschlechtern dieser letzteren, und unter den Menschen zwischen Nationen und Individuen beruht also allein auf der Verschiedenheit des Lebenstriebes und seiner Möglichkeit, sich durch den Widerstand, den er findet, durchzuarbeiten.

Bei den Griechen ging dieser Trieb gerade darauf hin, rein und voll Menschen zu seyn, und des Menschendaseyns in Heiterkeit und Freude zu geniessen. Wie der Mensch, nur dadurch dass er fest auf der Erde wurzelt, sich zum Himmel zu erheben vermag, so ist eigentlich keine, noch so erhabene Eigenschaft in ihm etwas anders, als Frucht eines durch Einimpfung göttlicher

Ideen veredelten Naturinstincts. Nun hatte auch der rohe und ganz ungebildete Grieche unläugbar zwei Eigenschaften, die, wie gefährlich sie in vieler Rücksicht seyn mögen, doch gewiss die Entwicklung der Menschheit befördern: Liebe zur Unabhängigkeit und Scheu vor jenem bald finstren, bald trocknen und langweiligen Ernst, der mehr an den Geschäften, als den Genüssen des Lebens hängt. Die erstere erwuchs zwar späterhin zu der edelsten Bürgerfreiheit, aber an sich war sie dennoch mehr Abneigung gegen jeden Zwang überhaupt, als tiefer Widerwille des Gemüths gegen den ungerechten allein. Sie erklärte sich daher, und nur zu oft, auch gegen die Nöthigung des selbst gegebnen Gesetzes, und führte mehr zu willkührlicher Wahl selbstgefälliger Lebensart und Beschäftigung, als sie zu einer, wie das Beispiel der Römer zeigt, mehr, als jede andre vereinzelnden und einseitig bildenden politischen Leidenschaft ward. Aber sie entfernte Kasten- Priester- und Sittenzwang, der sonst den Geist so vieler alten Nationen erstickte, ebnete, bis zur Vernichtung, die Ungleichheiten der Stände, und brachte jeden Bürger mit allen in die mannigfaltigste und allgemeinste Berührung. Die andre der beiden angeführten Charakterseiten beruhte vorzüglich auf einer selten unterbrochnen Stimmung zur Fröhlichkeit, die, selbst noch roh, nur ein Eigenthum gutgearteter Gemüther ist, und auf einer glücklichen Gabe unglaublich leichter Reizbarkeit, die, bei der leisesten Berührung irgend eines Gegenstandes der Natur, gleich alle Saiten des Gemüths anklingen, und gleichsam in freien Phantasieen lange nachschwirren lässt. Der Grieche bedurfte nicht so wilder und erschütternder Unterhaltungen als der materiellere Römer, und gab es auch, und selbst schon früh, unter ihnen Gladiatorspiele und Stiergefechte, so wurden sie in keiner Zeit bedeutend. Er liess sich gern vorschwatzen, Mährchen und Geschichten erzählen, ja selbst vorphilosophiren; Oscische und Atellanische Spiele und Possenreisser waren kein Bedürfniss für ihn, und liebte er nicht den trocknen Ernst der Lebensgeschäfte, des Handels, Ackerbaus, der Gerichtshöfe, nach der ermüdenden Art, mit welcher die Römer die Rechtspflege übten, so scheute er keinesweges den tieferen der Wissenschaft und Kunst. Mit regsamem Sinn für alles begabt, war ihm endlich einseitige und vorurtheilvolle Schätzung der Dinge fremd, und schon bei Homer erinnert Paris den Hector sehr schön die Gaben keines und keiner der Himm-

lischen zu verschmähen.[1]) Die edelsten Vorzüge einer Nation zu erkennen, ist es manchmal nützlich, sie in ihrer Entartung entstellt zu sehen. Wie nun beschreiben uns die Römer, nicht, wollen wir hoffen, alle Griechen, unter denen die der Vorältern noch Würdigen sich wohl, wie noch jetzt der Ueberwundne, der sich zu ehren versteht, werden in ihren durch jene zerstörenden Weltbeherrscher zur Einöde gemachten Mauern verborgen gehalten haben, aber jene, die nur, als eine vornehmere, und da sie sich selbst jeden Tag aufs Neue verkauften, verächtlichere Art von Sklaven, in den Häusern ihrer Reichen umhergingen? Als müssige, neugierige, geschwätzige, unruhige und ewig veränderliche Prahler. Aber selbst in diesen mit Recht verachteten Fehlern ist noch immer ein Funken des alten Geistes sichtbar, noch Freiheit von der Nothdurft des Lebens, noch ein gewisses Hängen an dem, was nicht körperlich den Sinnen, sondern als Hauch gleichsam und Duft nur der Phantasie und dem Geiste schmeichelt, übrig, noch etwas das, wenn es auch der Seele nicht himmlische Flügel leiht, doch die Bürde des Körpers abwirft, über die in der schönsten Zeit Griechenlands Plato so häufige und beredte Klage führt. Der Müssiggang kann wieder zu jener edlen Musse, welche noch der ehrwürdigsten Arbeit bei uns den Namen giebt, die Neugier und Geschwätzigkeit zu Untersuchungsgeist, Beredsamkeit und Poesie, die Unstätigkeit zu schönem Auffassen alles auch noch so verschiedenen Grossen und Bewundernswürdigen in der Menschheit und der Natur zurückkehren. Auch in den schönsten Zeiten Griechenlands sind Ruhmbegierde und Liebe zur Geselligkeit so mit einander verschwistert, dass jene, statt weit auszuschweifen, und ihre Befriedigung in der Ferne zu suchen, sich auf diejenigen Gegenstände beschränkte, die unmittelbar im Kreise der Bürger und Volksgemeinschaft lagen, und augenblicklich auch ebenda die Frucht ihrer Arbeiten pflückte. Darum vorzüglich wurde der Sieg in den grossen Spielen so jedem andern Ruhme vorgezogen. Denn er ward im Angesichte der Panhellenen errungen, der Name des Kämpfers und seiner Stadt ertönte laut vor den Ohren der Freunde und Neider, und kehrte nun der Sieger in sein Vater-

---

[1]) *„Μή μοι δῶρ' ἐρατὰ πρόφερε χρυσέης Ἀφροδίτης·*
οὔ τοι ἀπόβλητ' ἐστὶ θεῶν ἐρικυδέα δῶρα,
ὅσσα κεν αὐτοὶ δῶσι, ἑκὼν δ' οὐκ ἄν τις ἕλοιτο“

Ilias 3, 63.

land zurück, so umstrahlte ihn ewig der Abglanz dieser Verherrlichung. Durch diese in geschäftefreierer Musse schöner genossne Geselligkeit erhielt auch die Liebe zum Vaterlande, und da alle Griechen wieder Ein gemeinsames Vaterland kannten, zu Griechischem Boden und Griechischem Himmel einen eignen Charakter. In den Kreis der Landesbewohner stiegen auch die vaterländischen Götter herab, und sie verliessen nicht, wie der unbeständige Mensch, ihre einmal festgegründeten Wohnsitze, die einheimischen Heroen nicht ihre Gräber. Ein Verbannter war also nicht bloss getrennt von den leblosen Gefilden seiner Heimath und den Erinnerungen seiner Kindheit und Jugend, sondern auch von den lieblichsten Freuden seines Lebens, den höchsten Gefühlen seiner Brust. Dadurch ward die bei den politischen Einrichtungen Griechenlands so häufige Verbannung eine der reichsten Quellen interessanter Empfindungen unter den Griechen, und wenn Pindar diese schildert, wenn er sagt:[1])

---

[1]) *Das Zitat fehlt. Humboldt meint wohl die Stelle* Pythia *4, 510:* „*Φαντί δ' ἔμμεν τοῦτ' ἀνιαρότατον καλὰ γινώσκοντ' ἀνάγκᾳ ἐκτὸς ἔχειν πόδα. Καὶ μὰν κεῖνος Ἄτλας οὐρανῷ προσπαλαίει νῦν γε πατρῴας ἀπὸ γᾶς ἀπό τε κτεάνων· λῦσε δὲ Ζεὺς ἄφθιτος Τιτᾶνας. Ἐν δὲ χρόνῳ μεταβολαὶ λήξαντος οὔρου ἱστίων. Ἀλλ' εὔχεται οὐλομέναν νοῦσον διαντλήσαις ποτὲ οἶκον ἰδεῖν, ἐπ' Ἀπόλλωνός τε κράνᾳ συμποσίας ἐφέπων θυμὸν ἐκδόσθαι πρὸς ἥβαν πολλάκις, ἔν τε σοφοῖς δαιδαλέαν φόρμιγγα βαστάζων πολίταις ἀσυχίᾳ θιγέμεν, μήτ' ὦν τινι πῆμα πορών, ἀπαθὴς δ' αὐτὸς πρὸς αὐτῶν.*“ *In seiner eigenen Übersetzung, die er wohl hier zitiert hätte, lauten die Worte:*

„Das ist, sagt man, des Unglücks
Gipfel, das Schöne kennen
Und gezwungen entbehren.
Gegen des Himmels Bürde
Ringt jetzt, ein Atlas,
Dieser, von der Heimat entfernt
Und seinen Schätzen. Doch die Titanen
Löste selbst der ewige Zeus;
Und schweigt der Sturm, so wechselt der Schiffer
Die Segel. Er sehnt sich endlich
Nach der durchkämpften schmerzenden Krankheit
Sein Haus zu sehen, an Apollons
Heiligem Quell bei fröhlichen Mahlen
Heiterer Jugendfreude wieder
Seine Seele zu geben, oft auch in
Weiser Bürger Mitte friedlich
Der melodischen Leier Saiten zu
Rühren, keinem Verderben
Sinnend, wieder von keinem selbst es duldend.“

so drückt er nicht mehr als den höchsten Glücksbegriff jedes Griechen aus. Diese wenigen hier angeführten Züge sollen nur dem Einwurf begegnen, dass im Vorigen vielleicht zu viel und etwas zu Erhabnes von dem Griechischen Charakter behauptet sey, nur zeigen, dass derselbe ursprüngliche, selbst in seiner Entartung noch nicht ganz verwischte Anlagen besass, die, bei glücklicher Entwicklung, zu dem Höchsten und Schönsten emporwachsen konnten. Aber der Mensch kennt selten die Göttlichkeit seiner reinen und unverdorbnen Natur, und mistraut ihr, wo er sie sieht, wie einer fremden Gestalt, oder einem trügerischen Wahnbild. Die Griechen waren aber auch ausserdem so glücklich in sich gebildet, und so wohlthätig durch das Schicksal von aussen begünstigt, dass jener vorhinerwähnte Trieb, selten oder nie von seinem Ziel abirrend, sich auch vollkommen herrschend zu machen verstand. Was schien, nur Werk des Genies seyn zu können, war demnach mehr Werk der Natur, wie sich überhaupt immer im Menschen das am feinsten Ausgebildete unmittelbar an das Ursprüngliche anschliesst, das darin nur gleichsam in eine andre Klarheit des Bewusstseyns gesetzt wird; und wie auch im gesellschaftlichen Leben die edelsten und zartesten Individuen nur mit den niedrigsten, noch in natürlicher Schlichtheit lebenden Volksclassen in unmittelbarer Berührung des Sinnes und der Empfindung stehn, und nur die in der unseligen Mitte Schwebenden, bald ohne Gestalt, bald in verzerrter, beides der ächten Natur und der ächten Verfeinerung gleich fremd sind.

Dem allem ungeachtet wird niemand leicht den Trieb, von dem hier die Rede ist, mit instinctartigem Naturzwang, oder untergeordneten Begierden verwechslen oder verkennen, dass es hier nur darauf ankam zu zeigen, dass, da einmal himmlischer und irrdischer Stoff im Menschen gepaart sind, es ungerecht ist, beide einseitig zu scheiden. Nichts des Menschen Würdiges kann in ihm, ohne Freiheit, d. h. ohne Acte, die einzig der Persönlichkeit angehören, emporkommen, also am wenigsten das, worauf seine ganze Individualität d. h. seine Persönlichkeit selbst beruht. Allein auf der andern Seite kann auch das Princip des Lebens nicht anders als thätig, und so wie das in uns Gesetzgebende und Herrschende der Idee entspricht, der Empfindung, als dem ersten Anstoss zu allem Handlen, entsprechend seyn; es kann ferner nicht

durch eine gleichsam willkührliche Bestimmung des Willens gesetzt werden, da es vielmehr allem ausdrücklichen Wollen vorhergeht.

Ist man nur einmal sicher den Grundtrieb der Individualität (der als etwas Unendliches sich nie rein und ganz in der Erscheinung offenbaren kann) nicht mit demjenigen zu vermischen, was man natürliche, auch wohl ursprüngliche Anlagen eines Charakters nennt, so heisst das Ebengesagte mit andern Worten nur soviel, dass dieser Grundtrieb, das Lebensprincip der Individualität, zugleich Freiheit und Nothwendigkeit, und beide, dem Grade und der Beschaffenheit nach, sich in ihm gegenseitig fordernd und bestimmend besitzen, d. h. dass er in dem Gebiete liegen muss, in welchem Freiheit und Nothwendigkeit in einer dritten höheren Idee untergehn. Auch ist sein Erzeugniss: in der physischen Welt der Organismus, in der ästhetischen das Kunstwerk, in der moralischen die geistige Individualität immer ein wahres Unendliches, nemlich etwas, aus dem, ungeachtet des nothwendigen Zusammenhanges aller Theile, nicht bloss Freiheit hervorstrahlt, sondern wo jene Nothwendigkeit selbst nur durch Freiheit begreiflich ist.

Was hier Trieb genannt wird, heisst vielleicht richtiger selbstthätige Idee. Ich vermied aber diesen sonst allerdings gleichgeltenden Ausdruck, weil er zu dem Misverstand verleiten kann, als läge die Idee fertig da und führte nun nur sich selbst nach und nach aus, da, meiner Ueberzeugung nach, das Walten der Grundkräfte der Natur, der Inbegriff und die Norm aller Ideen, in einer sich erst durch ihr eignes Wirken bestimmenden Thätigkeit besteht. Auch würde der Begriff eines Triebes (versteht sich immer eines freien und gesetzgebenden) für eine historische Arbeit zweckmässiger seyn, als der einer selbstthätigen Idee, da die Geschichte nicht, wie die Philosophie, von dem Naturgesetz aus, sondern zu demselben hin, gestützt auf eine Masse aufmerksam gesammelter Erscheinungen, geht, und sich jener ursprüngliche Trieb hernach, wie in der Folge an dem Beispiel der Griechen gezeigt werden wird, in einer Menge untergeordneter Neigungen und Bestrebungen, bald wie in glänzendem Wiederscheine, bald wie in halb formlosen Schattenbildern zeigt.

Den unwiderstehlichen, und doch aus dem Theil des Gemüths, in dem nur das selbstgegebne Gesetz herrscht, entspringenden Trieb nennt der Deutsche mit einem keiner andern Nation

(da seine Sprache vorzugsweise in dem Gebiete einheimisch ist, das, um ganz ausgemessen zu werden, der Hülfe der Empfindung bedarf) [bekannten Worte] Sehnsucht, und der Mensch hat daher nur insofern einen bestimmten Charakter, als er eine bestimmte Sehnsucht kennt. In jedem Menschen regt sich eine solche, aber wenige sind glücklich genug, dass [sie] sie, sich nicht in widersprechenden Affecten zerstreuend, rein und bestimmt offenbaren, noch weniger, dass sie auf ächt idealischem Wege den Urformen der Menschheit entgegengehn, und am seltensten ist das Glück, dass, ist diese zwiefache Bedingung erfüllt, auch die äusseren Umstände ihr hinlänglich zusagen, durch Befriedigung neue Kraft zu gewinnen.

Die Idealität eines Charakters hängt von nichts so sehr ab, als der Tiefe, und der Art der Sehnsucht, die ihn begeistert. Denn der Ausdruck des Idealischen fügt der Moralität noch etwas Anderes, nicht Höheres (denn sie bleibt immer das Höchste), aber mehr Umfassendes hinzu, da ein idealischer Charakter sich nicht bloss Einer Idee, wie der schlicht moralische der der Pflicht, unterwirft, sondern sich gleichsam allen Ideen, der ganzen unsichtbaren Welt, anbildet, da er, wie der Künstler ein Kunstwerk, so eine Gesinnung hervorzubringen strebt, die wie jenes die Schönheit, so die Menschheit (in ihrem Adel und ihrer Würde) in einem einzelnen Fall darstelle, und da er endlich im wahren Verstande schöpferisch ist, indem er die, sonst nur den Gedanken vorschwebende Idee höchster Menschheit in eine Thatsache der Natur verwandelt. Dazu reicht nicht bloss Berichtigung des Denkens und Uebung des Wollens hin, das Gemüth muss fähig gemacht werden für das, woran kein Begriff und keine Empfindung reicht, und was, wenn es die Einbildungskraft frei zu bilden scheint, von ihr aus der Tiefe der Natur geschöpft wird; mit anderen Worten, die Idee, welche die Seele und das Leben der Natur ausmacht, und von der alle Bedeutung und Form in ihr herrührt, muss dem Gemüthe erscheinen und die Liebe erwecken, deren unmittelbare und natürliche Frucht jene hohe und göttliche Sehnsucht ist.

Sehnsucht wird vielleicht Manchem ein tändelnder Ausdruck eines verzärtelten Zeitalters scheinen, der denselben lieber mit dem, unmittelbarer auf Leben und Handlen gehenden Streben vertauschte. Allein Sehnsucht und Streben, auch beide gleich erhaben genommen, sind nicht durchaus gleichbedeutende Ausdrücke,

da in jener mit dem Wort auch die Unerreichbarkeit des Ersehnten und die Unbegreiflichkeit ihres Ursprungs ausgesprochen wird, dieses mehr von klar gedachtem Begriff zu bestimmtem Zweck geht; das Streben durch Schwierigkeiten und Hindernisse geschwächt und vereitelt werden kann, vor der Sehnsucht aber, wie durch einen in ihr selbst liegenden Zauber, jede Fessel zerbrochen zu Boden fällt. Der erfindende Künstler sehnt sich nach der Erreichung der Schönheit, die in noch unfixirter Gestalt seiner Einbildungskraft vorschwebt; erst nach gefasstem Gedanken strebt er diesem mit seiner Ausführung nahe zu bleiben. Der Römer hatte ein eifriges, ernstes, kraftvolles Streben, aus dem eine zusammenhängende Thätigkeit, und sichere, stufenweis fortschreitende Resultate erwuchsen. Der Grieche war von Sehnsucht begeistert, sein absichtliches und weltliches Treiben war oft sehr zerstreut und zerstückt, aber nebenher und ungesucht entkeimten jener Sehnsucht himmlische und bezaubernde Blüthen. In welcher Beziehung diese auch zu der Welt steht, wie jedes grösseste Unternehmen, es sey gerichtet auf Freiheit und Ruhm des Vaterlandes, oder auf Wohl der Menschheit überhaupt, nur mehr dadurch geadelt wird, dass man vermittelst ihrer vor allem die Ideen ins Auge fasst, welche auf diese Weise der Wirklichkeit aufgeprägt werden sollen, ja wie kein Mensch gross genannt zu werden verdient, und wäre er der segenvollste Wohlthäter des Menschengeschlechts, wenn ihn nicht der Hauch einer solchen Sehnsucht berührt, müsste an einem andern Orte ausgeführt werden, wenn es nicht schon von selbst klar wäre.

Trägt man diese Ideen in die aufmerksame Betrachtung des Lebens über, so wird man, am meisten an sich selber, bald gewahr, dass es eine dreifache Art der Erziehung giebt, die der Aufhellung des Verstandes, der Stärkung des Willens, und des Hinneigens zu dem nimmer Ausgesprochnen und ewig Unaussprechbaren, dergleichen die körperliche und geistige Schönheit, die Wahrheit in ihren letzten Gründen, und die Freiheit ist, durch die in der leblosen Natur die Form die Masse, in der lebendigen der freie Gedanke die blinde Gewalt überwindet. Die letzte würde am besten die des Gemüths zur Religion genannt werden, wäre dieser Ausdruck nicht zugleich so edel und so gemisbraucht, dass man immer besorgen muss, bald durch das Erhabenste ihn selbst, bald durch ihn (in seiner Herabsetzung) das höher Gedachte zu entweihen. Die beiden ersten Erziehungen können das Werk der

Belehrung und des Beispiels seyn; aber die letzte gehört allein der Seele selbst und der Erfahrung des Lebens an, vorzüglich dem glücklichen Hange die Welt auf sich wirken zu lassen, und ihr Wirken in selbst geschaffener Einsamkeit zu verarbeiten; und hier offenbart es sich, was ein recht gestimmtes, zugleich starkes und mildes Gemüth aus den mannigfaltigen Regungen zu machen versteht, die, wie Begierde, Liebe, Bewunderung, Anbetung, Freude, Schmerz und welchen Namen sie führen mögen, den Busen bald freundlich besuchen, bald heftig bestürmen. Denn diese und alle andern Affecten sind die wahren Erweckungsmittel jener hohen und edlen Sehnsucht, so wie sie selbst wiederum, sie durch Stärkung läuternd, als die Reinigung derselben angesehen werden kann, und wessen Brust (wozu Frauen meistentheils besser gestimmt und durch ihre Lage mehr begünstigt sind als Männer) sie am häufigsten und mächtigsten durchwogt haben, in dem reift sie zur edelsten und wohlthätigsten Stärke.

Wie daher jeder irgend würdige Charakter Kraft und Energie des Willens, so fordert ein idealischer noch insbesondre, dass der jedem Menschen beiwohnende intellectuelle Trieb zu einer so bestimmten und herrschenden Sehnsucht werde, dass er dem Individuum eine eigenthümliche, den Begriff der Menschheit mehr oder minder erweiternde Gestalt gebe. Wie das Leben überhaupt als ein theilweis gelingender Kampf des Geistigen mit dem Körperlichen betrachtet werden muss, so ist die Bildung der Individualität durch die Herrschaft des sie lenkenden Grundtriebs der äusserste Gipfel des errungenen Sieges. Sie ist ebendadurch der letzte Zweck des Weltalls; wenn man den Blick von ihr abwendet, ist jedes, auch scheinbar noch so edle Bemühen niedrig, mechanisch und irrdisch; und das erforschte, erkannte, ausgemessene Universum, die ergründete Tiefe der Wahrheit, die erflogene Höhe des Gefühls sind eitle Schaugepränge spielend verschwendeter Kräfte, wenn sie sich nicht endlich in dem denkenden, redenden, handlenden Menschen lebendig offenbaren, wenn nicht das, was sie in ihm wirkten, aus seinen Blicken zurückstrahlt, seine Worte und Handlungen nicht von ihnen Kunde geben.

Jedem wohnt unstreitig ebensowohl ein solcher bestimmter Charakter- als ein bestimmter physischer Organisationstrieb bei, aber der Unterschied zwischen beiden ist nur der, dass, indess der letztere (einige wenige Fälle ausgenommen) immer seinen Endzweck erreicht, diesem der seinige nur äusserst selten in dem

Grade gelingt, dass der Stoff, vollkommen besiegt, treu und rein seine Gestalt annehme. Ja, es lässt sich nicht einmal füglich denken, dass, wenn man auch der Meynung beipflichten wollte, dass es in irgend einer Epoche der Schöpfung ein chaotisches Fluten der Bildungsformen gegeben habe, und die Umrisse der Gestalten, und die Organe des Lebens erst lange diesseits und jenseits geschwankt hätten, ehe sie in die nun bestimmten Schranken und festgeschiednen Geschlechter zurückgetreten wären, dass, sage ich, jetzt eine gleiche Epoche der moralischen Bildungsformen herrsche, obgleich übrigens eigentlich idealische Charaktere allerdings das Vorrecht besitzen, einzeln zur Gattung zu werden. Vielmehr wird alle Zeiten hindurch ihre Anzahl nur klein seyn, am kleinsten die derer, die auf bedeutende Weise im handlenden Leben auftraten, wie unter den Griechen Aristides, Socrates, Epaminondas, Philopömenes und andre, Scipio und Cato [1]) unter den Römern, Luther und Friedrich in der neuen Geschichte; bei mehreren wird sich, wie bei so vielen Dichtern und Weisen, die mehr in Gesinnung als Handlung übergegangene Form nur in ihren Werken spiegeln, und die meisten werden nur einzelne, hervorstechend ausgearbeitete Züge, nur Elemente der Idealität, nicht sie selbst zeigen, und nicht besser wird es ganzen Nationen ergehen.

Nationen indess gehören zu den grösseren Erzeugnissen der Naturkräfte, in denen ihr Wirken sich in dem Grade mehr gleich bleibt und das Gewirkte ähnlicher ins Auge fällt, in welchem der Wille der Einzelnen sich in der Masse verliert. Wie die Natur an gewissen Küsten Korallenriffe zusammenhäuft, in gewissen Erdstrichen Familien von Pflanzen sprossen lässt, so verstreut sie Geschlechter und Stämme, und wenn diese auch bald die Hügel und Flüsse, und endlich auch die Gebirge und Meere überwandern, welche sie absondern, so wirkt doch immer sie in zwei mächtigen Dingen, der Zeugung und der Sprache fort, in deren erstem ihre dunkeln und geheimnissvollen Kräfte ganz schalten, und von welchen die letztere gleichfalls durch das, was ihr erst Nachdruck und Farbe giebt, den Ton, die Weile, und das ursprünglich unwillkührliche Verknüpfen des Körperlichen und Geistigen ihr angehört. Wenn es daher auch schwerer ist, einen idealischen Nationencharakter zu finden, und wenn man auch, um gerecht

[1]) *„Scipio und Cato" verbessert aus „Cato und Brutus".*

zu seyn, nur den Griechen ausschliessend diesen Vorzug einräumen darf, so muss man dennoch gestehen, dass, um sich durch idealische Charakterform vor dem Gemüthe zu bilden, um sich durch einzeln erblickte Seiten und Bestrebungen zu ihrer eignen Erzeugung zu begeistern und anzufeuern, die Betrachtung keiner unnütz oder entbehrlich genannt werden kann.

Natur und Idee (wenn man dieses Wort, absolut gesetzt, für den Typus des Universums, der sich, mit selbstthätiger Kraft begabt, nach und nach lebendig offenbart und bildet, gebrauchen darf) sind Eins und dasselbe. Natur ist die Idee, als wirkende Macht: die Idee die Natur als reflectirter Gedanke. Im einzelnen Menschen kommen beide nur getrennt vor, die Idee als Gedanke, die Natur als Begierde, und können nur unvollkommen verknüpft werden, durch immer und jedem mögliche Anstrengung im Willen, oder durch Glück im Genie. Alle Idealform offenbart sich daher leichter da, wo, wie in dem Charakter ganzer Nationen, mehr Naturantheil herrschend ist.

Ehe ein idealischer Charakter auftritt, kann niemand sein Daseyn errathen, er ist eine reine und neue Schöpfung, er ist nicht zusammengesetzt aus schon bekannten Elementen, sondern eine ewig junge, ewig neue, unerschöpfliche Kraft goss dieselben in ihm zu einer neuen Gestalt um. Wer hätte, um zuerst nur bei poetischen Charakteren stehen zu bleiben, einen Oedipus vor Sophokles, einen Othello vor Shakespear geahndet? wer ein Volk, wie die Geschichte die Griechen uns zeigt, nur für möglich gehalten? Dies indess ist bei jedem Individuum der Fall; von jedem ist die Idee nur dadurch möglich, dass sie als Thatsache erscheint. Hierbei können wir uns nicht erwehren zu bemerken, wie, wenn man die Individualität bloss als ein Gerinnen des Stoffes um gewisse Bildungspunkte, als die Bestimmung einer Kraft in Einem Moment, an den sie nun tausend und tausend andere anknüpft, an Einem Ort, von welchem aus sie das Universum durchschweift und sich aneignet, als eine Unendlichkeit, die sich niemals wiederholt und niemals erschöpft, als eine Einheit, die in der wundervollsten Verschiedenheit immer dieselbe Laufbahn, von demselben Ursprung zu demselben Ziele zurücklegt, wie, sage ich, wenn man die Individualität auf diese Weise ansieht, ihre Betrachtung einen von dem Werth oder Unwerth der Einzelnen ganz unabhängigen Reiz hat.

Aber wenn die Individualität idealisch seyn soll, muss sie durch mehr, als bloss Neuheit, überraschen, eine grosse, würdige, allgemeine Idee von der Menschheit dergestalt offenbaren, dass sie, nur durch ihre Form begreiflich, durch sie nur geschaffen scheint. Ein idealischer Charakter muss Schwung genug haben, sich und mit ihm seine Beschauer aus dem engen Gebiete der Wirklichkeit in das weite Reich des Gedankens zu versetzen; er muss den Ernst des Lebens nur in dem Ernst der Ideen erblicken, die es erweckt, seine Schrecknisse und Schmerzen zur Erhabenheit retten, seine Freuden und Genüsse zur Grazie und intellectuellen Heiterkeit erweitern, in allen Kämpfen und Gefahren desselben als ein Ringer erscheinen, der bestimmt ist dem Grossen, Edlen und Unvergänglichen in der Menschheit den Sieg über das Niedrige, Beschränkte und Vergängliche zu erstreiten. Daher ist Freiheit in jedem edleren Sinne des Worts seine unerlasslichste Bedingung, tiefe Liebe zu Weisheit und Kunst seine treue Begleiterin, Milde und Anmuth seine untrüglichen Merkmale.

Wir haben im Vorigen des Epaminondas, als eines idealischen Charakters erwähnt, und wenn man von den Heldenzeiten zurückgeht, wo Fabel und Geschichte sich mit einander vermischen, so weiss ich in der That nicht, ob das ganze Alterthum einen mehr vollendeten und mehr dichterischen aufweist. Edelerworbener Ruhm seiner Vaterstadt, und die Freiheit von Hellas sind die einzigen Gefühle, die ihn beseelen; kein Blut färbt sein Schwert, als das dafür vergossne; wie der Sieg errungen ist, wird er fröhlicher Gründer friedlicher Städte; wie Griechenland seiner nicht mehr bedarf, kehrt er in den bescheidenen Kreis seiner Bürger zurück, und übt genügsam Weisheit und Kunst. Die Gefahren des Volksgerichts und des Todes zerstreut er durch ruhige Heiterkeit, und still ernsten Stolz und löst sie in gefälligen Scherz auf; kein Glück macht ihn vermessen, und kein Missgeschick trübt den Glanz seines Ruhms; noch dem Tode gebeut er, und vergeudet das Leben erst, da er des Siegs seiner Bürger gewiss ist. Wo giebt es ein erhebenderes Schauspiel, als den Aufbau Messenes? Nach gelungenem Kampf um die Freiheit, hatte Epaminondas eine der edelsten, friedfertigsten, und durch ihre unverschuldeten Unglücksfälle, und das Mislingen aller äussersten Anstrengungen heldenmüthiger Vaterlandsliebe rührendsten Nationen Griechenlands, nach einer Abwesenheit von Jahrhunderten, wieder in ihr Vaterland zurückgeführt, und gab ihnen, nicht ohne günstiges

Zusagen der Himmlischen, eine neue Stadt. Nachdem nun den Göttern geopfert worden war, von Epaminondas und den Thebanern dem Bacchus und Ismenischen Apoll, von den Argivern der Juno und dem Nemeischen Jupiter, von den Messeniern dem Ithometischen und dem Heldenzwillingspaar, dessen Zorn jetzt versöhnt schwieg, und von den tiefer eingeweiheten Priestern den grossen Göttinnen und dem Ueberbringer des geheimnissvollen Dienstes, luden sie die Heroen ein, in den künftigen Mauern zu wohnen, zuerst Messene, die Tochter des Triopis, dann Eurytus, Aphareus und seine Söhne, die Herakliden Cresphontes und Aepytus und vor allen den edeln aber unglücklichen Aristomenes, und nun verbrachten die drei verschwisterten Nationen, Zurückführer und Zurückgeführte, den Tag in gemeinschaftlichen Opfern und Gebeten. Darauf an den folgenden erhob sich der Umkreis der Mauern, und in ihnen stiegen die Häuser und Tempel empor, und zu dem Gewühle der Arbeit erschallten Argivische und Thebanische Flöten, auf denen die einfachen Weisen des alten Sacadas, und die künstlicheren des späteren Pronomos wetteifernd um den Preis rangen.[1]) Es waren die letzten schönen Blüthen ächt Griechischen Sinnes, die aufkeimten unter Epaminondas pflegenden Händen, und mit ihm, nachher nie wiederkehrend, dahinstarben.

Zwei Gründe machten es nothwendig, tiefer, und selbst mit Gefahr abzuschweifen vom Hauptgegenstande, in diese Betrachtungen einzugehn: es hätte sonst weder der wesentlichste Zug des Griechischen Charakters, noch unsre Ansicht des Verhältnisses desselben zu der neueren Zeit deutlich erkannt werden können.

Denn wenn nicht das Daseyn einer solchen tiefen und reinen Sehnsucht in jeder edleren menschlichen Brust gehörig berührt worden wäre, wenn wir nicht darauf aufmerksam gemacht hätten, dass sie das Princip ist, durch das jede Individualität die ihr zustehende Vollendung erhält, so wäre nie hinlänglich klar geworden, wie die Idealität des Griechischen Charakters nur von der Natur und Beschaffenheit dieser ununterbrochen lodernden, ewig erwärmenden und begeisternden Flammen möglich war. Wir haben im Vorigen die eigenthümliche Eigenschaft der Griechen in einen gewissen, sie beseelenden Drang gesetzt, das höchste Leben, als Nation, darzustellen, und wir haben ferner gesagt, dass gleichsam die natürliche Anlage ihres Wesens sie dahin führte, weil sich das

[1] *Humboldt gibt fast wörtlich die Erzählung bei Pausanias 4, 27, 5 wieder.*

Streben, nur schlechthin rein und voll Menschen zu seyn, bei ihnen innerlich bestimmter, und äusserlich mehr von den Umständen begünstigt aussprach.

Allein dies Streben trug von den frühesten Zeiten, die wir kennen, schon das Gepräge jener höheren Sehnsucht an sich. Denn je mehr der Grieche Mensch war, desto mehr betrat er gleichsam den Boden nur mit den Füssen, um sich mit dem Geist über denselben zu erheben. Ueberall knüpft er das Ueberirrdische an: von jedem Punkte aus schaft er sich ein unabhängiges Reich der Gedanken und der Phantasie; sein liebster Genuss war Geselligkeit, Mittheilung von Ideen und Empfindungen; in der Arbeit schätzte er mehr das Erringen, als das Errungene; zu beweglich, um sich irgend fesseln zu lassen, trug er sowohl in das Familien- als in das Staatsverhältniss mehr Freiheit hinüber, als sich jedesmal mit der Festigkeit beider vereinigen liess;[1]) ja seine Vaterlandsliebe selbst war mehr Liebe zu dem Ruhm, als zu dem Wohlstand und der Erhaltung desselben.

Einige dieser Züge und vorzüglich die letzteren gehören gewöhnlich nur wilden Nationen vor dem Zustande der Civilisation an, und verwischen sich mit dem Eintritt in die Gesellschaft. Der Grieche zeichnete sich aber gerade dadurch aus, dass er sie, mitten in derselben, beibehielt und ausbildete, und sein natürlicher Charakter unmittelbar zu seinem idealischen wurde, und dies bekräftigt aufs neue die Gegenwart jener ihn in seinem roheren und seinem feiner gebildeten Zustande gleich treu begleitenden Sehnsucht in ihm, die bei ihm zwar geradezu auf das Intellectuelle und Ueberirrdische, aber in diesen auf dasjenige hingieng, was sich vor Sinn und Phantasie in Ton und Umriss gestaltet. Er war daher glücklich genug dem letzten Ziele, zu dem sich eine Nation zu erheben vermag, ohne inneren Widerspruch und Kampf, und gleichsam instinktmässig nachstreben zu können. Denn das Geschick waltet über den Nationen, wie über den Individuen; die einen stattet es ärmlicher, die andern reichlicher aus, und nur wenigen wird es, sich gerade und unverworren des Strebens bewusst zu seyn, das sie vorzugsweise zu verfolgen bestimmt sind.

Eine etwas nähere Beleuchtung des Wesens der Individualität

[1]) *„trug — liess“ verbessert aus „war er dem patriarchalischen Leben, das die Welt in die Familie, und dem politischen, das sie in den Staat setzt, gleich abgeneigt.“*

war aber zweitens nothwendig, weil die Erforschung der Oekonomie des Schicksals mit derselben, wenn der Ausdruck erlaubt ist, und die Untersuchung, welche Charaktere die Nation und die Jahrhunderte aufgestellt haben, die der Gegenstand unsrer Betrachtung sind, und wieviel sich noch jetzt aus den Trümmern beider retten, und zu unsrem Gedeihen anwenden lässt, immer ein Hauptaugenmerk dieser Arbeit bleiben wird.[1]) Denn da hierin, dass nemlich der Ablauf der Jahrhunderte, sey es in Individuen oder Nationen, nach und nach immer einen höheren Begriff der Menschheit, als Thatsache, aufstelle, der Zweck alles menschlichen Strebens besteht, so darf auch keine die Geschichte nur von fern berührende Untersuchung ihre Blicke anderswohin wenden, am wenigsten eine die Griechen betreffende, die unläugbar das Alterthum an die neuere Zeit wiederanknüpft. Und dies ist nun doch die Ansicht, von der wir ausgehen. Das Leben soll, durch die Fülle seiner Bewegung, Ideen, erhaben über sich selbst und über jede Wirklichkeit, heften und erschaffen; der Mensch eine Kraft besitzen, zugleich durch eigne Anstrengung und Gunst des Schicksals, geistige Erscheinungen hervorzubringen, die, gegen die Vergangenheit gehalten, neu und für die Zukunft fruchtbar sind; und wie die Kunst in der idealischen Schönheit eine reine und unkörperliche Idee aufsucht oder besser erzeugt, nicht anders soll die Philosophie die Wahrheit, und das handelnde Leben die Charaktergrösse zu erzeugen im Stande seyn; alles soll also immerfort in Thätigkeit und in schöpferischer Thätigkeit verharren; alles auf Ergründung des noch Unbekannten, und Hervorbringung des noch nicht Gesehenen hinauslaufen; jeder auf einem Punkte zu stehen glauben, den er noch weit hinter sich zurücklassen muss.

Wer hiermit nicht übereinstimmt, wer sich einbildet, dass die höchste Kunst nur in Erreichung gefälliger Wahrheit, die höchste Philosophie nur im Zusammenordnen deutlich entwickelter Begriffe, der höchste moralische Werth nur in wohlgeordneter Glückseligkeit, oder einer durch blosse Gesetzmässigkeit erreichbaren Privat und gesellschaftlichen Vollkommenheit bestehe, ohne zu empfinden, dass Schönheit, Wahrheit und Charaktergehalt aus einem in seiner Beschaffenheit und Wirkungsart unbegreiflichen

[1]) *„immer — wird“ verbessert aus „ist der Zweck der gegenwärtigen Arbeit, die sich daher, wie um ihren Mittelpunkt, durchaus um die Moralität und Idealität des Charakters, den Werth des Menschen, als Menschen, dreht.“*

Streben entspringen, und statt nach vorhandenem Massstabe beurtheilt werden zu können, selbst durch die That den Massstab zu eigner und fremder Beurtheilung aufstellen, von dem müssen wir gleich hier scheiden. Ihm muss schon alles bis jetzt über die Griechen und ihr Verhältniss zu uns Gesagte übertrieben und chimärisch erscheinen, und da der Punkt, in welchem für uns erst die Wahrheit beginnt, ihm gerade das Ende derselben bezeichnet, so können unsre beiderseitigen Wege sich schlechterdings in keinem Schritte begegnen.

Nachdem nun bisher nicht sowohl bewiesen, da es eigentlich keines Beweises bedarf, als nur nach dem allgemeinen und von keinem abgeläugneten Eindruck gezeigt ist, dass die Griechen einen idealischen Charakter besitzen, und nachdem wir angedeutet haben, worin derselbe eigentlich liegt, werden wir nun noch die Natur seiner Idealität genauer, und vorzüglich im Gegensatz mit unserer modernen, zu bestimmen haben. Denn es wird hier nicht eigentlich eine Schilderung des Griechischen Charakters überhaupt, sondern nur eine Beleuchtung seiner Idealität beabsichtet, eine Beantwortung der Fragen: ob dieselbe in der That wahr, oder nur scheinbar ist? worauf sie beruht? und wie sie von uns zu unserem Frommen behandelt werden muss?

Die Begeisterung wird nur durch Begeisterung angezündet, und die Griechen üben nur dadurch eine so wunderbare Wirkung auf uns aus, dass jene sie durchglühende himmlische Sehnsucht sich lebendig in ihnen ausspricht. Sonst wäre auf keine Weise begreiflich, weder wie oft selbst unbedeutende Ueberreste von ihnen die Seele so tief erschüttern, noch wie mancherlei Widersprüche und Mängel, die wir in ihnen antreffen, nicht jenen Eindruck in uns stören sollten. Es ist lange ein Misgriff gewesen, und ist es oft noch jetzt, ihre Werke, statt mit ihnen selbst, mit den Gattungen, zu welchen man sie in wissenschaftlicher Beziehung rechnen kann, zu vergleichen, statt aus ihnen nur rein und klar den grossen und anmuthigen Geist ihrer Urheber zu schöpfen, in denselben Regeln und Theorien suchen zu wollen. Solange eine Nation die altGriechischen Werke wie eine Literatur, wie in der Absicht etwas Wissenschaftliches hervorzubringen gemacht ansieht, wie man es mit der neueren, der Römischen, ja der Griechischen selbst seit Alexander kann, solange ist zwischen der ächten Griechheit und ihr eine eherne Mauer gezogen, und so-

lange schweigen ihr Homer und Pindar und alle jene Heroen des griechischen Alterthums.[1])

Nur der Geist, nur die Gesinnung, nur die Ansicht der Menschheit, des Lebens und des Schicksals ist es, was uns anzieht und fesselt in den Ueberbleibseln jener Zeit, die das wundervolle Geheimniss besass, zugleich das Leben in seiner ganzen Mannigfaltigkeit aufzurollen, die Brust in ihren gewaltigsten Tiefen zu erschüttern, und dann das Wogen der so aufgeregten Phantasie und Empfindung durch einen immer zugleich bewegenden und beruhigenden Rhythmus zu beherrschen. Man muss ihnen gewissermassen schon ähnlich gestimmt seyn, um sie zu verstehen, nicht bald ihre Tiefe zu übersehen, bald ihre Zartheit zu verkennen: aber es ist merkwürdig, dass diesem Verständniss nichts so nachtheilig, als einseitige Bildung, und nichts minder nothwendig, als Kenntniss oder Gelehrsamkeit ist. Von den Römern z. B. ist es schwer zu glauben, dass sie in den Geist der Griechen je nur einigermassen tief eingedrungen wären. Von Cicero, Horaz, Virgil, dem Augustischen und den folgenden Zeitaltern liesse sich das Gegentheil sogar durch einzelne Thatsachen beweisen, und wenn vielleicht in irgend einer Periode die Römer die Griechen einfacher und natürlicher fassten, war es in der des Ennius, Plautus und Terenz. Sogar in den neueren Nationen ist es noch sichtbar, dass von den früher und vorzugsweise mit den Lateinischen Schriftstellern vertrauten die Griechischen leicht halb oder unrichtig verstanden werden. Den Deutschen kann dagegen niemand absprechen, sie treu und wahr zu erkennen: und doch waren die Römer selbst Abkömmlinge der Griechen, lebten zu gleicher Zeit mit ihnen, und besassen eine Sprache, die gewissermassen für einen Dialekt der Griechischen gelten kann, da wir mehr als 2000 Jahre von ihren schönsten Zeiten entfernt sind, und eine Sprache reden, die nur vielleicht, als später gebildete und minder begünstigte Schwester, sich einer gleichen Abkunft mit der ihrigen rühmen kann. Eine so wunderbare Verschiedenheit in den Bildungsschicksalen der Nationen verdiente eine genauere Beleuchtung und eine erschöpfende Aufsuchung ihrer Ursachen, wenn diese nicht hier zu weit vom Ziel abführen würden.

---

[1]) *„schweigen — Alterthums" verbessert aus „haben ihr Homer und Sophokles, Herodot, Plato und Demosthenes und alle ihre Zeitgenossen, wenn sie dieselben auch ewig in Händen hätten, geschwiegen".*

Wenn der Mensch den Menschen interessirt, so ist es nicht sein körperliches Geniessen und Leiden, sein äusserliches Thun und Treiben, welche die Theilnahme des Höchsten in unsrem Gemüthe an sich reissen, sondern die allgemeine Menschennatur in ihm, das Weben ihrer Kraft im Handeln und Leiden; wenn die Geschichte für uns Reiz hat, verlangen wir nicht gerade zu wissen, wie dieser oder jener Menschenhaufe drängte oder gedrängt wurde, siegte, oder unterlag, sondern wir wollen, wie in einem grossen Bilde, und, gleichsam dem Vermögen unsrer bloss nachsinnenden Vernunft, in der Erfahrung schauen, was das Schicksal über den Menschen, und noch mehr, was er über das Schicksal vermag. Nichts ist ermüdender, als die Mannigfaltigkeit der Wirklichkeit, die zahllose Menge ihrer Zufälligkeiten, wenn nicht aus ihr am Ende eine Idee hervorstrahlt, allein selbst ihre grösseste Anzahl scheint uns gering, wenn der Geist, vom Gegenstande geleitet, den Weg zu dieser entdeckt hat. Denn die Einfachheit der Idee lässt sich, ähnlich einem vielseitig geschliffenen Spiegel, einmal nur in der Vielfachheit der Erscheinungen erkennen. Wo also ein Mensch, eine menschliche Handlung oder ein menschliches Ereigniss die ihnen entsprechende Idee, am sichtbarsten, wie nur in leichter Hülle verschlossen, mit sich herumtragen, da ergreifen sie am lebendigsten das Gemüth, und wirken am wohlthätigsten auf dasselbe.

Und dies ist der Fall der Griechen. Der Grieche behandelte alles symbolisch, und indem er alles, was seinem Kreise naht, in ein Symbol umschafft, wird er selbst zum Symbol der Menschheit, und zwar in ihrer zartesten, reinsten und vollkommensten Gestalt.

Der Begriff des Symbols wird nicht immer richtig gefasst, und oft mit dem der Allegorie verwechselt. In beiden wird allerdings eine unsichtbare Idee in einer sichtbaren Gestalt ausgedrückt, aber in beiden auf sehr verschiedene Weise. Wenn die Griechen den Bacchus nach Flügeln (III. 19, 6. Paus.)[1]) zubenannten, den Mars in Fesseln bildeten, so waren dies allegorische Vorstellungen, und ebenfalls eine solche war die Ephesische Diana. Denn es war

[1]) *Die Stelle lautet: „Θεῶν δὲ σέβουσιν οἱ ταύτῃ τόν τε Ἀμυκλαῖον καὶ Διόνυσον, ὀρθότατα ἐμοὶ δοκεῖν Ψίλακα ἐπονομάζοντες· ψίλα γὰρ καλοῦσιν οἱ Δωριεῖς τὰ πτερὰ, ἀνθρώπους δὲ οἶνος ἐπαίρει τε καὶ ἀνακουφίζει γνώμην οὐδέν τι ἧσσον ἢ ὄρνιθος πτερά."*

eine deutlich gedachte Idee willkührlich an ein Bild geknüpft. Hingegen Bacchus und Venus selbst, der Schlaf, den Musen als Liebling beigesellt (Paus. II. 31, 5.)[1]) und so viele andre Gestalten des Alterthums sind wahre und eigentliche Symbole. Denn indem sie von einfachen und natürlichen Gegenständen ausgehen, von einem von wohlthätig üppiger Kraft überfliessenden Jüngling, einem Mädchen, das, eben aufblühend, sich dieses Aufblühens mit Befremden bewusst wird, der Freiheit, mit der die Seele im Schlafe, aller Sorgen entfesselt, durch das leise verknüpfte Reich der Träume schweift, indem sie, sage ich, von diesen Gegenständen ausgehen, kommen sie zu Ideen, die sie vorher nicht kannten, ja die ewig an sich unbegreiflich bleiben, und sich abgesondert niemals rein auffassen lassen, ohne wenigstens ihrer Individualität und ihres eigentlichen Wesens beraubt zu werden, wie z. B. die der Quellen der dichterischen Begeisterung, die, wie es Schiller so schön ausdrückt,[2]) hervorbricht, erst dann sich mächtig regt, wenn, wie im Schlafe die Glieder, die kälteren Kräfte gleichsam erstarrt ruhen, und das Leben, wie der Traum, mit einem neuen Glanz übergiesst. Je tiefer und schöner man z. B. in dem letzteren Fall die Idee des Schlafes fasst, wo der Mensch, im Vertrauen auf schützende Gottheiten, das wachsame Auge schliesst, die schützende Rechte entstrickt und sich nackt und wehrlos hingiebt, wo er freudig sich vom Getümmel des Lebens in den Schooss einsamer Nacht zurückzieht, froh selbst dem Genusse entsagt, und sich nur dem reinsten und ätherischsten Theil seines Wesens, der nie schlummernden Einbildungskraft überlässt, wo er erwacht bald aus entzückenden Träumen mit wehmüthiger Rührung, dass er erst sein Daseyn gleichsam vernichten muss, um Götterseligkeit mit müheloser Ueberwindung der Schwierigkeiten zu schmecken, bald aus furchtbaren, tief erschüttert, dass Geister und Schicksale vielleicht tückisch ihm auflauern, die ihm die blendende Helle des Tages verbirgt, wo er endlich mit jedem Auf- und Niedergange der Sonne, wie in einem kurzen Vorspiel die grosse Bahn seines Daseyns immer von neuem vollendet und wieder beginnt — je tiefer und gehaltvoller erscheint ihm auch die in diesem

---

[1]) *Die Stelle lautet: „Ἐπὶ δὲ αὐτῷ Μούσαις καὶ Ὕπνῳ θύουσι, λέγοντες τὸν Ὕπνον θεὸν μάλιστα εἶναι φίλον ταῖς Μούσαις.“*

[2]) *Hier liegt doch wohl eine nicht ganz klare Erinnerung an die „Macht Gesanges“ vor.*

Bilde ausgedrückte Idee. Denn das Symbol hat das Eigenthümliche, dass die Darstellung und das Dargestellte immer wechselsweise den Geist einladend nöthigen länger zu verweilen und tiefer einzugehen, da die Allegorie hingegen, wenn einmal die vermittelnde Idee aufgefunden ist, wie ein gelöstes Räthsel, nur kalte Bewunderung oder leichtes Wohlgefallen an anmuthig gelungner Gestalt zurücklässt.

Die blosse und eigentliche Allegorie ist den Griechen sehr fremd, und gehört, wo sie sich findet, wohl noch meistentheils späten Zeiten an; denn wo der Sinn gewichen ist, die Symbole zu erkennen, werden sie leicht zur Allegorie herabgewürdigt.

7.

Antrittsrede in der Berliner Akademie der Wissenschaften.

Meine gegenwärtige Zurückkunft in mein Vaterland hätte auf keine schönere und schmeichelhaftere Weise für mich bezeichnet werden können, als durch meine Aufnahme in Ihre Versammlung, meine Herren, in die mir heute durch Ihre Güte einzutreten vergönnt ist. Indem ich im Begriff bin, Ihnen für diesen Beweis Ihres Vertrauens meinen lebhaft empfundenen Dank auszudrücken, drängt sich mir zugleich das Gefühl auf, dass ich, ohne gerechte Ansprüche auf diese ehrenvolle Auszeichnung zu besitzen, dieselbe vorzüglich Ihrem Wohlwollen schuldig bin. Allein dieser Gedanke selbst erscheint mir um so erfreulicher und erhebender, als ich mehrere Männer in diesem Kreise erblicke, denen ein günstiges Schicksal mich früh nahe führte, und die mich seit Jahren fortdauernd ihrer Theilnahme, ihrer Zuneigung, ihrer Freundschaft würdigten. Wenn ich daher jetzt mit ihnen und mit denjenigen in dieser Versammlung, von welchen mir die gleichen Gesinnungen erst jetzt zu erbitten und künftig zu verdienen zusteht, zu gemeinschaftlichen Arbeiten eingeladen werde, so vereinigt sich in dem Gefühle dieses Vorzugs Alles, was Anhänglichkeit an seine Mitbürger, Erinnerung früherer Jugend und Genuss vertraulichen und freundschaftlichen Umgangs zugleich Rührendes und Erweckendes besitzen. Alles dies aber ergreift

---

Handschrift von Schreiberhand im Akademischen Archiv in Berlin. — Erster Druck: Harnack, Geschichte der königlich preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin 2, 341—342 (1900).

doppelt lebendig in der gegenwärtigen Zeit, in der sich jede zum Nutzen des Staats abzweckende Verbindung gleichsam von selbst fester und inniger an einander schliesst.

In eben dieser Zeit gewinnen auch die höchsten wissenschaftlichen Bemühungen eine noch unmittelbar für das Leben bedeutendere Wichtigkeit. In einem Augenblicke, wo nach langen unglücklichen Stürmen die Ruhe und altgewohnte Ordnung zurückkehrt, wo Vieles, das in seinem Laufe und seiner heilsamen Wirksamkeit gestört war, hergestellt, Manches neugegründet werden muss, was kann da wohlthätiger, was nothwendiger seyn, als unverbrüchlich fest an Wissenschaft und Kunst zu halten, und das Heiligthum treu zu bewahren, aus dem auf alle, auch die entferntesten Glieder des Staates, Licht und Wärme ausströmt, welches die leitenden Ideen zu jeder, auch noch so sehr durch die Wirklichkeit bedingten Einrichtung enthält, und auf dem grösstentheils — ihr köstlichster Besitz! — die Ehre der Nation beruht, die Achtung, welcher die unsrige, auch in dieser Rücksicht (man darf es mit Zuversicht als Deutscher und als Preusse sagen) seit langer Zeit bei dem gebildeten und unpartheiischen Theile Europas zu geniessen gewohnt ist? Vereine, wie derjenige, welchem Ihre Güte mir heute mich beizuzählen erlaubt, sind freilich als solche bestimmt, vorzugsweise gerade die höchsten und abgezogensten Theile der Wissenschaft zu bearbeiten; es ist ihr schönes Vorrecht, die Wahrheit aus ihren reinsten Quellen zu schöpfen; sie bestehen theils aus Männern, die sich ausschliesslich diesem Geschäfte widmen, und bieten anderntheils denen, welchen der mühevollere und einförmigere Beruf des Lebens einen grossen Theil ihrer Kräfte und ihrer Zeit abfordert, einen Zufluchtsort dar, wo sie die einschränkenden Bedingungen der Gegenwart vergessen und sich ungestört allein dem Nachdenken und der Forschung hingeben können. Die Wissenschaft aber giesst oft dann ihren wohlthätigsten Segen auf das Leben aus, wenn sie dasselbe gewissermassen zu vergessen scheint. Denn sie nährt und bildet den Geist, dass alles, was er erzeugt, ihr Gepräge an sich trägt, ja sie stimmt ihn dergestalt glücklich, harmonisch und wahrhaft göttlich, dass jeder Ton rein und voll aus ihm hervorklingt, dass sich alles, was er behandelt, gleichsam ohne sein Zuthun, den höchsten Ideen anschmiegt, und dass er den schwer zu entdeckenden Punkt nicht verfehlt, auf welchem Gedanke und Wirklichkeit sich begegnen und freiwillig in einander übergehen.

Denn es giebt in allen wichtigen Geschäften des Lebens einen solchen Punkt, den nur der mit der reinen Wissenschaft Vertraute erreichen, und nur das wahrhaft praktische Talent nie überschreiten wird.

Allein es wäre unrecht, diese Betrachtungen weiter vor Ihnen zu verfolgen. Ich würde sie nicht einmal berührt haben, wenn sie sich nicht unmittelbar an die Empfindungen anschlössen, die meine Aufnahme in Ihre Mitte in mir erweckt, und welche warm, lebendig und in ihrem ganzen Umfange auszudrücken wie meine Pflicht, so allein meine Absicht war.

8.

Berichtigungen und Zusätze

zum ersten Abschnitte des zweiten Bandes des Mithridates über die Cantabrische oder Baskische Sprache.

Es sind jetzt mehr als zehn Jahre, dass ich anfing, mich mit der Vaskischen Sprache zu beschäftigen, und dass ich, nach einer Reise durch ganz Spanien, eine zweite bloss in die Spanisch- und Französisch-Vaskischen Provinzen allein in der Absicht unternahm, durch mündliche Mittheilung zu vervollständigen, was in gedruckten Schriften nur sehr mangelhaft angetroffen wird. Seitdem haben meine Beschäftigungen ebenso sehr als mein Aufenthalt gewechselt; die Bearbeitung meiner Materialien über das Vaskische hat sich von einem Jahre zum andern verschoben, und ich habe mehr als einmal fast den Gedanken aufgegeben, sie noch je für das Publicum zu benutzen. Gerade in der Zeit, in welcher ich, überhäuft mit Berufsgeschäften, am wenigsten hoffen durfte, je eine eigene Schrift über diesen Gegenstand liefern zu können, hatte

---

Erster Druck: Adelung und Vater, Mithridates oder Allgemeine Sprachenkunde mit dem Vaterunser als Sprachprobe in beinahe fünfhundert Sprachen und Mundarten 4, 275—360 (1817). Der Titel hat dort den Zusatz: „von Wilhelm von Humboldt, königlich preussischem Staatsminister, Gesandten an dem königlich französischen Hofe und Ritter vieler hohen Orden“. Zugleich erschien eine fast gleichlautende Separatausgabe: Berichtigungen und Zusätze zum ersten Abschnitte des zweiten Bandes des Mithridates über die Cantabrische oder Baskische Sprache von Wilhelm von Humboldt. Berlin, 1817. In der Vossischen Buchhandlung. VI und 93 Seiten. Dem obigen Abdruck liegt diese vom Verfasser selbst korrigierte Separatausgabe (vgl. Schlesier, Erinnerungen an Wilhelm von Humboldt 2, 223) zugrunde.

Herr Professor Vater die Güte mir vorzuschlagen, in den dritten Band seines Mithridates einen ausführlichen Aufsatz über die Vaskische Sprache einzurücken, und ich nahm diesen Vorschlag mit Vergnügen an. Allein da sich meine Lage abermals veränderte, und ich bei freierer Musse mit doppeltem Eifer zu meinen Sprachstudien zurückkehrte, fand ich die Ausführung dieses Vorschlags sowohl dem Plane des Mithridates, als meinem eigenen unangemessen. Meine Untersuchungen über die Vaskische Sprache sind immer zugleich mit andern über das Land und die Nation, über den Zustand und die Bewohner des alten Spaniens, über die Spuren, welche man ausser der Halbinsel, z. B. in Italien — wo, um nur diess Eine anzuführen, das Schloss Astura bei Nettuno einen ganz Vaskischen Namen trägt — von den Vasken zu finden glaubt, verbunden gewesen; sie müssen daher auch ein Ganzes bilden, und würden noch von dem wenigen Interesse verlieren, welches sie schon besitzen mögen, wenn sie auseinandergerissen, und wenn allein dasjenige herausgehoben würde, was in einer blossen Sprachkunde Platz finden darf. Hätte ich mich indess auch innerhalb dieser Gränzen halten wollen, so würde wieder, meinem Plane nach, der grammatische und lexikalische Theil meiner Arbeit eine zu grosse Vollständigkeit für ein Werk erhalten haben, das der gesammten Sprachkunde gewidmet ist, und nicht ausführliche Beschreibungen der einzelnen Sprachen, sondern nur historische Nachrichten über sie liefern, nur die Eigenthümlichkeiten jeder, dasjenige, was sie von andern unterscheidet, oder ihnen nahe bringt, gründlich, aber kurz angeben, und den Platz bestimmen soll, welchen jede im ganzen Gebiete der menschlichen Sprache einnimmt. Ich habe daher, sobald meine jetzige Lage mich die Möglichkeit davon absehen liess, eine eigene Schrift über die Vasken auszuarbeiten angefangen, und hoffe dieselbe in nicht allzulanger Zeit vollenden zu können. Um jedoch indess den Wunsch meines würdigen Freundes zu erfüllen, und einem so wichtigen und schätzbaren Werke, als der Mithridates ist, wenigstens einigermassen nützlich zu werden, will ich in den folgenden Blättern einige Berichtigungen und Zusätze zu dem Artikel des Mithridates über die Vaskische Sprache liefern, und zugleich ein paar neue Sprachproben hinzufügen, von welchen die eine auch durch ihr Alter und ihren Inhalt interessant ist. Wien, im Sommer 1811.

Berichtigungen und Zusätze
zu Bd. 2. S. 9—30.*)

§. 1. Geschichte und Name. — S. 9—12. Von der Geschichte und dem Ursprunge des Vaskischen kann hier nicht gehandelt werden; beide erfordern eine eigene, tiefe und ausführliche Untersuchung. Ueber den Namen nur folgende wenige Worte.

§. 2. Der Name der Basconen, Vasconen, wird nicht selten von dem Vaskischen *Basocoa*: Waldbewohner, von *Basoa*: Wald, und der Endung *co*, abgeleitet.

§. 3. *Ence* ist kein Vaskisches Wort, sondern nur *ancea*, das aber eigentlich natürliche Anlage, Talent, heisst, *anza* und *anzoa*: Art und Weise; *anzo* wird auch als Conjunction für gleichwie gebraucht.

§. 4. Dass man die Gascogner, obgleich ihr Name ohne Zweifel derselbe als der der Vasconen ist, je Basquen nennen sollte, ist mir nie vorgekommen.

§. 5. In *Euscaldunac* und *Euscara* ist die Stammsilbe bloss *Eusc*; *ara* heisst nach Art und Weise, woher *arara*, *arauz*: nach (*selon*) und *araua*: die Regel, herkommt.

§. 6. In der That rührend ist es, dass die unglückliche Vaskische Nation so zerrissen worden ist, dass man in Verlegenheit geräth, sobald man sie mit einem allgemeinen Namen belegen will. Wirklich ist keiner, welchen Franzosen, Spanier und Deutsche einstimmig gebrauchten. Die ersteren kennen gar keine allgemeine Benennung des gesammten Stammes: sie sagen *Biscayens*, wenn sie von den Spanischen, *Basques*, wenn sie von ihren eigenen

---

*) Adelung, von dem dieser Artikel im Mithridates noch herrührt, hat bei demselben nicht einmal den Larramendi, sondern, wie es scheint, bloss Oihenarts *notitia utriusque Vasconiae* und Astarloa's Apologie (also das älteste und neueste) benutzen können.[1]) Kein Wunder daher, wenn er, dessen gründlicher Fleiss sonst selten Berichtigungen und Zusätze zulässt, hier eine unvollkommenere Arbeit lieferte. Bloss der zufällige Umstand, den ich gewiss weit entfernt bin, mir zum Verdienst anzurechnen, aus bessern Quellen geschöpft zu haben, macht es mir leicht, ihn hier zu berichtigen und zu vervollständigen.

[1]) *Larramendis* „El impossible vencido, arte de la lengua bascongada" *war Salamanca 1729, Oihenarts* „Notitia utriusque Vasconiae tum ibericae tum aquitanicae" *Paris 1638, Astarloas* „Apologia de la lengua bascongada ó ensayo critico filosofico de su perfeccion y antigüedad" *Madrid 1803 erschienen.*

Vasken reden, und nehmen im Nothfall ihre Zuflucht zu dem alten Namen: *Cantabres.* Die Spanier schränken den Namen *Vizcaya* nur auf die eigentliche Herrschaft *El Señorio* ein, und benennen die Bewohner gewöhnlich nach den einzelnen Provinzen: *Vizcainos*, *Guipuzcoanos* und *Alaveses.* Ich werde, um zugleich kurz und deutlich zu seyn, die ganze Nation nach Schlözer Vasken, den Spanischen Antheil des Landes Biscaya, den Französischen Basquenland, und das *Señorio* Vizcaya nennen. In *Bis-* oder *Vizcaya* ist die Stammsilbe wieder nur *Bis* oder *Viz*; *Caya* heisst Stoff, Sache.

§. 7. Mundarten. S. 23. 24. — Ich ziehe diesen Artikel hierher, weil sonst vieles im Folgenden nicht recht verständlich seyn dürfte. — Wenn von Hauptmundarten die Rede ist (denn einzelne Verschiedenheiten giebt es fast von Ort zu Ort, da die Nationaleifersucht der kleinsten Ortschaften so weit geht, dass für Gegenstände, die in der Sprache mehr als eine Benennung haben, benachbarte Dörfer sich nicht gern derselben bedienen, und die Sprache entfernter Ortschaften daher oft ähnlicher ist, als die näherer), so giebt es nur drei, und alle gute Vaskische Sprachlehrer nehmen nur soviel an, nemlich: 1.) den Labortanischen im Basquenlande und Navarra; 2.) den Guipuzcoanischen in Guipuzcoa und Alava; 3.) den Vizcayischen in Vizcaya. Die Benennungen des Autrigonischen und Vardulischen sind vermuthlich aus Oihenarts *Notitia utriusque Vasconiae p.* 72. genommen, aber wenigstens jetzt nicht mehr üblich.

§. 8. In allen diesen drei Dialekten ist die Sprache, nach ihrem Bau und Wörtervorrathe, durchaus und ganz und gar die selbe. Die Verschiedenheit der Mundarten liegt nur in der Ver schiedenheit der Aussprache, der Rechtschreibung, einiger Flexionsformen, vorzüglich beim Verbum, und endlich darin, dass eine Mundart gewisse Wörter braucht, welcher sich die andre nie, oder nur höchst selten bedient.

§. 9. Um hierbei in einiges Détail einzugehen, und zu verhindern, dass nicht dieselben Wörter für verschieden gehalten werden, mögen hier folgende Bemerkungen stehen: Die Labortanische Mundart aspirirt mehrere Anfangsvocale, und setzt ihnen alsdann ein *h* vor, so *handia*: gross, für *andia.* Die Guipuzcoanische hat diess *h* selten, doch in einigen Fällen, wie in *hitza*: das Wort; lässt es aber in der Aussprache so gut als gar nicht hören. Der Vizcayischen ist es ganz fremd. Die Labortanische spricht

das *ch* wie im Französischen aus, die beiden andern wie das Italienische *ci* vor einem Vocal, mithin wie *tsch*. Die Labortanische setzt also vor das *ch*, um den härtern Laut auszudrucken, noch ein *t*. So sind *etchea* und *echea* (Haus) ganz dasselbe Wort. Die Labortanische Mundart braucht sehr oft statt des *z* ein *c* mit Cedille. *Zamaria* und *Çamaria*: das Pferd. Daher kommt es, dass manches Mal dasselbe Wort auf drei und vierfache Weise geschrieben wird. So heisst Wind im Labortanischen *haicea*, im Guipuzcoanischen *aicea*, im Vizcayischen (da hier noch eine zweite Veränderung hinzukommt) *axia*. klein wird *tipia*, *ttipia*, *chipia* und *xipia* geschrieben.

§. 10. Der Vizcayische Dialekt lässt keinen Endvocal, wenn bei der Umbildung des Worts ein anderer Vocal auf ihn folgt, so stehen, wie er ist, und verändert dadurch die Gestalt sehr vieler Wörter, sowie sie mit dem Artikel verbunden werden. *E* und *a* verwandelt er, doch das letzte nur im Nominativ (da es sonst ganz wegfällt) in *i*, *o* in *u*; nach *i* setzt er ein *j*, nach *u* ein *b*. Er sagt daher *abia*: die Säule, für *abea*; *arduria*: die Sorge, für *ardura*: *usua*: die Taube, für *usoa*; *curija*: der Regen, für *euria*; *escuba*: die Hand, für *escua*.

§. 11. Ich werde hier alle Vaskischen Wörter, die ich anzuführen habe, im Guipuzcoanischen Dialekt anführen, oder im entgegengesetzten Fall immer genau bemerken, welcher Mundart sie angehören.

§. 12. Sprache. S. 12—15. Ob und inwiefern Deutsche und Lateinische Wörter (es ist wunderbar, dass Adelung hier die Griechischen übergeht, deren sich beim ersten Anblicke mehrere finden) im Vaskischen angetroffen werden? lässt sich nicht durch Anführung von 50 oder 100 Wörtern, die wieder nicht sorgfältig erst in sich untersucht, und auf ihre Stammlaute zurückgeführt werden, (welches überhaupt eine, alle gründlichere und bessere Sprachforschung untergrabende Methode ist), ausmachen, sondern bedarf einer viel vollständigeren und tieferen Untersuchung. Ich werde also nur die einzelnen angeführten Wörter durchgehen, und wo es nöthig ist, berichtigen, vorher aber bloss bemerken, dass, um die im Vaskischen vorkommenden Germanischen Wurzelwörter zu erklären, der Aufenthalt der Westgothen in Spanien wohl ein zu neues Ereigniss seyn dürfte.

§. 13. *Ala*: all. Ist mir unbekannt. *Ala* heisst so, oder, ein breiter Nachen, und in Zusammensetzungen (wo es selbst

zusammengezogen ist aus *ahal*) wie in *almena*: die Kraft, das Vermögen. Alles heisst *gucia*.

Arranoa, nicht *Aranoa*. *Aranoa* finde ich nirgends.

Ausa ist kein Wort. *Autsa*, allgemein Staub, doch auch Asche, die jedoch auch *errautsa*, von *erre*: verbrennen, heisst. In *auscua* ist nur *aus* Stammsilbe, und das Wort heisst genau genommen: Stoff zu Asche.

Ardia heisst nicht Vieh überhaupt, sondern das Schaf (auch der Floh), womit denn die Aehnlichkeit mit Herde wegfällt.

Bantza, *Pantza*, offenbar nicht echt Vaskisch.

Baldra finde ich nirgends. Nach Larramendi ist das Spanische *zamarra* echt Vaskisch, und heisst Pelz.

Das Fett heisst *gantza*, *licayoa*, *lumera*, *coipea*, *guicena*, *lodia*. *Betea* ist ein Adjectivum und heisst: voll, rund, und nur insofern auch fett. Also fällt auch hier die Verwandtschaft hinweg.

Das Loch heisst nicht *cullo*, sondern ohne allen *K*-Laut *zuloa*, *chuloa*, *ciloa*.

Derrea ist mir als Thor ganz unbekannt: Thor, Thür ist *atea*. *Derrea*, *torrea* heisst der Thurm, ist aber wohl das Spanische Wort.

Estrata muss *estratea* heissen.

Ar heisst nie Erde. Es ist aber das Pronomen der dritten Person, und offenbar unserem er ähnlich.

Nicht *estuta*, sondern *eztula*: der Husten.

Nicht *gordi*, sondern *gorde*.

Galda ist nicht kalt, sondern wird in den Schmieden vom Glühen des Eisens gebraucht. Kalt: *otza*.

Garmea ist mir gänzlich unbekannt. *Garma*: Feuergewehr. Betrübniss. Harm heisst *atsecabea*, *ansia*, *larrua*, *estua*, *ersia*, *lantua*.

Jacaya finde ich nirgends, wohl aber, dem Deutschen noch näher, *jaca*, *jaquea*, und *jazcaya*.

Potzoa wird ebenso wohl für den Hund, als die Hündin gebraucht.

Sah ist mir durchaus unbekannt. See, Teich heisst *aintzira*, *umancia*. Auch habe ich nie ein Vaskisches Wort gesehen, dass ein *h* zum Endbuchstaben hätte.

Nicht *titicoa*, sondern *titia*, und im Diminutivo *titichoa*.

§. 14. *Abitua* ist ebenso wenig echt Vaskisch, als *abillamendua*. Die eigentlichen Wörter für Kleid, Kleidung sind: *soñecoa*, *jazcaya*, *jaunzcaya*, *aldagarria*.

Knochen: *ezurra, azurra,* nicht *assura.* An eine Longobardische Endung ist dabei nicht zu denken. *Urra* ist eine im Vaskischen sehr gewöhnliche.

Luft nicht *aiera,* sondern *airea.*

Die Rose heisst auch *larrosa.*

Astiyo, nicht *astigo*; eine andere Form ist *astitu.*

Altzatu, alchatu: erheben, aufheben. Hoch heisst *goia, goratua.*

Angustia (nicht *angoestu*) wird bloss von Gemüthsbeengung, Angst, gebraucht, und ist vielleicht nicht einmal echt Vaskisch. Körperlich heisst die Enge *estutasuna, ersitasuna* und *chidortasuna.*

Abere heisst zwar nicht eigentlich Vermögen, sondern *aberea, abrea*: das Thier, vorzüglich das Lastthier (Vieh). Allein *aberatsa* heisst: reich, und *aberastasuna*: Reichthum.

Bär, im Guipuzcoanischen Dialekt *artza.*

Mehr echt Vaskische Wörter für Baum sind *arecha, zuhaitza.*

Blase auch *mascuria.*

Baba, nicht *boba.*

Die Bemerkung in Absicht der Blaselaute ist sehr richtig. Nach Astarloa kommt das *f* im Vaskischen gar nicht vor, sondern fehlt ganz, so wie auch im Litthauischen und einigen Amerikanischen Sprachen. Doch giebt es einige beständig mit *f* geschriebene Wörter, die ich aus keiner andern Sprache abzuleiten weiss.

Bortus. Stark heisst *indartsua, ersconа, sendoa, azcarra.* Freilich hat Larramendi auch *fuertea, portitza,* und das Pariser handschriftliche Lexicon *bortcha*: Gewalt. Allein diess sind fremde, später aufgenommene Wörter, die Adelung überhaupt in diesem Artikel nicht genug von den wirklich und echt Vaskischen unterschieden hat.

Besser als *biloa* sind *illea, ulea.*

Echt Vaskische Wörter für Stimme sind *aozquia* und (Labort.) *oïhuança.*

Collina finde ich nirgends, wohl aber *munoa* (was, im Vorbeigehen gesagt, mit βουνός dasselbe Wort scheint), *mendisca.*

Chancrea finde ich nicht. Der Krebs heisst *caramarroa, changurrua, amarra.*

Cantatu, nicht *cantu.*

Dea ist mir nie vorgekommen. Der Tag heisst *eguna.*

Ein handschriftliches Wörterbuch, das ich besitze, sagt: *Estomac, estomacoa, par corruption, sed urdalla.*

Frucht: *frutua.* Die heutige Vaskische Sprache kennt kein

anderes Wort dafür. Doch ist unter den Kindern in Vizcaya *chacha* dafür üblich.

Bessere Wörter für Wille sind *naya, gura, gogoa.*

Beiratea ist Glasfenster: Glas: *beira, beiraquia, vidrioa.*

Bocha finde ich nicht, wohl aber *bochina.*

Sserua ist eine falsche Art zu schreiben.

Erreguea. Kein Vaskisches Wort fängt mit einem *r* an. Königin: *erreguina.*

Harina finde ich nirgends.

Senarra, nicht *Senara.* *Arra* ist Endung.

§. 15. Anstatt jetzt fortzufahren, noch die wenigen Vaskischen Wörter zu berichtigen, welche S. 14. 15. aufgeführt sind, scheint es mir besser, hier den Liebhabern der Sprachforschung ein eigenes kleines Wörterverzeichniss zu geben, das ihnen vielleicht um so willkommener seyn wird, als ich bemerkt habe, dass die meisten Anführungen Vaskischer Wörter in andern Schriften von Unrichtigkeiten wimmeln.

Auswahl Vaskischer Wörter in alphabetischer Ordnung.

A der bestimmte Artikel, und das Pronomen 3ter Person, der, die, das; er, sie, es.

Abia, das Nest.

Acha, aitza, der Fels.

Achuria, arcumea, bildotsa, umerria, das Lamm.

Aci, wachsen, gewöhnen, erziehen. *Acia,* der Same. *Acilla, azaroa* (Saatmonat); *cemendia* (lichter Wald) November.

Adarra, adaquia, adacaya, Horn, Ast.

Adina, Alter, Reife.

Aditu, hören, verstehen, merken.

Ago, mehr. Wird hinten angehängt.

Agorra, trocken, daher unfruchtbar. *Agorrilla,* (Monat der Trockenheit) August.

Aguertu, aussehen, erscheinen.

Agurca, Greis (von Männern). Von Weibern, alte Frau, *atsoa.* S. *Zartatu.*

Ahal, al, mächtig, vermögend. (mit dem Hülfsverbum) können.

Aia, (Labort.) *Ahia,* der Kindsbrei.

Aicea, aiza, der Wind.
Aidea, der Verwandte.
Aiseria, azeria, azaria, der Fuchs.
Aita, der Vater. *Aitaguiarraba, -guinarreba, -guiarraoa,* der Schwiegervater.
Aitzinean, atzinean, vor, in Gegenwart.
Aizpa, aizta, Schwester, wenn nemlich die Schwester zu ihr spricht, da, wenn der Bruder redet, er *arreba* sagt.
Alaba, Tochter.
Alarguna, verwittwet.
Alboa, Seite (Halbe).
Aldamena, Seite, besonders eines Hügels (Halde): *aldean,* neben.
Aldia, Arbeit, jedoch nur in Zusammensetzungen. *Aitzurraldia,* Arbeit des Grabens; *goldealdia,* des Pflügens.
Aldiz, mal, (*hiru aldiz,* dreimal). *Aldatu,* verändern.
Alferra, alperra, aroya, naguia, faul, müssig.
Ama, die Mutter: *amaguiarraba cet.* (s. *aita*), die Schwiegermutter.
Amar, zehn. *Amaica,* eilf. Nicht, wie Hervas *Aritmetica delle nazioni p.* 116. 117. behauptet, von einem alten Worte *ca,* eins, (welches nicht existirt), sondern über zehn, von *ica,* am Abhange liegend, steil; *igan,* steigen.
Ametsa, der Traum.
Ametza, eine Art Eiche (Span. *Carvallo*). Das Span. *Encina* ist *artea,* und das Span. *Roble, aritza, ezcurra.*
Ana, die Amme.
Anaya, anagea, der Bruder.
Anci, ahanztu, vergessen.
Andia, gross, weit.
Andrea, vornehme Frau, Dame.
Antzutu, austrocknen, besonders von belebten trocken werdenden Dingen.
Aoa, aba, aboa, auba, der Mund. *Aoa,* auch die Schneide (vielleicht als der Mund des Schwertes).
Apa, der Kuss.
Apotea, der Eber.
Aquerra, der Bock.
Araguia, das Fleisch.
Aratza, rein, reinlich. *Aratu,* untersuchen, ausmitteln.
Arbina, schmal. *Arbia,* die Rübe.
Ardatza, die Spindel.

Ardia, 1.) das Schaf, 2.) der Floh.

Ardoa, arduna, arnua, noa, der Wein; eigentlich jede Art Getränk, daher *mahats arnoa*, Weintraubengetränk; *sagarnoa*, Aepfelgetränk, Cider.

Areatu, egen.

Arguia, das Licht.

Ari, jardun, sich mit etwas beschäftigen, etwas thun.

Arina, beweglich, leicht.

Aroa, Reifezeit, Zeit zum Säen. *Gastaroa*, Jugendzeit.

Arra, männlich (im Gegensatze des Weiblichen).

Arratsa, der Abend.

Arraultza, das Ei.

Arraya, arraina, der Fisch.

Arrea, aschgrau, trübe.

Arria, der Stein.

Arte, artean, zwischen.

Artoa, Mais; ursprünglich jedes Korn; Maisbrot.

Artu, nehmen, empfangen.

Artza, der Bär.

Asabac, burasoac, gurasoac, die Vorväter. *Aitasoa*, der Grossvater.

Ase, sättigen.

Asmatu, errathen, vorhersagen, erfinden.

Asnase artu, ats eguin, Athem holen.

Astea, die Woche. *Astia, beta*, Zeit zu etwas, Musse. *Astelena, ilena*, Montag. *Asteartea*, Dienstag. *Asteazquena, eguastena*, Mittwoche.

Astoa, der Esel. *Astoaren arima*, (die Seele des Esels) der Schmetterling.

Atorra, Hemde, besonders Frauenhemde; Mannshemde, *Alcandora*.

Atza, 1.) der Finger, auch *erhia*; 2.) das Jücken; 3.) die Krätze. Letztere auch *zaragarra*.

Atzo, gestern. *Atzean, ostean*, hinter.

Au, dieser, diese, dieses.

Auntza, die Ziege.

Aurra, 1.) vorn: *Aurpegnia*, das Gesicht; 2.) das Kind. Letzteres auch *seiña*.

Autsa, der Staub.

Aza, der Kohl.

Azala, oscola, die Rinde, Schale.

Azaoa, die Garbe.

Azcarra, stark, kräftig.

Aztala, nach Verschiedenheit der Gegenden: die Kniekehle, die Wade, der Hacken, auch das ganze Bein.

Azuna, trächtig, von Thieren; *izorra*, schwanger, von Weibern. Das letztere kommt von der Form des schwangern Leibes her; denn *içorrcirinac* heissen im Labort. Schwielen.

Baba, die Bohne.

Babazuca, *abazuza*, der Hagel.

Bacarra, allein, einzig.

Bada, darauf, also.

Balcha, *belcha*, schwarz. *Ilbalza* (schwarzer Monat), *Urtarrilla* (Wassermonat) Januar.

Baña, abgesondert, verschieden, je einer von mehreren; *baña*, aber, jedoch.

Baño, als, nach den Comparativis.

Baratza, der Garten.

Bardin, schnurgleich, eben, (von einer Fläche) gleich. *Bardincatu*, vergleichen.

Barea, die Milz.

Baricua, *ostiraïlla*, *ostirala*, *orcirala*, Freitag.

Barrabilla, der Hoden.

Barrea, *farra*, *hirria*, das Lachen.

Bat, einer, eine, eines.

Batsaya, die Jungfrau.

Batu, *bildu*, *biribillatu*, versammeln, einsammeln.

Bean (Labort. *behera*), unten; wenn es hinten an ein Wort angehängt wird, *pean*. *Lurpean*, unter der Erde.

Bearra, die Nothwendigkeit. *Bearda*, es ist nothwendig, man muss.

Beazuna, *ugormiña*, *kheldcrra* (Labort.), die Galle.

Becinta, *bepurua*, die Augenbraune.

Becoquia, *betondoa*, *belarra*, *belarria*, die Stirn.

Bederatzi, neun.

Beguia, das Auge. *Betazala*, (Augenschale) Augenlied. *Beatu*, *beguitsi*, *beguiratu*, sehen.

Beguitartea, (wörtlich: zwischen den Augen) Gesicht.

Beia (Labort. *behia*), die Kuh.

Belaña, *belauna*, das Knie.

Belarra, *bedarra*, das Gras.

Belarria, *bearria*, das Ohr.

Beorra, die Stute.

Bercea, bestea, der andere.
Berua, die Wärme, Hitze. *Bermea, garra, carra*, die Flamme.
Berria, neu.
Besoa, der Arm.
Beschoa, schwärzlich, braun.
Bi, zwei.
Biar, Morgen.
Bicia, das Leben.
Bidea, der Weg.
Biguna, locker, schwammig, weich.
Bihia, das Korn (*le grain*).
Bildurra, beldurra, die Furcht.
Biotza, das Herz.
Biribilla, burubilla, boilla, rund.
Biria, birica, hauscoa, die Lunge.
Bitsa, der Schaum. *Bitsuria*, der Reif.
Bizarra, der Bart.
Bortz, bost, fünf. *Bostortza*, (Fünfzahn) die Egge.
Buhatu (Labort. *bohatcea*), blasen.
Bularra, Brust. Die des Weibes insbesondere heisst auch noch *ugatza, beillezna* (Milchkugel). *Ugatza* heisst auch die Mutter- oder Ammenmilch selbst, als Abkürzung von *ugazeznca*; die Milch der eben in Wochen Gekommenen heisst *oritza*. Von *ugatza* kommt *ugazaita* und *ugazama*, der Stiefvater und die Stiefmutter.
Burdina, burnia, das Eisen.
Burua, der Kopf, auch im metaphorischen Sinne; die Aehre.
Bustia, ecea, feucht, nass.
Bustana, buztana, atzcquia, opa, der Schwanz. Das letzte Wort gilt nur von den sehr haarigen Schwänzen, wie der des Fuchses u. s. f. ist. S. *oparo*.
Buzoca, der Geier.
Caltea, der Schade, Nachtheil.
Campoa, 1.) das, was draussen ist, das Aeussere. *Campo ederra*, ein schönes Aeusseres. *Campoan*, draussen. *Camporatu*, herausnehmen, ausreissen, Ausnahme machen. 2.) das Feld, auch *landa, munaguca* (das berglose). Diese letzte Bedeutung scheint bloss abgeleitet.
Carea, quisua, der Kalk.
Carrica, die Strasse.

Catua, der Kater. *Cataemea,* (von *emea,* weiblich) die Katze.

Caya, gaya, Materie, Stoff, vorzüglich in Zusammensetzungen. *Jolascaya,* Stoff des Gesprächs.

Ceatu, zerstücken, zerschmettern, zerschlagen, (von der verneinenden Partikel *ce,* eigentlich vernichten).

Cecena, der Stier. *Cecilla,* (Stiermonat), *otsailla,* (Wolfs- oder Kältemonat) Februar.

Cerua, der Himmel.

Chaberama, die Schildkröte.

Chacurra, zacurra, potzoa, ora, der Hund. Das letzte Wort gilt insbesondere von den grossen Hunden, Packern, Bullenbeissern. *Oratu,* angreifen, anfallen. Der Hirtenhund heisst *artzanora* (für *artzainora,* der Packer des Schäfers), *zabuloa.*

Chala, das Kalb, vorzüglich, wenn es noch jung ist.

Charria, cherria, urdea, das Schwein, die Sau.

Chaua, chauba, garbia, rein, klar, (im Gegensatze des Trüben).

Chea, chiquia, klein, winzig, (von ganz kleinen zerriebenen, fast zu Staub gewordenen Dingen).

Chegosi (klein kochen), *ehoitu, ichiritzi,* verdauen.

Chidorra, eng, schmal, (Labort. Fusssteig).

Chiloa, ciloa, chuloa, zuloa, das Loch, die Grube, Höle, Mündung. *Chilborra, cila, chilcoa, cilcoa,* der Nabel.

Chinda, chingarra, inharra, der Funke.

Chindurria, chingurria, inhaurria, die Ameise.

Choria, der Vogel.

Chorrocha, zorrotza, spitzig, scharf.

Chorta, itoya, tanta, der Tropfen.

Churia, zuria, weiss.

Cia, cica, cichoa, ciria, die Spitze, der Stachel, (Labort. auch die Eichel).

Cillarra, das Silber.

Cillatu, jacondu, seine Nothdurft verrichten.

Cimaurra, cismaurra, iñaurquina, gorotza, der Mist.

Cimurra, die Runzel.

Cina, der Eid; *ciñez,* in Wahrheit, im Ernst.

Cocotza, ocotza, das Kinn.

Colcoa, galtzarra, der Schooss.

Cosca, zacona, zocona, Beule. Das erstere Wort zeigt eine Erhöhung auf einer Fläche an; die beiden letzten mehr eine runde Aushölung, so dass alle drei den Begriff der Beule

von beiden Seiten nehmen. *Zaque*, *zaca*, als Anhängsilbe (Postposition) heisst: ohne. S. *paltoa*.

Cucha, *ucha*, Kasten, nemlich ein kleiner: ein grosser heisst *arca*.

Cucusa, der Floh.

Curulloa, *lertsuna*, *lersuna*, der Kranich.

Curumiñoa, *listorra*, die Wespe.

Debecatu, verbieten.

Deitu, (jemanden) rufen, einladen.

Deus, etwas: mit hinzugesetzter Verneinung: nichts, wie das Franz. *rien*, vergl. *inor*.

Dia, die Menge, Volksmenge.

Dilista, *chilistea*, die Linse.

Dirua, das Geld.

Distiatu, *tistiatu*, glänzen.

Doan, umsonst (ohne Lohn).

Doya, recht, passend. *Doitu*, recht machen, anpassen.

Dupa, *upelu*, *upea*, die Kufe, ein grosses Fass.

Ea, Interjection. Auf! siehe!

Ean, wann, in. Wird nur hinten an die Wörter angehängt.

Ebaina, *erbala*, schwach.

Ecarri, tragen, ziehen, holen, bringen.

Ece, weil, denn.

Echea, das Haus.

Ecin, nicht können.

Edan, (Labort. *edatea*), trinken.

Edas, *edasi*, *erran*, *esan*, sprechen, sagen. *Eransi*, *erastea*, schwatzen.

Ederra, schön.

Edo, oder.

Edoya, *odeia*, *osa*, die Wolke.

Egaa, *egala*, *egoa*, der Flügel.

Egoa, *egoya*, der Südwind. Wohl wegen der Heftigkeit vom Vorigen.

Egarria, der Durst.

Egon, bestehen, seyn, stehen.

Egosi, kochen. *Egostoquia*, der Magen (vom Verdauen). Von Eiern besonders *ugosi*, sieden, brühen.

Eguia, die Wahrheit.

Eguin, machen.

Eguna, der Tag. *Egun*, heute.

Egurra, *zura*, Holz.

Ehea (Labort.), die Lauge.

Elea. 1.) die Fabel, auch die Rede überhaupt, welches die ursprüngliche Bedeutung scheint; 2.) die Herde. Die letztere auch *taldea, soldea.*

Elurra, der Schnee.

Eman, emon (Labort. *emaitea*), geben.

Emea, ema, emacumea, emaztea, emaztequia, 1.) *emea,* lieblich, angenehm. (auch *edea* heisst süss); 2.) das Weibliche überhaupt, das Weib. *Emea* und *ema* sind allgemein. Die andern werden in einigen Gegenden nur von verheiratheten Frauen gebraucht.

Emeretzi, neunzehn.

Enea, mein.

Eo, eho, eotu, ehaitu, eheatu, 1.) mahlen auf der Mühle; 2.) weben.

Epaïlla, März.

Era, 1.) Art des Aussehens, Anstand (Span. *aire*); 2.) die Zeit. Letztere auch *dembora* und *mendea.* Das letztere Wort scheint aber in besonderer Bedeutung genommen zu werden; denn im Pariser Manuscript heisst es: *mendea, siecle*; *bere mende gucian, durant toute sa vie. Eralora,* (Blüthenzeit) Frühling. Auch *udaberria,* neuer Sommer.

Erabera, die Mannbarkeit.

Eraldea, die Vernunft.

Erbia, der Hase.

Erdia, 1.) die Mitte, halb; *eguerdia,* der Mittag; *gauerdia,* die Mitternacht. 2.) *erdi, erditzea,* gebähren, (gleichsam sich theilen). *Emerdia,* die Wöchnerin.

Ereiñ, ereindu, säen.

Eria, krank.

Erioa, nach Larramendi bloss der Mord. (*Eriotu,* morden, tödten). Nach der Pariser Handschrift überhaupt der Tod. *Eriotza,* der Tod, den man leidet.

Erlea, die Biene.

Eroa, choroa, zoroa, wahnsinnig. Die eigentliche Bedeutung von *eroa* ist eine hole, blasenähnliche Sache.

Errana, die Schwiegertochter.

Errapea, das Euter.

Erre, brennen.

Erria, das Land.

Erroa, die Wurzel.

Erroya, belaa, belea, der Rabe.

Erscona, stark.

Ersia, estua, eingeengt, eng.

Escua, die Hand.

Escuina, escuma, escumacoa, escuña, escunecoa, escuya, recht, (entgegengesetzt dem linken).

Escqui, aufhängen.

Esi, ersi, ichi, einschliessen, umzingeln.

Estali, bedecken, verbergen.

Esteac, die Gedärme.

Eta, und.

Etsaya, der Feind.

Etzi, übermorgen; *etzidamu,* über-übermorgen; *etzidazu,* über-über-übermorgen.

Eulia, ulia, die Fliege.

Eun, hundert.

Euqui, iduqui, haben, thun: das allgemeine Hülfsverbum im Activo. In *euqui* ist bloss die erste Silbe radical.

Euria, uria, der Regen.

Ez, nein, nicht.

Ezcondu, heirathen. *Eztayac, ezteyac,* Hochzeit.

Eznea, die Milch.

Ezpaña, die Lippe.

Ezquerra, link.

Ezquilla, izquilla, die Glocke.

Eztarria, die Kehle.

Eztera, der Wetz-, Schleifstein.

Eztia, 1.) süss; 2.) der Honig.

Ezurra, der Knochen.

Faua, fauna, unfruchtbar.

Foafotu, blasen.

Fuinac, garunac, das Gehirn. S. *huna* in *Mamia.*

Gabe, bague, gue, baga, zaque, zaca, ohne. Alle diese Wörter werden, wie alle Präpositionen im Vaskischen, hinten angehängt.

Gacha, gaitza, schwer, beschwerlich.

Gacia, sauer (vom Geschmack).

Gaiña, die Oberfläche. *Gana, gaña,* der Gipfel.

Galdu, verlieren, (von einem Schiff: untergehen), verwüsten.

Gan, joan, jun, ibilli, gehen.

Gantza, das Fett.

Garagarra, die Gerste. *Garagarrilla*, (Gerstenmonat), *baguilla* (Bohnenmonat). *Ercaroa* (liebliche Jahrszeit) Junius. *Garagarrilla* wird auch zugleich für den Julius gebraucht.

Garaian, über. *Garaitu*, übertreffen, besiegen.

Garia, der Hagel. (Nur in der Soule üblich.)

Garia, ocaya, der Weitzen. *Garilla* (Weitzenmonat), *ustailla* (Monat des Ueberflusses), *uztailla* (Erntemonat) Julius.

Garrondoa, das Genick.

Gasna, gazta, der Käse.

Gaua, gauba, zaroa, die Nacht. Die beiden erstern sind die gewöhnlichen. *Zaroa* kenne ich nur in Zusammensetzungen: *aizaroa*, die Nacht des grünen Donnerstags: *onenzaroa*, (die beste Nacht), die Weihnachtsnacht.

Gaztea, der Jüngling.

Gogoa, die Neigung. Begierde: der Gedanke. das Gedächtniss.

Gogorra, hart, auch im metaphorischen Sinn.

Goia, hoch.

Goiza, der Morgen.

Goldea, der Pflug: im engeren Verstande, das Pflugeisen, Sech, (*soc*).

Gorra (Labort. auch *çorra, elkhorra*), taub.

Gorria, roth.

Gosea, der Hunger.

Gubia, uztaya, der Bogen (die Form desselben überhaupt). *Gubioa, eztarria, samea*, die Kehle.

Gucia, alles.

Guda, gudua, der Streit, das Gefecht.

Gueitu, vergrössern, vermehren: von Aeckern, auch verbessern. *Gueyago*, mehr.

Gueldia, langsam: wird auch von stehendem Wasser gebraucht. *Gueldazatu*, nach und nach durchdringen, von einer Flüssigkeit. *Guelditu*, aufhören. *Gueldiro*, sanft.

Guernua, garnura, cerisuria, pisya, chysya, der Harn.

Guero, nach. nachher. *Gueroa*, die Zukunft. *Gueratu*, aufhören, zurückhalten.

Guibelean, hinter. Nach der Pariser Handschrift ist *guibela*, der Hintere.

Gura, nai, wollen.

Guria, die Butter. Nach der Pariser Handschrift auch als Adjectivum, weich.

Gurpilla, gurpila, curpilla, das Rad. *Inguruan*, im Kreise, rings herum; *macurra*, krumm, gekrümmt.

Gurtu, verehren, hochachten. *Agurtu, agurreguin*, grüssen, woher der in Spanien übliche Gruss: *agur*. Vergl. *Agurea*.

Gusua, Geschwisterkind, Vetter.

Guti, gutchi, guichi, wenig.

Hagunea, ahuna, aparra, bitsa, pitsa, der Schaum. Die Pariser Handschrift beschränkt das erste Wort auf Schaum vor dem Munde.

Halsarrac, errayac, die Eingeweide.

Hastatu, befühlen, tappen. (*Hastamu, tatonnement*. Pariser Handschrift.)

Hiru, drei.

Hitza, mintza, mintzoa, das Wort.

Ia, ihia, ya, die Binse.

Ibarra, irura, errepira, hara, harana, belaua, das Thal.

Ibaya, der Fluss.

Icaratu, zittern.

Icasi, lernen.

Icatza, iquetza, die Kohle.

Iceba, icecoa, die Vater- oder Mutterschwester, Tante.

Icena, der Name.

Icertu, schwitzen.

Ichasoa, itsasoa, das Meer.

Ichua, itsua, blind.

Icusi, sehen.

Ideac, die gleiches Alters sind.

Idia, der Ochs.

Ieïa, das Fest.

Iesia, die Flucht. *Iesi joan*, fliehen.

Ifarra, iparra, artecaicea, der Nordwind.

Ihicia, eiza, die Jagd.

Il, sterben, tödten.

Illa, der Monat. *Illarguia*, der Mond.

Illoba, loïba, Enkel, Neffe.

Indagora, endagora, oindagora, orpoa, die Ferse.

Indarra, die Anstrengung, das Bestreben. *Indartsua*, stark.

Inor, iñor, ñihor, irgend einer, mit der Verneinung: keiner. Vergl. *deus*.

Iñetsi, regnen, schneien. Doch heissen beide auch von ihren Substantiven *euriari* und *elurrari*. *Intza*, der Thau: *iñuntza*, der Nebel.

Io, *igo*, *iyo*, *igan*, *gaindu*, steigen. *Igandea*, *iandea*, Sonntag.
Iracoitza, *larumbata*, *laurembata*, Sonnabend, Sabbath.
Iracurri, auskörnen, aber im physischen Sinn; auslesen, lesen.
Iragoa, vergangen. *Dembora iragana*, vergangene Zeit.
Iratzea, Farrenkraut. *Iraïlla* (Farrenkrautmonat), *Burulla*, September.
Irindu, *iranci*, *chiquiratu*, *osatu*, verschneiden.
Iruñ, spinnen.
Isil, *igil*, schweigen.
Isterra, *istarra*, die Lende.
Istoa, *istorra*, der Pfeil.
Ito, ersticken, ein Act. und Neutr.
Iturria, der Quell.
Itzala, *guereiza*, *quereiza*, der Schatten.
Izan, *ucan*, seyn. *Izan* ist das Hülfsverbum des Pass. und Neutr.
Izarra, der Stern.
Izpia, ein sehr feiner Faden Gold, Seide oder dergl. überhaupt, sowie auch *chuncha*, *zuntza*, ein sehr kleines Stück von etwas (*brin*). *Arizpiak*, Fleischfibern.
Izurra, die Falte (in Kleidern).
Jan, essen.
Jaquin, wissen.
Jario, fliessen.
Jasan, *jaso*, emporheben.
Jauci, springen, fallen.
Jauna, *jabea*, *nabusia*, *nagusia*, der Herr. *Jaungoicoa*, *jaincoa*, *jincoa*, Gott.
Jaunci, *janci*, bekleiden, anziehen.
Jayera, die Neigung im figürlichen Sinne.
Jayo, gebohren werden, entstehen.
Jo, schlagen.
Jorra, die Hacke. *Jorraïlla*, (Monat des Hackens), *opaïlla*, (Monat der Gaben) April.
Josi, Nähen.
Lacha, *latza*, sauer, herbe, rauh.
Lachoa, schwach, schlaff (*flasque*), faul.
Laguna, der Gehülfe, Genoss.
Lambroa, feiner Sprühregen. *Lañoa*, *lañua*, *lanchoa*, der Nebel.
Landa, das Feld. *Landu*, ein noch ungebauetes Land zum ersten Mal umackern.

Lapurra, *ebaina*, der Dieb, Räuber.

Larraña, *largana*, Tenne auf dem Felde.

Larrauca, Gesichtsfarbe und Haut, (Span. *tez*) Aussehen.

Larrea, Viehweide.

Larritu, 1.) wachsen; *larria*, gross. 2.) betrüben, ängstigen; *larria*, die Angst.

Larrua, *narrua*, das Fell, Leder. *Larmea*, *narmea*, die Haut (von Menschen).

Lartza, *sasia*, der Dornbusch.

Lasterra, schnell, behende.

Lastoa, der Strohhalm, das Stroh.

Lau, vier.

Laya, ein Ackerwerkzeug, wie eine Gabel gestaltet, zum Aufreissen des Bodens. *Layatu*, mit diesem Werkzeuge arbeiten.*)

Legarra, *ondarra*, der Sand, Kies.

Leguna, *leuna*, glatt.

Lenena, der, die, das erste; *lena*, figürlich das Haupt, das Erste in einer Sache.

Lepoa, *iduna*, der Hals, das Genick.

Lezoya, die Grube.

Lica, die Klebrigkeit.

Limicatu, lecken.

Liñaya, der Spinnrocken.

Lo, *loacartu*, schlafen; *loa*, der Schlaf; *loac*, *baldoquiac*, die Schläfe.

Lodia, *guicena*, dick, feist.

Lora, *lorca*, die Blume.

Lotacilla, (nach Astarloa, *Apologia de la lengua Bascongada*, *p.* 389. der Monat, in welchem das Jahr still steht), *Abenduba* (nach Astarloa. *Apol.* 394. Vaskischen Ursprungs, aber meiner Meynung nach aus Advent verdorben), December.

Lotu, binden, festbinden. *Lotequia*, der Leibeigene.

Lucea, lang, weit, gross.

Lurra, die Erde.

Madaria, *udarea*, die Birn.

Magala, der Schooss.

---

*) Diese Arbeit wird immer von mehreren neben einander stehenden Arbeitern zugleich verrichtet. Daher die Spanischen Redensarten: *Son de la misma laya*, sie sind eines Gelichters, *esto es de otra laya*, diess ist von anderer Art. Die Erklärungen des ins Spanische übergegangenen Wortes durch: Art, Gattung, Beschaffenheit in den Spanischen Wörterbüchern sind daher bloss metaphorisch, und hierdurch zu erklären.

Maguia, *maguina*, die Degenscheide.
Maiñatu, baden.
Maingua, *maquia*, lahm.
Maitatu, *onetsi*, *oniritzi*, lieben; das erste auch liebkosen.
Malcoa, *negarra*, *nigarra*, die Thräne.
Malsoa, langsam. *Malsotu*, zähmen.
Mamia, *muna*, *muña*, *una* (*unatu*, ermüden, abarbeiten) (Labort. *huna*), das Mark. Im Labortanischen Dialekt wird *muina* für Mark, *mamia* aber für Brodkrume gebraucht. Die letztere heisst dagegen im Guipuzcoanischen Dialekt *apurra*, *papurra*, *liperra*, *pantala*.
Mandoa, der Maulesel.
Maneatu, zurechtmachen, schmücken, verschönern.
Maquila, *maquilla*, *uha*, *uhca*, der Knüttel. Ein sehr grosser insbesondere heisst *aga*, *agaya*, ein langer und dünner *zardaya*, ein langer aber dicker *zurruna*.
Marra, die Gränze, auch die Linie, doch schreibt es Larramendi dann mit Einem *r*.
Marriatu, faulen.
Matsa, die Weintraube; *mastia*, der Weinberg.
Maubatu, *zangatu*, bellen.
Mea, dünn, fein, auch von mehreren zusammengehörenden, oder an einander befindlichen Dingen, weit auseinanderstehend; licht.
Mempetu, besitzen, beherrschen.
Menasta, das Metall.
Mendia, der Berg; *munoa*, der Hügel.
Menea, *mendea*, die Macht, das Ansehen. *Manatu*, befehlen.
Meta, der Haufe. (Franz. *tas*, *amas*.)
Mia, *mihia*, *miña*, die Zunge. *Migaña*, *mingaña*, (über der Zunge) der Gaumen. Wenn Larramendi das letzte Wort auch für die Zunge selbst setzt, ist es wohl nur ein Irrthum von ihm, oder eine unrichtige Art zu sprechen.
Miña, *somiña*, der Schmerz.
Mola, die Menge, Vielheit; *multsu*, viel. *Mulçoa*, *tas*, *amas*. Pariser Manuscript.
Mora, *moraga*, die Gedärme.
Mota, *mueta*, Gattung, Art.
Motea, die Knospe.
Motza, abgestumpft, verschnitten, kahl; haar-, feder-, blattlos. *Moztu*, verstümmeln. *Buru motz*, Kahlkopf; *besamotz*, einarmig.

Muga, die Gränze. *Mugua*, Gelegenheit; Zeit und Ort in dem Sinn, es ist nicht Ort, oder Zeit dazu.
Muguitu, *iguindu*, *iguitu*, bewegen.
Murua, der Gipfel; der Haufe.
Mutildu, rupfen (von den Vögeln gebraucht).
Mutilla, jung, von beiden Geschlechtern.
Nagustu, wachsen.
Naroa, fruchtbar.
Narra, 1.) einfältig, närrisch; 2.) eine Schleife (zum Ziehen).
Nasaya, *lasaya*, abgespannt, kraftlos, müde.
Nasarquia, der Muskel.
Nava, die Ebene, das Blachfeld.
Necatu, ermüden, abarbeiten; *nequea*, Arbeit, Mühseligkeit.
Negua, der Winter.
Neitu, aufhören, endigen.
Nerabea, jung. Nach dem Pariser Manuscript von Kindern beiderlei Geschlechts.
Nesca, das Mädchen, von dem schon ausgewachsenen, kräftigen; *nescacha*, von dem jüngern.
Neurria, das Mass; *neurtu*, messen.
Oarra, die Aufmerksamkeit; *oartu*, wahrnehmen, aufmerken.
Obe, besser.
Obena, *hobena*, *hoguena*, der Fehltritt, das Verbrechen.
Obia, 1.) das Grab. 2.) *Obiac*, Plur., das Zahnfleisch. S. *Oca*.
Odola, das Blut.
Oca, *ohea*, *oya*, *oatzea*, 1.) das Bett. 2.) *Oatzea*, das Nest. 3.) *Oeac*, *oyac*, das Zahnfleisch.
Oguei, zwanzig.
Oguia, Weitzenbrot.
Oi, *ei*, wird als Hülfsverbum zu den Verbis gesetzt, um den Begriff des Pflegens, Gewöhnens auszudrucken; *oitu*, gewöhnen.
Oiña, *oña*, der Fuss, noch bestimmter der Spann, von der Erhöhung, als der Grundbedeutung.
Oloa, der Hafer.
Ona, gut.
Oñacea, der Schmerz.
Oñatza, *aztarna*, *hatza*, Fussstapfen.
Oñaztua, *oneztua*, *onaztarguia*, *iyurzuria*, *chimista*, der Blitz.
Ondoa, das Ende, der Grund, das Letzte einer Sache; daher der Stamm, der Ursprung. *Ondoan*, neben.

Oparo, fruchtbar, reichlich. S. *Bustana*.
Oquela, *guelia*, das Rindfleisch.
Oquerra, 1.) schräge, schief; 2.) einäugig.
Orain, *oran*, jetzt. *Oraindic*, noch.
Orbaina, die Narbe.
Ordotsa, 1.) männlich. Harriet. *p.* 316.[1]) 2.) der Eber, Bär. *Ordongoa*, gross, stark. Der Gegensatz ist *urricha*, 1.) weiblich. Harriet. *p.* 322. 2.) die junge Kuh. *Urritu*, abnehmen, sich vermindern.
Oreña, *orina*, der Hirsch.
Orria, *ostoa*, *ostroa*, das Blatt. *Orrilla* (Blättermonat), *ostaroa*, (Blätterzeit) May.
Ortza, der Zahn.
Osaba, des Vaters Bruder, Onkel.
Osoa, ganz, dem nichts fehlt, von Thieren und Menschen, dem Fehlerhaften, Verschnittenen, Krüppelhaften entgegengesetzt; heil. *Osasuna*, die Gesundheit.
Osquea, (Labort. *oskia*), der Schuh.
Ostiga, *ostotsa*, *odotsa*, *turmoya*, *iurtzuria*, (Labort. *curciria*), *igorciria*, *iñusturia*, *iusturia*, *calerna*, Donner. *Osteguna*, *orceguna*, *eguena*, Donnerstag.
Ostu, stehlen.
Otsa, der Laut, das Geräusch.
Otsoa, der Wolf.
Otu, *otoiztu*, bitten, beten.
Otza, kalt.
Oyana, *basoa*, der Wald.
Ozcatu, *autsiquitu*, *utsiquitu*, beissen.
Oztea, die Menge.
Paltoa, *cosca*, *cosqueta*, die Hirnschale. S. *cosca*.
Pamichia, *pampulcta* (Vizcayischer Dialekt), ersteres ein dünnes, letzteres ein rundes Brod.
Papua, *masalla*, *matralla*, *matela*, *autza*, die Wange.
Pipia, ein Korn.
Piztu, anzünden.
Pospolina, *galeperra*, die Wachtel.
Poztu, erfreuen.
Puda, *aizcora*, die Axt.

[1]) *Gemeint ist Harriets Bayonne 1741 erschienene* „Grammatica escuarez eta francesez“.

Pusca, *zatia*, ein Stück (Theil von etwas).
Quaratsa, (Labort. *kiratza*), bitter.
Quca, *guca*, der Rauch.
Qucmena, das Bestreben, die Anstrengung.
Queñua (Labort. *keinua*), die Geberde, das Winken mit den Augen, oder dem Kopfe.
Sabela, der Bauch.
Sabia, *Sarbia*, eine Pflanzung junger Bäume.
Sagarra, der Apfel.
Saldu, verkaufen.
Sarea, das Netz.
Sarrasquia, *illotza*, der Leichnam.
Sarri, bald, schnell.
Sar, *sartu*, in etwas hineingehen, sich in etwas hineinwerfen.
Satitu, geniessen.
Satorro, *satsuria*, der Maulwurf.
Sei, sechs.
Semea, der Sohn.
Senarra, der Ehemann.
Sendoa, gesund, stark.
Sepa, *seta*, die Hartnäckigkeit, Streitsucht.
Seyala, die Decke.
Sildatu, *zuicatu*, *tincatu*, heften, feststecken, bestimmen.
Singlea, *ïetzia*, *iyetzia*, abgenutzt.
Siñistu, *sinistatu*, *siñetsi*, glauben.
Sisilua, *cicellua*, *truesa*, (Labort. *alkia*), die Bank.
Soca, ein Seil von Binsen.
Soilla, *carsoilla*, kahl. *Soildu*, kahl machen, entkleiden, berauben.
Soina, der Rücken.
Soloa, *soroa*, die Wiese.
Somatu, vorhersagen.
Soria, erlaubt.
Sorra, fühllos, betäubt.
Sortcea (Labort.), gebohren werden, entstehen. *Sortaldea*, (Seite des Entstehens) Orient. *Sorsaina*, der die Geburth der Menschen lenkende Schutzgeist. S. *Zaina*.
Sost, *sostaguiro*, plötzlich, aus dem Stegreif.
Sua, das Feuer.
Sudurra, *surra*, die Nase.
Sumindu, erzürnen, im Neutr. zornig werden, wüthen, toben.

Suya, (Labort. *suhia*), der Eidam.
Talazta, der Zeuge.
Talcatu, stossen (besonders von gehörnten Thieren), anstossen, straucheln.
Taloa, *galoa*, Art unter der Asche gebackenen Brodes.
Teguia, *toquia*, werden hinten an die Wörter angehängt, um den Begriff des Orts zu bezeichnen. *Choritoquia*, Ort, wo sich Vögel befinden.
Taldia, der verhältnissmässige Theil, der einem unter mehreren zufällt.
Tela, *maloa*, *malota*, die Flocke (vom Schnee).
Tipia, *chiquia*, klein.
Tirriña, das Nachtstuhlbecken.
Tolestu, zusammenlegen, falten.
Tortica, *lapa*, *liga*, die Hefen.
Trebatu, unterrichten, weisen; im Neutr. sich geschickt machen.
Tricua, *quiriquioa*, *sagarroya*, der Igel.
Tua, *istua*, *chistua*, der Speichel.
Ubela, *uspela*, *oria*, gelb, blass. Nach dem Pariser Manuscript ist es die dunkle, beinahe schwärzliche Farbe, die bei Stössen und Schlägen entsteht.
Ucabilla, *ucaraya*, die Faust; das letztere besonders auch das Handgelenk.
Ucalondoa, *ucondoa*, der Ellbogen.
Ucha, der Kasten (nur von kleineren gebräuchlich).
Uchaldu, *usyaldu*, welken, im Act. und Neutr.
Ucitu, theilen.
Ucordea, der Aermel.
Ucotu, *ucatu*, *ezeztu*, verneinen.
Uda, der Sommer. *Udazquena*, *udatzena*, *udarrazquia*, der Herbst (der letzte Sommer).
Ugarotu, schiffen.
Ugucatu, sich anstrengen, mit Kraft bestreben.
Uija (Vizc.), das Pech.
Ulea, *illea*, das Haar, die Wolle.
Ultzea, *iltzea*, *itzea*, der Nagel.
Unea, 1.) Ort, Gegend. Astarloa *Apol.* S. 235. 2.) Natürliche Anlage, Neigung.
Untzia, *ontzia*, das Schiff.
Ura, das Wasser.
Urdina, *urdiña*, blau, grau.

Urguitu, zusammenziehen, einschränken.
Uria, *iria*, die Stadt.
Urrea, *urregorria*, das Gold. *Urraida*, (dem Golde verwandt) das Kupfer.
Urria, *churra*, sparsam, dürftig. *Urrilla* (Monat der Sparsamkeit), *bildilla*, (des Aufhäufens) October.
Urten, *irten*, hervorkommen, hervorbrechen, ausschlagen (von Bäumen). *Urtea*, das Jahr. *Urtaiza*, der Ostwind.
Usaña, *usaya*, der Geruch (den man empfindet).
Usoa, die Taube.
Uste (mit dem Hülfsverbo *izan*), scheinen.
Utsa, hohl, leer; *utsunea*, die Grube; bloss, *ogui utsa*, blosses Brod; *utsitu*, *ustu*, ausleeren. *Utsa*, auch figürlich Mangel, Fehler.
Uzcaldu, binden, anbinden.
Uzquia, *eperdia*, *epurdia*, der Hintere.
Uzta, die Ernte.
Yelosgotu, wetteifern, nacheifern.
Yoterra, der Wiederhall, nemlich der wirklich wiederholte Laut. Der Ort des Wiederhalls heisst *oyarzuna*, *arribicia* (lebender Stein).
Zabala, weit, ausgedehnt.
Zabarra, langsam.
Zabaya, das Gerüst, die Bühne.
Zagueitu, vegetiren, (ein Pflanzenleben führen).
Zailla, hart, stark.
Zaina, *zaya*, *zaitzallea*, *zaitzaria*, der Wächter, Hüter. Die beiden ersten werden gewöhnlich den Substantiven hinten angehängt. *Arzaya* (von *ardia*), der Schäfer.
Zaiña, *zana*, *zaña*, Ader (im menschlichen Körper), dann auch Spannader, Sehne.
Zalantza, das Zweifeln, Schwanken.
Zaldia, *zamaria* (s. *zama*), das Pferd.
Zama, das Bündel, die Last.
Zanzoa, *eyagora*, *ojua*, *marrasca*, das Geschrei.
Zapaldu, *zapatu*, zermalmen, zertreten.
Zapallorra, *iguela*, *inguela*, *ugarayoa*, *zarrapoa*, der Frosch.
Zapoa, *apoa*, die Kröte.
Zaralea, *zuhaina*, Futter, (Franz. *fourage*).
Zarea, *otarra*, *sasquia*, der Korb.
Zarica, *iuncia*, der Weidenbaum.

Zartatu, *zarteguin*, zerspringen, platzen. *Zar*, *zarra*, (Labort. *çaharra*), alt: bei Menschen von beiden Geschlechtern üblich. S. *Agurea*. *Zartu*, alt werden.

Zarzoa, *arazoa*, *otsandea*, der Lärm, das Geräusch.

Zaulia, geschmeidig, behende.

Zauria, die Wunde.

Zazpi, sieben.

Zocoa, *chocoa*, der Winkel, die Ecke.

Zocorra, *soquilla*, die Erdscholle.

Zoria, reif.

Zorna, *zoldia*, der Eiter, die Materie.

Zortzi, acht. Daher *zortzico*, der Name der gewöhnlichen Vaskischen Gedichte, die aus achtzeiligen Strophen bestehen.

Zubia, die Brücke.

Zucena, *chuisena*, gerade, nicht gewunden.

Zuhaitza, der Baum. Nach der Pariser Handschrift wird das Wort auch insbesondere von der Eiche gebraucht.

Zuperna, der Sturm.

Zurrupatu, *churrupatu*, *urrupatu*, schlürfen.

Zurtza, verwaist.

Zut, *zutic*, *zutinic*, *chut etc.*, stehend. (Franz. *debout*.)

So wenig auch diess, natürlich immer sehr unvollständige Verzeichniss, welches der Raum und der Zweck dieses Werkes weiter auszudehnen verbot, zu eigentlichen Untersuchungen über die Vaskische Sprache hinreichen kann; so wird es doch den aufmerksamen Vergleicher der einzelnen Wörter auf manche Bemerkung, sowohl über die innere Abstammung und Verwandtschaft der Vaskischen Wörter, als über ihre Aehnlichkeit mit fremden führen, und einen, wenigstens einigermassen vollständigen Begriff von einer bisher in Deutschland gar nicht, oder höchstens durch einige grammatische Sonderbarkeiten bekannten Sprache geben. Ich habe zu diesem Endzweck mit Fleiss den Weg, den Familien der Vaskischen Wörter alphabetisch zu folgen, dem in Schriften über wenig bekannte Sprachen gewöhnlicheren, die in jeder Sprache vorkommenden Hauptbegriffe Vaskisch anzugeben, vorgezogen. Nur der erstere ist im Stande zur Einsicht in die innere Oekonomie einer Sprache in ihrer Wortbildung zu führen; auf dem letztern erhält man lauter einzelne, aus dem Ganzen zufällig herausgerissene Stücke, oft zusammengesetzte, manches

Mal fremde, ja wohl gar erst von den Grammatikern, nicht vom Volke gebildete Wörter; in das eigentliche Wesen der Sprache aber, in ihre einfachen Stammwörter, thut man kaum flüchtige und unsichere Blicke. Werke, wie das grosse Russische Wörterbuch[1] (wenn dasselbe auch in der Ausführung weniger mangelhaft wäre), die Schrift von Barton über die Amerikanischen Völkerschaften,[2] Hervas noch überdiess im Einzelnen sehr unzuverlässiges *Vocabolario Poliglotto*[3] und andere sind daher allerdings insofern äusserst schätzbar, als sie Nachrichten von Sprachen enthalten, über die alle vollständigere Quellen mangeln, allein für die Sprachforschung überhaupt von sehr beschränktem Nutzen. Die in denselben befolgte Methode begünstigt zwar scheinbar die etymologische Vergleichung, allein ich möchte ebensowohl behaupten, dass sie dieselbe oft irre führt. Nicht die einzelnen, ohne weitere Analyse aufgegriffenen Wörter zweier Sprachen, sondern die Analogie ihrer Wortbildung, zusammengenommen mit dem ganzen Umfange ihrer Wurzellaute, muss man vergleichen, um über ihre Abkunft und ihre Verwandtschaft ein gegründetes Urtheil zu fällen. Es ist gewiss in hohem Grade verdienstlich, wenn Reisende von gänzlich unbekannten Sprachen auch nur einige Dutzend Wörter zurückbringen; sie können immer zu Vermuthungen führen, und es ist unmöglich, in diesen Fällen mehr zu leisten. Aber über Sprachen, die eine vollständige und systematische Behandlung zulassen, sollte man nie wagen, auf einem andern Wege Urtheile zu fällen. Möglichst genaue Feststellung der Aussprache, und strenges Studium der innern Analogie sind die Grundfesten alles etymologischen Studiums, und nur weil man sie zu oft vernachlässigt hat, ist dasselbe schwankend und unvollständig geblieben. Auf der andern Seite müssen allerdings auch die Begriffe, in möglichster Allgemeinheit aufgeführt, (denn dass, wie die Pasigraphie, Pasilalie, und Pasitelegraphie, und wie alle diese Spielereien weiter heissen mögen, verlangt, die Bedeutung eines Worts, unabhängig von aller wirklichen Bezeichnung, abzuziehen unmöglich ist, und dass jedes Wort ein Individuum ist, das ebenso gut seine bestimmten

[1] *Das große in russischer Sprache abgefaßte vergleichende Wörterbuch aller Sprachen war Petersburg 1787—91 erschienen; vgl. darüber Adelung, Katharinens der Großen Verdienste um die vergleichende Sprachenkunde S. 37*

[2] *Barton*, „New views of the origin of the tribes and nations of America" *Philadelphia 1797—98.*

[3] „Vocabolario poliglotto con prolegomeni sopra più di 150 lingue", *Cesena 1787.*

Züge, als ein Gesicht seine Augen, Nase und Mund hat, über die hinaus man nach einem Schattenbilde greift, dem man wieder, durch eine eingebildete Sprache, neue Gestalt geben muss, weiss jeder nur irgend Kundige), allerdings, sage ich, müssen diese möglichst allgemein aufgefassten Begriffe mit ihren Bezeichnungen in den einzelnen Sprachen verglichen, und der Wörtervorrath der Sprachen von dem doppelten Gesichtspunct aus, dem seines innern Zusammenhanges, als System articulirter Laute, und dem seiner äussern Beziehung auf den Zweck der Bezeichnung, als Repräsentant der in dieser bestimmten Gestalt in den Begriff aufgenommenen Welt, betrachtet werden. Allein man muss beides mit einander verbinden, nicht eines dem andern aufopfern. Die obige Auswahl Vaskischer Wörter macht, und darf keinen Anspruch auf irgend einige Vollständigkeit machen. Allein ich habe doch die beiden hier erwähnten Zwecke zu verbinden gesucht, und dahin getrachtet, dass die hauptsächlichsten und ausgebreitetsten Vaskischen Wörterfamilien, vorzüglich diejenigen, welche auf die einfachsten Stammlaute führen, darin vorkämen, und zugleich nicht zu viele der, einer wenig cultivirten Nation geläufigsten Begriffe fehlen möchten. Einige Male hat mich auch zur Aufnahme eines Wortes die interessante Aehnlichkeit desselben (die nicht immer eine gleich in die Augen fallende zu seyn braucht) mit Wörtern bekannter Sprachen bestimmt.

Die Art der Ableitung und Zusammensetzung der Vaskischen Wörter wird den Sprachforschern an mehr als einem Beispiel in dem obigen Wörterverzeichnisse klar werden; manches Mal habe ich die Einsicht durch die Zusammenstellung der Wörter zu erleichtern gesucht. Den eigentlichen Bau der Sprache in dieser Rücksicht auseinanderzusetzen, muss natürlich meiner ausführlichen Schrift vorbehalten bleiben. Zwei Dinge aber werden, auch beim ersten Anblicke, Verwunderung erregen:

1.) Die grosse Menge von Formen vieler einzelnen Wörter, sowie auch die oft bedeutend grosse Anzahl verschiedener Ausdrücke für denselben Begriff.

2.) Die grosse Einfachheit mehrerer Stammwörter, die fast systematisch alle Wurzellaute, in ihren einfachsten Verbindungen, erschöpfen.

Das erste (wodurch ich veranlasst worden bin, eine, manchem vielleicht entbehrlich scheinende Vielfachheit dieser Formen aufzuführen) beweist die ehemalige Verbreitung der Sprache, und ihre

Zerstückelung in vielerlei Mundarten, wie sie bei einer Nation, deren Stämme, ursprünglich in geringer Verbindung, ein meistentheils bergiges Land bewohnen, natürlich ist: das zweite ihr hohes Alter, und ihre von andern ihrer Schwestern unabhängige Selbstständigkeit. Von den Verbindungen zweier Vocale, unstreitig den einfachsten unter allen, finden sich z. B. ohne alles mühsame Aufsuchen, und künstliche Zerlegen der Wörter, *ai*, *ao*, *au*, *ea*, *ee* (*ehea*), *ei* (soviel als *ei*), *eo*, *eu*, *ia*, *ie*, (*ieia*), *ii* (*ihia* soviel als *ia*), *io*, *iu* (*iun* soviel als *gan*), *oa* (Imperat. von *joan*: gehen), *oe*, *oi*, *ua*, *ue* (*uea*, *uhea*, beide soviel als *maquila*), *ui*, wie man sich leicht durch das obige Wörterverzeichniss davon überzeugen kann. Zum Beweise der Regelmässigkeit der Verbindungen der Consonanten mit Vocalen kann noch folgendes Beispiel dienen. Nimmt man den Buchstaben *s*, so findet man denselben nicht nur mit allen Vocalen verbunden, *ase*, *esi*, *isil*, *oso*, *usqui* (soviel als *uzquia*), sondern es werden auch aus *as-*, *es-*, *is-*, *os-*, *us-* neue Wörter durch völlig gleiche Verbindung mit andern Consonanten gebildet, wie folgende Tabelle beweist:

	ts	*st*	*j*	*x*	*ch*	*tz*	*z*	*p*	*c*
as	*ats*, s. *asnase*.	*astuna*, schwer.	*ajola*, Sorge, Bedrängniss.	*axekhabeac*, Beleidigungen.	*acha*.	*atzean*, s. *atzo*.	*azala*.	*aspia*, niedergedrückt.	*asco*, viel.
es	*etsi*, verzweifeln.	*estua*, s. *ersia*.			*echun*, sich niederlegen.	*etzin*, soviel als *echun*.	*ezarri*, sich setzen.	*espea*, die Unterdrückung.	*escoa*, nass.
is	*itsua*, gleichsam: bedeckt, verschlossen.	*istuna*, Canal, von der Enge.		*ixil*, soviel als *isil*.	*ichua*, soviel als *itsua*.	*itzi*, verlassen.	*izquia*, Sorge.	*ispetu*, vor-, zurückbehalten.	*iscambilla*, der Lärm, das Geräusch.
os	*otsa*.	*ostean*, soviel als *atzean*.			*ocha*, soviel als *otsa*.	*otza*.	*oztea*.	*ospela*, die Frostbeule.	*oscola*, soviel als *azala*.
us	*utsa*.	*ustu*, s. *utsa*.	*ujola*, Ueberschwemmung, figürlich Häufung.	*uxtua*, das Zischen.		*utzi*, soviel als *itzi*.	*uzquia*.	*uspela*, soviel als *ubela*.	*usquea*, Hirse.

Selbst in der weiteren Ableitung bleibt dieselbe Analogie. So entstehen aus *ers* z. B. in *ersia*, wieder, wie aus *es*- Wörter in *erts*- (*ertsi*, soviel als *ersi*), *erst*- (*erstura*: die Angst), *erch*- (*erchatu*: stossen, drängen), *ertz*- (*ertzaula*: der Wall, von dem Umgeben), *erz*- (*erzatua*, von Schiffen, angehakt, geentert), *ersc*- (*erscona*). Auf die Verwandtschaft der Bedeutungen in den hier angeführten Wörtern habe ich mit Fleiss jetzt keine Rücksicht genommen; die Beziehungen der Laute und die ihrer Bezeichnungen müssen nothwendig erst von einander getrennt betrachtet werden, und hier ist mehr nur von verschiedenen Formen die Rede. Indess wird eine genaue Ansicht bald zeigen, dass alle angeführte Wörter wenigstens bloss innerhalb eines gewissen Umfanges von Begriffen liegen.

Ueber die Aehnlichkeit der in dem obigen Verzeichnisse enthaltenen Wörter mit fremden habe ich mich aller Bemerkungen enthalten. Nur eine vollständigere Vergleichung, als der Raum hier zuliess, könnte ein Urtheil hierüber begründen.

Uebrigens muss ich noch bemerken, dass ich zwar im Ganzen bei Anfertigung des obigen Verzeichnisses dem Larramendischen Wörterbuche[1]) gefolgt bin, allein zugleich doch alle meine Hülfsmittel dabei benutzt, und aus allen Zusätze und Berichtigungen hinzugefügt habe.

§. 16. Charakter der Sprache. S. 15. Einen besondern Hang zu Vocalen habe ich nie im Vaskischen bemerkt. Wahr ist es indess, dass diese Sprache durchaus von aller unangenehmen Häufung von Consonanten frei ist. Astarloa behauptet sogar, dass nie zwei Consonanten eine Silbe weder anfangen, noch beschliessen, und wenn man *ts*, *tz*, *st*, als einen Buchstaben ansieht, wie es die beiden ersten denn wirklich sind, und sehr wenige mit *br*, *dr*, *tr* anfangende Silben, von denen einige noch durch Zusammenziehung entstehen, ausnimmt; so ist die Behauptung allerdings richtig. Das Zusammenstossen des *l* mit einem andern Consonanten kommt, soviel ich bemerkt habe, wirklich nie vor.

§. 17. Die Bemerkung, dass die Consonanten nur starke Aspirationen seyen, mag wohl besser auf sich beruhen. Viel-

---

[1]) *Larramendis* „Diccionario trilingue del Castellano, Bascuence y Latin" *war San Sebastian 1745 erschienen.*

leicht kommt dieselbe durch Misverstand daher, dass Oihenart in der Vorrede zu seinen Sprichwörtern [1]) bemerkt, dass mehrere Consonanten, ausser ihrem gewöhnlichen, noch einen aspirirten, und einen diminutiven (gebrochnen, dem Spanischen *ll* und *ñ* ähnlichen) Laut haben. Er nennt von denselben *c*, *d*, *l*, *n*, *p*, *r*, *s*, *t*. Das gebrochene *d* und *t* muss dem Ungarischen *gy* und *ty* gleichkommen. Allein diess alles gilt höchstens vom Labortanischen Dialekt, und auf jeden Fall haben diese Feinheiten der Aussprache für den blossen Sprachforscher keine Wichtigkeit.

§. 18. Uebrigens heisst *aochoa* nicht küssen, sondern ist Diminutivum von *aoa*.

§. 19. S. 16. Z. 12. statt *anditosuna*, l. *anditasuna*. Zwischen *anditu* und *andiagotu* ist der Unterschied der, dass das erstere vom Positivus, das zweite vom Comparativus gebildet ist: ich mache gross, grösser. *Tu* ist die Endung des Infin. im Präs.: im Labortanischen Dialekt *tea*, und *tcea*. *Andientsua* kommt vom Superlativ *andiena* her. *Arguitua* ist das Part. Pass. oder der mit einem Artikel versehene Infinitiv; denn *arguitu* heisst nicht ich erleuchte, sondern erleuchten. *Argusu* ist kein Vaskisches Wort. Z. 27. statt *goicova*, l. *goicoa*. Z. 28. statt *eguz*, l. *eguna*. Z. 29. statt *arguitzaita*, l. *arguizaita*. *Duena* ist im Labortanischen Dialekt das Part. Präs. von *dut* mit dem Artikel.

§. 20. Die Silben, durch welche die verschiedenen Redetheile gebildet werden, sind sehr vielfach, allein in ihrer Bedeutung nicht so fest bestimmt, als in einigen andern Sprachen. Ausserordentlich gross aber ist die Freiheit, fast jedes Wort in einen andern Redetheil zu verwandeln, und dadurch neue Wörter zu bilden. Die blosse Anhängung von *tu* ist hinreichend, ein Verbum zu erhalten, und so kann ein Casus obliquus, ein Substantivum mit seiner Postposition u. s. w. in ein Zeitwort übergehen. *Aitaren* heisst des Vaters, *aitarena*: das des Vaters, *aitarenatu*: zu dem (Eigenthum) des Vaters machen. *Aitagana* heisst zum Vater; *aitaganatu*: zum Vater hin machen (kommen).

Einen äusserst sinnigen Unterschied macht die Vaskische Sprache durch die Endungen *-tasuna*, welche einen Ueberfluss, einen Vorzug, und *-queria* (von *eria*: Krankheit), welche einen

---

[1]) „Proverbes basques" *und* „Poésies basques", *Paris 1657*.

Mangel anzeigt. Jede gute Eigenschaft wird nemlich durch *-tasuna*, jede schlechte durch *-queria* bezeichnet. *Ontasuna*: Güte, *ordiqueria*: Trunkenheit. Wenn eine Eigenschaft sowohl Vorzug als Mangel seyn kann, so bestimmt die Anhängung der einen oder andern Endung, in welchem Sinne sie genommen wird. *Mentasuna*: Einfalt, kann nur die liebenswürdige eines edeln Gemüthes seyn. *Umetasuna*: Kindlichkeit, *umequeria*: Kindischheit. Ist endlich ein Fehler durch die Natur entstanden, mithin moralisch gleichgültig, oder ist er der Zurechnung fähig, so wird im ersten Fall immer *-tasuna*, im letztern *-queria* gebraucht. *Zoratasuna*: Narrheit, als Krankheit; *zoraqueria*, als Verkehrtheit des Verstandes. *Arrotasuna*, das Hohlseyn eines Baumes, oder einer andern Sache; *arroqueria*: die Aufgeblasenheit eines eiteln Menschen.

Die meisten Vaskischen Wörter sind vielfach zusammengesetzt, und die Spuren ihrer Zusammensetzung sind meistentheils sehr sichtbar geblieben. So *be-co-quia*: die Stirn, von *beguia*: Auge, und den Ableitungssilben *co*, und *quia*, dasjenige, was zu den Augen gehört; *u-g-atza*: die Weiberbrust, von *ura* (Wasser und jede Flüssigkeit), und *atza* (Finger, Speiche, jeder länglich vorstehende Körper); *od-otsa*: der Donner, von *odeia* und *otsa*: das Geräusch der Wolke. Diese Aufsuchung der Wurzellaute ist daher ein wichtiger Theil der Zergliederung dieser Sprache. Die gleichsam abergläubigen Verehrer des Vaskischen treiben diese Analyse der Wörter so weit, dass sie jeden Buchstaben bedeutungsvoll erklären.

Um nur ein Beispiel hiervon aus Astarloa anzuführen, so soll *atza*: der Finger, von *a*, dem Zeichen der Stärke, und *tz*, dem des Ueberflusses, eigentlich Ueberfluss von Stärke heissen. Inwiefern diess gewiss zu weit getriebene System dennoch wirklich Grund hat, verdient bei der ausführlichen Behandlung der Sprache eine genaue Auseinandersetzung.

Von der Zusammensetzung will ich hier nur das Einzige bemerken, dass nicht, wie in den meisten andern Sprachen, immer das ganze Wort, sondern oft nur eine Silbe, mithin manches Mal nur ein Buchstab in die Composition übergeht. So kommt der Familienname *U-g-arte*, zwischen Wassern, von *Ura* und *arte*; *g* ist nur des Wohlklanges wegen eingeschoben. Ebenso ist *u-bici-a*, lebendiges Wasser. Diess verursacht manches Mal Undeutlichkeit, wenn die in das Compositum übergehende Silbe zwei Wörtern gemeinschaftlich ist. So heisst *ar-caya* zugleich Pökelfleisch und

Kerze, das erste von *ara-guia*, das zweite von *ar-guia*. Indess sagt man auch vollständig *ar-gui-caya*.

Wie viel es zur richtigen Auffindung der Etymologie beiträgt, wenn man alle Ableitungssilben abschneidet und daher z. B. in *araguia*, *arguia*, *beguia*, *uzquia*, *euqui* nur die Wurzellaute *ara*, *ar*, *be*, *uz*, und *eu* erkennt, bedarf keiner eigenen Bemerkung. Manches Mal aber ist diese Aufsuchung des Wurzellautes nichts weniger als leicht. Was soll man z. B. als solchen in dem Vaskischen Worte: W e i n annehmen, wenn man zugleich *ardoa*, *arnoa* und *noa* sagt?

§. 21. S. 17. Was von der Vaskischen Declination gesagt ist, scheint aus Oihenarts *notitia utriusque Vasconiae* entlehnt, ist aber wenigstens sehr unvollständig und giebt zum Theil durchaus unrichtige Begriffe.

Die Casus der Vaskischen Declination, wie sie gewöhnlich, z. B. in Larramendi, aufgezählt werden, sind grösstentheils aus dem unveränderten Stammworte und einer angehängten Postposition zusammengesetzt. *Jaun-arentzat*, für den Herrn. *Ogui-gabe*, ohne Brod. Allein in einigen erkennt man eine solche Postposition gar nicht, wie in *guizon-a-c*, der Mensch (in Handlung begriffen), *ait-a-r-i* (*a* ist Artikel, *r* Wohllautbuchstab, bloss *i* Casuszeichen), dem Vater: in andern dunkel, als *am-a-r-en*, der Mutter (*an*, *en* bedeuten als Postposition i n). Man muss daher entweder alle mögliche Postpositionen (welches aber sehr unzweckmässig seyn würde) vollständig aufgezählt unter die Casus rangiren, oder die offenbaren Postpositionen von den Casibus absondern. In der vorliegenden Stelle ist beides so vermischt, dass das für den Ablativus angeführte *s* (im Labortanischen Dialekt für *z* gebräuchlich), welches hier, gerade wie *i*, eine Flexion scheint, die abgekürzte Postposition *az*, *gaz*, mit, ist; *buruz*, mit dem Kopfe.

Wahre Casus, wenn man auf die Verschiedenheit der Casuszeichen sieht, hat das Vaskische nur drei: Nominativ, Genitiv und Dativ. Der Accusativ und Vocativ sind dem Nominativ gleich, und unter dem Namen des Ablativs zählt Larramendi einige, jedoch bei weitem nicht alle Verbindungen mit Postpositionen auf. Eben solche Verbindungen sind das, was er andere besondere Artikel des Nomens nennt.

Die Declination ist allerdings eine mit, und eine ohne Artikel. Der Unterschied ihres Gebrauchs ist sehr bestimmt. Die erste

dient in allen Fällen, wo das Substantivum seinen Artikel mit sich führt, wofür im Ganzen dieselben Regeln, als im Deutschen, gelten. Die zweite ist zunächst für die, immer ohne Artikel vorkommenden Eigennamen bestimmt, wird indess auch da gebraucht, wo das Substantivum unbestimmt ist. In manchen dieser Fälle bedient man sich aber einer Postposition statt eines Casus dieser Declination. So sagt man nicht *oguien*, sondern *oguiz asea*, satt an Brod. Die Endungen sind in beiden für alle Casus, bis auf kleine Verschiedenheiten im Nominativ des Handelns dieselben, wie folgende Gegeneinanderstellung zeigt, nur dass die erste dieser Declinationen den Artikel und alsdann im Singular ein *r euphonicum* mit sich führt.

	Declination mit Artikel	Declination ohne Artikel	
	Singular.	**Singular.**	
		Wenn das Subst. sich in einen Consonanten endigt.	Wenn es in einen Vocal ausgeht.
Nom. des Handelns	*a-c*	*c*	*ec*
Nom. des Leidens oder neutralen Zustandes Accus. und Vocat.	das Wort mit dem Artikel.	Der Name oder das Wort selbst. Soll jedoch bei Fragen, Zweifeln, Verneinungen der Begriff: irgendein ausgedruckt werden, so wird *ic*	*r-ic* angehängt.
Genitiv	*a-r-en*	*en*	*r-en*
Dativ	*a-r-i*	*i*	*r-i*
	Plural.		
Nom. des Handelns	*a-c*	Diese Declination hat keinen Plural, da, sowie das Substantivum ganz unbestimmt genommen wird, auch die Zahlbestimmung überflüssig ist.	
Nom. des Leidens u. s. f. Accus. und Vocat.	*a-c*		
Genitiv	*en*		
Dativ	*a-i*		

Dialektverschiedenheiten, wie z. B. der Labortanische im Nominativ und Dativ *plur. ec*, *ei* hat, sind hier übergangen.

Dass die Vaskische Sprache ein eigenes Casuszeichen für den Fall besitzt, wenn das Subject im Handeln begriffen ist, scheint

mir auch in Rücksicht auf die allgemeine Grammatik nicht unwichtig. Wenn man nemlich über den Unterschied der Casuszeichen und Präpositionen (da beide immer Beziehungen der Wörter auf einander bezeichnen) nach allgemeinen Grundsätzen nachdenkt, so scheint mir überall da ein Casuszeichen stehen zu können, wo die Beziehung aus dem Begriffe der Relation selbst herfliesst, eine nothwendige Art derselben, und daher, ohne andern Mittelbegriff, verständlich ist. Wo hingegen ein solcher Mittelbegriff eintritt, da muss eine Prä- oder Postposition gebraucht werden, woraus denn von selbst fliesst, dass die Zahl der Casuum unmittelbar durch die Tafel der Kategorien bestimmt, die der Präpositionen aber ganz willkührlich ist, sowie auch, dass die Präpositionen meistens noch kenntliche Substantive sind, welche diesen Mittelbegriff andeuten, und als solche am natürlichsten den Genitiv regieren. Nun ergiebt sich aus der Beziehung der Substanz und Eigenschaft der Genitiv, aus der der Ursache und Wirkung der Accusativ und in dem ersteren der beiden Begriffe der des handelnden Nominativs. Diesen aber übergehen, ausser der Vaskischen, die meisten andern Sprachen. Der Nominativ bei *Verbis neutris* ist eigentlich gar kein Casus, da er gar keine Beziehung auf einen andern Gegenstand anzeigt, und auch der des Leidens (oder bei Verbis ein Pass.) wird es erst, wenn man die Ursache des Leidens hinzunimmt. Aus dem Begriffe der Wechselwirkung könnte noch ein vierter Casus entspringen, doch kommt diese Beziehung, strenge genommen, zu selten vor, um ein eignes Zeichen zu verdienen. Dagegen entsteht ein vierter Casus: der Dativ, alsdann, wenn zu der ersten Beziehung noch eine zweite dergestalt hinzukommt, dass dieselbe zu einer wahren Doppelbeziehung, wie in der Redensart: ich gebe dem Menschen das Buch, wird.

Der in Handlung gesetzte Nom. sing. unterscheidet sich von dem, ihm sonst ganz gleichen Nom. Plur. nur dadurch, dass der erstere den Accent auf der letzten, der letztere auf der vorletzten Silbe hat: *guizonac*, der handelnde Mensch, *guizónac*, die Menschen.

Beiläufig erhellet auch aus dem hier Gesagten, dass die Vaskische Sprache nicht zu denjenigen gerechnet werden kann, welche nur Aggregation oder Composition, nicht Flexion kennen, wenn überhaupt ein solcher Unterschied unter Sprachen mit Grunde und mit Nutzen gemacht werden kann. In der Flexion des

Datiys in *i* kommt das Vaskische mit dem Griechischen und Lateinischen überein, in denen, genau genommen, auch *i* der einzige Dativ ist.

§. 22. Die Conjugation ist allerdings der schwierigste und eigenthümlichste Theil der Vaskischen Grammatik. Ob sie gleich in ein System gebracht werden kann, so muss man doch gestehen, dass dasjenige, was beim Lesen Vaskischer Bücher das Verstehen am meisten erschwert, die Vielfachheit der Flexionen des Verbi ist. Denn da dieselben wieder in jedem Dialekte verschieden sind, so stösst man alle Augenblicke auf solche, deren Auflösung auch dem der Sprache sehr Kundigen schwer fällt. Das System selbst aber ist weder aus Larramendi's noch Harriets Grammatik zu erkennen; beide haben offenbar selbst keinen deutlichen und vollständigen Begriff davon gehabt. Harriet giebt bloss einzelne, zufällig gewählte Paradigmen. Larramendi hat allerdings eingesehen, dass aus der Eigenthümlichkeit dieser Sprache, mehrere Nebenverhältnisse der Handlung, welche andre Sprachen nur da bezeichnen, wo es nothwendig ist, immer, und zwar unmittelbar am Zeitworte selbst anzudeuten, die verschiedenen Gattungen der Conjugation entstehen, allein er hat, ohne die ganze mögliche Zahl derselben zu übersehen, nur einige wenige herausgerissen, und keinen deutlichen Begriff von dem gehabt, was in den oft sehr langen Flexionsformen, die er nur im Ganzen hingiebt, jedem einzelnen Verhältniss angehört. Man findet bei ihm also nur Paradigmen, von den Regeln aber, welche den Sprachforscher am meisten interessiren, nur einen sehr kleinen Theil. Astarloa ist der erste und einzige, der die systematische Anordnung der Vaskischen Conjugation entdeckt und auseinandergesetzt hat; allein seine gedruckte Schrift enthält nur sehr wenig darüber; und ich habe seine Ideen nur aus seinen noch handschriftlichen Arbeiten gezogen. Bei diesen selbst ist wieder zu bedauern, dass zu der Zeit, in der ich sie sah, auch in ihnen noch nicht alles ganz ausgearbeitet und völlig im Klaren war, und es vorzüglich, neben den Regeln, an den doch auch nothwendigen Paradigmen fehlte. Indess gehn diese Mängel meistentheils nur die Flexionsformen selbst, nicht das Gesetz ihrer Bildung an. Die Natur des Vaskischen Verbi ist in Astarloa's Darstellung durchaus klar, und sogar, weil dieselbe, bei grosser scheinbarer Verwickelung, doch auf einfachen Grundsätzen beruht, in ziemlicher Kürze auseinanderzu-

setzen. Diess nun werde ich hier versuchen, und bemerke nur, dass, wo ich wirklich Vaskische Formen anführe, dieselben (da ich lediglich Astarloa folge) bei diesem §. immer aus dem Vizcayischen Dialekte genommen sind.

Die Vaskische Sprache hat, genau genommen, nur Eine einzige Conjugation: denn jedes Verbum, welche Endung es haben, oder wie es immer lauten möge, wird nur auf eine und dieselbe Art conjugirt.

Diese Conjugation ist entweder regulär oder irregulär. Die reguläre ist immer zusammengesetzt, und besteht aus dem Zeitworte und seinem Hülfsworte. Die irreguläre (unstreitig die ältere und ursprüngliche) ist einfach, und flectirt, wie im Lateinischen und Griechischen, das Wort selbst. Sie ist nur bei einer gewissen Anzahl von Zeitwörtern üblich; eben diese Zeitwörter können aber zugleich auch regulär conjugirt werden; nur haben sie dann die Nebenbedeutung des Pflegens. Z. B. *nator*, ich komme (von *etorri*), *etorten naz*, ich pflege zu kommen.

Zu Hülfswörtern werden, sowohl in verschiedenen, als in demselben Dialekte mehrere gebraucht: *euqui*, *ucan*, *adi*, *eguin*, *eruan*, *izan* u. s. f., doch ist das erste das gewöhnlichste im Activo, das letzte im Passivo. Die Hülfswörter selbst sind natürlich bloss irregulär conjugirte Zeitwörter.

Die erste Eintheilung des Verbi bei Astarloa ist die in diejenigen Verba, wo jemand die angedeutete Handlung selbst vornimmt, und diejenigen, wo er macht, dass sie durch einen andern geschieht. Es sind diess die beiden Gattungen, welche nach S. 20. durch Einschiebung der Silbe *ra* verschieden sind. Die (der unsrigen in den Wörtern: liegen, legen, hangen, hängen u. s. f. ähnliche) Art, diesen, freilich nicht eigentlich in das Capitel der Conjugation, sondern in das der Bildung verschiedener Arten von Zeitwörtern gehörenden Unterschied zu bezeichnen, beweiset, dass die Vaskische Sprache, um Modificationen anzuzeigen, bei weitem nicht bloss an sich bedeutsame Silben aneinanderhäuft. Denn hier wird eine, von der es ganz unbekannt ist, ob sie je Bedeutung gehabt hat, mitten eingeschoben, und dabei manches Mal, nemlich wo der Anfangsbuchstab ein Consonant ist, dieser verändert: *juan*, *eruan*, gehen, gehen machen.

Jedes Verbum dieser beiden Gattungen nun besteht in jeder seiner Flexionen

1.) aus dem Verbum selbst, und

2.) aus der Flexionsform, d. i. dem flectirten Hülfsverbo.

Das Erste steht meistentheils im Participio.

An der Flexionsform wird ausgedruckt:

1.) von welcher Gattung der Handlung oder des Zustandes die Rede ist; einem wirklich thätigen, leidenden u. s. w.?

2.) auf welche Person das Verbum gerichtet ist; und zwar wiederum:

a) ob auf eine allein, oder auf zwei, von denen die eine hauptsächlich, die andre nur nebenher betroffen ist; und

b) welche Personen, die 1. 2. u. s. f. sich in diesem Falle befinden.

Die Arten der Abwandlung des Zeitworts, welche aus der Verschiedenheit des thätigen, leidenden oder gemischten Zustandes, verbunden mit dem Umstande, ob eine nebenher betroffene Person zu dem Begriffe des Zeitworts hinzukommt, entstehen, nennt Astarloa die *Genera* oder *Voces*; diejenigen, welche aus der Verschiedenheit der Personen selbst entspringen, Conjugationen, obgleich dieser Ausdruck in andern Sprachen in ganz verschiedenem Sinn genommen wird.

Jedes Verbum hat daher verschiedene *Voces*; jede *Vox* verschiedene Conjugationen; nachher jede Conjugation (wie in allen anderen Sprachen) verschiedene Modos, Zeiten, Zahlen und Personen.

Voces sind in jedem Verbum 8; Conjugationen in allen *Vocibus* zusammen 206.

Voces. Da jedes reguläre Verbum aus dem Participio und dem Hülfsworte besteht, so können beide im Activo, oder beide im Passivo, oder umzechig eins im Activo und eins im Passivo stehen. Hieraus entspringen die 4. ersten *Voces* auf folgende Weise.

1.) *Vox activa pura. Maitetuten d-o-t*; Part. und aux. im Act. *Maitetuten*, liebend, *d* Characteristica der 3. Pers. Sing. *accusativa* (d. i. der, auf welche die Handlung gerichtet ist), *o* Wurzel des Hülfsworts; *t* Characteristica der 1. Pers. Sing. *nominativa* (d. i. der, welche die Handlung verrichtet). — Ich liebend habe ihn, ich liebe ihn.

2.) *Vox passiva pura. Maitetuba naz*; Part. und aux. im Pass. *Maitetuba*, geliebt; *naz*, ich bin. — Ich bin, oder werde geliebt.

3.) *Vox activa mixta. Maitetuten naz*, Part. im Act. und aux. im Pass. — Ich bin liebend. Bei dieser Form wird alle Mal die 1. Pers. Sing. *accus.* verstanden. sie ist daher das wahre *Verbum reciprocum*, ich liebe mich.

4.) *Vox passiva mixta. Maitetuba dot.* Part. im Passiv und aux. im Activ. Geliebt ihn habe (besser: halte ich), d. i. er ist oder wird von mir geliebt. Diese Form ist zwar, dem Sinn der Worte im Ganzen nach, dieselbe mit der ersten, ich liebe ihn. Allein es liegt eine nicht zu verkennende Feinheit darin. die andere Sprachen. wo sie dieselbe brauchen wollen, nur durch Umschreibung erhalten können. den Gegenstand seiner Handlung. als im Zustande des Leidens begriffen, zuerst herausheben. und nachher doch sich selbst (als den Handelnden) activ darstellen zu können.

Bei der ganz activen oder ganz passiven Form geht immer entweder der Nachdruck, dass der andre so von mir behandelt wird. oder dass ich ihn so behandle. verloren, da hier beides erhalten wird. Die Lateinische Redensart: *te cognitum, perspectum habeo.* würde dieser Vaskischen gleich seyn. wenn nicht der in *habeo* liegende Begriff des Besitzes. ob er gleich in anderer Rücksicht die Energie vermehrt. doch den blossen der Handlung (die einfache Bedeutung des Hülfswortes) wieder unrein machte.

Die andern 4 *Voces* (nach Astarloa *Voces recipientes*) entstehen, indem man zu jeder von den vorigen den Fall hinzufügt. dass, ausser der Hauptperson, eine andere Nebenperson bei der Handlung betroffen ist. Diese steht dann gewissermassen im Dativo, und die Uebersetzung eines solchen Verbi in eine andere Sprache muss mit dem sogenannten *Dativus commodi* gemacht werden. Denn die Beziehung dieser Person auf die Handlung ist immer ganz allgemein. ihr Vortheil oder ihr Nachtheil, oft aber ist auch gar keine vorhanden. als diejenige. welche der Redende willkührlich annimmt. Dass dieser *Dativus commodi* in allen alterthümlichen Schreibarten und in dem Munde des Volkes viel häufiger. als im gebildeteren Stil vorkommt. und daher bei einer wenig cultivirten Nation leichter ganz in die Sprachform übergehen kann, bedarf kaum bemerkt zu werden.

Maitetuten und *Maitetuba d-eu-ts-u-t.*

- - - *n-a-ch-a-zu.*

Ich liebe ihn dir u. s. f.

In *deutsut* ist *d charact.* 3. *pers. sing. accus.*, *eu* Wurzel, *ts characteristica* des *verbi recipientis* (sowie auch *ch* in *nachazu*). *u charact.* 2. *pers. sing. dativae* (nemlich derjenigen, zu deren Nutzen oder Schaden die Handlung geschieht); *t charact.* 1. *pers. sing. nominativae.* In *nachazu*, *n charact.* 1. *pers. nominat.*, *a* Wurzel, *ch* (wie eben gesagt), *a* ein dazwischen geschobener Wohllautsbuchstab, *zu charact.* 2. *pers. dativae.*

Conjugationen. Die Zahl derselben wird durch die Zahl der verschiedenen Personen bestimmt, auf welche das Verbum sich, entweder hauptsächlich, oder zugleich und nebenher, beziehen kann. Nun aber kennt die Vaskische Sprache, ob sie gleich nur zwei Numeros, Singular und Plural, hat, doch 8 Personen, da sie im Singular eine dreifache zweite Person annimmt, und wenn das Verbum die 1. oder 3. Person im Accusativ mit sich führt, die Conjugation desselben nach der Beschaffenheit der Person, die man anredet, (die man gleichsam die *personam vocativam* nennen kann,) verschieden ist. Geht man nun die einzelnen *Voces* des Zeitwortes durch, und untersucht, welche Verschiedenheit der Personen jede zulässt, so kommt durch eine Rechnung, die es zu weitläuftig seyn würde, hier ausführlich anzustellen, die vorhin angegebene Zahl der Conjugationen heraus.

Die Dreifachheit der 2. Person im Singularis entsteht dergestalt, dass es eine höfliche Form giebt, deren sich Geringere gegen Vornehmere bedienen, und eine vertraulichere, oder weniger höfliche für den umgekehrten Fall, und dass diese letztere wieder zwiefach, anders gegen Männer und anders gegen Frauen ist. Mit Männern nemlich bedient man sich, um du zu sagen, des Kennbuchstabens *c*, mit Weibern *n*; bei dem höflicheren *zu* war ein weicherer Buchstab für das andere Geschlecht nicht nothwendig. Solche Verschiedenheit der Anreden, nach Verschiedenheit der Geschlechter und der Stände, findet man in vielen Sprachen uncultivirter Nationen.

Um wenigstens nun Ein Beispiel der hier erklärten Conjugationen zu geben, will ich die der *Verborum activorum mixtorum* hersetzen. Da diese vollkommene *reciproca* sind, so kann, wenn diese Verba nicht *recipientia* sind, nur Eine *persona accusativa* darin vorkommen, die nemlich immer dieselbe mit der *persona nominativa* ist. Es kann daher von diesen Zeitwörtern nur so viel Conjugationen, als *personas vocativas*, d. i. drei geben:

	dir			Herr, Frau!
il	*doc*	er hat sich getödtet, o		Mann!
	don			Weib!

In diesen drei Formen des Auxiliars ist der 1. Buchstab das Kennzeichen der 3. *pers. singul. accusat.*, der 2. die Wurzel, der 3. das Kennzeichen der 2. *pers. famil. vocat. mascul.* und *fem.* Die 3. *pers. sing. nominat.* wird niemals ausgedruckt, sondern zeigt sich durch die Abwesenheit eines Kennbuchstabens an.

Aus diesem Beispiel, und allem so eben Gesagten erhellet nun deutlich, dass es keinesweges nothwendig ist, diese 206 Conjugationen auswendig zu lernen, sondern nur die Regeln der Kennbuchstaben, sowohl der verschiedenen *vocum verbi*, als der Personen, und ihrer Verbindung zu kennen, um im Lesen und Sprechen die Flexionsformen mit Fertigkeit aufzulösen und zu bilden. Denn jeder Buchstab in diesen lässt sich erklären; die einzigen Elemente, die darin vorhanden seyn können, sind: die Wurzel, die Kennbuchstaben der *Pers. nominat.*, *dat.*, *accus.* und *vocat.*, und endlich eingeschobene Wohllautsbuchstaben, und alle diese Kennbuchstaben sind theils an sich, theils durch ihre Stellung bestimmt. Ueberhaupt verschwindet, bei genauerer Ansicht, die anfangs verwirrt scheinende Vielheit gar sehr. Denn

1.) sind die Flexionsformen der *Conjug. act. mist.* sowohl so, als wenn sie *recipientes* sind, durchaus gleich mit diesen bei den *pass. pur.*, da der Unterschied dieser Conjugationen nur in dem verschiedenen Participio besteht; und eben so sind es die Formen der *conjug. act. pur.*, auch wenn sie *recipientes* sind, mit denen der *pass. mist.*, nur dass, weil in diesen beiden gleichsam das Subject ändert, immer die 1. Person der einen (ich liebe ihn) der 3. der andern (er wird durch mich geliebt) entspricht.

2.) Ist eine wirklich auffallende und merkwürdige Regelmässigkeit und Einförmigkeit in den verschiedenen Flexionsformen. Um auch hiervon einen Begriff zu geben, will ich in folgender Tabelle die 16 *Conjug. act. puras* zusammenstellen.

Verbum.	Flexionsformen.								Bedeutung.
	Kennbuchstab der *pers. accusat.*	Wohllauts-buchstaben.	Kennbuchstab der familiaren 2. Pers. zur Bezeichnung der *pers. vocat.*	Wurzel des Verbi auxiliaris.	Kennbuchstab der *pers. accusat.*	Wohllauts-buchstab.	Kennbuchstab der *pers. voc. masculin.*	Kennbuchstab der *pers. voc. femininae.*	
1.				*au*					er hat dich getödtet, o Mann!
2.				*au*				*na*	- - - - - - Weib!
3.	*z*			*au*					- - - - - - Herr!
4.	*n*			*au*					- - mich - - - - -
5.	*d*			*au*					- - ihn - - - - -
6.	*z*			*au*	*z*				- - euch - - - - -
7.	*g*			*au*					- - uns - - - - -
II. 8.	*d*			*au*	*z*				- - sie - - - - -
9.	*n*	*ai*	*j*	*o*			*c*		- - mich - - - Mann!
10.			*j*	*o*			*c*		- - ihn - - - - -
11.	*g*	*ai*	*j*	*o*			*c*		- - uns - - - - -
12.			*j*	*o*	*z*	*a*	*c*		- - sie - - - - -
13.	*n*	*ai*	*j*	*o*				*n*	- - mich - - - Weib!
14.			*j*	*o*				*n*	- - ihn - - - - -
15.	*g*	*ai*	*j*	*o*				*n*	- - uns - - - - -
16.			*j*	*o*	*z*	*a*		*n*	- - sie - - - - -

Sowie man in dieser Tabelle diejenigen Conjugationen mit einander vergleicht, die eine Bestimmung mit einander gemein haben, so findet man vollkommene Gleichheit der Bildung in ihnen. So wird z. B. sowie der Kennbuchstab der vertraulichen Anrede vor die Wurzelsilbe tritt, diese immer in *o* verwandelt, und wenn vor jenen Kennbuchstaben ein Consonans kommt, immer *ai* dazwischen geschoben. Die *person. accusat.* hat nie zwei Kennbuchstaben, als im Plural, und dann immer ein *z* und diess immer der Wurzel nachgesetzt. Die Conjugationen der vertraulichen Anrede an Mann und Weib unterscheiden sich immer nur durch ein *c* oder *n* am Ende u. s. f.

Die einzige Frage, die ich mir bei dieser systematischen An-

ordnung der Conjugationen erlauben möchte, ist, ob diese Regelmässigkeit nicht vielleicht erst durch die reinigende Sorgfalt des ordnenden Grammatikers entstanden ist, sondern wirklich auf diese Weise im Munde des Volkes existirt? Astarloa behauptet diess Letztere, und man muss einem Wahrheit liebenden Manne hierin Glauben beimessen. Wahr bleibt es indess, dass, da noch niemand den Guipuzcoanischen und Labortanischen Dialekt so bearbeitet hat, und im Vizcayischen bloss ein kleiner Catechismus vorhanden ist, die Erlernung dieses ganzen Systems das Auflösen der in den andern Dialekten vorkommenden Formen zwar sehr erleichtert, aber doch noch bei weitem nicht ganz möglich macht.

So sonderbar endlich die ganze Vaskische Conjugation beim ersten Anblick erscheint, so wird es denen, welche sich mit Vergleichung mehrerer Sprachen beschäftigt haben, nicht entgehen, dass die sie auszeichnenden Eigenthümlichkeiten theilweise auch in anderen vorkommen. Ohne von weniger bekannten Sprachen zu reden, ist schon in der Hebräischen das Anhängen der *pronomina*, welche die *pers. accus.* andeuten, an die Personen des Verbi diesen Conjugationen ähnlich; in der Ungrischen hat sich eine solche verschiedene Flexion für die einzige 2. Person, wenn sie im Accusativ steht (*latlak*, ich sehe dich) erhalten; jedes *Verbum reciprocum* ist eigentlich ein Verbum mit der 1. *pers. accusat.* u. s. f. Das Merkwürdige in der Vaskischen ist nur, dass sie diese Modificationen, bis zur Erschöpfung aller möglichen Fälle, vollständig durchführt. Die Frage, woher diess kommt, ob aus einer Eigenthümlichkeit des Geistes der Nation, oder daher, dass andere Sprachen nur von der Vollständigkeit, die sie ehemals besassen, durch die Zeit einbüssten, führt zu schwierigen, aber interessanten Untersuchungen.

Die einzelnen Modos durchzugehen, welche wiederum jede dieser Conjugationen hat, verstattet der Raum hier nicht. Ich bemerke hier nur, dass die Modi des Könnens, Pflegens, Wollens und Müssens theils durch blosse Hinzufügung der, diese Begriffe ausdruckenden Wörter *al*, *oi*, *nai* und *gura*, *bear* (s. das Wörterverzeichniss) zum Participio des Zeitworts, theils vermöge anderer Auxiliare gebildet werden. Diese Modi erschweren daher sehr wenig die Erlernung der Conjugation, und sind mehr verschiedene Gattungen von Zeitwörtern, als Modi der Conjugationen.

Eine in der That Kürze und Nachdruck ungemein befördernde Art Participien zu bilden, die ich in andern Sprachen nicht kenne,

verdient noch besondere Erwähnung. Jede Person eines Verbi in jeder Zeit, jedem Modus und jeder Conjugation, mithin jede Modification einer Handlung kann durch blosse Hinzufügung eines *n* am Ende des flectirten Auxiliars in ein Participium verwandelt werden. *Maitetuten dogu*, wir lieben ihn; *maitetuten dogu-n*, wir ihn liebende. Ein hübsches Beispiel, das zugleich den Nachdruck dieser Art zu reden zeigt, enthält folgende Strophe eines Wiegenliedes, in dem die Amme zum Kinde spricht:

Uauachuba, *lo*, *lo*, *lo*,
Kindchen, schlafen, schlafen, schlafen,

Ceuc orain, *eta neuc guero*;
du jetzt, und ich nachher;

Ceuc gura-d-o-zu-n egunen baten
du wollen-es-thust-du-end Tages eines
d. i. eines Tages, wo du es willst,

Bijoc eguingo dogu lo.
beide thun werden es wir schlafen.
d. i. werden wir beide schlafen.

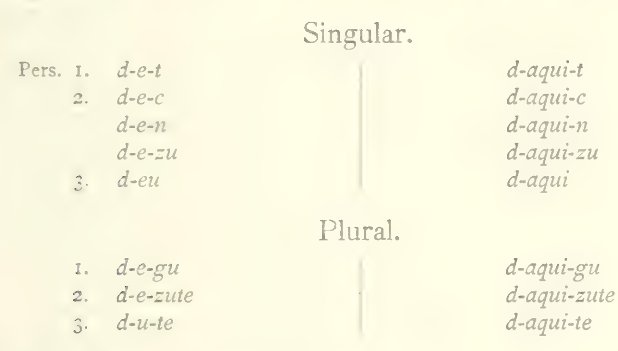
Guradozun ist hier Participium, welches sich auf *egunen baten* bezieht, gleichsam eines du schlafen wollenden Tages. Da das *n* wohl nur eine Abkürzung von *an*, *en*, unserm in, ist, so wird durch diese Postposition die ganze Verbalform eben so fixirt, als wenn es hiesse: in dem, dass du willst. Es kann natürlich von diesen Participien so viele geben als Modificationen des Zeitworts vorhanden sind, und daher nimmt Astarloa bei jedem Verbo über 30,000 derselben an, was aber eine an sich unnütze, und in Rücksicht auf den Begriff irre führende Rechnung ist. Larramendi erklärt in seiner Grammatik *p.* 274. diese Art zu reden so, als wäre das hinten angehängte *n* ein *pron. relativum.* Allein diess ist offenbar unrichtig, und der Analogie der Sprache unangemessen.

Die Zeiten werden auf zwiefache Weise bestimmt: durch das Auxiliare und durch das Participium des Verbi. Das Auxiliare hat zwei Zeiten: eine vollkommene und eine unvollkommene (in sich ganze, oder noch fortwährende), die zum Praesens, Praeteritum und Futurum gebraucht werden können. Diese drei letzteren Hauptabtheilungen zeigt das Participium, das darnach dreifach ist, an. Hieraus werden nun alle Zeiten ohne Schwierigkeit zusammengesetzt. Denn die beiden Zeiten des Auxiliars bilden

mit dem *part. praes.* das Praesens und Imperfectum; mit dem *part. praet.* das Perfectum und Plusquamperfectum u. s. f.

Von den Personen ist, nach dem schon im Obigen Gesagten, um einen Begriff von dem Vaskischen Verbo im Allgemeinen zu geben, nur noch zu bemerken, dass das Wurzelwort jedes Zeitworts immer die 3. *pers. sing. nomin.* mit der 2. *pers. sing. accus.* in der vertraulichen Anrede an Männer ist; z. B. *Maitetuten au*, er liebt dich, o Mann!

Ehe ich diesen Paragraphen beschliesse, sollte ich noch der irregulären Conjugation erwähnen. Indess wird hier, wo eine vollständige Auseinandersetzung doch nicht Platz finden könnte, die Bemerkung hinreichend seyn, dass dieselbe gerade so gebildet wird, als die des *Verbi auxiliaris*. Um diess genauer zu zeigen, setze ich die Personen des Praes. von dem Auxiliar *euqui* und von dem irregulären Verbo *jaquin* in der 5. Conjugation (ich habe, weiss es) nach Larramendi (also im Guipuzcoanischen Dialekt) her.



Singular.

Pers. 1.	*d-e-t*	*d-aqui-t*
2.	*d-e-c*	*d-aqui-c*
	d-e-n	*d-aqui-n*
	d-e-zu	*d-aqui-zu*
3.	*d-eu*	*d-aqui*

Plural.

1.	*d-e-gu*	*d-aqui-gu*
2.	*d-e-zute*	*d-aqui-zute*
3.	*d-u-te*	*d-aqui-te*

§. 23. S. 21. Litteratur.

Larramendis Wörterbuch ist bloss Spanisch-Vaskisch. Da nun diese Anordnung dem Sprachforscher wenig Hülfe gewährt; so ist meine erste Arbeit gewesen, nach dem Larramendischen Lexicon ein anderes Vaskisch-Spanisches (gleichsam ein Register zu demselben) anzufertigen. Dieses, das ich nachher aus andern Hülfsmitteln vermehrt habe, ist dasjenige, dessen ich mich immer bei meinen Arbeiten über das Vaskische bediene.

Die S. 21. angeführte Schrift von de Lloris war mir bisher unbekannt: jetzt habe ich sie auf der Kaiserlichen Bibliothek in Wien gefunden. Nur ist der Verfasser nirgends in derselben genannt, und ich weiss nicht, wo Adelung die Notiz hergenommen

hat, dass sie von de Lloris ist. Sie kann auf keine Weise dem Pater Larramendi den Vorzug streitig machen, das erste Vaskische Wörterbuch geliefert zu haben, da sie ein blosses Vocabularium und einige Paradigmen enthält. Sie ist übrigens im Labortanischen Dialekt geschrieben.

Eine der vorigen ähnliche, aber nicht ganz dieselbe Schrift mit ihr ist ein *Trésor des trois langues Françoise Espagnole et Basque — avec un mémoire — composé de toutes sortes de mots très curieux etc. A Bayonne.* Die Gespräche in beiden Schriften scheinen zum Theil aus einander, jedoch immer mit Veränderungen, entlehnt. Das Vocabularium fehlt in meinem Exemplar.

Harriets Grammatik und Wörterbuch ist allerdings nur Ein Werk. Denn das letztere ist bloss ein, der ersteren angehängtes Vocabularium. Auch diese Schrift ist im Labortanischen Dialekt.

Bei Astarloa's Apologie hätte die Gerechtigkeit erfordert, zugleich zu sagen, dass, wenn sie auch viele sonderbare und übertriebene Ideen enthält, sie doch auch reich an treflichen Bemerkungen über die Vaskische Sprache ist, zuerst wahres Licht über ihren wunderbaren Bau anzündet, und nebenher interessante Untersuchungen über die Bedeutung der alten Städte- Völker- und Flussnamen der Spanischen Halbinsel und über den Vaskischen Kalender liefert.

Diese letzteren sind zum Theil gegen die auch von Adelung angeführte Schrift von Sorreguieta gerichtet, und beide müssen daher mit einander verglichen werden.

In dem *Vocabularium Petropolitanum* sind die Vaskischen Wörter so unrichtig angeführt, dass unter den ersten 20 nur 8 fehlerfrei genannt werden können.

Eine Liste der bis zu seiner Zeit Vaskisch gedruckten Bücher liefert Larramendi in den *Proleg.* zu seinem Wörterbuche S. XXXIV.

Den hier von Adelung angeführten Schriften werde ich, da ein Werk, wie der Mithridates, vorzüglich bestimmt ist, das Sprachstudium durch litterarische Notizen zu erleichtern, noch einige gedruckte, dann ein Verzeichniss der handschriftlichen Hülfsmittel, die ich gesammelt, und endlich einige Nachrichten über Handschriften, die ich, aller angewandten Mühe ungeachtet, nicht habe auffinden können, beifügen.

Nomenclatura de las voces Guipuzcoanas, sus correspondientes Vizcaynas y Castillanas, para que se puedan entender ambos dialectos.

4. 8. S. Ein, nur bei weitem zu unvollständiges Verzeichniss derjenigen Wörter, welche dem Guipuzcoanischen und Vizcayischen Dialekt eigenthümlich sind. Die ersteren sind in alphabetischer Ordnung mit den daneben gesetzten Vizcayischen und Castellanischen aufgeführt. Der Verfasser, der Pfarrer Moguel in Marquina, einer der sprachkundigsten Männer in Biscaya, verspricht zugleich ein vollständiges Wörterbuch der drei Vaskischen Dialekte, das aber nie erschienen ist.

Die interessanteste in Vaskischer Sprache geschriebene Schrift, die ich kenne, ist eine Sammlung von Vaskischen Sprichwörtern, welche Oihenart gesammelt und Vaskisch und Französisch herausgegeben hat. Unter den Sprichwörtern kommen zugleich Bruchstücke von Volksliedern und in den Erläuterungen auch allerlei Volkssagen vor. Ich habe diese äusserst seltene Schrift nur auf der Pariser Bibliothek angetroffen, aber dort so gut als ganz abgeschrieben.

Ein unter dem sonderbaren Titel: *gueroco guero* (wörtlich: künftiges Künftig) von einem Priester Ascular in Sar, 1642, im Labortanischen Dialekt über den Aufschub der Busse herausgegebenes Buch ist darum merkwürdig, weil der Verfasser vorzügliche Sorgfalt auf den Stil gewandt und seine philosophischen und religiösen Raisonnements mit Stellen aus den Alten durchwebt hat.

Manual devotionezcoa. Eine Sammlung geistlicher Lieder, nebst einem Anhange von Gebeten im Labortanischen Dialekt. Bordeaux 1669. 8.

Testamen çaharreco eta berrico historica. Diese in Capitel abgetheilten Erzählungen aus dem alten und neuen Testament sind aus dem (vermuthlich Französischen) Original eines Herrn von Royaumont ins Vaskische übersetzt, und in Bayonne 1777. herausgegeben. Ich besitze nur den 2. Theil.

Zwei neuere Catechismen, als die von Adelung angeführten; einer von D. Juan de Yrazuzta im Guipuzcoanischen, und ein anderer von D. Juan Antonio Moguel im Vizcayischen Dialekte.

Origen de la Nacion Bascongada y de su lengua. Compuesto por el coronel D. Juan de Perochegui, Teniente Provincial de Artilleria y Comandante de la de este Reyno de Navarra. Pamplona 1760. 8. 105. S. durchaus unbedeutend.

Plan de antiguedades Españolas reducido à 2. Articulos y 80 proposiciones, cuyo principal objeto se dirige à probar que las Monedas

— *antiguas Españolas de caracteres Celtibericos y Beticos estan escritas por lo comun en lengua Bascongada, por D. Luis Carlos y Zuñiga.* Madrid 1801. 8. 55. S.

Alfabeto de la lengua primitiva de España y explicacion de sus mas antiguos monumentos etc. por D. Juan Bautista de Erro y Aspiroz, Contador principal por S. M. de Rentas reales, propios y arbitrios de la ciudad y Provincia de Soria. Madrid 1806. 8. 300. S.

Diese beiden letztern Schriften erfordern eine genaue und umständliche Prüfung, zu welcher hier nicht der Ort seyn würde.

Georg August Friedrich Goldmann *Commentatio, qua trinarum Linguarum Vasconum, Belgarum et Celtarum, quarum Reliquiae in Linguis Vasconica, Cymry et Galic supersunt, discrimen et diversa cujusque indoles docetur, in certamine literario civium Academiae Georgiae Augustae* 1807. *praemio ornata. Gottingae* 4. S. 64.

Diese kleine Schrift ist die einzige mir bekannte in Deutschland erschienene, in welcher mit einiger Ausführlichkeit von der Vaskischen Sprache gehandelt wird, und verdient insofern Aufmerksamkeit. Nur wäre zu wünschen gewesen, dass der Verfasser tiefer in das Wesen des Vaskischen, auch nur in so weit es nach Larramendi's Grammatik möglich war, eingegangen wäre, und wenigstens aus dieser einen vollständigen und gedrängten Auszug geliefert hätte. Jetzt dürfte, was er von dem eigenthümlichen Bau der Sprache anführt, ob er gleich ganze weitläuftige Paradigmen abdruckt, dem Deutschen Leser wenig genügend, noch nur überall verständlich seyn. Was die Hauptfrage der Schrift betrift, so hätte sie gleichfalls anders gefasst werden müssen. Dass die drei auf dem Titel genannten Sprachen verschieden sind, bedurfte keines ausführlichen Beweises, da es beim ersten Anblick in die Augen leuchtet. Aber eine wichtige Frage ist es, ob diese Sprachen nicht, bei genauer etymologischer Untersuchung, eine nähere Verwandtschaft unter einander zeigen, als z. B. zwischen ihnen und der Deutschen oder der Griechischen vorhanden ist, und diese Frage hat der Verfasser kaum nur berührt. Denn statt auf die Wurzelwörter zurückzugehen, und diese zu vergleichen oder zu untersuchen, welche Silben und Lautverbindungen — ein Punct, auf welchem ganz vorzüglich die Aehnlichkeit und Verschiedenheit der Sprachen beruht — jeder derselben eigenthümlich sind, hat er nach den vornehmsten, bei allen Völkern vorkommenden Begriffen Register von Wörtern aufgestellt, welche, was das Vaskische betrift, viele zusammengesetzte, und einige offenbar

fremde Wörter, ohne alle nähere Erläuterung und Absonderung, enthalten. Indess war es immer gut, durch die Beantwortung einer eigenen Preisaufgabe das noch sehr allgemein herrschende Vorurtheil, als wären die Vaskische, Kymrische und Galische Sprache nur drei verschiedene Mundarten der Celtischen, Ein für allemal auszurotten.

Handschriftliche Hülfsmittel.

Dictionnaire de la langue Basque expliqué en François, composé par Silvain Pouvreau, Prêtre du Diocèse de Bourges, avec les observations d'Arnaud Oihenart envoyées à l'Auteur. Diess Wörterbuch befindet sich in der Pariser Kaiserlichen Bibliothek unter Nr. 7700. 3. 4. in zwei fast gleichen Handschriften, von denen die eine, welche Oihenarts Bemerkungen enthält, diesem geschickt gewesen zu seyn scheint, und Montfaucon gedenkt desselben in seiner *Bibliotheca Bibliothecarum Mss. noua. T.* II. *Bibl. Colbertina p.* 975. Nr. 3104. 3105. Obgleich diess Wörterbuch dem Larramendischen im Ganzen allerdings an Vollständigkeit und Brauchbarkeit nachsteht, so enthält es doch viele Wörter, welche jenem fehlen. Bei andern führt es mehrere, besser bestimmte, und gerade oft die ursprünglichen Bedeutungen an, die man in der Zeit, wo es verfasst wurde, wie auch Oihenart's Schriften beweisen, viel mehr aus der Volkssprache zu schöpfen bemüht war, als es nachher bei Larramendi der Fall gewesen zu seyn scheint. Ausserdem aber lehrt es durch eine grössere Vielfachheit von Formen die Vaskische Wortbildung genauer kennen, und dient, da es im Labortanischen Dialekt verfasst ist, zu einer durch die ganze Sprache gehenden Vergleichung dieses Dialekts mit dem von Guipuzcoa. Von diesen beiden Handschriften besitze ich eine, von mir selbst in Paris gemachte Abschrift, bei der nur das durchaus Unnütze hinweggelassen ist.

Catalogo de voces Bascongadas con las correspondencias Castellanas, dispuesto por D. T. M. de Aizpitarte, por encargo del S. Conde de Peñaflorida, Director de la R(eal) S(ociedad) B(ascongada). (In Guipuzcoanischem Dialekt). Eine Probe eines Wörterbuchs, welches die Biscayische Gesellschaft herausgeben wollte. Sie enthält in alphabetischer Ordnung alle Vaskischen mit *Ar* anfangenden Wörter, und gewährt den einzigen Vortheil, dass sie alle Derivata und Composita jedes Worts vollständig angiebt, und dadurch die Vaskische Wortbildung besser übersehen lässt. Stammwörter be-

finden sich in diesem Stück nur sehr wenige mehr, als in Larramendi.

Tables des choses les plus usuelles en guise de Dictionnaire François et Basque pour un François commençant à apprendre le Basque. Ein im Labortanischen Dialekt geschriebener Aufsatz von 28 Quartblättern. Diess, nach den Französischen Wörtern alphabetisch geordnete, aber nur bis in den Buchstaben S gehende Wörterverzeichniss kommt grösstentheils, doch nicht immer, mit dem in Harriets Grammatik überein, und obgleich die ganze Arbeit sehr mangelhaft und planlos ist, so enthält sie doch einige, sonst sich nicht findende Wörter und Bedeutungen.

Diese beiden letzten Aufsätze habe ich auf meiner Reise durch Biscaya erhalten.

Essai d'une grammaire de la langue Basque par Freret. († 1749.) Diese mir von Herrn St. Croix in Paris mitgetheilten Blätter enthalten eine kurze und nicht vollständige, aber zweckmässig abgefasste Grammatik, in der man sogar einige wichtige Bemerkungen antrift, die man in den andern Sprachlehren vergebens sucht.

Plan de Lenguas, o Grammatica Bascongada en el dialecto Vizcaino por D. Pablo Pedro de Astarloa y Aguirre. 2. *Voll.* 4. Der Verfasser dieser, als ich sie sah, zum Druck bestimmten, aber noch nicht herausgegebenen Handschrift ist derselbe Astarloa, von dem die in Adelung angeführte Apologie herrührt. Er war Pfarrer in Durango, wo ich ihn besuchte, und wo er mir die Benutzung seines Manuscripts erlaubte, kam aber nachher nach Madrid. Wo er in den neuesten, für Spanien so verhängnissvollen Zeiten geblieben seyn mag? ist mir unbekannt. Dieses Werk sollte eine vollständige Auseinandersetzung des grammatischen und lexikalischen Baues der Vaskischen Sprache liefern, war aber, als ich es benutzte, noch nicht vollendet, und nicht in allen seinen Theilen gleich ausgearbeitet. Ich besitze genaue und vollständige, bei dem Verfasser selbst gemachte Auszüge aus demselben, sowie auch von einzelnen Capiteln und Tabellen wörtliche Abschriften.

Notizen von Manuscripten, die ich in Schriften angeführt finde, und in deren Aufsuchung vielleicht andere glücklicher, als ich, sind.

Ein Vaskisch-Spanisch-Französisch-Lateinisches Wörterbuch von dem D. D. Juan de Echeberria, gebürtig aus Sare im

Ländchen Labour, und zu Larramendi's Zeit ausübendem Arzt in Azcoitia in Guipuzcoa, das er Larramendi bei einer Durchreise durch Azcoitia auf einige Tage mittheilte, und dessen auch Oihenart in seinen Zusätzen zu Pouvreaus Arbeit erwähnt.

Der bekannte Jesuit Du Halde (ein Basque, der eigentlich Uhaldia, ein nah am Wasser Wohnender, hiess, woraus mit Vorsetzung des Artikels *d'* sein gewöhnlicher Name entstand; † 1743.) hinterliess, aber in sehr unleserlicher Handschrift ein Vaskisches Wörterbuch in 3 Foliobänden, welches sich, wie man mir versichert hat, wenn es noch vorhanden ist, in Bordeaux finden muss.

Endlich ist ein sehr kurzes, mangelhaftes, mit Irrthümern angefülltes und durchaus unbrauchbares Vaskisches Wörterbuch, das ein gewisser Nicolaus Landuchius, ein Italiener, mit Hülfe einiger Biscayer zusammengestoppelt hat, nach Larramendi, noch in einer Handschrift der Königlichen Bibliothek in Madrid, wo es einem Italienischen und Französischen von demselben Verfasser angehängt ist.

§. 24. Sprachprobe.

Ich begreife nicht, warum Adelung, da er das S. 25. angeführte Vater unser nach dem Guipuzcoanischen Dialekt aus Hervas entlehnt hat, die dort richtige Orthographie durchgängig abgeändert hat. Da aber auch in Hervas diess Gebet noch ganz fehlerhaft abgedruckt ist, so setze ich es hier, nach dem in Guipuzcoa gedruckten Catechismus, selbst her:

Aita gurea, Ceruetan zaudena:
santificatua izan bedi zure Icena:
betor gugana zure Reinua 1):
eguin bedi zure vorondatea, nola ceruan, ala lurrean:
egun iguzu gure egunoroco oguia:
eta barca guizquigutzu 2) *gure zorrac, guc gure zordunai barcatcen diegun* 3) *becela*;
eta ez gaitz atzula 4) *utci tentacioan erorten*:
baicican 5) *libra gaitzazu* 6) *gaitcetic* 7).
Amen Jesus.

Anmerkungen.

1) Sollte eigentlich *Erreinua* heissen.

2) 2. *pers. sing. Imperat.* der *Conjug. recipientis* mit 3. *pers. plur. accus.* und 1. *pers. plur. dat.* vergieb uns sie.

3) Part. 1. *pers. plur. praes. indicat.* der *Conjugat. recipientis*

mit der 3. *pers. sing. accus.* und 3. *pers. plur. dat.* wir sie vergeben.

4) *la* ist die Anhängsilbe, welche dass bedeutet, und eine Art den Optativ zu bilden ausmacht. Es ist also 2. *pers. sing. praes. optat.* der *conjugat.* mit der 1. *pers. plur. accus.* dass du uns nicht lassest.

5) Sondern vielmehr.

6) Dieselbe Form, als die vorige, aber ohne *la*, und daher ein Imperativ: befreie uns.

7) *Etic,* Postposition: von.

Die Formel S. 28. des Vizcayischen Dialekts ist noch unrichtiger abgedruckt. Sie lautet nach dem Vizcayischen Catechismus folgendergestalt:

Aita guria Cerubitan zagozana 1):
santificadu bedi zure icena:
betor gugana zure Erreinuba:
eguin bedi zure borondatia, nolan ceruban, ala lurrian:
egunian eguniango 2) *gueure oguija egun iguzu*:
eta parcatu ciguzuz gueure zorrac, guc gueure zordunai parquetan deutseguzan leguez 3):
eta 4) *ichi ez eiguzu* 5) *tentacionian* 6) *jausten* 7)
baña libradu gaizuz gachetic:
Amen.

Die Vergleichung dieser Formel mit der vorigen zeigt beim ersten Anblick den Unterschied beider Dialekte. Er besteht bloss in den oben angeführten Buchstabenveränderungen, und den Flexionsformen der Zeitwörter. An die Stelle von ein Paar andern Wörtern sind in dieser Formel verschiedene, aber gleichbedeutende gesetzt.

Anmerkungen.

1) *Zagoz* ist die, auch im Guipuzcoanischen Dialekt übliche, und weniger von der gewöhnlichen Formation abweichende Flexion für *zaude.* Da sie sich mit einem Consonanten endigt, so wird zur Bildung des Participiums daraus, statt *n, an* darangesetzt.

2) Diese beiden Wörter heissen zusammen täglich. *Egun,* Tag, *ean,* in, *go,* für, von der Zeit, also an dem Tage für an dem Tage, d. i. täglich.

3) *Leguea*, die Art, und mit der Postposition *z*, von Art d. i. wie, gleichwie.

4) *Ichi, itzi, utzi, utci* sind sämmtlich nur verschiedene Formen desselben Wortes.

5) Diese Beugung ist dieselbe, wie die obige, nur dass das Zeichen des *plur.* der *pers. accus.*, das *z* am Ende, fehlt. So wie ich sie daher verstehe, heisst sie nicht, wie die in der vorigen Formel: lass uns nicht fallen, sondern lass es mit uns nicht fallen, kommen u. s. f. Denn da die Characteristik der 1. *pers. plur.* nicht vorn (wie in *g-aitzat-zula*), sondern in der Mitte steht, so ist sie nicht *pers. accus.*, sondern *dat.*

6) *Tentacionia* und *tentacioa* sind Eins.

7) *Jauci*, wie *erori*, fallen.

Die Formel S. 28. des Labortanischen Dialekts ist bis auf folgende Kleinigkeiten richtig abgedruckt:

Z. 3. (des Gebets nemlich) statt *here* l. *hire.*

Z. 7. statt *Ssorrac* und Z. 8. *Ssorduney* l. *çorrac* und *çorduney.*

Z. 10. statt *hirca* l. *hirea*, statt *due* l. *duc.*

Z. 11. muss *Seculacotz* ein Wort seyn.

Anmerkungen.

Aicena, Aiz ist *pers.* 2. *sing. praes.* von *naiz*, ich bin.

Hire. Die Französischen Basquen reden Gott im Gebet mit derjenigen 2. *pers. sing.* an, die nach den Biscayischen Dialekten in Spanien die vertraulichere, aber weniger höfliche ist. Daher *hire*, dein, in dieser Person (nicht *zure*) und daher die *c* am Ende der Beugungen der Zeitwörter, wo die andern Formeln *zu* haben.

Ere, auch.

Eguneco, täglich, die Endung des Adject. *co* mit einem dazwischengeschobenen *e* an das Substantivum gehängt.

Gucere, wir auch.

Etzgaitzala, das Anfangs-*etz* ist die dem Verbo angehängte Negation.

Eraci ist das Factitivum von *jauci*, fallen, daher fallen machen. Statt also, dass die vorigen Formeln sagen: lass uns nicht mit 2. Verbis, heisst es hier mit Einem: mach uns nicht. *Sar* ist hineingehen, hineinkommen. *Etzgaitzala sar eraci* heisst also: mache uns nicht hineinfallen.

Seculacotz, in Ewigkeit. *Co* die Adjectiv-, *z* die Adverbialendung.

Ueber die Beugungsformen in allen drei Dialekten habe ich fast nichts gesagt, weil es zu weit geführt hätte. Wenn man sie aber folgendergestalt zusammenstellt:

Guipuzcoanischer	Vizcayischer	Labortanischer Dialekt
iguzu	*iguzu*	*iguc*
guizquigutzu	*eiguzuz*	*ietzaguc*
diegu	*deutsegu*	*baitrauegu*
gaitzatzula	Ist nicht dieselbe. S. Anm. 6.	*gaitzala*
gaitzatzu	*gaizuz*	*gaitzac*

so findet man bei aller Verschiedenheit doch immer dieselbe Analogie. Denn dieselben Kennbuchstaben der Personen kehren immer in derselben Ordnung, erst *accus.*, dann *dat.*, dann *nominat.* wieder. Z. B. in den Formen *diegu, deutsegu, baitrauegu*, ist das *d* der beiden ersten und das *t* der letzten (denn *bai* ist Vorschlagssilbe des Conjunctivs) *Char.* 3. *pers. sing. accusat.*, das *e* 3. *pers. plur. dat.*, das *gu* 1. *pers. plur. nominat.* Die Wurzelsilben sind *i, eu, rau.* Dann bleibt bloss in der Vizcayischen *ts*, die *Char.* der *conjug. recipientis* übrig, die in den beiden andern nur durch die Anwesenheit von 3 Personen, welche nur in der *Conjugat. recipiente* vorkommen können, angezeigt wird. Die Formen *gaitzatzula* und *gaitzala* sind ganz gleich. Denn *la* gehört dem Optativ an; *tzu* in der ersten ist die 2. höflichere Person; statt dessen müsste die letztere *gaitzac-la* sagen, wenn nicht *c* des Wohllauts wegen wegfiele; und auf gleiche Weise lassen sich alle übrigen zergliedern.

Proben Vaskischer Schreibart und Dichtung.[1])

Das Vater unser enthält so einfache und kurze Sätze, dass kaum die Construction einer Sprache, viel weniger aber das, was den Stil in derselben bildet, darin sichtbar werden kann. Um nun auch in dieser Hinsicht, wenigstens durch kurze Proben,

[1]) *Erster Druck dieses Kapitels (ohne den ersten Absatz): Delbrücks, Erfurdts, Herbarts, Hüllmanns, Krauses und Vaters Königsberger Archiv für Philosophie, Theologie, Sprachkunde und Geschichte 1, 277—291 (1812). Vater begleitet den Abdruck mit folgender Anmerkung: „Das zweite Jahr dieser Zeitschrift kann nicht interessanter beginnen als mit dem vaskischen Liede, dessen Alter und*

einen Begriff von der Vaskischen zu geben, werde ich hier zuerst einige Verse aus dem ersten Capitel des Evangelium Lucas nach der Vaskischen Bibelübersetzung, dann eine aus Gefälligkeit für mich durch den Pfarrer Moguel übersetzte Stelle des Sallust, und endlich ein Altvaskisches Lied hersetzen, welches letztere hoffentlich sogar ein noch grösseres Interesse, als das bloss der Sprache erwecken wird.

1.

1. Capitel des Evangelium Lucas. (Labortanischer Dialekt.)

v. 1.

1 2 3 4 5 *Ceren anhitzec escu ecarri baitu* Da mancher Hand angelegt hat	Da viele Hand angelegt haben
8 7 6 10 *narratione baten scribatzera com-* Erzählung einer Schreiben-zum voll-	zum Schreiben einer Erzählung
12 13 11 14 *plituqui gure arte-an certificatu* kommen unsrer Mitte-in bestätigt	von den (sich) in unsrer Mitte
15 16 9 *izan diraden gauze-z* gewesen seyenden Dingen von	vollkommen bestätigt habenden Dingen;

v. 2.

14 13 15 16 *Eçagutze-ra eman draü cuten* erkennen zu gegeben es uns haben	Wie es uns zu erkennen gegeben
1 3 4 2 5 6 *beçala lehen hats-etic ikussi dituz-* wie ersten Anfang-vom gesehen haben-	haben die vom ersten Anfang es

Inhalt gewiss jeden Leser ergreift und welchem Herr Minister Wilhelm von Humboldt eine treffliche Übersetzung und Erläuterungen beigefügt und einige prosaische Sprachproben vorausgeschickt hat; ich freue mich das Werkzeug ihrer Bekanntmachung sein zu können. Je wichtiger und noch uneröffneter das Feld der alten vaskischen Sprache und Literatur ist, desto mehr werden alle Freunde der Sprachen- und Menschenkunde dem gelehrten Staatsmann, der lange in dem itzt doppelt interessanten Spanien dem Studium seines ältesten Volksstammes und der Sprache desselben lebte, für das ausführliche Werk über denselben danken, dessen gehaltvolle Ankündigung diesen Blättern angeheftet ist.“

7 10 9 8 11 *tenec eta hitz-aren ministre içan* den und Wortes des Diener gewesen	gesehen habenden, und Diener
12 *diradenec* seyenden	des Wortes gewesenen;

v. 3.

2 1 10 11 11 *Niri - ere on iruditu içan* mir auch gut scheinen *(perfectum)*	so hat es auch mir für dich,
11 5 7 6 9 *ciaitadac gucia hats - etic fin-* hat es für dich alles Anfang von Ende	o du ganz vortreflicher Theo-
8 4 3 *erano diligentqui comprehen-* bis genau verstanden	philus, gut geschienen, da ich
12 19 18 20 *dituric hiri punctu - z punctu* habend dir Punct von Punct	alles vom Anfang bis zum Ende
17 22 21 13 16 *heçaz scribatze - ra, o Theophile,* davon schreiben zu o Theophilus	genau verstanden habe, dir von
14 15 *gucizko excellentea* gänzlich vortreflicher	Punct zu Punct davon zu schreiben;

v. 4.

3 2 1 7 *Hobiqui eçagut deçan - çat ikassi* besser verstehen dass du thust lernen	Dass du besser die Wahrheit
8 9 6 5 4 *dituan gauc - en egui - a* habenden Dinge der Wahrheit die	der Dinge, die du erfahren hast, verstehest.

v. 5.

3 5 6 4 *Herodes Judeaco regue - ren* Herodes Jüdischen Königs - des	In den Tagen des Jüdischen
2 1 7 9 10 *egun - etan cen Zacharias deitzen* Tagen - in den war Zacharias nennend	Königs Herodes war ein Priester,

11 12 8 16 15
cen Sacrificadore bat Abia-ren
werdend Priester ein Abias - des

14 13 17 19 18 20
arald-etic: eta haren emaztea cen
Stamm - vom und dessen Weib war

24 23 22 21 25 27
Aaron-en alab - etaric, eta haren
Aarons des Töchtern-aus den und deren

26 28
icena Elisabeth
Name Elisabeth

genannt Zacharias, aus dem Stamm des Abias; und seine Frau war aus den Töchtern Aaron, und ihr Name war Elisabeth.

2.

Sallustii Catilina. c. 58. (Guipuzcoanischer Dialekt.)*)

3 2 1
Ezaguturic daducat, Soldaduac,
Erkannt ich-halte-es Soldaten

7 9 4 6 5 13
ez die - la itz - ac guizon-
nicht ihnen-thun-dass Worte-die Menschen-

12 11 10 8 14
ai azcortasun - ic erasten; ta
den Stärke-irgend einige hinzufügen und

26 25 22 23
aguintari - aren irauntsi ta
Feldherrn - des Aufmunterungen und

24 21 18 20 15
equiñ - equin ez da - la
Ermahnungen-mit-den nicht wird - dass

17 16 29 30
Soldautegui - a, nagui baldana
Heer - das träge weichlich

27 28 19 31 36 32
ba - da, pizcortzen, ez da ere
wenn - ist abgehärtet nicht wird auch

34 33 35
beldurti - a sendotzen.
furchtsame - das gestärkt.

Ich weiss, Soldaten, dass Worte den Menschen keine Kraft einflössen, und dass durch die Aufmunterungen und Ermahnungen des Feldherrn das Heer, wenn es träge und weichlich ist, nicht abgehärtet noch auch das furchtsame gestärkt wird.

*) Vom Pfarrer Moguel übersetzt.

Anm. Die Endung *ic* in *ezagutu-r-ic* und *azcortasun-ic* hat einen eigenen, im Deutschen mit gleicher Kürze nicht hervorzubringenden Nachdruck. Sie bedeutet, dass die Sache sich auf alle und jede Weise und schlechterdings so, oder nicht so, verhalte. *Ezaguturic* ersetzt also vollkommen das Lateinische: *compertum ego habeo,* und *ez azcortasunic* verneint viel mehr, als das blosse *virtutem non addere.*

5 4 6 8 7 1
Bere - z ta jalorri - z bezala
Sich selbst-von und Natur - von wie

2 3 11 9
bacoitzac duena, aguertu - co
jeder thuend erscheinen *(Char. fut.)*

10 15 14 13 12.
du escu - etara datorren - ean.
er-thut Händen-zu-den er-kommend-wenn.

Wie jeder von sich und von Natur handelt, so wird er, zum Handgemenge kommend, erscheinen.

1 3 4
Alperr - ic jardun ta
Vergebens - gänzlich sich mühen und

5 2 6 9
equin - go diozu, irriscu
ermahnen *(Char. fut.)* du ihm thust Ehrgeiz

10 13 12 11 14 8
ta icen on - ac iguitzen ez
und Name gute - der bewegen nicht

15 7
duen - ari.
thuenden-dem

Vergebens wirst du dich abmühen, und denjenigen ermahnen, welchen der Ehrgeiz und gute Name nicht bewegen.

2 3 1
Biotzeco beldurr - ac con-
Adject. von Herz Furcht - die

4 5 6
cortzen ditu belarri - ac.
thut-sie Ohren - die.

Timor animi auribus officit.

Anm. *Concortzen* ist mir durchaus unbekannt, und fehlt in meinen Wörterbüchern. Es kann jedoch vielleicht von *gorra,* taub, herkommen.

3.

Fragment eines Altvaskischen Liedes.

Es war einer der hauptsächlichsten Zwecke meiner Reise durch Biscaya, die Spuren aufzusuchen, welche aus der ältesten

Geschichte und dem ältesten Zustande des Volks etwa noch in alten Sagen oder Nationalgesängen übrig geblieben seyn möchten. Ich fand mich aber bald gänzlich in der Hofnung getäuscht, hiervon etwas Bedeutendes aufzufinden. In keinem Lande vielleicht ist es dem misverstandenen Eifer der ersten christlichen Bewohner so sehr gelungen, alle Ueberreste des heidnischen Alterthums zu vernichten, als in diesem. Weder von der Verfassung, noch der Religion, noch den Sitten der alten Vasken kann man sich einen, nur irgend befriedigenden Begriff verschaffen, und kaum haben sich einige dürftige Spuren dieser älteren Zeit in der Sprache, den einheimischen Benennungen der Monate und Wochentage, einigen wenigen (da der grössere Theil auch durch die Namen der Heiligen verdrängt ist) Eigennamen, Nationaltänzen, Volksmärchen u. s. f. erhalten. Von alten Nationalliedern habe ich schlechterdings nur das folgende, leider höchst mangelhafte Fragment aufgefunden, dessen Alter selbst noch, aus mehr als einem Grunde, zweifelhaft scheinen kann.

Es wurde mir im Lande selbst mitgetheilt, und rührt aus einer in mehr als 14 Foliobänden bestehenden Manuscriptensammlung her, welche ein gewisser Juan Ibañez de Ibarguen machte, als er um das Jahr 1590. den Auftrag erhielt, die Archive von Simanca und von Vizcaya zu durchsuchen. Fünf dieser Bände befanden sich noch zu meiner Zeit in dem Hause des Herrn Illugartegui in Marquina, und in einem derselben steht das gegenwärtige Bruchstück. Ibarguen fand, wie er dabei anmerkt, diess Lied auf einem alten, schon halb von Würmern zerfressenen Pergament, es war sehr lang, er begnügte sich aber, nur die hier folgenden 16 Strophen abzuschreiben. Der Ueberrest ging unstreitig nachher verloren.

Zum leichteren Verständnisse dieses Fragments, das ich hier im Original und in einer Uebersetzung, die, bei fast buchstäblicher Treue, doch auch zugleich einen Begriff des Rhythmus geben kann, hersetze, muss ich folgende Bemerkungen vorausschicken.

Als August die Cantabrer besiegte, zogen sie sich auf einen hohen Berg zurück, auf dem die Römer sie durch Abschneidung aller Lebensmittel zur Uebergabe zu zwingen suchten. Auf diesen Umstand spielt das Lied, das, soviel man sehen kann, vom Cantabrischen Kriege handelt, an. Der Cantabrische Feldherr hiess Uchin. Diess scheint aus dem Gedichte selbst hervorzugehen.

Ibarguen bestätigt es auch, als eine ihm sonst bekannte Sache, und setzt hinzu, dass dieser Uchin nach dem Frieden nach Italien überging, dass er auch Urtino hiess, und dass von ihm das Italienische Geschlecht der Urbinos abstammt. So verdächtig auch durch diesen letztern Umstand seine vielleicht nur zur Bestätigung dieser Etymologie erfundene Erzählung wird, so ist doch gewiss, dass Urbinum ein Vaskischer Name ist. Als Ortsname bedeutet er einen an zwei Wassern liegenden Ort, und es giebt in Alava noch jetzt ein Dorf Urbina. Unmittelbar nach dem Frieden scheinen die Cantabrer einen Anführer Lecobidi gehabt zu haben.

Die erste Strophe bezieht sich auf eine Sage, welche gleichfalls Ibarguen, und wie er versichert, nach dem Zeugniss einer alten Schrift erzählt. Lelo war ein angesehener Mann in Vizcaya. Während eines Feldzuges, den er ausserhalb seines Vaterlandes zu machen genöthigt war, trieb seine Frau Tota Buhlschaft mit einem gewissen Zara, und wurde von demselben schwanger. Lelo kehrte zurück, und die beiden vereinigten sich, ihm das Leben zu rauben. Der Mord gelang ihnen, aber die That wurde ruchtbar, und man beschloss in einer Versammlung des Volks, in der die beiden Ehebrecher aus dem Lande verwiesen wurden, dass bei dem Anfange jedes Gesanges immer zuerst des unglücklichen Lelo erwähnt werden sollte. Wirklich erinnern sich alte Personen noch eines Liedes, dessen Refrain ist:

Leluan, Lelo,	An Lelo, Lelo,
Leluan dot gogo.	An Lelo gedenk' ich.

und das Vaskische Sprichwort *betico Leloa*, das ewige Lelo, welches man gegen die zu häufige Wiederholung derselben Sache gebraucht, scheint sich auf diese Erzählung zu beziehen. Bemerkenswerth ist noch die Aehnlichkeit dieser Sage mit der Geschichte Agamemnons. Allein auch in andern Biscayischen Volksmärchen kommen Griechische Geschichten und Mythen unter einheimischen, und selbst oft unter Heiligennamen vor.

1.	1.
Lelo! il Lelo,	Lelo! — todt Lelo,
Lelo! il Lelo,	Lelo! — todt Lelo,
Leloa! Zarac	Lelo! — Zara ward
il Leloa.	Mörder Lelo's.

2.

Romaco aronac
alcguin, eta
Vizcaiac daroa
Cansoa.

2.

Die Fremdlinge Roma's
entboten Kraft, und
Vizcaya erhob da
Siegsgesang.

3.

Octabiano
munduco jauna,
Lecobidi
Vizcaicoa.

3.

Octavianus
der Welt Beherrscher;
Lecobidi
Vizcayischer.

4.

Ichasotatic,
eta leorrez
imini deuscu
molsoa.

4.

Her von dem Meere
und von der Feste
setzet' er rings um uns
Belagrung.

5.

Leor celaiac
bereac dira,
mendi tantaiac
leusoac.

5.

Die dürren Ebnen
die seinen waren;
des Berges Dickicht
Dunkelheit.

6.

Lecu ironcan
gagozanean,
norberac sendo
dau gogoa.

6.

Wenn an günstigen Ort
gestellt wir sind,
hat sicheren Muth
jeglicher.

7.

Bildurric guichi
arma bardinas,
oramaia zu
guexoa.

7.

Des Zagens wenig
bei Waffengleichheit;
Trog des Brodes, du
erkranktest.

8.

Soyac gogorrac
badirituis,
narru billotsa
surboa.

8.

Hartes Waffenkleid
wenn jene tragen,
der wehrlose Leib
behende.

9.

Bost urteco
egun gabean
gueldi bagaric
bochoa.

9.

Fünf Jahre lang,
Tages und Nachtzeit
ohn' einige Ruh
Umzinglung.

10.

Gureco bata
il badaguian.
bost amarren
galdua.

10.

Der Unsren einen
wenn sie mordeten,
fünf Zehende sie
verloren.

11.

Aec anis ta
gu guichitaia;
azquen indugu
lalboa.

11.

Doch jene viele, und
wir geringe Schaar;
zuletzt machten wir
Freundschaftsbund.

12.

Gueure lurrean,
ta aen errian,
biroch ain baten
zamoa.

12.

In unserm Lande
und jener Gebiet, —
passend Band jeder
Saumthierslast!

13.

Ecin gueyago
(Die andern Verse dieser Strophe waren nicht mehr zu lesen.)

13.

Nicht möglich ist mehr
— — — — — —

14.

Tiber lecua
gueldico zabal,
Uchin tamaio
grandoja.

14.

Die Stadt des Tibris
ruht weit gelagert,
Uchin (*tamaio* ist unbekannt, vielleicht ein Beiname Uchins.)
übergross.

15.

Unlesbar.

15.

— — — — — —

16.

Andi arichac
guesto sindoas
betigo naiaz
nardoa.

16.

Die starken Eichen
erkranken an Kraft
von des Spechtes stetem
Besteigen.

Ich bin bei der Uebersetzung dieses, in einigen Stellen sehr dunkeln Liedes dem Commentar eines Biscayischen Gelehrten gefolgt, und behalte die Erläuterungen der einzelnen Wörter meiner ausführlichen Schrift vor. Hier war es genug, das Original zu liefern, und die Uebersetzung demselben so nahe zu bringen, als, ohne gänzliche Unverständlichkeit, nur immer möglich war. Der Zusammenhang der Gedanken in diesen Strophen, in denen fast alle vermittelnde Uebergänge fehlen, — dass nemlich die Römer die Ebne besassen, und die Vasken von den Bergen aus, und mehr mit List, als mit Gewalt, sie abwehrten, dass, ungeachtet der ungleichen Bewaffnung, nicht sowohl der Krieg selbst, als Mangel an Lebensmitteln sie zum Vertrage nöthigte, dass, wie jede Last mit einem ihr angemessenen Bande befestigt worden, so auch jedes Volk seinen Verhältnissen gemäss handeln muss, dass doch auch nach dem Kriege Vizcaya kräftig blieb, und das grosse Römische Reich durch diesen Krieg, wie die Eiche durch das ewige Bohren des Spechtes, beträchtlich litt — ist jedem, ohne weitere ausführlichere Erläuterung, von selbst klar.

Die Biscayischen Gelehrten schreiben diesem Liede ein überaus hohes Alter zu, und setzen es in die ersten Jahre nach dem Cantabrischen Kriege. Hiergegen lassen sich nun zwar manche Zweifel erheben, unter denen der darin vorkommende Name Vizcaya, den man erst viel später findet, einen der bedeutendsten erregt. Allein sicher bleibt es immer, dass, sowohl der Sprache, als dem Rhythmus nach, diess Lied weit über alle uns bekannte älteste Spanische Dichtung hinauszugehen scheint. In der Sprache herrscht eine gewisse rauhe, abgebrochene Kürze; fast alle verbindenden Zeitwörter sind ausgelassen, (das *dau* in der sechsten Strophe scheint mir, da es das Silbenmass stört, eine später hineingekommene Verbesserung*).) alle in diesen Strophen gebrauchte Wörter sind, gänzlich ohne Vermischung mit fremden, echt Vaskisch, das einzige *grandoja* ausgenommen, das aber selbst vielleicht auch Vaskisch (von *gora*, hoch, und *andia*, gross) ist; einige sind jetzt ausser Gebrauch, und fast unverständlich. Der ganze Ton endlich hat etwas Alterthümliches, und trägt das Gepräge

*) Der letzte Vers hat nemlich immer nur drei Silben. Zwar hat die erste und dritte Strophe auch viersilbige Endverse. Allein in jener liest man vielleicht besser:

Lelo! il Zarac
Leloa

und in *Vizcaicoa* flossen die beiden letzten Silben vielleicht zusammen.

der Rauhheit eines ungebildeten Bergvolks; die beiden einzigen darin vorkommenden Gleichnisse (Str. 12. 16.) sind von einer Einfachheit, und man kann wohl sagen, Dürftigkeit, dass sie sich ein späterer Dichter nicht erlaubt haben würde. Was endlich das Silbenmass betrift, so sind nicht bloss die jetzigen, sondern alle Vaskischen Lieder, die mir vorgekommen sind, offenbar den Spanischen und andern ausländischen nachgemacht. Sie haben Reime, oder Assonanzen, und bestehen aus vier-, acht-, zehnzeiligen Strophen. Das gegenwärtige Lied aber hat offenbar keine Reime, wenn auch zufällig sich zwei in der fünften und sechsten und allenfalls zwölften Strophe, sowie Assonanzen in der zweiten und achten finden; dagegen giebt der letzte Vers jeder Strophe, der immer in *a*, nur ein einziges Mal in *ac* ausgeht, dem Ganzen doch einen Anklang von Reim. Die drei ersten Verse jeder Strophe sind, mit wenigen, noch vielleicht durch fehlerhaftes Abschreiben entstandenen Ausnahmen, immer fünfsilbig, und der, ohne Ausnahme, aus einem einzigen dreisilbigen Wort bestehende Schlussvers verbindet die Verse jeder Strophe zu einem Ganzen und trennt eine von der andern auf eine dem Ohre nicht ungefällige Weise. Um den Contrast zwischen diesem und den andern Vaskischen Gedichten noch deutlicher zu zeigen, will ich hier eine Strophe desjenigen abschreiben, das unter allen bisher bekannten das älteste war, und das Schlözer (Allgemeine Weltgeschichte Th. 31. S. 341.) in den Anfang des 14ten Jahrhunderts setzt. Jedermann wird dann unstreitig fühlen, dass diese Strophe in Ton und in Rhythmus den Spanischen Romanzen sehr nahe steht, da hingegen das gegenwärtige Lied einen durchaus fremden, und mehr alterthümlichen Charakter an sich trägt.

Mila urte ygarota,
ura vede videan,
Guipuzcoarrac sartu dira
Gazteluco echean,
Nafarroquin batu dira
Beotibaren pelean.

Als tausend Jahre vergangen waren,
das Wasser seinen Weg floss,
da drangen die Guipuzcoaner
in das Haus des Gaztelu,
stiessen zusammen mit den Navarrern
in dem Kampfe Beotibars.

Der Dialekt, in welchem diess Lied gedichtet ist, scheint zwar nach den Formen des Hülfszeitworts *deuscu, dau* der von Vizcaya. Allein dann müssten die sich in *o* endigenden Substantiva diess *o* in *u* verwandeln. Es herrscht also hierin, vermuthlich durch Schuld des Abschreibers, keine rechte Gleichförmigkeit. Ich habe mir indess keine Aenderung erlauben wollen, sondern überhaupt die Orthographie so gelassen, wie sie in der mir mitgetheilten Abschrift war, obgleich, wo hier *s* gebraucht sind, gewöhnlich *z* gebraucht werden.

9.

Ankündigung einer Schrift

über die Vaskische Sprache und Nation, nebst Angabe des Gesichtspunctes und Inhalts derselben.

Bei dem Entschluss, einen einzelnen abgesonderten Volksstamm, wie der Vaskische ist, mit aller Ausführlichkeit und Genauigkeit zu beschreiben, welche die vorhandenen Hülfsmittel erlauben, habe ich vorzüglich die Forderungen vor Augen gehabt, welche, meiner Ueberzeugung nach, an eine gewisse und höchst nothwendige Bearbeitung der Weltgeschichte (da dieselbe unläugbar mehrere, von verschiedenen Gesichtspuncten aus, erlaubt und fordert) gemacht werden müssen.

Das Menschengeschlecht ist in Nationen, Stämme und Racen getheilt; wie selbstständig und frei das Individuum überall da ist, wo es sich seines Willens und seiner sittlichen Unabhängigkeit bewusst wird, so gehört doch das ganze Geschlecht auch auf eine ähnliche Weise, als die Geschlechter der Pflanzen und Thiere,

---

Erster Druck: Schlegels Deutsches Museum 2, 485—502 (Dezemberheft 1812). Schlegel fügt am Schluß folgende Anmerkung bei: „Für die Freunde der Sprachforschung, denen das angekündigte Werk eine langerwartete, erwünschte Erscheinung sein wird, bemerken wir, dass einige Vaskische Sprachproben von dem Verfasser im Königsberger Archiv für Philosophie, Theologie, Sprachkunde und Geschichte im 3. Stück 1812 zu finden sind. Ein Wortregister nebst einigen grammatikalischen Bemerkungen werden im 3. Teile des Mithridates erscheinen." Zugleich erschien die Ankündigung auf 8 besonders paginierten Seiten als Beilage zum dritten Stück des ersten Bandes von Delbrücks, Erfurdts, Herbarts, Hüllmanns, Krauses und Vaters Königsberger Archiv für Philosophie, Theologie, Sprachkunde und Geschichte.

der Natur an. Sowohl auf seine ursprünglichen Anlagen, als auf die Entwickelung derselben wirkt die Race, von welcher der Mensch abstammt, der Boden, auf dem er entsteht, die Luft, die er einathmet, die Gegend, die ihn umgiebt, der Himmel, zu dem er emporblickt. Ein Stamm ist vor dem andern beglückt, und das Höchste und Schönste, was die ältere und neuere Geschichte von nationeller Entwickelung darbietet, ist nicht sowohl Frucht der Anstrengung, des Fleisses, der Bildung, als Erzeugniss einer von Natur glücklichen Spannung, Stimmung und Mischung der Kräfte des Geistes und Gemüths. In welchem Zeitpunct man nun die neben einander bestehenden Nationen in ihrem ununterbrochen forteilenden Laufe betrachten mag, wandern, trennen, vereinigen, mischen sie sich, sterben aus, körperlich durch wirklichen Untergang, oder geistig durch Ausartung, machen neuen Platz, oder treten selbst, in veränderter Gestalt, wieder auf. Allein jeder von irgend einer Seite her errungene Vorzug wirkt weiter fort, und ist gleichsam eine Eroberung in dem Gebiete desjenigen, was sich in der Menschheit durch die That darstellen lässt, und so entstehen immer andre und andre, mehr oder minder vollkommene, aber einander gegenseitig unterstützende und durch einander gewinnende Formen der Menschheit.

Diesen Gesichtspunct, von welchem aus das Menschengeschlecht gleichsam in seiner, ursprünglich hauptsächlich durch die physische Natur (Gebirge, Meere, Flüsse) veranlassten Trennung betrachtet wird, zu ergreifen, ist nicht weniger Pflicht der Weltgeschichte, als die einzelnen grossen Begebenheiten und moralischen Umwälzungen zu verfolgen, die auf Vereinigung der kleineren Massen gerichtet sind, und das moralische Daseyn der ganzen Menschheit Einem immer höher gesteckten Ziele zuzuführen streben. Wie aber diess gewissermassen zwiefache Bemühen fruchtbar in einander greifen muss, ist hier nicht der Ort, auseinanderzusetzen. Hier ist nur von dem einen Geschäfte der Weltgeschichte die Rede, der mannigfaltigen Verwandtschaft der Nationen und Racen, ihrem vielfachen Einwirken auf einander, ihrer Veredlung und Ausartung, und somit der Thätigkeit der Natur selbst, die aus nie ruhender Werkstatt neue und neue Gestalten hervorführt, nachzuspüren; unmittelbar den Menschen und die Grösse der sich in ihm ausprägenden Idee ins Auge zu fassen; das Menschengeschlecht wie eine ungeheure Pflanze zu betrachten, die sich in wechselnden Richtungen, parasitisch wuchernd, über

den Erdboden hin erstreckt, wo Boden und Himmel ihr lächeln, freudig emporspriesst, sonst niedrig hinkriecht, ihre Wurzeln zwar der Erde vertraut, aber vom Thau und der Sonne einer andern höhern Welt erfrischt und erwärmt wird: und auf diese Weise dasselbe unmittelbar an die Natur, und diese an die Ideen zu knüpfen, in deren Herrschaft das organische Leben beider besteht, — wodurch nothwendig in jeder Brust der Gedanke rege, und fruchtbar bis zur That erhalten wird: von welchen Vätern entsprossen, welche Kinder und Enkel der Jetztlebende hinterlassen muss.

In diesem Geschäfte aber muss der Weltgeschichte auf mannigfaltige Weise, und vor allem durch genaue, ausführliche und treue Beschreibungen einzelner Stämme vorgearbeitet werden, an welchen es bis jetzt noch fast ganz fehlt. Denn da der Unterschied der Nationen sich am bestimmtesten und reinsten in ihren Sprachen ausdrückt, so muss in einer solchen Beschreibung das Studium der Sprache mit dem der Sitten und der Geschichte zusammenstossen: und — so schätzbare Beiträge auch hierzu in neuern Zeiten geliefert worden sind — so ist doch das vereinte Sprach- und Geschichtsstudium noch lange nicht zu einem befriedigenden Grade der Vollkommenheit gediehen; ja es ist noch nicht einmal dahin gelangt, dass es die Bearbeitung irgend eines einzelnen Theils in diesem Gebiete durch leitende allgemeine Ansichten beträchtlich erleichtern könnte. Es fehlt noch an festen Grundsätzen, die Verwandtschaftsgrade der Sprachen zu bestimmen; man ist noch zu wenig einig über die Zeichen, welche die Abstammung verschiedener Völker von einander beurkunden; man begnügt sich noch viel zu häufig mit der fragmentarischen Vergleichung einzelner Sitten, und ein paar Dutzend auf gut Glück aus einer Sprache herausgerissener Wörter; es stehen noch in diesem gränzenlos weiten Gebiete zu wenige Thatsachen, als sichere Anhaltungs- und Vergleichungspuncte fest: man hat selbst noch zu schwankende Begriffe über die Art, wie die Sprache einer Nation zugleich Massstab und Mittel ihrer Bildung ist, um nicht die Vereinigung des Sprach- Geschichts- und Völkerstudiums zur Kenntniss und Würdigung des Menschengeschlechts — als eines grossen, in Racen, Stämme und Nationen getheilten, Naturgesetzen und unabänderlich gegebenen Bedingungen unterworfenen, aber auch zugleich sich selbst durch Freiheit bestimmenden Ganzen — für ein neues, wohl von fern gesehenes, allenfalls flüchtig durch-

streiftes, aber erst jetzt wahrhaft zu bearbeitendes Feld anerkennen zu müssen.

Ich erwähne indess hier dieser Mängel nicht zu einem Vorwurf für andere, sondern nur zu einer vorläufigen Entschuldigung der Arbeit, die ich selbst unternommen habe. Denn wo alles auf das engste zusammenhängt, da ist es unmöglich, einen einzelnen Volksstamm, ich sage nicht, richtig in seine wahre Stelle zu setzen, sondern auch nur genau zu beschreiben, ohne ihn mit andern zu vergleichen. Wie sehr aber wird diese Vergleichung erschwert, da es, so viel mir bekannt ist, noch über keinen einzigen Volksstamm vollständige, zu einem ähnlichen Zweck angestellte Untersuchungen giebt, da nicht einmal Bearbeitungen der Sprachen vorhanden sind, welche dieselben, zu allgemeinen Vergleichungen gehörig vorgerichtet, in die Hand lieferten, sondern man überall an den rohen Stoff, an zu ganz anderem Zweck gemachte Sprachlehren und Wörterbücher, Versuche allgemeiner Sprachgeschichten, welche in das Einzelne nicht so ausführlich eingehen können, an etymologische Werke, deren Verfasser oft, ohne feste Grundsätze arbeitend, nur den grössern oder geringeren Vorrath an Sprachkenntnissen, den sie besassen, mit grosser Willkühr benutzt haben, oder an einzelne, in geschichtlichen Untersuchungen zerstreute, wenn gleich schätzbare und selbst treffliche Bemerkungen, Hypothesen und Systeme verwiesen wird.

Indem ich nun versuche, eine einzelne, aber vollständige Beschreibung, eine wahre Monographie des Vaskischen Volksstammes zu liefern, werde ich dahin streben, diese Hindernisse zu überwinden, und so viel zu leisten, als bei den noch viel grösseren, in mir selbst liegenden, in deren Bemerkung es unnütz seyn würde, dem Leser vorzugreifen, möglich ist. Ich werde mich bemühen, die Vasken nach ihren Sitten, ihrer Sprache und ihrer Geschichte, zu welcher natürlich die ganze Untersuchung über die Urbewohner der Spanischen Halbinsel gehört, hinlänglich zu schildern, um danach die Frage entscheiden zu können, ob sie ein abgesonderter Volksstamm, oder nur Theil eines andern grösseren sind? und sie in der einen, oder andern Eigenschaft in der Gechlechtstafel aller Völkerstämme, in so fern eine solche möglich ist, richtig zu classificiren.

Mein vorzüglichstes Augenmerk aber wird dahin gehen, die Materialien so vollständig zu liefern, und so wenig einer vorgefassten Meynung gemäss, sondern so allgemein zu ordnen, dass

die Classificirung, wenn die meinige Zweifel erregen sollte, mit Hülfe der gelieferten Thatsachen, auch von andern anders angestellt werden kann. Auf diese Weise darf ich mir schmeicheln, dass diese Schrift wenigstens immer das Verdienst haben wird, Hülfsmittel an die Hand zu geben, welche, bei der Unzulänglichkeit der gedruckten, sonst schwer zu erhalten sind, und es unnütz zu machen, eine schon gemachte Arbeit noch einmal von neuem vorzunehmen, wie sonst so oft bei Sprachuntersuchungen der Fall ist, mit denen sich mehrere nacheinander beschäftigen.

Dass ich mir gerade die Vasken zum Gegenstande gewählt habe, war zunächst Werk des Zufalls. Meine Reise nach Spanien hatte mich für die Nation und das Land interessirt, beide wurden mir im eigentlichsten Verstande theuer, als ich eine eigene Reise nach Biscaya und den Basquischen Distrikten unternahm, und mich einige Wochen in den abgelegensten Gebirgsgegenden daselbst aufhielt. Nachher aber, als ich mein Studium mit todten Hülfsmitteln fortsetzte, zog mich die Eigenthümlichkeit der Sprache, des Volks und des Landes fortdauernd an. In der That bieten die Vasken, zu einem wie kleinen Häuflein sie auch zusammengeschmolzen sind, und obgleich sie sich auch ehemals nicht (wie die Germanen, Slaven und andere) so verbreitet und in verschiedene Zweige getheilt zu haben scheinen, dass ich es wagen möchte, sie einen Völker-, nicht blossen Volksstamm zu nennen, doch für eine in der hier angegebenen Absicht anzustellende Untersuchung einen sehr interessanten Gegenstand dar. Geographisch und historisch bilden sie ein fest geschlossenes, abgesondertes Ganzes. Gewiss mächtig und weit verbreitet innerhalb der Pyrenäen, hat man, meines Erachtens, keine sicheren Spuren, wie sie, ausserhalb derselben, vielleicht gleichfalls eine wichtige Rolle gespielt haben. Alles was sie je gross und interessant gemacht hat, hinter sich erblickend, ist der Untergang ihrer Nationalität, und selbst ihrer Sprache in kurzem beinahe mit Sicherheit vorauszusehen. Der jetzigen Kleinheit des Völkchens ungeachtet, hat sich die Sprache fast in eben dem Umfange von Wörtern und Formenverschiedenheiten erhalten, den sie ehemals besessen haben mag. Schon die in wunderbarer Reinheit unverändert gebliebenen und grösstentheils leicht verständlichen Ort- und Familiennamen haben viele, dem jetzigen Sprachgebrauch mehr oder weniger fremde Wurzeln aufbewahrt. Denn da jeder einzelne Meierhof seine eigne, von seiner Lage, oder den ihn umgebenden Bäumen

und Pflanzen hergenommene Benennung trägt, so wird dadurch das ganze Land zu einer lebendigen Sprachurkunde. Es finden daher fast alle Fragen, welche man über den Bau und die Natur der reichsten und vollständigsten Sprachen aufwerfen kann, auch in der Vaskischen ihre Beantwortung. Es giebt auch über diese Sprache gerade genug, und dennoch wieder zu wenig erschöpfende Vorarbeiten, um eine neue Bearbeitung möglich und nothwendig zu machen. In sich selbst aber ist die Vaskische Sprache von einem so wunderbaren und eigenthümlichen Bau, dass die meisten ihrer früheren Bearbeiter alle Aehnlichkeit mit irgend einer andern gänzlich abläugnen: sie trägt offenbar das Gepräge an sich, dass sie sich in den frühesten Zeiten von ihren Schwestern schied, nachher in dem Munde vieler und zahlreicher Völkerschaften war, und endlich nach und nach so sehr in wenige einsame Gebirgsthäler zusammengedrängt wurde, dass die grosse Zahl ihrer mannigfaltigen Formen und Zeichen ausser allem Verhältniss mit der geringen der Familien steht, welche sich ihrer bedienen. In der doppelten Rücksicht also des Studiums der Sprache im Allgemeinen, und der Urgeschichte Europas ist sie in hohem Grade merkwürdig. Die schwierige Frage, welche Völker zuerst Spanien und Portugall bewohnt haben? auf welchem Wege sie dahin gekommen? welche Vermischungen oder Trennungen sie darin erfahren haben? deren Beantwortung nothwendig auch zugleich über die ursprüngliche Bevölkerung Frankreichs und eines Theils von Italien Licht verbreiten muss; die dunklen und noch immer nicht zur Genüge gelösten Aufgaben über den Celtischen Völkerstamm, seine Sitze, Wanderungen und Ueberbleibsel; die Verwandtschaft des Vaskischen mit dem Gaelischen und sogenannten Kymrischen, und mehrere andere zweifelhafte Puncte dieser Art sind mit der gegenwärtigen Untersuchung nahe verwandt, und können zum Theil nur durch die genauere Erörterung der Vaskischen Sprache aufgeklärt werden. Endlich dient das Vaskische zur Herleitung vieler Wörter in den abendländischen Europäischen Sprachen, und ist für das Studium der Quellen der Spanischen ein so unentbehrliches Hülfsmittel, dass, ohne genaue Kenntniss desselben, eine etymologische Arbeit über diese schlechterdings unmöglich seyn würde.

Um nun den Zweck, den ich mir, von dem hier angegebenen Gesichtspunct aus, bei meiner Schrift vorsetze, vollständig zu erreichen, werde ich sie in folgende drei Abschnitte zerlegen.

1.

In dem ersten werde ich die Bemerkungen mittheilen, die ich bei meinem Aufenthalte in dem Spanischen und Französischen Vaskenlande niedergeschrieben habe, und mich bemühen, dem Leser dadurch einen anschaulichen Begriff des Ländchens und seiner Bewohner zu verschaffen. Diess ist durchaus nöthig, um vieles selbst in der Sprache, in welche natürlich die Sitten der Nation, und die Localität des Landes verwebt sind, richtig zu verstehen; es ist aber auch an sich interessant, sich in die Mitte einer emsigen muth- und talentvollen Nation zu versetzen, die den Norden eines südlichen Landes, und Gebirge an einer Küste bewohnt, mithin zugleich Berg- und Seevolk ist, und vieles in ihrem Charakter vereinigt, was man sonst nur einzeln antrift; die ferner zu der Zeit, als ich sie sah, noch eine freie Verfassung besass, einen in viele kleine, wieder durch einzelne Localgebräuche getrennte Ortschaften getheilten Föderativstaat bildete, und so durch Lage, Verfassung und Lebendigkeit des Charakters mich nicht selten an die kleinen Freistaaten des alten Griechenlands erinnerte. Um nun hiebei der Form und Anschaulichkeit der Darstellung keinen Eintrag zu thun, werde ich diesem Theil die Form einer, aber sehr kurzen und der Kleinheit des Landes und geringen Dauer meiner Wanderung angemessenen Reisebeschreibung lassen.

2.

Der zweite Abschnitt wird eine Analyse, oder Zergliederung der Vaskischen Sprache liefern, begleitet von einem Anhange Vaskischer Sprachproben von den ältesten Zeiten, aus welchen Denkmale übrig sind, bis auf uns herab.

Ich werde hierbei eine, so viel möglich, kurze, aber systematische und erschöpfende Methode zu wählen suchen, um, so weit es geschehen kann, keine Seite unberührt zu lassen, welche zum Vergleichungspuncte dienen kann, und einen vollständigen Begriff nicht nur von dem grammatikalischen, sondern auch lexikalischen Bau des Vaskischen zu geben; erst das Verhältniss aller Theile der Sprache zu einander, und dann der ganzen Sprache, als Darstellungsmittel, zu ihrem Gegenstande, demjenigen was dargestellt werden soll (obgleich diess nie von ihr selbst geschieden werden kann), auseinanderzusetzen. Ich werde aber dabei auch immer so viele andere Sprachen, als möglich, vor Augen haben, um der

gewählten Methode zugleich allgemeinere Anwendbarkeit zu geben, und auf diese Weise einen Versuch anzustellen, wie man nach und nach ähnliche Zergliederungen aller Sprachen zu allgemeiner Vergleichung anfertigen, und in einer grossen allgemeinen Sprachencyclopädie zusammenfassen könnte.

Denn die Idee eines solchen, freilich nur von Vielen gemeinschaftlich auszuführenden Werks, zu dem aber doch Einer mit dem nachher zu verbessernden Plan auftreten müsste, habe ich seit vielen Jahren bei mir herumgetragen, und werde daher auch die Schrift über die Vaskische Sprache mit Rücksicht darauf, und als einen Beitrag dazu im Voraus bearbeiten.

Dieser allgemeinen Beziehung auf das gesammte Sprachstudium wegen sey es mir erlaubt, hier über die Art der Sprachzergliederung, die ich im Sinn habe, noch einige Worte hinzuzufügen.

Man kann es als einen festen Grundsatz annehmen, dass Alles in einer Sprache auf Analogie beruht, und ihr Bau, bis in seine feinsten Theile hinein, ein organischer Bau ist. Nur wo die Sprachbildung bei einer Nation Störungen erleidet, wo ein Volk Sprachelemente von einem andern entlehnt, oder gezwungen wird, sich einer fremden Sprache ganz oder zum Theil zu bedienen, finden Ausnahmen von dieser Regel Statt. Dieser Fall tritt nun zwar wohl bei allen, uns jetzt bekannten Sprachen ein — da wir von den Ursprachen und Urstämmen durch Klüfte getrennt sind, über die keine Ueberlieferung mehr hinüberhilft — und selbst in den tiefsten Wäldern Amerikas dürfte man schwerlich ein Beispiel eines, durch reine, vor Erlernung einer andern Sprache geschehene Absonderung entstandenen, und durchaus unvermischt gebliebenen Stammes antreffen. Allein wo eine Sprache ein fremdes Element in sich aufnimmt, oder sich mit einer andern vermischt, da beginnt auch sogleich ihre assimilirende Thätigkeit, und ihr Bemühen, nach und nach denjenigen Stoff, welcher in der Vermischung den kürzern zieht, so viel als möglich, in die, dem andern eigenthümliche analogische Bildung zu verwandeln, so dass durch diese Mischungen zwar kürzere und längere analogische Reihen entstehen, nicht leicht aber ganz unorganische Masse zurückbleibt.

Auch die wirklich vorhandene Analogie lässt sich indess nicht immer mit Glück bis in ihre feinsten Zweige verfolgen. Die Zeit verwischt ihre Spuren; Mittelglieder der Reihen gehen, da die Elemente der Sprache auch in ihrem wechselnden Entstehen und

Untergehen lebendigen Individuen gleichen, verloren; ja der Mensch selbst, welcher die Sprache mit bilden geholfen hat, und noch hilft, ist sich nicht immer der Analogie, welcher er instinctmässig folgt, bewusst, und das in ihren einzelnen Gliedern zertrennte Bewusstseyn der Nation lässt sich nicht in Einen Brennpunct lebendig vereinigen. Zu dem eigentlichen Wesen der Sprache kommt man überdiess durch keine, auch noch so vollständige Zergliederung. Es gleicht einem Hauche, der das Ganze umgiebt, aber, zu fein, an dem einzelnen Element seine Form für das Auge verliert, wie der Nebel des Gebirgs nur aus der Ferne Gestalt hat, so wie man aber in ihn hineintritt, formlos umherstiebt. Man nähert sich diesem ihrem Wesen aber, je mehr verschiedene Sprachen man genauer betrachtet, dadurch in das allgemeine Geschäft der Sprachbildung der gesammten Menschheit eindringend; je mehr man jede einzelne — und dazu sind die Zergliederungen unentbehrliche Vorarbeiten — als den individuell bestimmten Ausdruck einer gewissen nationellen Charakterform zu erkennen bemüht ist. Wenn man diesen Weg richtig verfolgt, gelangt man indess freilich selbst über die Gränzen des blossen Sprachstudiums hinaus. Denn die Sprache ist überall Vermittlerin, erst zwischen der unendlichen und endlichen Natur, dann zwischen einem und dem andern Individuum; zugleich und durch denselben Act macht sie die Vereinigung möglich, und entsteht aus derselben; nie liegt ihr ganzes Wesen in einem Einzelnen, sondern muss immer zugleich aus dem andern errathen, oder erahndet werden; sie lässt sich aber auch nicht aus beiden erklären, sondern ist (wie überall dasjenige, bei dem wahre Vermittelung Statt findet) etwas Eignes, Unbegreifliches, eben nur durch die Idee der Vereinigung des, für uns und unsre Vorstellungsart, durchaus Geschiedenen Gegebenes, und nur innerhalb dieser Idee Befangenes. Ihre Betrachtung, die jedoch, um nicht chimärisch zu werden, von der ganz trocknen, sogar mechanischen Zergliederung des Körperlichen und Construirbaren in ihr anfangen muss, führt also bis in die letzten Tiefen der Menschheit. Man muss sich nur durchaus von der Idee losmachen, dass sie sich so von demjenigen, was sie bezeichnet, absondern lasse, wie z. B. der Name eines Menschen von seiner Person, und dass sie, gleich einem verabredeten Chiffre, ein Erzeugniss der Reflexion und der Uebereinkunft, oder überhaupt das Werk der Menschen (wie man den Begriff in der Erfahrung nimmt) oder gar des Einzelnen sey.

Als ein wahres, unerklärliches Wunder bricht sie aus dem Munde einer Nation, und als ein nicht minder staunenswerthes, wenn gleich täglich unter uns wiederholtes, und mit Gleichgültigkeit übersehenes, aus dem Lallen jedes Kindes hervor, und ist (um jetzt nicht der überirrdischen Verwandtschaft des Menschen zu gedenken) die leuchtendste Spur und der sicherste Beweis, dass der Mensch nicht eine an sich abgesonderte Individualität besitzt, dass Ich und Du nicht bloss sich wechselseitig fordernde, sondern, wenn man bis zu dem Puncte der Trennung zurückgehen könnte, wahrhaft identische Begriffe sind, und dass es in diesem Sinn Kreise der Individualität giebt, von dem schwachen, hülfsbedürftigen und hinfälligen Einzelnen hin bis zum uralten Stamme der Menschheit, weil sonst alles Verstehen bis in alle Ewigkeit hin unmöglich seyn würde. Es ist hier nicht der Ort, diese Sätze weiter auszuführen, ich glaubte sie aber andeuten zu müssen, weil, meiner Meynung nach, auf ihnen die richtige Ansicht des organischen Lebens des Menschengeschlechts in seinen Stämmen und Nationen, und mithin grösstentheils auch der Weltgeschichte beruht, und weil es wichtig war, den Gedanken zu verhüten, als wähnte ich, durch trockne und immer dürftige Zergliederung das wundervolle Wesen der Sprache selbst zu ergründen. Die erste Pflicht des Schriftstellers ist, Achtung für seinen Gegenstand auszudrücken.

Da folglich, nach dem Vorigen, die Analogie durch keine Sprache ganz durchgeht, und die vorhandene (sowohl die der Laute unter einander, als derselben mit den durch sie bezeichneten Begriffen) nicht immer erkannt werden kann; so besteht jede Sprache auf der einen Seite aus einer grossen Menge analogisch gebildeter Reihen, auf der andern aus Grundstoffen, von denen sich weiter keine Rechenschaft geben lässt.

Diesen zwiefachen Bestandtheil der Sprache nun muss eine gelungene Zergliederung derselben vollständig und genau nachweisen, jede Spur systematischer Regelmässigkeit verfolgend, die Sprache nach allen Richtungen hin untersuchen, und sich nur in Acht nehmen, nicht aus Begierde des Suchens Gefundenes mit Erdichtetem zu verwechseln. Eine solche Zergliederung dient zugleich auch zur Erleichterung der Erlernung einer Sprache. Nur wird sie bei diesem Zwecke ein wenig anders verfahren müssen, als wenn sie auf die Beförderung des allgemeinen wissenschaftlichen Sprachstudiums ausgeht. In der ersteren Hinsicht braucht

sie nur die ganz sicheren und wirklich durchgreifenden Analogien aufzustellen; in der letzteren muss sie, selbst auf die Gefahr, dass die fernere Forschung keine reichere Ausbeute gebe, auf jeden Punct aufmerksam machen, auf dem sich, auch nur von fern, eine Spur der Analogie ahnden lässt, der es ihre Pflicht ist, bis in ihre feinsten Fäserchen nachzugehen. Ihr letztes Resultat ist alsdann ein zwiefaches: ein System mehr, oder weniger allgemeiner und sicherer Regeln, Grundsätze und Analogien, der eigentliche Organismus der Sprache, und eine gleichsam unorganische Masse von nicht weiter zerlegbaren Sprachelementen.

In einer solchen Zergliederung ist natürlich die Auseinandersetzung des Systems der Redefügung, oder des grammatischen, bei weitem leichter als die des Systems der Wortbildung, oder des lexikalischen, und ich bescheide mich natürlich, die analogische Wortbildung des Vaskischen nicht vollständig darlegen zu können. Allein man kann auf der andern Seite unmöglich die klaren, sichern, sich gleichsam aufdringenden Analogien zurückweisen, und es ist auch gut, andre Sprachforscher auf die weiter zu untersuchenden Puncte aufmerksam zu machen. Ich dürfte überdiess schon darum diese Seite nicht unberührt lassen, weil gerade der von mir am meisten benutzte Vaskische Sprachforscher[1]) sich hierüber selbst ein System gebildet hat, das, falsch oder richtig, auf jeden Fall erwähnt und beurtheilt werden muss.

Zum Beschlusse dieses Abschnitts werde ich eine allgemeine Vergleichung der Vaskischen Sprache mit andern Sprachen anstellen, um, wo möglich, nach ihren allgemeinen Beschaffenheiten, die Classe, und, nach ihrer Verwandtschaft, die Familie zu bestimmen, in welche sie gehört. Ich trenne diese raisonnirende Vergleichung, bei welcher ich veranlasst seyn werde, eine Classificirung der bekannten Sprachen zu versuchen, absichtlich von der Darstellung der Eigenthümlichkeiten der Sprache selbst, weil es wichtig ist, derselben keinen Einfluss auf diese zu verstatten, und weil es doch jedem unter den Lesern überlassen bleiben muss, sie, je nachdem er wieder mit andern Sprachen vertraut ist, zu berichtigen und zu erweitern.

3.

Der dritte Abschnitt wird endlich, nach der Schilderung des Landes und seiner Bewohner, und nach der Zergliederung der

---

[1]) *Gemeint ist Astarloa.*

Sprache, historische und philosophische Untersuchungen über die Vaskische Nation und Sprache, als Resultate der beiden ersten Abschnitte enthalten; und es wird darauf ankommen, hier, mit Zusammennehmung aller einwirkenden Umstände, die Stelle zu bestimmen, welche beide unter den Nationen und Sprachen, sowohl nach ihrer Abkunft, als nach ihrem Werth und ihrer Wichtigkeit in der Geschichte des Menschengeschlechts, und für die Kenntniss und die Erweiterung des Begriffs der Sprache überhaupt einnehmen. Dieser letzte Theil wird nothwendig die Resultate meiner eigenen Ideen und Ueberzeugungen enthalten müssen; ich schmeichle mir aber, dass die beiden ersten so beschaffen seyn sollen, dass jeder Sachkundige danach den dritten auf seine Weise selbst aus- oder umbilden könne.

Auf diese Art wünsche ich die Bearbeitung meines Gegenstandes, so viel als möglich, in sich abzurunden und zu vollenden, und diesen kleinen Winkel Europens dergestalt zu behandeln, dass, indem von allen Puncten her Licht auf ihn zuströmt, auch er wieder Helligkeit auf einige zurückstrahle.

Da indess auch die ausführlichste Schrift über denselben nicht gerade stark an Bogenzahl zu seyn braucht, so hoffe ich, die meinige binnen einem, längstens anderthalb Jahren dem Publikum übergeben zu können.

10.

Essai sur les langues du nouveau Continent.

§. 1. Les peuples de l'Amérique offrent un vaste champ à l'étude des langues. Un grand nombre de tribus et de nations dont la plupart menent une vie errante, ou sont sujettes au moins à de fréquentes migrations, ont dû former un plus grand nombre de langues essentiellement différentes qu'on n'en trouve en Europe et en Asie où la civilisation, qui commence toujours par réunir les peuplades isolées, a déjà ou terminé, ou abandonné son ouvrage. La configuration du sol de l'Amérique contribue nécessairement aussi à la multiplicité des nations et des langues. Car nul autre continent n'oppose à la communication des peuples autant de fleuves qui ressemblent à des lacs, autant de montagnes inaccessibles, autant de forêts qu'on ne peut traverser que la hâche à la main, sans même faire mention des inondations périodiques, de l'insalubrité de beaucoup de contrées, et de l'énorme disproportion entre la population et l'étendue du territoire. Il en seroit donc guères étonnant, si l'Amérique offroit, relativement parlant, un plus grand nombre de langues qu'aucune des parties de l'ancien continent. L'Europe actuelle certainement est tout aussi uniforme pour ses langues en comparaison de l'Amérique qu'elle l'est dans sa végétation. Depuis la Suisse jusqu'à l'extrémité de la Livonie on entend parler Allemand; par toute la partie orientale de l'Europe, en Russie, en Pologne, en Bohême, dans beaucoup de districts de l'Allemagne et de la Hongrie, et une grande partie de la Turquie Européenne on se fait comprendre aisément en parlant un des

---

Handschrift (68 halbbeschriebene Folioseiten) im Archiv in Tegel.

nombreux dialectes Slaves: dans la partie occidentale on reconnoit sans peine des langues issues d'une mère commune qui différeroient encore moins entre elles, si la culture des sciences et des arts et une littérature brillante ne leur avoit donné à chacune un caractère et des couleurs particulières: en Dannemark, en Suède et en Angleterre un Allemand retrouve pour peu qu'il ait l'oreille exercée, les sons de son sol natal. A peine existe-t-il encore une dixaine d'autres idiomes, relégués, le seul Hongrois excepté, dans des coins de l'Europe, tombés en partage aux dernières classes de la Société, et s'acheminant d'année en année d'avantage vers leur extinction totale. La Haute Asie (car l'Asie méridionale partage le sort de l'Europe) ressemble aussi en ceci d'avantage à l'Amérique qui la rappelle par tant d'autres circonstances qu'il n'est peut-être pas trop hazardé de nommer des souvenirs. Beaucoup de langues nous y sont encore inconnües, et si nous passons à des époques plus reculées, les mêmes causes ont produit partout anciennement un plus grand nombre de nations et de langues. La seule ville de Dioscorias en Colchide réunissoit dans les tems de sa plus grande splendeur d'après Timosthènes et Pline*) des étrangers de 300. nations qui nécessitoient 130. Interprètes Romains; phénomène qui excite encore l'étonnement quand même on soupçonne le calcul de quelqu'exagération, qu'on admet que plusieurs de ces langues n'étoient que des dialectes différents, et qu'on suppose avec raison qu'une ville qui, située à l'extrémité de la Mer noire, étoit l'intermédiaire du commerce de l'Intérieur de l'Asie avec la Grece et l'Italie, devoit être visitée par des nations fort éloignées. Il faut cependant aussi avouer que l'Isthme entre la Mer noire et la Mer Caspienne nous montre encore aujourd'hui un melange extrême de nations différentes.

§. 2. On a essayé de déterminer, au moins par manière d'évaluation approximative, le nombre des langues Américaines. Mais il est naturel que, connoissant encore si peu cet immense Continent, on ait dû vaciller entre le nombre de 500. et 2000. Il seroit absolument inutile de s'arrêter à ces tentatives infructueuses: mais il sera intéressant de revenir dans la suite sur cette question, et de la borner à des païs dont on connoit et les langues et la population avec plus d'exactitude. Il sera possible de faire alors des comparaisons instructives avec les autres parties du

*) *Hist. nat.* VI. 5.

monde en établissant le rapport qu'il y a entre la quantité des langues et la masse d'hommes qui les parlent. En attendant on conçoit aisément qu'il doit arriver en Amérique qu'une langue ne soit parlée que de trois ou quatre, même d'une seule famille qui, errante dans le désert, ou n'a jamais appartenû à une plus grande association, ou en a perdû le souvenir, et ne communique avec aucune autre nation assez fréquemment pour s'amalgamer avec elle.

§. 3. Plusieurs langues Américaines dont on conserve encore les noms, n'existent plus; beaucoup qui nous sont inconnues auront eû le même sort, et il est à prévoir que toutes celles où les Européens ont pénétré, s'éteindront successivement. Les langues ne sont point déstinées à s'amalgamer ensemble; elles acquièrent, comme la Grecque et l'Allemande le prouvent, le plus de force en repoussant toujours uniquement de leur souche primitive; où elles s'approchent l'une de l'autre, la plus foible doit céder; leur mélange est toujours pernicieux, leur union seulement possible et bienfaisante où elles font place toutes les deux à une troisième issue de leur sein. Il n'existe plus des Atures que leurs tombeaux;*) beaucoup de langues Caribes ont péri avec les tribus qui les parloient; la langue Pericù en Californie se parloit encore au commencement du dernier siècle par 3000. hommes; à l'expulsion des Jésuites ils ne restèrent plus que 300. de la nation entière, et ceux-ci avoient oublié le langage de leurs Ancètres.**) On n'a qu'à feuilleter les mémoires et les lettres des Missionaires pour se convaincre du déclin de la plupart des langues Indiennes sous la domination des Européens. Mais aussi abandonnées à elles mèmes les nations Américaines doivent éprouver de grandes et de fréquentes vicissitudes, et la vie des langues, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, doit y ètre souvent éphémère et mobile. Les révolutions de la nature, et les guerres intestines des sauvages, surtout des nations anthropophages, anéantissent des peuplades entières, ou les forcent à quitter leurs anciennes demeures, et à se disperser dans le désert. La vie Nomade elle mème isole facilement des familles et même des individus, et un site qui promet

*) Ansichten der Natur von Alex. v. Humboldt. I. *p.* 327. 328.

**) *Catalogo delle lingue conosciute, opera dell'Abbate D. Lorenzo Hervas. p.* 81.[1])

[1]) *Hervas'* „Catalogo delle lingue conosciute e notizia della loro affinità e diversità" *war Cesena 1784 in sechs Bänden erschienen. Eine Würdigung der Verdienste des Pater Hervas um die Sprachenkenntniss giebt Adelung, Mithridates oder allgemeine Sprachenkunde 1, 670.*

une nourriture facile à gagner, ou une pèche, ou chasse abondante, peut aisément fixer les hommes là où les liens de la société sont encore aussi faciles à dissoudre.

§. 4. L'Amérique reproduit sans doute encore de nos jours ces phénomènes intéressants qui nous éclairciroient sur les questions les plus importantes de l'histoire primitive des nations, et nous découvriroient en quelque façon le mistère de la formation des langues, s'il nous étoit permis de les examiner de près. Elle est probablement encore àprésent un vaste attelier, où de nouveaux idiomes se forgent et transforment successivement. Or ce qui nous arrète le plus dans l'étude des langues, et nous force souvent de nous livrer à des conjectures, c'est le manque d'exemples historiquement connùs de langues naissantes. Le passage même de la Grecque et Latine aux langues modernes qui en sont provenues, ne nous est que bien imparfaitement connù. Il seroit donc du plus haut intérèt de voir dans le nouveau continent de près et en entier ce dont nous rencontrons à peine encore quelques foibles vestiges dans le nòtre. Cet espoir restera cependant toujours chimérique: les voyageurs les plus intrépides n'abordent jamais que des nations que déjà un long espace de tems sépare de leur origine: ils manquent au surplus ordinairement de tems et de moyens pour approfondir leur caractère et leur manière de penser. Les langues se rattachent à toutes les idées et à tous les sentimens à la fois, et leur forme et leur caractère n'est visible que lorsqu'on les considère dans toute l'étendue de leur ensemble. Pour rendre compte de celles des sauvages d'une manière qui satisferoit à la fois et l'historien et le philosophe, il faudroit donc passer sa vie dans le désert. Voilà ce que firent les Missionaires, et il faut avouer que c'est à eux seuls que nous devons tout ce que nous savons des langues du nouveau continent. Mais ces hommes, si respectables d'ailleurs, n'étoient guères faits pour approfondir des idiomes d'une structure hardie et entièrement neuve pour eux, et il est triste à voir quelles tortures ils se donnent à eux mèmes et à l'objet qu'ils traitent, pour le soumettre aux règles rétrécies de la grammaire latine d'Antoine de Nebrixa, ou de tel autre Régent de Collège Espagnol. Des pages entières sont employées à discuter, si telle ou telle langue sauvage a un participe, un gérondif, un supin et cet. La partie lexicale, plus difficile et plus pénible par sa nature, est plus défectueuse encore. Les Pères se sont bornés pour la plupart à de minces Vocabulaires, et lorsqu'ils

ont compilé de véritables Dictionnaires, ils s'arrêtent inutilement à une quantité immense de mots dérivés en omettant évidemment un grand nombre de racines qui seules offrent un véritable intérêt. Lorsqu'on rencontre des termes moraux, ou intellectuels, il faut encore être bien sur ses gardes de ne pas s'arrêter à des mots fictifs qu'ayant toujours seulement pour but la facilité de prêcher et de transmettre nos idées Chrétiennes ils se sont permis de forger. Occupés en général uniquement à convertir les Sauvages, leur premier soin étoit de déraciner avec leurs anciens usages tout ce qui tenoit à leurs traditions et aux souvenirs nationaux, et de changer de cette manière entièrement leur sistème de penser et de sentir. Ils détruisoient donc en partie eux mêmes l'objèt qu'on auroit intérèt de voir examiné, développé, et exposé par eux.*) Mais combien nous serions heureux encore, si on avoit laissé plus de liberté aux Missionaires, et leur avoit fourni plus de moyens, pour pénétrer d'avantage dans le païs, si l'intrigue et l'esprit de parti n'avoient pas, en supprimant l'Ordre des Jesuites qui peut-ètre avoit besoin de réformes, aussi détruit avec acharne-

---

*) Le grand objèt de civiliser et de convertir les nations sauvages qui, regardé même uniquement sous le point de vue de l'amour charitable qui devroit unir tous les hommes ensemble, seroit d'une si immense importance, a encore bien peu été soumis à un examen vraiment philosophique dont pourtant il est également susceptible, puisqu'aussi la réligion ne peut être transplantée dans les esprits et les coeurs qu'en commençant par suivre les principes généraux de l'enseignement et de l'éducation. Les Missionaires catholiques et Protestans ont toujours ou déraciné l'ancien culte et donné le nouveau à des hommes dont les idées ne pouvoient être préparées à le recevoir, ou ils se sont permis de laisser entrevoir à leurs disciples quelques ressemblances entre les anciens et les nouveaux dogmes, et à laisser subsister en quelque façon les anciennes erreurs sous le nom de la vérité. Cette dernière methode conduit naturellement à une conversion purement illusoire; mais aussi la première arrête, en faisant passer l'esprit, sans les intermédiaires necessaires, d'une extrémité à une autre, les progrès du développement des facultés morales si nécessaire à l'affermissement des idées réligieuses elles mêmes, et détruit le caractère individuel des nations. Tous les sauvages ont une idée de l'Etre suprême, et dans toutes les réligions quelques barbares qu'elles soyent, se trouvent des traces de cet amour qui fait l'essence de la divinité. La marche naturelle seroit donc de purifier peu à peu la réligion des sauvages, sans les engager, soit par la force, soit par la persuasion à devenir brusquement infidèles et ingrats envers la croyance de leurs pères à laquelle et leurs sentimens les plus nobles, et leurs affections les plus tendres doivent se rattacher, de leur faire voir insensiblement que la bonté divine a semé partout des étincelles de la vérité, mais qu'il existe une réligion, où sa source coule abondamment, et sans être troublée par l'erreur, et qu'on a franchi d'immenses distances, bravé tous les dangers pour venir, sans autre intérêt que celui de la verité et de leur bonheur, la leur enseigner.

ment leur ouvrage dans les parties les plus éloignées de la terre qui excitera encore l'étonnement de la postérité, moins partiale, et moins ingrate, si les Missionaires eux mêmes avoient été plus soigneux de conserver*) leurs travaux relatifs aux langues Indiennes, et s'il étoit possible seulement de recueillir et d'acquérir tout ce qui en effet existe encore tant imprimé qu'en manuscrit. Car c'est sous tous ces différens rapports que tout ce qu'on possède sur les langues Américaines laisse encore beaucoup à désirer.

§. 5. Il ne faut donc point nous faire illusion sur la défectuosité de nos matériaux pour l'étude des langues du nouveau continent, tant par rapport au nombre rétréci des idiomes dont nous avons connoissance, que par rapport à l'insuffisance des notions de celles dont il existe des grammaires et des Vocabulaires. C'est aussi cette considération qui, jointe à la nature même de ces langues, doit fixer les points de vue d'où il faut partir en travaillant sur elles et en les présentant au Public.

§. 6. Nous ne pourrons jamais nous flatter de parvenir à établir sur les données que nous avons, une opinion certaine sur le nombre de langues mères qui existent en Amérique, sur leur affinité et leurs ramifications. Nous ne le pourrons même pas avec certitude pour les parties les plus connues, comme p. e. pour les Intendances du Royaume de la Nouvelle Espagne les plus peuplées et les plus voisines de la Capitale. Une des langues les plus célèbres, et vantée pour son harmonie et sa richesse en Voyelles dans le Mechoacan étoit la langue Tarasque qui nous est entièrement inconnue. De 40 à 50 langues qu'on parle encore àprésent dans le Mexique nous avons des Grammaires de 7, et un bon Dictionnaire d'une seule. Il doit arriver fréquemment que nous possédions des notions de langues dérivées dont nous ne connoissons point les primitives, et que tous ceux qui s'occupent de l'étude des langues, jugent maintenant, ce que seroit l'étude de l'Italien sans la connoissance du Latin, ou du Latin même sans celle du Grec? Il sera possible, et j'en suis fermement persuadé,

*) Ce fut une heureuse idée de l'Abbé Laurence Hervas, mort en 1809. à Rome, d'interroger peu d'années après leur expulsion les Exjésuites revenus de l'Amérique en Italie sur les langues Indiennes que plusieurs d'eux possédoient parfaitement. Il eut été à désirer seulement que cet homme laborieux eût eû plus d'ordre et de méthode dans ses propres idées, et qu'il eût surtout écrit et imprimé avec plus de correction les mots étrangers qu'il cite. Dans les articles de ses nombreux ouvrages que j'ai pû comparer avec d'autres livres, j'ai malheureusement trouvé beaucoup d'inexactitudes.

de découvrir même avec nos connoissances fragmentaires des traces extrêmement évidentes de l'affinité des Américains avec les peuples de l'ancien continent, mais nous devrons toujours nous abstenir de toute induction négative, ne pouvant jamais discerner, si ce dont nous cherchons envain des vestiges, n'en présente réellement pas, ou est seulement ignoré par nous. Notre connoissance des nations du nouveau continent restera donc toujours bien imparfaite encore, et bien des questions sur leur origine, leur affinité, leur classification ne pourront être résolues avant des recherches plus étendues et plus exactes faites sur les lieux mêmes. Mais l'étude des langues Indiennes telle que nous pouvons la faire d'après les données que nous possédons, nous offre un autre avantage également grand et important, celui d'étendre nos idées sur les langues en général, sur la manière dont elles se forment, sur leur affinité avec les nations qui les parlent: elle nous montre en grand ce dont nos langues cultivées conservent à peine encore de foibles vestiges, nous découvre par des ressemblances frappantes de langues Américaines avec des idiomes peu cultivés de l'Europe que certaines particularités grammaticales n'ont pas besoin d'être transmises d'une nation à une autre, mais naissent partout d'elles mêmes, ne désignent par conséquent pas les régions où ces langues prirent naissance, mais seulement l'époque à laquelle leur formation s'arrêta, ne sont point géographiques, mais chronologiques, elle fournit enfin de nombreux exemples et les plus riches matériaux aux plus profondes méditations sur les causes et la notion de la diversité des nations et des langues. Ce sont donc ces considérations générales que j'aurai toujours en vuë en tâchant d'exposer le sujèt que j'ai entrepris à traiter, aussi clairement et aussi succinctement que possible. Je m'efforcerai constamment à le présenter de manière qu'il puisse contribuer à connoitre d'avantage le domaine des langues en général, et à déterminer surtout ce qui en elles est essentiellement propre à toutes sans exception, ce qui n'est dû qu'à des influences accidentelles, et ce qui constitue vraiment leur caractère et celui de la nation à qui elles appartiennent.

§. 7. Je ne me bornerai cependant guères à des réflexions générales sur les langues Américaines: mon soin principal sera au contraire de les faire connoitre elles mêmes au lecteur. Je lui présenterai des extraits complets de leurs Grammaires et y ajouterai des dictionnaires accompagnés d'une analyse raisonnée. Si j'ai nommé tantôt les matériaux dont je puis disposer, peu

suffisans en comparaison de la masse de choses qui nous restent inconnües, je puis la nommer très-considérable en comparaison de ce qu'on a possédé jusqu'ici en Europe. Le zèle infatigable du voyageur à l'ouvrage duquel ce foible mémoire est déstiné à faire suite, a recueilli tout ce qu'il a trouvé dans ce genre en Amérique; j'ai eù occasion de mon côté de faire quelques acquisitions en Espagne, et j'ai surtout profité des mémoires manuscrits que l'Abbé Hervas avoit fait dresser par les Exjesuites Italiens et Espagnols, qu'il n'a jamais publiés et dont il m'a permis de prendre copie pendant mon séjour à Rome. Il y aura bien peu d'ouvrages imprimés ou de manuscrits cachés dans quelque Bibliothèque relatifs aux langues Américaines qui manquent à notre collection.*) Mon but est maintenant de recueillir tous les matériaux que renferment ces différens travaux, d'en choisir ceux qui ont de l'intérèt sous le point de vue que je me propose qui n'est pas d'enseigner proprement ces langues, mais d'en exposer en détail la nature et l'organisation, et de rassembler ces données, méthodiquement classées, dans un même corps d'ouvrage, en les accompagnant des réflexions qui naissent naturellement et d'elles et de la comparaison de ces idiomes avec ceux de l'ancien continent. Un pareil travail aura, ce me semble, toujours l'avantage qu'aucun de mes lecteurs ne dépendra de ma manière individuelle de voir, que chacun pourra juger par lui-même, et au lieu de trouver les matériaux informes dans lesquels j'ai dû puiser, on aura devant soi tout ce qui appartient au sujèt, rassemblé et distribué de manière à faciliter la comparaison et le jugement, sans obliger à un nouveau travail mécanique. Si on pouvoit se flatter que ce mémoire passât l'Océan, il seroit possible encore que les personnes instruites en Amérique, en trouvant réuni ici à peu près tout ce qu'on connoit en Europe des langues Indiennes, fussent encouragés par là à l'étendre, le rectifier et le completter. Il est infiniment à regretter que jusqu'ici, si l'on excepte les Missionaires, cette partie ait été entièrement négligée en Amérique. Il y a si longtems que

*) De pareils manuscrits sur des langues peu connues se trouvent quelquefois là, où on s'y attend le moins. C'est ainsi que la Bibliotheque du Comte de Wrbna, Grand Chambellan de l'Empereur d'Autriche, renferme un dictionnaire manuscrit très précieux de la langue Tagale. Mr Fabrega, savant éstimable, s'en occupoit depuis quelquetems, mais son travail avança lentement, puisqu'il ne pouvoit pas se procurer la grammaire de cette langue que j'ai été charmé de pouvoir lui fournir.

la trafic des Nègres est introduit; on auroit eû une occasion extrêmement aisée de connoitre par eux un grand nombre de langues de l'intérieur de l'Afrique; mais à peine trouve-t-on quelques notices bien minces sur cet objèt dans les ouvrages de quelques voyageurs.

§. 8. Il y a trois rapports sous lesquels je tâcherai de présenter mon sujèt. Ce sont les mêmes qu'il ne faudroit jamais perdre de vuë en traitant d'une langue quelconque, savoir:

1. ses rapports avec les autres langues connues, ou plutôt avec l'idée générale des langues qu'on peut se former soit en se livrant uniquement à la méditation, soit surtout en embrassant l'universalité des particularités de toutes les langues connues;

2. ses rapports avec le caractère de la nation qui la parle; la manière dont elle en dépend, et l'influence qu'elle exerce sur elle à son tour;

3. ses rapports avec la langue dont elle est issue; son origine, son affinité avec autres langues, retracées historiquement.

Les recherches sur le premier de ces trois rapports dépendent de l'étude des langues en général; celles sur le second de la philosophie appliquée surtout à l'examen des causes de la diversité morale des nations et des individus; celles sur le troisième de l'histoire. Qu'il me soit permis, avant que d'entrer en matière, de dire quelques mots sur chacun de ces points en particulier.

§. 9. Rapport d'un idiôme particulier avec les langues en général. — Quoique, s'il m'est permis de me servir de cette expression, la charpente de toutes les langues soit à peu près la même, il n'y en a néantmoins presqu'aucune qui ne se distingue par quelque particularité qu'on ne retrouve ou point du tout, ou du moins pas si distinctement dans les autres. Il seroit entièrement chimérique de vouloir former de toutes ses différentes qualités une même langue universelle, qui deviendroit vuide, si elle faisoit abstraction des caractères distinctifs, et contradictoire, si elle les admettoit tous à la fois. Mais toutes les langues, sans exception, se retrouvent, et toutes leurs particularités les plus divergentes entre elles se réunissent dans la faculté du langage de l'homme. Cette faculté est le point central de l'étude des langues, auquel tout doit y concourir, qui doit en déterminer toutes les parties et toutes les opérations. Les hommes partagent à peu près partout les mêmes besoins et les mêmes forces physiques et morales, mais il reste un certain vague où ils se distinguent les

uns des autres, et se dévancent mutuellement. Nous avons donc par là un domaine dont à la vérité les limites sont invariablement fixées 1. par la nature des langues, comme instrumens consistant en un certain nombre de sons susceptibles d'un nombre déterminé de combinaisons; 2. par celle de l'homme, l'étendue possible de sa faculté d'appercevoir, de penser et de sentir, et la qualité de ses organes; 3. par les loix immuables des idées générales auxquelles toutes les applications particulières doivent s'assujettir, et 4. par les objèts extérieurs qui nous environnent; mais qui dans ces limites admet une variété indéfinie, et à jamais inépuisable. L'étude des langues doit examiner, défricher et fertiliser ce domaine, et les recherches sur une langue quelconque ont par conséquent toujours un double but, d'expliquer la langue particulière par l'universalité de celles que nous connoissons, et de jetter du jour sur les langues en général par elle; de mieux déterminer l'étendue et la distribution du domaine que nous venons de décrire, par l'examen d'une langue particulière, et d'apprendre à connoître les intentions et les moyens de celle-ci par les intentions et les moyens de l'homme parlant, en général.

§. 10. L'expérience journalière prouve que la connoissance d'une langue facilite celle d'une autre. Or on n'a qu'à généraliser cette observation pour se convaincre qu'on tâchera envain de rendre compte d'une langue quelconque, et de l'expliquer d'une manière vraiment satisfaisante, sans porter constamment, autant que possible, ces regards en même tems vers l'universalité des langues connues. Chaque idiôme particulier est sous plusieurs points de vue fragment d'un ensemble plus grand dont il a été détaché; fragment par rapport à ce qu'il a été pendant toutes les vicissitudes de sa durée; fragment par rapport à la souche d'où il est issû; fragment enfin par rapport à l'ensemble des langues qui existent ou ont existé dans l'univers. A ce dernier égard le mot de fragment n'est cependant guères l'expression convenable. L'ensemble dont il est question ici, n'est point composé de différentes parties coopérant au même résultat, mais de différentes manières de s'acquitter, chacun en entier, des mêmes fonctions. Les langues, dès qu'on fait abstraction de leurs affinités, sont plutôt des complémens, des pendans l'une de l'autre. En les considérant ainsi on parvient surtout à s'élever au dessus du cercle rétréci dans lequel confine nécessairement l'étude isolée d'une seule, et comme ceci est nécessaire pour juger, l'étude générale des langues est éminemment

utile, et même indispensable pour expliquer et juger même une seule d'entr'elles. Plusieurs qualités, renfermées naturellement dans l'idée d'une langue quelconque, sont parfaitement et éminemment exprimées dans telle ou telle langue, tandisqu'elles ne sont que légèrement indiquées dans d'autres. Or ce n'est qu'à l'aide des premières qu'on peut s'en former une idée claire et complette dans ces dernières. En énonçant p. e. une action, il est assez naturel d'y lier d'abord l'objet auquel elle a rapport. Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait des langues qui joignent si étroitement au verbe les pronoms régis par lui qu'ils servent à en former la conjugaison. Toutes les langues Sémitiques, les langues Turque et Persanne, la Finnoise et la Hongroise ont cette habitude, mais toutes n'adoptent cette méthode que dans quelques cas, la dernière surtout n'en a conservé que de foibles traces;*) il n'y a absolument que la langue Basque**) qui ait réduit cette habitude à un sistème parfait et si complet qu'il embrasse à peu près toutes les combinaisons possibles. Ce n'est donc aussi que par elle qu'on peut s'en former une idée entièrement juste, et qu'on peut sentir, combien peu la pesanteur et longueur embarrassante des formes grammaticales qui en résulte, est compensée par une plus grande clarté et précision qui peut en naître quelquefois.***) Ce que la langue Basque est pour ce cas-ci, la langue Mexicaine l'est pour un autre semblable, c'est à dire pour indiquer, si le Verbe est neutre, ou réfléchi, ou transitif, si, dans ce dernier cas, il se rapporte à un objèt déterminé ou indéterminé, à une personne, ou à une chose, ou à l'une et l'autre à la fois? Toutes les langues doivent mettre un soin particulier à distinguer des nuances aussi essentielles, et plusieurs le font immédiatement en énonçant le

---

*) La langue Hongroise ne le fait que dans la 1. personne du singulier et lorsque c'est le pronom de la 2. personne qui devroit être à l'accusatif. Elle n'ajoute même pas alors ce pronom en guise d'affixe au verbe, mais change la terminaison ordinaire: *om, em* en *lak, lek; latlak,* je le vois au lieu de *latom tegedit.*

**) C'est de là surtout que naissent les 206. Conjugaisons de la langue Basque. Voy. mon mémoire sur cette langue dans le 3. Volume de Mithridates, p. par Mr Vater.[1])

***) Je reviendrai dans la suite sur cet objèt pour examiner à quelles familles de langues cette particularité est propre, et si l'on peut en faire des inductions sur leur origine. Il est remarquable en attendant que celle des langues Asiatiques qui se rapproche le plus des langues Occidentales et nommément de l'Allemand, le Persan, s'en sert le moins.

[1]) *Gemeint ist die Erörterung oben S. 258.*

verbe. L'Allemande en change la voyelle radicale, nuance fine et délicate et qui ne se ressent en rien de la grossièreté si souvent gratuitement attribuée aux premiers inventeurs des langues, le Basque ajoute dans quelques cas semblables une sillabe au milieu du mot, la langue Grecque a son Medium, la Hongroise distingue deux Conjugaisons entièrement différentes pour le verbe qui régit un objèt déterminé, et celui dont l'objèt reste vague; mais la seule langue Mexicaine épuise tous les cas possibles à cet égard et entre dans des nuances si fines que p. e. en disant que je m'instruis dans quelque science, un seul pronom ajouté ou omis indique, si je veux dire que je suis mon propre Instituteur *(ni-no-ne-machtia)* ou si je ne veux point exprimer cette circonstance, et puis bien aussi en avoir un autre *(ni-no-machtia)*.*) Il est aisé à concevoir que chaque langue doit former de ses mots primitifs outre les composés, et outre ceux qui s'obtiennent par les terminaisons propres aux différentes parties du discours, encore d'autres qui naissent de changemens qu'éprouve la partie radicale même des primitifs ou par un changement de ses lettres, ou par l'addition de nouvelles. De là naissent des familles de mots qu'il est possible quelquefois de poursuivre jusqu'aux combinaisons les plus simples des voyelles. Mais les Grecs sont les seuls qui, quoique bien éloignés de la formation uniforme des mots dans les langues Orientales, et ayant les plus longs et les plus variés, ont sçu, doués des organes les plus fins et les plus délicats, et cherchant dans l'arrangement des élémens de leurs mots, sans jamais confondre aucun son, cette même harmonie, facilité, précision et clarté qui les distinguent si éminemment à tout autre égard, ont réussi tellement à cultiver cette méthode qu'on a pû établir sur l'analogie constante qui se présente dans leur langue des règles fixes et invariables. Ces exemples auxquels on pourroit ajouter un grand nombre d'autres encore, suffirent pour prouver, combien l'étude simultanée de la structure de toutes les langues connues contribue à mieux approfondir chacune en particulier. Si ensuite on élève l'étude philosophique et historique des langues à une étude séparée, indépendante de l'usage journalier des différens langages, et digne d'être traitée comme toute autre science quelconque, il s'entend de soi-même qu'il faut parcourir tout leur vaste domaine, qu'il

---

*) D'une manière semblable *te-machtilli* est la doctrine que quelqu'un répand autour de soi, *ne-machtilli* l'étude qu'il fait lui même.

faut passer en revue d'un côté tous les différens problêmes que chaque langue doit résoudre, pour connoître celles qui y suivent le même sistême, et d'un autre toutes les langues pour voir comment chacune forme un ensemble des différentes méthodes qu'elle employe, et établir ainsi des classes bien précisément distinctes qui même faites sous différens points de vuë, peuvent être tres variées de façon qu'une même langue appartienne à plusieurs à la fois. Il faut même aller plus loin, s'élever, à l'aide de la Grammaire générale, au dessus de la masse des faits existans, et voir en quoi cette dernière reste incomplette et défectueuse. Ce n'est qu'ainsi que l'étude des langues pourra devenir véritablement une science, et qu'on pourra acquérir la facilité d'approfondir entièrement et de juger sous tous ses rapports chaque langue donnée. Les avantages qui en résulteroient, sont incalculables; mais on n'atteindra jamais au but, qu'en liant tout à ces vuës générales, et qu'en s'occupant scientifiquement des langues particulières constamment comme de parties de ce vaste ensemble.

§. 11. Si la méthode d'embrasser, autant que possible, l'universalité des idiômes connûs est indispensable pour réduire l'étude des langues à un sistême scientifique, elle est également nécessaire pour pénétrer plus avant dans ce qui constitue le but de cette étude même, la connoissance de l'étendue et des développemens de l'esprit humain. C'est une vérité généralement reconnue que les idées et la langue qui sert à les exprimer, sont si étroitement liées ensemble qu'elles tiennent, à bien peu de différences près, constamment la même marche, et sont assujetties à une influence continuellement réciproque. L'organisation grammaticale et lexicale et l'ensemble des mots d'un idiôme admet à la vérité, en fixant des regles et des formes générales, encore une infinité de modifications particulières dans l'application. C'est là surtout en quoi consiste l'admirable nature des langues qui peuvent être généralement comprises par les hommes qui, séparés par de longs intervalles d'années ou de distance, diffèrent le plus entr'eux, elles permettent néantmoins à chacun d'y exprimer son individualité toute entière, et ce qui plus est, contribuent même, comme nous irons le voir d'abord, à lui en former une plus stable et plus déterminée. Chaque age, chaque classe de la société, chaque auteur célèbre, enfin si on regarde aux nuances les plus fines, chaque individu qui a l'esprit un peu cultivé, se forme dans le sein de la même nation une langue à part, attache des idées autrement modifiées

aux mêmes mots, et attire insensiblement le langage commun dans ce qu'il y a de plus essentiel, dans les nuances les plus intimes de la pensée et du sentiment. Voilà sur quoi repose en plus grande partie l'intérêt de la discussion dans la conversation qui sans doute est l'occupation et le délassement la plus noble de l'homme pensant. Elle nait ordinairement de l'acception différente donnée aux mêmes mots, parvient dans son cours au point où l'on se réunit et s'entend mutuellement, mais trouve, en conduisant plus avant dans le sujèt, de nouvelles divergences fondées sur des nuances plus délicates encore qu'on n'avoit point apperçûes au commencement. En se rendant mutuellement compte de ses idées, on creuse d'avantage le sujet, plus on l'approfondit, plus il est difficile d'attacher la même valeur aux mêmes termes, tant les nuances commencent à devenir fines et déliées. Les langues se prètent à toutes ses différentes nuances, elles en sont même plus parfaites, si elles savent en exprimer avec clarté et énergie une plus grande diversité, mais cette souplesse et cette étendue vont pourtant seulement jusqu'à un certain dégré, et il existe indubitablement des manières de penser et de sentir qu'on ne peut point acquérir en se servant dès sa naissance de tel ou tel idiôme, et qu'on ne peut même y exprimer, sans lui faire violence, ou altérer les idées. Quoiqu'en grande partie l'ouvrage des nations, les langues les maitrisent néantmoins, les retiennent captives dans un cercle déterminé, et forment ou indiquent au moins principalement la différence du caractère national. Il en est de même du genre humain, et de l'homme en général. Le développement de ses facultés n'est pas seulement astreint aux conditions générales du langage, mais la marche réelle des langues, déterminée par des causes beaucoup plus subalternes, mais également puissantes, ne laisse guères que d'influer considérablement sur elle, et si, en examinant cette marche, on ne peut point parvenir à fixer avec précision les bornes où elles s'arrèteront dans la suite, il est possible au moins de rendre compte des révolutions qu'elles ont éprouvées jusqu'ici. L'étude généralisée des langues facilite par conséquent la connoissance des progrès successifs et même des développemens possibles de l'esprit humain. Tout ce qui existe sur notre globe obéit à certaines loix, et suit une marche régulière. C'est une observation qu'on a faite souvent que même les choses qui semblent dépendre entièrement du hazard, présentent une certaine régularité dans leurs vicissitudes. Or si l'homme est

entraîné naturellement à poursuivre partout ces loix et cette marche régulière et invariable, tantôt par la voye de la philosophie, tantôt par celle de l'histoire, il est certain que l'étude suffisamment généralisée des langues est un des principaux moyens pour découvrir les variétés et les changemens que peuvent présenter les facultés intellectuelles de la masse du genre humain, et pour en mesurer en quelque façon l'étendue. Chaque langue présente l'esprit humain tout entier; mais ayant toujours un caractère particulier, elle ne le présente que d'un côté. L'idée se généralise déjà beaucoup en comparant une ou deux autres avec elle; mais ce n'est qu'en ressemblant toutes celles que nous connoissons, que nous terminons vraîment l'ouvrage entrepris, et que nous possédons tout ce que l'histoire peut transmettre à la Philosophie ou pour rectifier ses raisonnemens sur ce sujèt, ou pour leur servir de fondement, ou d'appui. Tout ceci devient plus clair et plus évident, dès qu'on applique les assertions générales à quelque cas particulier. On a souvent observé que les termes qui servent dans différentes langues à exprimer les mêmes objèts, surtout s'il s'agit d'idées ou de sentimens, diffèrent beaucoup dans les nuances plus fines de leurs acceptions. En analysant exactement chacun de ses termes, en se déterminant avec précision la valeur, et en les comparant ensuite ensemble, on acquiert une idée beaucoup plus parfaite et plus complette de l'objèt même qu'ils dénotent. Chaque mot présentant une idée nuancée d'une certaine manière, et ces nuances provenant d'un côté de la nature de l'objèt, de l'autre de la façon de le saisir, on apprend à connoître l'un et l'autre dès qu'on s'élève à un point de comparaison général; tandisque le raisonnement purement abstrait ne conduiroit jamais qu'imparfaitement à établir ces nuances, et par conséquent à embrasser toute l'étendue et toutes les modifications de l'objèt. On pourroit de cette manière faire un travail aussi utile que piquant sur les Synonymes dans différentes langues. On se convaincroit pour lors que dès qu'il est question d'idées morales, et dès même qu'on prend un mot qui désigne un objèt réel, avec toutes les idées, ou sensations accessoires qu'il produit, il n'existe point de synonymes pas même dans deux langues différentes, comme les traducteurs, et bien plus encore leurs lecteurs s'en apperçoivent si souvent sans le vouloir. En analysant et en comparant p. e. les mots qui dans les langues savantes de l'Antiquité, et nos modernes les plus cultivées désignent les facultés intellectuelles de l'homme, on feroit

un cours pratique de cette partie de la Psychologie d'autant plus intéressant qu'on y découvriroit la manière de penser et de sentir de nations entières. Un travail de ce genre conduiroit en même tems à une infinité d'observations importantes et fines sur les rapports de ces facultés mêmes, sur le caractère de ces nations, l'influence qu'y exercent tantôt le climat, tantôt les moeurs, et les événemens historiques, enfin sur le génie particulier de chacune de ces langues. En étendant cet examen à plus d'idiômes encore, on observeroit comment les nations issues d'une même souche ou vivant dans les mêmes situations, ont saisi et exprimé à peu près les mêmes rapports dans chaque idée; on remarqueroit ce qui dans les différentes expressions appartient à la manière de voir des peuples de la plus haute antiquité, et comment les idées se sont ou rectifiées, ou altérées et atténuées depuis. Si donc le raisonnement abstrait, en analysant et disséquant continuellement les objèts, ou s'en tient quelquefois trop exclusivement à leurs formes, en perdant de vue leur force véritable et primitive, ce travail rameneroit l'esprit surtout à cette dernière en lui enseignant à regarder les objèts pour ainsi dire par l'organe de toutes les différentes manières de voir des nations, réunies ensemble avec intelligence et sagesse. Un autre point pour lequel on pourroit passer les différentes langues en revue, consiste dans les métaphores qui ont servi à fixer les dénominations de la plupart des objèts, puisqu'il n'y en a guères aucun qui n'ait reçu le nom dont on l'appelle, pour telle ou telle qualité, telle ou telle ressemblance avec un autre. Ces rapports ne sont plus à reconnoitre dans un grand nombre de cas, mais dans beaucoup d'autres on peut les retracer encore, et leur étude jette un jour admirable sur les liaisons qui existent entre les idées des hommes en général et de telles ou telles nations en particulier. On animeroit en outre singulièrement le langage, si l'on pourroit, surtout par le moyen de l'enseignement de la jeunesse, ressusciter ces antiques souvenirs, métamorphoser par là les mots qui souvent ne nous semblent que des sons inventés à plaisir, en de véritables hieroglyphes, et faire revivre dans la génération actuelle l'esprit des premiers inventeurs de la langue, naturellement plus neuf, plus pur, plus proche de l'origine des choses, plus simple et plus hardi dans ses conceptions. Mais qu'on se souvienne bien qu'en suivant la route indiquée ici, il ne faut jamais perdre de vuë l'ensemble qu'on veut approfondir, l'organisation du langage en général, ou l'étendue de l'esprit humain,

ses variétés, et ses progrès, en tant qu'il est influencé ou qu'il dépend de la langue dans laquelle il exprime ces idées. Quoique la totalité à cet égard ne puisse jamais être atteinte, il n'en faut pas moins y aspirer toujours. Dès que l'esprit ne cherche qu'une multitude de cas différens, qu'il se contente d'avoir ramassé un nombre d'exemples de variétés piquantes, il se distrait, ne trouve que des anomalies, et n'arrive jamais au point où les divergences concourent ensemble, ni aux causes qui les écartent l'une de l'autre. Si au contraire il a toujours en vue l'ensemble qui réunit ces différences en soi, il en comprend et la cause et le but, il s'apperçoit des lacunes de ses connoissances, et devine surtout d'avance les cases qui seront remplies encore; il obtient en même tems alors des résultats qui peuvent servir de base à de nouvelles et de plus importantes recherches. Ce n'est donc que traitée d'après cette méthode que l'étude des langues peut fournir un des chapitres les plus intéressans dans ce genre d'histoire qui, loin de s'arrêter aux révolutions sousdaines du genre humain, tâche de déterminer, quelle étendue et quelle richesse de formes variées ses facultés morales et intellectuelles ont atteint jusqu'ici, quels fruits on en a recueilli, et quels autres on pourra en attendre encore.

§. 12. Loin d'être une occupation oiseuse, un luxe scientifique, une pareille étude comparative des langues apprend éminemment à mieux manier la sienne propre, à en tirer un plus grand parti, et à l'améliorer en elle-même. D'après ce qui a été dit dans les deux précédens paragraphes, il ne peut plus rester douteux, que les langues s'expliquent réciproquement, et qu'on ne parvient à en voir une seule dans son jour entier, que lorsqu'on s'élève par des recherches qui tâchent de les embrasser toutes, à un point de comparaison générale. C'est principalement en connoissant d'avantage l'instrument qu'il manie, que l'artiste en tout genre s'acquitte mieux de son ouvrage. Je ne parle cependant point ici autant des individus, que des nations entières. Si l'étude philosophique et historique du langage étoit regardée comme une partie nécessaire de l'instruction de tout homme cultivé, si on avoit déjà fait tous les travaux qu'il faut posséder tous préparer, pour que chacun puisse en profiter en ne vouant à cette partie qu'un tems proportionné au reste de ses occupations, si enfin on faisoit entrer dans tous les genres d'enseignement de toutes les classes de la nation autant de cette étude qu'ils pensent en com-

porter.*) il est difficile à dire combien la précision et l'étendue de la langue, et surtout la clarté des idées, et même leur vivacité

*) Un lecteur intelligent et impartial ne m'accusera pas de vouloir faire enseigner des langues étrangères aux enfans des classes indigentes de la nation. Le peuple ne doit connoître et parler que sa langue maternelle; il ne doit pas non plus savoir celle-ci scientifiquement; il importe même très-peu qu'il la parle avec une correction qui s'eloigne des habitudes de sa province ou de son canton; mais il doit la sentir toute entière, ce qu'il ne fait point toujours àprésent, ce qui veut dire beaucoup, plus qu'on ne croit, et à quoi on parvient par de tout autres méthodes, que par des raisonnemens secs et stériles. Ce n'est point ici l'endroit de développer ces idées; qu'il me soit permis seulement de faire deux observations générales. L'enseignement du peuple, et celui des classes dont on n'attend point un travail presqu'entièrement physique, sont naturellement complettement différens par rapport aux objèts qui doivent y entrer; on ne simplifie même pas assez ordinairement le premier, et lorsqu'on dit qu'il faut éclairer le peuple, répandre des lumières parmi lui, ce sont-là des expressions, sinon louches, du moins fort imparfaites. Mais lorsqu'on porte ses regards du matériel des connoissances sur les résultats qui naissent de l'enseignement pour les facultés mêmes de l'homme, les deux genres d'enseignement se rapprochent bien d'avantage. Quoique applicable à un cercle d'objèts beaucoup plus rétréci dans le peuple, la clarté et la précision des idées, la justesse du raisonnement, la vivacité de l'imagination, la profondeur du sentiment, le sens droit et juste du bien et du mal, la force de la volonté, la possibilité de sacrifier tout avantage temporel au devoir, doivent nécessairement être les mêmes dans toutes les classes de la nation, et le seront même facilement, puisque, si un plus grand nombre d'objèts contribue au développement des facultés par des applications plus variées, il offusque aussi souvent, et devient nuisible par là. Une autre observation est celle, que la langue est un moyen éminemment propre pour instruire le peuple par deux raisons évidentes. La première est que le peuple, vivant avec moins d'objèts, et en étant naturellement plus frappé, ne nommant guères que ce qu'il a vû, ou éprouvé lui-même, s'adonnant à un travail qui laisse pour la plupart la pensée libre, et ne connoissant guères d'occupation mécanique des facultés intellectuelles, parlant peu, et seulement lorsque le besoin l'exige ou le sentiment y invite, éprouvant toujours une certaine difficulté à s'exprimer, dès que l'idée est plus profonde, ou plus compliquée, n'élaguant enfin de son langage aucun terme énergique, pourvû qu'il soit naturel et expressif, sent d'avantage la force des mots et ces rapports secrèts qu'ils ont entr'eux et qui, provenant des sensations éprouvées par les premiers inventeurs des langues, ne peuvent être saisies que par la vivacité, pas amortie encore, de sensations semblables. Les classes plus élevées de la société se trouvent pour tous les points allégués dans un cas presqu'opposé, et il faut souvent premièrement produire en elles, ce qui dans le peuple n'a besoin que d'être purifié et rectifié. La seconde raison est que la langue, étant une et la même pour toute la nation, et possédant la souplesse dont il a été fait mention avant peu (§. 11.), récèle dans son sein tout absolument ce qui peut remuer le coeur, ou entrer dans l'esprit de l'homme, et porte par sa nature admirable et vraîment divine dans tous ceux qui s'en servent, imperceptiblement quelquechose de plus élevé et de plus divin qu'ils ne possèdent en eux mêmes et ne découvrent dans les objèts environnans. Le peuple jouit donc de cette même influence bienfaisante, et se sert en outre journellement des mêmes mots et des mêmes phrases qui trouvent, hors de sa sphère, une application plus étendue et plus élevée, en recevant des nuances plus

gagneroient par là. Il n'est point question ici de réformes qui doivent se faire à dessein, ou de révolutions soudaines. Rien ne les comporte si peu que le langage; il ne veut suivre que l'impulsion que lui donne la nation entière, que les progrès lents, mais naturels de ses développemens. On a beau le surcharger, comme on fait beaucoup trop, de nouvelles expressions et de nouvelles tournures, il sait toujours s'en débarasser avec le tems, si elles ne conviennent pas à sa nature, et ne sont point adoptées généralement. De même que les langues, semblables en cela aux nuages dont la forme disparoit, et se perd dans un brouillard confus, lorsqu'on se trouve au milieu d'eux,[1]) permettent difficilement qu'on analyse en détail à quoi tient proprement leur force et leur individualité, de même on ne peut influer sur elles qu'imperceptiblement, et sans trop savoir soi-même, comment s'exerce une pareille influence. Mais on peut être sûr aussi que chaque pas important que la nation fait vers un plus haut dégré de perfection, produit aussi des résultats heureux sur elles, et ces résultats seront doublement considérables, si les progrès qu'on fait, concernent précisement le langage, conduisent à mieux en approfondir la nature et l'influence. L'étude généralisée des langues fixe surtout trois points importans: 1. que les langues ne sont point des masses de signes conventionnels, assez indifférens en eux-mêmes, pourvû qu'ils soyent commodes à employer, et faciles à entendre, mais qu'elles tiennent immédiatement aux idées des objèts, et au caractère des nations; 2. qu'on peut se former une idée du langage en général, des qualités qu'il pourroit réunir en lui, et qu'on devroit en exiger, mais qu'on ne trouve qu'éparses dans les langues particulières, et que chaque langue particulière d'un autre côté a un caractère à elle qui, partant d'un même point, dirigeant toutes ses propriétés

fines, et il conserve par là continuellement un lien avec ce qui à beaucoup d'égards est au dessus de lui; du fonds même de ses pensées, et de ses sentimens, sans seulement altérer considérablement sa manière habituelle de s'exprimer, il peut s'y élever là où ses facultés le permettent, et où des circonstances heureuses l'y invitent. C'est certainement un des soins les plus importans de ceux qui président à l'instruction publique d'un païs qui comprend beaucoup plus en elle que les parties de l'enseignement et de l'éducation seulement, de conserver ce lien, et de rendre la communication d'idées entre les différentes classes de la société aussi libre et aussi facile, mais en même tems aussi sagement dirigée que possible.

[1]) *Denselben Gedanken aus einer nicht erhaltenen französischen Abhandlung über Sprachen zitiert Alexander von Humboldt,* Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent, relation historique *1, 486.*

vers un même but, et représentant par-là en quelque façon tout l'univers sous un même type, est le dépositaire de sa force et de la vie qui l'anime; 3. qu'on n'a vraiment approfondi une langue, qu'en autant qu'on est parvenû à se rendre compte des liaisons de ses élémens avec les idées des objèts, ou la nature des sensations, et à en bannir ainsi ce qui au premier abord semble arbitraire et conventionnel, et qu'on a reconnû ses rapports avec la nature du langage en général au point de concevoir pleinement, en combien ses qualités positives appartiennent à cette dernière,*) et en combien l'exclusion d'autres constitue son caractère particulier. C'est par là qu'on réussit à découvrir la ligne délicate que les langues doivent tenir pour ne pas perdre leurs caractères individuels, et ne pas les laisser devenir trop bornés et trop exclusifs. S'il étoit permis de penser que des idées saines et suffisamment exactes sur ces trois points fussent répandûes par une nation entière dans les proportions, et avec les nuances qui conviennent à chacune des classes de ses individûs, cela seul suffiroit pour faire faire des progrès inouis à sa langue, pour l'empêcher d'un côté de tomber dans un étât de langueur et de stagnation, et la préserver de l'autre de toute réforme mal entendue et déplacée, et pour lui faire subir, au moins le plus tard possible, le sort qui semble menacer à la longue toutes les langues de s'éloigner de leur première fraicheur, de se renfermer, en ne faisant que s'épurer continuellement, enfin dans un cercle trop borné, de devenir de siecle en siecle des hieroglyphes plus inexplicables pour ceux qui les parlent, et de perdre par là insensiblement de

*) Les qualités particulières d'une langue jointes à celles qui leur répondent dans les autres, servent à former par la voye de l'induction l'idée abstraite de la langue en général sous ce même rapport. Cette idée admet p. e. que la langue soit éminemment propre à peindre les objèts, ou à exciter le sentiment intérieur. L'un n'est pas entièrement compatible avec l'autre dans une même langue particulière. Les deux qui posséderoient ces qualités épuiseroient donc, en se complettant mutuellement, l'idée générale. La conjugaison du verbe, pour alléguer aussi un exemple de la partie purement téchnique des langues, peut se faire par la flexion du mot même, ou en lui ajoutant un verbe auxiliaire, en y joignant les pronoms des personnes qui agissent, ou sur qui l'on agit, ou en les en séparant, et cet. cet. Les différentes langues qui adoptent l'un ou l'autre de ces modes, se partagent les avantages et les inconvéniens que chacun en particulier entraine avec lui. On conçoit par ces exemples combien on approfondit mieux une langue quelconque en apportant à son étude l'esprit préparé par la méditation abstraite sur les qualités que les langues pourroient avoir, et par l'examen historique des variétés que présentent réellement celles qu'on connoit jusqu'ici, combien surtout ceci contribue à mieux juger et mieux manier celle que l'on parle habituellement.

force et de vivacité. Si la littérature des nations ne présente ordinairement qu'une seule époque vraîment brillante, c'est certainement en grande partie, puisqu'une langue inspire bien autrement, lorsqu'elle est encore neuve et fraiche, lorsqu'il y a encore bien des idées et des sentimens à l'expression desquels elle ne s'est point essayée, lorsque le génie a encore besoin de toute sa force uniquement pour la maîtriser et la dompter. Si je parle ici de l'utilité et même de la nécessité d'étudier beaucoup de langues, on conçoit facilement, que c'est pour rectifier et étendre ses idées sur la sienne propre beaucoup plus que pour en posséder réellement un grand nombre. Ceci tient souvent du luxe de l'esprit, et exige même des précautions particulières pour ne pas devenir nuisible, soit à la clarté des idées, soit à la facilité de s'énoncer avec pureté et propriété. Tous ceux qui attachent avec raison un grand prix à bien parler leur langue maternelle, se garderont de trop se livrer à l'habitude d'en parler d'étrangères. En usant cependant des précautions nécessaires, et en laissant toujours une prépondérance décidée à celle que l'on cultive de préférence, l'exercice simultané de plusieurs langues a de très-grands avantages, même pour l'écrivain. Il acquiert plus de facilité, s'accoutume à ne pas se renfermer dans un cercle trop étroit de tournures et d'expressions, et rend les idées qui tiennent toujours d'infiniment près au langage, mais qui ne doivent pas être asservies par lui, plus indépendantes de telle ou de telle manière de les énoncer.

§. 13. Je viens de prouver, combien il seroit utile et même nécessaire dans l'étude des langues de les embrasser toutes à la fois, pour parvenir par là à mieux approfondir la faculté même du langage de l'homme. J'ai montré comment on pourroit faire réfléchir pour lors la lumière puisée à cette source sur les langues qu'on cultive en particulier. Il me reste maintenant à faire voir la possibilité de l'exécution de cette idée qui au premier abord paroit trop vaste pour être jamais réalisée. Mais il faut séparer les travaux préparatoires qui en effet sont longs et difficiles, et qui ne peuvent appartenir qu'à ceux qui se vouent exclusivement à ces études, de la manière d'en répandre les résultats parmi le Public. On se convaincra pour lors sans peine que nous sommes bien éloignés de vouloir empiéter sur des occupations plus nécessaires par un tems disproportionné donné à l'apprentissage des langues. Nous contribuerons au contraire à en abréger et en faciliter l'étude, et surtout à le rendre moins aride et plus générale-

ment utile. Les travaux préparatoires qui doivent rendre compte de la nature, des caractères différens, des avantages et des imperfections, de l'origine et des affinités, enfin des vicissitudes et des déstinées de toutes les langues connues, exigeront pour base de tout raisonnement ultérieur une réunion systématique et raisonnée d'analyses exactes et complettes de chacune parmi elles. Les grammaires sont en quelque façon de pareilles analyses, et elles en remplissent l'idée d'avantage, mieux elles sont faites, mais elles ont néantmoins un autre but qui, en exigeant plus de détail matériel, rend plus difficile l'apperçu de l'ensemble. Elles n'embrassent d'ailleurs qu'une partie de la langue, en effleurant à peine son sistème lexical. Qu'il me soit donc permis de m'expliquer sur ce que j'entends par l'analyse dont il est question ici.

§. 14. L'analyse parfaite d'une langue doit exposer 1. tous les rapports de ses différentes parties entr'elles, et 2. les rapports qui existent entre la langue, prise dans son ensemble, et la masse des idées et des objèts qu'elle est déstinée à exprimer et à représenter. Ses rapports avec les autres langues qui sont les derniers, qui se présentent encore à l'examen, résultent d'eux mèmes de l'exposition de ces premiers. La masse des idées et des choses représentée par une langue ne peut point ètre proprement détachée d'elle, puisqu'il est impossible de s'en former, indépendamment du langage, une idée claire et distincte: mais on peut néantmoins les séparer en quelque façon, et on le peut surtout par le moyen d'autres langues. Car toutes les langues ensemble ressemblent à un Prisme dont chaque face montreroit l'univers sous une couleur différemment nuancée. Voyons maintenant, comment l'analyse parviendra à ce but. On peut le regarder comme un principe certain et invariable que tout, sans exception, repose dans une langue sur une analogie ou évidente, ou secrette, et que sa structure, jusques dans ses parties les plus fines, est une structure organique. Toutes les idées sont intimement liées ensemble, elles tiennent toutes l'une à l'autre déjà par les rapports généraux qui les font comprendre sous des classes plus étendues: par là mème elles établissent à nos yeux une liaison semblable parmi les objèts, encore indépendamment de celle qui peut réellement exister dans ceux-ci par leur propre nature; l'espace et le tems sont des continûs non interrompûs; tout ce que nous connoissons en formes, en couleurs, en qualités quelconques, se rappelle toujours mutuellement, et n'est reconnû par nous que par ses rapports avec ce

qui l'avoisine. D'un autre côté les sons articulés*) qui forment les langues, présentent de même des parties constamment contigûes, se prêtent toujours à des variations subordonnées à de certaines regles, et font découvrir, même sans qu'on le veuille, dans leurs réunions, séparations et transpositions quelconques, sans cesse des convenances naturelles, des routes qu'ils suivent, des classes dans lesquelles ils se rangent d'eux mêmes. Il existe en outre une liaison entre ces sons et les objèts par les sensations analogues que produisent les uns et les autres. Or il n'est pas naturel que l'homme dont l'imagination au contraire saisit si volontiers tous les rapports identiques, se refuse à suivre cette chaine immense qui le lie lui-même à l'univers. Il pourroit moins encore l'interrompre en se formant une langue qui n'est jamais déstinée pour un seul individû, mais pour une association entière, qui, établie par une convention arbitraire, ne prendroit jamais racine ni dans l'esprit, ni dans le coeur des hommes, mais qui doit au contraire sortir du sein de leurs sentimens et de leurs idées. C'est donc toujours et dès son premier commencement sur la partie qui en est déjà formée, qu'une langue continue à s'étendre, et il est impossible par la nature des choses même qu'il y entre jamais quelque-chose d'arbitraire ou d'entièrement disparate, autant qu'elle reste abandonnée à elle-même. Séparés par d'immenses lacunes de l'origine des nations et des langues, nous n'en connoissons très-probablement aucune qui soit encore entièrement dans ce cas. Aussi souvent qu'une nation éprouve des influences étrangères dans la formation de sa langue, que deux tribus différentes amalgament, en se réunissant, leurs idiômes, ou qu'un peuple subjugué adopte celui du vainqueur, l'ordre naturel est interverti, et l'analogie constante fait place à des anomalies, des inconséquences et souvent à de véritables contradictions, dont le nombre s'augmente à proportion que la nation qui s'approprie une langue étrangère, est moins capable d'en comprendre et d'en saisir la structure. Les langues modernes, issues des anciennes, en fournissent de nombreux exemples. Mais aussi alors, même dans les mêlanges

*) C'est l'idée de son articulé qui renferme tout ce qu'il y a de grand et de mystérieux dans les langues. Ce n'est point ici l'endroit de développer cette idée, mais tout raisonnement métaphysique dans le langage doit partir de là. C'est en suivant cette route qu'on reconnoit véritablement que la parole devient tellement l'intermédiaire entre l'homme et l'univers, que c'est elle qui le crée devant ses yeux, et le rend capable en même tems lui-même de concevoir et de sentir son ouvrage.

les plus bizarres, comme on les rencontre dans quelques contrées de l'Europe qui furent occupées par beaucoup de peuplades différentes, le penchant naturel de l'homme de suivre partout des analogies connues, et d'en établir de nouvelles, ne reste point oisif. Ainsi que l'organisation physique, en recevant un corps étranger dans elle, ou aussi dans ses propres formations vicieuses, et même monstrueuses, répète toujours son type original, et s'assimile tout ce qui s'approche d'elle, de même les langues assujettissent, autant que possible, tous les élémens étrangers qu'elles adoptent, à leur propre structure primitive; là où elles se confondent, ou se réunissent, celle qui a le dessus impose ses loix, et son organisation à l'autre, et il en nait pour lors une nouvelle ayant des analogies et des regles particulières. Quoiqu'il ne faille donc point se flatter de trouver dans les langues qui naissent de cette manière, une analogie constante de structure, on y rencontrera toujours des séries d'analogie plus ou moins longues, qu'une analyse exacte poursuivra jusqu'à leur origine, et recueillira avec soin. Elle le fera d'autant plus que dès le commencement de son travail elle n'a guères pû se dissimuler qu'elle ne pourroit que rassembler des fragmens. Car l'analogie fût elle aussi entièrement constante, il n'est jamais possible de la découvrir en entier, et de la suivre jusques dans ses plus fines ramifications. Les langues subissant continuellement des changemens, il se perd des chainons dans la série de leurs variations, et il en naît des lacunes qu'il est impossible de remplir; séparés par un intervalle immense de l'origine des langues, ne pouvant guères nous transplanter dans les idées et les sensations de ceux qui les premiers proférèrent ces sons qui par mille et mille altérations sont venûs jusqu'à nous, vivant très-probablement sous un ciel, sur un sol, au milieu d'un monde d'objèts entièrement différents, nous ne pouvons que rarement retracer avec exactitude les rapports délicats dont l'observation leur a fait allier certains sons à de certains objèts; eux mêmes peut-être s'en seroient difficilement rendû compte. Car une langue n'est jamais, et même probablement un mot rarement l'ouvrage d'un seul individû; le langage sort à la fois de la bouche d'une famille, d'une tribu, d'une nation, on se devine, on s'entend, on parle même avec le sentiment certain de devoir être compris, ou deviné, sans aucune convention préalable qui d'ailleurs supposeroit déjà un langage formé. L'homme est mû par un désir irrésistible de sociabilité, frappé fortement des objèts extérieurs qui l'étonnent

et l'excitent en même tems à la réaction, il sent le besoin de se créer dans la langue un intermédiaire capable de lui rendre ses propres idées, en les jettant, pour ainsi dire, hors de lui, plus claires et plus distinctes, et les objèts, en les convertissant dans des sons dépendans de lui, plus maniables; il se sent la faculté du langage qui, appartenant une fois à sa nature, doit en éclorre comme la fleur et le fruit du bouton qui les récèle; il est au reste doué des mêmes qualités avec tous les individûs de son espèce, et vit avec ceux qui forment le premier langage avec lui, absolument dans les mêmes rapports. Toutes ces circonstances ensemble opèrent le prodige de l'origine des langues, qui ne peut jamais ètre expliqué, mais qui en quelque façon se reproduit journellement sous nos yeux. Car tous ceux qui observent attentivement les enfans, conviendront que leur manière d'imiter les sons de ceux qui les environnent, de saisir une infinité de mots à la fois, d'en former sur un petit nombre d'inductions, sans aucune regle, les flexions d'une manière pour la plupart parfaitement analogue au génie de la langue, est moins une manière de l'apprendre que de la deviner et de la créer. Ce ne sont point des progrès se succédant dans une proportion regulièrement accélérée; il vient évidemment un moment où, comme par inspiration, toutes les difficultés paroissent vaincues; le tems qui s'est écoulé jusques-là, semble avoir été moins employé à saisir peu à peu un objèt long, difficile, compliqué, qu'à laisser prendre aux facultés intellectuelles le dégré de maturité nécessaire. L'enfant parle, comme il marche, quand il en a la force; le cahos de mots et de phrases qu'il a entendûs, qui, sans qu'on s'en soit apperçu, ont opéré dans sa tète, se débrouille tout à coup; il en possède la clef, toutes ses reminiscences lui deviennent utiles maintenant. Les grandes personnes qui parlent des langues étrangères, éprouvent quelquechose d'entièrement semblable. On n'apprend jamais tous les mots, toutes les phrases, on en devine toujours une bonne partie; c'est bien moins matériellement la langue, que la faculté de la concevoir qu'on acquiert. J'ai crû devoir rappeller par ces réflexions qu'il y a évidemment, même dans l'apprentissage, et beaucoup plus dans la formation des langues, quelquechose qui échappe au raisonnement, même à l'observation, et dont il est impossible de se rendre compte, pour prouver qu'il ne faut point espérer de saisir tous les rapports qui existent même encore réellement dans les langues. Les transitions des idées, les combinaisons

de l'imagination se suivent si rapidement qu'il est difficile de s'en appercevoir même dans un seul individù. Mais comment, si les langues sont toujours l'ouvrage d'une association, si chacun n'est, pour ainsi dire, sûr du mot qu'il a proféré, jusqu'à ce qu'il lui revienne de la bouche d'un autre, comment alors concentrer dans un même foyer ce qui se compose des apperçus, des sensations d'une nation ou du moins d'une tribu entière? Nous avons vû qu'aucune langue ne conserve dans son étàt actuel une analogie constante et parfaite, et qu'il est impossible de saisir en entier celle qui y existe réellement. Il est donc nécessaire que chaque analyse bien faite devra présenter d'un côté un corps de règles et d'inductions plus ou moins générales, le système complèt des analogies qu'on peut encore découvrir dans une langue, et de l'autre les élémens dont il n'est plus possible de rendre compte. Les grammaires et les dictionnaires offrent à peu près l'un et l'autre; les premières renferment tout ce qui est règle, tous les mots qui doivent être confiés, sans autre liaison, à la mémoire, se trouvant dans les derniers. Il y a cependant bien loin que cette séparation soit ce qu'elle devroit être; la partie lexicale admet et exige encore un travail particulier qui n'a été entrepris que par fragmens et dans peu de langues, il s'y trouve de nombreuses analogies à développer; quelques chapitres de la grammaire éprouvent par là également des changemens, et il reste plusieurs questions très-intéressantes qui àprésent sont presqu'entièrement passées sous silence. Car c'est le premier devoir d'une analyse bien faite de se rendre un compte complet de tous les rapports qu'une langue peut présenter, soit avec elle même, soit avec les objèts qu'elle représente, et les idées qu'elle exprime, de proposer toutes les questions qui en naissent, et d'en essayer la solution.

§. 15. Si l'on possédoit des analyses telles que je viens de les décrire, de toutes les langues qui nous sont suffisamment connûes pour ne pas laisser un pareil travail trop imparfait, il faudroit penser à les réunir dans l'ouvrage général dont l'idée nous occupe ici. On posséderoit de chacune de ces langues un systême complet de leur organisation, et la collection également complette de leurs sons radicaux, et ces différens travaux formeroient aussi deux parties différentes de l'ouvrage général. On a depuis que l'étude de la philosophie a été appliquée à plus d'objèts, formé et exécuté l'idée d'une grammaire générale dans laquelle les parties et les règles des langues sont déduites de l'idée

abstraite du langage et de la nature de l'homme. On pourroit en réunissant méthodiquement l'organisation de toutes les langues connues former une grammaire, ou plutôt puisque l'idée de grammaire est trop rétrécie pour ce qui doit être désigné ici, un systeme du langage non pas philosophiquement, mais historiquement général. Ce systême auroit nécessairement une partie élémentaire qui ne traiteroit que des lettres qui composent les langues, et de leurs rapports en tant qu'ils tiennent uniquement à leurs sons et leur prononciation, une partie grammaticale qui prendroit en considération la manière de lier les mots pour en former un discours, enfin une partie lexicale qui cependant ne feroit pas l'énumération des mots mêmes, mais renfermeroit simplement les regles et les analogies de leur formation. Chacune de ces parties commenceroit par l'exposition des idées abstraites qui la regardent, puisque tout ce qui est réel, doit être classé, ordonné, et jugé d'après des idées générales, et donneroit après le tableau des langues existantes. Ici on rangeroit en premier lieu ce que toutes les langues les plus différentes ont de commun ensemble, feroit suivre après ce qui appartient chaque fois à un plus grand nombre d'elles, et descendroit ainsi successivement aux plus petites particularités. Toutes les langues qui se ressemblent sous quelque point de vue que cela soit, se trouveroient pour lors rangées ensemble, et en descendant des premiers chapîtres aux derniers on se formeroit en même tems une idée complette de leurs qualités distinctives. On verroit d'un seul coup d'oeil quels moyens variés l'homme a employé pour exprimer l'immensité des idées et des objèts, et faciliteroit infiniment l'étude d'une langue particulière par la connoissance préalable et successive de toutes ses soeurs en général et du genre, de la famille et de la classe à laquelle elle appartient. On parviendroit aussi par cette méthode et par elle seule, à former, même indépendamment des affinités historiques, des classes naturelles des langues telles que les établissent les naturalistes quoiqu'il faille bien se garder de vouloir avec un objèt d'une toute autre nature suivre la même route qu'eux. La comparaison des racines de toutes les langues connues qui formeroit la seconde partie du travail, offriroit nécessairement de nouvelles analogies qui ne pouvoient point être apperçues dans chacune en particulier, et qui entreront pour lors naturellement dans la première partie. Après cela elle donnera des résultats extrêmement intéressans sur les sons et les idées primitives des nations. On a essayé souven

de faire des collections de sons radicaux d'un grand nombre de langues, mais tous ces essais ont dû échouer en plus grande partie, puisqu'on n'avoit pas suffisamment pensé aux travaux préparatoires qui doivent les précéder. Dans le projèt de l'ouvrage dont je parle, tout est calculé sur un passage lent, mais sûr du simple au compliqué, du particulier au général, et sur un tel examen des données réelles de fait qu'il exclue, autant que possible, toute conjecture arbitraire. Avant que de comparer plusieurs langues, il faut premièrement approfondir chacune d'elles en particulier, ce qui ne se fait point en feuilletant simplement son dictionnaire, mais uniquement par une étude plus lente et plus sévère, et en consultant surtout aussi les travaux de ceux qui se sont occupés exclusivement d'elle seule. Même pour se préparer seulement à des travaux sur les langues en général, il faut commencer par n'étudier longtems qu'une seule, s'attacher sourtout aux langues savantes de l'antiquité, et suivre la méthode de ceux qui, en embrassant toutes les parties de la philologie, se renferment dans la lecture des auteurs classiques. Ce n'est qu'en se familiarisant ainsi avec les plus belles langues que le génie de l'homme ait jamais maniées, qu'on apprend à connoître un grand nombre de rapports fins et délicats qui s'établissent entre la pensée et son expression; et ce n'est aussi que dans cette école que l'on s'habitue à cette exactitude avec laquelle même l'idiôme le plus barbare doit être examiné pour conduire à des résultats vraîment intéressans. Sans ce soin les connoissances les plus vastes en fait de langues restent toujours superficielles, et rien certainement n'est plus nuisible à leur étude; il vaudroit sans contredit infiniment mieux de n'en savoir qu'une ou deux, s'il falloit racheter l'étendue des connoissances par un manque d'exactitude, ou de profondeur. En joignant aux deux travaux dont nous venons de parler, un tableau rapide, mais exact des déstinées qu'ont éprouvées les nations, de leurs migrations, des époques brillantes de leur perfectionnement, et de leur décadence, l'ouvrage général seroit terminé, et formeroit de lui même avec ceux qui existent déjà et qu'on écrira encore sur les langues particulières, retravaillés seulement sous le même point de vuë, une encyclopédie complette et universelle des langues connues.

§. 16. Il est presque superflû de développer encore de quelle manière une pareille entreprise, vaste et difficile à la vérité, mais point impossible vû les immenses matériaux qui se trouvent déjà,

soit rassemblés dans des ouvrages déstinés a cet objèt, soit dispersés dans un grand nombre d'autres, pourroit être mise à profit par ceux qui ne se vouent point particulièrement à l'étude des langues. Ils n'en apprendroient point d'avantage, ils les apprendroient seulement d'une manière à la fois plus parfaite et plus facile. Pour se former une idée parfaitement juste et même complette d'une langue par le moyen de son analyse scientifique, il n'est guères nécessaire de charger sa mémoire d'un grand nombre d'expressions étrangères; on n'en a besoin que comme d'exemples isolés, le sistème organique de la langue se développe et s'imprime à l'aide du raisonnement; il ne s'agit point de mots, mais d'idées qu'on se rend familières. En concevant mieux la liaison de toutes les parties de la langue entre elles, en apprenant à rendre compte d'une grande partie de ses qualités distinctives, et même des élémens qui la composent, en faisant soi même journellement sur cette voye de nouvelles découvertes, on soulage la mémoire, en augmentant le travail de l'observation et du jugement qui n'a jamais rien de fatigant pour l'homme qui aime à penser. On commence par regarder l'étude de toutes les langues comme un seul et vaste domaine, on en distingue des parties, on parvient à s'y orienter, tout ce qu'on observe et découvre dans les langues qu'on connoit, tout ce qu'on entend par hazard même des étrangères se classe et se distribue de soi même, partout où l'on veut s'arrêter et approfondir d'avantage, on le fait d'après une juste méthode, et avec fruit. Si l'on apprend les langues comme nous faisons communément àprésent, en plus grande partie par la lecture et l'exercice de parler et d'écrire, il est beaucoup plus difficile d'en concevoir pleinement une seule, et plus encore de retirer une utilité un peu marquée de celles qu'on connoit imparfaitement. Si au contraire l'étude des langues étoit entièrement sistématique, rien ne seroit perdù, aucune langue ne nous seroit étrangère, il y en auroit un assez grand nombre dont nous connoîtrions parfaitement l'organisation, sans même du reste en savoir un seul mot, d'autres nous nous serions appropriés plus ou moins aussi le matériel, quelques unes enfin nous seroient familières entièrement pour les parler et les écrire avec correction et propriété. En même tems la faculté et l'habitude de saisir le génie de chacune se seroient tellement accrues en nous qu'en apprenant avec beaucoup plus de facilité, et même sans maitre de nouvelles, nous ferions aussi moins de solécismes dans celles que nous connoîtrions déjà. Je dois néant-

moins terminer ces réflexions par l'observation que la méthode actuelle d'apprendre les langues savantes entièrement pour elles seules, et comme s'il n'en existoit point d'autres, et que nous n'eussions autre chose à faire que de nous les approprier, doit toujours subsister et précéder une connoissance plus générale des langues. Cette étude bornée à un seul objèt, mais tendant à l'approfondir entièrement, doit occuper, en exerçant même laborieusement la mémoire, la première époque de la jeunesse; celle dont nous parlons ici, et qui est entièrement scientifique, n'est faite que pour un age plus mûr, elle doit déjà trouver une masse de connoissances matérielles sur laquelle elle puïsse répandre du jour. Des têtes à qui l'on auroit enseigné de classer, de ranger, de juger, en négligeant de leur laisser le tems de recueillir, de combiner, d'inventer au risque même de se confondre et de s'embarasser un moment, resteroient vuides nécessairement, et possédant un talent sans en avoir senti le besoin, en feroient un bien mince usage. Voilà ce qui est pour ceux qui peuvent vouer beaucoup de tems à la culture de leur esprit. Les autres classes de la société ne doivent point sortir des bornes de leur langue maternelle, peu importe que ceux qui y appartiennent, ayent une idée quelconque d'une autre; mais l'étude généralisée des langues doit avoir suffisamment influé sur la connoissance de cette même langue, et sur les idées des langues en général. Alors ceux qui enseignent le peuple, seront en étàt de lui faire trouver dans la langue qu'il parle naturellement, beaucoup plus qu'il n'y auroit jamais découvert d'ailleurs, et de l'accoutumer à un langage, assez précis et expressif pour exercer une influence heureuse sur ses pensées et son caractère.

§. 17. Rapports des langues avec le caractère des nations qui les parlent. — Nous touchons ici aux réflexions les plus intéressantes que l'examen des langues peut faire naître, mais en même tems à un point qu'il est impossible d'approfondir jamais entièrement. Le caractère des nations, comme des individûs, tient immédiatement à leur vie physique et morale; il en fait l'essence et le premier moteur, et quelques soyent nos efforts, nos recherches ne pénètrent jamais jusques là; nous devons nous borner à le juger imparfaitement d'après ses effèts, et sa manière de s'annoncer. Celui des langues n'est pas plus facile à saisir; attaché à tous les élémens qui les composent, il se dérobe à la vue, dès que, ne se bornant pas à l'appercevoir en grand, on essaye d'examiner à quoi

il tient en particulier; émanations immédiates de ce qu'il y a de plus élevé et de plus mystérieux dans l'homme, aussi les langues ont un principe vital qui les anime. Quelque exacte et parfaite que soit l'analyse que nous venons de décrire dans les paragraphes précédens. elle ne nous conduira jamais dans ce sanctuaire même; familiarisés par elle avec tous les détails de l'organisation d'une langue, nous en concevrons infiniment mieux la nature et les rapports les plus intimes, mais ce ne sera toujours que par approximation, et en restant à une distance incommensurable du centre où toutes ses diverses qualités se réunissent dans un même foyer. La liaison intime qui dès la naissance de l'homme, et dès l'origine du genre humain s'est établie, et s'établit toujours encore entre la pensée et la langue, offre à l'esprit un des problèmes les plus difficiles dont la solution conduit aux questions les plus abstraites de la métaphysique. Ce n'est point ici l'endroit d'entreprendre seulement de les aborder. Je me bornerai par conséquent à quelques réflexions détachées qui auront principalement pour but de déterminer sur quels points il faut fixer l'attention pour faire servir l'étude des langues à jetter du jour aussi sur ce problême, et à en faciliter du moins la solution approximative. Il est d'un grand intérêt dans toutes les recherches quelconques de ne négliger, autant que possible, aucun des rapports que présente le sujet, et d'avoir d'avance présentes à la mémoire les différentes questions que son examen peut éclaircir.

§. 18. Il y a deux assertions qu'on entend répéter souvent, et qui ont infiniment contribué à faire méconnoître la véritable nature du langage, puisqu'indubitablement vraies en général, elles ne le sont que jusqu'à un certain point. Les mots, dit-on, sont les signes représentatifs des idées et des objèts; et le but des langues est de s'entendre mutuellement, et de vivre en société avec ses semblables. Il s'en suit après de lui-même qu'on ne regarde les langues point comme des découvertes que l'homme est étonné de faire sur lui même, mais comme une invention qui doit son origine à un arrangement mutuel. On pourroit avec la même vérité établir des principes entièrement opposés. Les mots, pourroit on dire, sont de véritables objèts, des choses et non pas des signes; le but du langage est de penser et de raisonner, l'homme fût-il aussi condamné à une solitude absolue; et les langues ne sont ni sa découverte, ni son invention, mais un don de la divinité. Il est impossible de vraiment connoître, non pas seulement de

distinguer, à l'aide des sens et de la réminiscence, les objèts qui nous environnent, sans avoir la faculté de penser, et il n'est pas possible de penser sans celle de se séparer comme être pensant de son objèt, ce qui forme la base et la première condition de toute conscience de soi même, et de toute réflexion. Tout raisonnement, toute réflexion, toute connoissance des objèts extérieurs, tout existence en qualité d'êtres intelligens seroient donc absolument impossibles sans des instrumens tels que les langues qui s'adaptent également bien à toute l'étendue de nos pensées et de nos sentimens, et à l'immensité des choses existantes, et qui sont d'une manière difficile à concevoir, et plus difficile à exprimer, mais certainement pas contradictoire, à la fois notre ouvrage et indépendans de nous. Le langage se place entre l'univers et l'homme; il nous représente bien le premier, mais d'après sa façon; et nous sommes incapables de nous faire de quoi que ce soit, des notions claires, précises et propres à servir à notre raisonnement sans l'aide des mots. Lorsque nous laissons agir les objèts sur nous, et que nous réagissons sur eux dans notre pensée, c'est donc bien moins avec eux qu'avec leurs prétendûs signes que nous sommes en contact. L'idée d'un signe exige qu'on puisse séparer de lui d'une manière entièrement nette et précise l'objèt signifié. Or qu'on essaye de faire cette opération dans les langues. S'agit-il d'une idée morale, on ne peut, et encore seulement à l'aide d'autres mots, que la définir par une déscription circonstanciée, mais la définition la plus précise (à moins que ce ne soit d'une idée entièrement composée par nous mêmes, et de données exactement déterminées, comme on en rencontre dans les sciences, et qu'il est facile de décomposer, comme on les a construites) laisse un vague, et ne reçoit son type individuel que par le mot même qui la rend inutile. S'agit-il d'un objèt corporel, on peut à la vérité montrer cet objèt, mais en prononçant les mots de cheval, de chien, de chêne, de caillou cet., ce ne sont point ces êtres isolément, c'est aussi la foule d'idées accessoires, que la seule circonstance que nous les désignons par ces mots précisément, nous amène, qui donnent des couleurs et des nuances à notre idée et à notre expression. Différens signes entr'eux ne doivent avoir d'autre liaison que celle que leurs inventeurs ont voulû leur donner. Mais les élémens d'une langue partagent si parfaitement la nature de nos pensées et de nos sensations que chaque mot p. e. dès qu'il s'agit d'une idée ou semblable, ou opposée, en se trouvant

dans un autre rapport quelconque déterminé, rappelle ou produit d'autres qui sont dans les mêmes rapports avec lui, et les langues ont pour elles mêmes une analogie qui entraine d'autant plus sûrement qu'elle est intimément liée à notre manière de penser.[1]) Ce qui constitue définitivement les langues, est 1. l'idée vague et confuse que nous recevons des objèts par les sens et l'imagination qui suit uniquement leurs impressions, 2. la nature de nos facultés morales et intellectuelles, et 3. celle de la langue elle-même, comme d'un sistème de combinaison d'élémens combinables d'une infinité de façons. La manière dont depuis notre naissance jusqu'à notre mort nous nous représentons l'univers, est continuellement déterminée par cette triple influence; c'est le même cas de la nation qui influe à son tour sur nous; l'habitude et le tems rendent ces influences plus puissantes et presqu'irrésistibles, et le monde dans lequel nous vivons est donc exactement celui dans lequel nous transplante l'idiôme que nous parlons. Rien surtout n'est si entrainant que la force du principe organique des langues mêmes. Comme il tient aux rapports secrèts qui existent entre les idées, et entr'elles et les sons articulés, il crée souvent ce qui nous frappe et nous étonne par sa justesse et sa beauté, sans que nous puissions nous en rendre raison. Les inventeurs des langues, ou pour mieux dire, ceux qui, les premiers, se sentirent assez de force de réflexion, assez d'inspiration produite par les impressions fraiches d'un monde nouveau et inconnû, et assez d'entrainement vers leurs semblables et de désir d'épandre leur coeur devant eux, pour que la parole pût sortir de leurs lèvres, et répandre soudain une clarté nouvelle sur les objèts, et sur eux-mêmes, peuvent être comparés aux poëtes et aux artistes. Plein de son objèt le peintre hazarde de jetter les premiers traits sur la toile, ces premiers coups du pinceau l'enhardissent, le guident, le conduisent insensiblement plus loin, et il nait souvent sous ses mains des formes dont il n'auroit point osé deviner lui-même la beauté et la sublimité. La liaison entre l'homme pensant et sentant et son langage étant si intime, c'est une question entièrement oiseuse, si les langues sont les causes ou l'ouvrage du caractère national, s'il est formé par elles, ou s'il les forme lui-même. L'influence est constamment réciproque; l'homme est toujours la

[1]) *Nach* „penser" *gestrichen:* „quand même nous nous ne puissions pas nous en rendre compte toujours"

première source de tout ce qui se passe en lui et avec lui; mais il ne peut agir sans se fixer, sans perdre de son indépendance. Tout ce qui rentre dans l'ordre des choses réelles, doit obéir à des loix invariables. La pensée enchainée dans la parole doit suivre ces mêmes loix, et dès que l'homme a fixé quelques mots de sa langue, elle commence à le maitriser, en l'empêchant de sortir de la direction qu'il a prise. Le premier jèt est décisif, les langues réunissent, ou annoncent, pour ainsi dire, en naissant quelle sera leur déstinée obscure et éphémère. Elles remplissent aussi dans ce cas toujours, si l'expression est permise, les fonctions journalières de la pensée et du sentiment; mais elles ne nourrissent ni l'une, ni l'autre, et ne les conduisent pas vers un perfectionnement successif.[1] Pendant longtems cependant le génie d'une nation est moins dominé qu'inspiré par sa langue; puisqu'avoir l'inspiration exige qu'on présente des objèts déterminés à l'esprit, et lui prescrive une marche certaine. Mais il arrive ordinairement un moment où l'influence cesse insensiblement d'être réciproque, et où les langues exercent un empire absolù. Ce moment est pour la plupart celui, où elles ont gagné une si grande étendue et consistance qu'elles deviennent plus un objèt d'étude, que de réaction pour la nation; on s'occupe alors principalement à en déterminer les bornes, à les épurer, à les fixer. Les Littératures cessent de créer, et se contentent d'imiter les grands modèles. C'est dans les nations et leurs Littératures ce que dans la machine humaine est le moment, où, à l'approche de la vieillesse, les ramifications les plus fines des artères commencent à se fermer et à s'ossifier, où la mort s'annonce de loin uniquement puisqu'on ne fait plus de progrès vers la vie. La différence est seulement que les nations sont susceptibles de recevoir de nouveaux germes de vigueur et de jeunesse, et que la carrière qu'elles fournissent, ne peut jamais être assimilée entièrement à celle des individùs. D'après ce que nous venons d'exposer, toutes les langues doivent être intimement liées au caractère national, elles n'en sont même qu'un type, qu'une expression fidèle, mais ces rapports sont plus forts, plus actifs, plus évidens, plus les langues conservent avec une grande étendue une conséquence

---

[1]) *Nach* „successif“ *gestrichen:* „et manquent elles-mêmes d'un principe qui pourroit les faire vivre et admirer longtems“.

sévère de principes et d'analogies, plus leurs élémens sont liés de manière à se rappeller mutuellement. Car il est bien peu probable que les idées de l'homme puissent jamais rester, pour ainsi dire, oisives, comme placées l'une à côté de l'autre, dans sa tête. Tout dans le monde moral est action, mouvement, succession, et la pensée et le sentiment peuvent difficilement avoir d'autre existence réelle que d'être pensés ou sentis. Il n'y a donc en nous d'idées que celle qui dans chaque moment nous occupe, toutes les autres existent uniquement dans elle, et par ses liaisons avec elle, ou plutôt avec la faculté de les reproduire lorsque l'occasion s'en présente. L'activité intellectuelle et morale dépend par conséquent surtout de la suite rapide, régulière, et féconde en nouvelles combinaisons qui, principalement par le moyen de la langue, existe dans les idées et les sensations. Les langues et les nations influant ainsi toujours réciproquement les unes sur les autres, il n'est aucunement indifférent sous le point de vuë de ses rapports avec le caractère national qu'un idiôme ait appartenû depuis un tems immémorial, et jusqu'à ne plus laisser que des races obscures de son origine, au peuple, qui le parle, même pas qu'il ait été l'organe des idées de peuplades nombreuses, ou rétréci dans un cercle étroit. Les langues mères par lesquelles nous ne pouvons comprendre que celles dont l'origine n'est plus reconnoissable, puisent dans elles mêmes la solution de la plupart des problèmes qu'elles renferment; elles présentent à l'esprit un sistême plus complèt dont toutes les parties sont plus strictement analogues, plus étroitement liées; elles répandent par là plus de clarté et de précision dans les idées mêmes du peuple, influent surtout plus puissamment sur le caractère, et inspirent ceux qui se sentent la faculté de créer, par l'esprit d'un ensemble moins fragmentaire, plus beau, plus digne d'être le type de l'univers et le dépositaire des pensées et des sentimens d'une nation. Mais il y a plus. Les mots qui accompagnent constamment les mêmes sentimens et les mêmes pensées, et qui ont été formés par elles, en conservent pour ainsi dire la teinte; les tournures des phrases retracent immédiatement la marche de l'esprit ou plus rapide, ou plus lente, plus régulière, ou plus arbitraire de la nation; les sons enfin ont une magie inexprimable que nous éprouvons tous les jours. Compagnes de nos douleurs et de nos jouissances, témoins fidèles des mouvemens les plus secrèts de notre ame, les langues attirent à elles une partie de notre vie, la conservent et la trans-

mettent plus loin. Si pour lors ceux à qui elles se communiquent, sont de la même nation, et disposés par là à recevoir et à éprouver ces mêmes impressions, il s'établit une harmonie étroite entre tout ce qui appartient, aussi dans des contrées distantes, à la nation, ou y a appartenù dans les tems passés. Plus donc une nation est vaste, plus elle a, en se servant toujours du même idiôme, passé par toutes les vicissitudes qu'éprouvent les petites et les grandes associations; plus sa langue s'amalgame avec le caractère de ceux qui la parlent, plus elle influe puissamment sur eux, plus elle les familiarise avec tout ce qui attriste, ou soulage, ennoblit, ou dégrade l'humanité. C'est sous ce rapport qu'on peut dire qu'une langue a plus ou moins de caractère elle même, et en communique un plus ou moins prononcé à ceux qui la parlent. L'examen philosophique d'un idiôme ne doit négliger aucun de ces rapports. Il doit juger en combien et de quelle manière une langue donnée tient au caractère national, et comment il y influe réciproquement; il doit ensuite rechercher avec soin ce qui en elle établit proprement cette liaison réciproque, et quelles sont celles de ses qualités dans lesquelles elle se prononce d'avantage. Sans vouloir anticiper sur une pareille recherche, on prévoit qu'elle roulera surtout sur la nature des sons qui composent la langue, et leurs différentes combinaisons, sur les idées accessoires qui dans la plupart des mots sont liées à ce qu'on pourroit nommer leur partie objective, et dans lesquelles se prononce le penchant dominant de la nation, le point de vuë sous lequel elle embrasse l'univers, et enfin le genre de mouvement qui regne dans la marche de la construction. Si ces objèts principaux conspirent entr'eux, et avec le caractère national, les rapports de la langue avec ce dernier possèdent une force et une intimité indisibles; dans le cas contraire la liaison est moins étroite. Mais toujours on trouvera dans toutes les langues outre leur aptitude générale à devenir les organes de nos pensées, un côté distinctif qui les rend particulièrement chères à la nation qui les parle. Dans la Latine ce côté distinctif est évidemment la gravité pathétique; dans la Grecque la douce facilité d'exprimer, sans apprèt, tous les mouvemens de l'ame dans une diction toujours abondante et expressive; dans l'Allemande une teinte de sérieux et de sentimentalité, et ainsi du reste. L'équilibre qui existe ou qui manque dans une langue entre cette aptitude générale, et ce penchant particulier qui menace toujours de dégénérer en vice, et porte le germe de sa

décadence en lui, est sourtout ce qui décide de sa perfection et de la durée probable de son existence.

§. 19. Si les langues sont réellement si étroitement liées au caractère national, il s'ensuit qu'elles doivent présenter les mêmes variétés avec lui. La diversité des nations nait d'un concours de causes physiques et souvent accidentelles, mais il en résulte un avantage moral si évident qu'on pourroit le regarder comme le but pour lequel elle eût été instituée à dessein. L'homme ne peut développer ses facultés qu'en suivant une route individuellement tracée pour lui; il faut donc qu'il y ait un principe de séparation dans le genre humain. Mais il ne peut pas les développer non plus, étant seul, et sans s'associer d'autres individus; il faut donc qu'il y ait également un principe de réunion entre lui et ses semblables. Or cette action combinée de séparation et réunion se trouve dans la diversité des nations, et y est si forte que les nations sont toujours également disposées à former de plus grandes réunions au dehors d'elles, et à admettre des séparations plus particulières dans leur sein. Plus ces deux principes se trouvent dans une juste proportion, plus ils se fortifient réciproquement; plus le résultat en est beau et frappant. Les langues contribuent beaucoup plus puissamment, que nulle autre cause, à cet éloignement et rapprochement successif. Car si l'homme s'écarte naturellement volontiers de ceux dont il ne comprend pas le langage; les langues fournissent d'un autre côté, en conservant dans toute leur diversité toujours la même nature en général, le seul moyen de communication véritable, font découvrir beaucoup plus de rapports qu'on n'en eût supposé, et forment de nouveaux liens, tout en resserrant d'avantage ceux qui existent déjà. Ce n'est donc pas seulement sur le caractère national en général qu'elles influent, mais encore sur sa diversité, et cela d'une manière également puissante et salutaire. Car si les caractères des individus et des nations se composent originairement du tempérament, des sensations physiques, des écarts d'une imagination fougueuse, de passions irrésistibles, les langues y apportent la double régularité des sons et des idées, et domptent insensiblement, en ajoutant à la clarté des idées une musique qui calme les sens, la violence des sensations et des passions. Elles créent, pour ainsi dire, un nouveau champ où le caractère national peut développer et déployer son individualité; et si l'on compare les différentes époques d'une nation qui n'a point admis des élémens étrangers dans sa culture,

on verra qu'étant toujours le même il se présente seulement toujours comme dans une nouvelle sphère, sous des formes toujours plus fines, mieux prononcées, et plus propres à exercer le raisonnement et l'esprit. Il reçoit ses derniers développemens de la littérature, et c'est ainsi qu'il faut bien soigneusement distinguer dans l'examen d'une nation son caractère national primitif (c'est à dire sa constitution physique, sa physiognomie, sa manière de sentir et d'agir considérée, autant que possible, en tant qu'elle est indépendante de la pensée et du raisonnement), sa langue, et sa littérature. Ces trois choses sont toujours étroitement liées ensemble, et le principe de perfection et surtout celui de la durée possible de la littérature d'un peuple dépend principalement de ces deux circonstances: quel est le caractère primitif de la nation, et en combien la langue en l'épurant, et en étendant sa sphère, a pû lui conserver sa force et son originalité? Les langues sont aussi ici des intermédiaires, et doivent être nourries de tout ce que les nations, depuis l'époque de la vie nomade et sauvage, ont possédé de vigueur et de force, pour faire éclorre la plus belle de leurs productions. Il suit de là naturellement que tout jugement quelconque sur la littérature d'une nation doit toujours avoir pour base une étude profonde et une connoissance parfaite de sa langue. La variété de caractère entre les langues est aussi grande que celle des nations elles-mêmes, et elle n'est point seulement une différence dans le dégré de perfection que chacune a acquise. Ce n'est même pas du tout de celle-ci, mais de la variété qu'on ne peut point taxer d'imperfection, que nous parlons. Car il résulte de la nature de l'homme qui embrasse une immensité de manières d'être, et de celle de l'individû qui n'en peut adopter qu'une seule à la fois, qu'il existe plusieurs routes qui conduisent également bien vers la perfection qu'on peut nommer idéale, et les langues suivent aussi en cela entièrement la nature de l'homme. Egalement riches, flexibles, et sonores, elles peuvent être entièrement différentes non pas seulement par les moyens qu'elles employent, mais encore par les résultats qu'elles produisent en présentant les objèts plutôt sous telles que sous telles couleurs, en faisant agir l'esprit sur eux plutôt de telle que de telle autre manière. Toutes ces nuances se sentent aisément, mais il est très-difficile de les décrire et d'en rendre compte; il faut surtout se garder de vouloir, en les devinant, pour ainsi dire, d'avance, établir des classes pour les y ranger sistématiquement. L'individualité repose sur le premier jet qui se

fait, ou, pour employer une image plus frappante encore, sur le premier point de crystallisation de la matière, cette première origine, entièrement prononcée d'abord, est fixée et déterminée par un concours de circonstances toutes réelles, et par conséquent toutes également individuelles. Pour arriver de là à des idées générales, il faut dépouiller l'objèt de tout ce qui le caractérise principalement, le reduire à un squelette ou à des contours vagues et incertains. Il est du caractère des hommes, et de celui des langues, comme des physiognomies. On les reconnoit, on les juge même au premier coup d'oeil, et l'on s'y perd, quand on veut les examiner pour rendre compte de leur différence. Toutes les prétendues regles de la beauté, quoique prises des plus beaux modèles, sont vagues et à peu près inutiles, et en analysant bien ce qui est vraîment parfait à cet égard, il faut convenir que la perfection y dépend d'une certaine harmonie des traits, d'une proportion juste, délicate, quelquefois hardie entre la masse de la matière, et la forme qui la domine, d'une expression de force et de douceur, qui toutes ne sauroient être décrites, mais seulement devinées par le génie créateur de l'artiste. Il est vrai que dans les langues on peut expliquer et rendre un compte net et précis de beaucoup de qualités particulières qui influent puissamment sur leur caractère; mais on a beau réunir ces qualités distinctives, le véritable caractère n'en est guères plus évident; il consiste toujours, tel qu'il est réellement, dans un, on ne sait quoi qui échappe au raisonnement. Cette observation est cependant seulement dirigée contre une erreur à laquelle le raisonnement induit facilement, celle de croire qu'on a rendû et épuisé un objèt, lorsqu'on est venû seulement à bout d'examiner tous les rapports qu'on a pû saisir sur lui. Du reste on peut en effèt décrire et rendre compte jusqu'à un certain point du caractère des langues sans rien lui ôter de son originalité, et plus elles ont été cultivées, plus on peut les appercevoir sous des formes variées; plus un pareil examen offre de l'intérêt. Il seroit difficile p. e. d'imaginer quelquechose de plus attrayant qu'une analyse comparative du caractère des deux langues savantes de l'Antiquité. Une langue qui s'est essayé successivement sur tout ce que l'homme connoit de plus élevé et de plus délicat, offre un tableau à la fois riche et varié de l'esprit de tous ceux qui l'ont parlée: et son analyse est une espèce de Biographie intellectuelle des génies qu'elle a produits, d'autant plus intéressante qu'elle y lie en même tems la manière de sentir et

d'agir de la nation en général qui en grande partie est la source de ses déstinées, de sa gloire et de sa décadence.

§. 20. L'étude de cette diversité du caractère des langues offre deux points également dignes de fixer notre attention: l'idée de l'ensemble de tous ces différens idiòmes, et celle de l'individualité de chacun en particulier. Tout ce que je viens d'exposer jusqu'ici, conspire à prouver que chaque langue donnée devroit toujours être étudiée comme un fragment du langage général du genre humain. Ici, comme partout, il y a trois objèts qui épuisent tout ce qui est important ou intéressant pour l'homme: 1. l'idée de l'universalité; 2. le point isolé où il se trouve en son particulier: 3. le rapport qui existe entre lui et l'idée générale, doublement considéré, d'abord tel qu'il est, et ensuite tel qu'il peut devenir par l'influence d'une application heureuse et constante. Or pour connoître le langage général du genre humain, pour se faire une idée au moins approximative de son étendue, de sa souplesse pour adopter des formes variées, de la possibilité d'y exprimer toutes les nuances des sentimens et des idées, et de la diversité des moyens qu'il y employe, il ne reste d'autre moyen que d'examiner les idiòmes particuliers sous le point de vue de leur différence, et de leur individualité pour voir ce que chacune ajoute à l'idée que nous avons pù nous former jusques là de l'ensemble. Il ne faut cependant point s'abuser. Aucune recherche historique ne pouvant conduire à la totalité absolue d'une idée générale, c'est toujours le raisonnement philosophique et abstrait qui doit déterminer ce qui appartient au langage en général. Mais ce raisonnement dont la nature est de généraliser, est peu propre à trouver les variétés particulières, et il faut par conséquent l'aider du secours de l'histoire et de l'expérience. Il restera toujours impossible aussi par cette voye de s'assurer, pour ainsi dire, de la masse entière des variétés existantes; mais il ne s'agit point non plus de composer (ce qui seroit entièrement chimérique) péniblement l'idée générale de la langue de la connoissance de tous les idiòmes particuliers, mais seulement d'exercer l'esprit par l'examen de leur diversité à saisir avec promptitude et précision ce qui les distingue les unes des autres, et à se former par là une idée, toujours uniquement approximative, du pouvoir et des bornes de la langue en général. Car le genre humain a, de même qu'une nation et qu'un individù, sa sphère d'idées dont il ne sauroit sortir, et une langue d'un type et d'un caractère dé-

terminés, avec la différence seulement, que ce type et ce caractère admettent au dedans de leurs limites respectives un nombre indéfinissable de variétés par lesquels seuls ils peuvent être apperçûs et approfondis. L'exercice de généraliser les langues particulières en est naturellement aussi en même tems un pour s'approprier avec facilité ce qui les caractérise chacune en elle-même. L'individualité et la totalité, ces deux extrémités de nos idées et de nos connoissances, s'expliquent toujours réciproquement, et ne peuvent être comprises que l'une par le secours de l'autre. Mais si l'on parvient à s'assurer de la connoissance de ces deux grands points, il est immense, comment alors, surtout dans les langues, on perfectionne aisément ce que d'abord on avoit simplement le dessein de connoître. Les langues étant dans ce cas tout à la fois et le but et l'organe de nos recherches, il est naturel que chaque découverte faite sur elles leur devienne utile en même tems dans la pratique. Car comme la comparaison d'un idiôme particulier avec les loix générales du langage fait distinguer ce qui dans ses propriétés est simplement vicieux, et ce qui, comme vraîment caractéristique, offre un avantage réel, il est naturel qu'on tâche toujours d'avantage d'élaguer le premier, de faire ressortir ce dernier, et de lui former ainsi un caractère qui n'est exclusif que par l'impossibilité de réunir plusieurs avantages différens à la fois, mains dont toutes ces différentes qualités forment un ensemble tel qu'on ne s'apperçoive pas même de l'absence de celles qui lui manquent. L'organisation des langues n'est pas purement mécanique, et quoiqu'il y ait en effèt des regles et des loix certaines pour déterminer sous quelques rapports le dégré de leur perfection, il y en a d'autres, et des plus intéressans qui ne peuvent être jugés que par l'imagination et le sentiment. Tout ce qui tient à leur caractère, est surtout de cette nature. Elles ressemblent en ceci aux ouvrages de l'art, et sont susceptibles d'une beauté idéale que plusieurs parmi elles pourroient posséder, que quelques unes possèdent réellement, et qui pourroit devenir l'appanage de toutes, sans qu'elles perdissent en rien de leur caractère distinctif. C'est bien au contraire sur une individualité fortement prononcée que toute beauté idéale repose foncièrement. Se pénétrer entièrement du caractère de sa langue maternelle, étudier, par la comparaison constante d'autant idiômes que possible, la nature générale du langage, se former une idée nette et précise des beautés de différentes langues ou anciennes ou étrangères, séparer avec

sévérité dans sa propre les qualités caractéristiques qui ne sont que des imperfections, de celles qui peuvent conduire à un développement progressif, et avoir tout ceci constamment bien présent en l'écrivant et en la parlant, est par conséquent un moyen infaillible de la conduire vers une perfection idéale, et l'entreprise réussira toujours à mesure que cette manière d'étudier les langues et de manier la sienne propre seront plus générales. Tant il est important de répandre dans une nation des idées saines et lumineuses sur sa langue, d'introduire une méthode convenable et adaptée aux différentes classes de la société pour l'enseigner, et de rendre parmi ceux qui se livrent aux sciences plus méthodique et plus étendue l'étude des langues en général.

II.

Ueber die Bedingungen, unter denen Wissenschaft und Kunst in einem Volke gedeihen.

Mit besondrer Rücksicht auf Deutschland und die gegenwärtige Zeit.

Bruchstück.

Deutschland hat in weniger als einem halben Jahrhundert drei Perioden seiner wissenschaftlichen Blüthe durchlaufen, welche mehrere seiner berühmtesten Männer. Klopstock, Herder, Wieland, Göthe, alle gesehen, und zum Theil durch eigne Werke bezeichnet haben. In der frühesten, in der Lessing und Klopstock an der Spitze standen, beginnt Deutsche Eigenthümlichkeit sich eben erst wieder (denn in älterer Zeit stand sie in vollem Glanze da) von fremder Nachahmung zu scheiden. Die Philosophie zeigt seltenen Scharfsinn, trachtet nach lichtvoller Klarheit, sucht eine sie manchmal wenig kleidende Anmuth, trägt aber noch nicht den eigentlichen Charakter des Strebens nach dem Mittelpunkte alles Denkens. In der zweiten, in welcher man Kant, Göthe und Schiller die Häupter nennen kann, gieng, nach einer gänzlich herabgesunkenen, und gewissermassen volksmässig gewordenen Philosophie, selbst aus den Irrthümern ihres Lehrers eine ächt philosophische Schule aus, die überall Geist und Leben verbreitete, und eine intellektuelle Regsamkeit hervorbrachte, von der man sonst vergebens ein Beispiel sucht. Die Dichtkunst erreichte ihren höchsten Gipfel, und traf besonders in dem Verhältniss des Gehalts zur Form das glückliche Mittel, von dem man vermuthlich künftig urtheilen

---

Handschrift (12 halbbeschriebene Folioseiten) im Archiv in Tegel.

wird, dass es nachher nie gleich rein und harmonisch erschienen ist. Die Einwirkung des Studiums der Alten wurde entscheidend, und man kann dreist behaupten, dass die Griechen und Römer von keinem Volke so verstanden und aufgefasst worden sind, als von den Deutschen. Die letzte Periode, von der man es der Folge überlassen kann, die Führer zu nennen, schien die vorige an Tiefe und Mannigfaltigkeit des Talents überflügeln zu wollen. Aber die Philosophie starb mit Fichte aus, und verstummte in Andren; im Ganzen auch schwankte sie auf einer Höhe, und in einer Tiefe, von der man mit Recht zweifeln konnte, ob sie haltbaren Grund darböte. In der Dichtung wurde Nachbildung des Fremden, und der nicht klassischen Vorzeit vorherrschend; man sahe vorzugsweise auf Reichthum und Glanz der Darstellung, und scheute sich nicht die Kunst auch in der Künstlichkeit zu zeigen. Nebenher gewannen die Sprachen und Begriffe des Orients nicht unbedeutenden Einfluss.

In dem Zeitpunkt, wo man sich eben mit zweiflender Neugier fragte, wohin diese neue Wendung den Deutschen Geist führen werde? befiel das bis dahin minder freie, als um seine Freiheit unbekümmerte Deutschland von aussenher ein Druck, dem man zu viel Ehre anthun würde, wenn man ihn einen ehernen nennte. Die Freiheit zu schreiben und zu denken wurde unterdrückt, die Sprache theils verfolgt, theils von Anhängern des Fremden schmählich verlassen, durch die allgemeine Verarmung stockte mit jedem andren Zweige des Gewerbfleisses auch der wissenschaftliche, und das Gemüth jedes nicht ganz Unedlen wurde durch die Scheusslichkeit der Erscheinung einer in ihren Gründen ungerechten, ihren Zwecken unvernünftigen, ihren Mitteln empörenden Herrschaft von dem Gedanken zur Wirklichkeit herabgezogen. Unter diesen Umständen war es natürlich, dass Wissenschaft und Kunst, wenn gleich des Redens davon noch immer viel war, nur noch so erklang, wie die Saiten nachschwingen, wenn sie einmal voll und mächtig gerührt wurden. Wer die letzte Periode unsrer Litteratur geliebt hatte, betrauerte ihren Untergang; wer ihr nicht günstig gewesen war, konnte sich damit trösten, dass ein gewaltsamer Tod ihrem natürlichen Hinsterben zuvorgekommen war.

Jetzt hat ein von der Nation vermöge ihrer eignen Kraft durchgekämpfter Krieg die fremden Herrscher entfernt, und die eignen regieren wieder mit eignem Willen. Schon in jener Zeit bemüht, den ersterbenden Funken überall wieder anzufachen,

werden sie noch weniger jetzt unterlassen, jedem wissenschaftlichen Streben Schutz zu verleihen. Der Geist der Nation hat einen höheren Schwung gewonnen; die That hat dem Worte mehr Kraft gegeben; die Wehmuth um viele würdige Opfer das Gefühl mehr in sich zurück geführt; schon die lange Entbehrung sollte die Sehnsucht wecken, sich wieder zu der Einsamkeit der Wissenschaft und Kunst zu flüchten; und für beide blühen daher neue Hofnungen auf. Dennoch kann man mit Recht zweifeln, ob schon die nächste Zukunft sie rechtfertigen wird. Wenn sich die thätige Theilnahme an den grossen Weltbegebenheiten einmal der Gemüther bemächtigt hat, kehren sie nur langsam und schwer in die ruhigen Gleise des Denkens und Wissens zurück; auch die grössesten und in sich dichterischsten Begebenheiten rauben als nah stehende Wirklichkeit der Phantasie ihre Freiheit, die lieber um das Ferne und Vergangene spielt; die neuen Staatseinrichtungen, die ganz natürlich aus solcher Krise hervorgehen müssen, und wenn die Regierungen sie auch nicht wollten, von selbst aus den Gemüthern der Bürger entstehen würden, werden den Einzelnen viel mehr, als ehemals für den Staat in Anspruch nehmen; manche Hindernisse, die sich in der Nation, der Zeit, selbst der Sprache nach und nach, gleich Krankheitsstoffen entwickelt hatten, haben durch die politischen Umänderungen nicht gehoben werden können; und endlich braucht man selbst nur die obige flüchtige Schilderung des Ganges der Deutschen Litteratur durchzugehen, um zu fühlen, dass es keinesweges leicht ist, neue Fortschritte an ihn anzuknüpfen.

Ein solcher Augenblick nun hat mir vorzugsweise zu einer Untersuchung, wie die auf dem Titel dieser Blätter angekündigte ist, geeignet geschienen. Der Gegenstand derselben ist fast zu allen Zeiten, und auf sehr mannigfaltige Weise bearbeitet worden. Es ist meine Absicht nicht ihn diesen früheren Bearbeitungen ähnlich zu behandeln, die Lagen einzeln durchzugehen, unter denen Wissenschaft und Kunst blühen, die Mittel, durch welche ihr Gedeihen befördert werden kann. Ich werde mich vielmehr bemühen, die Untersuchung zu vereinfachen, auf der einen Seite den Punkt aufzufinden, in welchem sich alle verschiedenen wissenschaftlichen und Kunstbestrebungen vereinigen, und aus welchem jede hervorgehen muss, um ächt und rein zu heissen; und auf der andren den, in welchem alle die verschiedenen Umstände, in welchen sich ein Volk in einer gegebenen Zeit, und mit einer

gegebenen Sprache befindet, demselben einen eigenthümlichen Charakter aufdrücken. Das Zusammenhalten dieser beiden Punkte giebt alsdann von selbst das Resultat, und die Anwendung auf einzelne Fälle macht sich von selbst. Ich beabsichtige auch keine bestimmte auf unsre gegenwärtige Lage darum, dass ich von dieser ausgegangen bin. Es ist nicht zu vermeiden, nicht bei einem solchen Gegenstande immer Deutschland und die jetzige Zeit vor Augen zu haben, allein übrigens ist mein Zweck, ihn nur theoretisch zu erschöpfen, und ich bin fern mir anmassen zu wollen, als Einzelner zu dem Gedeihen desjenigen beitragen zu können, was die schönste Blüthe, und die edelste Frucht der gesammten Nation ist.

Es ist ein mächtiger, aber nicht immer gehörig beachteter Unterschied zwischen der Blüthe der Wissenschaften und Künste, und dem Gedeihen des wahren wissenschaftlichen Geistes und des ächten Kunstsinns. Jene verdankt ihr vorübergehendes Daseyn oft zufälligen und äusseren Ursachen, dieses entsteht nur aus einer in sich kraftvollen, oder glücklich vorbereiteten Natur; jener bleibt das Genie meistentheils fremd, in diesem erscheint das blosse Talent in seiner unverhüllten Mittelmässigkeit; jene lässt höchstens Stoff zu künftiger Bearbeitung zurück, dieses verbreitet durch sein Walten selbst Licht, Wärme und Kraft. Diese oft mit einander verwechselten Dinge gehörig zu unterscheiden, dem Geist nachzuspüren, von dessen Wehen erst der todte Buchstabe der Wissenschaft Leben empfangen muss, ist eins der vorzüglichsten Geschäfte der gegenwärtigen Untersuchung.

Das Gebiet der Wissenschaft ist so unermesslich, dass es in den verschiedensten Theilen, und jeder auf die verschiedenste Weise bearbeitet werden kann. Keine dieser Bearbeitungen ist unnütz, jede vielmehr fügt dem Ganzen etwas hinzu, wenn sie nur nicht falsche Voraussetzungen einmischt, nicht dadurch die Aufhellung andrer Punkte verhindert, den Uebergang vom Verwandten zum Verwandten, vom Besondren zum Allgemeinen, von der Erscheinung zur Ursach erschwert. Der Geist der ächten Wissenschaft beruht daher gar nicht ausschliesslich auf einer nur von hohen Standpunkten ausgehenden, oder einer gerade alles umfassenden Ansicht. Er ist der Geist der Wahrheit, und ehrt gleich sehr die einfache der Anschauung und Gedankenverbindung, die erhabene der Urideen, und die reine der Grundkräfte, er um-

fasst in seiner Vollständigkeit alle drei, aber er ist keiner einzelnen fremd.

Denn hierdurch ist das ausgesprochen, was gesucht wird. Die ächte Wissenschaft muss von der Ahndung einer Grundkraft, deren Wesen sich, wie in einem Spiegel, in einer Uridee darstellt, durchdrungen und belebt werden, und muss die Gesammtheit der Erscheinungen an sie anknüpfen. Der Weg in diese Tiefe, der Schwung zu dieser Höhe braucht nicht immer gewagt, der ganze Kreis nicht immer durchlaufen zu werden; aber die Bahnen müssen offen bleiben, der Sinn auf ihnen fortzustreben muss vorhanden seyn, und der falsche Dünkel auf einen nichtigen Besitz muss dem bescheidenen Suchen nach dem ächten Platz machen.

Diese Begriffe bedürfen einer grösseren Entwicklung, und der leichtere Weg, ihnen Klarheit zu verschaffen, ist der, einen Augenblick bei demjenigen stehen zu bleiben, was ihnen entgegengesetzt ist. Nun aber widerstrebt ihnen das einseitige Hangen an der Erfahrung, und an der bloss logischen Auflösung der Begriffe. Durch beides wird die ächte Philosophie verdrängt, und ohne das Streben nach ihr ist kein Gedeihen der Wissenschaft in einem Volke vollständig, und keins lange Zeit hindurch rein und wahr.

Es soll aber hier keinesweges das Bemühen getadelt werden, die Erfahrung innerhalb ihres eignen Gebiets aufzuklären und zu erweitern. Alle Erfahrungswissenschaften, Geschichte und Naturkunde, können ungestört auf diesem Wege fortschreiten, und wenn sie auch in dieser Gestalt nicht die eigentliche Wissenschaft ausmachen, doch unendlich zu ihrer Aufbauung beitragen. Tadelnswürdig ist nur der Sinn, jedes Fortschreiten über den Kreis der Erfahrung hinaus abzuschneiden, oder die Erfahrung da geltend zu machen, wo, wie bei dem geistigen und sittlichen Menschen eine andre Sphäre eintritt. Wo diese Ansicht sich einer Nation bemeistert, da muss man bei der übrigen glücklichsten Ausbildung vieler ihrer Theile auf die Tiefe und Reinheit der Wissenschaft Verzicht leisten; alles wird nur die Anwendung aufs Leben bezwecken. Da aber zum Leben und zur Erfahrung auch die Empfindungs- und Handlungsweise des Menschen gehört, die, wenn auch in ihren Quellen unlauter, doch instinctmässig richtig und wahr aufgefasst werden kann, so wird von dieser Seite wieder ein wesentlicher Ersatz gefunden.

Ein solcher Ersatz findet sich weit weniger da, wo das Philosophiren, indem es nicht in die Tiefe der Grundwesen hinabsteigt,

sich eben so wenig auf die Erfahrung verbreitet, sondern bei der bloss logischen Entwicklung der Begriffe stehen bleibt. Dieser enge Kreis ist bald durchlaufen, er beruht, auf diese Weise vereinzelt, auf nichts, und führt zu keiner neuen Entdeckung. Ein nichtiger Schein von Reichthum versteckt bei diesem Verfahren eine unfruchtbare Armuth, und diese Gattung der Philosophie, die jedem wesenhaften Gegenstande, und am ersten der Sprache, in der sie doch nur zu leben und zu weben scheint, Unrecht thut, kann andren Wissenschaften höchstens noch in ihrer formellen Bearbeitung hülfreiche Hand bieten. In das Leben aber greift sie noch weniger ein, da sie auch nicht einmal dem Gefühle sein volles Recht lässt.

Durch ihre eigenthümliche, bewundernswürdige Natur kann die Mathematik diesen beiden fehlerhaften Ansichten ohne Schaden zur Seite stehen. Sie giebt sich unbedingt der Anwendung auf die Erfahrung hin, ohne Gefahr zu laufen, unlauter zu werden; sie löst jeden ihrer Begriffe bis in seine letzten Bestandtheile auf, ist sich aber wenigstens immer dunkel bewusst, dass ihr Wesen noch in etwas ganz Andrem, als dieser Verwandlung eines Begriffs in einen andren besteht. Jene irrigen Ansichten üben nur den, aber nicht gerade ihr verderblichen Nachtheil auf sie aus, dass sie selbst einen geringeren Werth auf ihre Lauterkeit legt, dass die sonst natürlich aus ihr entspringende Sehnsucht nach der ächten Philosophie erstickt wird, ja dass sie wohl noch die Unduldsamkeit, mit der diese verfolgt wird, in dem Dünkel auf ihre Unfehlbarkeit und Klarheit, vermehren hilft.

So dachten sich die Griechen die Mathematik nicht, wenn sie dieselbe für eine unumgänglich nothwendige Vorübung zur Philosophie betrachteten. Die reine Flamme der einen sollte die reine der andren entzünden. Ihr jugendlicher, für den innren Zusammenklang der Formen des Denkens uneigennütziger empfänglicher Sinn, bei einem müssigeren, weniger Anwendung des Erkannten auf die Wirklichkeit heischenden Leben, freute sich an der bewundernswürdigen Uebereinstimmung der mathematischen Begriffe, wie an einer wirklichen Harmonie der Sphären, und betrachtete sie als eine Offenbarung einer viel grösseren und herrlicheren Harmonie, welche das Weltall zusammenhielt, und die Schicksale der Menschen regierte.

Um diesen Punkt drehet sich Alles. Wo der Gedanke um des Gedankens willen entzückt, da führt ächt wissenschaftlicher

Sinn das Denken bis nahe zu seinem Urquell hin. Wo dasselbe zu Zwecken gebraucht wird, die nicht in ihm selbst liegen, da kann Wissenschaft vorhanden seyn, aber ihr Geist ist wenigstens alsdann nicht lebendig. Das wissenschaftliche Bedürfniss, in seinen mannigfaltigsten Erscheinungen, ist, wenn man es auf sein einfaches Wesen zurückführt, immer das Erkennen des Unsichtbaren im Sichtbaren. Darüber hinaus ist nichts weiter denkbar; aber es giebt — wenigstens für die Wissenschaft — auch kein Bleiben darunter; und dass dies ihr wahres Wesen ist, zeigt sich am besten dadurch, dass nur von diesem Standpunkte aus Zusammenhang in sie zu bringen, und sie nur auf ihm einer von innen ausgehenden unaufhörlichen Erweiterung fähig ist. Auch entspricht sie nur so dem Bedürfniss des Menschen, für den sie wieder nicht letzter Zweck, aber Stufe zum Letzten und Höchsten ist.

Gerade diesen Grundbehauptungen aber wird widersprochen, nicht bloss von Einzelnen, sondern von ganzen, und achtungswürdigen Nationen; die Wissenschaften werden mit Fleiss auf das Sammeln und Sichten der Thatsachen beschränkt, und der Anwendung nahe gehalten; die Speculation wird, als ihnen gefährlich, und in sich hohl und leer, zurückgewiesen, oder höchstens darauf beschränkt eine Uebung der Köpfe zu seyn, und den wesenhafteren und nothwendigeren Wissenschaften eine angemessene Form zu leihen. Hierauf beruht seit langer Zeit der nie ganz geschlichtete Streit zwischen den Deutschen und dem Auslande; dasselbe ist eine Quelle des Zwiespalts unter uns selbst geworden. Allein die Speculation behält darum nicht weniger ihre Rechte; jede Wissenschaft kann nur durch sie den Charakter der Nothwendigkeit erhalten, und nur vermittelst ihrer kann es eine, alle einzelnen Wissenschaften umfassende, eine Wissenschaft an sich geben.

Die Gegenstände der Wissenschaften, die Gränzen ihres Gebiets lassen sich nicht bloss an dem denkbaren Stoff, den sie bearbeiten, sondern eben so wohl an der Geistesthätigkeit abmessen, die sie in Bewegung setzt, und der letztere Weg ist ohne Zweifel der richtigere. Nun aber kann der Verstand die Erscheinungen von allem entkleiden, was ihnen, als solchen, angehört, er kann das reine Object dem reinen Subject entgegensetzen, und damit und mit den unvermeidlichen Fragen: wer nun von beiden unabhängig vom andren vorhanden ist? wie das Subject im Bewusstseyn wieder sein eignes Object ist? und ob es nicht also ein Subject geben muss, das, als solches, nie Object werden kann? ist die

Metaphysik, die schlechthin speculativ zu nennende Wissenschaft gegeben. Wäre die auf Beantwortung dieser Fragen gerichtete Stimmung des Geistes auch eine Verirrung zu nennen, so wäre die Organisation eines ihrer unfähigen Kopfes ebenso unnatürlich als eine Körperbeschaffenheit, die nie in ein Fieber verfallen könnte. Sie gehört aber so sehr zu der Gesundheit des Geistes, dass er, sobald er sich nur von dem Aufruhr der Sinne, dem Gewirre der Geschäfte, und der unfruchtbaren Last des Wissens entledigt hat, zu diesen Gegenständen, wie in seine Heimath zurückkehrt. Allein auch die Begierde nach der Kenntniss der Erscheinungen führt zu demselben Punkt hin. Denn die besondren Erscheinungen sollen doch auf allgemeinere, als ihre Gründe zurückgeführt werden, und so zwingt die Unzulänglichkeit alles Endlichen, sein eigner Erklärungsgrund zu seyn, von selbst, seine Gränzen zu überschreiten.

12.

Betrachtungen über die Weltgeschichte.

Es giebt mehr als Einen Versuch, die einzeln zerstreuten, und scheinbar zufälligen Weltbegebenheiten unter Einen Gesichtspunkt zu bringen, und nach einem Princip der Nothwendigkeit aus einander herzuleiten. Kant hat dies zuerst am meisten systematisch und abstract gethan;[1] mehrere sind ihm nachher hierin nachgefolgt; alle sogenannte philosophische Geschichten sind Versuche dieser Art, und die Sucht, Betrachtungen über die Geschichte anzustellen, hat fast die Geschichte, wenigstens den geschichtlichen Sinn, verdrängt.

Aber diese Systeme haben meistentheils, ausser dem Fehler, nicht geschichtlich und am wenigsten weltgeschichtlich zu seyn, d. h. die Begebenheiten gewaltsam zu behandeln, und ganze Theile, die nicht in den sichtbarer verknüpften hineinpassen, zu übergehen, noch den, das Menschengeschlecht zu sehr intellectuell, nach seiner individuellen, oder gesellschaftlichen Vervollkommnung, die oft auch noch, als blosse Cultur, einseitig aufgefasst wird, und nicht genug nach seinem Zusammenhange mit dem Erdboden und dem Weltall, rein naturgeschichtlich, zu betrachten.

Die Aufgabe indess lässt sich auf keine Art zurückweisen. Es ist einmal zuviel offenbarer Zusammenhang unter den Ereig-

---

Handschrift (12 halbbeschriebene Folioseiten) im Archiv in Tegel. — Erster Druck: Sechs ungedruckte Aufsätze über das klassische Altertum von Wilhelm von Humboldt, herausgegeben von Albert Leitzmann S. 55—66 (1896).

[1]) *In seiner in der Berlinischen Monatsschrift vom November 1784 zuerst erschienenen Abhandlung: „Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltbürgerlicher Absicht.“*

nissen, als dass der dunklere nicht aufgeklärt, der scheinbar mangelnde nicht ergänzt werden sollte. Die Macht, welche Ideen Jahrhunderte hindurch auf die Menschheit ausüben, fällt zu sehr in die Augen, um es nicht zu wagen, alle Umänderungen, die mit ihr vorgehn, Einer grossen leitenden unterworfen zu glauben, und die Kühnheit zu hegen, diese zu errathen. Das Interesse des Einzelnen und der Gesellschaft ist endlich innigst an die Beantwortung der Frage geknüpft: welcher künftige Zustand sich aus dem jetzigen, so wie dieser aus dem zunächst vorhergegangenen, entwickeln wird?

Um daher eine so anziehende Untersuchung zu verfolgen, aber dem fragmentarisch uns überlieferten Inbegriff weltgeschichtlicher Begebenheiten sein volles Recht zu lassen, wollen wir im Folgenden, sowohl von Seiten der Idee, als der Erfahrung, Alles sorgfältig aufsuchen, und treulich zusammenstellen, was den Zusammenhang der Umänderungen des Menschengeschlechts, sein vermeintliches Fortschreiten ins Unendliche, oder seinen in sich selbst zurückkehrenden Kreisgang, zu beurkunden und darzustellen vermag. Allein uns wohl hütend, ein zu erreichendes, vorherbestimmtes Ziel im Auge zu haben, wollen wir lieber unsern Blick rückwärts auf die Anfänge unsres Geschlechts, und in seine einzelne und gesellschaftliche Natur werfen, um wenigstens entweder ein sichres Fundament zu einem künftigen, geschickteren Händen vorzubehaltenden Gebäude zu legen, oder die Stellen zu zeigen, wo der zu unsichre Grund kein haltbares und festes erlaubt.

Eine solche Arbeit dringt zugleich in das grösseste Leben der Geschichte ein, und führt über ihre gewöhnlichen Gränzen, ja in einigen Theilen über alle Erfahrung hinaus. Sie hält daher das Nachdenken wechselsweis bei der reizendsten Mannigfaltigkeit, und den höchsten Gegenständen fest. Zugleich aber, das engbeschränkte Interesse der Gegenwart verschmähend, zeigt sie, wie das oft gross Geachtete klein ist, und wie am kleinsten und winzigsten gegen die Schicksale des Menschengeschlechts im Ganzen und Wesentlichen die Herrsch- und Streitsucht der angeblich civilisirten Nationen, das Zerstören und Gründen nur auf politischer Eintheilung beruhender Staaten, und Alles, was einzelne Willkühr schaft, nicht getragen vom selbstständigen Willen ganzer Nationen.

---

1. Einleitung. — Philosophischer, — Historischer Theil.
2. Einleitung. — Was ist zu erwarten und zu thun? — Was

sind die treibenden Kräfte der Weltgeschichte? Worin hat man bis jetzt bei ihrer Bearbeitung gefehlt?

3. Was ist zu erwarten und zu thun? — Das Menschengeschlecht ist eine Naturpflanze, wie das Geschlecht der Löwen und Elephanten; seine verschiedenen Stämme und Nationen Naturproducte, wie die Racen Arabischer und Isländischer Pferde, nur mit dem Unterschied, dass sich im Keim der Bildung selbst zu den Kräften, die sich in jenen, uns sichtbar, allein zeigen, die Idee der Sprache und Freiheit gesellt, und sich besser oder schlechter bettet. *nr.* 4.

Der Einzelne ist in Verhältniss zu seiner Nation nur in der Art ein Individuum, wie ein Blatt im Verhältniss zum Baum, ebenso kann die Stufenfolge der Individualität weiter gehen, von der Nation zum Völkerstamm, von diesem zur Race, von ihr zum Menschengeschlecht. Nur innerhalb eines gewissen Kreises kann dann der Untergeordnete vorwärts gehen, zurückschreiten, oder anders seyn. *nr.* 5.

Es giebt einen Moment der moralischen Erzeugung, auf dem das Individuum (Nation, oder Einzelner) wird, was es seyn soll, nicht stufenweis, sondern plötzlich und auf einmal. Alsdann fängt es an zu seyn, denn vorher war es ein Andres. Dieser Anfang nun ist auch seine Vollendung; von da geht es unmittelbar in blosser Entwickelung des Vorhandenen, und mit Kraftabnahme, rückwärts. Aber zwischen dem eigentlichen Bewusstseyn des Gipfels, und dem Sichtbarwerden der Abnahme giebt es ein Schwanken, und dies ist die schönste Periode.

Die Natur im Grossen, wie im Kleinen erzeugt nur in einer gewissen Periode der Fruchtbarkeit, die man ihre Jugend nennen kann, und was sich, ohne neue Erzeugung, nur fortentwickelt und bildet, nähert sich seinem Untergang. Die Veredlung des Menschengeschlechts ist daher nicht eigentlich von stufenweiser Ausbildung, und an demselben Individuum, nicht einmal Complexus von Individuen zu erwarten, sondern nur durch immer neue Versuche der mit Kraft zeugenden Natur, und überrascht immer durch Neuheit. Allein es erhalten sich bisweilen von den Untergegangenen Ideen, welche die künftige Naturerzeugung befördern, oder ihr aufhelfen, obgleich auch sie nur fruchten, wenn sie mit junger oder erneuerter Kraft ergriffen werden.

Ausser der Veredlung des Menschengeschlechts giebt es ein Leben desselben, das in verschiedenen und nahen Beziehungen auf

sie steht, und zugleich einen unabhängigen Werth für sich hat. Dieses liegt innerhalb der Gränzen menschlicher Erhaltung und Beförderung, und ist, wenn es nicht durch die Fluth des Schicksals durchbrochen wird, einer regelmässigen, stufenweisen Verbesserung fähig.

Aus beidem nun, aus der Entwicklung, deren Stufen sich verfolgen lassen, und den neuen Erzeugungen und Revolutionen ist die Weltgeschichte zusammengesetzt, und mit Rücksicht auf Beides muss ihr Gang beobachtet und aufgesucht werden.

Man muss aber durchaus aufhören, mit einer gewissen distributiven Gerechtigkeit immer die Individuen zu verfolgen, nur auf das Ganze sehen, und den Gang der Veredlung nur an ihm bemerken. Denn alle Kraft des Daseyns in der Schöpfung macht nur Eine Masse aus, und wie die Individualität, als etwas gleichsam Relatives, einer stufenweisen Erweiterung fähig ist, so ist ihr Bewusstseyn auch nur das eines individuellen und momentanen Daseyns, und selbst nur den Zusammenhang des Daseyns verloren halten, wenn die Individualitäten anders zusammenfliessen, heisst über etwas aburtheilen, wovon weder Anschauung, noch Begriff möglich ist. Das Seyn in der Zeit ist ein blosses Erzeugen und Untergehen, und die Erhaltung in demselben Zustand ist nur ein trügender Schein. Die Weltgeschichte ist daher und in dem getheilten irrdischen Daseyn nur die uns sichtbare Auflösung des Problems, wie — sey es bis zur Erschöpfung des Begriffs, oder bis zu einem, nach unbekannten Gesetzen gesteckten Ziele — die in der Menschheit begriffene Fülle und Mannigfaltigkeit der Kraft nach und nach zur Wirklichkeit kommt. Die Menschheit aber kann nur in der, der Erscheinung nach, ganz körperlichen Natur leben und weben, und trägt selbst einen Theil dieser Natur in sich. Der Geist, der diese beherrscht, überlebt den Einzelnen, und so ist das Wichtigste in der Weltgeschichte die Beobachtung dieses, sich forttragenden, anders gestaltenden, aber auch selbst manchmal wieder untergehenden Geistes. Die Natur und er sind aber nicht im Kampf mit einander, indem er sich vielmehr ihrer und ihrer Zeugungskraft bedient. Ihre Verschiedenheit selbst ist vermuthlich ausser ihrem — eigentlich Eins seyenden — Wesen, und nur in der Beschränktheit unsrer Ansicht. *vd. nr. 7.*

Zu erwarten ist also nicht eine immer fortschreitende Vervollkommnung in dem Stückwerk von Zeit, Raum und Daseyn, das wir übersehen, nicht die gepriesene, verheissene, gewisser-

massen nur von unsrem Fleisse abhängende der Civilisation, die kaum so zu nennen ist, und sich immer selbst in Ueberbildung ihr Grab gräbt; sondern nur zu vertrauen, dass die Kraft der Natur und der Ideen unerschöpft bleibt, dass nirgend etwas Neues erzeugt werden kann, ohne nicht auch in unser mit dem Ganzen eng vereinigtes Wesen, und unsern Genuss überzugehen, und dass in der Gegenwart und auf uns gekommenen Vergangenheit ein auch für die längste Lebenszeit unerschöpflicher Stoff zu fruchtbarer Bearbeitung liegt.

Zu thun ist, die Fruchtbarkeit zu neuen, lebendigen geistigen Erzeugungen immer zu erhalten, entgegen zu arbeiten allem Todten und Mechanischen, das gewöhnlich sich fortentwickelnde Leben immer mit Ordnung und Ernst zu behandeln, und soviel es möglich ist, durch Geist und Gemüth zu beleben.

4. *ad nr.* 3. S. 5 [352]. Das Menschengeschlecht entsteht auf der Erde, wie die Geschlechter der Thiere; es pflanzt sich so fort; vereinigt sich so in Herden, geht so aus einander in Nationen, nur mit grösserem Bedürfniss nach Geselligkeit, bleibt oder wandert, nach physischen Bedürfnissen oder Imaginationsgelüsten, hat durch eben diese Bedürfnisse, verbunden mit den Leidenschaften, Revolutionen, Kriege u. s. f., in Allem diesem muss man nicht nach den Endabsichten, sondern nach den Ursachen fragen, und diese sind oft physisch und animalisch. Die Bewegung des Menschengeschlechts, welche die Weltgeschichte zeigt, entspringt, wie alle Bewegung in der Natur, aus dem Drange zu wirken und zu zeugen, und den Hemmungen, die dieser Drang erleidet, und folgt Gesetzen, die nur nicht immer sichtbar sind. An alles dies chaotische Fluthen knüpft sich, da der Mensch einmal eine intellektuelle Natur ist, Geist und Idee an, gelingt, oder misglückt, pflanzt sich in gewissen von Nationen zu Nationen übergetragenen Formen fort, und ändert, erweitert oder verengt, veredelt oder verschlechtert sich. Aber plötzlich wird wieder das Edelste, das er hervorgebracht hat, verschlungen von Naturbegebenheiten, oder Barbarei; es ist sichtbar, dass das Schicksal das Geistig-Gebildete nicht achtet, und das ist die Unbarmherzigkeit der Weltgeschichte. Aus den Revolutionen gehen aber wieder neue Formen hervor, die Fülle der Kraft tritt in immer wechselnden und sich immer veredelnden Gestalten auf, und die Endabsicht, wie das Wesen alles Geschehenden besteht nur darin, dass sie sich ausspricht, und sich aus chaotischem

Fluten zur Klarheit bringt. Jede noch so rohe und wilde Naturbewegung begleitet aber die nie untergehende Idee. Wo ein Krater einstürzt, ein Vulkan sich erhebt, hängt sich Schönheit, oder Erhabenheit um seine Formen; wo eine Nation auftritt, lebt geistige Form, und Phantasie und Gemüth rührender Ton in ihrer Sprache. Drum ist in jedem Untergang Trost, und in jedem Wechsel Ersatz.

5. *ad nr.* 3. S. 5 [352]. Leben heisst durch eine geheimnissvolle Kraft eine Gedankenform in einer Masse von Materie, als Gesetz, herrschend erhalten. In der physischen Welt heisst diese Form und dies Gesetz Organisation, in der intellectuellen und moralischen Charakter. Zeugen heisst, jene geheimnissvolle Kraft beginnen lassen, oder mit andern Worten eine Kraft anzünden, die plötzlich eine gewisse Quantität von Materie in einer durchaus bestimmten Form von der Masse losreisst, und nun fortdauernd diese Form in ihrer Eigenthümlichkeit allen andern Formen entgegenstellt. Die wahre Individualität entsteht also von innen heraus, plötzlich und auf Einmal, und wird so wenig durch das Leben hervorgebracht, dass sie nur im Leben zum Bewusstseyn kommt, und oft noch verdunkelt, oder verdreht. Da aber der Mensch ein Thier der Geselligkeit ist — sein distinctiver Charakter — weil er eines Andern nicht zum Schutz, zur Hülfe, zur Zeugung, zum Gewohnheitsleben (wie einige Thierarten), sondern deshalb bedarf, weil er sich zum Bewusstseyn des Ichs erhebt, und ich ohne Du vor seinem Verstand und seiner Empfindung ein Unding sind: so reisst sich in seiner Individualität (in seinem Ich) zugleich die seiner Gesellschaft (seines Du) los. Die Nation ist also auch ein Individuum, und der Einzelne ein Individuum vom Individuum. Durch den nicht zu begreifenden, aber darum doch unläugbaren Zusammenhang der Organisation mit dem Charakter wird diese Individualität fester, und es sind verschiedene Kreise derselben möglich, in deren jedem entfernterem immer die Organisation eine wichtigere Rolle spielt.

6. Was sind die treibenden Kräfte der Weltgeschichte? Es sind die bewegenden der Schicksale des Menschengeschlechts, und — im Ganzen und Grossen betrachtet — die Kräfte der Zeugung, Bildung und Trägheit.

Durch die erste entstehen neue Nationen, und neue Individuen, oder Umformungen alter, die neuen Entstehungen gleich kommen. Die Naturrevolutionen spielen hierbei die erste und wichtigste Rolle.

Die Trennungen und Verbindungen, die Ansiedelungen und Wanderungen, welche in den ersten Uranfängen unsrer Geschichte, und noch über sie hinaus, Stämme gebildet und geschieden haben, gehören wohl grösstentheils geographischen, klimatischen, und physischen Ursachen an. Auf sie folgen die Umwandlungen, welche Nationen durch geschichtliche Revolutionen erfahren, und endlich die, welche ohne einzelne grosse Ereignisse nur eine Folge des einmal eingeleiteten Laufs der Begebenheiten sind. Es ist gleich wichtig und anziehend, zu untersuchen, was zur Erzeugung merkwürdiger Nationen und Individuen vorzüglich beigetragen hat. Dass die leuchtendsten Beispiele von Nationen, welche die Geschichte aufstellt, nicht allmählich gebildet, sondern auf Einmal und aus dem Nichts hervorgegangen sind, beweisen die sich so sehr verschiedenen Griechen und Römer. Der Kunstcharakter der ersteren lässt gar nicht den Begriff stufenweiser Bildung zu; und wie Rom da stand, war auch in ihm die Idee eines nie nachgebenden und immer weiter greifenden Staates gegeben.

Die Kraft der Bildung ist das wozu Nationen und Einzelne sich emporarbeiten. In diesem Gebiet üben Ideen ihre Macht aus, und hier entsteht die wichtige Frage, die Gränzen der Bildung, das wozu sie führen kann, zu bestimmen. Die Nation, die, da sie, soviel es möglich ist, fast ganz nur aus Bildung besteht, hierin am besten zum Beispiel dienen kann, ist die Französische. Es giebt einen gewissen Cyclus allgemeiner Ideen, welche durch die Denk- und Empfindungskräfte der Menschen unmittelbar überall mehr von selbst vorhanden, als mitgetheilt sind. Es sind dies vor allen diejenigen, auf welchen Religion, Verfassung, öffentliches, häusliches und einsames Leben (also zugleich Vergnügungen, Kunst, Philosophie und Wissenschaft) beruht. Sie vorzüglich sind die bildenden Kräfte der Nationen. Aber Aehnlichkeiten der letzteren in ihnen führen nicht immer auf Abstammung, oder Mittheilung, so wenig als Aehnlichkeit in den Sprachen.

Die Kraft der Trägheit zeigt sich in dem animalischen, und im intellektuellen, moralischen, durch Gewohnheit und Leidenschaft animalisch werdenden Leben der Nationen und Einzelnen. Die Einförmigkeit der Aegypter, Indianer, Mexicaner u. s. f. ist eine Frucht dieser Kraft.

Aus diesen verschiedenen, einzeln oder zusammen wirkenden Kräften, deren Wirkung aber oft schwer zu erkennen ist, gehen

die Schicksale des Menschengeschlechts hervor, und bei jeder in demselben auftretenden merkwürdigen Gestalt (sey es einer Nation, oder eines Individuums) lässt sich, ausser ihrer Beschreibung und Würdigung, nur fragen, wie sie entstanden, wie zu dem geworden ist, was wir in ihr erblicken?

7. *ad nr.* 3. S. 7 [353]. Unter dem Ganzen, auf das man sehen soll, wird aber hier nicht die jetzt oder jedesmal lebende Menschheit, sondern der Begriff des Menschengeschlechtes verstanden. Dieser stellt sich theilweise in jeder einzelnen Nation und jedem einzelnen Individuum, allenfalls wegen des möglichen Zusammenhanges aller zugleich lebenden in jedem einzelnen Zeitalter, aber als Ganzes nur in der nie zu erreichenden Totalität aller nach und nach zur Wirklichkeit kommenden Einzelheiten dar. Dass der Begriff der Menschheit, auch durch diese ganze Totalität, jemals wirklich erweitert, die alten Marksteine der Schöpfung verrückt würden, ist in der Zeit unmöglich. *Μη ματευε θεος γενεσθαι!* [1]) Aber möglich und nothwendig ist, dass der Inbegriff der Menschheit, die Tiefe innerhalb ihrer Gränzen nach und nach zur Klarheit des Bewusstseyns komme, und der Geist durch das Streben danach, und das theilweise Gelingen die Idee der Menschheit und (wie eines durch das Ich gegebenen Du's) die der Gottheit, d. i. der Kraft und der Gesetzmässigkeit an sich, rein und fruchtbar in sich aufnehme. Wenn dies aber Nutzen der Weltgeschichte ist, so ist es nicht Zweck der Menschenschicksale. Solche Zwecke, wie man sie nenne, giebt es nicht: die Schicksale des Menschengeschlechts rollen fort, wie die Ströme vom Berge dem Meere zufliessen, wie das Feld Gras und Kräuter spriesst, wie sich Insecten einspinnen und zu Schmetterlingen werden, wie Völker drängen und sich drängen lassen, vernichten und aufgerieben werden. Die Kraft des Universums, vom Standpunkte der Zeit betrachtet, auf dem wir befasst sind, ist ein unaufhaltsames Fortwälzen; und nicht daher aus wenigen Jahrtausenden herausgegrübelte, einem fremden, mangelhaft gefühlten, und noch mangelhafter erkannten Wesen angedichtete Absichten, sondern die Kraft der Natur und der Menschheit muss man in der Weltgeschichte erkennen. Da aber das Ganze nur am Einzelnen erkennbar ist, so muss man Nationen und Individuen studiren.

---

[1]) *Humboldts Erinnerung vermischt hier zwei Stellen aus Pindar: „Μὴ ματεύσῃ θεὸς γενέσθαι“* Olympia 5, 24 *und „Μὴ μάτευε Ζεὺς γενέσθαι“* Isthmia 4, 12.

8. Die Fehler bei der jetzigen Ansicht der Weltgeschichte sind:

dass man fast nur auf Cultur und Civilisation sieht, schlechterdings eine fortschreitende Vervollkommnung im Kopfe hat, daher sich willkührlich Stufen dieser Vervollkommnung bildet, und dagegen die wichtigsten Keime, aus denen sich Grosses entspinnen wird, so wie sich aus ähnlichen Grosses entsponnen hat, übersieht.

dass man die Geschlechter der Menschen zu sehr als Vernunft und Verstandeswesen, zu wenig als Naturproducte betrachtet.

dass man die Vollendung des Menschengeschlechts in Erreichung einer allgemeinen, abstract gedachten Vollkommenheit, nicht in der Entwicklung eines Reichthums grosser individueller Formen sucht.

9. Nach dem hier angegebenen Gesichtspunkt muss man in der Weltgeschichte achten:

auf die einzelnen Nationen und Individuen, von denen man gleichsam eine Reihe von Monographien, soviel möglich, nach ihren Abstammungen geordnet, aufstellen muss;

auf die Einwirkung, die sie auf einander und auf ihre Bildung ausgeübt haben;

auf das Verhältniss, in dem sie einzeln und zusammen mit dem Begriff der Menschheit überhaupt und den einzelnen durch ihn gegebenen allgemeinen Ideen, und mit einander in Beziehung hierauf stehen;

auf den Einfluss der jedesmal zugleich existirenden auf die ganze Masse und die ganze Dauer des Menschengeschlechts;

auf die Entstehung neuer interessanter Erscheinungen in der Menschengeschichte, und auf das Fortleben der einzelnen Völkerhaufen in dem einmal betretenen Gleise.

Bei dieser Methode werden zugleich alle Fäden des Zusammenhanges menschlicher Begebenheiten von ihren Anfängen bis zu ihrem Ende verfolgt, und auch da, wo dieser Zusammenhang nicht vorhanden, oder nicht sichtbar ist, die ganze Mannigfaltigkeit menschlicher Gestalten, so weit sie anziehend, oder belehrend seyn kann, durchmustert. Die Weltgeschichte wird unter einem dreifachen Gesichtspunkt:

als einer der wichtigsten Theile der Wirksamkeit der Kraft des Universums;

als ein durch Studium und Scharfsinn zu entwirrender Knäuel oft kurz abgerissener, oft aber auch lang zusammenhängender Fäden;

als ein Massstab der für das Menschengeschlecht zu erwartenden Glückseligkeit und Vollkommenheit, und eine Lehre beide zu erhalten und zu erhöhen
betrachtet.

Um aber diese Betrachtungen an der wirklichen Geschichte anstellen zu können, müssen erst viele philosophische Untersuchungen vorhergehen, um vorher im Allgemeinen die Möglichkeit der Erscheinungen und ihres Zusammenhanges zu prüfen, und ihren Werth an sich und Einfluss um sich her richtig zu würdigen. Diese Prüfung und Würdigung ist es aber besser, immer zugleich an der Hand der Erfahrung anzustellen, und gleich in sie, soviel als irgend nothwendig ist, von der Geschichte aufzunehmen, da hier immer zugleich mit von Erfahrungsgegenständen die Rede ist. Auf das, nach dieser Methode, in dem raisonnirenden Theil schon historisch Ausgeführte darf sich der geschichtliche alsdann nur kurz beziehn.

13.

Betrachtungen über die bewegenden Ursachen in der Weltgeschichte.

Die gegenwärtigen Betrachtungen sind von allen bisherigen Bearbeitungen der Weltgeschichte verschieden.

Ihre Absicht ist nicht, den Zusammenhang der Ereignisse unter einander zu erklären, die Ursachen der Schicksale des Menschengeschlechts in den Begebenheiten aufzusuchen, und aus den einzelnen Thatsachen ein so zusammenhängendes Gewebe zu bilden, als ihre in einander gegründete Folge erlaubt.

Sie sind ebensowenig bestimmt, wie in den sogenannten Geschichten der Menschheit, und ihrer Cultur zu geschehen pflegt, den innern Zusammenhang der Zwecke zu verfolgen, und zu zeigen, wie das Menschengeschlecht von rohen und unförmlichen Anfängen zu immer wachsender Vollkommenheit gediehen ist.

Wenn man dies mit Recht die Philosophie der Weltgeschichte nennt, so gilt es hier, wenn der Ausdruck nicht zu kühn ist, die Physik derselben. Nicht den Endursachen, sondern den bewegenden soll nachgespürt: es sollen nicht vorangehende Begebenheiten, aus welchen nachfolgende entstanden sind, aufgezählt; die Kräfte selbst sollen nachgewiesen werden, welchen beide ihren Ursprung verdanken. Es ist daher hier um eine Zergliederung der Weltgeschichte zu thun, um eine Auflösung des durch die oben berührte Bearbeitung derselben gebildeten Gewebes; allein um eine Auflösung in neue, in jener nicht ent-

---

Handschrift (11 halbbeschriebene Folioseiten) im Archiv in Tegel.

haltene Bestandteile. Auf die Endursachen aber führt auch die gegenwärtige Arbeit zurück, da die ersten bewegenden nur in einem Gebiete liegen können, in welchem Kraft und Absicht sich gegenseitig berühren und fordern.

Es bedarf übrigens kaum der Bemerkung, dass der Begriff einer die Weltbegebenheiten lenkenden Vorsehung hier nur darum bei Seite gesetzt wird, weil er, zum Erklärungsgrund angenommen, alle fernere Untersuchung abschneidet. Die für uns erkennbaren bewegenden Ursachen können nur in der Natur und Beschaffenheit des von jener ersten und höchsten Geschaffenen aufgefunden werden.

Die Ursachen der Weltbegebenheiten lassen sich auf einen der drei folgenden Gegenstände zurückbringen:

die Natur der Dinge,
die Freiheit des Menschen, und
die Fügung des Zufalls.

Die Natur der Dinge ist entweder durchaus, oder innerhalb gewisser Gränzen bestimmt, und dieselbe; und zu ihr muss ganz vorzüglich auch die moralische der Menschen gerechnet werden, da auch der Mensch, vorzüglich wenn man ihn, wie er im Ganzen, und als Masse handelt, betrachtet, sich in einem gewissen gleichförmigen Gleise erhält, von denselben Gegenständen ungefähr dieselben Eindrücke empfängt, und auf sie ungefähr auf dieselbe Weise zurückwirkt. Von dieser Seite betrachtet, liesse sich die ganze Weltgeschichte in der Vergangenheit und Zukunft gewissermassen mathematisch berechnen, und die Vollständigkeit der Berechnung hienge nur von dem Umfang unsrer Bekanntschaft mit den wirkenden Ursachen ab. Bis auf einen gewissen Grad ist dies auch unläugbar wahr. In dem Wachsen und Sinken der mehresten Völker lässt sich ein fast ganz gleichförmiger Gang wahrnehmen; wenn man den Zustand der Welt unmittelbar nach dem Ende des zweiten Punischen Krieges und den Charakter der Römer betrachtet, so lässt sich die Römische Weltherrschaft Schritt vor Schritt fast mit vollkommener Nothwendigkeit herleiten; gewisse Gegenden, wie in Italien die Lombardie, in Nord-Deutschland die Mitte von Sachsen, in Frankreich die Champagne, sind gewissermassen von der Natur zu Kriegsschauplätzen und

Schlachtfeldern bestimmt; in der Politik giebt es Punkte, die, wie in der alten Geschichte Sicilien, in der neuen Brabant, Jahrhunderte hindurch das Ziel streitender Leidenschaften und Absichten bleiben; man findet Zeitalter — wie das zwischen der Schlacht bei Salamis und dem Ende des Peloponnesischen Krieges, als die wetteifernde Macht Athens und Sparta's keine Alleinherrschaft in Griechenland, dem einzigen Punkte, von dem sie damals hätte ausgehen können, erlaubte, das unmittelbar nach Karl's 5. Tode, als die Grösse seines nun getheilten Reichs kein anderes hatte emporkommen lassen, das zwischen Ludwigs 14. Tode, und der Französischen Revolution, als die Macht der Staaten gewissermassen zu einer Art Mechanik geworden war, die sich nach und nach allen mittheilte, und dadurch alle in ein gewisses Gleichgewicht versetzte — wo sich beinahe die Unmöglichkeit beweisen lässt, dass irgend ein auch noch so ausserordentlicher Mann hätte eine Art von Weltherrschaft ausüben können. Selbst die dem ersten Anblick nach zufälligsten Ereignisse, wie Heirathen, Todesfälle, uneheliche Geburten, Verbrechen, zeigen in einer Reihe von Jahren eine bewundernswürdige, und nur dadurch erklärliche Regelmässigkeit, dass auch die willkührlichen Handlungen der Menschen den Charakter der Natur annehmen, die immer einem nach gleichförmigen Gesetzen in sich zurückkehrenden Gange folgt. Das Studium dieser mechanischen, und — da nichts einen so wichtigen Einfluss auf die menschlichen Begebenheiten ausübt, als die Kraft der moralischen Wahlverwandtschaften — chemischen Erklärungsart der Weltgeschichte ist im höchsten Grade wichtig, und wird es vorzüglich, wenn man dasselbe auf die genauere Kenntniss der Gesetze lenkt, nach welchen die einzelnen Bestandtheile der Geschichte, die Kräfte und Reagentien, wirken, und Rückwirkungen empfangen. So lässt sich z. B. aus der innern Natur der Sprachen, und dem Beispiel vieler einzelnen, der Griechischen, Lateinischen, Italienischen, Französischen beweisen, dass die Lebensdauer, und mithin die sich erhaltende Kraft und Schönheit einer Sprache von demjenigen, was man ihr Material nennen könnte, von der Fülle und Lebendigkeit der Empfindungsweise der Nationen, durch deren Brust und Lippen sie gegangen ist, ganz und gar aber nicht von der Cultur dieser Nationen, abhängt; dass daher keine Sprache gedeihen kann, die von einer zu geringen Masse von Menschen gesprochen wird; dass nur diejenigen zu einem solchen Umfang gelangen, dass sich gleichsam eine eigne Welt in ihnen bildet, deren Völker sich, wie

man gewöhnlich, über alle bekannte Geschichte hinaus, an ihrer lexikalischen und vorzüglich grammatikalischen Gestalt erkennen kann, Jahrhunderte lang durch wunderbare Schicksale durchgekämpft haben: endlich dass jede still steht, sobald ihre Nation aufhört ein reges inneres Daseyn, als Masse, als Nation zu führen. Das Leben der Nationen selbst hat ebensowohl seine Organisation, seine Stufen, und seine Veränderungen, wie das der Individuen. Denn es giebt für den Menschen, ausser der wirklichen numerischen Individualität, unläugbar noch andere Abstufungen und Erweiterungen derselben, in der Familie, der Nation durch die verschiedenen Kreise kleinerer und grösserer Stämme hindurch, und dem ganzen Geschlecht. In jedem dieser verschiedenen Umfänge sind nicht bloss ähnlich organisirte Menschen durch weitere und engere Bande verbunden; sondern es giebt Beziehungen, wo wirklich alle, wie die Glieder Eines Leibes, nur Ein und ebendasselbe Wesen sind. Bei den Nationen hat man bis jetzt fast immer nur auf die äussern, auf sie einwirkenden Ursachen, vorzüglich Religion und Staatsverfassung, aber viel zu wenig auf ihre inneren Verschiedenheiten, z. B. auf die merkwürdigste aller, dass einige, wie gewisse in Gesellschaft lebende Thiergeschlechter kastenweise, andre individuen-weise leben, und auf die, welche aus einer mehr, oder minder angemessnen Theilung derselben in kleinere Stämme und dem Zusammenwirken dieser entspringt. Auf ähnliche Weise gewinnt eine genaue und vollständige Untersuchung noch vielen Gegenständen die Einsicht in ihre bestimmte Wirkungsart ab, und das erste Geschäft einer Zergliederung der Weltgeschichte, wie die gegenwärtige, ist es, diese Untersuchungen so weit, als möglich fortzusetzen, und mit der Masse der Weltbegebenheiten zu vergleichen.

Allein es würde ewig vergeblich bleiben, hieraus eigentlich ihre Erklärung suchen zu wollen. Ihr Zusammenhang ist nur zum Theil mechanisch, nur soweit, als todte Kräfte, oder lebendige gewissermassen ihnen ähnlich wirken; wo derselbe hingegen das Gebiet der Freiheit berührt, hört alle Berechnung auf; das Neue und nie Erfahrene kann plötzlich aus einem grossen Geiste, oder einem mächtigen Willen hervorgehn, die sich nur innerhalb sehr weiter Gränzen, und nur nach einem ganz andern Massstabe beurtheilen lassen. Dies ist eigentlich der schöne und begeisternde Theil der Weltgeschichte, da er von der Schöpfungskraft des menschlichen Charakters beherrscht wird. So wie ein kräftiger

Geist, sich selbst bewusst oder unbewusst, von grossen Ideen beherrscht, über einem, der Form fähigen Stoffe brütet; so kommt allemal etwas jenen Ideen Verwandtes, und daher dem gewöhnlichen Naturgange Fremdes hervor. Diesem demungeachtet immer angehörend, hängt es mit allem, was ihm vorausgegangen ist, allerdings in äusserer Folge zusammen, allein seine innere Kraft lässt sich aus nichts von allem diesem, und überhaupt nicht mechanisch erklären. Von welcher Art des Stoffes, und welcher Gattung der Geburten die Rede sey, gilt gleich, und die Erscheinung ist durchaus dieselbe bei dem Denker, dem Dichter, dem Künstler, dem Krieger, und dem Staatsmanne, von welchen beiden letzteren vorzüglich die Weltbegebenheiten abhängen. Alle folgen einer höheren Kraft, und bringen, wo ihr Unternehmen gelingt, etwas hervor, von dem sie selbst vorher nur eine dunkle Ahndung hatten; ihr Wirken gehört einer Ordnung der Dinge an, von der wir nur soviel einsehen, dass sie in einem, dem um uns her ganz entgegengesetzten Zusammenhange steht. Auf eine ähnliche Weise, als hier das Genie, greift die Leidenschaft in den Gang der Weltbegebenheiten ein. Die wahre, tiefe, wirklich diesen Namen (der oft an die bloss augenblicklich heftige Begierde verschwendet wird) verdienende Leidenschaft ist der Vernunftidee darin ähnlich, dass sie etwas Unendliches und Unerreichbares, aber als Begierde, mit endlichen und sinnlichen Mitteln und an endlichen Gegenständen, als solchen, sucht. Sie ist daher ein völliges Verwechslen der Sphären, und führt immer, mehr oder weniger, eine Zerstörung der eignen körperlichen Kräfte mit sich. Wenn sie wirklich ein blosses Verwechslen der Sphären, und ihr Ziel selbst unendlich ist, wie in der religiösen Schwärmerei, und der reinen Liebe, so ist sie höchstens ein Irrthum zu nennen, und kann nur der Irrthum einer edlen Seele seyn, deren endliches Daseyn selbst man einen Irrthum der Natur nennen könnte. Die Sehnsucht nach dem Göttlichen verzehrt alsdann die irrdische Kraft. Allein meistentheils ist die Leidenschaft nur in der Form ihres Strebens unendlich, und es kommt auf die Natur ihres begränzten und an sich geringfügigen Gegenstandes an, ob diese Form sie zu adeln vermag, oder sie verhasst und verächtlich macht. Auf die hier erwähnte Weise haben indess nur wenige Leidenschaften eine weltgeschichtliche Wichtigkeit. Denn wo bloss gewöhnliche Leidenschaft durch die Verbindung der Umstände, wie bei dem Tod der Virginia, und in unzähligen andern Beispielen dieser Art,

grosse Veränderungen herbeiführt, da wird dies billig nur in die Reihe der zufälligen Ereignisse gesetzt. Dass die Wirksamkeit des Genies und der tiefen Leidenschaft einer, von dem mechanischen Naturgange verschiedenen Ordnung der Dinge angehört, ist unverkennbar; allein strenge genommen ist dies mit jedem Ausfluss der menschlichen Individualität der Fall. Denn dasjenige, was derselben zum Grunde liegt, ist etwas an sich Unerforschbares, Selbstständiges, seine Wirksamkeit selbst Beginnendes, und aus keinem der Einflüsse, welche es erfährt, (da es vielmehr alle durch Rückwirkung bestimmt) Erklärbares. Selbst wenn die Materie des Handlens dieselbe wäre, so wird dasselbe verschieden durch die individuelle Form, die nur eben hinreichende, oder überschiessende Kraft, die Leichtigkeit oder Anstrengung, und alle die unnennbaren kleinen Bestimmungen, welche das Gepräge der Individualität ausmachen, und die man in jedem Augenblicke des täglichen Lebens bemerkt. Eben diese aber gewinnen, als Charaktere von Nationen und Zeitaltern, auch weltgeschichtliche Wichtigkeit, und die Betrachtung der Geschichte der Griechen, Deutschen, Franzosen und Engländer zeigt z. B. deutlich, welchen entscheidenden Einfluss nur die Verschiedenheit der Weile und Stätigkeit in ihrem Gedanken- und Empfindungsgange auf ihre eignen und die Schicksale der Welt gehabt hat.

Zwei, ihrem Wesen nach von einander verschiedene, scheinbar sogar entgegengesetzte Reihen der Dinge sind also die in die Augen fallenden bewegenden Ursachen in der Weltgeschichte: die Naturnothwendigkeit, von der sich auch der Mensch nicht ganz losmachen kann, und die Freiheit, die vielleicht auch, nur auf eine uns unbekannte Weise, in den Veränderungen der nicht menschlichen Natur mitwirkt. Beide beschränken sich immer gegenseitig, allein mit dem merkwürdigen Unterschiede, dass sich viel leichter bestimmen lässt, was die Naturnothwendigkeit der Freiheit nie auszuführen gestatten, als was diese in jener zu unternehmen beginnen wird. Die Ergründung beider führt auf den Menschen zurück; allein die Freiheit erscheint mehr im Einzelnen, die Naturnothwendigkeit mehr an Massen und dem Geschlecht, und um das Reich der ersteren noch auf gewisse Weise auszumessen, muss man vorzüglich den Begriff der Individualität entwickeln, nächstdem aber sich an die Ideen wenden, die, als ihr in der Unendlichkeit gegebener Typus, derselben zum Ursprung dienen, und wieder von ihr um sich her nachgebildet

werden. Denn die Individualität in jeder Gattung des Lebens ist nur eine von einer untheilbaren Kraft nach einem gleichförmigen Typus (da nur dies, nicht etwas wirklich Gedachtes hier unter: Idee verstanden wird) beherrschte Masse des Stoffes; und die Idee und die sinnliche Gestaltung irgend einer Gattung von Individuen können beide, jene als Bildungsursach, diese als Symbol, zur Auffindung eine der andren hinleiten. Der Streit der Freiheit und Naturnothwendigkeit kann weder in der Erfahrung, noch in dem Verstande auf eine befriedigende Weise gelöst erkannt werden.

Anhang.

Vorrede zu Alexander von Humboldts Schrift über die unterirdischen Gasarten.

Schon seit mehreren Jahren war mein Bruder mit der Zerlegung der unterirrdischen Gasarten, und mit Versuchen, ihren Nachtheil zu vermindern, beschäftigt. Die Wichtigkeit dieses mit der Gesundheit und dem Leben einer zahlreichen Menschenklasse so nahe verbundenen Gegenstandes machte ihm diese Arbeiten vorzugsweise vor andern werth, und liess ihn die Gefahr nicht scheuen, die, wie die Folge dieser Blätter zeigen wird, mit mehreren dieser Versuche verknüpft war. Seine Lage als Oberbergmeister gab ihm überdies Gelegenheit, eine grössere Anzahl interessanter Beobachtungen zu sammeln, und sicherer und besser, als es der blosse Theoretiker zu thun im Stande gewesen wäre, das Ausführbare von dem Unausführbaren abzusondern.

Zwei Jahre sind jetzt verflossen, seitdem der Apparat der Rettungslampe zu Stande gekommen, versendet und in mehreren Zeitschriften beschrieben worden ist. Bei der grossen Aufmerksamkeit, die man dieser Erfindung geschenkt hat, wurde eine Beschreibung von dem Erfinder selbst gewünscht. Auch bereitete sich mein Bruder in der That dazu vor. Da aber Reisen und andere chemische Arbeiten ihn abhielten, sich ununterbrochen damit zu beschäftigen; so würde die gegenwärtige Schrift schwer-

---

Erster Druck: Über die unterirdischen Gasarten und die Mittel ihren Nachteil zu vermindern, ein Beitrag zur Physik der praktischen Bergbaukunde von Friedrich Alexander von Humboldt S. III—VI (1799).

lich ohne die Hülfe seiner Freunde zu Stande gekommen seyn. Nur dasjenige, was darin die unterirrdische Meteorologie betrift, so wie den Plan des Ganzen arbeitete er selbst bei seinem Aufenthalte in Salzburg und Paris aus; das Uebrige wurde (um die Erwartung des Publikums nicht zu lange unbefriedigt zu lassen) aus kleinen, früher von ihm gemachten Aufsätzen von fremder Hand zusammengesetzt und hinzugefügt. Doch darf er sich mit Grunde schmeicheln, dass seine Ideen durchaus genau und richtig dargestellt sind. Sehr viele überaus nützliche Materialien zu dieser Schrift verdankt er besonders dem Herrn Bergamtsassessor Freiesleben zu Marienberg, welcher dem Publikum bereits, als geognostischer Schriftsteller, rühmlichst bekannt ist.

Da mein Bruder auch jetzt schon seit einigen Monaten abwesend und auf einer weiteren Reise begriffen ist; so habe ich es für nöthig gehalten, diesen Bogen einige wenige Worte über die Entstehung dieser Arbeit vorzusetzen.

Ich füge nur noch die einzige Bemerkung hinzu, dass, wie ich an mir selbst erfahren habe, diese Schrift auch noch demjenigen interessant seyn wird, welchem das Technische des Bergbaues fremd ist, und der sich selbst nicht mit den genaueren Versuchen der analytischen Chemie beschäftigt. Der erste Theil derselben, welcher die Grundzüge zu einer unterirrdischen Meteorologie enthält, deckt einen bisher noch fast ganz unbekannten Theil der Natur auf, führt in eine gleichsam neue, unterirrdische Schöpfung, überrascht durch anziehende Vergleichungen in der obern und untern Atmosphäre, und gewährt nicht bloss dem Nachdenken und der wissenschaftlichen Neugierde, sondern selbst der Einbildungskraft reichliche Nahrung. Der zweite macht mit den Beschwerden und Gefahren des Bergbaues näher bekannt, und wenn es schon überhaupt ein erhebendes Schauspiel ist, den Kunstfleiss des Menschen im Kampfe mit überlegenen Elementen zu sehen, so wird hier noch die menschenfreundliche Theilnahme für eine arbeitsame und achtungswürdige Menschenklasse erweckt.

Wilhelm von Humboldt.

Bemerkungen zur Entstehungsgeschichte der einzelnen Aufsätze.

1. *Selbstanzeige der Schrift über Hermann und Dorothea (vgl. meine Bemerkungen in der Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte 7, 268).*

In den Unterhaltungen, die Humboldt mit seinen pariser Freunden, besonders mit Frau von Stael über ästhetische Probleme führte, wurden oft die Gedankenreihen in Rede und Gegenrede erörtert, die den Inhalt des ersten allgemeinen Teils des Buches über Hermann und Dorothea ausmachen. Um nun den französischen Freundeskreis in seiner eigenen Sprache mit den Hauptideen des Werkes genauer bekannt zu machen, verfaßte er noch im Jahre 1799, jedenfalls aber vor der im September angetretenen Reise nach Spanien, eine ausführliche referierende Selbstanzeige, die Millin alsbald in sein Journal aufnahm. Da sein Absehen dabei neben der sachlichen Wiedergabe seiner Ansichten vor allem auf echt französischen Stil gerichtet war, erwuchs ihm aus der Arbeit die lehrreiche Erfahrung, wie man lavieren muß, wenn man in deutscher Richtung mit französischem Winde segeln will (an Goethe, 30. Mai 1800). Erschienen sind die betreffenden Hefte von Millins Journal erst nach Humboldts Abreise nach Spanien. Nach der Rückkehr von dort sandte er mehrere Abzüge an Goethe und bat um sein und der weimarischen Freunde Urteil (an Goethe, 1. Juni 1800). Leider ist Goethes und Schillers gemeinsames ausführliches Antwortschreiben vom 16. September, das zugleich eine eingehende Beurteilung des letzten Werks der Frau von Stael über die Literatur und ihre Beziehungen zu den sozialen Einrichtungen enthalten haben muß, verloren gegangen (Humboldt an Goethe, 10. Oktober 1800; Goethes Briefe 15, 103. 109). Die gleichzeitigen Briefwechsel erwähnen die Abhandlung nicht.

2. *Der Montserrat bei Barcelona (vgl. Haym, Wilhelm von Humboldt S. 193; Farinelli,* Guillaume de Humboldt et l'Espagne *S. 112).*

Schon ehe Humboldt die spanische Reise antrat, sprach er die Absicht aus, später eine Beschreibung derselben auszuarbeiten, in der ausführliche Nachrichten über die spanische Kunst eine besondere Stelle erhalten sollten (an Goethe, 18. August 1799). Der Adressat dieser in Form von einzelnen Briefen geplanten Reiseschilderung sollte Goethe sein, an den ja auch kurz vorher die Studien über

das Museum der kleinen Augustiner und über die französische tragische Bühne gerichtet worden waren. Auf der Reise selbst entstand nur ein größeres Schreiben an Goethe, das am 28. November 1799 in Madrid abgeschlossen wurde und den Verlauf der Reise von Paris bis dorthin zum Gegenstand hat. Trotzdem Goethe sehr dankbar war und zu eifriger Fortsetzung mahnte (Briefe 15, 10), kam doch während des weit interessanteren Fortgangs der Reise kein weiterer Bericht zustande; nur ein ausführliches Tagebuch wurde regelmäßig geführt. Nach der im April 1800 erfolgten Rückkehr nach Paris traten zunächst wiederum hindernde Umstände verschiedener Art der beabsichtigten Fortsetzung in den Weg (Humboldt an Goethe, 30. Mai 1800). Erst in den Sommermonaten des Jahres finden wir Humboldt an der Arbeit, für die ihm jetzt zwei verschiedene Methoden gleich empfehlenswert erschienen, so daß er von allen beiden Probestücke ausarbeitete: in der ursprünglich geplanten Form von Reisebriefen an Goethe wurde der Besuch des Montserrat und das antike Theater in Sagunt behandelt, während in kürzeren Skizzen, die sich an keine bestimmte Person als Adressaten wenden, die ersten Eindrücke nach dem Verlassen Frankreichs in den baskischen Provinzen geschildert wurden. Um der Reisebeschreibung Individualität zu geben, beschloß Humboldt alles Statistische und alles schon von früheren Reisenden hinlänglich Beschriebene ganz zu übergehen, nur einige Punkte des Landes, die von seinen Vorgängern über Gebühr vernachlässigt worden seien, ausführlicher zu behandeln, doch aber das Ganze so zu verbinden, daß der Leser ein fortschreitendes Bild vor allem der verschiedenen klimatischen Gebiete der Halbinsel bekomme (an Goethe, 10. Oktober 1800); es ist demnach nicht unmöglich, daß beide Darstellungsmethoden in dem Werke nebeneinander verwendet werden sollten. Als eine Probe dieser Reisebeschreibung sollte der Aufsatz über den Montserrat öffentlich erscheinen und Humboldt schickte ihn im August 1800 an Goethe zur Aufnahme in die Propyläen (Goethes Briefe 15, 99). Da dies Journal jedoch soeben eingegangen war und der Aufsatz für Wielands Merkur zu umfangreich erschien (ebenda S. 104), so blieb er zunächst bei Goethe liegen, bis er nach fast drei Jahren in den Ephemeriden gedruckt wurde, als Humboldt durch seine Übersiedelung nach Rom in eine ganz andre geistige Sphäre eingetreten war und den Plan seiner spanischen Reisebeschreibung längst aufgegeben hatte. Daß ihm das Bild des Einsiedlerberges stets lebendig gegenwärtig blieb, zeigt das Sonnett, das seinen Namen führt, und eine längere prosaische Schilderung, die er noch in hohem Alter aus dem Gedächtnis entworfen hat (an Charlotte Diede, 4.—8. November 1833).

Auf die beiden weimarer Freunde machte Humboldts Montserrat den vorteilhaftesten Eindruck. Goethe fand den Aufsatz gut geschrieben; man lese ihn gern und könne das Bild aus der Einbildungskraft so wenig los werden, daß er sich, ehe er sichs versehe, seitdem er ihn gelesen, bei einem oder dem andern der Eremiten befinde (Briefe 15, 103). Noch mehr fühlte sich Schiller durch die psychologisch vertiefte Landschaftsschilderung angezogen: der Inhalt, der einen abgeschlossenen, vereinzelten und inselförmigen menschlichen Zustand darstelle, führe den Leser aus der Welt heraus und in sich hinein; die Beschreibung, obwohl sie nicht trocken sei, wünschte er ein wenig lebhafter und unterhaltender und fand, Humboldt hätte, um die Wirkung zu erhöhen, unmittelbar neben diesem Gemälde ein entgegengesetztes von dem bewegtesten Weltleben anbringen sollen (Briefe 6, 197; vgl. auch S. 194). Und wie sich Humboldt beim Besuch des

Berges fort und fort an Goethes Geheimnisse erinnert fühlte, so verschmolz auch für Goethe Humboldts Beschreibung so innig mit seinem Gedicht, daß er später dessen Szenerie eine Art von ideellem Montserrat nannte und diesen Namen auch einmal dem Parnaß beilegte (Werke 41, 1, 102. 105. 49, 1, 160 weimarische Ausgabe); auch für die Schlußszene im zweiten Teil des Faust hat Loeper Anregungen in der Schilderung des Einsiedlerberges finden wollen. Den weiteren literarischen Wirkungen von Humboldts symbolisierender Beschreibung ist Farinelli nachgegangen.

3. **Über das antike Theater in Sagunt** *(vgl. meine Einleitung zum ersten Druck; Farinelli,* Guillaume de Humboldt et l'Espagne *S. 102).*

Der Schluß des Aufsatzes über den Montserrat stellte als nächsten an Goethe gerichteten spanischen Reisebrief eine Beschreibung der Ruinen des antiken saguntiner Theaters in Aussicht. Da diese Arbeit in Humboldts Briefen an keiner Stelle erwähnt wird, so läßt sich ihre Entstehung nicht mit voller Genauigkeit zeitlich festlegen. Dem an der erwähnten Stelle ausgesprochenen Plane dürfte jedoch der Beginn der Niederschrift alsbald gefolgt sein: Humboldt selbst erklärt, er sei in den Sommer- und Herbstmonaten nach Abschluß des Montserrat nicht untätig gewesen, wenn auch noch kein andres Stück der Reisebeschreibung fertig sei (an Goethe, 10. Oktober 1800). Die Natur des oft mehr wissenschaftlich abhandelnden als eigentlich schildernden Aufsatzes macht es wahrscheinlich, daß seine Fortsetzung und Vollendung längere Zeit in Anspruch genommen hat: dieser Eindruck wird bestätigt durch die umfänglichen Verbesserungen und Einschübe in der Handschrift, durch erhaltene reichliche Kollektaneen über die verschiedenen in Resten auf uns gekommenen antiken Theater, die selbstverständlich langsam zusammengekommen sind, und durch Konferenzen mit französischen Gelehrten wie Barbie du Bocage über diesen Teil der griechischen Altertumskunde, die teilweise erst ins Jahr 1801 fallen. Andrerseits wird man über den Juli dieses Jahres, in dem Humboldt Paris verließ, nicht hinausgehen dürfen, da die Handschrift ein Wasserzeichen der letzten pariser Jahre aufweist. Zu einer endgültigen Reinschrift des Aufsatzes ist es nicht gekommen, da sich Humboldt jedenfalls scheute, die schwierigen und verwickelten Fragen, die mit der Einrichtung der antiken Theater zusammenhängen, als durch seine Darlegungen abgeschlossen zu betrachten, und so ist er denn, wie ähnlich früher der über das Museum der kleinen Augustiner, niemals in Goethes Hände gelangt, für den er doch bestimmt war. Die aus den zwanziger Jahren stammende Abschrift scheint zu bezeugen, daß Humboldt damals, wohl im Gefolge der durch sein Buch über die Urbewohner Spaniens wieder wach gewordenen Erinnerungen an seine spanische Reise, vorübergehend an eine Publikation der Arbeit gedacht hat.

4. **Cantabrica** *(vgl. Haym S. 192; Farinelli,* Guillaume de Humboldt et l'Espagne *S. 152).*

Auch diese kleinen Probestücke der spanischen Reisebeschreibung werden in Humboldts Briefen nirgends erwähnt. Nach dem Wasserzeichen der Handschrift gehören sie in die letzten pariser Jahre. Man hat lange gezweifelt, ob sie sich auf Humboldts erste größere Reise durch Spanien oder auf den zweiten kleineren, im Frühjahr 1801 unternommenen Ausflug ins Baskenland beziehen: die erstere,

nach Schlesiers Vorgang (Erinnerungen an Wilhelm von Humboldt 2, 32) auch von Farinelli vertretene Ansicht wird durch die genaue Übereinstimmung der einzelnen Reisestationen und der landschaftlichen Eindrücke mit den Aufzeichnungen in Humboldts spanischem Tagebuch der ersten Reise bestätigt. Da es andrerseits kaum anzunehmen ist, daß die Skizzen erst nach der zweiten baskischen Reise niedergeschrieben sein sollten, so dürften sie mit Sicherheit in den Sommer 1800 zu setzen sein, wenn auch die erhaltenen Stücke schwerlich unter den von Schiller (Briefe 6, 194) erwähnten Fragmenten mit verstanden sein dürften. Eher könnte man mit Grunde vermuten, daß der jetzt fehlende vierte Abschnitt, der jedenfalls die Reise von Tolosa über Bergara nach Vitoria behandelte, dort gemeint ist, dem Aufsatz über den Montserrat, als dieser an Goethe abgesandt wurde, als Probe der oben erwähnten zweiten Behandlungsart der Reise beilag und dann in Goethes oder Schillers Nachlaß verloren ging; wenigstens wäre dann das sonst unerklärliche Fehlen dieses Abschnittes verständlich und nur so Schillers Erwähnung mehrerer Fragmente gerechtfertigt.

5. Latium und Hellas oder Betrachtungen über das klassische Altertum (vgl. meine Einleitung zum ersten Druck).

Humboldts lange gehegte Sehnsucht Italien zu sehen, eine Zeitlang auf klassischem Boden zu leben, wurde durch seine Ernennung zum preußischen Residenten in Rom zum Herbst 1802 aufs glänzendste erfüllt. Dort gewann die lebendige Gegenwart der Antike und das Studium der klassischen Literaturen bald vor allen andern Interessen, die ihn noch in Paris und Spanien beschäftigt hatten, die unbedingte Alleinherrschaft in seinem Gemüt. Die erneute eingehende Lektüre der Alten, nun zum erstenmal gestützt auf die Anschauung ihres heimatlichen Bodens und der glänzenden Überreste ihrer Kunst und ihres Lebens, brachte alle so lange gepflegten und doch nie recht ausgetragenen Ideen über den idealen Wert des Altertums für alle Folgezeit aufs neue und diesmal nachhaltig in Fluß (Humboldt an Schweighäuser, 5. Oktober 1805). Um die Grundstimmung von Humboldts römischer Existenz sich lebendig zu vergegenwärtigen, erinnere man sich seines großartigen Briefes an Goethe aus Marino vom 23. August 1804, dem dieser unmittelbar eine Stelle in seiner Charakteristik Winckelmanns gegeben hat. In den ersten Monaten des Jahres 1806 entstand dann als volltönender Ausdruck der römischen Stimmungen und Gedanken das große Gedicht über Rom. Im Anschluß an dieses Werk erkannte Humboldt wieder deutlicher, daß in Bezug auf den idealen Wert des Altertums noch sehr viel Neues zu sagen sei, daß besonders die Ähnlichkeit und Verschiedenheit des griechischen und römischen Geistes, das Entstehen von beiden und ihr verschiedener Einfluß auf die neuere Bildung einmal in helles Licht gestellt werden müsse (an Schweighäuser, 6. September 1806). Die Betrachtungen über Latium und Hellas müssen gemeint sein, wenn er bald darauf wiederum der seiner Meinung nach wahren und wichtigen Grundideen seiner Stanzen über das Verhältnis Griechenlands zu Rom und beider zur neueren Zeit und zum Ganzen der Menschenbildung gedenkt und bemerkt, daß er zugleich eine prosaische Bearbeitung derselben begonnen hatte (an Schweighäuser, 6. April 1808). Der Aufsatz, der leider Fragment geblieben ist, gehört daher wohl in das Jahr 1806. Auf den unvollendeten Exkurs über die Sprache und ihre Bedeutung als Erkenntnisquelle für die eigentümliche Geistesform einer Nation, der den

Schluß bildet, sei hier noch eigens hingewiesen, weil er die erste ausführlicheren Auslassung über ein Thema ist, das bald in den beherrschenden Mittelpunkt von Humboldts Gedankenarbeit zu treten bestimmt war.

6. Geschichte des Verfalls und Unterganges der griechischen Freistaaten (vgl. meine Einleitung zum ersten Druck).

Seit dem Herbst 1806 etwa suchte Humboldt seine zwar ausgebreitete, aber doch immer noch einseitige Kenntnis der antiken Literatur durch Lektüre solcher Schriftsteller zu vervollständigen, die bisher noch kaum in seinen Gesichtskreis getreten waren, ihm jedoch jetzt mancherlei Anknüpfungspunkte auch von antiquarischer Seite her boten: Diodor, Dionysius von Halikarnaß, Pausanias (an Wolf, 24. September 1806; an Schweighäuser, 18. Juli 1807). An diese reihte sich dann im Sommer 1807 ein Studium der attischen Redner, besonders des Demosthenes, der ihn als ein im Vergleich mit jenen wahrhaft geistvoller Schriftsteller in helle Begeisterung versetzte und sein lebhaftestes Interesse für die historische Periode des Niedergangs der griechischen Freiheit und Selbständigkeit und die in ihr auftretende eigenartige Form des griechischen Charakters wachrief (an Schweighäuser, 18. Juli und 29. August 1807; an Raumer, 22. Februar 1812). Zunächst für den Privatgebrauch und zum besseren Verständnis der Reden des Demosthenes, ohne noch, wie er mehrfach hervorhebt, an eine schriftstellerische Verwertung zu denken, sammelte er in Kollektaneenform die historischen Tatsachen der Epoche Philipps von Mazedonien aus den antiken Autoren und suchte sich diesen Zeitraum der griechischen Geschichte bis in alle Einzelheiten hinein klar zu vergegenwärtigen. Aber aus der noch immer ungestillten Sehnsucht, seine Anschauungen vom Werte des Altertums endlich endgültig darzustellen, und aus der Natur des geschichtlichen Stoffes heraus, der seinen individuellen Absichten wie kongenial entgegenkam, wuchs der Gedanke eines zu schreibenden größeren Geschichtswerkes bald mit zwingender Notwendigkeit hervor. Wenige Monate später schon arbeitete er an einem solchen, das Griechenlands Untergang und Nachleben im weitesten Umfange zur Darstellung bringen sollte, und hielt die Arbeit ängstlich geheim. Einzig dem glücklichen Zufall, daß sein Freund Schweighäuser sich mit dem Gedanken einer Übersetzung des Demosthenes trug und die Notwendigkeit einer größeren historischen Einführung in das Verständnis der Epoche Philipps erwog, verdanken wir eine ausführliche Analyse des begonnenen Werkes von Humboldts eigener Hand, der, um überflüssige Konkurrenz zu vermeiden, dem jüngeren Freunde seine Absichten genau auseinandersetzte, wie er den Niedergang Griechenlands als den welthistorischen Mittelpunkt aller uns bekannten Geschichte schildern und zugleich damit dem armen, zerrütteten Deutschland nach den bitteren Tagen von Jena und Tilsit ein Monument zur Tröstung und Nacheiferung aufrichten wolle (an Schweighäuser, 4. November 1807). Dieser weitausschauende Plan ist wie so viele frühere unvollendet geblieben; nur ein Teil der allgemeinen Einleitung über den griechischen Charakter und seine idealische Ansicht ist auf uns gekommen und auch diesen letzten kräftigen Ansatz zu einer Darstellung der Humboldts ganzes Leben beherrschenden Gedanken über das Altertum hat der Sturm der Zeitereignisse entwurzelt. Mit dem schmerzvoll wehmütigen Verlassen des römischen Bodens im Herbst 1808 und dem Eintritt in ein Jahrzehnt mühevoller politischer Arbeit an der Wieder-

geburt des Vaterlandes, das ihn gebieterisch in seinen Dienst rief, schwand leider für immer Muße und Lust, die so grausam abgerissenen Fäden wieder anzuknüpfen. Noch in der frankfurter Zeit gedenkt Humboldt einmal des auf ewig aufgegebenen Plans (an Schweighäuser, 20. Juli 1816).

7. Antrittsrede in der berliner Akademie der Wissenschaften (vgl. Harnack, Geschichte der königlich preußischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin 1, 579).

Noch während seines letzten römischen Sommers wurde Humboldt unter dem 21. Juli 1808 in einem Schreiben des Freiherrn vom Stein, der dazu durch Friedrich August Wolf angeregt war, der berliner Akademie der Wissenschaften als Ehrenmitglied vorgeschlagen und von dieser in der Sitzung vom 4. August durch Akklamation gewählt. Während der Verhandlungen, die dann nach seiner Ankunft in Berlin dort mit ihm wegen Übernahme der Leitung des preußischen Unterrichtswesens angeknüpft wurden und zunächst am 17. Januar 1809 zu einer Ablehnung des Postens führten, hielt er am 19. Januar seine Antrittsrede in der Akademie, die dann bald darauf seiner Verwaltung mit unterstellt wurde.

8. Berichtigungen und Zusätze zum ersten Abschnitte des zweiten Bandes des Mithridates über die kantabrische oder baskische Sprache (vgl. Haym S. 291; Pott, Wilhelm von Humboldt und die Sprachwissenschaft S. CCXXXI; Farinelli, Guillaume de Humboldt et l'Espagne *S. 171. 174).*

Der zweite Band des Mithridates, dessen Herausgabe nach Adelungs Tode der Orientalist Vater in Halle, später in Königsberg, übernahm, brachte an seiner Spitze einen noch von Adelung redigierten Artikel über das Baskische. Noch vor dem Erscheinen des Bandes wandte sich Vater brieflich 1807 an Humboldt nach Rom mit der Bitte, er möge doch seine projektierte Abhandlung über die baskische Sprache in irgendwelcher Form dem Mithridates zugute kommen lassen. In seiner Antwort lehnte Humboldt die Ausarbeitung einer ausführlicheren grammatischen Darstellung aus Mangel an Zeit und Hilfsmitteln fürs erste ab, erbot sich dagegen, Anmerkungen zu den bereits gedruckten Bogen Adelungs als eine Art Nachtrag zu dessen Artikel zu liefern (an Vater, 26. März 1808). In der vom November desselben Jahres datierten Vorrede des zweiten Bandes (Mithridates 2, X) wurden diese Anmerkungen öffentlich angekündigt. Humboldt jedoch, der in Rom die Niederschrift derselben noch nicht begonnen hatte, wurde für die nächsten Jahre durch seine Leitung des preußischen Unterrichtswesens so vollständig in Anspruch genommen, daß für wissenschaftliche Arbeiten keine Zeit übrig blieb. Erst nach der Übernahme des Gesandtschaftspostens in Wien im Herbst 1810 hatte er wieder reichlichere Muße und nahm auch sogleich, zumal Vater zum Abschluß drängte, seinen linguistischen Plan wieder auf. Im Sommer 1811 wurde der Aufsatz abgeschlossen und eingeliefert (vgl. auch Karoline von Humboldt an Welcker, 21. April 1811); indessen veröffentliche Vater zu Humboldts großem Ärger zunächst nur einen kleinen Teil davon, die baskischen Sprachproben, 1812 im Königsberger Archiv, während er die eigentlichen grammatischen Anmerkungen liegen ließ und sie auch der 1812 erschienenen ersten Abteilung des dritten Bandes seines Werkes wider Humboldts sicheres Erwarten nicht einverleibte (Humboldt

an Körner, 3. Januar und 1. Juli 1812; an Schweighäuser, 26. Februar 1812). Erst im Herbst 1816 erschien die Abhandlung im vierten Bande des Mithridates und zugleich in einer Separatausgabe (Humboldt an Welcker, 27. Januar 1817); Vaters Vorrede entschuldigte das verspätete Erscheinen auf naive Weise mit den Zeitereignissen (Mithridates 4, VI), die doch die Herausgabe der drei Abteilungen des dritten Bandes zwischen 1812 und 1816 nicht gehindert hatten. Trotz ihrer aphoristischen und mehr zufälligen Form glaubte Humboldt mit diesen Berichtigungen und Zusätzen zu Adelungs Arbeit alles erfüllt zu haben, was Sprachforscher für den Augenblick wünschen konnten, indem das Hauptsächlichste der Grammatik, ein nicht zu kleines Wörterbuch und hinreichende Winke, in dem Labyrinth der Sprache einige Gesetze und Ordnung zu entdecken, gegeben seien (an Schweighäuser, 26. Februar 1812). Unter den Sprachproben legte er den größten Wert auf das metrische Fragment des altbaskischen Liedes (an Körner, 3. Januar 1812; an Schweighäuser, 26. Februar 1812), dessen Alter und Bedeutung er allerdings, wie wir heute wissen, unverhältnismäßig überschätzt hat (Gerland in Gröbers Grundriß der romanischen Philologie 1², 409).

9. Ankündigung einer Schrift über die vaskische Sprache und Nation nebst Angabe des Gesichtspunktes und Inhalts derselben (vgl. Haym S. 291. 432; Steinthal, Die sprachphilosophischen Werke Wilhelms von Humboldt S. 15; Farinelli, Guillaume de Humboldt et l'Espagne *S. 161).*

Der Gedanke einer umfassenden Monographie des baskischen Volksstamms, in der eigene Eindrücke von Land und Volk mit grammatischen, lexikalischen und antiquarischen Untersuchungen zu einem Gesamtbilde vereinigt werden sollten, trat Humboldt gleich nach der Rückkehr von seiner Reise ins Baskenland im Frühjar 1801 in Paris nahe und er begann nach der Rückkehr nach Deutschland im Sommer des Jahres alsbald die eigentliche Reisebeschreibung niederzuschreiben und zu den sprachlichen und urgeschichtlichen Teilen des Werks Studien und Materialien zu sammeln (an Wolf, 12. Dezember 1801). Da Campe einmal gegen Humboldt den Wunsch geäußert hatte, Verleger der spanischen Reisebeschreibung zu werden, so trat Humboldt nun zunächst mit ihm in Verlagsunterhandlungen für seine Arbeit, die aus vier Abteilungen, einer eigentlich beschreibenden, einer grammatischen, einer historischen und einer lexikalischen, bestehen sollte; die Drucklegung in Berlin unter der Aufsicht eines des Spanischen kundigen Korrektors machte er zur Bedingung und versprach das Ganze nach seiner Übersiedelung nach Rom bis Ostern 1803 zu vollenden (an Campe, 28. Juni 1802). Kaum aber hatte Campe seine Bereitwilligkeit erklärt, das Werk in Verlag zu nehmen, so mußte Humboldt selbst ihn bitten darauf zu verzichten: es hatte sich kein andrer Korrektor der gewünschten Qualität in Berlin gefunden als der Buchhändler Sander und da dieser nur unter der Bedingung, selbst Verleger sein zu können, die Aufsicht über den Druck übernehmen wollte, so hatte Humboldt mit ihm abschließen müssen (an Campe, 19. August 1802). Nach der Übersiedelung nach Rom wurde die Arbeit trotz der Fülle neuer Eindrücke in den Jahren 1803 und 1804 so rasch gefördert, daß wenigstens die eigentliche Reiseschilderung und die Beschreibung von Land und Leuten, wenn auch der früher in Aussicht gestellte Erscheinungstermin, Ostern 1803, so wenig wie ein später erhoffter, Michaelis 1804, innegehalten werden konnte, doch zu Beginn des Jahres 1805

vollendet war (Humboldt an Goethe, 28. Januar 1803; an Brinkmann, 22. Oktober 1803 und 4. Februar 1804; an Schweighäuser, 2. November 1803 und 21. Juni 1804; an Heyne, 14. Januar 1804; an Goethe, 12. April 1806; vgl. auch Karoline von Humboldt an Schlabrendorf, 28. Februar 1805). Nicht ebenso rasch rückte die Bearbeitung der grammatischen, lexikalischen und urgeschichtlichen Teile des Werks vorwärts und die Konzentration der Gedankenwelt Humboldts auf das klassische Altertum in den letzten römischen Jahren ließ die Barbarenwelt der Basken mehr und mehr in tiefe Vergessenheit versinken (Humboldt an Schweighäuser, 2. Juli 1806 und 18. Juli 1807). Darum ruhte der Plan lange, bis er Humboldt im Beginn seiner wiener Zeit aufs neue nahetrat und zunächst wenigstens die grammatischen Anmerkungen zu Adelung ausgearbeitet wurden. Daß er damals wieder an eine Vollendung des Ganzen dachte (an Körner, 3. Januar 1812), zeigt die Abfassung und Veröffentlichung der Vorankündigung im Königsberger Archiv und in Schlegels Museum, die das fertige Werk in ein bis anderthalb Jahren in Aussicht stellte. Die politischen Aufgaben, die Humboldt seit der russischen Katastrophe in den Freiheitskriegen, im wiener Kongreß, in den pariser Friedensverhandlungen erwuchsen, haben dann die Vollendung der Monographie aufs ungewisse vertagt. Der ganze umfängliche Plan löste sich gewissermaßen wieder in seine Elemente auf: für den beabsichtigten grammatisch-lexikalischen Teil mußten die Anmerkungen zu Adelung als Ersatz dienen, der urgeschichtliche wurde 1820 und 1821 zu einem besonderen Buche erweitert; die schon in Rom vollendete Reisebeschreibung, die sich im Nachlaß leider unerklärlicherweise nicht vorgefunden hat, blieb ganz unveröffentlicht. Daß die Erörterungen der Ankündigung in gedrängter Form die Keime der späteren sprachphilosophischen Arbeiten Humboldts enthalten, hat Steinthal gezeigt. Gleich beim Erscheinen fanden sie die Anerkennung Jakob Grimms (Holtei, Dreihundert Briefe aus zwei Jahrhunderten 1, 157; vgl. auch Scherer, Jakob Grimm [2] S. 165).

10. Essai sur les langues du nouveau continent *(vgl. Haym S. 291).*

Auf das Studium der amerikanischen Sprachen wurde Humboldts Aufmerksamkeit während seiner römischen Zeit durch eine Fülle grammatischer und lexikalischer Materialien gelenkt, die ihm von zwei verschiedenen Seiten fast gleichzeitig zuflossen: aus dem Munde der aus Amerika vertriebenen exjesuitischen Missionare hatte der Abt Hervas vieles über amerikanische Sprachen aufgezeichnet und Humboldt mit Bereitwilligkeit Einblick und Abschrift dieser Notizen gestattet, zu deren Bearbeitung er selbst nicht mehr zu kommen hoffen durfte (Humboldt an Welcker, 6. November 1821); andrerseits hatte Alexander von Humboldt während seiner amerikanischen Reise im Interesse seines Bruders auch auf die einheimischen Sprachen ein Auge gehabt und brachte bei seiner Heimkehr nach Europa 1804 handschriftliche und gedruckte Materialien mit, die er dem Bruder bei seinem Besuch in Rom 1805 einhändigte. Die von Hervas stammenden Notizen teilte Humboldt später Vater mit für den dritten Band seines Mithridates, der die Sprachen Amerikas behandeln sollte (an Vater, 26. März 1808). Als dann nach der Ruhelosigkeit der ersten politischen Jahre die wiener Muße Humboldt veranlaßte seine Sprachstudien wieder vorzunehmen, tauchte auch der Gedanke einer Bearbeitung dieser amerikanischen Materialien wieder auf und wurde besonders durch eine dringende Aufforderung Alexanders, der im Herbst 1811 vor

seiner projektierten Reise nach dem Himalaya den Bruder in Wien besuchte (Bruhns, Alexander von Humboldt 2, 73), gefordert, dieser möge für sein großes Reisewerk einen Abschnitt über die Sprachen Amerikas beisteuern, ein Versprechen, das Humboldt mit Freuden gab (Alexander von Humboldt, Voyage aux regions equinoxiales du nouveau continent, relation historique *1, 25). So finden wir ihn denn gleich nach Alexanders Abreise mit amerikanischen Sprachstudien, zunächst mit einer eingehenden Untersuchung des Mexikanischen beschäftigt: die Arbeit interessierte ihn sehr, er rückte von Woche zu Woche bedeutend vor und hoffte im Herbst 1812 einen Aufsatz über die nordamerikanischen Sprachen abzuschließen (an Körner, 3. Januar 1812; an Stein, 3. Januar 1812; an Schweighäuser, 26. Februar 1812; an Welcker, 18. März 1812; an Rennenkampff, 30. Mai 1812). Nur der Anfang dieser für Alexanders Reisewerk bestimmten Abhandlung, der allgemein sprachphilosophische Dinge behandelt und im Herbst 1812 niedergeschrieben wurde, ist erhalten: Humboldt hoffte durch diese eingehende Darlegung seiner allgemeinen Sprachansichten neue und wertvolle Gesichtspunkte in die Behandlung der Linguistik einzuführen, vor allem aber sichere Grundsätze für die Verwertung der Sprachen zu einer Charakteristik und Beurteilung der sie gebrauchenden Nationen zu gewinnen (an Körner, 3. Januar und 1. Juli 1812; an Goethe, 9. September und 15. November 1812). Dieselben Verhältnisse, die das Werk über die Basken an seiner Vollendung hinderten, traten auch dem Abschluß dieser Arbeit in den Weg: erst 1820 in der beginnenden Mußezeit des Alters wurden die abgerissenen Fäden wieder aufgenommen. Während der Ausarbeitung der französischen Abhandlung, deren fremdes Idiom durch den geplanten Anschluß an des Bruders französisches Reisewerk gegeben war, erfreute sich Humboldt des lebhaften, mündlich und schriftlich geäußerten Anteils Goethes an dem Fortgang seiner Studien (an Goethe, 9. September 1812; Goethes Tagebücher 4, 294; Goethes Briefe 23, 84).*

11. Über die Bedingungen, unter denen Wissenschaft und Kunst in einem Volke gedeihen.

Für die chronologische Bestimmung dieses Fragments sind wir allein auf die beiden in demselben vorkommenden Anspielungen auf Zeitereignisse angewiesen. An einer Stelle wird Fichtes als eines Verstorbenen gedacht, an einer andern das glückliche Ende des Befreiungskriegs erwähnt: Fichte starb am 27. Januar 1814, der erste pariser Friede wurde am 30. Mai desselben Jahres abgeschlossen. Das Wasserzeichen der Handschrift ist dasselbe wie bei dem vorhergehenden Aufsatz, weist also nach Wien. Demnach gehört das Fragment wohl in die erste Zeit nach Humboldts Rückkehr dorthin, also in den August oder September 1814, da Mitte des letztgenannten Monats die Vorbesprechungen zum wiener Kongreß begannen und dieser selbst dann seit Anfang November Humboldts angestrengteste Tätigkeit in Anspruch nahm.

12. Betrachtungen über die Weltgeschichte (vgl. meine Einleitung zum ersten Druck).

Das Wasserzeichen der Handschrift ist dasselbe wie bei den beiden vorhergehenden Abhandlungen, bezeugt also die Entstehung des Aufsatzes in Wien, ohne daß für 1812 oder 1814 damit eine Entscheidung gefällt wäre. Ich habe mich

für 1814 entschieden, um die Arbeit von der folgenden Nummer, zu der sie aufs engste gehört, nicht durch einen noch größeren Zeitraum zu trennen, als unbedingt nötig ist, obwohl die Probleme der Geschichte schon 1812 in der Ankündigung der Monographie über die Basken kurz berührt werden, also schon damals Humboldt beschäftigt haben (vgl. im allgemeinen Kittel, Wilhelm von Humboldts geschichtliche Weltanschauung im Lichte des klassischen Subjektivismus der Denker und Dichter von Königsberg, Jena und Weimar, Leipzig 1901).

13. Betrachtungen über die bewegenden Ursachen in der Weltgeschichte.

Die Handschrift dieses Aufsatzes, der sich inhaltlich aufs engste an den vorhergehenden anschließt, zeigt ein englisches Wasserzeichen, weshalb er während Humboldts londoner Zeit, also im Jahre 1818 verfaßt sein muß; in seinen Briefen wird er ebensowenig wie die beiden vorhergehenden erwähnt.

Anhang. Vorrede zu Alexander von Humboldts Schrift über die unterirdischen Gasarten.

Über dieses Werk seines Bruders, zu dem Humboldt, nachdem jener im Oktober 1798 von Paris nach Spanien gegangen war, um sich nach Amerika einzuschiffen, die Vorrede geschrieben hat, vgl. Bruhns, Alexander von Humboldt 1, 244. 253. 261 Anm. 2.

Jena, 11. November 1904.

Albert Leitzmann.

Lippert & Co. (G. Pätz'sche Buchdr.), Naumburg a. S.





